



HAL
open science

Utopie et atopie : les avant-gardes littéraires et théoriques dans le sillage de 1968

Luc Lefebvre

► **To cite this version:**

Luc Lefebvre. Utopie et atopie : les avant-gardes littéraires et théoriques dans le sillage de 1968. Linguistique. Sorbonne Université; Stockholms universitet, 2022. Français. NNT : 2022SORUL110 . tel-04019017

HAL Id: tel-04019017

<https://theses.hal.science/tel-04019017>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Stockholms
universitet

SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE IV « Civilisations, cultures, littératures et sociétés »

Équipe d'accueil REIGENN (EA 3556)

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Études germaniques

Présentée et soutenue par :

Luc Lefebvre

le : 10 juin 2022

Utopie et atopie – les avant-gardes littéraires et théoriques dans le sillage de 1968

Médiations, circulations et controverses théoriques de France en Scandinavie à travers quatre revues : *Tel Quel, Poetik, Profil, Kris*

Sous la direction de :

M. Sylvain BRIENS – Professeur des universités, Sorbonne Université

Membres du jury :

Mme Karin GUNDERSEN – Professeur émérite, Université d'Oslo

M. Bengt NOVÉN – Professeur des universités, Université de Stockholm

M. Roland LYSELL – Professeur émérite, Université de Stockholm

Mme Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE – Professeur des universités, Université de Limoges

M. Frederik TYGSTRUP – Professeur des universités, Université de Copenhague

Mme Carla KILLANDER CARIBONI – Maîtresse de conférences, Université de Lund

Remerciements

Nombreuses sont les personnes impliquées dans la réalisation de cette grande tâche.

Merci à mes directeurs, bien sûr, les professeurs Bengt Novén, Roland Lysell et Sylvain Briens, pour leur savoir, leurs conseils, leur ouverture d'esprit et leur patience.

Merci à celles et ceux qui ont accepté de participer à la soutenance : en qualité de rapporteuses, les professeuses Karin Gundersen (Université d'Oslo) et Frédérique Toudoire-Surlapierre (Université de Limoges), en tant que membres du jury les professeurs Frederik Tygstrup (Université de Copenhague), Frida Beckman (Université de Stockholm) et la maîtresse de conférences Carla Killander Cariboni, et en tant que suppléant le maître de conférences Juan Carlos Cruz Suarez (Université de Stockholm).

Merci également, pour leurs critiques productives et leurs suggestions, à celles et ceux qui ont joué leur rôle d'*opponent*, opposant.e.s ou adjuvant.e.s, durant les séminaires doctoraux qui ont jalonné le parcours : Anne Duch, Valérie Alfvén, Sophie Yvert-Hamon à mi-chemin, Mickaëlle Cedergren et Christophe Prémat aux trois quarts et, enfin, Carin Franzén au dernier séminaire.

Toute ma gratitude va aussi à Véronique Simon pour les traductions des citations noriques. Ce fut un grand plaisir d'en débattre avec elle.

Durant la dernière phase, j'ai également eu l'aide décisive d'Alice Pick Duhan pour la relecture de l'anglais. Pour la relecture du texte dans son entier, Mireille et Jean-Michel Jullian, Guillaume Plas, Ysatis Leclercq, Virgile Reiter et Anne-Laure Chelloul m'ont prêté leurs yeux acérés – j'ai probablement, inévitablement oublié des coquilles. Merci !

Il y aurait tant de monde à remercier à titre personnel. *Short but sweet* : merci aux doctorant.e.s qui ont partagé les joies et les peines, à Stockholm ou à Paris (ou encore ailleurs), qui ont réussi, qui vont réussir ou qui ont abandonné en cours de route. Merci à tous.tes les collègues pour leur amitié ou, simplement, toutes les discussions autour d'un café. À la famille, bien sûr, et aussi aux familles d'adoption avec qui j'ai partagé mon quotidien durant ces années de thèse.

Enfin, le projet a bénéficié du soutien précieux de la fondation Birgit Bonnier en 2017, qui m'a notamment permis, la même année, de participer au colloque Norlit consacré aux « Utopies nordiques » à Turku (Finlande).

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Remerciements..... | ii |
| Introduction | 5 |
| But et hypothèses de l'étude | 6 |
| Présentation des revues | 8 |
| Cadre d'une comparaison..... | 16 |
| Quelle utopie ? | 29 |
| Déroulement de l'étude | 36 |
| Note sur les abréviations et références aux revues du corpus | 37 |
| Chapitre 1 : Utopie, 1968, avant-garde | 38 |
| Preliminaires : une décennie de contestations | 38 |
| 1968 et la refonte des structures académiques..... | 47 |
| Le retour de l'utopie | 60 |
| L'avant-garde et le rêve de révolution | 75 |
| Les problèmes d'un positionnement avant-gardiste : <i>Tel quel et Profil</i> | 83 |
| Quelle pratique avant-gardiste ? | 99 |
| Chapitre 2 – Les révolutions de la science..... | 110 |
| Preliminaires : la tradition et le « positivisme » | 113 |
| Chapitre 2a – Une science des idéologies sous le signe de la révolution | 139 |
| Science, idéologie, marxisme | 140 |
| Le marxisme, véhicule puis obstacle de la sémiotique..... | 159 |
| Tensions au sein de la science marxiste | 198 |
| Chapitre 2b – La science et ses autres | 240 |
| Science et critique | 241 |
| Quel modèle de science ? | 256 |
| Les limites du savoir | 293 |
| Les derniers retranchements de la science..... | 342 |
| Chapitre 3 : Atopie, après l'avant-garde | 370 |
| Les problèmes d'un positionnement (post-)avant-gardiste | 372 |
| Quelle pratique (post-)avant-gardiste ? | 397 |
| L'utopie déçue – l'atopie critique | 415 |
| Conclusion | 442 |

| | |
|--|-----|
| Index des acteurs | 450 |
| Références bibliographiques | 455 |
| Articles des quatre revues du corpus | 465 |
| Oeuvres littéraires mentionnées | 475 |
| Annexe | 476 |
| Ouvrages de traductions en langues nordiques 1965-1985 | 476 |
| Summary | 479 |
| Sammanfattning..... | 485 |

Introduction

« 1968 » est devenu un mythe de l'histoire contemporaine dans tous les pays qui ont vu émerger des protestations sociales et culturelles. Sur la scène politique, c'est un mythe à intervalles réguliers remobilisé, réactualisé, érigé en modèle ou repoussoir. Les slogans des protestations étudiantes sont passés dans les mémoires collectives, témoins de la créativité d'une époque aujourd'hui vue par les observateurs bienveillants ou nostalgiques comme « utopique », marquée par les rêves d'un monde meilleur. Aux yeux de ses détracteurs, la période est aussi un moment d'excès et de troubles politiques. Pour qui n'a pas vécu l'époque, ce mythe « 1968 » semble néanmoins distant, malgré cette présence diffuse dans les discours et les récits. Sa langue surtout frappe l'œil et/ou l'oreille de ceux qui n'en connaissent que les étiquettes et rubriques apposées par les historiographies. On peut le mesurer la distance qui nous sépare de « 1968 » à l'aune de la littérature et de la théorie, ou du moins de ce qui nous en est resté : si les étudiants d'aujourd'hui connaissent bien des noms et des textes, combien en identifient encore les marques du profond désir de subversion sociale et culturelle ? Alors que la borne du demi-siècle a été dépassée, la distance temporelle et le tri de la mémoire rendent désormais plus difficile, pour les générations dont nous faisons nous-même partie, d'imaginer avec quelle fièvre tant de projets se sont efforcés de lier la création littéraire et sa théorie à des rêves de bouleversement politique radical.

Pourtant, on se souvient, ou on a appris, qu'entre l'indignation contre la guerre du Vietnam, le rejet d'une société capitaliste consumériste et technocratique, ou encore l'émergence de nouvelles forces en Orient, la Chine de Mao Zedong en tête, les espoirs de révolution s'étaient réveillés, au cours de cette décennie, dans les cercles artistiques et littéraires occidentaux. Les stratégies adoptées étaient cependant dramatiquement différentes selon les groupes : tandis que certains se lançaient dans des entreprises avant-gardistes qui séduisaient ou scandalisaient leur public à renfort de théories ambitieuses et volontiers obscures, d'autres au contraire étaient tentés de renoncer purement et simplement à leur statut d'artiste pour se lancer dans le militantisme et l'action politique concrète. L'horizon chinois a particulièrement polarisé les champs intellectuels et artistiques, suscitant tantôt l'enthousiasme des sympathisants et des convertis à la cause révolutionnaire, tantôt la répulsion des opposants. Alors que s'effritent progressivement les mouvements portés par cette fièvre, quelques dix années plus tard, ces modèles de socialisme cessent de faire rêver, entachés notamment par des bilans humains catastrophiques.

Quand la désillusion a succédé aux espoirs de pouvoir changer le monde, c'est toute une partie du champ artistique et intellectuel occidental qui a dû faire face à une amère crise de reconversion dans un système économique et politique auparavant décrié mais dont le triomphe semblait désormais consacré.

Nous nous proposons, dans cette étude à cheval entre la France et la Scandinavie, d'examiner la fièvre révolutionnaire puis sa crise entre les années 1970 et 1980, à travers le cas de groupes littéraires et théoriques qui, portés par une telle ambition, ont exercé une influence considérable dans le paysage culturel et intellectuel de leurs pays respectifs, voire même en dehors de leurs pays d'origine. Notre but est de montrer comment les prises de positions politiques de différents acteurs ont servi de plateforme ou de véhicule de transmission des théories produites dans l'Hexagone au Danemark, en Norvège et en Suède. Plus précisément, nous verrons que cette transmission s'est faite en plusieurs phases, selon que le projet politique l'a favorisée ou entravée. Pour ce faire, nous nous pencherons plus particulièrement sur la question de l'utopie, problème majeur des discussions théoriques et politiques de cette époque, en formulant l'hypothèse que c'est elle qui nous permet de mieux lire les mutations des positions et stratégies intellectuelles à l'œuvre dans ces processus de transmission et de blocage.

But et hypothèses de l'étude

Le cœur de ce projet est ainsi l'étude du discours tenu par ces écrivains et/ou théoriciens révolutionnaires de la littérature ainsi que de ses évolutions qui leur ont permis tantôt de se tailler une place, tantôt de se maintenir au cœur de la vie culturelle au gré des revers de conjonctures historique, politique et sociale. Par évolution, nous entendons à la fois ses transformations dans le temps, sur cette période menant à 1968 au début des années 1980, et dans l'espace, en focalisant plus particulièrement sur la transmission d'un corpus théorique de langue française dans les pays scandinaves et son intégration, parfois difficile, aux pratiques et traditions théoriques et politiques locales. Ce type d'interaction est toujours double au sens où l'importation théorique implique un travail de l'objet importé en même temps qu'elle répond à un désir de changer les données locales du milieu d'accueil. Nous nous appuyons, comme base de cette étude, sur quatre revues, une par pays, chacune ayant servi d'instance de production et/ou de transmission de discours théorique.

L'hypothèse fondamentale est que de déploiement théorique a été favorisé non seulement par l'élan utopique de 1968 mais aussi par son reflux. Dans un premier temps, les engagements des universitaires et intellectuels scandinaves ont favorisé la lecture et la diffusion de la théorie venue de France. Ce premier moment de circulation, placé sous le signe d'un double désir de « scientificisation » et de politisation de la discipline littéraire, a cependant fait face à des

obstacles et des résistances qui ont entraîné des décalages dans la diffusion. Le processus arrive donc à son terme avec la remise en question de ces prises de position politiques, menant à des ancrages ou institutionnalisations différenciés d'une certaine conception de la théorie, de son rôle critique, et de la position intellectuelle dans les contextes d'arrivées. Si la « théorie » est héritée de ce moment marxiste, sa portée est en dernier lieu extraite de son contexte initial et sa portée proprement politique a été transformée, voire renversée.

Le déclin de la théorie ou son apparente stagnation semble faire partie des tropes du discours universitaire. A. Compagnon (1998) constate que ce reflux a été rapide en France. McQuillan, Macdonald, Purves & Thomson insistent sur le fait que le développement de la théorie est souvent friand de déclarations sur sa propre mort (1999 : ix). J.-M. Rabaté esquisse quant à lui, dans l'introduction de *The Future of Theory*, l'idée du caractère cyclique de la production et de la diffusion de « la » théorie, entre nouvelles tendances et retours obéissant aux logiques de marché de biens intellectuels ; il note en outre que son développement fulgurant dans les années 1970 et 1980 (dans le cas des États-Unis) semble avoir répondu aux problématiques et crises des champs universitaires (2002 : 2ss). En soulignant le fait qu'elle a bénéficié d'une temporalité propice, il nous conforte cependant dans l'idée que c'est l'utopie qui a nourri l'essor théorique de la fin des années 1960, ou du moins a rendu le processus de sa production et de sa diffusion plus visible, lui donnant une urgence, un sens ou un but plus immédiat. Cela ne saurait cependant suffire : il faut inclure la phase de reflux de l'utopie qui a également mené ce moment de l'histoire de la théorie à son terme – en en ouvrant un autre.

Nous voulons ainsi montrer que la discussion sur l'utopie nous permet de suivre le destin de la théorie, fournissant le fil rouge principal fédérant les problématiques de lecture de ces discours transmis dans le temps et l'espace par nos acteurs, et ce malgré leur diversité de positions, de formes et de parcours. Nous partons en effet de l'utopie comme caractéristique d'une entreprise avant-gardiste à la fin de la décennie 1960, offensive révolutionnaire sur les fronts politique, esthétique et scientifique, fronts unis malgré les difficultés et contradictions. Ces dernières se retrouvent dans les processus de transmission et médiation : un champ théorique en apparence unifié se retrouve fragmenté selon les mécanismes de sélection. Ainsi, après la convergence des fronts, d'autres élaborations théoriques ont lieu pour tenter de résoudre les tensions internes au projet utopique. Lorsque ce dernier est mis en échec émerge ce que nous proposons de caractériser comme une « atopie », à savoir une nouvelle configuration des trois niveaux dans l'après-coup ou le reflux du moment utopique : problématisation de la place de ces intellectuels dans la société capitaliste en l'absence de toute perspective de changement. L'évolution de l'une à l'autre répond aux changements de contexte culturel et politique qu'affrontent les différents cercles intellectuels et universitaires. Elle doit s'expliquer selon nous de plusieurs manières à la fois, à la fois sociologiquement (institutionnalisation des acteurs sur différents champs, stratégies de

positionnement différentiel et de maintien de capital spécifique) et, si l'on peut dire, idéologiquement si ce n'est existentiellement (comme expérience d'un échec politique et tentative de préserver une forme de sens et de valeurs à l'échelle individuelle). Ce mouvement de fond de l'utopie à l'atopie vise ainsi à faire ressortir la manière dont les données du contexte d'arrivée conditionnent la diffusion d'objets ou biens intellectuels et mène à des inflexions dans le processus de leur implantation.

Présentation des revues

Notre corpus franco-scandinave est initialement parti d'une interrogation sur la mouvance maoïste en littérature – à l'exemple des revues respectivement française et norvégienne *Tel Quel* et *Profil*. Toutes deux ont été marquées par un engagement radical très prononcé sur la période qui suit le mouvement de mai 1968. Elles ont retenu notre attention dans la mesure où elles ont toutes deux été des acteurs majeurs de la scène littéraire et politique de la décennie 1970 dans leurs pays respectifs et, en tant que tels, jouissent encore aujourd'hui d'une certaine renommée – parfois encore polémique. Cependant, malgré cette période d'activité et cet étendard a priori communs, un gouffre sépare les expressions concrètes de leurs programmes politiques et esthétiques. Ces différences sont à l'image de la variété des mouvances qui, dans chaque pays européen, entraînent en concurrence dans le champ de la gauche révolutionnaire, ainsi que, entre les pays, des traditions et histoires politiques et littéraires jamais identiques. Prendre le « maoïsme » comme terme d'une comparaison est donc insuffisant ; il s'agira plutôt de s'appuyer sur ce socle a priori commun de phénomènes sociaux et politiques rassemblés sous la dénomination large de « 1968 ». Nous avons ainsi intégré à notre corpus deux autres revues qui se sont réclamées du marxisme et qui ont, dans leurs pays respectifs, cherché à contribuer à une théorie révolutionnaire de la littérature dans les années qui sont suivies, ou qui ont occupé une position clé dans la transmission de l'héritage théorique de cette période. *Poetik*, la revue danoise de ce corpus, est ainsi née à la fin de 1967 et a servi de plateforme de diffusion entre le milieu français et la recherche scandinave. Elle a aussi maintenu durablement, tout au long de la décennie 1970 et jusqu'au début des années 1980, le flambeau d'un engagement politique à l'université. Si elle a fait office de courroie de transmission, elle est moins connue du grand public, ayant avant tout été un organe de réflexion spécialisé ; ainsi que nous allons le voir, ce rôle spécifique est un paramètre important de la médiation. À l'extrémité suédoise de ce réseau, une autre revue plus emblématique dans le paysage littéraire et intellectuel du pays : *Kris*, dont les débuts sont marqués par l'ambiance révolutionnaire des années 1970, mais dont l'apparition plus tardive (1975) lui donne un visage différent : pour l'historiographie littéraire suédoise, elle est

avant tout considérée comme un acteur majeur de la liquidation de l'engagement politique en littérature.

Tel Quel (TQ). Le premier numéro de *Tel Quel* paraît en 1960 aux éditions du Seuil, à raison de quatre numéros par an ; c'est l'écrivain Philippe Sollers qui, tout au long de la vie de la revue, en aura été figure de proue. *Tel Quel* fait connaître, dès ses débuts, ses affinités avec le pôle expérimental du champ littéraire en faisant ses armes aux côtés du Nouveau roman, mais s'en éloigne progressivement pour développer son propre projet artistique et théorique. Intimement liée au milieu structuraliste dès la première moitié des années 1960, elle se positionne au cœur du champ émergent des sciences humaines dont elle veut discuter les acquis dans le domaine de la littérature. On retrouvera ainsi dans le voisinage théorique plus ou moins immédiat de *Tel Quel* les noms de Roland Barthes, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jacques Lacan et, surtout, Julia Kristeva. Avec l'explosion de la contestation étudiante et ouvrière en mai 1968, la revue fait un virage vers l'extrême gauche et le PCF avant de rompre avec ce dernier pour afficher clairement un rouge maoïste en 1971. L'expérience chinoise et révolutionnaire culmine en 1974, lorsque quelques-uns des principaux membres de la revue (P. Sollers, J. Kristeva, Marcelin Pleynet) et leurs collaborateurs et amis (R. Barthes ainsi que l'éditeur au Seuil François Wahl) sont reçus en République populaire de Chine, après quoi l'enthousiasme décline rapidement. Dans la deuxième moitié des années 1970, la ligne éditoriale semble faire une volte-face, s'enthousiasmant pour les États-Unis, avant de se rapprocher des « Nouveaux philosophes » français et de défendre la cause de la « dissidence » d'Europe de l'Ouest contre les idéologies totalitaires. Ce retournement de la revue et les débats intenses qu'elle a suscités ne doivent pas éclipser une continuité du travail littéraire et théorique. La revue signe son dernier numéro fin 1982 avant de renaître sous le nom de *L'Infini* chez Denoël (puis Gallimard un an plus tard).

Profil (P). La revue paraît pour la première fois en 1959 pour succéder à la revue *Filologen* au titre de publication du département de littérature de l'université d'Oslo. Le visage de la revue se voit bousculé en 1966 avec l'arrivée, à ses commandes, d'une nouvelle génération d'écrivains désireuse d'un renouvellement de la pratique littéraire. Cette année marque véritablement l'entrée de *Profil* sur la scène critique et littéraire en dehors des murs de l'université – c'est bien à cette date que nous marquons le début de notre étude de ce corpus norvégien. Dans le comité de rédaction entrent des noms de poètes et écrivains bien établis aujourd'hui sur la scène littéraire : Jan Erik Vold, Dag Solstad, Tor Obrestad, Espen Haavardshom. Avec cette nouvelle génération, un tournant « moderniste » et critique s'esquisse jusqu'à la fin de la décennie. La revue est en outre placée aux premières loges de la contestation étudiante qui émerge en Norvège, et elle embrasse en 1968 la cause avant-gardiste sous la direction de Jan Carlsen, Helge Rykkja et Hansmagnus Ystgaard ou encore

Cecilie Løveid. L'élan expérimental est cependant brisé avec la « conquête » de la revue par les militants d'extrême-gauche : *Profil* devient, tout d'abord sous la direction de Knut Johansen, une plateforme culturelle de l'organisation de jeunesse socialiste marxiste-léniniste SUF(m-l) et mène une action militante active au sein de la campagne pour la victoire du non au référendum sur l'entrée de la Norvège dans la CEE en 1972. Le succès de la mobilisation est tel que, porté par cette conjoncture nationale forte, le mouvement prend la décision de fonder officiellement, en 1973, le parti AKP (m-l) (*Arbeidernes Kommunistparti – marxist-leninister*). Une ligne politique en littérature, souvent rigide et dogmatique, se maintient durant toute la décennie jusqu'au début des années 1980 où, avec la désaffection d'un grand nombre d'écrivains qui lui étaient liés, le projet marxiste-léniniste de la revue se désagrège peu à peu. En 1984, un « nouveau *Profil* » émerge, commandé par une équipe toute différente, et tente faire table rase en embrassant le « postmodernisme » et la « post-avant-garde », en marquant le retour à une ambition théorique et philosophique par trop délaissée du temps du militantisme. Elle finit par retrouver le giron de l'université au début de la décennie 1990. Bien des grands noms de la littérature norvégienne contemporaine sont ainsi liés à l'histoire de la revue ; celle-ci nous interpelle également pour son parcours qui, poussant à l'extrême la logique militante, contraste avec les autres publications qui ménagent les ambitions artistiques et universitaires.

Kris (K). Si la revue fait son apparition en tant que telle en 1977, ses quatre premiers numéros paraissent en 1975-1976 sous le titre **Kod**, revue de cinéma dirigée par de jeunes amateurs derrière Stig Larsson. *Kod* se consacre au renouvellement de la théorie du film dans une perspective sémiotique et marxiste révolutionnaire. Alors que le projet mute pour s'ouvrir à tous les arts, et plus particulièrement à la littérature, il se lie plus étroitement avec le milieu des jeunes chercheurs de l'Université de Stockholm ; parallèlement à l'ouverture disciplinaire, la revue articule sa réflexion autour de la place de la théorie marxiste au fur et à mesure que le contexte est de moins en moins favorable à cette dernière – que ce soit dans le champ politique ou dans le champ de l'esthétique. La « crise » à laquelle le titre réfère est multiforme, toute à la fois crise du capitalisme tardif et crise des artistes et des intellectuels de gauche ; mais elle est bien aussi une invitation à penser de manière critique. *Kris* cesse d'exister en 1996 mais notre étude s'intéressera avant tout aux dix premières années et à la première génération de contributeurs (active jusqu'en 1988), dans la mesure où c'est avec elle que se déploie véritablement cette question du renouvellement de la critique dans le paysage de gauche ainsi que sur le champ de la recherche universitaire. Nous focaliserons donc pour l'essentiel sur la fin des années 1970 et la première moitié des années 1980, comme pour les autres revues. Ici aussi, un grand nombre de contributeurs de cette revue ont connu la consécration soit comme écrivains, comme Stig Larsson, soit comme chercheurs et/ou comme membres plus grandes institutions culturelles

de Suède, comme Horace Engdahl et Anders Olsson, tous deux ayant leur siège à l'Académie Suédoise¹.

Poetik (Po). Comme ses homologues nordiques, la revue est intimement liée aux milieux des jeunes chercheurs en littérature, naissant dans les murs de l'université de Copenhague. Plus que les autres cependant, elle se consacre aux problématiques très spécifiques du champ scientifique : dès le premier numéro, en 1967, elle interroge les possibilités de la théorie littéraire dans le cadre strict de la recherche. Le Danemark connaît une crise de l'enseignement supérieur sensiblement plus forte qu'en Norvège et en Suède et, de concert avec la politisation des mouvements étudiants, la jeune revue adopte très rapidement une orientation marxiste tout en suivant de très près les évolutions du milieu théorique français durant ses premières années, avant tout grâce à des chercheurs comme Peter Madsen et Per Aage Brandt. Cependant, au fur et à mesure, elle prend ses distances avec cette frange de la théorie française pour focaliser sur d'autres perspectives jugées plus naturellement compatibles avec la théorie marxiste – avant tout la sociologie et la philosophie critiques de langue allemande. Elle est rebaptisée **Kultur og klasse (KK)** en 1977, faisant l'autocritique de positions scientifiques précédentes et pour insister sur son engagement politique et social. Elle est au début majoritairement dirigée par les mêmes acteurs : Anker Gemzøe, Torben Kragh Grodal, Jørgen Holmgaard, Peter Madsen et Carsten Thau. Dans un contexte d'effritement des élans révolutionnaires, elle veut néanmoins maintenir le flambeau du débat intellectuel marxiste dans le Nord. L'équipe rédactionnelle change au tournant de la décennie 1980, accueillant aux commandes de nouveaux chercheurs comme Marie-Louise Svane, Lise Busk-Jensen et Martin Zerlang. La revue existe encore aujourd'hui sous le nom de *K&K*, plus de quarante ans après sa naissance et sans avoir cessé de jouer un rôle moteur dans la discussion universitaire en Scandinavie. Nous nous intéressons avant tout à cette position-clé qu'elle a joué dans ses premières années ; ici aussi, nous nous arrêterons à la première moitié de la décennie 1980.

Approches de la revue littéraire

Derrière l'appellation générique de « revue littéraire » se cache une multiplicité de réalités qu'il est nécessaire de prendre en compte, *a fortiori* dans une tentative de rapprochement comme la nôtre. Le terme de « revue » recouvre de lui-même une quantité importante de formes possibles, et tend à être défini de manière très large.

¹ Ce destin est d'autant plus intéressant que la crise de l'Académie suédoise en 2018 a fait ressurgir certains éléments des querelles intellectuelles du passé liées à la place de *Kris* dans le paysage culturel suédois : ici aussi, héritage polémique.

Une des approches est de regarder les critères fixés par les aides étatiques en Scandinavie ; c'est ce que C.-G. Holmberg fait en 1975, dans son inventaire des revues suédoises, constatant la difficulté à circonscrire le genre. C'est également l'approche choisie par S. Furuseth, J. Thon et E. Vassenden dans leur anthologie sur les revues du côté norvégien (2010)². Ces définitions sont en générales très larges, fixant essentiellement des bornes de périodicité – ni presse quotidienne ni publication annuelle – voire un certain nombre de pages. N. Kauppi (1990 : 89) évoque l'importance de la temporalité de la production de manière plus distinctive, depuis les revues à périodicité plus lente, lieux d'élaboration de l'avant-garde et, plus généralement, de la culture tournée vers des publics plus restreints et intellectuels, aux mensuels, hebdomadaires voire jusqu'aux pages culturelles de la presse quotidienne qui touchent des publics plus larges. De ce point de vue, nos revues convergent : à l'exception de *Profil* qui compte généralement cinq numéros par an, elles sont trimestrielles, publiant, sauf exceptions (numéros doubles ou ruptures occasionnelles dues à des changements d'équipes), quatre numéros annuels.

P. Aron (2008) problématise quant à lui le qualificatif de « littéraire » dans la mesure où il peut être entendu dans un sens large – n'importe quelle publication périodique généraliste qui publie de la littérature – aussi bien que dans un sens restreint – des périodiques affichant leur spécialisation en titre ou en sous-titre. Pour situer nos revues les unes par rapport aux autres, une première piste serait de considérer les publics ciblés, restreints ou larges, spécialistes ou non, universitaires, intellectuels, artistes, critiques. Ainsi que nous allons le voir, cet axe des publics recoupe en partie la démarcation, importante pour notre corpus, quoique dans la pratique délicate à établir clairement, entre recherche et critique.

Tel Quel occupe un « espace intermédiaire » selon Kauppi du fait de son appartenance aux éditions du Seuil (1990 : 34) : entre champ de la littérature et champ de la recherche (prétentions artistiques et scientifiques), elle s'adresse à un public de connaisseurs au fait des nouvelles tendances ainsi qu'au public étudiant après 1968 ; ses choix politiques l'amènent cependant à s'ouvrir au débat culturel et intellectuel dans les années 1970 qui dépasse le simple cadre des lettres : le groupe tisse un réseau de liens avec la scène médiatique au cours de la décennie (Hourmant 1997). Elle est également, et surtout, une revue d'artistes : elle est de fait née comme une publication dédiée aux nouvelles plumes, comme Sollers et J.-P. Faye, qui font paraître leurs premiers ouvrages à la toute fin des années 1950, ou encore F. du Boisrouvray et J.-E. Hallier. Les pages de la revue permettent de combiner à la production littéraire la réflexion sur l'activité d'écriture.

Kod fait ses débuts dans la niche des études cinématographiques comme petite revue amateur ; le comité de rédaction autour de S. Larsson et T.

² Aussi bien en Suède qu'en Norvège, ces aides sont aujourd'hui gérées par les *Kulturråd* des pays respectifs.

Näsholm est une émanation de leur groupe de jeunes cinéastes en herbe, *Komfilm*, fondé en automne 1974 à Umeå. La revue combine les ambitions scientifiques aux ambitions artistiques dans un mélange plus créatif des genres et en adoptant un format plus composite : là où *Tel Quel* se présente comme un cahier, publiant presque exclusivement des essais et des extraits d'œuvres, *Kod* se rapproche du magazine, enrichi de photographies ou illustrations, dans un choix hétérogène de publications. Elle publie également les textes expérimentaux de ses membres. *Kris* poursuit dans cette veine en combinant la revue théorique et le magazine d'art ; elle resserre néanmoins sa ligne plus fortement sur la littérature et la philosophie qu'à ses débuts. Elle vise également un public intermédiaire, ouvrant le débat entre spécialistes à un public plus large intéressé par les questions culturelles et artistiques. Larsson publie son premier roman, *Autisterna*, en 1979, soit deux ans après la création de *Kris* ; d'autres membres comme Melberg et Engdahl s'essaieront par la suite également à la publication de textes littéraires.

Profil passe de revue universitaire à un magazine culturel généraliste (*kulturtidsskrift*) dans les années 1970. Portée par la vague 1968, elle se détourne de son ancrage intellectuel et institutionnel pour tenter de brasser le public le plus large possible – avec un succès mitigé. Elle retourne à un public plus spécialisé au tout début de la décennie 1980, malgré les méandres de sa ligne. Avec la phase « postmoderne », elle se veut être « magazine de tendances » (*trendsskrift*), avant de réintégrer, au seuil des années 1990, les murs de l'université. À ses débuts, elle s'intéresse bien plus à la critique et à la production artistique qu'à la recherche ou la théorie pure. Avec l'arrivée de la génération moderniste de 1966, les écrivains prennent une grande part dans ce travail critique ; durant la deuxième moitié de la décennie 1970, les auteurs associés au mouvement les plus connus comme Haavardsholm, Obrestad et Solstad sont également très présents dans ce rôle, œuvrant pour la formation d'un front artistique révolutionnaire. Inversement, dans la décennie 1980, le nouveau *Profil* délaisse relativement le pôle artiste pour faire son rattrapage théorique.

Poetik se positionne strictement du côté du pôle restreint de la recherche universitaire à ses débuts. Ce n'est qu'au milieu des années 1970 qu'elle entreprend de s'ouvrir aux débats culturels en devenant *Kultur og klasse*, tentant de rompre la tour d'ivoire des chercheurs ; elle ne renonce pas pour autant à l'ethos scientifique, contrairement aux autres, marquant une distance avec les controverses du champ médiatique. Surtout, elle se distingue des autres revues par le fait qu'elle ne manifeste pas le désir de combiner la pratique artistique à son activité intellectuelle. P. A. Brandt s'est certes essayé à l'écriture poétique, publiant son premier recueil en 1969 (*Poesi*, chez Rhodos), mais cette activité n'apparaît pas dans les pages de la revue.

La polymorphie que masque un concept ou genre de « revue » se redouble du caractère toujours fluctuant, en diachronie, du collectif qui anime ces publications, puisqu'il s'agit de groupes en évolution constante qui déjouent toute notion habituelle d'auteur. Derrière une même revue défilent des

génération différentes, sans nécessairement de figure constante qui fasse le lien entre elles. Il n'est pas rare de lire que *Tel Quel* et Sollers ne font qu'un dans la mesure où c'est ce dernier qui assure la continuité de la revue (et même sa pérennité dans *L'Infini*) ; il en va du contraire dans le cas des ruptures qu'ont été les renouvellements d'équipe rédactionnelle, fussent-ils plus (*Poetik*) ou moins (*Profil*, *Kris*) progressifs. S'ajoutent encore à cela différents statuts de participation – de la contribution occasionnelle à la direction. L'analyse diachronique se combine de fait toujours à une analyse synchronique de l'état du groupe et des numéros de la revue (Beetham 2010). Corrélativement, chaque contribution devrait potentiellement être analysée en regard de la série constituée par la succession des numéros précédents, ainsi que par rapport aux autres contributions dans un même numéro. Dans la pratique, un travail d'indexation des textes de la revue est un élément nécessaire à l'étude de l'importance que chaque individu occupe dans le collectif (ne serait-ce que du point de vue quantitatif, comme le décompte entrepris par Kauppi) – il complète ou nuance le point de vue des hiérarchies économiques ou juridiques par une hiérarchie symbolique que reflète la visibilité accordée (dans l'espace et dans le temps). Ainsi, pour raison de commodité, il est pertinent de focaliser essentiellement sur les interventions des contributeurs les plus fréquents de chaque revue et les membres des comités de rédaction. Pour *Tel Quel*, il s'agit de Sollers, Kristeva et Pleynet avant tout ; dans le cas de *Kod/Kris*, Larsson, Engdahl, Olsson et Melberg ; quant à *Poetik*, les acteurs les plus décisifs sont Peter Madsen et Per Aage Brandt, Ralf Pittelkow ou encore Jørgen Holmgaard – seul le premier ayant véritablement marqué la continuité des débuts à la transition vers *Kultur & Klasse*. Ces données quantitatives n'autorisent cependant guère de généralisation. L'exclusion *a priori* des autres ne nous semble pas justifiée, appelant en dernier lieu à un arbitrage. D'une part, notre suivi des recensions ainsi que des objets conceptuels et thématiques comme l'utopie nous amène à prendre en compte des contributions ponctuelles pour leur apport qualitatif à ces questionnements. De l'autre, les revues à moins forte continuité éditoriale (marquées par des ruptures radicales) comme *Profil* nous empêchent d'ériger ce principe en délimitation stricte – d'autant plus que les articles de *Profil* sont, à la toute fin des années 1960, anonymisés.

La difficulté inhérente à l'approche des revues tient en somme à ce qu'elles mettent en évidence la complexité des phénomènes littéraires que masquent les unités traditionnelles de raisonnement (genre, auteur, texte, forme...). L'étude de cas empirique (comme les monographies de P. Forest et J. Thon, toutes deux parues en 1995, sur respectivement *Tel Quel* et *Profil*) n'est cependant pas la seule option. Le caractère de projet collectif fait de la revue un objet d'approche privilégié des études sociologiques (Kauppi 1990, Ekelund 2017). Nous sommes cependant de l'avis qu'une approche par le discours des revues n'en est pas moins légitime. Furuseth, Thon et Vassenden (2010) font le choix d'envisager ce genre de publication comme un genre essentiellement marqué par l'histoire au sens où, à la différence des oeuvres littéraires, la revue

est toujours inscrite dans un certain rapport avec l'actualité et la tradition, aussi bien tradition du champ que la sienne propre, ce qui lui donne son aspect très souvent critique et confrontationnel. Ces chercheurs citent Ezra Pound pour qui les « small magazines » sont définis par leur besoin de programme, de manifestes pour créer une *identité* :

Cela vaut naturellement davantage pour les revues de petite taille et d'opposition que pour les publications institutionnelles ou dirigées par des éditeurs, mais beaucoup laisse à penser que la dynamique éditoriale en elle-même a pour fonction de créer une identité, indépendamment du financement et d'autres facteurs externes.

Dette gjelder naturlig nok i større grad for de små og opposisjonelle tidsskriftene enn for institusjons- eller forlagsdrevne publikasjoner, men det er likevel mye som tyder på at selve den redaksjonelle dynamikken fungerer sterkt identitetsskapende, uavhengig av finansiering og andre ytre faktorer. (2010 : 12)

Cette production discursive d'une identité est garante d'une certaine continuité de la ligne éditoriale malgré les changements de cap qui peuvent survenir sur le long terme – alors qu'un changement de nom consacrerait l'impossibilité de maintenir cette continuité (ou le désir de la briser)³. Ce caractère ressort d'autant plus dans notre corpus que chaque revue a pu nouer la polémique littéraire à la polémique politique. Elles ont toutes manifesté le besoin de production et d'actualisation constante d'un profil critique pour assurer l'identité des groupes et/ou mouvements dont elles se sont fait les organes, ou la nécessité de justifier leur actualité contre leurs concurrents en traçant, défaisant ou refaisant, au fur et à mesure de leur parcours, les lignes de démarcation idéologiques et esthétiques. Cet aspect joue donc en notre faveur dans le cas de ce corpus hétérogène : les prises à parti et débats sont autant d'outils dans la cartographie des champs et le tracé des lignes de contacts. Les concurrents ou « ennemis » peuvent aussi être invités dans les pages des revues, contribuant par la négative à la consolidation de la ligne : dans le cas de *Profil*, qui décide de faire son saut hors de l'université, c'est par la confrontation tout autant que par la collaboration que nous pouvons rétablir des liens avec le réseau de chercheurs scandinaves. L'approche discursive trouve donc son intérêt dans la production de constantes permettant de discerner l'identité, aussi bien le projet spécifique que la « voix » ou le style propre à chaque revue. À cet égard, l'éditorial comme genre spécifique d'article prend une importance toute particulière, tout comme les textes à valeur collective.

³ Même si, là encore, pas de règle absolue : le passage à *L'Infini* est essentiellement une question de propriété intellectuelle – le format de la revue est quasiment inchangé.

Cadre d'une comparaison

Si la toile de fond commune est cette réflexion que nous proposons sur l'utopie et sa chute dans une atonie, notre corpus est construit sur le pari d'intégrer des éléments très hétérogènes, ce qui tient aussi bien à la diversité des trajectoires que les revues ont adoptées qu'à la pluralité des formes que peut revêtir le genre – pluralité qui rend à vrai dire toute œuvre de comparaison d'emblée risquée. En ce sens, nous tentons de nous inscrire dans les développements récents de la littérature comparée – transferts culturels et histoire croisée – qui ont tenté de produire une critique des postulats d'homogénéité comparative et de déplacer l'accent sur les liens transnationaux entre acteurs. Ces développements répondent aux transformations de la circulation des biens culturels (donc des déterminations matérielles) à l'heure de la mondialisation aussi bien qu'aux nouvelles représentations qui en découlent quant aux identités nationales et ancrages locaux : nouvelles manières de voir sur des objets, aussi bien anciens que nouveaux, d'échange et de circulation.

De la comparaison aux transferts

Ainsi que le constatent S. Briens et M. Cedergren, le comparatisme constitue aujourd'hui le « berceau » intellectuel de démarches différentes mais complémentaires dans leurs efforts pour aborder l'interculturalité – l'imagologie, les transferts culturels et l'histoire croisée (« Introduction », 2015). Toutes peuvent être considérées comme le fruit de travaux qui ont modifié les fondements théoriques impensés de la comparaison. C'est en premier lieu aux transferts et à l'histoire croisée que nous nous intéressons. Dès la fin des années 1980, M. Espagne et M. Werner formulent un certain nombre d'objections quant aux fondements théoriques et épistémologiques de la comparaison, invitant à penser une démarche corrective fondée sur les transferts culturels. Dans l'article intitulé « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », Espagne entend remplacer la médiation conceptuelle (sémantique/formelle) de la comparaison classique, qu'il juge en général biaisée et pseudo-universelle faute d'autoréflexion suffisante de l'observateur (ce qu'il résume comme le problème du « tertium comparationis » entre les deux termes de la comparaison), par une médiation concrète ou matérielle (1994 : 113). Cela conduit à un certain nombre de déplacements ou de changements de focalisation : il invite ainsi à passer de la synchronie artificielle à la « succession des croisements », du territoire à la « relation » ou à l'« espace culturel réel » né du contact lui-même entre des acteurs, ou encore de l'identité à l'hétérogénéité (1994 : 116-117). L'étude des transferts exige un regard double qui prenne en compte l'interpénétration de deux domaines culturels l'un dans l'autre, ce que la comparaison, qui fixe une limite étanche entre eux, tend à ignorer. M. Espagne le rappelle ainsi dès les premières lignes de l'ouvrage *Les transferts culturels franco-allemands* :

Le terme de transfert culturel marque un souci de parler simultanément de plusieurs espaces nationaux, de leurs éléments communs, sans pour autant juxtaposer les considérations sur l'un et l'autre pour les confronter, les comparer ou simplement les cumuler. Il signale le désir de mettre en évidence des formes de métissage souvent négligées au profit de la recherche d'identités. (Espagne, 1999 : 1)

Les transferts permettent une dissolution critique des concepts et des entités admises. En 2013, Espagne précise encore cet aspect de la démarche : si l'étude se doit bien de poser, pour les besoins de la description, un espace « national », elle ne l'ontologise pas mais en soulève le caractère de construction provisoire à l'instant t de l'analyse :

Ni l'Allemagne ni la France ne sont des essences. Toutefois, aussi discutables que soient ces entités, la nécessité d'une description oblige à supposer pour un moment fugitif l'existence d'un système qu'on baptisera Allemagne ou France [...]. Mais on s'attachera immédiatement à montrer que ces entités sont élaborées à partir d'importations. (2013 : §7)

Ainsi, chaque tradition « nationale » doit être comprise comme le fruit d'une stratification de transferts dans le temps et dans l'espace. Ainsi, si nous parlons de la transmission d'une théorie « française », il faut bien comprendre qu'elle est elle-même fruit d'autres transferts antécédents (par exemple de la philosophie allemande, qu'il s'agisse de Hegel et Marx, Nietzsche ou encore de Heidegger, voir Descombes 1979⁴, Rabaté 2002 ou Dosse 2012), tout comme les traditions théoriques scandinaves qui marquent les contextes d'accueil. Il nous faut cependant pouvoir en faire une description dans l'état du champ au moment ou dans l'intervalle de temps que nous étudions. De même, si nous faisons de l'objet « théorie », tel que transmis dans nos revues, la base du travail, nous sommes bien obligés de le ramener à des cadres nationaux ou géographiques déterminés (« la Scandinavie ») dans la mesure où ils restent des espaces de référence et de positionnements discursifs. Les adjectifs de nationalité sont ainsi pris ici comme points de repère, également repris dans par la médiation.

L'étude des transferts et des intermédiaires insiste sur les phénomènes de « réappropriation » et de « resémantisation » que subissent les biens et concepts en étant importés d'une culture à une autre. De fait, un objet n'a pas la même signification dans son contexte d'arrivée que celle qu'il avait à l'origine, et c'est même cette adaptabilité de l'objet qui rend possible les transferts :

Un transfert culturel n'est pas déterminé principalement par un souci d'exportation. Au contraire c'est la conjoncture du contexte d'accueil qui définit

⁴ Ce dernier propose, dans sa préface, d'une définition a minima de la « philosophie française » sur la base de la langue d'écriture des textes.

largement ce qui peut être importé ou encore ce qui, déjà présent dans une mémoire nationale latente, doit être réactivé pour servir dans les débats de l'heure. [...] Lorsque la référence étrangère est ainsi intégrée à un débat propre au contexte d'accueil, elle s'autonomise par rapport à sa source et n'est plus déterminée que par les positions des protagonistes du débat en cours. (Espagne 2004 : 20-23)

Surtout, cette conception tend à déjouer les hiérarchies entre centre et périphérie, donnant une légitimité égale à toutes les interprétations qui ont lieu dans la succession des transferts : il s'agit bien de prendre en compte une temporalité qui n'est pas une primauté au sens d'une origine (2013 : §18). C'est bien ce phénomène de resémantisation qui nous intéresse le plus dans cette perspective de recherches puisque les revues sont en première ligne de ces activités de réception et de diffusion transnationale. Néanmoins, si elles remplissent indéniablement ce rôle de médiateur interculturel, concilier une analyse de ces formes de publication avec celle des transferts culturels n'est pas chose aisée, ainsi que le remarque M. Brolsma (2008). Selon elle, l'approche d'Espagne ne permet que d'interroger des phénomènes précis de transferts (en partant par ex. soit d'un objet, soit d'un groupe de médiateurs). D'autre part, la difficulté est redoublée dans le cas d'une revue car celle-ci ne manifeste que le lieu de passage mais pas les processus qui ont lieu en amont (contacts entre médiateurs) ou en aval :

Dans ce cas précis, la revue est en premier lieu une source et n'est que de manière secondaire un objet d'étude. Le problème est que c'est non seulement le transfert mais aussi le processus d'acculturation qui dans l'ensemble se soustraient au regard. [...] Quand c'est le contenu d'une revue, et non un micro-outil comme la réception d'un seul auteur ou la pensée d'un seul critique, qui est pris comme point de départ, le transfert culturel ne se laisse dépister que lorsqu'il est explicitement fait référence dans le texte à l'autre domaine culturel.

Het tijdschrift is in dat geval in de eerste plaats een bron en pas in de tweede plaats en object van onderzoek. Het probleem is echter dat niet alleen de transfer, maar ook het acculturatieproces zich grotendeels aan het zicht onttrekt. [...] Wanneer de inhoud van een tijdschrift als uitgangspunt wordt genomen, in plaats van een micro-onderwerp zoals de receptie van één auteur of het gedachtegoed van één criticus, laat de cultuurtransfer zich alleen opsporen wanneer er letterlijk in de tekst verwezen wordt naar het andere cultuurgebied (Brolsma 2008).

En focalisant avant tout sur les stratégies qui prédominent au transfert dans leur champ d'appartenance, ainsi qu'aux phénomènes de réappropriation qui se laissent lire dans le discours des revues, nous faisons donc le choix de nous concentrer d'abord sur ces références explicites ; celles-ci peuvent néanmoins prendre une forme variée, allant du compte rendu critique détaillé à la simple référence bibliographique ou la note en bas de page. Cela implique que l'étude de l'implantation des objets transférés n'entre qu'au second plan, sans quoi il

faudrait prendre en compte tous les autres véhicules qui ont contribué à l'importation pour chacun des champs nationaux. Les approches plus proprement sociologiques qui veulent porter sur la médiation à l'échelle des champs tout entiers doivent de fait insister sur la diversité des modalités en aval : à ce niveau, le recensement englobe aussi les traductions, soit d'ouvrages entiers, soit de morceaux choisis dans des anthologies et, dans le cas de la recherche, les publications scientifiques (mémoires de maîtrise ou thèses de doctorat) ainsi que le font Gustavsson (2008) et Ekelund (2017) pour le champ suédois. D'autres paramètres font interférence dans le cas scandinave, qui constitue un espace linguistique à relativement forte intercompréhension, surtout à l'écrit : ainsi, pour le public spécialisé que sont les universitaires, la traduction d'un ouvrage en danois rend relativement superflue la traduction en norvégien voire en suédois. Plus généralement, le champ universitaire et intellectuel est caractérisé par son cosmopolitisme : les agents y étant en général polyglottes, des langues comme l'anglais et l'allemand sont également des véhicules potentiels de transmission indirecte. La traduction directe dans une langue est cependant un signe consacrant le transfert dans les cercles spécialisés et garantissant la possibilité d'accès à l'objet pour un plus large public. C.-G. Heidegren propose de considérer à la fois les revues en vertu de leur position spécifique, entre institutions universitaires et champ médiatique, et de la profilisation critique que cette dernière implique, et la réception par les traductions (2021 : 92ss).

Nos choix nous portent donc à considérer les revues comme des surfaces empiriques de contact, des portes d'entrée vers réseaux d'acteurs ou de champs plus vastes, indices de lieux et de dates, en toute conscience des limitations que notre approche discursive implique. S'ajoute à cela le fait que toute revue a une tendance fréquente à réécrire son passé en fonction des ajustements présents de son « profil critique » et qu'elle ne livre que rarement les secrets de ce qu'il se passe en coulisses (et encore moins « objectivement ») : des conflits personnels peuvent par exemple prendre l'apparence de divergences théoriques (on le voit dans *Tel Quel*). La conduite d'entretiens individualisés et la consultation des archives serait nécessaire pour compenser ces points aveugles ; ce travail a été partiellement réalisé grâce aux monographies de Forest et Thon mais dépasserait le cadre de cette thèse, nous proposons ici une ouverture des pistes de recherche. Nous estimons néanmoins d'une part que le maintien de l'identité de la revue par le discours est un indice fiable et, de l'autre, que la mise en évidence des contacts menant à une reconstitution, fût-elle partielle, des réseaux permet de mitiger la perte impliquée par la « face cachée » de la revue⁵. En ce sens, il nous semble légitime d'inclure des

⁵ Il apparaît plus particulièrement que cette reconstitution est nécessaire pour établir la préhistoire de la revue suédoise qui paraît presque une décennie après le début de notre intervalle chronologique

collaborations des acteurs dans d'autres canaux de publications, à condition de les confronter au projet spécifique des revues individuelles.

L'histoire croisée comme critique des transferts

Les arguments avancés par M. Werner et B. Zimmermann dans le cadre de « l'histoire croisée » accentuent encore la démarche relationnelle et corrective des transferts culturels, faisant la critique des défauts ou « angles morts » épistémologiques de l'étude de ces derniers (2004 : 20). Les transferts souffrent selon tous deux de devoir maintenir des catégories et concepts liés aux espaces nationaux, quand bien même ces derniers sont, comme nous l'avons vu, examinés de manière critique. Les propositions de l'histoire croisée visent ainsi à assurer davantage encore d'autoréflexivité en poussant plus loin le processus de dissolution des notions préétablies et des points aveugles. Le point de départ est ainsi le croisement ou l'intersection, la « pluralité et [les] configurations complexes qui en découlent » contre les « entités individuelles » et homogènes, le cadre a priori de la comparaison. L'étude porte ensuite sur les conséquences et les transformations produites par l'intersection (sur le modèle d'une réaction chimique) en prenant en compte, selon les « temporalités éventuellement décalées », « l'analyse des résistances, des inerties, des modifications – de formes, de trajectoires, de contenus – ou des combinaisons nouvelles... » (2004 : 22).

L'autoréflexivité accrue se répercute sur quatre niveaux. En premier lieu, elle problématise la position de l'observateur, position subjective jamais équidistance de ses objets – dans notre cas, une position marquée par la tradition française des « lettres modernes » et de l'appareil conceptuel véhiculé dans l'enseignement secondaire et supérieur. Par ailleurs, la perspective transnationale a l'effet bénéfique d'amoindrir, par décentrement, les effets de polémiques et controverses idéologiques associés à des acteurs pour beaucoup encore vivants et actifs dans leurs champs nationaux⁶. Le second niveau est celui de l'échelle de comparaison, du référentiel dans lequel s'inscrit la définition de l'objet. Pour nous, il s'agit bien d'interroger les espaces nationaux, notamment le jeu entre les pays individuels et la « Scandinavie⁷ » ; si nous parlons d'une transmission en deux phases, c'est bien sur cette plus grande échelle, alors que chacun des trois pays appelle une chronologie différenciée. Se pose également la question des lieux et institutions : nous prenons des revues pour cas empiriques ancrés dans des champs universitaires et des champs culturels mais, quoique nous postulions qu'il s'agisse d'acteurs privilégiés, ces cas ne sauraient à eux seuls représenter de champ tout entier. *Tel Quel* notamment

⁶ Voir par exemple, dans le cas suédois, l'article de V. Malm dans *Expressen* (4 déc 2017) où il déclare avoir renoncé à faire l'histoire de *Kris* en raison des guerres de tranchées toujours existantes sur le champ culturel suédois.

⁷ Et ce d'autant plus que nous ne pouvons, faute de compétence linguistique, tenir compte de la Finlande ni de l'Islande.

n'est pas « la » théorie « française », bien qu'elle en ait été un lieu d'élaboration, ni un véhicule unique, bien que point de repère dans la médiation. La temporalité de l'observation est le troisième niveau : l'histoire croisée veut réfléchir au croisement des axes de la coupe synchronique requise par la comparaison et la diachronie des éléments en évolution. Nous prenons 1968 comme point de repère et effectuons une coupe large : les dates ne sont pas des bornes absolues, en particulier à la « fin » ouverte de notre intervalle sur les années 1980⁸. C'est l'identification de moments particuliers dans l'histoire de nos revues individuelles qui déterminent l'arrêt de notre récit. Enfin, la dynamique proprement interactionnelle est soulignée comme quatrième point correctif : là où les transferts restent dans un modèle linéaire ou triangulaire, l'histoire croisée insiste sur les échanges et effets réciproques. La Scandinavie est un milieu privilégié de ces dynamiques croisées mais la question de l'asymétrie demeure dans notre perspective d'un « chemin » de la théorie vers le Nord. Il y a pourtant bel et bien des croisements à observer – la théorie du Cercle de Copenhague (Hjemlsvel, Brøndal) faisant son retour dans *Poetik* via le structuralisme français, ou encore les collaborations de Per Aage Brandt avec Greimas aboutissant à sa soutenance à Paris en 1987.

L'histoire croisée est ainsi voulue par Werner et Zimmermann comme une approche inductive (et non plus déductive, comme la comparaison « classique »), pragmatique et réflexive qui part de l'objet empirique, de la pratique ou de la personne sur le temps court pour se hisser aux échelons supérieurs de l'analyse ou au temps long des structures ; le « contexte » est notamment proposé comme cadre de référence en tant qu'il est construit par les acteurs observés et non comme une simple grille d'analyse posée *a priori* (2004 : 24). Elle se présente comme une « boîte à outils » enrichissant les méthodes de la comparaison et des transferts ; plusieurs types d'études de croisement sont ainsi avancés, même si dans la pratique les points de croisement sont toujours liés les uns aux autres (que l'inflexion porte sur l'objet lui-même, les points de vue sur ce dernier, les catégories ou encore les échelles d'analyse). Cette imbrication des différents types est visible dans le cas de ce travail de thèse où l'objet est un ensemble de textes théoriques soumis à un travail de réception, appropriation et diffusion. Le croisement au niveau de l'objet serait la constitution de canons théoriques locaux. En tant que le corpus est lié à l'université, il convient de toute évidence de rendre compte du croisement au niveau catégoriel ou épistémologique met en jeu nos propres concepts dans la confrontation entre traditions de recherches :

[...] le chercheur est aujourd'hui amené à considérer ses propres concepts et instruments analytiques comme le résultat d'un processus de croisement complexe où des traditions nationales et disciplinaires se sont amalgamées selon des

⁸ Heidegren propose pour sa part de considérer la décennie 1965-1975 derrière « 1968 » (2021 : 91-92).

configurations variées, et à réintroduire dans son enquête les points de vue correspondants. (2004 : 33)

C'est bien en procédant de manière pour ainsi dire généalogique que l'histoire croisée recontextualise et historicise les catégories du savoir et resitue la subjectivité de l'observateur. En prenant pour point de départ des entités singulières se rencontrant et les évolutions qui en découlent, nous espérons également problématiser les appellations et étiquettes que le travail impose de prendre en considération : « structuralisme », « post-structuralisme », « French theory », « théorie postmoderne » ou encore, de l'autre côté du Rhin, « École de Francfort » ou « théorie critique ». Ces termes ont un effet homogénéisant observable précisément dans notre corpus : le processus de transmission tend en effet à rassembler la diversité disciplinaire (littérature, anthropologie, philosophie, linguistique, psychanalyse...), institutionnelle (universités, grandes écoles, presse, édition...), spatiale et temporelle de la production théorique dans le champ initial dans un ensemble plus homogène et compact par souci de simplicité, d'efficacité ou de pédagogie. Il n'est pas rare que les revues elles-mêmes contestent certaines de ces appellations dans les polémiques auxquelles elles prennent part (ainsi de Sollers rejetant le qualificatif de « structuraliste » en 1968, ou Madsen formulant une mise en garde contre les utilisations trop simplistes de ce même terme par ses détracteurs dans *Vindrosen* en 1970).

L'histoire croisée présente ainsi bien des atouts théoriques. Néanmoins, nous pouvons nous demander dans quelle mesure, par-delà les transformations du regard qu'elle propose, elle ne perd pas un certain tranchant des transferts. La suspension de la hiérarchie entre centre et périphérie est nécessaire comme principe de neutralisation des valeurs et connotations dans l'analyse mais l'enjeu n'est pas, dans le cas de nos acteurs inscrits dans l'aire européenne (certes toujours à affiner et spécifier), aussi sensible que dans l'étude de relations post-coloniales ; les interactions ou échanges nous semblent rester nettement asymétriques à considérer les circuits de diffusion universitaire, intellectuelle et artistique : n'y a-t-il pas un gain à maintenir, dans certains cas, l'orientation des échanges ? Dans la pratique, la linéarité relative des transferts facilite la conduite d'un récit bien que l'histoire croisée permette de le complexifier et de l'ouvrir. La dénaturalisation des catégories nationales pour l'observation n'implique en outre pas moins une persistance de ces dernières comme références discursives : il y a bien une dialectique à maintenir entre ces cadres construits par les phénomènes singuliers et ces cadres toujours institutionnalisés. Toutefois, en faisant le choix de discuter de l'utopie comme cadre général, nous tendons à inscrire ces mouvements de transferts dans l'étude d'un croisement sur les points de vue autour de problématiques communes, liées à l'utopie, telles que la « révolution », « l'avant-garde », « la science ». Si nous avançons cette catégorie, c'est bien parce qu'elle a émergé de la lecture de nos revues, répondant à ce mouvement inductif du singulier vers le général et

s'imposant à nous comme un angle d'approche fédérateur. Plus généralement encore, souhaitons pouvoir, sur cette base, confronter à plus grande échelle des éléments communs qui sont mis en jeu dans ces contacts – en particulier la question des « intellectuels », catégorie dont il faut faire l'analyse.

L'histoire comparée des intellectuels

Les recherches de ce champ ont été particulièrement réceptives aux critiques formulées par les transferts et l'histoire croisée. Les contributions au recueil *Pour une histoire comparée des intellectuels* (Trebitsch & Granjon, 1998), fruit des travaux du Groupe de recherches sur l'histoire des intellectuels (CNRS / Institut d'histoire du temps présent), tentent de leur faire écho⁹.

De prime abord, Christophe Charle (1998 : 58-59) et Michel Trebitsch (1998 : 63) soulignent le fait que les intellectuels sont eux-mêmes des acteurs de transferts en tant que groupe social particulièrement internationalisé depuis le XIX^e siècle. Surtout, répondant à l'exigence de porter attention aux termes employés, ils insistent sur le fait que le terme même d'« intellectuel » et sa définition doivent être problématisés : puisque l'appellation a été reprise dans bien des langues à la suite de l'affaire Dreyfus, canoniquement décrite comme « l'acte de baptême » des intellectuels, elle a été objet de réinterprétations et recouvre des réalités qui ne sont pas toujours identiques. Trebitsch (1998 : 66) reconnaît qu'il existe une place spécifique des intellectuels en France mais soutient que l'approche comparée permet de déjouer une analyse trop biaisée. Dans son étude comparée des intellectuels européens du XIX^e siècle, Charle (1996) montre qu'il est possible d'effectuer des rapprochements avant même ce moment de l'histoire française à condition de ne pas se contenter des définitions qui en ont découlé. Il invite donc à la prudence contre une tendance à faire du cas français un universel sous le couvert d'appellations similaires (1998 : 40). Pour lui, la comparaison donne la possibilité de replier sur l'antériorité d'un modèle français les regards de l'étranger sur ce dernier et les résemantisations qui en sont découlées (1998 : 44). Il identifie ainsi trois registres définitionnels complémentaires de ce groupe social. Il part tout d'abord du registre *sociologique*, définissant une classe détenant un capital culturel ou intellectuel, donc produite par des systèmes éducatifs ; cette base sociologique est selon Charle insuffisante puisque les intellectuels ne constituent qu'un sous-groupe spécifique de cette classe, en quoi il appelle à considérer également un registre *culturel*, c'est-à-dire, reprenant les termes de l'analyse de Pierre Bourdieu, un « espace de luttes qu'est le champ intellectuel » où se jouent des débats pour la définition et la revendication à la légitimité d'un pouvoir symbolique (1996 : 25-26). Ainsi, au processus de constitution d'un groupe social doit suivre l'analyse des prises de positions dans ce champ et la

⁹ Par souci de garder le champ de recherches ouvert aux différentes méthodologies, ces travaux maintiennent l'appellation « histoire comparée ».

défense de son autonomie. Le troisième niveau enfin, le registre *politique*, s'attache à analyser la relation entre ce groupe et les élites et instances du pouvoir politique (1996 : 27).

Les revues de notre corpus renvoient à des champs intellectuels bien constitués de la deuxième moitié du XX^e siècle. La désignation héritée du français est implantée en Scandinavie à cette époque, mais elle ne recouvre pas nécessairement les mêmes traditions et modes de compréhension à l'échelle locale. M. Auchet (1997) esquisse quelques caractéristiques fondamentales des cultures scandinaves qui seraient contraires à la figure de l'intellectuel français : il oppose ainsi la tradition du réformisme et du consensus démocratique aux prétentions révolutionnaires et, surtout, le poids du collectif sur les individualités qui s'en distingueraient. Ainsi, il dégage une posture intellectuelle scandinave de martyr face à la pression du groupe, et canoniquement exprimée par l'auteur dano-norvégien A. Sandemose comme la « loi de Jante » (1997 : 100). Il dégage cependant des tendances plus spécifiques de la vie culturelle au Danemark depuis le XIX^e siècle, opposant le « grundtvigianisme » (du pasteur et écrivain N. Grundtvig), idéal démocratique, antiélitiste, tourné vers le peuple et son éducation (1997 : 105) au « brandésianisme » (de l'universitaire G. Brandes), première tentative de positionnement intellectuel critique, où la littérature intervient dans le débat d'idées. C'est là le moment où l'individu prend la parole ou la plume pour la défense des libertés et contre l'autorité et le conservatisme. Pour Leif Longum, ce positionnement de Brandes est tributaire d'un héritage éclectique, aussi bien inspiré par les Lumières et le romantisme français que par le positivisme (Renan, Taine) et le libéralisme (J. S. Mill) qui lui sont contemporains ; dans la deuxième moitié de la décennie 1880, il se fait de plus en plus élitiste, inspiré par le nietzschéisme (1986 : 22).

Ce rôle, assumé avec la percée moderne scandinave, est une des bases de ce qui a été appelé par l'historiographie le « radicalisme culturel » scandinave. Celui-ci se poursuit au XX^e siècle, mais reprend cet héritage libéral avec des liens plus forts avec le socialisme politique. C. E. Bay en distingue trois phases d'évolutions en fonction de ces liens :

L'origine commune avec le socialisme peut être documentée dès le début de la première phase : la percée moderne après 1870. La deuxième phase débute avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale par les révolutions en Russie et la scission des social-démocraties. La troisième phase survient avec l'éclatement des partis communistes qui, à la fin des années 1950, a abouti à la formation des partis populaires socialistes de l'État-providence.

Det fælles ophav med socialismen lader sig dokumentere fra første fases begyndelse: det moderne gennembrud efter 1870. Anden fase tager sin begyndelse i og med 1. verdenskrigs udløsning af revolutionerne i Rusland og spaltningen af socialdemokratiene. Tredje fase indtræffer i forbindelse med brydningen i de kommunistiske partier, som i slutningen af 50'erne resulterede i dannelsen af velfærdsstatens socialistiske folkepartier. (1993 : 16)

La deuxième phase, pendant l'entre-deux guerres, est marquée selon lui par le freudo-marxisme. Les manifestations n'en sont pas moins nuancées. La Suède semble pour Bay avoir été le terreau le moins favorable à un véritable radicalisme culturel dans l'entre-deux guerres du fait de la prévalence de la social-démocratie. Pour T. Forser, une grande partie des intellectuels suédois de gauche a ainsi été plus fortement absorbée par le mouvement ouvrier et la construction du « folkhem » dans l'entre-deux guerres, loin de l'image des frondeurs solitaires selon lui intrinsèque au radicalisme culturel :

Le radical culturel est marginalisé dans ce consensus plus ou moins explicite [entre les politiques étatiques et les intellectuels].

Au lieu de soulèvements moraux radicaux libéraux du centre en opposition permanente au gouvernement, qui est un marqueur danois durable, et au lieu d'une déclaration de liberté dans la tradition radicale des Lumières à coloration rousseauiste, qui est une « façon de penser » norvégienne tout aussi reconnaissable, nous pouvons, en Suède, distinguer une confiance dans le dialogue rationnel créateur de consensus, reposant sur le sentiment, jamais explicité mais profondément ancré dans l'expérience, que l'opposition a toujours tort.

Kulturradikalen marginaliseras i detta mer eller mindre explicita samförstånd [mellan statsbärande politiker och de intellektuella]. (1993 : 137)

I stället för liberalradikala moraluppror från mitten i permanen opposition mot överheten, som är ett slitstarkt danskt märke, och i stället för en frihetsbekännelse i yppplysningsradikal tradition med rousseauansk färgning, som är en lika igenkännbar norsk « tenkemåte », kan vi i Sverige urskilja en tilltro till det samförståndsskapande rationella samtalet, vilande på den aldrig uttalade men i erfarenheten djupt grundade känslan av att oppositionen har alltid fel. (1993 : 148)

La défense des idées d'émancipation, de modernité morale et sociale, et la lutte contre le conservatisme se sont ainsi davantage faits de concert avec le pouvoir politique que contre lui¹⁰. En ce qui concerne les pays voisins, Bay note à la suite de Longum que les radicaux danois ont été les empreints du marxisme là où leurs homologues norvégiens du « trèfle radical » (S. Hoel, H. Krog, A. Øverland) ont bien davantage conservé l'héritage libéral-romantique de Brandes, et ce malgré leurs liens forts, parfois conflictuels, avec le milieu intellectuel révolutionnaire (notamment la revue *Mot Dag*). Pour Longum, c'est une utopie libérale de l'individu libre qui selon lui définit le cœur de la pensée du radicalisme culturel (« den kulturradikale *tenkemåte* », qu'il suggère même d'appeler « kulturliberal » 1993 : 209). P. Madsen considère que le radicalisme culturel dans un contexte danois désigne proprement le rapprochement, certes souvent délicat, des intellectuels radicaux avec le communisme durant l'entre-deux guerres (1997 : 112). Selon lui, c'est cette proximité

¹⁰ Il existe cependant des exceptions notables, certains écrivains prolétariens étant initialement proches de l'anarcho-syndicalisme durant les années 1920.

qui a coûté cher au radicalisme culturel après la Seconde guerre mondiale, la mise en place des blocs de la Guerre froide et le coup de Prague.

Ce radicalisme culturel de l'entre-deux guerres fait l'objet de discussions et d'appropriations durant la décennie 1960 où il s'agit de raviver une position intellectuelle critique. Rendant compte de ces débats des années 1960, Longum constate que les représentants du premier radicalisme ont été attaqués, aussi bien au Danemark qu'en Norvège, non seulement par la droite conservatrice mais aussi par les nouveaux représentants de la gauche marxiste (1986 : 140). Ces derniers leur reprochent en effet leur manque d'ancrage dans une politique proprement marxiste et socialiste et soulignent les limites d'une révolte en dernier lieu individualiste, libérale – en un mot, bourgeoise.

Selon Jens Ljunggren, c'est seulement avec les années 1960 que changent le rôle et la fonction de l'intellectuel en Suède, passant de ce qu'il appelle le type technique, c'est-à-dire une élite liée aux institutions (administratives, industrielles, économiques), à un type critique correspondant au type « zolien » classique en Europe continentale (2009 : 13-14). Il fait notamment écho à l'analyse de Forser sur la forte intégration des écrivains à la social-démocratie durant l'entre-deux guerres¹¹, mais souligne également le poids, dans les années 1950, de la pensée d'Herbert Tingsten et d'Ingemar Hedenius prônant, à l'époque de la consolidation des blocs de la Guerre froide, la mort des idéologies et un utilitarisme rationaliste en politique pour assurer l'existence d'un consensus le plus large possible en faveur de la société de bien-être (2009 : 49ss). En Suède a fortiori, les années 1950 ne laissent guère de place à la critique de gauche après le débat sur la « troisième voie » d'un socialisme démocratique qui mobilise les intellectuels et écrivains ; selon Ljunggren, ce débat se solde par la victoire de la ligne de Tingsten, en défaveur de l'option du « ni USA, ni URSS » défendue par les socialistes K. Vennberg et W. Aspenström dans l'opinion publique (2009 : 57-58).

L'analyse de Ljunggren porte spécifiquement sur la double rupture avec ce modèle tingsténien, rupture impliquant l'importation du modèle classique continental (accompagnée de la création d'un sentiment de culpabilité vis-à-vis du Tiers Monde) et l'émotionalisation de la scène politique par les nouveaux intellectuels des années 1960. Ce faisant, ces derniers accentuent la fonction de « créateur de sens » (*meningsskapare*, Ljunggren 2009 : 21-22). Il insiste cependant sur une double dimension, sur le champ suédois, de la perception de la figure intellectuelle : d'une part, un clivage entre intellectualisme, au sens d'une posture plus élitiste, et posture populaire (*folklighet*) et, de l'autre, en l'absence d'une longue tradition, un capital intellectuel plus particulièrement associé à l'investissement révolutionnaire, ce qui explique selon lui la plus grande persistance du marxisme dans la décennie 1970 et au début de la décennie 1980 par rapport au cas français (2009 : 223).

¹¹ Mais plus particulièrement en Suède selon Thomas Forser (1993) qui commente lui-même une comparaison avec la Norvège de l'entre-deux guerres faite par B. Hagvet (1973).

Le changement de paradigme suédois est porté par un grand nombre d'écrivains¹², en particulier les personnalités de Jan Myrdal, Göran Palm, Sara Lidman ou encore de Folke Isaksson et Sven Lindqvist. Outre leur activité essayistique et leurs interventions dans la presse, ces auteurs contribuent pour la plupart à un investissement des formes comme le récit de voyage et le reportage pour consacrer l'engagement de la littérature dans les affaires politiques et sociales nationales et internationales, quitte à abandonner les genres fictionnels traditionnels¹³. Ces derniers sont ainsi profondément sollicités par la vague réaliste et critique, y compris dans la décennie suivante¹⁴, par opposition au « modernisme¹⁵ » artistique qui, dès la deuxième moitié des années 1940, s'est définitivement ancré dans le paysage culturel (revue *40-tal*, E. Lindgren et la revue *Prisma*, G. Ekelöf, E. Johnson entrant dans l'Académie suédoise en 1957).

Le cas norvégien est a priori similaire au sens où les conceptions tingsténiennes y semblent également très marquantes pendant les années 1950 et le début de la décennie 1960, créant un syndrome similaire à celui décrit par Ljunggren :

La nostalgie des expériences émotionnelles politiques apparaît [...] comme un moment central de la mobilisation intellectuelle de gauche des années 1960 [...]. L'analyse [...] a surtout mis en évidence la dimension existentielle des émotions. Il existait une quête d'expressions dramatiques et d'un engagement politique qui rempliraient l'homme d'un sens profond. Ce besoin trouvait son origine dans le fait que la population ressentait un vide et un manque de stimulation dans la société du bien-être.

Längtan efter politiska känsloupplevelser framstår [...] som ett centralt moment i 1960-talets vänsterintellektuella mobilisering [...]. Analysen [...] har särskilt lyft fram känslornas existentiella dimension. Det ropades efter dramatiska uttryck och ett politiskt engagement som skulle fylla människan med en djup känsla av mening. Detta behov hade sin upprinnelse i att människor upplevde tomhet och brist på spänning i världsfärdssamhället. (Ljunggren 2009 : 139)

Ce malaise est amplement décrit à la fois dans les romans de Solstad et dans les analyses rétrospectives de *Profil* sur l'engagement des années 1960. Il est néanmoins crucial de voir que les positions critiques sont, à la différence de la Suède, dans un premier temps liées au front du modernisme en littérature, encore trop peu institutionnalisé durant la décennie : la position de contestation littéraire va de pair avec la politique. La phase moderniste va néanmoins vite

¹² Un premier coup d'envoi est le recueil *Författare tar standpunkt*, de 1960.

¹³ Citons par ex. *Kulturers korsväg* (1960) et *Rapport från kinesisk by* (1963) de Myrdal, les récits asiatiques de Sven Lindqvist ou encore *Gruva* de Sara Lidman (1968) consacré aux mineurs suédois.

¹⁴ On peut notamment considérer que la littérature féminine qui prend son essor pendant les années 1970 contribue à poursuivre cette tendance.

¹⁵ Ce terme est déjà employé dans les pays nordiques et revendiqué par certains de ces artistes.

être dépassée par le renouveau du réalisme : les maoïstes norvégiens prennent abondamment appui sur les auteurs suédois. La figure intellectuelle de Jan Myrdal leur servira notamment de figure de référence et de contact avec le champ suédois. Comme le remarque J. Thon, la fiction prime sur le documentarisme chez les marxistes-léninistes, malgré ce regard sur le pays voisin (1995 : 113ss). Il n'en reste pas moins que nous pouvons observer aussi, au sein du réseau de la revue, le conflit entre postures intellectuelles et populaires qui se retrouve avec force et plus durablement.

Selon Madsen (1997), ce n'est qu'avec le renouvellement de la gauche au début des années soixante que le radicalisme culturel a pu retrouver une expression politique, avec des figures comme Villy Sørensen ou Klaus Rifbjerg à la tête de la revue *Vindrosen*. Sørensen suscite particulièrement la discussion sur le « nouveau radicalisme » (*nyradikalisme*) avec son ouvrage *Hverken-eller* de 1961, recueil d'essais critiques réfléchissant sur la liberté individuelle à l'âge des idéologies et de la technologie – et sur le rôle critique : il définit de fait le radicalisme culturel comme un mouvement par essence critique, oppositionnel. L'année suivante, Sørensen édite les écrits de jeunesse de Marx (*Økonomi og filosofi*). Pour Johan Fjord Jensen, le nouveau radicalisme danois se distingue de celui des années trente en combinant le marxisme avec l'existentialisme plutôt que le freudisme, et en optant pour un modernisme littéraire aux formes variées plutôt que le réalisme traditionnel (1970 : 23-24). Selon Anne-Marie Mai (2004 : 144), c'est précisément avec Sørensen, Klaus Rifbjerg et Torben Brostrøm, prenant en 1959 la tête de la revue *Vindrosen* (1954-1973), que le modernisme, lui aussi déjà solidement implanté dans le champ littéraire danois, prend une couleur « kulturradikal » critique, jetant les bases d'une contestation dans le domaine de la culture. Des auteurs associés au modernisme comme K. Rifbjerg et Ivan Malinowski (*Åbne digte til Vorherre*, 1963) reviennent eux-mêmes vers le réel, de sorte que, pour Handesten (et al. 2007 : 174-182), les lignes de démarcation entre les projets des réalistes et des modernistes étaient en grande partie forcées de manière polémique pour leur concurrence dans le champ littéraire danois.

En amont des luttes définitionnelles, on trouve un socle sociologique commun, quoi que marqué lui aussi par des différences notables entre les pays. Si le groupe social des intellectuels s'étend, à l'époque contemporaine, à la fois sur les champs universitaires, les champs artistiques (littéraires) et les champs médiatiques, la période autour de mai 1968 révèle cependant l'importance qu'il y a à considérer les différents éléments constitutifs de cette hétérogénéité dans la mesure où ces différences s'aplanissent, rassemblées par des enjeux similaires et des bannières politiques communes. Nos revues se situent toutes à la croisée de ces champs, parfois plus proches de l'un que des autres, et de manière évolutive au fil de leurs carrières. C'est pour parvenir à rassembler cette hétérogénéité de notre objet et des paramètres dans un récit que nous voulons prendre le fil rouge de l'utopie.

Quelle utopie ?

Concept polymorphe, l'utopie se prête particulièrement bien aux approches transdisciplinaires fédérées en champs d'« études » à la manière de la recherche anglophone¹⁶. Cela ne va pas sans impliquer des difficultés pour en tracer les contours. Ruth Lévitás avance, dans sa tentative de synthèse de 1990 intitulée *The Concept of Utopia*, des catégories d'analyse susceptibles d'embrasser un tant soit peu les différentes approches et de les fédérer autour de ce qui peut être considéré comme le propre de l'utopie. Elle se démarque tout d'abord de l'acception courante de « société bonne mais impossible » qui, selon elle, ne permet pas de poser des limites adéquates au concept (1990 : 4). Elle propose de regarder les théories qui se sont penchées sur les utopies en fonction de leur angle d'approche en distinguant trois aspects fondamentaux retenus par la recherche existante : le contenu (définition évaluative-normative s'interrogeant sur ce qu'est la « bonne » société), la forme (définition descriptive s'intéressant aux modes d'incarnation de cette société) et la fonction (définition téléologique s'intéressant à l'utopie comme moteur de transformation ou de légitimation de l'ordre social)¹⁷. L'étude de Lévitás prend soin d'observer les recoupements qui existent entre ces catégories, bien que les différentes conceptions de l'utopie s'attachent principalement à l'une ou à l'autre d'entre elles. Dans le dernier chapitre, elle tente néanmoins de dépasser ces catégories qui, selon elles, sont source de restrictions :

[...] it will be argued that narrow definitions in terms of content or form or function are all undesirable ; that any definition must be able to incorporate a wide range of forms, functions and contents ; and that therefore a broad definition is essential. (1990 : 179)

Elle fonde à cet effet sa conception sur son propre critère, inclusif ou transversal, du désir comme désir de changement et d'amélioration de l'existence ; plus précisément, elle le comprend comme un désir socialement déterminé et non pas à chercher du côté d'une « nature humaine » (1990 : 181).

Posant la question de la fonction, Lévitás rejette d'une part la restriction de l'utopie comme à la fois « bonne » et opposée à une idéologie ou un pouvoir dominant : elle note en effet que l'utopie contemporaine est toujours comprise dans son ambiguïté mais que, surtout, elle ne saurait plus être réservée à une

¹⁶ Notamment sous l'impulsion du réseau de recherches international de la Society for Utopian Studies créé en 1975 et qui publie le journal du même nom *Utopian studies*, fondé notamment par Lyman Tower Sargent.

¹⁷ Elle établit ainsi que la conception classique, libérale et humaniste, de l'utopie repose avant tout sur une définition de forme et de contenu, s'attachant à décrire les institutions constituant la société, tandis que le corpus marxiste défend essentiellement une définition de fonction et de contenu, à savoir une utopie transformatrice se fixant pour but la société désaliénée dont les contours institutionnels restent cependant flous.

forme d'opposition. En cela, elle critique l'analyse faite par Karl Mannheim dans *L'idéologie et l'utopie* (*Ideology and Utopia*, parution en langue anglaise en 1937) malgré l'apport fondamental de ce dernier à une compréhension sociologique de l'utopie. Pour lui en effet, l'utopie n'est portée que par des groupes dominés dans leur critique du pouvoir – les intellectuels représentant un tel groupe par excellence, hétéroclite dans son origine de classe. Lévitás défend plutôt, à la suite de Z. Bauman, que les projets utopiques sont des projets de classes tout aussi susceptibles d'être portés par les dominants (Lévitás 1990 : 186). Le caractère transformateur, du moins tel qu'il est compris par les groupes sociaux eux-mêmes à l'origine de l'utopie, serait ainsi bien plus important que son caractère d'opposition¹⁸. Lévitás souhaite également supprimer le critère de la possibilité dans la définition de l'utopie : de fait, ce dernier est en dernier lieu une source de démarcations trop restrictives entre désir et espoir ou entre utopie compensatoire et utopie critique (1990 : 190-191). Cette constatation l'amène donc à vouloir nuancer le critère de la transformation lui-même : à l'époque contemporaine où l'idée de progrès et de pouvoir de changement est battue en brèche, Lévitás constate un retour à l'utopie critique (1990 : 197). Elle invite ainsi à prendre en compte la diversité des différents paramètres grâce auxquels l'utopie peut être conçue plutôt que de tenter de poser des critères absolus, exclusifs et non-historiques.

Pour notre étude, nous nous appuyons principalement sur trois textes. L'analyse de Mannheim, malgré les critiques qu'elle peut recevoir au niveau de la restriction qu'elle impose, reste pertinente dans le cas de notre corpus, nos groupes étant des groupes d'intellectuels prenant un rôle oppositionnel. Le texte de 1937 est plus particulièrement retravaillé par Paul Ricœur qui, dans sa série de cours faits à Chicago et rassemblés dans un ouvrage sous le titre de *L'Idéologie et l'utopie*¹⁹, pose de manière très éclairante un certain nombre de problématiques liées à l'utopie, notamment dans la tradition marxiste, tout en témoignant d'une volonté de creuser la réflexion sur le concept qui dépasse les lectures singulières. Dans la leçon introductive, Ricœur constate avec justesse que l'utopie ne saurait être abordée sans difficultés à partir des contenus toujours singuliers et différents, comme l'historiographie a pour habitude de le faire :

Les utopies sont éclatées non seulement dans leurs projets et leurs contenus, mais dans leurs intentions mêmes. [...] Mais si l'on en reste aux différences sémantiques de surface, nous sommes confrontés à une pluralité d'utopies

¹⁸ « By defining these as utopias rather than ideologies we can ask whether there really has been a decline in the role of utopia in politics or whether, in the struggle between class-committed projects, the utopias of subordinated groups have themselves been subordinated » (Lévitás, 1990 : 189).

¹⁹ *Lectures on Ideology and Utopia*, 1986. Nous nous servons de la traduction française de M. Revault d'Allones et J. Roman publiée en 1997 aux éditions du Seuil.

individuelles qu'il est difficile de rassembler sous le même nom. (Ricœur 1997 : 357)

Pour aller plus loin que la simple description historique, Ricœur tente d'esquisser une approche de l'utopie comme un phénomène de l'imaginaire social. À la suite de Mannheim, il considère lui aussi l'utopie dans une relation d'opposition complémentaire avec l'idéologie mais tente de déjouer la difficulté posée par le caractère polémique de ces deux concepts. Ainsi, il prend quelques distances avec la tentative de définition de Mannheim qui considère l'utopie et l'idéologie comme deux formes de « non-congruence » avec la réalité sociale se distinguant uniquement par leur fonction. Ricœur évacue cette composante formelle pour conserver l'aspect fonctionnel – posant en d'autres termes une fonction utopique de contestation par opposition à une fonction idéologique de préservation. En effet, ces deux pôles de l'imaginaire social sont définis l'un en face de l'autre : l'idéologie légitime un pouvoir dans le but de souder l'identité d'une personne, d'un groupe ou d'une communauté, tandis que l'utopie, son opposé, est une prise de distance, une « fantasmagorie » qui conteste le pouvoir en place et permet ainsi « d'explorer le possible », ce qui n'est pas (1997 : 406-7). Remarquons d'emblée que, si elle est un aspect essentiel des discours de notre corpus, nous ne considérons pas nous-même l'idéologie dans son acception de légitimation du pouvoir – nous nous référons ici aux développements initiés par C. Geertz (1973) adoptant une démarche plus descriptive et sémiotique et non causale et évaluative.

La fonction utopique est rendue possible par l'idée fondamentale du « nulle part » contenue dans l'étymologie du mot *utopie* (tel que forgé par Thomas More dans son ouvrage *Utopia* de 1516). Elle est cependant hétérogène dans la mesure où elle combine trois éléments pour Ricœur : un élément dit *transcendantal* ou non historique ; un élément *culturel* auquel le transcendantal se conjugue car, si l'utopie est toujours une coupure critique contre l'idéologie, elle est en même temps liée à sa source, à une donnée socio-historique, à un groupe qui la produit comme discours pour interroger la culture où elle est inscrite ; et enfin le troisième élément qui à notre sens fait le lien, i.e. l'activité *imaginative*, « élément de l'espérance, d'une espérance rationnelle » (Ricœur 1997, 331-2). Cette hétérogénéité est sans aucun doute la raison pour laquelle les manifestations de l'utopie sont toujours aussi diverses et éclatées dans leur contenu sans qu'il soit possible de trouver de critère formel universellement pertinent par-delà cette réduction fonctionnelle.

La troisième approche qui a inspiré notre réflexion est celle de Louis Marin (*Utopiques : jeux d'espaces*, 1974), pour sa définition plus formelle qui complète la fonctionnelle. Si nous n'entendons pas reprendre l'ensemble des catégories qui constituent son modèle sémiotique de « pratique utopique », il nous semble crucial d'en souligner le caractère spécifiquement *textuel*. L'affinité entre utopie et littérature avait également été soulignée par Roland Barthes dans son ouvrage *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), et où il pose la

question de savoir « À quoi sert l'utopie ». Cette dernière y est définie comme productrice de sens et de discours, elle se situe selon Barthes « *face* au présent » (nous soulignons) contre lequel elle réagit. C'est en cela qu'elle est indissociable de l'écriture littéraire qui partage ces deux propriétés :

L'utopie est familière à l'écrivain, parce que l'écrivain est un donateur de sens : sa tâche (ou sa jouissance) est de donner des sens, des noms, et il ne peut le faire que s'il y a un paradigme, un déclin de *oui/non*, alternance de deux valeurs : pour lui, le monde est une médaille, une monnaie, une double surface de lecture, dont sa propre réalité occupe le revers et l'utopie l'avant. Le Texte, par exemple, est une utopie ; sa fonction – sémantique – est de faire signifier la littérature, l'art, le langage présents, en tant qu'on les déclare *impossibles*... (Barthes 1975 : 80)

Il ne s'agit ici plus simplement du genre littéraire mais de l'activité textuelle elle-même, de la production de sens. Barthes reprend et détourne une opposition de type saussurien et la théorie de la valeur entre les signes comme fondement du sens : l'écart différentiel entre les éléments d'un système est ce qui produit leur sens et, ici, le monde ne prend son sens que dans la valeur entre la réalité et l'utopie. L'art et le langage ouvrent, comme une charnière, l'accès à l'utopie en tant que c'est elle qui leur donne une signification en retour. Cette pratique de l'écart, qui se manifeste sous la forme des « jeux d'espaces », est également fondamentale pour Marin dans la définition de la pratique utopique, entendue comme la pratique transgressive qui met à distance la réalité et produit des systèmes discursifs (« une architectonique, un art des systèmes », Marin 1973 : 25). L'utopie en est alors un des produits ou une des figures possibles :

L'utopie est organisation de l'espace comme texte et discours construit comme un espace ; mais elle est produite par la pratique utopique qui s'y révèle et s'y cache sous la forme d'un jeu de lignes à déchiffrer ; jeux d'espace dans lesquels le temps se résume, s'accomplit et s'abolit, mais jeux de lettres aussi, jeux de signifiants dans le système du texte : utopie – pratique utopique – utopique(s) : jeux d'espace. (1973 : 25)

Le terme même d'*utopique* repris dans le titre est ainsi utilisé pour tenter de garder le mouvement de la contradiction et la pluralité des formes possibles que l'utopie fige dans une substance (1973 : 21). Or, cette dernière est toujours écrite : texte consacré à la description ou à la structuration de l'espace.

Chez Mannheim et Ricoeur affleure également le dernier point qui nous intéresse dans la discussion de l'utopie : celui de la « mort de l'utopie » et des formes contemporaines de cette dernière. Pour Mannheim, l'utopie s'éloigne de plus en plus de ses origines chiliastes pour être toujours plus proche des processus socio-historiques ; dans un monde morcelé par la fin d'un consensus sur les valeurs, la critique ne se fait plus tant depuis une utopie que comme une critique des déterminations historiques et sociales de l'opposition (Mannheim 1936 : 225). Ricoeur conteste l'idée que l'utopie puisse disparaître

définitivement face au réel. Il nous semble cependant que cette objection n'est pas si radicale dans la mesure où sa propre lecture de l'utopie concourt elle-même, d'une certaine manière, à faire « descendre » l'utopie dans la vie réelle puisqu'il se positionne hors de la tradition qui s'attache à en étudier des formes individuelles pour en étudier la fonction sociale générale. On en voit par ailleurs une autre exemplification avec Barthes qui fait du « Texte » une utopie très loin d'être dans la tradition figurative et qui se veut être l'autre versant du « monde ».

Dans le cas concret de la défaite de l'utopie révolutionnaire, nous observons que nos intellectuels contestataires ont bien le sentiment d'avoir à affronter une totalité sociale hostile, celle du capitalisme triomphant et désormais sans modèle alternatif acceptable. Nous prenons le parti de reprendre l'idée de « mort des utopies » et de suspension des buts et des desseins collectifs pour la considérer non pas comme une tendance historique de long terme mais comme ce moment transitoire ou de reconversion qui serait caractéristique de la crise de projets utopiques. En outre, nous réinterprétons la « descente » vers le réel non plus comme une sorte d'assèchement de l'imaginaire et de la mentalité utopique mais comme une mutation des formes de l'utopie qui problématise son rapport au réel en s'écartant de représentations imagées et contenus figurés positifs hors de l'espace et du temps, en produisant seulement des espaces de l'écart et du creux. Nous proposons à cet effet le terme d'*atopie* pour décrire ce phénomène qui ressort des textes de nos revues.

Le terme en grec ancien d'*atopia* désigne au sens littéral le « fait de n'être pas en son lieu et place », en quoi il en vient à signifier la « nature extraordinaire » ou même « l'extravagance », « l'absurdité » d'une chose²⁰. C'est précisément dans l'ouvrage *Roland Barthes par Roland Barthes* que l'on trouve un fragment donnant une forme de définition :

L'atopie

Fiché : je suis fiché, assigné à un lieu (intellectuel), à une résidence de caste (sinon de classe). Contre quoi une seule doctrine intérieure : celle de l'*atopie* (de l'habitable en dérive). L'*atopie* est supérieure à l'utopie (l'utopie est réactive, tactique, littéraire, elle procède du sens et le fait marcher). (Barthes 1975 : 53)

Ces quelques lignes, qui semblent être les seules à vouloir donner un contenu à ce terme autrement négligé, sont riches de sens : elles posent un rapport spatialement inscrit à l'autorité, aux institutions sociales – fût-il concret (fichage de type policier) ou métaphorique (normativité, classifications produites par la société), rapport marqué par le désir de se dérober, d'échapper au contrôle

²⁰ Nous tirons ces informations de la copie numérisée l'abrégé du dictionnaire grec-français d'A. Bailly (éd. de 1901, p. 129). Le terme ne figure du reste pas dans la majeure partie des dictionnaires usuels du français contemporain ; il est en outre avant tout utilisé en médecine dans la description de pathologies allergiques !

qu'elles exercent. Le terme de « doctrine intérieure » quant à lui nous intéresse plus particulièrement en tant que nous le comprenons comme l'opposé à la doctrine politique et ses ambitions collectives à agir sur la société : nous interprétons ainsi cette « doctrine intérieure » comme une attitude ou un positionnement de repli, de retrait à l'échelle individuelle ; elle suggère également une composante morale. L'atopie est ici en même temps décrite comme une dérive, en d'autres termes comme un mouvement ininterrompu sans but ni direction apparents ; il conviendra de discuter cette idée, et ce notamment eu égard à la comparaison inévitable avec l'utopie qu'une tentative de conceptualiser l'atopie amène à faire ; mais aussi avec d'autres conceptions concurrentes ou tangentes (par exemple celle du « neutre »). Ici, l'opposition s'articule autour des trois termes que sont les caractères *réactifs*, *tactiques* et *littéraires* de l'utopie ; l'atopie ne se dessine qu'en creux, négativement, en quoi elle demeure dans une certaine mesure ambivalente – caractéristique qui du reste semble fondamentalement cohérente avec le terme qui en lui-même procède d'une négativité. Ces trois composantes sont explicitées dans le fragment consacré à l'utopie que nous avons évoqué précédemment.

En tant que négativité, l'atopie ne serait pas posée *face* au présent mais *dans* le présent où elle s'inscrirait de manière passive et non pas réactive ; elle dilapiderait en outre le sens au lieu de le produire (sens aussi bien à entendre comme signification que comme direction) et, en tant que telle, échappe à une pratique restreinte, circonscrite, comme la littérature, a fortiori traditionnelle ; elle serait enfin l'aboutissement d'un repli au niveau individuel ou singulier s'accompagnerait du mouvement de « dérive ». La confrontation entre l'utopie et l'atopie est également esquissée par le philosophe et écrivain Jean-Noël Vuarnet dans son article de 1976 intitulé « Utopie et atopie ». L'argument le plus décisif selon nous de ce court texte est cette autre interprétation du paradoxe de l'utopie selon lequel cette dernière ne saurait être réalisée, mais qu'elle est un ailleurs dont l'existence est intrinsèquement fondée par la tension perpétuelle qui l'oppose à l'ici :

[...] les utopistes ne situent pas la sortie dans un lieu réel mais dans un u-topos, non-lieu de l'expérimentation infinie. Le lieu de l'utopie en tant qu'il n'est pas soumis aux normes du possible (mais seulement à une logique de la possibilité) n'est pas situé dans le monde tel qu'il va. Tout utopiste, en marge du discours dominant, s'invente, en artiste, un discours autre. Non pas un discours anti, mais un discours ailleurs [...]. Toutes les utopies (même les plus progressistes) vivent de l'équivoque maintenue entre un lieu et un non-lieu [...]. Toute réalisation serait trahison. Perpétuellement déplacés, les enjeux mêmes ne peuvent qu'être perpétuellement rejoués : antidote au rêveur concret²¹, l'utopiste est à ce titre un *rêveur constant*. (Vuarnet 1976 : 5)

²¹ Celui-ci étant défini comme participant à la fois de l'utopiste et du révolutionnaire, individu désireux de réaliser sa vision pour changer le monde.

L'utopie est toujours séparée du monde de manière étanche, elle échappe à l'ordre du réel et se déplace à mesure que ce dernier évolue de façon à maintenir intacte la distance qui les sépare. Vuarnet oppose néanmoins deux types d'utopies : pour contraster avec les utopies « systématiques », c'est-à-dire celles qui ont pour fonction de permettre la fondation d'un ordre social (ainsi chez Platon ou Fourier), il propose le concept d'utopies « ponctuelles », i.e. des utopies qui s'opposent à cette même fonction et qui entendent s'opposer à l'établissement de tout système comme « instruments d'une contestation sans solution même imaginaire » (ainsi des utopies de Rousseau, Sade et Nietzsche). Et de préciser : « L'utopie ponctuelle rêve d'un homme nouveau, non d'une cité nouvelle » (1976 : 7). Cette utopie est celle que Vuarnet nomme « atopie », car elle est une « utopie voyageuse », une errance critique dans le monde réel, dans l'histoire, et non plus la création d'un monde clos en dehors de cette dernière. Nous retrouvons ici l'idée de dérive, de mouvement continu ou infini, et cependant l'atopie n'est pas dans ce cas présent aussi passive que chez Barthes dans la mesure où elle a une portée critique et contestataire – et même politique selon Vuarnet dans le sens où elle veut déjouer les systématismes et maintenir un « pluralisme sans synthèse » (1976 : 8).

Le terme d'atopie semble émaner du champ français. Tentant de rester attentif aux avertissements de l'histoire croisée, nous ne proposons cependant pas de nous restreindre au concept de Barthes ou de Vuarnet, bien qu'ils aient tous deux contribué à une formulation du terme. Tous deux sont au contraire des expressions ou variantes locales de ce que nous voulons dégager et, dans le cas de Barthes notamment, des points de croisement. Ainsi, pour nous, l'atopie n'est pas tant le contraire de l'utopie que diverses formes de l'utopie morte et la figure du mouvement paradoxal qui suit la descente (aussi bien comme « chute » qu'au sens de Mannheim de rapprochement du « réel »), lorsque la tension entre le lieu réel et le lieu au-delà, entre l'ici et l'ailleurs, se résout dans la disparition de l'utopie et l'impossibilité, pour l'utopiste, de se fixer de manière stable dans la stricte immanence du réel. L'atopie est cette utopie vide ou à la dérive parce qu'elle est un mouvement de rejet et de retombée, mouvement sans issue. Elle est paradoxale dans le sens où elle reste à la fois positionnement et mouvement continu ; la fonction utopique (comme activité imaginaire), même en creux, ne saurait se dispenser d'un point d'appui, si nous suivons le raisonnement de Ricœur, mais cet espace n'est plus que négativité ; elle se présente cependant, ou se met discursivement en scène, par un mouvement dans « l'ici-bas » dans la mesure où elle veut rester contestataire ou critique.

Ainsi, c'est sur la base de ces formulations par la sociologie de la connaissance, l'herméneutique et la sémiotique que nous souhaitons approcher ce motif de l'utopie et sa variante atopique dans notre corpus de textes scientifiques, politiques et esthétiques.

Déroulement de l'étude

Notre enquête tente ainsi de combiner deux perspectives à partir de nos revues. D'une part, une réflexion plus générale sur l'utopie comme caractéristique fondamentale de la période de « 1968 » et qui éclaire les trois aspects des projets avant-gardistes auxquels ont participé nos revues – projets de fusion de la politique, l'esthétique et la science. De l'autre, un examen des processus de réception, resémantisation et diffusion des textes théoriques dans nos revues. Il y a là donc un jeu d'échelles, où nous considérons à la fois les tendances plus vastes des champs culturel et intellectuel et les mécanismes spécifiques du champ universitaire. Ces deux niveaux sont en interaction : ainsi, le premier et le dernier chapitre qui livrent le cadre général de la question utopique donnent les conditions et les résultats des processus analysés dans le chapitre 2. Ces interactions que nous postulons sont liées au statut de la revue comme lieu de passage ou d'articulation entre les différents champs.

Le premier chapitre examinera ainsi les bases de cette utopie après une synthèse préliminaire sur les données concrètes, les événements et les tendances de fond de la fin de la décennie 1960. Il s'attachera ainsi à rendre compte des trois aspects de cette triade entre politique, art et science, combinaison problématisée dans les revues qui tentent d'assumer cette position avant-gardiste.

Le chapitre deux fera donc l'examen des transferts ou croisements théoriques entre les revues. Il est lui-même divisé en deux moments qui focalisent sur deux pôles de la triade (certes toujours en regard de la troisième) – science et politique, science et art : même si les homologues de champs rabattent les plans les uns sur les autres, nous tentons de faire ressortir les écarts par cette division. Les deux moments du chapitre correspondent aux deux facettes décalées de la transmission : une première phase bloquée par l'impératif politique, une seconde rendue possible par la transformation (ou dans une certaine mesure le retrait) de ce dernier. Les tensions contradictoires qui s'exercent dans la fusion utopique apparaissent donc ici : si le point de départ aura la remise en cause des institutions et traditions universitaires, les contraintes spécifiques aux champs locaux et les positions des acteurs conduisent à cette temporalité hétérogène de la transmission théorique, les éléments étant intégrés à une vitesse inégale.

Le chapitre trois enfin reviendra à la question de l'utopie de l'avant-garde dans l'après-coup ou le reflux de la vague révolutionnaire ou contestataire. C'est ici qu'apparaîtront les postures atopiques, nouvelles configurations du rapport entre politique, art et science après l'échec de la fusion et nouveaux positionnements intellectuels pour les acteurs de nos revues.

Note sur les abréviations et références aux revues du corpus

Nous proposons un système de référence spécifique en ce qui concerne les textes issus de nos quatre revues. La plupart du temps, elles adoptent le système de numérotation continu d'une année sur l'autre, en quoi nous suivons une notation unique numéro / année :

| | | |
|----------|-----------------------------------|--------------------|
| TQ | <i>Tel Quel</i> | TQXX/YY |
| P | <i>Profil</i> | PXX/YY |
| Po et KK | <i>Poetik et Kultur og klasse</i> | PoXX/YY et KKXX/YY |
| K | <i>Kod puis Kris</i> | KXX/YY |

Où XX indique le numéro et YY l'année de parution (19XX).

Cependant, *Poetik* et *Kod* présentent des particularités à signaler :

- *Poetik* adopte à ses débuts une numérotation par série à raison de 4 numéros par série, et ce pour quatre séries. Durant cette période, nous notons donc PoX.1-4/YY où X est la série en chiffres romains et YY l'année de parution. Pour corser la chose, remarquez également que les séries I et II sont publiées à cheval sur deux années. Ce n'est qu'à partir de 1972 (numéro 17) qu'elle adopte la numérotation continue et que nous pouvons utiliser la notation commune.
- *Kod* compte également ses quatre premiers numéros par année uniquement : soit K1/75, K1/76, K2/76 et K3/76. La notation continue intervient lorsque la revue devient *Kris*, soit à partir du numéro K5/77.

En dépit des confusions possibles que ces changements peuvent causer, nous estimons qu'il faut respecter ces systèmes spéciaux. Fort heureusement, les rédactions elles-mêmes sont venues à la conclusion que la notation continue était le système le plus simple !

Chapitre 1 : Utopie, 1968, avant-garde

Préliminaires : une décennie de contestations

Rappelons brièvement les facteurs communs qui expliquent le caractère transnational des phénomènes de contestation sociale, politique et culturelle qui se sont cristallisés dans « 1968 »²². L'élément démographique est primordial : ce sont les effectifs très nombreux de la génération des baby-boomers et leur poids dans la population totale de l'époque qui expliquent l'ampleur du phénomène. La prospérité économique des Trente Glorieuses permet le développement d'une offre culturelle spécifiquement tournée vers ces cohortes, marquant la floraison d'une « culture jeune » aux manifestations (musique, mode) et valeurs très différentes de celles des parents (émancipation morale et sexuelle, anti-consumérisme, égalitarisme entre classes et minorités...), consolidant la formation d'une génération au sens sociologique du terme. Porté par des conditions favorables à l'ascension sociale, ce grand nombre d'individus accède à l'enseignement supérieur, jusqu'alors encore relativement restreint aux élites culturelles et économiques – ce qui entraîne une dévalorisation structurelle des diplômes universitaires doublée d'une remise en question des valeurs traditionnelles à l'œuvre dans ces institutions (Bourdieu 1984, Pederesen 1977, Thue 2011, Broady & Palme 2012). Cette crise amène à son tour une reconsidération critique de la place des disciplines scientifiques et académiques dans la société. Ces composantes internes à chaque pays ne sont pas seulement parallèles, puisqu'elles entrent en résonance les unes avec les autres dans un monde où les techniques de transports et télécommunication jettent les bases de la mondialisation : la contre-culture des campus américains s'est largement exportée dans les jeunesse européennes à cette époque dans ses diverses expressions (à l'exemple des hippies et des beatniks). Il se crée donc un terreau propice à la circulation et la reprise des idées dans les campus, mouvements facilités par un sentiment de coïncidence et d'urgence de la confrontation. À cela s'ajoutent les données géopolitiques mondiales qui nourrissent et politisent cette génération : l'enracinement de la Guerre froide et la compromission morale des deux blocs (répressions en URSS et guerres de décolonisation menées par les démocraties occidentales) motivent la recherche de modèles politiques alternatifs et d'une solidarité avec les pays en

²² Parmi les nombreux ouvrages et anthologies généraux sur le sujet, nous nous appuyons ici sur Andersen & Olsen (2004), Artières & Zancarini-Fournel (2015) ou Östberg (2002).

lutte pour leur émancipation – avec le « Tiers-Monde », et avant tout avec le Vietnam dont la situation suscite le plus d'indignation dans l'opinion publique et sur les campus, et ce jusqu'en 1975, date du retrait des troupes étatsuniennes.

Les événements qui ont marqué 1968 s'inscrivent dans ces processus historiques et sociaux sur un terme plus long ; dans les langues scandinaves, on parle ainsi de « révolte de la jeunesse » (par ex. *ungdomsupproret* en suédois). 1968 n'en constitue pas moins un moment charnière dans la mesure où c'est là que les conflits larvés et les mouvements émergents s'intensifient et se cristallisent à l'université. En France, c'est la conjonction en mai de la révolte étudiante et de la grève générale ouvrière qui constitue le paroxysme de la contestation, suscitant une véritable ambiance révolutionnaire et amenant le Président de la République Charles de Gaulle à dissoudre l'Assemblée nationale et appeler de nouvelles élections. Cette démonstration de force fait du mouvement français l'un des points de référence parmi les contestations européennes, contribuant à renforcer encore la politisation d'une frange des étudiants et à nourrir les espoirs d'un ancrage des luttes sociales. La concomitance n'est cependant pas toujours de mise. Les premières actions à l'Université de Copenhague ont lieu dès mars et l'occupation de la faculté de psychologie est engagée en avril. Ici, l'inspiration est plutôt ouest-allemande, la mise en place du mouvement précédant les événements français (Jensen & Jørgensen, 2004 : 51-52). Si en Suède la vague de grèves sauvages dans l'industrie minière ne se produit que fin 1969 – début 1970, les mouvements de contestation étudiante se renforcent dès 1968²³ ; dans le sillage du mai parisien notamment, des étudiants occupent du 24 au 27 mai les locaux de la Maison du syndicat étudiant de Stockholm pour protester contre la réforme de l'enseignement supérieur menée par le ministre d'Olof Palme, amenant ce dernier à venir en personne sur place et discuter avec eux. Fredrik Thue (2011) remarque en revanche que la révolte étudiante norvégienne était davantage liée à des questions de politique générale qu'à des enjeux spécifiquement universitaires : ce sont les maoïstes de l'Union des jeunes socialistes marxistes-léninistes (Sosialistisk Ungdomsforbund (m-l)) qui initient plus particulièrement la protestation en fondant Faglig Studentfront en automne 1968. L'occupation de l'institut philosophique de l'Université d'Oslo a lieu en janvier 1969 et constitue un des moments forts d'un rapport de force dans l'ensemble moins dur qu'en France, aux États-Unis ou en Allemagne – comme c'est somme toute le cas dans toute la Scandinavie. J. Thon rappelle de son côté que les maoïstes norvégiens de SUF n'ont, à l'origine, pas tant été liés au milieu universitaire qu'aux lycées et écoles techniques de l'Est d'Oslo (Thon 1995 : 144).

²³ Voir par exemple les « Båstadskravallerna » qui marquent le paroxysme des affrontements entre police et manifestants (Östberg 2002 : 101).

Sur ce temps plus long, il y a souvent une interpénétration des revendications, les mêmes acteurs se retrouvant en général dans plusieurs mouvements à la fois. De cette manière, la radicalisation des étudiants qui a lieu en 1968 est aussi le fruit du processus de radicalisation générale (Bendix Andersen & Olsen 2004 : 16, Jensen & Jørgensen 2001 : 453). Le Vietnam ou plus généralement la solidarité avec le Tiers-Monde a été un des piliers les plus importants des luttes ; le débat contre l'arme atomique et les mouvements pacifistes ont également joué un grand rôle en Scandinavie dans la mesure où ils ont très tôt contribué à une mobilisation citoyenne (dès la deuxième moitié des années 1950). Au début des années 1970, de nouveaux enjeux prennent le devant de la scène, et avant tout les questions féministes et les minorités sexuelles, puis au cours de la décennie les mouvements pour la défense de l'environnement. Une autre question plus spécifique joue un grand rôle pour les mobilisations danoise et norvégienne : les référendums sur l'adhésion à la CEE d'automne 1972²⁴. Là où la majorité des Danois vote oui le 2 octobre, et ce malgré une campagne active des opposants de gauche, les Norvégiens rejettent, le 25 septembre, le projet porté par le gouvernement social-démocrate, amenant le Premier ministre Trygve Bratteli à la démission. Cette victoire des opposants consolide l'influence des mouvements de gauche extraparlémentaire et nourrit amplement, tout au long de la décennie, les représentations épiques des maoïstes et de *Profil* (le roman de Solstad *25. september-plassen*, paru en 1974, en reste l'exemple le plus éclatant). L'historien suédois K. Östberg note, pour résumer, un mouvement double de radicalisation en Scandinavie : une vague libérale puis une vague rouge. La première est caractéristique du début de la décennie 1960 et correspond à des revendications, assises sur une base politique plus large, de plus de démocratie et de droits individuels, tandis que la seconde correspond au passage aux luttes ancrées à gauche de la gauche établie. Ce sont là des grandes tendances. Le développement ne semble en outre pas pouvoir rendre compte exactement à l'histoire française dans la mesure où la Cinquième République s'est installée sur un conservatisme social sensiblement différent du consensus social-démocrate et libéral ; surtout, elle a été instaurée au cœur de la crise morale et politique de la Guerre d'Algérie, terminée en 1962, qui aura également entraîné une forte polarisation de l'opinion et une mobilisation des intellectuels.

Aussi bien *Tel Quel* que *Profil* et *Poetik* ont été, chacune à leur manière, marquées par cette vague de contestation dont elles ont été contemporaines. Pour *Kris* en revanche, il s'agira de discuter de l'héritage de ces nouvelles formes artistiques et intellectuelles érigées contre la tradition.

²⁴ La Suède n'est pas concernée par le phénomène, la question ne se posant qu'en 1994.

Émergence d'une « nouvelle gauche »

Du point de vue des idées et mouvements politiques, la décennie 1960 voit aboutir des tendances de fond qui rejettent le jeu des partis de gauche établis. Comme nous l'avons vu, les sociaux-démocrates installés au pouvoir en Scandinavie sont victimes d'une usure du pouvoir et du manque de vision politique ; en France, les socialistes sont durablement entachés aux yeux des nouvelles générations par leur gestion catastrophique du conflit en Algérie. Du côté des partis communistes, ils sont très forts dans l'immédiat après-guerre en France, en Norvège et au Danemark où les PC respectifs étaient très forts à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, notamment du fait de leur participation, dans chacun des pays, à la résistance contre le Troisième Reich (à la différence de la Suède)²⁵. En Norvège, ce poids se dissipe plus rapidement dans l'après-guerre, le gouvernement social-démocrate d'E. Gerhardsen menant campagne contre le communisme suite à sa prise de pouvoir en Tchécoslovaquie dès 1948²⁶. L'invasion de la Hongrie par l'URSS en 1956 pour y écraser le soulèvement populaire d'octobre porte un grand coup à la popularité du PC en France et au Danemark. Les nouvelles formations politiques qui voient le jour sont ainsi portées par le rejet des partis existants, avec des fortunes diverses, à l'exemple du PSU en France (fondé en 1960) ou du Sosialistisk Folkeparti en Norvège (fondé en 1961).

Une « nouvelle gauche » se nourrit d'un mouvement de retour aux textes de Marx et Engels pour tenter de repenser la tradition marxiste tout prenant des distances avec le modèle soviétique et les partis communistes nationaux le représentant. Le terme est essentiellement employé pour désigner ces entreprises en contexte anglophone – avec en tête la *New Left Review* anglaise et les membres de l'École de Francfort (Marcuse notamment) émigrée aux États-Unis. En France, la revue *Socialisme ou barbarie* de Castoriadis et Lefort fait déjà en 1948 l'effort de penser un socialisme non-stalinien ; *Arguments* (1956-1962) contribue également à ce travail théorique, fondée notamment par E. Morin et R. Barthes. Les auteurs hétérodoxes sont redécouverts ou relus, comme G. Lukács et A. Gramsci, piliers importants de ce renouveau et comptant parmi les sources les plus lues en Scandinavie dans les années 1960 (Östberg 2002 : 62ss). Ces relectures marxistes amènent ainsi des différences de taille face au paradigme soviétique, notamment autour de la question de la place de la classe ouvrière comme moteur de la révolution socialiste, et interrogent plus particulièrement les phénomènes culturels et idéologiques. Ces

²⁵ En outre, le communisme suédois pro-soviétique du SKP souffre de marginalisation par les sociaux-démocrates et des critiques dans les années 1950 ; lorsqu'il se réforme après le congrès de 1964 et sous le secrétariat de C.-H. Hermansson, il est très vite dépassé par les nouveaux courants de gauche en essor.

²⁶ Les profilistes ne pardonneront jamais aux sociaux-démocrates ce qu'ils voient comme une « chasse aux sorcières » similaire au maccarthysme (lancée par le discours de Kråkerøy de février 1948).

réflexions sont justement portées par les milieux intellectuels, artistiques et étudiants dans les années 1960 et leur accorde une plus large place dans la réalisation du processus révolutionnaire, surtout dans les textes de Gramsci dont le concept d'hégémonie culturelle de la bourgeoisie permet de repenser le rôle des intellectuels²⁷.

Sous l'appellation de « marxisme » coexistent de nombreux courants. La diversité de ces tendances invite à spécifier les positions dont se rapprochent (ou s'écartent) nos revues. *Poetik* appose ainsi cette étiquette large de « marxisme » sur sa couverture, en sous-titre, dès 1971. Faisant ses armes spécifiquement dans la querelle méthodologique universitaire, elle se politise assez rapidement dans le contexte des soulèvements étudiants, mais conserve sa liberté intellectuelle : non encartée, elle se veut proposer une plateforme de discussion et d'élaboration théorique pour l'approche marxiste de la littérature. Au cours du processus qui mène à la transformation en *Kultur & Klasse* à partir de 1977, consolidant par le changement de titre son ancrage dans la tradition marxiste, elle n'effectue pas pour autant de saut similaire à *Profil* : elle conserve un profil intellectuel dans la lignée d'une « nouvelle gauche » critique et, surtout, ses membres ne renoncent pas à leur statut universitaire. Pour Hans Hauge (2004), qui considère que P. A. Brandt aura été le plus politisé de l'équipe, cette position marxiste de la revue est discutable²⁸. Ce jugement devra clairement être nuancé à la lumière des prises de positions de la revue dans la première moitié des années 1970, notamment eu égard de la réception et réélaboration des inspirations françaises.

Dans *Tel Quel* et *Profil* en revanche intervient plus spécifiquement la doctrine du « marxisme-léninisme » ; celle-ci a été traditionnellement définie par Staline dans l'entre-deux guerres, après la mort de Lénine, et représentée par les différents partis communistes nationaux de manière plus ou moins orthodoxe. Chez *Tel Quel* cependant, le retour sur les textes de Lénine se fait contre la référence à Staline, à l'opposé de *Profil*. Reste bien entendu la vision du parti communiste qui garantit la réalisation du potentiel révolutionnaire de la classe ouvrière (Östberg 2002 : 145, Goldman 1977). Les nouveaux mouvements « m-l » qui éclosent dans les années 1960 en Europe occidentale s'opposent eux aussi aux partis établis, mais seulement pour réaffirmer la création nécessaire d'un nouveau parti véritablement communiste pour mener la lutte. Le maoïsme est une telle variante du marxisme-léninisme, branche s'appuyant sur l'exemple de la République populaire de Chine de Mao Zedong²⁹, perçue

²⁷ L'auteur italien est notamment introduit dans le milieu telquelien par M.-A. Maccocchi (elle signe un *Pour Gramsci* en 1974).

²⁸ « Les diverses contributions dans *Poetik* ne peuvent que difficilement être qualifiées de marxistes, bien qu'il existe une certaine impulsion » (« De forskællige indlæg i *Poetik* kan næppes endnu karakteriseres som marxistiske, skønt der er visse ansatser », Hauge 2004 : 331).

²⁹ Il est important de noter que, dans notre corpus, l'appellation de « maoïstes » est rarement utilisée ; c'est de fait l'appellation de « marxistes-léninistes » qui est revendiquée pour insister sur leur fidélité à la « véritable » doctrine communiste.

comme le véritable socialisme contre l'URSS décadente – conception entérinée par la rupture sino-soviétique de la première moitié de la décennie 1960 et la Révolution Culturelle. Ces fractions utilisent les écrits philosophico-militaires du Grand Timonier, écrits portant le surnom célèbre de *Petit livre rouge* (ou *Maos lille/lilla røde/röda*). La diffusion de ce recueil de citations était organisée à très grande échelle aussi bien en Chine³⁰ que dans le monde entier à partir de 1966. Les Presses en langues étrangères (établies en 1952) étaient chargées de traduire et diffuser, via la Librairie internationale (fondée en 1949) les textes de Mao dans le reste du globe. La préface à l'anthologie dirigée par Alexander C. Cook sur le petit livre rouge (2014) rappelle l'ampleur de cette politique d'exportation :

At the height of its influence, the decade from the mid 1960s to the mid 1970s, this compact tome was the most printed book in the world. Official editions numbered well over a billion copies in three dozen languages, plus untold numbers of unofficial local reprints and unofficial translations in more than fifty languages. (Cook 2014 : xiii).

J. Bourg (2004) précise néanmoins que *Tel Quel*, ou plus généralement tout le milieu intellectuel français sinophile, lisait davantage les compilations d'essais philosophiques de Mao (notamment « De la contradiction ») que par le recueil de citations qui était préféré par les cercles d'études des militants. Cela étant, la lecture et l'étude des essais était aussi régulièrement recommandée par *Profil*, qui était liée à ces organes de recrutement et discussion. Les services de presse et d'information (*News bureau*) du gouvernement chinois ont également produit les images fortes du maoïsme, notamment la fameuse traversée du Yang-Tsé-Kiang par Mao en 1966, image qui a durablement marqué les sympathisants – ici aussi bien Sollers (« Pourquoi j'ai été chinois », TQ88/81) que le personnage fictionnel de Dag Solstad, Arild Asnes (protagoniste du roman éponyme *Arild Asnes 1970*). Se pose également la question de la rétention d'informations orchestrée par les services de propagandes ; elle a avant tout concerné les conséquences dramatiques de la planification forcée du Grand bond et de la grande famine dont le bilan n'est toujours pas certain aujourd'hui – les estimations variant de 20 à plus de 30 millions de morts (Fairbank & Goldman 2013 : 525). Dans un tel contexte de manipulation propagandiste et de soif d'information, les récits et témoignages sur les visites en Chine font sensation, tentant de produire des preuves de la réalité tangible de ce socialisme de l'autre côté du globe.

L'histoire des maoïstes est en général ponctuée des ruptures et de refontes des organisations. En France, Bourseiller (1996 : 15) identifie le coup d'envoi du communisme prochinais en 1963 avec la création du mensuel *Révolution* de J. Vergès. Il constate également l'existence de trois foyers d'émergence des

³⁰ Selon Leese (2014 : 36), environ 235 millions d'exemplaires en chinois des *Citations* ont été publiés en 1966, ainsi que 370 millions l'année suivante.

mouvements maoïstes – l’un d’entre eux nous intéressant au plus haut point, à savoir l’implantation prochinoise dans le milieu étudiant de l’ENS rue d’Ulm autour d’Althusser (1996 : 54ss) et des *Cahiers marxistes-léninistes*, puis des *Cahiers pour l’analyse*. En 1966 est ainsi créée l’Union des Jeunesses Communistes (m-l) ; c’est cependant sa refonte sous le nom de *Gauche prolétarienne* qui a resté l’incarnation la plus connue du mouvement, et ce malgré sa courte vie – créée en septembre 1968 derrière Benny Lévy (sous le nom de Pierre Victor) elle s’autodissout en 1970³¹. Resté dans les mémoires est également son journal *La Cause du Peuple* aux commandes duquel on retrouvera notamment J.-P. Sartre dès avril 1970. Le quotidien *Libération* est également créé par les « maos » en 1973. Parmi d’autres groupes gravitant plus directement autour des telquelien, citons l’UCF (m-l) d’Alain Badiou, puis Foudre (« groupe d’intervention marxiste-léniniste dans l’art et la culture ») – même si ces rapprochements concrets restent brefs³².

Au Danemark, des précurseurs du courant se retrouvent derrière G. Appel dès 1963 dans *Marxistisk Forum* puis la première organisation maoïste à proprement parler, *Kommunistisk Arbejdskreds* (KAK). En 1968 est fondé le KFML pour fédérer divers groupements marxistes-léninistes, notamment ceux ayant rompu avec le KAK d’Appel³³. Les marxistes-léninistes danois du KA (m-l) étaient quant à eux surnommés « les chameaux » en raison de leur acronyme (« kamelerne ») (Jognlien & Brandal 2009 : 66ss). En Suède, les maoïstes étaient plus particulièrement influents dans les rangs du mouvement *Clarté* dans la seconde moitié des années 1960, puis dans les nombreuses formations de la *bokstavsvänstern* (ou « gauche à lettres », appelée ainsi en raison de la diversité de leurs acronymes). Le KFML, un des premiers partis maoïstes, est fondé par Nils Holmberg en 1967, rompant avec le parti communiste suédois ; il publie son journal *Gnistan* (« l’Étincelle »). Autre revue notable, quoique formellement indépendante de tout parti de la constellation d’extrême-gauche maoïste en Suède : la revue *Folket i Bild / Kulturfront*, fondée en 1972 pour raviver la tradition socialiste et antifasciste des deux anciennes revues dont elle combine le nom. De nombreux intellectuels et écrivains engagés comme Jan Myrdal contribuent à cette publication que *Profil* considère, dans les années 1970, comme son homologue suédois (voir la grande interview dans P1-2/1979). En Norvège enfin, c’est AKP (m-l) qui constitue la structure la plus stable et marquante du courant dès 1973. Fait notable, cette formation politique est issue pour une grande partie de l’organisation de jeunesse du jeune parti socialiste SF après que cette dernière a rompu

³¹ Elle continue ses activités de manière informelle, reprenant le nom de *La Cause du Peuple*, prompte à l’agitation violente, jusqu’en novembre 1973 (Bourseiller 1996 : 189ss). Voir aussi Delacroix (2014).

³² Notamment lorsque Foudre vient perturber les cours de Macciocchi en 1975 (Bourseiller 1996 : 275), voir le texte de cette dernière dans TQ61/75.

³³ Le KFML est fondé après l’échec du noyautage de l’organisation des jeunes socialistes SUF par les maoïstes, contrairement à ce qui se produit en Norvège.

avec lui en 1969 pour devenir SUF (m-l). On voit donc ici un mouvement non pas communiste à l'origine, comme en France et en Suède, mais lié à la « nouvelle gauche » se constituer comme révolutionnaire après radicalisation et rupture (Jognlien & Brandal 2009 : 22).

Le maoïsme des années 1960 est cependant particulier dans la mesure où il a pu rencontrer la contre-culture de la jeunesse émergente, au point que l'on peut parler d'un maoïsme « à la mode » dans les pays occidentaux, mode non seulement intellectuelle mais aussi matérielle (vestimentaire notamment). Cette mode, qui ne touche pas simplement les militants de gauche mais fédère une jeunesse souvent aisée et aux aspirations libertaires, est notamment enregistrée dans le film de J.-L. Godard de 1967, *La Chinoise* (Bourseiller 1996 : 66-7). Slobodian propose, à propos de l'édition ouest-allemande du *Petit livre rouge*, de faire une distinction entre l'usage du livre comme badge et comme marque (« Badge books and brand books »), le premier marquant l'appartenance à un groupe politique, le second renvoyant davantage à un « marché des idées » dépolitisé. Cette dichotomie explique selon lui le fait que le livre a pu être à la fois un accessoire pour la classe ouvrière et l'élite éduquée (avant tout étudiante), mais avec des significations différentes. Il ne s'agit cependant pas d'usages exclusifs, loin de là, mais de voir par là une ambiguïté fondamentale de la position mao que Slobodian appelle « ironie sérieuse » :

Student activists themselves played with the swing between political badge and consumerist brand. Appropriations of Mao by socialist student activists from 1967 to 1969 were characterized by an attitude that can be called serious irony. (2014 : 208)

La référence à Mao se situerait ainsi entre pensée politique sérieuse et stylisation à caractère provocateur parfois à la limite de la parodie. D'aucuns se sont interrogés dans des termes similaires sur la nature l'engagement telquelien, comme P. Forest qui parle de « carnaval révolutionnaire (1995 : 384)³⁴, surtout face à l'outrance qui a pu le marquer. Winock, caractérisant lui aussi la mouvance maoïste de « mode intellectuelle », fait de TQ l'exemple le plus symptomatique (Winock, 1997 : 576). Cependant, s'il répond à cette ambiguïté, le maoïsme français doit aussi être considéré sous l'angle de son élaboration très spécifique dans les cercles de l'élite intellectuelle à côté de sa popularisation généralisée en milieu étudiant. C'est bien ce milieu de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm que l'on retrouve derrière le maoïsme telquelien, du moins avant que le groupe ne s'éloigne de lui. L'influence d'Althusser a été particulièrement forte dans cette injection de la pensée de Mao dans la théorie

³⁴ « Avec une ironie qui prend parfois les apparences de la plus extrême gravité, des écrivains d'avant-garde s'amuse à se moniliser sous le plus coloré des étendards que leur fournit une bien terne époque » (Forest : 1995 : 384) ou « Les telquelien mettent dans leur guerre intellectuelle l'allégresse et le sérieux, l'enthousiasme et la gravité que requiert tout jeu véritablement joué » (1995 : 386).

– bien que le philosophe n’ait lui-même jamais quitté les rangs du PCF avec qui il est resté dans une relation tendue (Robcis 2012).

La différence entre les variantes respectives de maoïsme qu’ont incarnées *Profil* et de *Tel Quel* n’en est ainsi que plus criante. Là où la première est sans ambiguïté caractérisée par un marxisme-léninisme maoïste orthodoxe suivant les lignes directrices d’une structure politique, la tendance de *Tel Quel* se fonde sur une élaboration intellectuelle puis sa propre démarche de relecture des textes – ce qui explique en partie pourquoi la revue n’avait guère de contacts durables avec les autres structures militantes et organisations politiques maoïstes « classiques ». Les telqueliens parlent plus volontiers de « pensée maotsetung » que de « maoïsme » et la prise de distance ultérieure n’en sera que plus facile (« À propos du “maoïsme” », TQ68/76 : 104). Il est crucial de voir que cette divergence tient à la différence de milieux sociaux qui portent ces maoïsmes – les Norvégiens recrutant des étudiants issus de milieux à capital culturel et économique moins élevé (Thon 1995 : 144ss) que la fine fleur intellectuelle produite dans les grandes écoles à concours du système français. Ces différenciations dans le déplacement global du champ sont bien ce sur quoi insiste l’analyse des sociologues bourdieusien (Bourdieu 1966 & 1984, Broady & Palme 2012) : dans le contexte d’inflation des arrivants sur les champs culturels et universitaires, l’investissement en capital politique n’a que temporairement compensé les manques de capitaux spécifiques et a perdu de sa valeur avec la stabilisation de ces influx et les changements de conjoncture idéologique. Moins dépendants de ce capital politique, les détenteurs de capital spécifique ont été conduits à devoir négocier ces tendances – et ont eu d’autant plus de facilité à abandonner l’engagement.

La courte phase révolutionnaire caractéristique de *Kod* est quant à elle ouvertement marxiste-léniniste, ainsi qu’on peut le constater dans l’article « Klartext » de S. Larsson, écrit en décembre 1974 pour le premier numéro en 1975 :

Choix des angles de caméra, remplissage du cadre, tout est choix idéologique. La conscience de la syntaxe de la langue associée à l’idéologie marxiste-léniniste est un savoir que nous utilisons lorsque nous filmons.

Val av kameravinklar, utfyllnad av bildrutan, allt är ideologiska val. Medvetenhet om sitt språks syntax kombinerad med den marxist-leninistiska ideologin är kunskaper vi använder när vi filmar. (K1/75a : 11)

Sa parution plus tardive fait que cette phase est cependant non seulement courte, mais également marquée par son refus du dogmatisme militant, notamment des maoïstes locaux, afin de garder son indépendance intellectuelle et théorique : elle se place résolument sur le pôle intellectuel-universitaire.

Ces grandes tendances culturelles et politiques qui critiquent les institutions et idéologies en place durant toute la décennie 1960 connaissent ainsi un essor alors que le moment semble propice pour réaliser une grande transformation

sociale, une véritable révolution, en 1968. Néanmoins, c'est bien dans les universités que se sont cristallisés les conflits, en quoi il nous faut aborder les conditions spécifiques de ce champ.

1968 et la refonte des structures académiques

Le terme de « révolte de la jeunesse » est, de fait, souvent couplé avec celui de « studentuppror » ou « studenteroprør/-opprør » dans les langues scandinaves ; on parle également de « révolte étudiante » en français. Les luttes étudiantes ont porté les revendications générales de la « révolte de la jeunesse » dans le cadre d'un conflit sectoriel. Les revues ont à bien des égards fait fonction de relais entre ces niveaux.

Revendications étudiantes et réformes gouvernementales

La décennie 1960 a vu un accroissement massif du nombre d'étudiants dans les murs de l'université, entraînant une crise double – à la fois sur le plan infrastructurel et sur le plan des valeurs et du rôle social de l'enseignement supérieur³⁵. Sur les campus se rejoignent ou se recroisent ainsi la contre-culture de la jeunesse, les mouvements engagés pour les grandes causes internationales, les courants marxistes ainsi que les porteurs de revendications spécifiques aux conditions de vie étudiantes. Aussi bien en France qu'en Scandinavie, nous observons une lutte entre les projets des gouvernements pour adapter le système universitaire aux exigences économiques et démographiques, et les idéaux des étudiants et enseignants de gauche rejetant ce qu'ils interprètent comme une université mise au service des intérêts de la bourgeoisie capitaliste. D'un autre côté, la remise en question de la tradition universitaire touche néanmoins aussi le statut du savoir conçu en soi et pour soi, coupé de tout lien avec la société.

La France dispose d'une longue tradition de luttes pour les droits étudiants, menées notamment par l'Union Nationale des Étudiants de France créée en 1907. La massification des effectifs et l'intensification des revendications conduit cependant à un dépassement des syndicats étudiants les plus anciens (Zancarini-Fournel 2015 : 33-4). Dans les années 1960, les structures de sélection, d'organisation des parcours, de hiérarchie et de décision sont au cœur des revendications. La discussion publique sur les enjeux des réformes est particulièrement forte à cette période, avec au cœur le contenu à donner au projet de démocratisation³⁶. Plusieurs réformes gouvernementales font débat,

³⁵ En France, une des premières formes de la contestation étudiante est même motivée par une crise matérielle (logements et locaux).

³⁶ En novembre 1966, le colloque de Caen animé par l'AEERS (Association d'Étude pour l'Expansion de la Recherche Scientifique) suscite l'attention en proposant un certain nombre de

notamment le plan Fouchet d'« orientation sélective » conçu en 1963 pour distinguer différents cycles d'études (courts et longs). C'est autour de telles réformes que se focalisent manifestations et grèves étudiantes. Dès 1967 ont lieu des affrontements entre étudiants et forces de l'ordre. Si elle a lieu sur ce fond de luttes universitaires, l'escalade de mai 1968 est cependant directement liée à l'opposition à l'intervention américaine au Vietnam : elle éclate suite à l'évacuation de la Sorbonne par la police le 3 mai. Après la conjonction en mai de la révolte étudiante et de la grève générale ouvrière (dès le 13 mai) puis les élections législatives en juin suite à la dissolution de l'Assemblée nationale et dont le résultat consolide le gouvernement gaulliste, la réforme Faure est mise en place à la fin de l'année pour transformer la structure des universités (entérinant la fin des facultés), augmenter l'autonomie décisionnelle du personnel enseignant et des étudiants et, surtout, enterrer les projets de sélection. Les parcours d'études sont également transformés, passant des blocs au système d'unités (ou crédits) (Lelièvre 2008). Enfin, l'université unique de Paris disparaît en tant que telle des suites de la mobilisation : elle est fragmentée en treize établissements à partir de 1971.

Dans le cas suédois, Ekelund (2017 : 184ss, 209-210) rappelle le rôle modèle des organisations comme la SDS américaine (Students for a Democratic Society) et la Sozialistischer Deutscher Studentenbund – dont le leader, Rudi Dutschke, a visité la Suède 1968. En janvier de la même année est créée à Uppsala une première association locale d'« étudiants pour une société démocratique », *Studera för ett demokratiskt samhälle*, bientôt émulée par d'autres groupes locaux dans les universités du pays – nom et acronymes directement calqués sur le modèle américain. L'occupation de la Maison des étudiants du 24 au 27 mai est également une réponse au projet de réforme des structures universitaires mené par Olof Palme. Cette réforme appelée UKAS avait, de manière analogue à la loi Faure en France, pour but de réformer les cursus en programmes (correspondant à des crédits de cours) (Ekelund 2017 : 202ss). Selon Östberg, le mouvement étudiant a été particulièrement galvanisé par les groupes maoïstes, mais le rapide repli sectaire de ces derniers va contribuer à une perte de vitalité de la lutte spécifique au milieu universitaire (Östberg 2002 : 143ss). La réforme de Palme aura ainsi été appliquée sans grandes modifications dans son ensemble. L'historien des universités nordiques Mogens N. Pedersen arrive à la conclusion suivante sur le cas suédois :

Il n'est pas tout à fait faux de dire que la Suède a été relativement épargnée par le soulèvement étudiant des années 1960. Il n'est pas non plus faux de prétendre que le radicalisme parmi les étudiants suédois est beaucoup moins important que dans les autres pays nordiques - en Suède, la répartition des étudiants sur

changements structurels – dans le but affiché d'adapter l'université à l'industrie. La même année paraît chez Minuit l'ouvrage *Les Héritiers* des sociologues Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, faisant l'analyse des inégalités de capital culturel et de la reproduction sociale des élites par les mécanismes de sélection à l'œuvre dans l'enseignement supérieur.

les opinions et les organisations politiques correspond en fait assez bien à la répartition dans l'électorat, ce qui devrait pour le moins surprendre un Danois.

Det er næppe helt forkert at sige, at Sverige relativt set ikke blev synderlig stærkt berørt af 1960'eres studentoprør. Det er heller ikke forkert at hævde, at radikalismen blandt svenske studerende er langt mindre fremtrædende end tilfældet er i de andre nordiske lande, – i Sverige svarer studenternes fordeling på politiske anskuelser og organisationer egentlig ganske godt til fordelingen i vælgerbefolkningen, noget der ikke mindst må forundre en dansker. (Pedersen 1980 : 7)

Il en va de même en Norvège, quoique nous ayons remarqué précédemment que les questions universitaires ont joué un rôle moindre dans la révolte de la jeunesse (Thue 2011). Il n'en reste pas moins que le gouvernement social-démocrate a lui aussi mené une série de réformes de la structure de l'enseignement supérieur pour faire face à la pression démographique croissante qui se fait sentir dès la fin de la décennie 1950³⁷. L'organisation de chaque matière (*fag*) en niveaux d'études *grunnfag*, *mellomfag* et *hovedfag* (niveau fondamental, intermédiaire et principal) est ainsi introduite pour encadrer la durée des études de premier cycle ainsi que faciliter le découplage entre offre universitaire et formation des enseignants du secondaire. Ainsi, la littérature générale gagne sa propre *grunn-* et *mellomfag* distincte des cursus de langue à la fin des années 1950 (Hannevik 2001 : 62ss). Le campus d'Oslo s'élargit avec la construction des locaux de Blindern. Les comités Kleppe (1960-1961) et surtout Ottosen (1965-1970) sont chargés par le gouvernement de superviser l'expansion et les transformations de l'université³⁸ ; c'est ce deuxième comité qui s'attire l'hostilité des protestations étudiantes.

Les manifestations étudiantes sont puissantes au printemps 1968 au Danemark³⁹. La portée de la mobilisation est plus cependant bien plus marquante sur le long terme⁴⁰. Mogens Pedersen note de fait que le mouvement étudiant ne prend de couleur marxiste que bien après le moment le plus fort des revendications spécifiques :

³⁷ Grøtta (2019 : 127) remarque que les effectifs étaient en stagnation après un pic bref au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, notamment parce que le redressement économique du pays impliquait une forte demande en force de travail sans réquisits universitaires particuliers.

³⁸ Le premier comité était essentiellement composé de représentants politiques ; néanmoins, il est important de remarquer que K. Ottosen en était déjà membre et, surtout, était directeur du *studentsamskipnaden*, l'équivalent du CROUS, à Oslo (Grøtta 2019 : 137ss). Le comité Ottosen en revanche laissait une plus grande part à la représentation universitaire et au pluralisme politique (2019 : 158).

³⁹ Notamment le 23 avril, où près de 5000 étudiants se rassemblent sur Frue Plads.

⁴⁰ K. Holt Nielsen (2015 : 9ss) remarque à cet égard que le nombre moyen de participants à des actions de protestation est bien plus élevé durant les années 1970 et 1980 que dans la période qui suit immédiatement 1968. La plus grande manifestation étudiante de cette première période de lutte a ainsi lieu en 1970 en réaction à la première réforme initiée par le gouvernement (2015 : 18-19).

The Danish student agitation was not a political uprising against government, constitutional principles, the United States, or capitalism. In its first and crucial phases it primarily aimed at the creation of a new kind of university government. Early in the history of the movement, the radicals attacked what they called « positivist tendencies ». Under the slogan, « Research for the People – not for Profits », they opened a broader attack : nevertheless, a general critique of the structure of Danish society along Marxist lines only became a feature of the movement well into the 1970s. (Pedersen 1977 : 349)

Pour Pedersen, c'est véritablement l'accroissement brutal de la population étudiante qui a mené à ces tensions, en ce qu'il a entraîné non seulement un besoin criant en infrastructures pour accueillir les nouvelles cohortes – mais aussi une tension au sein du personnel frappé de déséquilibre entre le pouvoir des professeurs et le statut des autres enseignants dont les perspectives de carrières s'amincissaient (1977 : 346). Le recteur de l'université de Copenhague, Mogens Fog, a joué à cet égard un grand rôle en 1968 en soutenant les revendications portées par les étudiants et les jeunes enseignants pour plus de représentation démocratique dans la prise de décision au sein des établissements, notamment en ce qui concernait la gestion des cursus, ainsi qu'une réforme des statuts. Fait notable, les négociations ont ainsi eu lieu au sein des départements de l'université danoise, et c'est ensuite seulement que le gouvernement entérine les résultats de ce dialogue par deux séries de lois votées en 1970 et 1973 (1977 : 350-351) qui réforment notamment la structure en niveaux (université, facultés, instituts) et répondent aux exigences de démocratisation (mise en place de *studienævn*).

Pedersen (1980 & 1981) dresse également un bilan contrastif de ces réformes à l'échelle nordique au début des années, s'intéressant en premier chef à la mutation du rapport entre l'Université et l'État dans le sillage de 1968. Selon lui, l'hétérogénéité des structures et fonctionnements des systèmes de chaque pays est encore plus forte après les réformes des années 1960-1970. Au Danemark, où l'université jouissait auparavant d'une très forte indépendance vis-à-vis du pouvoir politique, les lois de 1970 et 1973 constituent pour la première intervention directe du Folketing (le parlement danois) sur le système universitaire à l'échelle nationale. Il oppose cette autonomie historique à la tradition suédoise de réformes continues de l'université sous contrôle de l'État⁴¹, encore renforcée avec les années 1960-70. Dans le cas norvégien enfin, il constate l'absence de réformes nationales uniformes au profit d'une prise de décision toujours locale au sein de chaque institution et par la suite entérinée par le Parlement. Dans l'ensemble, l'accroissement de l'intervention de l'État dans le fonctionnement universitaire à partir des années 1960 a été caractéristique de tous les pays occidentaux, y compris en France. Il en ressort une composante ambiguë dans la conception de l'État par les étudiants et

⁴¹ Notamment via le rôle du Chancelier des universités, *universitetskansler*, qui n'existe pas dans les autres pays.

contestataires, comme le souligne Pedersen en interrogeant les différentes acceptions de la « politisation » de l'université. En effet, les mouvements ont porté la vision démocratique d'un enseignement supérieur en lien avec la société et la politique tout en voulant en conserver les prérogatives et l'autonomie (Pedersen 1981 : 459). Cette logique nous intéresse puisqu'on la retrouvera à de nombreuses reprises dans le discours des revues scandinaves, aussi bien de la part des chercheurs que des acteurs culturels en général.

Les revues et l'université

Aussi bien *Tel Quel* que *Profil* et *Poetik* ont été, chacune à leur manière, marquées par la contestation étudiante dont elles ont été contemporaines (à la différence de *Kod/Kris*), même si certaines se situent plus en marge que d'autres. *Poetik* et *Profil* sont même aux premiers rangs des bouleversements sur les campus mêmes.

Poetik est dès ses débuts dédiée aux questions de recherche et d'enseignement puisqu'elle est conçue comme une plateforme de discussion pour les chercheurs en littérature. La publication des deux premiers numéros est prise en charge par le « Laboratoire de philosophie » (*Filosofisk Laboratorium*) de l'Université de Copenhague ; par la suite, l'association de la revue confie l'édition aux mains de la maison Arena (et l'impression chez Eccers forlag) dans l'ambition de se professionnaliser ; en 1970, elle passe chez Munkgaards forlag, puis enfin chez Medusa, fondée en 1975, avant de se transformer en *Kultur & Klasse*. Si ses pages de débats sont essentiellement consacrées à des questions épistémologiques propres à la discipline, elles suivent avec attention, en 1968 et 1969, les enjeux globaux de l'université qui tendent à dépasser le simple cadre de la littérature. Dans les dossiers « Målsætningsdebat » des numéros I.4 (1968) et II.1 (1969), c'est le rôle de la formation et des études universitaires dans la société qui sont, de fait, discutés. Peter Madsen invite à repenser la tradition sur laquelle la pratique de la discipline repose, les valeurs et idéaux – fondamentalement liés à l'élite bourgeoise – d'éducation qui la sous-tendent, ainsi que ses conditions économiques (distribution) et ses potentialités critiques (Madsen, PoI.4/68 : 51-53). Jørgen Egebak, lui, s'attache à problématiser le concept d'« utilité » sociale par opposition à la littérature comme passe-temps de luxe, et invite à interroger la diffusion du savoir qu'elle apporte (Egebak, PoI.4/68 : 54-58). Dans le second débat, Steen Jansen souligne la position spécifique de l'université par rapport aux autres institutions, et notamment politiques, prenant ainsi une distance face aux revendications de politisation au sens militant⁴².

⁴² « C'est une institution d'un autre genre qui, en tant que telle, ne doit se charger ni de la préservation ni de la modification du système existant » (« Det er en anden slags institution, der som sådan hverken skal gå ind for at bevare eller for at ændre det bestående system », Jansen, PoII.1/69 : 86).

Profil ne traite, dans l'ensemble, des problématiques étudiantes que de manière marginale, bien qu'elle se soit positionnée dès 1966 comme un organe de mobilisation des étudiants et aspirants écrivains intéressés par une ligne « moderniste » en littérature. En adoptant la ligne du « front culturel » prolétarien, elle s'éloigne des intérêts spécifiques aux intellectuels petits-bourgeois – tentant toujours, par là, de refouler sa propre origine sociale :

En réalité, [*Profil*] a d'abord été publié par des étudiants, puis par des écrivains, des enseignants, des maîtres de conférences, des bibliothécaires, des architectes et des ouvriers. Mais dans la compréhension maoïste de la réalité, *Profil* était un organe ouvrier qui était à l'avant-garde de la lutte pour le socialisme et la littérature qui le servait. Le magazine a été créé par et pour la classe ouvrière. Quoiqu'invisible, la classe était présente sur les murs des salles de rédaction et dans l'esprit des écrivains.

Reelt sett ble [*Profil*] utgitt først av studenter, dernest av forfattere, lærere, lektorer, bibliotekarer, arkitekter og arbeidere. Men i maoistenes virkelighetsforståelse var *Profil* et *arbeiderorgan* som sto i fremste linje i kampen for sosialismen og den litteratur som tjente den. Bladet ble skapt av og for arbeiderklassen. Klassen var usynlig til stede i veggene i redaksjonslokalene, og i hodene på skribentene. (Thon 1995 : 143-4)

Elle aura cependant tendu la main aux universitaires jusqu'en 1968 ; elle souhaite notamment que les chercheurs en littérature prennent davantage de place dans les débats culturels et leur ouvre ses colonnes. Bjørn Nilsen, écrivain, journaliste et membre de la rédaction, déplore ainsi l'absence totale des universitaires dans le débat des écrivains sur le modernisme de 1954-1955, ce qui témoignait soit de lacunes théoriques soit d'un isolationnisme regrettable. Et de conclure :

Heureusement, cette situation s'est nettement améliorée aujourd'hui, mais il est cependant toujours souhaitable d'avoir une plus grande participation universitaire dans le débat en cours et un meilleur contact entre les chercheurs universitaires et les auteurs. Les deux parties en profiteraient.

Heldigvis er denne situasjonen vesentlig endret til det bedre i dag, men fremdeles er det ønskelig med større universitetsdeltakelse i den løpende debatt og bedre kontakt mellom universitetsforskere og forfattere. Begge parter ville ha fordeler av det. (Nilsen, « En annen klode ? », P2/68 : 23)

Dans le numéro 4 de la même année, un essai intitulé « Textanalyse » tente de penser les enjeux contemporains de la discipline, interrogeant les buts de l'analyse textuelle comme activité principale aussi bien de recherche que d'enseignement dans les murs de l'université. Le numéro 5 de 1968 a pour thème principal « L'Université ». On peut y lire un article, intitulé « Å være elev », tentant de décrypter les normes à l'œuvre dans l'enseignement scolaire. L'essai incite à repenser la fonction critique de l'école pour donner un sens aux

nouveaux acquis de participation et de représentation des élèves dans cette institution. Ces quelques textes témoignent de toute évidence de l'impossibilité de ne pas aborder un sujet brûlant d'actualité, a fortiori quand la revue est encore publiée sur le campus même ; ainsi que nous allons le voir cependant, ce traitement est très particulier.

Tel Quel est, à la différence des autres revues de notre corpus, produite dès le début hors des murs de l'université par une maison d'édition privée d'assez grande taille. Elle reste malgré tout destinée à un public étudiant et intellectuel, et aborde ainsi le sujet de l'université de manière avant tout négative, en se positionnant contre la doxa académique ; elle se tourne donc naturellement vers ce public, et ce d'autant plus lorsqu'éclate la contestation. Les cautions théoriques des intellectuels marxistes-léninistes étaient également nombreuses contre l'université établie, en première ligne l'analyse d'Althusser du système scolaire comme appareil idéologique fondamental de l'État bourgeois, puis, après les événements de mai 1968, la théorie de Lacan sur les quatre discours, dont le discours universitaire. Pierre Macherey (2009) évoque l'attitude ambiguë de Lacan à l'égard de l'enseignement supérieur, tendue entre un désir de reconnaissance institutionnelle et une volonté d'échapper à la récupération. Le discours universitaire est ainsi présenté dans cette théorie comme une parodie du discours du maître, un discours qui ignore les rapports d'autorité qu'il instaure derrière une prétention à l'objectivité.

Les questions touchant l'enseignement et l'université sont abordées avec plus de concret bien après 1968, notamment durant la phase maoïste. La réforme du système universitaire chinois est abordée à bien des reprises dans les comptes rendus de voyage, avant tout parce que la Révolution culturelle s'est fixée pour but de supprimer la division classique entre travail manuel et intellectuel : l'historien J. Daubier rapporte ainsi que les ouvriers et paysans ont son entrés en masse dans les murs des universités, aussi bien comme étudiants que comme administrateurs, et que les programmes ont été entièrement refaits dans une orientation plus pratique – mais qu'inversement les cercles d'études (marxistes) et la production artistique s'implantent dans les lieux de travail (Daubier, TQ50/72 : 50-51). Une analyse plus détaillée encore de la « révolution de l'enseignement » en Chine est à lire en été 1976 : le linguiste A. Peyraube y revient sur les ambitions de la Révolution culturelle de mettre l'université au service de la dictature prolétarienne et, surtout, sur les événements plus récents qui ont vu des mouvements étudiants s'opposer à la politique « droitière » du ministre de l'éducation (Peyraube, TQ66/76 : 6-26).

Un débat intense à propos de l'enseignement en France a également lieu dans TQ en 1972 entre Bernard Sichère et Marie-Claire Boons, maoïstes de l'UCF (m-l) invités dans les pages de la revue (Sichère, « Discussion : enseignement, répression et révolution », TQ50/72 : 110-117 et Boons, « Réponses à Bernard Sichère », TQ50/72 : 117-123). Le point de départ de la discussion est en vérité l'enseignement au niveau secondaire, plus particulièrement le

scandale que Sichère a suscité en intégrant Sade⁴³ dans son cours de philosophie au lycée Janson de Sailly, mais l'analyse passe très vite au niveau du discours universitaire et de la transmission du savoir dans son ensemble. Sichère veut penser l'idéologie qui se joue dans l'enseignement et les rapports de classe et d'autorité entre professeurs et étudiants à l'aide de la psychanalyse : il pose la structure familiale comme clé de l'articulation entre politique et érotique car elle produit les individus et les ancre dans les structures idéologiques. En tant que l'enseignement est une pratique érotique et que l'érotique est le support de l'idéologie dans le social pour Sichère, l'enseignant a un rôle charnière soit de complicité soit de subversion de la structure familiale et de l'idéologie. Cette position est cependant masquée par l'idéologie qui règne à l'université :

Dans la mesure où le lieu universitaire est le lieu d'émergence privilégié du double refoulé, érotique/idéologique, on doit dire que les formes de la pédagogie sont les formes possibles de répétition de ce double refoulement (répétition-renforcement. Le lieu universitaire sera donc le lieu préférentiel de la manifestation des conflits idéologiques (plus sensibles à noter dans le secondaire ici en question que dans le supérieur), conflits qui *doivent* solliciter d'abord les individus-supports en tant que sujets de désir, et secondairement en tant que supports de l'idéologie. (TQ50/72 : 116)

La réponse de Boons est cinglante, condamnant le projet de subversion et non de révolution de Sichère et, avant tout, arguant du fait que la problématique du désir est une contradiction secondaire par rapport à la contradiction principale de la lutte des classes. Elle invite les intellectuels à une « rééducation » pour abandonner leurs analyses petites-bourgeoises et annonce une contribution ultérieure sur le traitement véritablement révolutionnaire du désir. Ce correctif théorique n'aura pas lieu dans les pages de *Tel Quel*, mais Sichère fera son autocritique, reconnaissant le rôle primordial de la politique (« au poste de commandement » conformément aux discours de Mao), y compris dans le domaine de la sexualité, et poursuivra sa réflexion sur le rôle de l'enseignant, dans « Sur la lutte idéologique » (TQ52/72 : 91-104 et 53/73 : 89-101).

L'université alternative

La critique des institutions en place s'accompagne également de tentatives de développer des structures concurrentes avec pour ambition de fournir une formation intellectuelle alternative, critique ou véritablement révolutionnaire, à l'image de la Free University of Berkeley et la Freie Universität Berlin (Ekelund 2017 : 186-187). Les réalisations concrètes de ces ambitions prennent cependant des formes variées, ainsi que le montrent les positions que les revues de notre corpus occupent vis-à-vis des institutions universitaires.

⁴³ Sichère a soutenu sa thèse sur Sade sous la direction de Ricoeur en 1970.

Le cas de *Tel Quel* est spécifique du fait de sa participation à un jeu de rivalités institutionnelles. Les études sur la revue l'ont bien mis en avant. L'analyse par N. Kauppi (1990) du groupe montre bien la marginalité des tel-quelien par rapport à l'Université. Sortant d'une école de commerce, Sollers témoigne d'un parcours pour le moins atypique pour un acteur du champ littéraire⁴⁴. Seul J.-P. Faye détient un capital académique traditionnel – issu non pas de la Sorbonne mais de l'ENS, il est agrégé de philosophie et membre de la rédaction de la revue jusqu'en 1967 (Kauppi, 1990 : 41-42ss). Cette étude des collaborateurs met quant à elle bien en évidence le fait que le réseau tel-quelien repose sur les institutions parallèles à l'université, l'EPHE avant tout, où sont notamment actifs les sémioticiens derrière Barthes, Genette, Kristeva, Todorov mais où s'exerce aussi la psychanalyse de Lacan dès 1964. Les normaliens, comme Althusser et Derrida, ou encore un certain nombre de contributeurs des *Cahiers pour l'Analyse* font également partie du réseau d'intellectuels dont la revue est un « rond-point » (1990 : 112). P. Ffrench rappelle lui aussi que l'essentiel de la base théorique de la revue dans la deuxième moitié des années 1960 provient de la rue d'Ulm (Ffrench 1995 : 12-15).

Après 1968, les liens sont forts avec Paris VII où s'établit Kristeva (soutenant sa thèse en 1973), ou encore avec le centre expérimental de Vincennes. A sa création, ce dernier se veut être une forme d'« anti-Sorbonne » mais dans un cadre institutionnalisé : l'initiative de sa création est prise par le gouvernement dans le but de canaliser une partie des mouvements de protestation étudiante. Ainsi, les générations d'enseignants plus jeunes et plus proches des mouvements étudiants prennent en main le processus de recrutement dans cette nouvelle université, ce qui se reflète dans leur vision des disciplines et de la pédagogie (Dormoy-Rajramanan 2012a : 88)⁴⁵. L'angliciste Hélène Cixous fait partie des premiers maillons de cette chaîne, aux côtés de son collègue Pierre Dommergues, ouvrant la porte aux représentants des nouvelles tendances de pointe scientifiques et techniques dans le champ des lettres, langues, plus généralement des sciences humaines. Y enseigneront notamment Todorov, Foucault, Deleuze, Guattari et Badiou ; le lacanien Serge Leclaire prend la tête du premier département universitaire de psychanalyse de France. Lacan en revanche n'y fait qu'une première et unique conférence le 3 décembre 1969, très vite interrompue par l'auditoire. Si expérimentale qu'elle ait été, l'institution a été dépassée par les étudiants révolutionnaires, notamment maoïstes, encouragés en partie par les franges plus radicales du personnel enseignant (Soulié 2012b : 164, 173). Pour Bourseiller, le centre expérimental aura cependant été un lieu de rencontre entre intellectuels et étudiants

⁴⁴ Voir également l'analyse de la rivalité entre *Tel Quel* et *Change* du point de vue des diplômés par B. Gobille (2005 : 79-80).

⁴⁵ Dans la Commission d'orientation mise en place pour superviser la cooptation, on compte notamment Barthes, Canguilhem, Derrida, Genette, Jankélévitch (Dormoy-Rajramanan 2012b : 124).

maoïstes (1996 : 109-110). Si les affinités de *Tel Quel* avec le centre sont donc naturelles, la revue n'est pas sans adopter un ton souvent critique envers Vincennes ; ainsi, avant le tournant de 1971, elle exprime son scepticisme à l'égard d'un enseignement universitaire de la psychanalyse, signe de récupération institutionnelle (Sollers, « De quelques contradictions », TQ38/69 : III ; « Tel Quel », TQ41/70 : 103).

A cet égard, le décalage entre la France et la Scandinavie est frappant. Ekelund souligne de fait que l'idée de l'université critique ne s'est jamais développée en contre-universités en Suède mais a été intégrée aux institutions traditionnelles. Le séminaire critique du département de littérature de l'université de Göteborg se fait ainsi un des foyers de la réception théorique (marxisme, sémiotique, structuralisme), notamment sous l'impulsion de K. Aspelin⁴⁶ (2017 : 208 & 245ss). Son collègue T. Forser souligne les liens de ce cercle avec aussi bien les homologues marxistes danois que norvégiens comme Madsen et Rønning (Ekedund 2017 : 247). Au séminaire critique du département de littérature de Stockholm participent Arne Melberg, Ola Holmgren ou encore Birgitta Holm⁴⁷ (2017 : 249). Le séminaire de Lund est quant à lui le principal lieu de la réception d'Atlhusser et des travaux danois, là où celui d'Uppsala focalise sur la sociologie et les recherches féminines (2017 : 230-232). Ekelund établit encore que l'activité de ces groupes a grandement décliné dès 1969 : il attribue ce déclin d'une part à l'échec de la lutte contre UKAS et la mise en place des mesures de participation étudiantes⁴⁸, cause actuelle à laquelle ils devaient leur vitalité, et de l'autre à la radicalisation politique accrue des étudiants du côté des lignes léninistes et maoïstes (2017 : 237ss). Ces cercles ont néanmoins activement contribué à la propagation des positions marxistes en littérature dans le débat public et les revues (y compris les institutions comme *Ord och Bild* et *BLM*). L'anthologie *Klartext*⁴⁹, publiée en 1972 par le séminaire critique de Göteborg, est un des fers de lance de l'offensive contre UKAS ; dans le champ des études littéraires, ces formations font également paraître les essais critiques de leurs membres, comme *Svensk socialistisk litteraturkritik* (red. M. Bergom-Larsson), fruit du séminaire de Stockholm (2017 : 350ss)⁵⁰.

⁴⁶ Il soutient sa thèse en 1967 (*Poesi och verklighet*) et entre en poste en tant que maître de conférences (*docent*) à Göteborg la même année. Il est également le fils de Gunnar Aspelin, professeur de philosophie théorique de Lund, au profil eclectique (il soutient une thèse sur Hegel en 1925) ; pour Heidegren, le remplacement de celui-ci par le logicien S. Halldén en 1964 est un élément déclencheur des luttes sur le champ en Suède (2021 : 265ss).

⁴⁷ Holm soutient sa thèse de doctorat en 1969, plus tôt que bon nombre de ses camarades (voir Ekelund 2017 : 249).

⁴⁸ « Activités expérimentales sous de nouvelles formes pour une collaboration entre enseignants et étudiants » (« Försöksverksamhet med nya former för samarbete mellan lärare och studenter »), projet désigné par l'abréviation FNYS (*att fnysa* = renifler).

⁴⁹ C'est bien à elle que Larsson fait allusion dans son article du même nom (K1/75).

⁵⁰ Y contribuent notamment J. Myrdal, K. Aspelin, G. Palm, T. Forser, O. Holmgren et B. Holm. Ces analyses idéo-critiques ne font guère encore apparaître les théories (post-)structuralistes.

Si la configuration est similaire au Danemark, où les universités comme Copenhague et Aarhus hébergent les recherches critiques, le pays se distingue sur un point. On peut en effet parler d'une « mémoire » des lieux au sens où la culture qui les habite semble corrélée à la date de fondation : bien souvent, c'est ici que les nouveaux entrants politisés, étudiants et jeunes enseignants, se sont implantés. Trois nouvelles universités sont créées en une décennie au Danemark : Odense en 1966, Roskilde en 1972 et Aalborg en 1974 ; or, c'est également au Danemark que l'imprégnation des mouvements étudiants aura été la plus forte. Roskilde est un cas emblématique. Cette université a été conçue pour désengorger l'Université de Copenhague et se fait centre expérimental offrant une formation alternative, plus interdisciplinaire et axée sur les projets collectifs, conçue par des enseignants marqués par 1968 (Pedersen 1977 : 362ss). Durant la décennie 1970, elle a particulièrement fait l'objet de luttes politiques en tant que foyer du marxisme universitaire. En 1976, une des plus grandes manifestations étudiantes de la décennie a lieu pour en empêcher la fermeture par le gouvernement de droite (Holt-Nielsen, 2015 : 23). Par comparaison, les universités de Göteborg, Stockholm et Umeå ont été inaugurées respectivement en 1954, 1960 et 1965, mais à partir d'institutions supérieures (*högskolor*) préexistantes ; en Norvège, seules les universités de Tromsø (inaugurée en 1972) et de Trondheim (à partir de la fusion de plusieurs instituts existant auparavant) sont créées en 1968 (Heidegren 2021 : 238ss & 259). Si nous regardons du côté des universités parisiennes, l'université de Nanterre est elle aussi créée en 1964 pour accueillir le surplus d'étudiants de la Sorbonne, ainsi que le centre de Vincennes qui, dès sa fondation en 1968, s'impose comme un des centres de l'expérimentation et de l'innovation pédagogique et institutionnelle (Soulié 2012a : 53-4).

En revanche, l'existence de l'Université d'été nordique (NSU) laisse également penser que le besoin de créer une université alternative en dehors des institutions nationales était déjà partiellement comblé. De fait, la NSU a clairement rempli ce rôle durant les décennies 1960 et 1970. À l'occasion des trente ans de cette organisation, la revue affiliée *Nordisk forum* (27) propose en 1980 de revenir sur l'histoire de l'Université d'été et de lui rendre hommage. A. Kolstad rappelle dans ce cadre que la NSU a été créée dans le but certes d'encourager la collaboration nordique entre les différentes disciplines mais que le projet contenait, dès le début, une portée critique devenue explicite avec le temps :

L'interdisciplinarité devait être un principe directeur du travail de la NSU, et bien qu'il y ait eu depuis un changement dans les objectifs, en ce sens que l'accent mis sur l'interdisciplinarité a été assimilé à celui mis sur la tâche critique, au sein de la discipline aussi bien que dans la société, de la science, il n'y a rien dans l'objectif initial de la NSU qui ne serait valable aujourd'hui.

Tverrvitenskapen skulle være ledetråd i NSU's arbeide, og selv om det senere har skjedd en forskyvning i NSU's målsetning, ved at den uttalte vekten på

tverrvitenskap er sidestilt med vekten på vitenskapens fagkritiske og samfunnskritiske oppgave, så er det ingenting i NSU's opprinnelige målsetning som ikke skulle kunne gjelde i dag. (1980 : 8)

C'est en 1969 que la composante critique se fait clairement sociopolitique, objectif porté dans les statuts de la NSU (1980 : 17). Les statistiques des participants à l'université d'été, essentiellement des jeunes chercheurs et des étudiants, lui confèrent selon Kolstad un caractère « d'université off » (« off-universitet ») ou encore d'institution « outsider » (1980 : 6). Dans ce même numéro de *Nordisk forum*, Arne Melberg décrit l'importance de l'université d'été comme espace de liberté académique hors des hiérarchies locales (Melberg 1980 : 48). De fait, comme nous le verrons par la suite, la NSU a été un organe vital dans la formation des chercheurs nordiques désireux d'une formation alternative – et politisée – que les établissements académiques traditionnels ne proposaient pas. C'est bien pour cette raison qu'elle a accueilli dans son sein, aussi bien sur les bancs d'étudiants que dans des postes à responsabilité, les membres de *Poetik*, *Kris*, ainsi que les chercheurs norvégiens avec lesquels *Profil* dialogue ou polémique. Quoiqu'elle ait démarré plus tardivement, *Kris* est à cet égard bien consciente de sa position vis-à-vis de l'université : dans l'éditorial du premier numéro, elle explicite les enjeux qu'il y a d'être passé d'une petite publication amateur à Umeå à une revue insérée dans le milieu universitaire stockholmois, et plus précisément à la frange intellectuelle qui s'oppose à la routine de la recherche établie :

Kris sera un forum pour ce qui se trouve en dehors du travail universitaire traditionnel, de la pensée routinière et du semblant d'évidence.

Kris ska bli ett forum för det som ligger utanför det traditionella universitetsarbetet, det vanemässiga tänkandet och det till synes självklara. (Larsson, « Ledare », K5/77 : 4)

Elle se positionne surtout, de la même manière que l'avait fait *Kod*, comme un des avants-postes suédois du milieu alternatif de la NSU. Melberg confirme également que c'est à la NSU qu'Engdahl et lui rencontrent Larsson et ses compagnons de *Kod* (Melberg 2020). Nous aurons amplement l'occasion de revenir en détail sur le rôle clé de la NSU dans les médiations, car c'est là qu'a œuvré l'avant-garde théorique et intellectuelle nordique (Broady 2012).

Tel Quel n'est pas seulement liée par le biais de ses collaborateurs aux instituts d'enseignement supérieur hétérodoxes, elle organise également ses propres manifestations scientifiques. Ainsi, elle avait déjà tenu un premier colloque sur le lieu, incontournable pour la recherche française, de Cerisy-la-Salle en 1963 (sur la « nouvelle littérature »). Elle renouvelle l'expérience en 1972 sur Artaud et Bataille, quoique l'événement soit placé sous le signe de la provocation. Elle ne se contente cependant pas de mobiliser à son compte ces canaux traditionnels de la recherche : elle forme son propre groupe

alternatif, le Groupe d'Études Théoriques dont elle annonce la création durant l'été 1968 en opposition directe avec l'institution universitaire (« La révolution ici maintenant – sept points », TQ34/68 : 3ss). Le GET est ainsi organe permettant de se placer dans le champ des groupes de recherches alternatifs qui fleurissent dans la deuxième moitié des années 1960. Un des premiers buts de l'UJC (m-l) était selon Bourseiller de lancer une « Université rouge », au début au sein de l'ENS-même rue d'Ulm puis 44 rue de Rennes (1996 : 78). Destinée aussi bien aux ouvriers qu'aux étudiants, elle ne trouvait cependant audience que parmi ces derniers. C'est dans ce même local que se tiennent les rencontres du GET où étudiants et intellectuels se rencontrent.

Du reste, la pratique du cercle d'études autogéré est une tradition des mouvements marxistes. Après la rupture avec le PCF, *Tel Quel* bénéficie d'un écho très fort dans les milieux étudiants, lycéens et universitaires, au point que des « fronts de lutte idéologique », des cercles de diffusion de théorie telquelienne ont été créés dans plusieurs universités françaises. Après un séminaire dans le château de Sade et une rencontre rue de Rennes, la revue prend cependant ses distances avec ces militants trop dogmatiques (Forest 1995 : 418). Les cercles d'études ont également joué un rôle crucial pour les maos norvégiens, leur offrant la formation en théorie marxiste-léniniste nécessaire à l'engagement militant. Selon Thon (1995 : 150ss), ces cercles étaient un des organes principaux de recrutement de lycéens et étudiants avant-même la constitution du parti en 1973. On trouve notamment une description de ce type de rencontres organisées par les « m-l » dans le roman de « conversion » de Solstad, *Arild Asnes 1970* : dans la dernière partie du texte, le personnage éponyme décide de rejoindre – non sans appréhension – un cercle comme dernière étape du processus qui le plonge « dans l'histoire » et remédie ainsi à son syndrome d'intellectuel coupé de la réalité (Solstad 1971 : 129ss). Le public y est jeune, masculin. « F », un étudiant de 22 ans, membre de SUF (m-l), dirige les discussions avec une autorité que légitime le bien-fondé de la lutte et qui finit par avoir raison des réticences d'Arild.

Il est difficile de ne pas penser au concept d'hétérotopies pour qualifier ces diverses formes de groupes de recherches, séminaires alternatifs et universités parallèles. Dans une célèbre allocution de 1967 intitulée « Des espaces autres », M. Foucault définit ces hétérotopies comme de tels « espaces autres » qui sont parvenus à une existence concrète, ou encore des utopies « effectivement réalisées » qui opèrent la contestation ou l'inversion des autres lieux d'une culture donnée (Foucault 1984 : 755)⁵¹. Les diverses manifestations décrites ici et initiées par des acteurs de changement intellectuel et politique correspondent de fait à autant de lieux de formation et/ou de contestation en

⁵¹ Foucault pose en outre six principes à considérer dans la description des hétérotopies : leur rapport à la culture qui les encadre (crise ou déviation), leur fonctionnement, la juxtaposition des espaces qui leur sont internes, la temporalité qui leur est propre, leurs lieux-charnières et enfin leurs fonctions.

dehors des espaces consacrés qu'ils reflètent par la négative, en s'opposant à leur fonctionnement. Les revues elles-mêmes peuvent être, du reste, considérées comme de telles hétérotopies : plateforme de publication certes, mais aussi point de rencontre concret entre les différents acteurs et groupes, lieux où peuvent se développer des projets intellectuels et artistiques qui n'ont pas leur place dans les institutions établies. Plutôt que d'« utopies effectivement réalisées » cependant, il serait plus juste de parler de lieux de production utopique.

Le retour de l'utopie

En postulant que l'utopie nourrit les projets politiques et théoriques, nous allons à rebours du discours tenu par nos acteurs qui se défendent bien d'en appeler à tout « modèle ». C'est qu'il nous faut ici rendre compte, dans un détour par le jeu des concepts, d'une difficulté dans le rapport entre la politique, la science et l'utopie, et qui se manifeste de manière très symptomatique dans notre corpus.

Théorie et utopie

L'utopie est en effet un repoussoir aussi bien pour la science que pour la politique. Cela se manifeste au plus haut point dans le marxisme qui se positionne au carrefour des deux dans la période qui nous occupe. On voit bien, dans ce cas de figure, pourquoi il importe aux défenseurs de la révolution de se défendre de tout utopisme (jusque dans l'idée de « modèle »).

Ricœur rappelle en effet que la tradition marxiste condamne fermement l'utopie puisque la première se veut matérialiste et scientifique par opposition à toutes les formes de pensée qui s'écartent de la réalité – en d'autres termes qui procèdent d'une tendance idéologique. Ainsi, Marx rejette l'idée d'utopie parce que cette dernière n'est pas ancrée dans le processus historique contrairement à ce mouvement que doit être le communisme (Ricœur 1997 : 126). De même, Engels condamne formellement le socialisme utopique (Saint-Simon, Fourier, Owen) au profit du socialisme scientifique dans son article du même nom, paru en 1880 : le socialisme utopique est une tentative « préscientifique », idéaliste, de résoudre les contradictions sociales faute d'une analyse matérialiste des rapports de production et des classes en produisant des systèmes parfaits, clos sur eux-mêmes mais en dernier lieu « hors-sol », enclaves hors de l'histoire, expériences localisées se privant de la possibilité d'un changement global.

Pour les marxistes, la validité scientifique est donc le critère déterminant de la réussite politique : elle est ce qui fait la différence entre l'utopie et la réalité. Marin approche également le problème du rapport entre la théorie et

l'utopique dans des termes sémiotiques imprégnés de dialectique marxiste. Le niveau du concept (ou « catégorique-conceptuel ») est le premier niveau d'analyse de l'utopie, décrit en ces termes : « le discours utopique occupe la place vide – historiquement vide – de la résolution historique d'une contradiction : il est le "degré zéro" de la synthèse dialectique des contraires » (1973 : 9). Plus spécifiquement, quant à la question du discours :

L'utopie est un discours, mais elle n'est pas le discours du concept : elle est le discours de la figure, un mode figuratif particulier du discours : fiction, affabulation, récits « anthropomorphisés » et descriptions « concrètes », roman exotique et tableau représentatif [...]. Elle est une des régions du discours dont l'imaginaire constitue le milieu, et, quelles que soient la force ou la précision, l'assurance ou la cohérence des thèses du discours utopique, celles-ci n'accéderont jamais de leur mouvement propre au statut du concept. Elles resteront enveloppées par la fiction, habillées des vêtements bigarrés de l'affabulation. Ces « idées » du discours de l'utopie seront toujours l'objet et le contenu d'un commentaire exégétique qui se heurtera sans cesse au remarquable obstacle de la polysémie de la figure utopique. (1973 : 22)

Il faut ici reconnaître chez Marin la marque du schématisme transcendantal kantien (dans la *Critique de la raison pure*) : l'utopie est un « simulacre de synthèse », solution imaginaire à la contradiction, mise en scène, fiction, figure qui fonctionne comme un schème, c'est-à-dire une position intermédiaire qui fait le lien entre l'image, articulant la diversité sensible, et le concept (1973 : 41). Cette analyse permet donc de caractériser l'utopie comme la réalisation esthétique d'une théorie politique : elle est l'image à la place du concept, la description ou la narration au lieu de la démonstration (ou, au mieux, elle les accompagne).

La valeur de l'utopie chez Marin reste bien entendu critique, produite par la mise à distance de la réalité qu'elle opère, et même une valeur anticipatrice, mais c'est une valeur limitée : elle ne peut être que « critique idéologique de l'idéologie », critique immanente. Le discours utopique indique une contradiction du mode de production mais, dans la mesure où il ne fait que la figurer ou produire une image, il est incapable de la penser, de produire un concept et donc de résoudre cette contradiction. Pour la même raison le discours utopique, contrairement au discours philosophique, théorique et scientifique (lire : le matérialisme historique), est idéologique car il ne peut raisonner sur ses propres conditions de production – c'est là le sens du verbe « indiquer » (« ne nie pas la réalité en la transformant, mais l'indique seulement... », 1973 : 252). Ainsi, l'opposition entre l'utopie et la science que nous retrouvons ici est exprimée par le fait que l'utopie ne livre qu'une analyse préscientifique de la société, elle précède la théorie de la société et signale un manque sans parvenir à le combler elle-même : ce n'est donc qu'a posteriori, quand le concept nécessaire à l'établissement de la théorie scientifique a été produit, que son caractère d'anticipation est reconnu (1973 : 255). L'utopie n'a ainsi

pas, pour Marin, pour vocation d'être réalisée mais bien de marquer un écart ; elle peut dans le pire des cas servir de trompe-l'œil idéologique mais elle ne saurait servir de projet politique ou d'idéal de société sur lequel reposerait la pratique révolutionnaire⁵².

Barthes remarque bien le problème de l'utopie barrée de la politique, tabou de la représentation (fragment « À quoi sert l'utopie », 1975 : 80). Chez Marx, il n'y a pas véritablement de représentation de la société à venir. La distinction entre utopisme, élan imaginateur, motif existentiel, et utopie, produit, cristallisation de cet élan en une image figée, systématique, est récurrente pour tenter de « sauver » le premier contre les dérives de la seconde. Il y a là un fil rouge des textes marxistes, sous une forme plus ou moins affinée et discutée chez leurs auteurs, y compris chez E. Bloch qui tente de désarmer la connotation négative associée au concept d'utopie dans son *Principe d'espérance* (1944-1959) en mettant en avant les formes d'utopisme. Certes, ce terme a l'avantage de contourner l'évaluation rétrospective entre anticipation scientifique et non-scientifique et de souligner l'affinité qu'il y a entre les deux. L'idée de progrès est sans doute un des motifs fondamentaux, du point de vue historique, soutenant le rapprochement entre science, politique et utopie : science et savoir sont souvent les garanties de la bonne conduite des affaires politiques ou de la juste distribution des ressources. Les textes de la tradition utopique (du moins ceux traitant d'utopies humaines) traitent ainsi pour la plupart du rôle crucial que le savoir occupe dans la société idéale, quand ils ne remettent pas les clés de l'utopie aux mains de savants ou de scientifiques : ainsi, le philosophe-roi est aux commandes de la *République* de Platon, la *Cité du Soleil* de Campanella est entièrement construite de manière à totaliser la connaissance du monde, représentée sur sept murs concentriques, et la *Nouvelle Atlantide* de Bacon est gouvernée par les savants de la Maison de Salomon (Eurich 1967 : 103ss, Bruce 2008). En élargissant le concept aux utopies ou dystopies littéraires du XIX^e et XX^e, les exemples sont également nombreux de sociétés technologiquement avancées dans le futur (Wells, Huxley, Orwell...), problématisant la question du progrès – et de son contraire. Or, plus que sur le simple niveau de la thématization de la science dans l'utopie cependant, l'enjeu est pour nous proprement de nous interroger sur la possibilité d'une intention commune aux deux approches. C'est bien à ce titre que l'utopie comme fiction anticipatrice et lacunaire d'une théorie de la société nous intéresse au plus haut point – sans en rester à cette critique héritée de Marx et Engels qui condamne ce manque. Il semble raisonnable d'avancer que toute utopie est sous-tendue par une philosophie ou une théorie ; dans quelle mesure peut-on pour autant avancer que

⁵² « La pratique utopique s'instaure dans la distance entre la réalité et son autre ; elle parcourt cet écart qui est celui de la transgression même, en produisant le terme qui ne le réduit ni ne l'annule comme le font l'idéal social ou le projet politique, mais qui le dissimule et le révèle : la figure utopique » (1973 : 252). C'est également l'objet du (court) chapitre 14 d'*Utopiques* : le commentaire de la condamnation par Marx de l'Icarie d'Étienne Cabet.

la théorie est sous-tendue par un utopisme – et que tout utopisme n'est pas lui-même toujours sous-tendu par une forme d'utopie ?

Dans l'ouvrage *L'Utopie et les utopies*, antérieur à l'élan marxiste et scientifique des années 1960, le philosophe des sciences Raymond Ruyer donne à l'utopie une intention « scientifique et technique », « elle est à la fois spéculative et praticienne » (Ruyer 1950 : 4-5). Il avance même le concept de « mode utopique » comme « type général de la pensée » :

Le mode utopique appartient à l'ordre de la théorie et de la spéculation. Mais, au lieu de chercher, comme la théorie proprement dite, la connaissance de [ce] qui est, il est exercice ou jeu sur les possibles latéraux à la réalité. (1950 : 9)

La distinction essentielle avec l'hypothèse scientifique est selon lui le fait que l'utopie est une expérience mentale qui s'autorise la « tricherie » : elle s'arrête en chemin, cédant au plaisir de la représentation imagée, ou elle se permet l'exploration délibérée d'impasses. Laurent Loty qualifie l'utopie de « politique-fiction, un mode d'expérimentation par l'imaginaire d'hypothèses anthropologiques, économiques et politiques » (Loty 2002 : 200) : l'utopie comme fiction à partir de questionnements de l'ordre des sciences sociales. Ajoutons que cette fiction permet encore de défendre ces représentations et positions de manière critique et polémique, quoiqu'elle le fasse toujours dans un cadre en premier lieu fictionnel qui la distingue ou du moins qui en fait une catégorie particulière de l'essai (la fiction prime sur ou absorbe l'analyse et l'argumentation). S'il est permis de voir un caractère scientifique dans l'utopie, au moins au sens où elle est une expérimentation de pensée, la question est de savoir dans quelle mesure nous pouvons attribuer un caractère utopique à la science ou la théorie. Antoine Picon (2002) remarque avec justesse qu'il est malaisé de séparer, lorsqu'elle répond à l'idéal de progrès, l'ambition qu'a la science de connaître le monde et la société de l'ambition de les transformer. Il constate que l'évolution de la science, de discours formulant des hypothèses sur le monde et issu du giron de la philosophie à la pratique contemporaine aux enjeux sociaux, économiques et politiques, semble l'avoir éloignée de l'utopie. Cependant, il établit une permanence de leurs liens sous deux aspects, premièrement celui du laboratoire comme lieu à part (et son extension de « cité savante ») et, ce qui nous intéresse, celui d'une dimension utopique de la pratique scientifique mue par des idéaux, des ambitions expérimentales ou ce qu'il appelle encore « potentiel d'espérance » :

En aval de la dimension utopique à l'œuvre dans la définition du laboratoire comme dans celle de la cité savante, on peut alors s'interroger sur la part d'utopie que comporte la construction de notions clés de la pratique et du discours scientifique comme l'objectivité. (Picon 2002 : 209)

Selon nous, il est possible d'aller plus loin encore que de simplement parler d'idéal ou d'ambition et de nous demander si la théorie ne témoigne pas d'un

geste similaire au mode ou à la pratique utopique quand elle procède, sinon d'une forme d'imagination, d'un mouvement d'abstraction qui est une prise de distance avec le réel empirique ou, si on veut éviter une dichotomie trop simpliste entre réel et imaginaire, déploiement d'un jeu d'espaces. Ce postulat n'est pas suffisant en soi. Creusant le concept de « latéralité », de pensée qui s'écarte du donné pour l'expérience mentale de l'exploration des possibles, Ruyer en vient à déclarer que « la conscience la plus fruste n'existe que parce qu'elle est « utopiste » pour les objets les plus usuels de son monde » (Ruyer 1950 : 15). Entendue ainsi, la conscience pensante semble naturellement portée vers l'écart. Le moment spéculatif ou véritablement expérimental de la science, avant qu'elle ne se soit constituée en système ou avant la vérification empirique, pourrait donc être utopique en ce sens. Ruyer prend même l'exemple des géométries à n dimensions ou non euclidiennes comme analogues à l'utopie au titre d'exercice de pensée – et ce d'autant plus qu'elles ont pour ambition une critique de postulats inconscients (1950 : 10 & 20). Le rapprochement s'enrichit dans le cas des sciences humaines, a fortiori quand elles prennent la société pour objet. Examinant le problème de l'abstraction théorique et des concepts opératoires pour une étude des phénomènes culturels, Max Weber caractérise ainsi d'« utopie » la construction d'idéaux-types, « tableaux de pensées homogènes » rassemblant des phénomènes ordonnés sous différents points de vue et auxquels le chercheur confronte ensuite la réalité (Weber 1904 : 140ss). L'utopie est ici assimilée au processus d'abstraction et par là faite moyen d'expérimentation scientifique en vue de comprendre la signification des phénomènes culturels⁵³. Lévitass, réfléchissant à des formes contemporaines d'utopies, s'intéresse à titre d'exemple au modèle du marché libre : elle en constate le caractère utopique non seulement comme modèle théorique d'organisation économique et sociale, mais encore comme base à des politiques de transformation de la société indépendamment des résultats de son application (Lévitass 1990 : 187). Nous sommes ici en présence d'une utopie avant tout au sens de modélisation abstraite de la société, qu'elle ait pour fonction la connaissance ou l'action.

Dans le cas de notre corpus, notre rapprochement entre théorie et utopie est d'autant plus facilité que le langage scientifique ou théorique recourt au lexique de la spatialité. De fait, les sciences humaines ont connu un « spatial turn » ainsi que l'a constaté le géographe Edward W. Soja en 1989. Le concept a certes rencontré un certain scepticisme, tout *turn* signalant des effets de

⁵³ « L'idéaltype est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité « authentique », il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre d'exemplaire. Il n'a d'autre signification que d'un concept limite [*Grenzbegriff*] purement idéal, auquel on mesure [*messen*] la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la compare. Ces concepts sont des images [*Gebilde*] dans lesquelles nous construisons des relations, en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre imagination formée et orientée d'après la réalité juge comme adéquates » (Weber 1904 : 143-4, trad. J. Freund).

mode intellectuelle. Pour Soja, *La production de l'espace* d'Henri Lefebvre (1974) fait office de précurseur dans le domaine des sciences sociales (Döring & Thielmann 2009 : 7) ; B. Westphal remonte plus loin, évoquant la géopolitique de K. Haushofer et la géohistoire de F. Braudel (2007 : 44), mais force est de constater l'inflation de la réflexion spatiale dès les années 1960 et 1970. Dans « Des espaces autres », Michel Foucault constatait lui aussi le renversement du rapport entre temps et espace à l'âge d'or du structuralisme :

L'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace », bien que ce dernier ait sa propre histoire. Et d'ajouter « je crois que l'inquiétude d'aujourd'hui concerne fondamentalement l'espace, sans doute beaucoup plus que le temps ; le temps n'apparaît probablement que comme l'un des jeux de distribution possibles entre les éléments qui se répartissent dans l'espace. (Foucault, 1984 : 752).

La vision de la science dont témoigne les textes théoriques des années 1960 et 1970 trahit en effet une écriture de l'espace : il ne s'agit pas tant d'une image qui remplace le concept, qu'une image qui vient donner à ce dernier une forme sensible spatialisée.

Le statut de ce langage spatialisé a souvent été problématisé par ceux qui l'employaient, le plus souvent pour tenter d'amoindrir l'importance de ce recours à la figuration. Dans « Espace et langage », Gérard Genette fait le compte rendu de l'étude faite par Georges Matoré (*L'Espace humain*, 1962) sur la surabondance contemporaine de ce lexique spatial ; il y constate l'ambiguïté du discours spatial dans la mesure où l'espace est tantôt signifiant, tantôt signifié. Le premier usage est celui de la métaphore spatiale comme forme d'un discours sur autre chose, celui de

[...] l'espace *connoté*, manifesté plutôt que désigné, parlant plutôt que parlé, qui se trahit dans la métaphore comme l'inconscient se livre dans un rêve ou dans un lapsus. (Genette 1966 : 103)

Le second est celui de l'espace *dénoté* :

[...] l'espace décrit par le physicien, le philosophe, l'écrivain, l'espace constitué ou reconstitué par le peintre ou le cinéaste est directement visé par le savant ou l'artiste comme l'objet d'une intention claire. (Genette 1966 : 103)

Nous sommes d'avis que la distinction n'est pas si évidente dans la mesure où le passage de l'espace connoté à l'espace dénoté est de fait souvent observable dans la théorie – c'est peut-être là le vrai « lapsus », le langage des espaces, structures et des ensembles ne désigne pas seulement autre chose, il construit en mettant en scène par l'écriture un espace proprement dit (Dosse 2012b : 508ss). C'est une telle représentation qui parcourt les discours théoriques, par quoi ces derniers ne sont plus simplement utopiques mais selon nous bel et bien des utopies : espaces clos des modélisations et spectacle de formes ou, au

contraire, espaces infinis invisibles à l'œil nu mais où s'évade l'imagination des chercheurs, topologies et cartes, imaginaire de la frontière, de la traversée... Nous le voyons surtout, dans le corpus français, dans les interprétations de la clôture de la métaphysique de Derrida, ou encore dans la théorie du texte chez Kristeva (notamment toute la problématisation, dans « Distance et anti-représentation » et dans « L'engendrement de la formule », de représenter l'irreprésentable, le volume, le non-euclidien, TQ32/68 : 51-25, TQ37/68 : 36-39 & TQ38/69 : 81). S'ajoutent à cette composante formelle les positionnements politiques qui donnent la fonction oppositionnelle ou critique à tout cet imaginaire spatialisé des structures et qui permettent une mise en scènes de ceux qui l'énoncent.

En effet, l'ambition de notre corpus théorique est critique – en quoi nous rejoignons, entre autres, la conception dégagée par Ricœur. Les premières pages du texte de Marin prennent bien soin d'inscrire ses travaux dans le contexte de 1968 : moment de suspension de l'histoire et de la loi et dont seule l'Université en avait conservé des marques une fois refermé (Marin 1973 : 15-16). Selon Marin, l'enjeu était de parvenir au concept de la pratique utopique grâce à l'analyse de l'utopie, et par là en éviter les impasses pour rejoindre les mouvements sociaux :

Si la pratique utopique est le mouvement de renversement de la loi par la parole, n'était-il pas possible de découvrir la théorie de cette pratique en donnant l'utopie pour objet d'un « enseignement » tout entier saisi par l'institution et l'autorité. (1973 : 16)

L'ouvrage lui-même se situe à la suite de ces efforts – et de leurs échecs. L'utopie est la trace de la pratique :

[...] un livre destiné à la lecture solitaire qui ne conserve que les traces de son origine : le « mouvement » ne s'enferme pas dans le « volume » d'un livre, ni ne se décrit en signes d'écriture. La pratique utopique, un moment expérimentée, s'est prise dans l'institution du livre, dans la loi de l'écriture. Pourtant, les utopies n'ont jamais été que des livres. Quelle relation existe donc entre l'utopie et la pratique utopique que l'échec d'une tactique de déconstruction de l'institution nous révèle ? (1973 : 17)

Cette trace de la pratique est bien évidemment toujours un texte, comme un dépôt ; en même temps se trouve renouvelée l'idée que l'utopie participe de l'échec entendu comme l'impossibilité d'avoir résolu une contradiction historique, ou réponse idéologique à l'idéologie. En l'occurrence, Marin constate la position utopique de l'Université dans le moment 1968, entre appartenance à l'infrastructure et indépendance relative par rapport à elle :

Mais, sur ce point précis, l'idéologie universitaire devenait l'utopie académique. La séparation d'avec « la société », la constitution d'un « autre monde » n'est-elle pas la marque primitive de l'utopie ? (1973 : 19)

Ainsi est restée ouverte la question du « lieu hors lieu » duquel fournir le travail théorique nécessaire à l'élaboration d'un discours critique déjouant l'idéologie. Notre corpus théorique, au même titre que l'essai de Marin, porte donc également les traces de la pratique utopique sédimentées dans la forme figée de textes comme autant d'utopies, tentatives finies de résoudre une contradiction – en dernier lieu tentatives mises en échec.

Le jour se lève à l'Est – La Chine

À en lire les revues à la fin de la décennie 1960, l'utopie semble être la donnée absente de « l'avant » 1968. Il s'agit bien sûr d'un discours rétrospectif, mettant en avant le sentiment de perte de sens dans un monde régi par la rationalité scientifique. Le numéro 2/68 de *Profil* est ainsi consacré aux années 1950, analysées dans leur contraste avec la décennie en cours : Jan Erik Vold, dans son éditorial, qualifie ainsi cette décennie de « fatiguée » et « confuse » (« de trøtte femtiårene / de forvirrede femtiårene », P2/68 : 2). Là, Vold s'entretient avec son collègue écrivain Finn Carling, qui avait déjà écrit en 1954, dans le journal *Morgenbladet*, sur le sentiment d'isolation et d'impuissance régnant dans la société technocratique contemporaine, et affirme bien le contraste qu'il observe avec la génération d'écrivains des années 1960 qui cherche à rompre avec ce syndrome. Les œuvres littéraires elles-mêmes portent cette désillusion, notamment chez Solstad. Dans *Arild Asnes 1970*, elle s'exprime ici sous la forme du sentiment d'impuissance face à la « machine à mouvement perpétuel » (« evighetsmaskin », Solstad 1970 : 147), système qui prive les individus de leur histoire. Ces derniers éprouvent durement la fausseté du jeu social et leur propre inauthenticité, pris dans des rôles qui leur sont imposés avec les attentes qui leur sont afférentes : cette génération « gâtée » se sent désengagée vis-à-vis du modèle social-démocrate qui l'a produite et qui ne parvient plus à susciter l'adhésion faute de vision politique. Dans *Gymnaslærer Pedersen*, ce motif du « *perpetuum mobile* » est repris et cette génération, prise par le sentiment d'inutilité et d'indifférence, appelée « enfants de l'État-Providence » (Solstad 1982 : 18-19) – expression qui n'est pas sans rappeler celle de Theodore Roszak qui, dans son ouvrage *The making of counter-culture* de 1969, décrit ce syndrome des « enfants de la technocratie » en rébellion contre leurs parents et en rupture avec toutes les institutions qui représentent les générations précédentes. Il utilise ce terme de « technocratie » pour caractériser les sociétés occidentales dans lesquelles tous les aspects de la vie humaine sont organisés rationnellement dans une structure gérée par des experts et le marché : une structure englobante, supra-idéologique, en amont même de tous les clivages politiques (1995 : 5-8).

Les fondations du structuralisme sont souvent associées à une attitude antihistorique caractéristique des années 1950, où la recherche des invariants prime sur celle du changement. C'est cette conception courante qu'un historien comme Michel Winock reprend (1997 : 547), inscrivant l'émergence de

ce champ sur le fond de la « fin des idéologies ». F. Dosse envisage encore ce climat intellectuel sur un temps plus long, comme la persistance d'un pessimisme culturel européen fondamental après les deux guerres mondiales qui ont achevé de tuer l'optimisme positiviste du XIX^e siècle ; il parle ainsi de « présent sans devenir » pour caractériser le sentiment d'un présent et d'un futur comme répétition de l'ancien (2012 : 408), tandis que l'émergence d'une conscience planétaire achève de consacrer le passage d'une compréhension temporelle à une conception spatiale d'un monde désormais clos (2012 : 413). Les désillusions politiques de la gauche sont particulièrement fortes après la déstalinisation puis les événements hongrois de 1956. En 1967, F. Furet propose un diagnostic du structuralisme dans le sillage de Lévi-Strauss : selon lui, ce nouveau paradigme philosophique et épistémologique est vécu par les intellectuels et universitaires français comme un refuge après les déceptions du marxisme et de la décolonisation qui ont tous deux éteint l'espoir d'un rôle révolutionnaire à jouer en France ou dans le monde (1984 : 31). Il décrit ainsi le structuralisme comme porteur d'une utopie primitive et mélancolique :

Lévi-Strauss writes of a world in which the eagle, the bear and meadow sage still exist, but he believes no more than Rousseau, who is one of his favorite authors, in a return to a primitive happiness that has disappeared forever. (1984 : 31)

Ce modèle anthropologique a selon Furet déplacé la vision temporelle du développement de l'humanité en une typologie des cultures comme modes de résolution de la confrontation entre homme et nature (« a multiplicity of cultural solutions of the eternal conflict between man and nature », 1984 : 32), tandis que la psychanalyse s'est également engouffrée dans cette brèche pour élucider l'inconscient collectif. Il analyse ainsi, dans la rencontre entre marxisme et structuralisme, la permanence du premier comme un « héritage politique » ou un idéal plus que comme une théorie proprement dite (1984 : 35) – mais il note également la vigueur d'un autre croisement, incarné par Althusser, dont il nous faut rendre compte plus en détail par la suite. Or, toute l'ambiguïté de la théorie va bien reposer sur le caractère « authentiquement » marxiste d'un structuralisme revitalisé ou transformé par la vague de mai 1968 – question éminemment polémique dans le champ français, et qui occupe également la réception scandinave. En effet, c'est avec ce revirement du climat politique et intellectuel que l'utopie politique fait son retour et vient briser le cadre serein de la contemplation théorique des structures auparavant supposées immuables. Ironiquement, le constat de la désillusion des intellectuels français pousse Furet à se prononcer un peu trop tôt sur le manque d'enracinement d'un marxisme « chinois », bien qu'il n'écarte pas la possibilité que le feu révolutionnaire puisse renaître à tout moment, attisé par un vent d'Est (1984 : 29-30).

La Chine de la Révolution culturelle lancée par Mao Zedong pose un défi aux intellectuels et artistes de *Tel Quel et Profil*, quoiqu'ils se défendent de le considérer comme utopie ou même comme « modèle ». Dans sa « Réponse à la *Nouvelle Critique* », Maria-Antonetta Macciocchi, dont l'ouvrage sur la Chine sert de prétexte à la rupture telquelienne avec le PCF en 1971, oppose la « réalité objective » au concept de « modèle » :

La Chine, réalité objective révolutionnaire énorme pour tous les prolétaires, est dite *mythique, métaphysique et imaginaire* [...] ma façon de traiter la Chine est partie d'un principe essentiel que j'ai affirmé au début même de mon livre : la fin de tout modèle, de toute idée parfaite ou platonique de construction du socialisme... (Macciocchi, TQ48-9/72 : 83-4)

La notion de modèle recouvre ici l'utopie comme construction abstraite qui caractérise le socialisme occidental idéaliste-mécaniste : les discours de ces derniers, par mécompréhension ou stratégie, produisent une vision négative – et inactuelle selon Macciocchi – de la Chine, voire relaient un portrait noirci lancé par les communistes prosoviétiques. Contre le principe du modèle, c'est l'analyse qui doit prévaloir : la Chine n'est pas un exemple à suivre mais une « clé » d'analyse. Si la démarcation nous semble être essentiellement rhétorique, son intérêt réside principalement dans l'opposition entre statique et dynamique⁵⁴ : la révolution est un processus, il ne saurait exister de société socialiste définitivement achevée, il n'y a rien que des constructions toujours dans le mouvement de la réalisation. Si exemplarité il y a, c'est uniquement dans la pratique.

Dans les « Positions » d'hiver 1971, cet ancrage dans la ligne chinoise est présenté comme la seule option viable contre le dogmatisme stalinien et le révisionnisme pour l'avant-garde (« cette critique de gauche (réellement léniniste) ne peut que rencontrer la position chinoise », TQ47/71 : 138). La Chine actuelle est le résultat d'une méthode dont les bases avaient été jetées par une tradition de pensée matérialiste radicalement différente de la philosophie occidentale. *Tel Quel* propose un regard double sur l'histoire culturelle de la Chine, notamment le taoïsme et sa rivalité avec le confucianisme⁵⁵, et sur les développements politiques contemporains, s'appuyant sur les travaux des sinologues établis comme M. Granet et J. Needham ou militants comme Michelle Loi. Cette dernière consolide bien le principe selon lequel c'est à la théorie qu'incombe le travail permettant de lier la pratique française à la

⁵⁴ « Le but historique que nous percevons aujourd'hui [...] est celui de l'analyse des sociétés de transition vers le socialisme, non plus mécaniquement ancrées à un idéal de socialisme comme le « modèle soviétique » et, par conséquent, la définition de la nature du socialisme, sur le chemin de la construction d'un socialisme original » (TQ48-9/72 : 97).

⁵⁵ Tous deux étant identifiés aux pôles respectivement matérialiste-dialectique et métaphysique de la philosophie chinoise.

pratique chinoise par-delà les différences historiques et culturelles⁵⁶. Malgré l'ambition scientifique, il est évident pour nous que la Chine est la surface de projection de l'utopie de la théorie ; elle est la clé de voûte du projet révolutionnaire. Il ne s'agit pas seulement du bénéfice du recul, permettant de trancher a posteriori sur le degré de possibilité du projet, mais bien de cet utopisme moteur de la théorie. Dans son étude *Chinese dreams* (2004), Eric Hayot se penche sur différents discours qui, produits par et autour d'agents littéraires occidentaux du XX^e siècle, ont contribué construire des images « chinoises », une ou des « Chine » - Pound, Brecht et enfin *Tel Quel*. Il traite ces représentations de « rêves » afin de les considérer non pas d'un point de vue moral, comme tend à le faire la critique orientaliste (Said 1978), mais sous l'angle de l'imagination⁵⁷. Cette Chine rêvée est une catégorie particulière selon Hayot, « rêve devenu réalité » (« a dream come true », 2004 : 122) entre utopie et représentation orientalisante de la Chine contemporaine. L'ambiguïté de la Chine telquelienne, voire de la Chine des intellectuels français durant les années 1970, est en effet la suivante :

« China » at this moment included both aspects of China at once, a mythical and utopian version laid on top of the actual one, in a kind of dual topography of attention and desire. (2004 : 116)

Cette dualité est celle de la Chine mythique « classique », avec sa tradition culturelle et les attributs qui lui sont ordinairement alloués dans le discours orientaliste (« ancienne », « éternelle », « mystérieuse ») et de la Chine contemporaine, dirigée par la politique maoïste, l'écart entre les deux ouvrant l'espace de la pensée théorique telquelienne. Si les témoignages factuels ou comptes rendus politiques sur la Chine cohabitent avec les essais d'histoire des idées et des arts chinois, ce sont avant tout ces derniers qui constituent un fil rouge durant la vie de la revue.

Le rapport de fascination de TQ à l'écriture chinoise témoigne bien des tendances orientalistes de la revue. Dans ses traductions des poèmes de Mao, dont la série est inaugurée par le numéro 40 (1970), Sollers supprime la ponctuation et la syntaxe et livre une lecture littérale, ou du moins très proche du texte source, afin de rendre l'effet d'étrangéité que revêt la langue chinoise pour un public occidental⁵⁸. Jusque dans le milieu de la décennie 1970, le

⁵⁶ « il ne vous est plus possible de dire comme les sinophobes [...] que la pratique française n'a rien à voir avec la pratique chinoise : entre elles la théorie. C'est à nous de voir ce que cela peut, doit donner chez nous. Il est trop facile de se réfugier derrière l'argument dépassé de l'irréductibilité Orient/Occident » (TQ48-9/72 : 112).

⁵⁷ « *Chinese Dreams* aims, then, to record not only the causes and effects of that Chinese dream – its practical shapes, its shifting sources of origin – but also to acknowledge the lived experience of its opaque, undomesticating imagination » (Hayot 2004 : xiv).

⁵⁸ Il suit en cela la démarche qu'Ezra Pound a adoptée dans *Cathay* (1915), son anthologie de « traductions » de poèmes chinois (Hayot 2004 : 30-1).

Timonier est encore présent dans son rôle d'écrivain : le numéro 66 s'ouvre encore sur deux poèmes de Mao, dont la figure reste relativement épargnée par la critique telquelienne – y compris lorsque la revue prend une distance ferme avec le maoïsme deux numéros plus tard. Sollers est sans aucun doute séduit par la composante visuelle de la langue⁵⁹ ; la description littérale des caractères est souvent précisée, ainsi pour celui de « contradiction » se décomposant en « javelot » et « bouclier » auxquels on ajoute « parole ». Le fonctionnement du chinois, reposant sur la proximité syntaxique déterminant le sens de l'idéogramme dans le discours (par opposition au caractère ayant également un sens hors-contexte), fait office, selon Sollers, de preuve supplémentaire de la proximité entre le « catégoriogramme » et le fonctionnement de l'inconscient (Sollers, TQ45/71 : 8-9). Il y a dans ces conceptions esthétiques une médiation de Pound ; c'est Denis Roche, rédacteur jusqu'en 1973, qui en a fait les premières traductions en français dans les colonnes de la revue⁶⁰. Cette interprétation littérale de l'idéogramme est pourtant écartée dans plusieurs contributions, dans les colonnes de *Tel Quel*, de spécialistes en linguistique chinoise⁶¹, mais elle s'approche davantageusement de la sémanalyse de Kristeva. L'ambiguïté apparaît bien dans l'écart entre les deux plans du rêve devenu réalité, le mythe et le pays réel : les structures différentes qu'étudie la science pour décentrer le regard et le sortir des carcans de la culture occidentale sont aussi chargées de représentations et de propriétés nourrissant la dynamique utopique – non pas comme modèle à suivre mais comme clé de la transformation.

Certes, la culture chinoise n'est pas la seule à intéresser les recherches de la revue. De fait, le groupe fédère des travaux sémiotiques touchant à de nombreux autres systèmes signifiants non-occidentaux, quoique de manière plus secondaire. Ici aussi, *Tel Quel* se place sous la tutelle de ses modèles – notamment Artaud et ses recherches sur la poésie mésopotamienne et védique présentées par Paule Thévenin (TQ39/69 et 40/70). Kristeva s'intéresse également à l'Inde par l'intermédiaire des sémioticiens soviétiques, notamment de l'Université de Tartu (l'Estonie ayant été annexée à l'URSS jusqu'en 1991). Dans le numéro d'hiver 1968, elle introduit le texte de L. Mäll consacré au

⁵⁹ Selon P. Forest, l'intérêt de Sollers pour l'Empire du milieu était déjà vif avant 1968, de là un dilemme lors de la politisation pour déterminer si la revue devait se rapprocher plutôt du PCF ou des maoïstes (Forest 1995 : 274-276).

⁶⁰ En l'occurrence les Cantos IV dans TQ6/61 et LXXXVI et LXXXVIII dans TQ68/76.

⁶¹ Voir notamment Chi-hsien Cheng dans le numéro double 48-9 : « Force nous est cependant de constater que les idéogrammes, dans leur grande majorité, ne suggèrent plus guère visuellement les choses désignées et que d'autre part ils subissent dans le langage ordinaire les contraintes syntaxiques, tout comme les mots de n'importe quelle autre langue. Ce sont des signes linguistiques ; il n'y a qu'en les considérant comme tels que nous pouvons saisir pleinement leur réalité... » (TQ48-9/72 : 34). Dans le même numéro, Viviane Alleton insistant sur le fait qu'il s'agit non pas de symboles mais bien d'une écriture respectant l'arbitraire du signe et ne donnant pas accès à une compréhension immédiate (TQ48-9/72 : 49-50).

Sunyatava, qui lui permet en retour de penser un premier avatar du « sujet en procès », ici ce qu'elle appelle « sujet zérologique », un sujet vide « oriental » de la pratique signifiante poétique, libéré de la représentation, par opposition au sujet occidental pris dans la représentation et la métaphysique du signifié (Kristeva, TQ32/68 : 49-54)⁶². L'Inde remplit la même fonction que la Chine, point d'appui permettant de briser l'enclos de la tradition occidentale. Cependant, elle ne cristallise logiquement pas le rêve politique comme le fait la République populaire, qui incarne la conjonction idéale des paramètres culturels et politiques.

Hayot avance encore un argument pénétrant à plusieurs égards : la dualité du rêve devenu réalité, de la Chine rêvée et réelle à la fois, recoupe l'opposition entre Chine textuelle et Chine géographique. Il y voit là un lien avec les conceptions développées, notamment par Foucault (la Chine comme région du monde bien déterminée et en même temps « réservoir d'utopies » dans l'introduction de l'essai *Les Mots et les choses* de 1966) et Barthes (*L'Empire des signes* consacré au Japon), de ce qu'il appelle « theoretical geography », en d'autres termes la compréhension du monde comme un texte, remettant ainsi en question la dichotomie entre réel et imaginaire. De ce point de vue, la Chine « classique », culturelle, incarnée dans et par ses textes (sa langue et son écriture), manifestée dans les productions littéraires (par ex. *Drame*, « roman chinois », ou les traductions de Mao) aussi bien que la Chine contemporaine, attestée par les sinologues dans leurs descriptions, aboutissent à constituer l'espace rêvé, utopique bien qu'ancré dans une réalité géographique. Ici encore, nous rejoignons la caractérisation de l'utopie comme pratique textuelle/littéraire que nous avons lue aussi bien à partir de Barthes que Marin et Ricœur. C'est par un discours non seulement sur la Chine, fût-il littéraire ou politique, mais encore qui se présente comme émanant de Chine (ce qu'enseigne la Chine), que *Tel Quel* ouvre les portes de l'imagination utopique. Cette Chine textuelle est aussi l'objet utopique qui sous-tend l'étude structurale derrière l'objet empirique de la Chine contemporaine : ce qui garantit la solidarité de la politique avec la théorie.

En devenant maoïste, *Profil* ne problématise pas véritablement le « modèle » : elle se concentre sur des questions de stratégie sur le front occidental, spécifiquement norvégien. Le discours est mu par l'utopie de la révolution, objectif final de toute la lutte qui anime le mouvement – mais toute la question est de savoir dans quelle mesure cette utopie se rapporte à la Chine. En outre, en devenant militante, la revue sacrifie une grande part de son travail d'élaboration théorique : les marxistes-léninistes norvégiens veulent en premier lieu appliquer la pensée de Mao de ce côté-ci du globe. En 1973, Reidar Mathistad soutient que l'art vietnamien constitue une étape plus avancée que l'art chinois

⁶² On retrouve encore l'Inde dans l'intervention de M. Biarreau, « Théorie du langage en Inde », prononcée dans le cadre du séminaire de Kristeva de 1973-1974 à Paris VII sur les « Pratiques signifiantes et modes de production » (TQ60/74).

dans la mesure où il n'est pas seulement politique, servant à la propagande anti-impérialiste, il est l'incarnation même d'un modèle d'art véritablement mobilisé, érigé en arme sur le front (P4-5-6/73 : 45). Cependant, la solidarité est plus particulièrement marquée, dans la première moitié de la décennie 1970, avec deux fronts particuliers : le Vietnam et l'Albanie. Le romantisme de la guerre de libération développé par *Profil* s'exprime à cet égard à travers de nombreux textes, poèmes ou nouvelles, inspirés par ou dédiés à la lutte vietnamienne. L'Albanie quant à elle intéresse particulièrement les profilistes en tant que régime socialiste européen ayant, tout du moins officiellement, pris parti pour la Chine de Mao plutôt que pour l'URSS. Plusieurs récits de voyages sont documentés dans la revue sous forme plus ou moins littéraire, notamment par les auteurs Bård Isdahl (« Pusterom (Albania) », P4/74 : 14-5) et surtout E. Haavardsholm qui, dans son roman *Historiens Kraftlinjer* (1975), met en scène la visite (basée sur sa propre expérience) d'une délégation norvégienne et de la prise de conscience de l'un des membres de la nécessité du changement vers le socialisme. Le roman compte parmi les ouvrages les plus cités dans *Profil* – quoique les comptes rendus ne soient guère tendres, jugeant le récit trop intellectuel, trop « petit-bourgeois » encore.

En ce qui concerne la République populaire elle-même, ce n'est que plus tardivement, surtout à partir de 1977, que *Profil* consacre de plus amples dossiers au pays et à sa culture. La Chine est ici aussi décrite comme pris dans un processus de lutte toujours en cours contre les tendances révisionnistes, incarnées notamment par la Bande des quatre. De nombreux entretiens avec des artistes et écrivains ainsi que des récits de visite tentent d'offrir un aperçu de la Chine « réelle », « actuelle », contre les mythes négatifs propagés par la presse occidentale au service du capitalisme impérialiste⁶³. L'intérêt des maoïstes norvégiens ne porte qu'assez peu sur la tradition culturelle spécifique au pays, à la différence des telqueliens : la revue cherche avant tout à se rattacher à des mouvements de lutte prolétarienne, en quoi la Chine n'est qu'un des différents exemples à suivre parmi d'autres – si ce n'est qu'elle est le pays où cette lutte est la plus avancée grâce à la direction de Mao. Signe d'ouverture de la revue sur tous les horizons, le numéro 3/79 propose encore un tour du monde des langues, littératures et cultures associées aux fronts anti-impérialistes, dans le Tiers-Monde (Palestine, Amérique latine, Chine) aussi bien qu'en Europe (Groenland, pays sámi, régions celtiques).

Pour maigre qu'elle devienne, la théorie littéraire profiliste prend néanmoins quelques traits chinois – outre, bien entendu, les impératifs posés par Mao Zedong à Yenan. Hayot analyse la médiation chinoise que Brecht fait dans son concept de distanciation, travaillé à partir d'une expérience du théâtre chinois – non pas comme propriété de ce théâtre mais comme conséquence de l'expérience du spectateur occidental face à l'étrangeté d'un mode de

⁶³ Voir par exemple l'éditorial du numéro 5/77, « En gammel sivilisasjon i fremste rekke i kampen for en ny verden ».

représentation différent (Hayot 2004 : 75ss). Brecht aura aussi bien marqué les écrits de Barthes dès les années 1950 (Hayot 2004, Aagard Hansen 1994) que les profilistes : il est sans conteste l'auteur de référence en ce qui concerne les ambitions théâtrales des marxistes-léninistes norvégiens, malgré les tensions sur l'application de ces principes. En 1977, dans son compte rendu du travail de l'Opéra de Pékin, Edvard Hoem rappelle brièvement cette influence du théâtre chinois sur Brecht – tout en appliquant, en sens inverse, les coordonnées de ce dernier dans sa lecture du réalisme chinois (« På teaterbesøk i Kina », P5/77 : 16). A la différence de TQ cependant, *Profil* ne développe pas de discours sur les propriétés spécifiques de la culture ni de la langue chinoise : en ramenant les productions culturelles et artistiques à la lecture sociologique et politique, elle résiste bien mieux à une tentation orientalisante.

Cela tient selon nous au fait que l'utopie des maoïstes norvégiens a des traits bien précis et identifiés, ce que n'a pas l'utopie des intellectuels français. En effet, elle se fonde sur une idylle norvégienne qui sublime le passé plutôt que d'imaginer l'avenir. De fait, le discours de *Profil* tend à opposer à la Norvège sociale-démocrate, urbaine, technocratique, une Norvège alternative, celle de la tradition populaire, de la province et de la contre-culture nationales. Cette construction recoupe des revendications bien réelles dans les années 1970, à l'exemple de la lutte pour accroître la représentation des dialectes et sociolectes contre le standard écrit pour l'essentiel hérité du danois (*bokmål*), et tente de lui insuffler un contenu révolutionnaire. À cet égard, Thon constate que le slogan du « Kamp for folkets kultur » adopté par la revue tout au long de la décennie n'a jamais eu de contenu stable, désignant tantôt la culture prolétaire, tantôt la culture folklorique ou paysanne, et que ce romantisme de la Norvège périphérique a somme toute davantage reflété la vision du centre (Thon 1995 : 193), c'est-à-dire d'intellectuels en majorité urbanisés gagnés par une nostalgie des racines. Dans son compte rendu du voyage en Albanie, Isdahl note bien que les Norvégiens cherchent une reconnaissance de leurs propres idées et conceptions du socialisme à l'étranger. Dans ce texte imprégné de romantisme révolutionnaire, l'Albanie devient un Orient de substitution en dernier lieu tout aussi éloigné de la Norvège que la Chine, séparé par un fossé tout aussi insurmontable, écart imaginaire et incommensurable caractéristique de toute utopie :

L'Albanie - un pays lointain. Quelque chose comme vingt mille kilomètres de la Norvège. Presque sur un autre continent...

Albania – et land langt borte. Noe slikt som tjue tusen kilometer fra Norge. Nesten i en annen verdensdel... (Isdahl, P4/74 : 14).

Le citoyen albanien est décrit comme un archétype de combattant dans un monde manichéen. La difficulté de pénétrer la réalité est présente dans le texte, faisant apparaître le problème de la surface et de la profondeur de l'image :

J'y suis allé avec l'appareil photo et je me suis dit : si je contrôle suffisamment bien la mise au point, si je fais ressortir les bons détails, les gens en Norvège seront plus facilement convaincus. Alors ils pourront peut-être comprendre à quoi ressemble le socialisme.

Mais une photographie est plate. Le socialisme n'est pas plat. Une photographie montre des gens. La photographie reste immobile, elle capture généralement les mouvements en moins d'une seconde - le socialisme se situe entre les moments, il est dans les déplacements. Cela en dit aussi long sur le dilemme des Albanais : le socialisme ne se transmet pas par le tourisme. La dictature du prolétariat est difficile à exposer aux visiteurs. Vous devez participer vous-même – comme une cellule sanguine dans le grand corps, comme une contribution à la grande discussion. En attendant, nous devons nous contenter de fragments et d'aperçus subtils, objets à la fois de reconnaissance et d'étonnement.

Jeg dro med kamera og tenkte : Hvis jeg kontrollerer synsbildet godt nok, trekker ut de riktige detaljene, da blir folk lettere overbevist hjemme. Da skjønner de kanskje hvordan sosialismen ser ut.

Men et fotografi er flatt. Sosialismen er ikke flat. Et fotografi viser mennesker. Fotografiet står i ro, det fanger som regel bevegelser på under et sekund – sosialismen ligger mellom øyeblikkene, den er i skiftningene. Dette sier også noe om albanernes dilemma : Sosialisme kan ikke leveres videre gjennom turisme. Proletariatets diktatur lar seg vanskelig demonstrere for besøkende. Du må delta selv – som blodlegeme i det store legemet, som innlegg i den store diskusjon. I mellomtiden må vi nøye oss med bruddstykker og skarpe glimt, både av gjenkjennelse og forundring. (P4/74 : 14)

La photographie, tout comme le texte, ne parvient jamais à rendre justice à la réalité. Cet extrait nous paraît d'autant plus utopique qu'il semble ne jamais y avoir de garantie du réel, rien qu'une pratique de l'écart que font ces traces visuelles ou écrites.

Les courants de fond qui animent les années 1960 émergent ainsi brusquement autour de 1968. Nous avons esquissé ici les tendances générales d'un réveil politique sur les champs intellectuels ou plus spécifiquement universitaires, motivé notamment par la figure de la Chine, il nous faut encore les relier à un autre domaine de positionnement des revues, domaine qui est également apparu à travers la conceptualisation de l'utopie – ou du « rêve » : l'art. Plus précisément, il nous semble crucial d'examiner la question de l'avant-garde qui fédère ces différents aspects que sont la politique, la science et l'art pour les fondre en un projet unique – sous le regard de l'utopie, suspendant momentanément les contradictions entre ces niveaux.

L'avant-garde et le rêve de révolution

La participation des artistes est en effet un aspect fondamental de cet utopisme. De fait, l'affinité de la pratique avant-gardiste pour l'utopie se laisse déjà lire dans un nom comme celui de « futurisme » : désir de changement, de

transformation de la vie, rhétorique de la dynamique et du mouvement. Pour Tania Ørum et Marianne Ping Huang, le rapport à l'utopie est une clé de lecture de l'avant-garde si elle est définie comme rupture critique avec la société et les institutions, comme dans le cas de toute la tradition historiographique après Peter Bürger ; en outre, les formes de cette utopie changent et évoluent avec le temps, des grands projets révolutionnaires aux micro-utopies ou hétérotopies contemporaines (2005 : 12).

Les années 1960 ont bel et bien vu le nouvel essor des mouvements avant-gardistes par-delà les frontières, comme l'Internationale situationniste, constellation déjà déployée au cours de la décennie précédente (Chollet 2015 ; voir Jamet 2021 sur la place cruciale de l'artiste danois Asger Jorn dans les réseaux de Cobra à l'Internationale), ou Fluxus qui traverse l'Atlantique et prend racine en Europe (Ørum 2016). Bien des facteurs expliquent la vigueur de ces nouvelles manifestations artistiques radicales, parmi lesquels la convergence des facteurs générationnels, la « jeunesse » entrant en rupture avec la culture des aînés, des facteurs technologiques, invitant à l'intégration de nouveaux médias, supports et méthodes dans la production, et bien entendu des facteurs politiques, favorisant la fusion des pratiques de création et de contestation dans les formes du happening ou des performances (Ørum 2004, 2016 : 34-36 ; Östberg sur les militants *provies* suédois, 2002 : 90ss). Ainsi, il semble qu'avec 1968 la création descende dans la rue et semble s'offrir à tout un chacun. C'est là le point d'orgue d'une refonte des visions de l'art et de la culture, repoussant les institutions, les limites entre les disciplines et les genres, et véhiculant des idées de spontanéité, d'éphémère et de collectif qui s'articulent bien avec les formes nouvelles d'action politique (théâtre de rue, affiches, slogans, graffitis...). Comprendre ce phénomène de « l'avant-garde » n'est cependant pas sans difficultés dans la mesure où le concept a fait l'objet d'analyses et interprétations différentes depuis le début du XX^e siècle. Ces difficultés sont redoublées pour nous au sens où les années 1960 et 1970 ont été un terrain de débat autour du sens même de ce concept – débat dont les pages de nos revues sont notamment depositaires.

Le terme d'avant-garde a de fait une extension variable. L'ouvrage de Peter Bürger, *Théorie de l'avant-garde*, publié en 1974, reste une des tentatives centrales de proposer un concept spécifique. L'essai se démarquait en effet d'une conception large, considérant d'ordinaire l'ensemble des expérimentations sur les langages et modes d'expression esthétiques dès la fin du XIX^e siècle (rassemblé sous le terme de *modernism* en contexte anglophone). L'approche historique de Bürger part de la place spécifique de l'art rendu autonome au XIX^e siècle, processus par lequel la constitution du marché des œuvres d'arts a supplanté les formes traditionnelles de demande sociale ou de tutelle. Pour lui, l'avant-garde désigne les entreprises d'autocritique de l'institution « art » comme domaine autonome afin de replacer la pratique artistique au cœur de la vie sociale, au contraire des expérimentations du XIX^e siècle (art pour l'art, hermétisme, symbolisme...) : il ne s'agit donc pas seulement de

transformation ou de remise en cause d'écoles ou de modes de représentation traditionnels mais bien d'une protestation contre les cadres établissant la relation entre artistes et public et déterminant le statut même de l'art et de l'artiste (Bürger 1985 : 21-22). Cela passe donc par une transformation sociale : si l'art autonome rejetait la praxis et la rationalité sociale, l'avant-garde veut combler l'écart en transformant cette praxis par l'art (Bürger 1985 : 49).

Le concept d'autonomie est ainsi central pour déterminer l'action de l'avant-garde sur le statut de l'œuvre d'art, déterminé par les trois catégories définitoires que sont la fonction sociale, la production et la réception. Après cette analyse du point de vue des piliers de l'institution « art », Bürger propose d'esquisser les contours de l'œuvre avant-gardiste comme non-organique, i.e. refusant de se refermer dans une unité harmonieuse entre le tout et les parties, sur le principe du montage (1985 : 77ss). Ce dernier lui permet également de conclure sur la rupture que l'avant-garde représente quant au problème de l'engagement : s'opposant aussi bien à Lukács qu'à Adorno, il récuse toute lecture normative qui attribuerait nécessairement à l'œuvre avant-gardiste (ou moderne plus généralement) une valeur négative ou positive du point de vue politique. En revanche, la transformation de l'œuvre en unité non-organique marque selon Bürger l'ouverture de possibilités nouvelles dans la mesure où les fragments renvoyant à la réalité, ou à la position politique, ne sauraient plus être absorbés sans reste dans la totalité organique de l'œuvre d'art bourgeoise : puisque les éléments qui composent l'œuvre résistent à l'unité ou la synthèse, la distinction entre « art pur » ou « art politique » est invalidée par le geste avant-gardiste.

Il s'agit néanmoins de possibles dégagés par le concept, car l'essai n'est pas sans des réserves quant à la réalisation de cette transformation. De fait, cette théorie porte un regard critique à la fois sur l'avant-garde dite historique, i.e. du premier quart du XX^e siècle, et surtout sur la « néo »-avant-garde des années 1960. En effet, Bürger doute de la possibilité de succès de l'avant-garde dans son ambition de détruire l'institution « art ». La réussite réside plutôt dans les conséquences tirées de cet échec, à savoir que l'institution elle-même, sa position et sa fonction définitoire pour l'œuvre ont été rendues intelligibles :

The significance of this intention [of the historical avant-garde] is not that art as an institution in bourgeois society was in fact destroyed and art thereby made a direct element in the praxis of life, but that the weight that art as an institution has in determining the real social effect of individual works became recognizable. (1985 : 83)

Le modèle théorique de Bürger reste une conception dialectique de l'histoire reposant sur une hypothèse forte : s'il se refuse à attribuer une valeur positive ou négative au projet avant-gardiste par rapport aux étapes antérieures ou à une fin ultime du mouvement historique, il entend le considérer comme une

étape logique dans le développement de l'institution « art » dans la société bourgeoise, i.e. précisément ce processus par lequel l'autonomie est devenue visible. Or, le caractère linéaire de cette dialectique est plus problématique quant à la question de la néo avant-garde qui, selon lui, rejoue le geste de l'avant-garde historique, la transformation de la praxis de la vie sociale en réintégrant l'art, mais en en niant l'intention : il affirme en effet qu'à l'inverse elle institutionnalise l'avant-garde *en tant qu'art* au lieu de tenter de détruire l'institution même qui soutient la catégorie. Cette catégorie fait donc son retour du fait de la nouvelle avant-garde, les procédures du projet historique étant récupérées à des fins artistiques (1985 : 57-58).

Bürger ne veut pas considérer ce retour en termes moraux (« trahison » du geste initial) mais comme une simple étape nouvelle du processus dialectique de l'institution art dans la société bourgeoise. Certes, il est conscient que son essai théorique est le fruit de cette période de reflux de la vague artistique et politique des années 1960. Cette conception stricte de l'avant-garde paie un prix, celui d'être placé sous le signe de l'échec, en vertu de la base matérialiste du raisonnement – les deux vagues ayant montré leur incapacité à véritablement détruire le cadre institutionnel fixé par le mode de production capitaliste. Le cadre théorique de Bürger, inscrit dans la tradition dialectique, n'est plus strictement marxiste mais il se laisse également, selon nous, comprendre à l'aune de la conception de l'utopie : le projet avant-gardiste est utopique au sens où il ambitionne la transformation de la société par la réintégration de l'art dans la vie, mais pas par la transformation de la structure socio-économique – c'est bien pour cette raison que l'avant-garde se met en lien avec les formations politiques révolutionnaires qui permettraient de concrétiser ce changement de la base matérielle sur laquelle reposent les institutions. En soi, sans ces tentatives de lier la remise en cause institutionnelle à la transformation politique, l'horizon de l'avant-garde ne pourrait être que l'échec ou la récupération – c'est bien le constat fait par nos revues dans les années 1960 et redoublé à la fin de la décennie suivante, quand la tentative d'y remédier a échoué à son tour⁶⁴.

L'étude que Bürger fait du surréalisme montre comment les formes concrètes de production avant-gardiste n'ont que partiellement rempli ce programme – seules peut-être les manifestations radicales dadaïstes pourraient correspondre au concept théorique pur. Néanmoins, la recherche plus récente montre bien comment les performances de la première avant-garde sont elles-mêmes très rapidement établies comme pratiques artistiques reconnues et identifiées (ainsi des futuristes dans les années 1920, comme le note Goldberg 2011 : 29). L'effort de penser un concept strict a donc rencontré bien des critiques et stimulé la discussion sur le phénomène. T. Ørum et Marianne Ping Huang (2005) insistent sur la quantité non négligeable de documentation grâce

⁶⁴ Nous pouvons également le proposer pour toute forme de sociologisme : un discours qui ne se rattache pas à des positions sociales peut être considéré comme utopique.

au recul depuis les années 1970 tandis que Benedikt Hjartarson (2005) renverse la perspective : selon lui, Bürger a projeté sur l'avant-garde historique le discours de la nouvelle avant-garde⁶⁵, notamment situationniste, dont il a été contemporain et dont il a partagé les références⁶⁶. Van den Berg pointe enfin du doigt l'aspect parfois arbitraire de la sélection des mouvements : Bürger a ainsi ignoré le cubisme comme le constructivisme afin de pouvoir dégager son concept (2005 : 21). Ce dernier a bien entendu affiné et nuancé ses thèses, sans toutefois remettre en question le cœur de sa conception (voir Bürger 2005).

À l'opposé de ce concept théorique restreint, les définitions sociologiques de l'avant-garde sont plus larges, notamment dans leur inspiration bourdieusienne, au sens où l'avant-garde désigne les positions du « sous-champ de production restreinte » (où le capital spécifique est au maximum par opposition au capital économique, Bourdieu 1991 : 7ss) ; sous l'effet générationnel, elle englobe à la fois l'avant-garde consacrée et les nouveaux entrants en position de contestation (Bourdieu 1998 : 262ss). Non seulement le concept est élargi mais, ici, le regard reste strictement immanent au système : les positions en concurrence n'ont de sens qu'au sein du jeu institutionnel (l'accumulation de capital spécifique), y compris celles qui prétendraient vouloir l'abolir, qui ne font que participer à ce jeu de luttes pour l'accumulation de capital symbolique (Bourdieu 1998 : 279ss). Les transformations de l'espace de positions qu'est le champ sont ainsi toujours des transformations internes mais n'engagent jamais l'existence de cet espace structural lui-même. Cette vision sociologique ne s'intéresse donc pas tant au contenu des déclarations d'avant-garde, entérinant toujours ce principe selon lequel la remise en cause de l'autonomie vis-à-vis des champs économiques ou politique n'est qu'une illusion – une utopie. Cependant, nous perdons avec elle tout critère discriminant permettant de faire ressortir les spécificités du projet et du discours de l'avant-garde (c'est bien ce que, du point de vue *théorique*, Bürger essayait de dégager) ; d'autre part, l'analyse de champ se restreint au jeu structural fermé d'un seul pays.

C'est sur la base d'une étude des réseaux transnationaux que se construit le projet en quatre volumes *A Cultural History of the Avant-garde in the Nordic Countries*, qui propose de rediscuter l'historiographie de l'avant-garde européenne (voire mondiale) à la lumière spécifiquement de ses manifestations au

⁶⁵ Le choix de Bürger est également une conséquence de l'approche historique dialectique de tradition hégélienne : il considère que les formes ultérieures permettent d'éclairer les étapes antérieures, de la même manière qu'une période historique ne peut être comprise qu'une fois achevée. Hjartarson s'intéresse, lui, à l'écart idéologique marquant entre la lecture sociologique-historique de Bürger et les bases métaphysiques-idéalistes-vitalistes des discours avant-gardistes du début du siècle.

⁶⁶ Notamment le concept de « quotidien », opposé à la « Lebenspraxis » chez Bürger, dans ses variations chez les marxistes de Lukács et Adorno à H. Lefebvre (Hjartarson 2005 : 45-46). Il confronte également les analyses faites de la première avant-garde par Debord, en 1967, dans *La Société du Spectacle* à la théorie Bürgerienne (Hjartarson 2005 : 53-54).

Danemark, en Suède, en Norvège, en Islande et en Finlande. Ce déplacement du regard sur l'aire nordique remet en question un certain nombre de catégorisations traditionnelles que vise l'histoire croisée, et notamment la distinction chronologique en avant-garde historique et néo-avant-garde. En effet, l'historiographie courante qui s'attache à observer l'avant-garde strictement du point de vue des pays individuels n'approche que de manière fragmentée le phénomène, incarnée dans des individus ou productions relativement isolées ; le constat est d'autant plus frappant pour les pays nordiques où est observé un « retard », voire une absence, de l'avant-garde dans la première moitié du XX^e siècle, à quelques exceptions près (surtout au Danemark et en Suède). L'approche en réseau permet au contraire de faire ressortir la dynamique de l'avant-garde à l'échelle globale, des premiers foyers en France, Allemagne et Suisse, foyers auxquels participaient les artistes nordiques en séjour dans les capitales), au déclin de Paris et Berlin après la Première Guerre mondiale et la dispersion ou dissolution des réseaux durant les décennies 1920 et surtout 1930. Au sein même de la Scandinavie, le Danemark et la Suède ont été plus liés à ces réseaux internationaux, alors que la Norvège, la Finlande et l'Islande ont livré plus de résistance sous la pression d'un nationalisme culturel fort associé aux luttes pour, ou célébrations de, leur indépendance (respectivement 1905, 1917 et 1918)⁶⁷. Le cas de la Finlande montre encore l'hétérogénéité à l'intérieur d'un même pays, les élites artistiques svécophones ayant été particulièrement actives dans la propagation des expérimentations (notamment en littérature, avec des pionniers de la poésie moderniste comme E. Södergran et G. Björling)⁶⁸.

Cette approche est favorable à un concept élargi dans la mesure où le terme lui-même d'avant-garde a rarement été employé de manière homogène au sein de ces groupes ou mouvements (« -ismes » : cubisme, futurisme, expressionnisme, dadaïsme, constructivisme...) et par les acteurs. Van den Berg montre que les termes de « modernisme » ou « art moderne » étaient encore fréquemment utilisés, conséquence d'une auto-compréhension centrée autour de l'idée de « modernité » – déjà à l'œuvre chez Brandes et les hommes de la « percée moderne » à la fin du XIX^e siècle (Van den Berg 2016 : 48-49). La pratique du manifeste était également bien plus rare en contexte scandinave, ce qui renforce la difficulté à lire la présence d'une avant-garde autoproclamée. Van den Berg et Hjartarson s'accordent ainsi sur la notion d'une avant-garde plus modérée idéologiquement et stylistiquement sous l'effet de plusieurs facteurs comme le décalage chronologique, favorisant l'éclectisme esthétique (au détriment des étiquettes en « -ismes » claires) tout en désamorçant la radicalité politique, et la taille plus modeste des scènes locales où la démarcation est

⁶⁷ En 1918, l'Islande est reconnue comme État souverain avec un certain degré d'autonomie mais reste unie à la monarchie danoise ; la véritable indépendance a lieu en 1944, date à laquelle le pays devient une république.

⁶⁸ Kris rend hommage au poète par un numéro spécial (K33/87).

plus facile (Van den Berg 2016 : 38, 44 ; Hjartarson 2019 : 15)⁶⁹. Cela étant dit, des formes d'avant-garde plus expérimentale ou radicale ont vu le jour dans le premier quart de siècle, notamment à Copenhague (Emil Bønnelycke, Rudolf Broby Johansen et *Det ny Studentersamfundet*), géographiquement mieux intégrée dans les réseaux européens. Ainsi, malgré une circulation relative de l'appellation dans les premières décennies du siècle, en France notamment, l'avant-garde dite historique a globalement davantage été désignée comme telle par sa succession après-guerre, aussi bien comme modèle que comme repoussoir. Sur le plan de la recherche, le terme était encore relativement peu employé par les études publiées dans le Nord ; c'est seulement avec l'étude de Bürger que le terme s'est popularisé dans les travaux universitaires (Van den Berg 2016 : 50-52) comme complément au « modernisme ». Inversement, le cas de *Tel Quel* montre comment les acteurs du champ français ont appelé « avant-garde » la littérature que la tradition anglophone nomme « moderniste » au sens large. Le « retard » peut ainsi avec profit être conçu comme une période de transmission et de transition, faisant le pont entre les deux vagues consacrées par l'historiographie classique. Reste qu'il est indéniable, comme le rappelle Tanja Ørum dans son parcours du quart de siècle 1950-1975, que c'est cette période qui a véritablement vu l'efflorescence de groupes et mouvements locaux d'avant-garde par opposition aux positions de relais des tendances émanant du continent ou des résurgences ponctuelles.

Tenter de combiner les concepts restreint et élargi offre des angles d'approche pour notre corpus. Tout d'abord, le rôle des revues comme points de relais et d'échanges entre les groupes apparaît grâce à l'histoire croisée⁷⁰. Nos revues sont bel et bien insérées dans un circuit transnational, bien qu'à diffusion dissymétrique. Néanmoins, force est de constater que ce réseau n'est pas un réseau d'artistes uniquement mais qu'il rassemble de manière composite chercheurs, critiques et écrivains ; la prédominance des premiers et des seconds fait naturellement que ce réseau se vit comme une avant-garde théorique alliée à une avant-garde littéraire. Or, il nous semble que la revue permet justement de légitimer un positionnement avant-gardiste au sens plus restreint,

⁶⁹ Il n'en reste pas moins que certains aspects du projet avant-gardiste ont été maintenus pendant l'entre-deux guerres dans ce processus de décentralisation, parfois par continuation d'une tradition radicale-contestataire, souvent par institutionnalisation. Ainsi, on retrouve la première posture se retrouve dans les réseaux du surréalisme tardif danois, de l'expressionnisme abstrait et du projet transnational CoBrA (Copenhague-Bruxelles-Amsterdam) de la fin de la décennie 1940 (Hjartarson 2019 : 56-58) ; la seconde dans le fonctionnalisme en architecture et design concrétisant, en lien avec les politiques publiques sociales-démocrates, l'intégration de l'art à la vie quotidienne – au prix de la solubilité dans le consumérisme (2019 : 16, 20ss). Intégrer cette dernière tendance à l'avant-garde prend le contre-pied des implications politiques de l'interprétation critique d'Adorno à Bürger, mais permet pourtant de considérer de manière plus nuancée et plus globale le destin du projet avant-gardiste sur le plus long-terme.

⁷⁰ Historiquement, des revues comme *klingen* au Danemark (1917-1920) ou *flamman* en Suède (1917-1921) ont été à la pointe des nouveaux développements dans les arts, et notamment en littérature, tout comme un peu plus tard *Quosego* en Finlande (1928-29).

dans la mesure où ces plateformes contribuent à la circulation du savoir et des approches nouvelles ou expérimentales en dehors des structures institutionnelles établies, s'adressant au public des étudiants et des jeunes chercheurs impliqués dans les cercles alternatifs⁷¹. L'avant-garde « historique » était certes toujours animée par un désir théorique et avait ses relais dans la critique et l'université, conférant l'image d'un front uni (Van den Berg 2005 : 31ss) ; le futurisme russe manifeste par exemple des liens avec les milieux étudiants et les critiques comme V. Chklovski (et le groupe de l'OPOYAZ), qui a porté les casquettes de théoricien et d'artiste à la fois (Goldberg 2011 : 31ss). Cependant, d'une part les champs universitaires n'étaient pas aussi largement développés dans le premier quart de siècle que dans les décennies 1960 et 1970. Celles-ci ont également été l'âge d'or du « revuisme » ; le terme peut désigner l'influence majeure des grandes publications (comme chez Hage 2015 et Dosse 2012 : 322ss) mais il faut bien compter la multiplication des petites publications indépendantes favorisée par les techniques de reproduction à bas prix (le miméographe avant tout) – cette démocratisation aura été une des conditions essentielles d'émergence de *Poetik* et *Kod*. De l'autre, la base théorique de l'avant-garde début de siècle était plus une utopie mystique ou occulte que scientifique, ainsi que le rappelle Hjartarson – de là aussi le besoin de liquider l'utopisme pour les matérialistes de l'après-guerre (2005 : 48ss, 54). Nous sommes tentés d'avancer que c'est avec la nouvelle avant-garde que se révèle avec le plus de force cette interaction de la pratique théorique et de la pratique artistique.

L'écart entre conception restreinte et élargie tient également au problème de la relation au politique. Le terme même est certes inspiré du lexique militaire, convoquant une imagerie combative ou guerrière, et employé dès le XIX^e siècle par la gauche révolutionnaire, de la revue suisse *L'Avant-garde* d'obédience anarchiste (Bakounine) à la théorisation faite par Lénine dans son *Que faire ?* de 1902 – or, la lecture de cet essai a bien entendu été faite par nos « m-l », notamment telquelien. Le texte de Lénine se situe dans le contexte historique bien précis de la Russie absolutiste et pose la question de la ligne stratégique à adopter pour les socialistes ; c'est notamment là qu'est établie la conception léniniste du parti comme organisation motrice de la révolution contre la position d'« arrière-garde » qui ne fait que suivre le syndicalisme ouvrier. Lénine insiste tout au contraire sur la nécessité de constituer une cohorte de professionnels de l'activité révolutionnaire, une avant-garde qui sache organiser la protestation. Il ne donne pas à la classe ouvrière de position particulière dans le parti : puisque c'est l'impératif de professionnalisation de l'activité révolutionnaire qui prime sur tous les autres, les intellectuels

⁷¹ Avec l'ambiguïté que cela implique, rappelons-le, dans le cas français puisque Tel Quel reste liée, par ses contacts et contributeurs, à des institutions spécifiques sur le champ universitaire français. Elle reste néanmoins matériellement indépendante, était elle-même motivée uniquement par son propre projet financé par une maison d'édition privée.

ou bourgeois n'ont pas une place en soi secondaire. Au contraire, ils ont un rôle à jouer dans la mesure où, en tant qu'ils ont un meilleur accès au savoir ou à la théorie, ce sont eux qui contribuent à passer de la spontanéité ouvrière à la conscience de classe (l'immédiateté retombant souvent dans l'idéologie bourgeoise). De plus, l'avant-garde politique selon Lénine ne doit pas se tourner uniquement vers la classe ouvrière : elle doit au contraire toucher toutes les couches de la société où se manifeste l'opposition avec le régime et la revendication de libertés politiques. Ainsi, le point de rencontre entre l'avant-garde politique et le projet de l'avant-garde esthétique est cette volonté de pénétrer l'ensemble de la société, sur le mode de l'agitation. En outre, si l'essai ne s'intéresse pas aux artistes en propre, il laisse une place aux forces qui n'émanent pas de la classe ouvrière et à leurs compétences spécifiques⁷².

Il y a donc ici un ensemble de propositions qui ne manquent pas d'intéresser des artistes et intellectuels désireux de contribuer au changement politique. La lecture de *Tel Quel* et *Profil* fait cependant apparaître que l'adoption de la position avant-gardiste ne va cependant pas de soi durant les années 1960 – et qu'il se produit bel et bien un tournant en 1968.

Les problèmes d'un positionnement avant-gardiste : *Tel quel* et *Profil*

Les deux revues doivent en effet négocier des héritages différents dans le processus qui mène à leur constitution comme avant-garde. L'écart conceptuel entre « avant-garde » et « modernisme » se manifeste plus particulièrement dans le regard croisé : les auto-compréhensions diffèrent malgré des objectifs et des questionnements similaires. En outre, ces deux destins permettent d'observer comment le désir de fusion politique, théorique et esthétique peut aboutir dans deux stratégies radicalement différentes.

Les paradoxes d'un héritage de la rupture

Au milieu de la décennie 1960, l'appropriation d'une position avant-gardiste doit se négocier. Les positionnements de *Tel Quel* et de *Profil* montrent bien comment une stratégie similaire doit composer avec les différences d'auto-perception induite par les traditions du champ local.

La première de nos revues porte en effet un regard très critique sur la notion d'avant-garde. Dans un article de 1966, Pleynet en fait un bilan peu reluisant qui le conduit à douter de la pertinence contemporaine de ce positionnement. Selon lui, l'avant-garde a perdu sa capacité critique parce qu'elle a été

⁷² Lénine a bien entendu à l'esprit les journalistes, dont la tâche vitale est de transmettre l'information politique, et les étudiants, les universités russes étant secouées de contestations dès la toute fin de la décennie 1890.

absorbée par les institutions ou le marché de l'art : le surréalisme aura été le moment où la rupture est devenue consciente et par là lisible, récupérable, neutralisée (« Les problèmes de l'avant-garde », TQ25/66). À cet égard, il ne s'intéresse pas seulement à cet héritage européen, mais tourne également le regard vers la nouvelle avant-garde, principalement étatsunienne, notamment le *pop art* warholien, considéré en des termes peu flatteurs comme exemple typique de pratique bien trop compatible avec l'idéologie consumériste, et la littérature beatnik, subversivité modérée. Il est notable ici que Pleynet emploie les termes de « modernité » et même de « moderniste », mais dans un sens péjoratif : la rhétorique du nouveau ne fait selon lui que participer de cette répétition de la rupture institutionnalisée (Pleynet, TQ25/66 : 81ss). Pourtant, il condamne tout autant le dadaïsme pour son « extrémisme » ou son « nihilisme » : le problème est non pas tant la modération que le principe même de la « rupture » qui débouche dans son contraire⁷³.

L'exemple de *Profil* corrobore quant à lui les remarques de Van den Berg au sujet de l'auto-compréhension limitée en termes d'« avant-garde » dans le Nord : la génération d'écrivains des années 1966-1968 a le regard tout entier tourné au développement du front « moderniste ». Dès le premier numéro de 1966, la revue s'emploie à présenter les contours de ce modernisme. On trouve chez Haavardsholm (« Modernismen – forsøk på en avgrensning i idéhistorisk lys », P1/66) le refus d'une histoire linéaire que suggérerait la racine « moderne », refus similaire à la rhétorique de l'avant-garde telquelienne. En effet, il ne s'agit pas de nouveauté mais d'une tradition à part, minoritaire, de la production artistique/littéraire qui s'écarte de l'impératif de représentation comme ressemblance ou reproduction d'un réel extérieur. Il entend surtout brasser large, incluant toutes les expériences formelles littéraires ou picturales faisant jouer le figuratif et non-figuratif ; ses références sont notamment P. Lagerkvist, E. Munch, Van Gogh ou A. Jorn. Plus encore, il assigne une fonction spécifique à la pratique artistique moderniste : elle n'imité pas la réalité mais elle vise à en rendre l'expérience plus intense, elle interpelle son public, en suscitant des questions, et l'amène ainsi à participer activement à l'événement artistique. Einar Økland pose quant à lui les bases d'une nouvelle pratique de l'écriture : à une époque où tout semble avoir été dit, il s'agit d'expérimenter de nouvelles combinaisons du langage pour porter de nouvelles expériences du monde. Il ne s'agit donc plus de dire, il s'agit de faire : l'artiste devient un chimiste, un expérimentateur qui suscite des changements chez son public, voire manipule ce dernier (« Stimuli-leverandøren – ein modernistisk poet (ein sitatlaus påstand) »).

Qu'il s'agisse de lutter contre une tradition ou d'en implanter une nouvelle, l'ambition aboutit dans une même temporalité paradoxale. Haavardsholm et Pleynet se rejoignent dans la critique de la « modernité » entendue du point de

⁷³ Il prend également l'exemple de l'avant-garde italienne, suggérant les « conséquences graves » de la radicalité se retournant contre elle-même (TQ25/66 : 80).

vue d'une histoire linéaire. Sollers, dans « Réponses » (entretien d'avril 1969 paru dans TQ43/70), rejette quant à lui la catégorie de la « nouveauté ». Ce qui est en jeu pour lui ne relève plus de la linéarité chronologique mais d'une temporalité structurale, au sens où l'expérimentation sur l'écriture se situe à l'échelle de toute la civilisation occidentale :

Il faut que le travail réel, le travail révolutionnaire réel dans le langage se présente comme *ni ancien ni nouveau*. [...]

Ce que nous faisons n'est ni « ancien » ni « nouveau » au sens bourgeois, ce n'est ni d'arrière-garde ni d'avant-garde, par rapport à la bourgeoisie, c'est quelque chose qui est d'abord critique de toute la sédimentation historique de la littérature dans notre civilisation et qui peut être par exemple beaucoup plus proche d'une époque très lointaine dans le passé que de quelque chose de « moderne ». (Sollers, TQ43/70 : 73)

La rhétorique ne sort cependant pas de cette logique du radicalement nouveau, plus nouveau que le nouveau, au sens où ce travail révolutionnaire est susceptible de transformer fondamentalement cet ensemble⁷⁴. Cependant, du point de vue de la pratique artistique elle-même, il ne s'agit pas tant d'une nouveauté que d'une ouverture ou un décloisonnement généralisé par-delà les concepts traditionnels :

Dans la pratique même de l'écriture, nous essayons de ne plus distinguer entre les concepts, de roman, de poésie, de critique parce que nous nous sommes rendu compte précisément qu'un certain type de société avait besoin de la valorisation du roman, de la valorisation romanesque [...]. (TQ43/70 : 74)

[C'est une] écriture qui va essayer de relier des cultures très différentes les unes des autres, de jouer sur une aire culturelle beaucoup plus grande. (TQ43/70 : 75)

En ce sens, la radicalité est portée à son comble car elle satisfait le critère théorique posé par Bürger de remise en cause des institutions.

Ces rejets sont également symptomatiques d'un rapport problématique non plus seulement à la tradition, mais aussi aux nouveaux mouvements d'avant-garde qui se manifestent dans les années 1960. Tania Ørum analyse bien cette tension :

Avant-garde interest in mass media, popular culture and new technology was regarded with disdain by traditional left-wing intellectuals and modernist artists, who saw it as capitulating to popular tastes and succumbing to the « inhumanity » of the natural sciences. (Ørum 2016 : 21)

⁷⁴ « Nous travaillons sur deux fronts, toujours sur deux fronts, c'est-à-dire un front négatif où il s'agit de détruire aussi profondément que possible l'ancien ordre et un front de libération pour dégager de nouvelles structures, une nouvelle pensée » (TQ43/70 : 73).

Elle voit encore une stratégie opposée entre les modernistes et l'avant-garde : si les premiers veulent amener le public à l'art, la seconde veut au contraire amener l'art à son public (Ørum 2004 : 167). Ce regard négatif marque la gauche intellectuelle, attachée à des conceptions humanistes traditionnelles impliquant une haute idée de l'art, alors que les nouvelles formes de production refusent les canons et valeurs traditionnels et la distinction entre formes populaires et « nobles ». On le lit dans la condamnation telquelienne, évoquée précédemment, du *pop art*, des beatniks ou du spontanéisme contemporain. La ligne de création de la revue suit bel et bien l'exemple des textes autonomisants, apparemment renfermés sur leur pratique de la langue qui déjoue la communication quotidienne et l'instrumentalité, comme Lautréamont et Mallarmé ; textes rejetés en vertu d'arguments rationnels, moraux ou psychiatriques, comme Artaud et Sade. James Joyce est peut-être la référence non-francophone la plus fondamentale durant toute l'existence de la revue. Ce sont pourtant ces auteurs que les telqueliens considèrent comme les pionniers de l'avant-garde littéraire et dont il s'agit de réactiver ou réactualiser le potentiel de leur geste artistique, cette pratique autonomisante radicalement sceptique vis-à-vis du langage (que Bürger considère comme la dernière étape dialectique avant l'avant-garde véritable), en le liant à une position politique véritablement révolutionnaire⁷⁵. Solstad (« Norsk prosa – europeisk modernisme, antydning av et problem », P1/66) invite de son côté les écrivains norvégiens à sortir du provincialisme et de s'inspirer de la pratique des auteurs européens : la tradition romanesque locale est selon lui figée, restée identique depuis l'époque de l'industrialisation de la société bourgeoise, sans avoir été renouvelée dans l'entre-deux guerres comme dans le reste de l'Europe. Il défend cependant un ancrage national ou organique de ce renouveau, insistant sur le besoin de puiser dans la tradition culturelle du pays.

Poetik correspond aussi à l'analyse faite par Ørum bien qu'elle ne se place pas sur le champ de la production artistique et donc qu'elle n'ait pas à disputer le positionnement d'avant-garde elle-même. Ainsi, en retravaillant les textes du champ structuraliste et de la constellation telquelienne, elle se réfère à un canon d'œuvres « modernistes » plus qu'à une « avant-garde ». Il en va de même dans sa discussion de la théorie allemande, qui met elle aussi en valeur les pratiques artistiques qui se détournent de la logique sociale rationnelle-technocratique. Le numéro 18 de 1972 consacré à la « Poétique du modernisme » fait non seulement un examen critique de l'approche de l'art contemporain chez Adorno (Secher, « Kunsten og den forvaltede verden ») qu'un bilan des théories anglophones, francophones et germanophones (Madsen, « Modsigelsens poetik »). Certes, une réflexion sur des pratiques qui iraient au-delà du modernisme apparaît bien à travers cet examen critique. Ainsi, C.

⁷⁵ Voir l'extrait de *La Révolution du langage poétique* de Kristeva dans TQ56/73, qui tente de situer cette avant-garde dans son contexte original et esquisse les enjeux de l'actualisation de la démarche.

Secher, en pointant du doigt les limites de la détermination de l'art moderne par Adorno comme forme artistique correspondant dialectiquement au stade de développement des forces productives, souhaite ménager la possibilité de penser des formes révolutionnaires d'art qui s'appuieraient plutôt sur les contradictions de classe au sein de cette société : un art « post-moderniste » que lirait une esthétique « post-adorienne » (Po18/72 : 167). Cependant, rien n'est moins sûr que Secher vise par là les pratiques proprement avant-gardistes des dernières années – au contraire, il ne dit pas mot à leur sujet, se maintenant dans l'hypothétique. En outre, *Poetik* s'intéresse davantage au canon littéraire danois ou international, cherchant à le disputer à la pédagogie conservatrice ou traditionnelle, qu'aux productions contemporaines.

La lutte sur le champ artistique amène donc à tracer des lignes de démarcation fermes et à revendiquer des filiations. Les discours manifestent bien le paradoxe commun au discours de la modernité et de l'avant-garde, où le désir de rupture avec les prédécesseurs en vient à s'exprimer comme rupture avec la rupture, nouveauté qui ne se voudrait cependant pas éphémère ; *Tel Quel* est amenée à une danse délicate autour du terme d'« avant-garde » là où *Profil* met en scène un nouveau départ à partir d'une tradition locale absente. Les prises de positions politiques vont cependant faciliter, dans les deux cas, l'appropriation d'un rôle avant-gardiste, explicite ou non.

Constitution d'une avant-garde révolutionnaire

Tel Quel assume plus ouvertement le statut d'avant-garde littéraire quand le lien avec la lutte politique laisse espérer un remède aux impasses de l'avant-garde historique. On l'aperçoit déjà dans la reproduction d'un entretien avec Edoardo Sanguineti (trad. J. Thibaudeau) intitulé « Pour une avant-garde révolutionnaire » où sont exposés les enjeux d'une avant-garde marxiste (TQ29/67). Le discours de Sanguineti est fortement construit sur le concept gramscien d'hégémonie culturelle : le rôle de l'avant-garde est de transformer cet ordre hégémonique bourgeois, ce qui ne peut se faire que par de l'« anti-art » qui livre une lutte consciente, du point de vue des institutions, contre le marché et du musée et qui mobilise, du point de vue du langage, des expériences qui échappent à la rationalité ordinaire communicative-instrumentale (TQ29/67 : 93). La question de la révolution est posée dans la mesure où Sanguineti accepte le risque de récupération du projet subversif : il s'intéresse davantage à la mutation structurelle qui s'opère de l'intérieur, par la critique, en quoi le jeu de l'avant-garde est toujours risqué, engagé face aux canaux de diffusion qui peuvent toujours la rattraper (TQ29/67 : 95). La publication de ce texte, ainsi que d'autres contributions de Sanguineti, Umberto Eco ou encore Nanni Balestrini, durant la décennie 1960 et jusqu'au début des années

1970, témoignent de liens récurrents avec le milieu de la néo-avant-garde italienne⁷⁶.

En 1968, les écrivains profilistes ressentent l'appel d'un présent en transformation mais qui leur semble étranger ou inaccessible. Dans « Det muliges kunst, essay om tid og eksplosiver » (P1/68) Hansmagnus Ystgaard défend contre Helge Rykkja sa conception paradoxale de la temporalité de l'engagement (« å være engasjert vil si å forholde seg fortdig til samtida ») : il constate la difficulté de surmonter un clivage entre un temps subjectif, intérieur du sujet artiste, et le temps objectif de l'histoire, autrement dit l'impossibilité de véritablement rejoindre l'instant présent. Par conséquent, il estime, dans une perspective réminiscente des thèses d'Ernst Bloch, qu'il faut concevoir le présent dans la continuité du passé non pas sur le mode de la détermination linéaire stricte, comme une structure donnée et verrouillée de l'existence, mais comme ce qui du passé est possible, ouvert, pas encore structuré (« den delen av vår fortid vi ennå ikke har underlagt oss, og som derfor er amorf og ustrukturert », P1/68 : 18). Il définit un « art du possible » comme l'art de voir les possibilités d'intervention dans ce qui semble déterminé :

C'est une forme de politique qui peut être conduite aussi bien par les membres du parlement, les mères au foyer que les écrivains, et c'est ça que j'entends par un vrai engagement – ce qu'il fallait démontrer.

Det er en form for politikk som kan føres både av stortingsmenn, husmødre og forfattere, og det er dette jeg mener med et virkelig engasjement – hvilket skulle bevises. (P1/68 : 18)

C'est un idéal avant-gardiste de démocratisation de l'action politique et artistique, rendue accessible à tous, qui se dessine ici.

Le problème qui se pose avec une force de plus en plus accrue est celui des institutions bourgeoises et du marché qui imposent leur loi à la production artistique. A la fin de 1967, Solstad théorise le rôle de l'artiste comme saboteur (« Om forfatterens rolle i samfunnet », P4/67). Il part du constat que l'écrivain est un outsider forcé de jouer le jeu des institutions littéraires et médiatiques pour remplir son rôle de formateur d'opinions (« opinionsdanner ») ; la stratégie qu'il propose ici (aux yeux de tous !) est donc de faire semblant, de jouer au clown, jusqu'au moment où il abat son jeu et touche son public, comme par un « choc électrique ». Toute la difficulté est de trouver un nouveau public qui ne soit pas la grande bourgeoisie culturelle – un public intéressé par une culture non encore établie, qui va au cinéma, qui écoute du jazz, qui s'intéresse à la politique ou à la science... quitte à ce que l'écrivain lise sur les lieux de travail ou écrive trop simplement. Dans « Spilleren » (« Le joueur »), une contribution à l'anthologie *Moderne prosa : arbeidsbok frå eit litteratureseminar*

⁷⁶ Forest rappelle le rôle clé de Jacqueline Risset comme médiatrice des textes français en Italie et des textes italiens en France (1995 : 524).

(dirigée par P-H. Haugen, T. Obrestad et E. Økland, 1968)⁷⁷, Solstad fait le lien entre une nouvelle pratique d'écriture (la forme courte en prose) et la transformation de la place de l'écrivain dans la société. Il note que le rôle de l'auteur révolutionnaire est déjà inscrit dans les positions attendues par le champ littéraire bourgeois libéral qui permet cette fausse liberté : il s'agit donc ici aussi de faire semblant, d'entrer en « clandestinité » pour échapper à ce rôle traditionnel, en prendre le contrôle et non simplement s'y conformer (1968 : 28ss)⁷⁸. Sous la pression de l'actualité politique et sociale, ces positions ne suffisent plus pour Brynjulf Mugaas (« Kampen mot den borgerliggjorte kulturen », P1/68) et Helge Rykkja (« Tilføyelse til Mugaas », P1/68). Tous deux estiment que le jeu doit être mené jusqu'au bout : il faut s'affranchir des institutions matérielles pour créer des canaux de communication propres.

Il est notable que l'auto-perception comme avant-garde ne va toujours pas de soi. Le terme n'apparaît guère davantage après 1968 : celui de modernisme disparaît au profit de « révolutionnaire » ou « progressiste ». Jahn Thon considère que la phase véritablement avant-gardiste de la revue se situe entre 1968 et 1969, sous l'impulsion précisément de Rykkja, Ystgaard et Jan Carlsen, qui restent encore dans la rédaction jusqu'en 1970. Il s'appuie précisément sur le concept de Bürger et l'impératif de lier nécessairement la transformation des normes esthétiques à la critique de l'institution et de ses canaux matériels de transmission, afin de réintégrer l'art à la vie ; or, c'est bien cela qu'il observe dans le projet des trois rédacteurs, qui liquident les problématiques de la génération moderniste de 1966 – laquelle quitte la direction de la revue, à l'exemple de Solstad pour qui le numéro sur l'OTAN n'a plus rien de littéraire (Thon 1995 : 108).

Si c'est la conjonction avec la lutte politique qui ouvre la voie à un retour de l'affirmation avant-gardiste, les deux revues font l'expérience des difficultés de ce projet. P. Forest détaille dans son histoire comment les liens de *Tel Quel* avec le PCF se font plus resserrés dès 1966, et ce grâce à la relative ouverture du parti en matière d'art (réunion du comité central à Argenteuil en mars). Le rapprochement renforce l'insertion de la revue dans le puissant réseau culturel communiste – notamment les revues comme *Les Lettres françaises* et la *Nouvelle Critique* – et amène de nouveaux contacts durables, comme Jacques Henric, futur membre du comité de direction d'*art press*⁷⁹ (lancée en 1972), et des membres d'importance, comme Jean-Louis Houdebine (également rédacteur, avec Guy Scarpetta, de *Promesse*), Pierre

⁷⁷ Cette anthologie est publiée aux éditions Det norske samlaget, créée en 1968 pour donner une nouvelle plateforme aux écrivains progressistes (et en particulier aux écrivains écrivant en nynorsk).

⁷⁸ Il propose également ce rôle de « joueur » dans la revue *Vinduet* 3/68 inspiré par ses lectures de l'écrivain polonais W. Gombrowicz (« Nødvendigheten av å leve inautentisk », Solstad 1981).

⁷⁹ Il épouse la fondatrice et directrice de la revue, Catherine Millet, en 1991.

Rottenberg et Jacqueline Risset (Forest 1995 : 276ss). Or, cette stratégie n'est pas sans poser problème. Ainsi, l'officialisation de liens avec le parti s'impose rétrospectivement comme une erreur tactique de la revue quand la vague de protestations « gauchiste » de 1968 vient changer la donne. Pour B. Gobille (2005a), *Tel Quel* sort quelque peu affaibli du printemps 1968, perdant le monopole sur l'avant-garde théorique et esthétique acquis dans les années précédentes⁸⁰ :

Il s'agit pour la revue [...] d'endiguer la dévaluation symbolique dont elle fait l'objet depuis le début de la crise : [...] la critique artiste et les utopies de la créativité généralisée qui innervent la production discursive menacent, elles, sa prétention à imposer la « science des textes » et le textualisme comme seule voie esthétique et théorique de l'avant-garde. (Gobille 2005a : 39)

Les telqueliens ratent ainsi le coche de mai 1968 en restant officiellement dans les rangs du PCF. Cela se traduit par des jugements très sévères vis-à-vis des mouvements étudiants jugés trop spontanéistes anarchiques, ainsi que nous pouvons le lire dans la déclaration placée à la fin du numéro 35 de 1968 (« Tel quel mai 1968 »). La position léniniste est ferme : nous le voyons par exemple dans la traduction de l'article de D. Blagoi « Ecriture et révolution » (TQ37/69), assortie d'un commentaire de la revue louant le rejet du Proletkult (défendant un art strictement produit par et pour la classe ouvrière) par Lénine.

Dans les « Réponses » de Sollers en 1970, l'appellation de « pratique révolutionnaire » est encore favorisée par rapport à celle d'« avant-garde » au trop lourd passif :

Loin d'avoir un fonctionnement linguistique qui rendra compte d'une réalité qui sera dite révolutionnaire, on aura une pratique révolutionnaire qui sera en corrélation avec toute pratique révolutionnaire, chacun ayant son niveau propre, spécifique. Une conception inerte du langage agit après-coup pour désarmer en fait les mouvements révolutionnaires. On ne peut pas faire une révolution économique et sociale sans faire en même temps, et sur un autre plan, une révolution symbolique. (Sollers, TQ43/70 : 76)

L'avant-garde d'inspiration léniniste est cependant manifeste, mais seulement au sens où le « poste avancé » n'opère plus tant dans un groupe social (ou plus seulement) que sur le terrain spécifique de la pratique symbolique. Face au constat de l'impuissance de l'ancienne avant-garde esthétique à transformer toute la société à elle seule, la pratique artistique révolutionnaire a son rôle à jouer dans le processus au niveau symbolique-idéologique. Se pose en dernier lieu le problème marxiste de l'articulation entre infrastructures et

⁸⁰ Contrairement à TQ, d'autres concurrents tirent leur épingle du jeu, notamment la revue *Change* dirigée par J.-P. Faye. Faye, qui a rompu avec TQ quelques mois auparavant, est également un des fondateurs de l'Union des écrivains avec le surréaliste Alain Jouffroy. Une campagne virulente contre *Change* va être menée par TQ dans les années qui suivent.

superstructures. Dans les « Thèses générales » parues en 1971⁸¹, il est bien réaffirmé que la pratique nouvelle de l'écriture consolide la pratique nouvelle de la philosophie, en d'autres termes le marxisme, « pour lui donner, sans subordination [...] non pas sa dérivation mais son redoublement producteur » (Sollers, TQ44/71 : 98). Cette position avant-gardiste est donc construite dans un rapport homologique. Or, cela entraîne des tensions avec la structure du parti tant la revue insiste pour conserver son autonomie. En 1970, TQ fait paraître une interview de Jacques Henric, conduite par Sollers et intitulée (elle aussi !) « Pour une avant-garde révolutionnaire »⁸² : ici, la pratique littéraire et la pratique politique doivent être pensés dans leurs champs spécifiques et leur articulation, et non pas être conçus soit séparément, soit fusionnés.

Dans la concurrence acharnée pour le statut d'avant-garde, le critère politique permet encore la condamnation des « anarchistes ». Cependant, lorsque *Tel Quel* rompt avec le PCF durant l'été 1971, la revue change de position vis-à-vis des mouvements de mai 1968, ou du moins officialise des opinions intimes refoulées pour conclure l'alliance avec les communistes : à la fin de 1971, elle fait son autocritique avec le Mouvement de Juin, publiant notamment une chronologie où elle se reprend de son silence sur la répression soviétique à Prague. A partir de ce moment, la revue entend se présenter comme gardienne de l'héritage de ces mouvements – et ce jusqu'à la fin de sa parution. Néanmoins, elle ne cesse pas de disputer le statut de véritable avant-garde contre la production spontanée. Le changement de ligne tend même à pousser cette revendication à son paroxysme : toutes les composantes sont réunies à partir du moment où *Tel Quel* s'affranchit de l'institution partisane pour fonder son propre mouvement, sur la base de sa lecture bien spécifique du maoïsme. Contrairement aux mouvements militants les plus dogmatiques et anti-intellectuels, la revue conserve son autonomie théorique et artistique en sélectionnant dans les écrits de Mao ce qui était compatible avec ses propres conceptions. Il y a ainsi à la fin de cette année-là une redéfinition et une appropriation intense de la position avant-gardiste comme révolutionnaire. Dans les « Positions », le « procès d'avant-garde » touche tous les fronts, « littéraire, philosophique, scientifique, politique ». Surtout, la purge annoncée des éléments révisionnistes au sein de la revue doit permettre la survie de cette avant-garde, ce qui se manifeste par un appel :

⁸¹ Il s'agit d'une version condensée d'un exposé fait au colloque de Cluny *Littérature et idéologies* tenu en avril 1970 par *La Nouvelle critique*. Cette rencontre est marquée par des confrontations virulentes avec d'autres participants communistes, notamment Christine Buci-Glucksmann, ainsi que le rapporte Forest (1995 : 350ss). Néanmoins, le front uni est officiellement maintenu ; Buci-Glucksmann publie dans ce même numéro 44 de 1971 une intervention dans TQ, « Lénine et la scène philosophique » (TQ44/71). On trouve également des traces de l'opposition des marxistes durant ce colloque dans les propos que Derrida tient face à Scarpetta et Houdebine dans *Positions*.

⁸² La rédaction prend soin de préciser que l'entretien a été refusé par *Les Lettres françaises*, remarque assortie d'une citation de Ducasse, « Il n'y a rien d'incompréhensible » :

Camarades ! nous ne sommes pas en 1920 ou en 1930, ni même en 1960, mais en 1971. Votre avant-garde n'est pas le formalisme, le futurisme, le surréalisme, le « nouveau nouveau roman, » etc. mais la percée d'une production révolutionnaire *aujourd'hui*. Aujourd'hui, c'est à-dire à l'époque qui a vu la révolution culturelle prolétarienne chinoise, Mai 1968 en France et, sur la scène internationale, le resurgissement, la propagation irréversible de la théorie et de la pratique révolutionnaires de notre temps : la pensée-maotsetoung. (TQ47/71 : 136)

Le reste de ce manifeste tend de fait à faire du passage au maoïsme le critère d'authenticité de l'avant-garde théorique-scientifique, laquelle offre son concours à l'avant-garde littéraire et artistique (« Pas un écrivain d'avant-garde qui ne soit intimement concerné par la révolution chinoise », TQ47/71 : 140). Elle garde également des liens solides avec d'autres petites revues expérimentales (*Mantéia* et la revue de Prigent et Steinmetz *TXT*).

Le mouvement signe encore, l'année suivante, un grand essai sur « Le dogmatisme à la rescousse du révisionnisme » (TQ48-9/72) où la revue tire à boulets rouges sur ses concurrents, et notamment ses anciens alliés. Le texte se termine sur « La place de l'avant-garde dans la lutte des masses », partie qui insiste bien sur la naïveté du projet de « fusion » avec les masses au lieu de rester à sa place spécifique⁸³. Certes, il ne s'agit pas simplement d'intégrer la théorie politique à la pratique spécifique : l'activité comprend également la collaboration avec des formations organisées et le soutien et la participation aux actions et interventions politiques et idéologiques. L'essai se conclut donc sur le constat d'un double front, le premier rassemblant art, théorie et science, c'est-à-dire le terrain d'une avant-garde exerçant son « autonomie organisationnelle », et de l'autre le front politique. Néanmoins, la collaboration avec les formations et partis n'a guère d'aspect trop formellement contraignant : la place est bel et bien « à côté » des masses et non « dans », et le « mouvement de juin » peut jouir d'une véritable liberté institutionnelle.

Les discours agressifs d'appropriation de l'avant-garde prolongent les controverses littéraires tournées, dès les débuts de la revue, contre les acteurs dominants du champ littéraire et liés à la gauche politique. La naissance de *Tel Quel* marquait déjà un écart vis-à-vis du sartrisme et de la conception associée de « littérature engagée » (voir *Qu'est-ce que la littérature ?* de 1948) en refusant l'interférence de l'idéologie et de la morale dans l'art. Pour B. Denis (2000), l'avant-garde mise sur l'homologie de la révolution esthétique et de la révolution politique, tandis que la littérature engagée veut se mettre directement au service de la révolution : ce sont donc deux positions opposées sur le champ strictement littéraire (l'une défendant l'autonomie, la seconde tentant non pas de la supprimer mais de négocier avec elle) qui découlent de deux

⁸³ « en produisant une pratique nouvelle [...] et une nouvelle intelligence de cette pratique, la lutte spécifique de l'avant-garde sur le front idéologique et politique sert objectivement la lutte des masses. En ce sens, elle la rejoindra » (TQ48-9/72 : 189).

modalités d'articulation entre littérature et politique. Forte de ses liens avec le champ structuraliste et d'une position critique de plus en plus assumée au cours de la première moitié de la décennie 1960, la revue fait une critique virulente des conceptions de Sartre sur le langage, jugées naïves, idéalistes et réactionnaires. Nous pouvons le lire dans le numéro du printemps 1966, sous la plume aussi bien de Pleynet dans les « Problèmes de l'avant-garde », où il condamne les fondements bourgeois de l'esthétique et de la morale de « l'engagement » (TQ25/66 : 78), que de Jean-Pierre Faye dans "Sartre entend-il Sartre ?" (TQ27/66)⁸⁴. Ce dernier y déplace le sens de l'« engagement » pour souligner le caractère obsolète de la conception sartrienne ; il décrit au contraire la « modernité » comme un « tissu » articulé de messages où les bribes du passé côtoient celles du présent sur le mode de la simultanéité, elle est un grand langage dans lequel tout écrivain est nécessairement engagé et, par son activité d'écriture, trace un sillon et ce faisant opère des transformations.

L'autre cible principale de *Tel Quel* aura été le surréalisme, à la fois héritier de l'avant-garde historique et d'une combinaison théorique de marxisme et de psychanalyse. Après la mort de Breton en 1966, TQ publie un commentaire très critique à l'égard des célébrations et hommages rendus qui consacrent une avant-garde définitivement institutionnalisée (« Choix critique », TQ28/67 : 84). Pourtant, Gobille rappelle que les événements de 1968 ont revitalisé les surréalistes qui, comme les existentialistes, Sartre en tête, ont réussi à rejoindre les mouvements étudiants (2005a : 35ss). La concurrence avec le surréalisme est d'autant plus acharnée que la revue compte Bataille et Artaud, figures marginales du mouvement premier, dans son canon. Dans les « Thèses générales » d'hiver 1971, Sollers présente le surréalisme comme point de reconnaissance-méconnaissance : une tentative d'avant-garde retombée dans l'idéalisme bourgeois⁸⁵. Le numéro 46 de la même année est presque entièrement consacré à la critique du surréalisme et néo-surréalisme, notamment sous la plume de Houdebine et Scarpetta, afin de positionner *Tel Quel* comme la seule véritable avant-garde. La condamnation des continuateurs est sans appel : une réactivation à l'identique de la première avant-garde amènerait à une position réactionnaire sur tous les plans⁸⁶. Pour Scarpetta, le surréalisme est

⁸⁴ Ce dernier prend pour point de départ l'allocution de Sartre sur l'avant-garde pour la COMES (Communauté européenne des écrivains), en 1965, pour livrer une attaque en règle des positions existentialistes. Sartre y déplorait en effet l'impuissance des écrivains européens contemporains à « créer le monde avec le langage », projet d'une authentique avant-garde qui ne pourrait exister que dans le Tiers-Monde émergent. Voir le compte rendu par C.-M. Cluny pour *le Monde*, « L'avant-garde notion confuse ou congrès confus ? » (16/10/1965).

⁸⁵ Ainsi, si les surréalistes ont bien saisi l'enjeu d'une nouvelle pratique du langage en rupture, reconnu l'inconscient, les cultures orientales et la nécessité d'une révolution, ils en sont systématiquement restés à une approche idéologique – la théorie jungienne et non freudienne, l'utopisme fouriériste rhétorique, la morale et non la politique, le tout dans une « synthèse fantasmatique » éclectique (Sollers, TQ44/71 : 96-7).

⁸⁶ « [...] une idéologie dont la fonction pratico-sociale dans son contexte historique initial a été à peu près nulle, mais qui trouve aujourd'hui, en raison des transformations économiques-

désormais à considérer comme une idéologie bourgeoise « de droite » dans le contexte contemporain et, par homologie, ses deux variantes incarnent chacune une déviation théorique et politique par rapport à la ligne marxiste-léniniste véritable : Aragon ou Breton, stalinisme ou trotskisme, dogmatisme ou révisionnisme, mécanisme ou éclectisme (Scarpetta, TQ46/71 : 65). Pour les telquelien, l'aventure de la nouvelle avant-garde ne pourra se faire que selon ses propres prémisses pour déjouer les erreurs des prédécesseurs.

C'est tout l'opposé du point d'arrivée de l'aventure de l'avant-garde profi-liste, qui se referme avec la prise de contrôle des maoïstes de SUF (m-1). En effet, *Profil* montre non seulement comment les ambitions véritablement avant-gardistes qui s'expriment en 1968-69 veulent dépasser les impasses du modernisme, mais aussi comment elles aboutissent dans une auto-dissolution sous l'égide du politique. Le numéro 5/68, qui voit le comité de rédaction réduit à Carlsen, Bugge Høverstad, Myhre, Rykkja et Ystgaard et entérine le départ des « soixante-sixards », pose la question de l'auteur engagé de but en blanc : l'essai inaugural, anonyme-collectif, déborde sur la première de couverture. Il rejette le dilemme individuel de l'auteur forcé de choisir entre littérature et politique et invite à repenser le problème à l'échelle de toute la profession dont le travail est absorbé par les institutions bourgeoises. Le projet de toucher la classe ouvrière se fait plus explicite ici, la nouvelle stratégie reposant justement sur la sortie des institutions classiques définissant la littérature au profit des canaux que sont la radio, la télévision et plus généralement les médias populaires abandonnés à l'idéologie réactionnaire dominante :

Si on veut créer une base de changement, il faut pouvoir remplacer les formes de compréhension autorisées par d'autres. La littérature n'a un tel pouvoir que dans la mesure où elle peut s'implanter au sein des médias dont il s'agit ici (presse populaire, audiovisuel, enseignement), et dans la mesure où elle peut exercer une influence sur la distribution culturelle même.

Hvis en vil skape grunnlag for endringer må en kunne skifte ut de autoriserte forståelsesformer med andre. Slik makt har litteratur bare i den grad den kan etablere seg innenfor de mediene det er snakk om her (populærpresse, kringkasting, undervisning), og i den grad den kan øve innflytelse på selve kultur-distribusjonen. (P5/68 : 2)

La rupture va jusqu'au bout de cette logique en passant à l'activisme politique, puisqu'il s'agit de trouver des canaux nouveaux de diffusion. De ce point de vue, la logique avant-gardiste est tout aussi homologique que dans TQ au sens où l'écrivain rejoint la lutte des classes productives exploitées ; néanmoins, la participation de *Profil* est tout à fait concrète, activement impliquée dans le

politiques déterminées précédemment, les conditions matérielles favorables à son amplification multiforme, révolutionnariste, humaniste, trotskiste, libertaire, irrationnelle, anti-scientifique, métaphysique, poétique, et pour tout dire, idéologiquement réactionnaire » (Houdebine, TQ46/71 : 39).

syndicalisme écrivain et artiste (notamment via l'association historique Forfatterforeningen et le Norsk Forfattersentrum créé en 1968)⁸⁷. Le numéro 3 de 1970 est ainsi dédié à la défense des intérêts matériels de la production⁸⁸.

Cependant, dans le processus même de court-circuiter les institutions bourgeoises par de nouvelles institutions alternatives, militantes, « prolétaires », la revue finit par revenir à un concept traditionnel de littérature, perdant ainsi l'autre pilier du projet avant-gardiste. Il ne s'agit plus non plus de la même gauche intellectuelle dans son rapport complexe avec cet héritage – ainsi que Thon l'analyse, la majorité des membres du *Profil* militant et des maoïstes sont souvent des étudiants issus de milieux modestes, enfants d'ouvriers, de paysans ou d'enseignants (1995 : 138ss). Les figures tutélaires ne sont donc pas les mêmes, bien que la transition s'opère grâce à des figures centrales. Le deuxième numéro de 1969 est ainsi presque entièrement consacré au poète futuriste russe Vladimir Maïakovski, qui représente peut-être l'ancrage le plus solide dans la tradition de la première avant-garde historique⁸⁹. L'autre référence littéraire majeure qui permet de maintenir le lien avec la première avant-

⁸⁷ On peut aussi lire, dans l'anthologie *Artikler om litteratur 1966-1981* (1981), la conférence de Dag Solstad au séminaire de la Forfatterforening en novembre 1970, allocation qui a fait scandale en livrant une critique violente du champ de l'édition aussi bien que des financements publics, marqués par des conflits d'intérêts ou, selon lui, des positions idéologiques (Solstad 1981a).

⁸⁸ Notons que la position critique des artistes est néanmoins rendue spécifiquement plus délicate en Scandinavie du fait d'un paramètre qui touche aussi bien les « modernistes » établis que les nouvelles générations avant-gardistes : la prise en charge de la culture par la politique de l'État-providence. Durant l'après-guerre, la démocratie sociale développe en outre de grands plans d'organisation de la culture pour en augmenter l'accessibilité ; Ørum montre bien que les institutions publiques (musées nationaux, radio et télévision) sont relativement ouvertes aux expérimentations avant-gardistes dans les années 1960 : « Although the public support system did help defend artists against commercial pressure and the dictates of popular taste, at a more general level the public support system could also be seen as part of the social regulation and the institutionalization of the post-war avant-garde » (2016 : 19). Le Danemark finance peu l'avant-garde par rapport à la Suède, mais le débat fait rage en 1965 sur les financements accordés par le *Statens kunstfond* (où siège notamment V. Sørensen), qui finit par opposer l'opinion publique et l'élite artistique. En Norvège, l'*innkjøpsordning* est mise en place par l'État pour garantir des commandes publiques d'ouvrages, encourageant la jeune production littéraire ; en outre, tout comme en Suède, les revues sont souvent soutenues par un financement public (Ørum 2016 : 20 & 2004 : 167ss). *Profil* montre bien comment l'opposition frontale à l'État menace la survie du projet durant la décennie 1970, la revue étant alors plus dépendante de ses abonnés ; ce rapport nourrissant en même temps la rhétorique d'opposition à un gouvernement corrompu par les intérêts de classe.

⁸⁹ Il est à noter que l'éditorial, qui fait une courte biographie de l'artiste russe, le présente avant tout comme « moderniste » futuriste et sympathisant de la révolution. Les traductions (signées par Martin Nag) des poèmes occupent l'essentiel des pages de ce numéro ; la sélection est chronologique, censée représenter les évolutions de cet œuvre qui atteint son apogée en 1930 avec *Av full hals* – selon un extrait traduit de la biographie littéraire de Maïakovski par V. Pertsov, placé en conclusion.

garde est Bertolt Brecht⁹⁰. La revue s'appuie ainsi fortement aussi bien sur les œuvres théâtrales et poétiques que sur les textes théoriques-politiques de Brecht. Dans le cadre des collaborations avec des groupes de théâtre militant, les discussions se basent fréquemment sur l'esthétique brechtienne et les techniques qu'elle mobilise – notamment les procédés de distanciation (*Verfremdung*) qui visent à rompre l'immersion dans la fiction scénique. Un débat âpre qui a lieu en 1973-1974 dans les colonnes de Profil fait bien ressortir les tensions, au sein du mouvement, entre les positions avant-gardiste et révolutionnaire. La polémique naît à l'occasion d'une représentation à Oslo de la pièce *Det e hær æ høre tel*, créée par A. Henningsen et Klaus Hagerup et montée originalement pour le Hålogaland Teater de Tromsø⁹¹. La controverse met en jeu les différentes interprétations militantes de la théorie. L'étudiant en littérature et critique Carlos Wiggen se fonde sur les penseurs allemands de l'entre-deux guerres, non seulement Brecht mais aussi Lukács, Benjamin et Adorno, pour établir que la pièce n'est pas marxiste faute de n'analyser ni les structures sociales, avançant au contraire une conception du social « empirique bourgeoise », ni les mécanismes de la représentation (P4-5-6/73 : 49). Wiggen fait face à un tir de barrage, tout d'abord d'Eli Vercoe qui lui reproche une analyse « déracinée », coupée du milieu de création et de destination de la pièce (la Norvège du Nord), et qui réduit le théâtre brechtien à une expérience froidement intellectuelle (P4-5-6/73 : 50). La riposte reprend dans le numéro suivant avec une contribution du sociologue Lars Mjøset, lui aussi familier de la théorie allemande, qui met en avant la mobilisation d'éléments populaires et la réflexion sur le divertissement dans les pièces de Brecht, et qui condamne une lecture superficielle de la distanciation et une conception étroite de réalisme (« Om Brecht og Hålogaland Teater », P 1/74). Il apparaît que les figures tutélaires telles que Brecht font consensus, invoquées par tous, mais elles deviennent bien souvent une pomme de discorde au sein du mouvement quand il s'agit d'en tirer des interprétations et des enseignements pour une pratique artistique militante tiraillée entre des directions souvent contradictoires⁹².

⁹⁰ Celui-ci occupe une place tout à fait particulière dans la théorie de Bürger. Selon ce dernier, le travail brechtien partage une conception avant-gardiste de l'œuvre mais, plutôt que de détruire l'institution « art » ou « théâtre », il en a détourné la fonction : cette attention au processus institutionnel le place donc dans une position particulière, ni tout à fait avant-gardiste, ni simplement « moderne » (Bürger 1984 : 89)

⁹¹ Créé en 1971 à Tromsø, ce théâtre est la première scène non-amateur du Nord du pays, répondant à une politique de décentralisation de la culture. La pièce entend aussi représenter le dialecte local.

⁹² En 1976, nous retrouvons Klaus Hagerup, publiant un article sur le Brecht de l'*Opéra de Quat'sous* afin d'en faire ressortir les lignes de force pour une création théâtrale dans la Norvège contemporaine (P3/76) ; la même année sont célébrés les vingt ans de la mort de l'auteur, à l'occasion de quoi est traduit un texte de 1935-1936, « Volkstümlichkeit und Realismus » (« Folkelighet og realisme », P4-5/76).

Durant la période militante, la revue tient également à encourager l'art de l'affiche. C'est justement avec le numéro sur Maïakovski que la revue passe à un nouveau format et s'enrichit visuellement de photographies et reproductions d'œuvres ; sont ainsi insérées entre les poèmes du futuriste des affiches russes. Le numéro 4 de 1970, orné en première de couverture d'une affiche soviétique rouge vif, est ainsi entièrement consacré à la reproduction de cet art de la propagande socialiste du monde entier, depuis la Commune de Paris à la lutte norvégienne contemporaine contre l'entrée dans la CEE. L'éditorial prend bien soin de contextualiser cette forme d'art, vouée à l'agitation, comme une partie intégrante de la culture de la classe ouvrière. La « midtsideplakat », affiche insérée au milieu, est un élément incontournable de chaque numéro de la décennie 1970. En 1972, l'artiste Morten Krohg⁹³ signe un dossier consacré aux travaux de John Heartfield (nom d'artiste de Helmut Herzfeld) : celui-ci compte aussi comme l'un des modèles par lesquels la revue consolide un lien de filiation avec cette frange de l'avant-garde historique compatible avec la ligne politique révolutionnaire. Pourtant, Heartfield est une illustration typique du destin de cette première avant-garde : c'est en réaction à une exposition qui lui est consacrée par la Kunstnernes Hus d'Oslo que Krohg prend la plume, afin de disputer cet héritage aux institutions bourgeoises qui en neutralisent le potentiel en sélectionnant les œuvres les plus inoffensives ou en les décontextualisant (Krohg, P5/72 : 5). Krohg met en valeur une production artistique qui témoigne, selon lui, d'une véritable conscience révolutionnaire et d'une analyse politique du capitalisme et du fascisme dont elle a enregistré l'essor. Il s'agit donc d'un exemple à suivre, à condition de lui conférer un véritable point de vue prolétaire. On trouvera ainsi ça et là ses productions dans les pages de la revue ; en 1977 par exemple, ses montages photos accompagnent la traduction intégrale du poème de Brecht « Deutsche Kriegsfiabel » (« Tysk krigs-ABC », par l'écrivain Kjell Askildsen, P2/77). Là non plus cependant, la ligne artistique ne fait pas consensus : le montage, et la photographie en général, est un genre délaissé par les m-1⁹⁴.

Là où les modernistes voulaient implanter une tradition moderniste européenne en Norvège, les maoïstes préférèrent exhumer les écrivains nordiques liés aux mouvements ouvriers et faire la réhabilitation d'une tradition littéraire ouvrière ou politique qui aurait été écartée du canon bourgeois – les noms

⁹³ Fils du peintre Per Krohg, Morten Krohg est un membre actif du collectif militant d'artistes GRAS basé à Oslo au début des années 1970. Il a également été directeur de la Maison des artistes de la capitale (Kunstnernes hus). Voir l'article de Kari Brantzæg dans le volume 3 de *Cultural History* (2016), « Morten Krohg and Art's oppositional role ».

⁹⁴ Un débat à la fin 1978-début 1979 sur l'Exposition d'automne (Høstutstillinga) montre des divergences entre les comptes rendus sceptiques faits par les artistes Laila Haugan et Ole Hagen pour *Profil*, notamment à l'égard des sérigraphies de Krohg, et les réactions de leurs collègues Øivind Brune et Victor Lind regrettant cette méfiance vis-à-vis de la photographie. Les deux derniers critiquent notamment des positions incohérentes de la revue qui reconnaît une tradition expérimentale mais ne s'en inspire que rarement (P5/78, P2/79, P3/79).

principaux en sont Rudolf Nilsen et le Suédois Kristofer Uppdal. Dans ce nouveau canon figurent également quelques auteurs bourgeois encore qui ont été fermement engagés comme l'écrivain antifasciste Nordahl Grieg. La plupart des écrivains « autodidactes » de l'entre-deux guerres, canonisés par l'institution bourgeoise, sont considérés comme des traîtres à leurs racines prolétaires ; Haavardsholm distingue Ivar Lo-Johanssen et la « statarskolan », dans un article qu'il lui consacre en 1976 (« Ivar Lo : den sjølbevisste proletaren », P4-5/76), du reste des auteurs ouvriers suédois (*arbetarlitteratur*) qui se sont selon lui bien trop embourgeoisés et ont renoncé à la bonne position de classe. Il fait également une comparaison avec A. Sandemose, un des homologues norvégiens de ces autodidactes entrés en littérature. Quelques mois auparavant, Solstad louait la série romanesque du Danois Martin Andersen Nexø avec « Tilbake til Pelle Erobreren ? » (P3/76) ; il préfère notamment cette première œuvre, qu'il considère comme un véritable texte sur la classe ouvrière pour la classe ouvrière et par la classe ouvrière, à ses continuations qui correspondent au trajet personnel de Nexø lui-même devenu intellectuel révolutionnaire⁹⁵.

Le rapport aux figures tutélaires, d'avant-garde ou prolétaire, de *Profil* qui se dégage ici procède en vérité d'une insatisfaction plus générale du mouvement : les productions du passé et du présent semblent ne jamais être à la hauteur des espoirs placés dans un art véritablement révolutionnaire et prolétaire qui reste toujours à réaliser. Il en ressort une série d'attitudes contradictoires sur le rapport entre écrivain et classe ouvrière et l'hypothèse d'une avant-garde. En 1974, le rédacteur en chef de *Profil* Egil Henriksen s'entretient avec les deux écrivains Tor Obrestad et Espen Haavardsholm séparément pour mettre en relief leur désaccord sur le sujet. Pour Obrestad (« Det er klassekampen under kapitalismen som vel som under sosialismen », P4/74), il s'agit de suivre les préceptes de Mao à Yenan et de servir le peuple, renonçant complètement au statut à part de l'écrivain bourgeois afin de se faire le porte-parole authentique des expériences de la classe ouvrière. Bien plus, l'écrivain communiste doit rallier le peuple sous la bannière du parti en charge de réaliser la société : l'artiste a subi la rééducation de classe – il n'y a donc plus la primauté léniniste du critère politique sur l'origine de classe. Haavardsholm (« Grip dagen ! », P4/74) en revanche déclare ne pas croire à cette vision de l'écrivain comme serviteur de la classe ouvrière ou « avant-garde prolétaire » rééduquée. Il met au contraire en avant une analyse matérialiste des conditions des artistes toujours isolés de la base populaire tant que le socialisme n'a pas été mis en place, et insiste sur le besoin de penser la position spécifique de l'activité dans la lutte au lieu de faire de l'écrivain un prolétaire modèle.

⁹⁵ Son point de vue ne fait pas non plus consensus, ainsi que la réponse de la chercheuse en littérature Barbara Gentikow, qui souligne des tendances réformistes ou bourgeoises plus marquées encore, le signale (« Ja, tilbake til Pelle Erobreren – for å lære av dens feil og gå fram ! », P4-5/76). Ce à quoi Solstad répond que la critique ne doit pas virer en sectarisme !

Thon résume les deux tendances divergentes du mouvement comme une opposition entre une stratégie basée sur la fonction référentielle, morale et pédagogique d'une part et, de l'autre, une stratégie fondée sur la fonction esthétique et cognitive ; elles ont pour horizons respectifs l'autoprolétarianisation et le maintien d'une spécificité relative. Il illustre la seconde par la critique que fait Solstad de l'anthologie *La hundre blomster blomstre* (P5/1974), où l'écrivain déclare qu'il n'y a pas de thèmes réactionnaires mais bien des traitements réactionnaires de ces derniers : c'est par la discussion qu'il suscite qu'un ouvrage sert le peuple, y compris dans ses défauts. Or, le débat est verrouillé en 1975 quand le parti reprend en main la ligne culturelle dans sa lutte contre la droitisation, et que les auteurs s'y plient par discipline (Thon 1995 : 177). Le bilan critique que fait Solstad dans sa contribution au séminaire d'AKP à Dokka en septembre 1980 fait resurgir les faiblesses d'un projet contradictoire sur la place de la littérature dans le mouvement. Solstad y constate en effet qu'une littérature ouvrière a bien été ramenée à la vie, mais de manière artificielle car uniquement portée par des intellectuels petits-bourgeois et non fondée sur l'expérience réelle d'écrivains ouvriers : elle n'a donc pas réussi à produire un terreau organique d'artistes prolétaires. Les écrivains du mouvement n'ont donc pas assumé le rôle de poste avancé de la révolution dans le champ intellectuel : au contraire, ils se sont mis dans la position d'arrière-garde de la classe ouvrière, tout en sapant leur propre position, minée par l'anti-intellectualisme militant et l'impératif de la rééducation de classe. Il arrive ainsi à la conclusion, provocante pour la ligne officielle du parti jusqu'alors, d'un échec double : la culture ouvrière est au mieux pauvre, quand elle n'est pas abandonnée à la réaction⁹⁶, alors que le travail intellectuel progressiste a été abandonné.

Quelle pratique avant-gardiste ?

Nous observons donc, à travers les positionnements ci-dessus, différentes manières de mener une pratique avant-gardiste de remise en cause de l'institution autonome. Les choix ne sont cependant pas uniquement liés à la politique : il y a une tension inhérente à cette remise en cause, chez Bürger, puisque l'échec nécessaire du projet de renversement global mène à des transformations localisées, à savoir au niveau de l'œuvre d'art dont la compréhension est élargie (Bürger 1984 : 56-9). Bürger fait à cet égard une distinction entre « manifestation » et « œuvre » avant-gardiste, la première désignant ce qui n'a guère pu être récupéré dans la catégorie institutionnalisée, même élargie. Selon cette analyse, l'avant-garde reste plus souvent immanente à l'institution malgré ses

⁹⁶ « Jeg vil hevde at arbeiderklassens kultur er fattig, i dårlig form får den servert et reaksjonært innhold » (« Je dirais que la culture ouvrière est pauvre, on lui sert un contenu réactionnaire dans une forme de mauvaise qualité », Solstad 1981 : 294).

ambitions à la dépasser : elle n'attaque cette dernière que par le biais du concept d'œuvre – en l'occurrence, elle n'a remis en cause que le principe de l'œuvre organique⁹⁷. La distinction entre manifestation et œuvre est en outre rendue caduque par la néo-avant-garde qui a institutionnalisé les formes nouvelles de pratiques comme *performances*. Elle nous intéresse cependant car elle permet de mesurer la variété des pratiques au sein de nos revues du point de vue des médias et supports mobilisés. Il nous semble ainsi particulièrement important de prendre en compte l'aspect localisé ou généralisé de ces pratiques, afin de saisir à quel point elles ont contribué à détruire la barrière entre l'art et la vie – élément le plus difficile du projet.

Le rôle d'une avant-garde théorique

Dès qu'un acteur ou groupe assume la position d'avant-garde « littéraire », il ne fait qu'une critique localisée : les « anti-œuvres » ne font pas nécessairement exploser le cadre global de l'institution. Or, avec les courants des années soixante, B. Denis observe que l'engagement s'est transféré dans la théorie :

L'engagement paraît s'être déporté dans les pourtours de la littérature : qu'il s'agisse du théoricisme de *Tel Quel* ou d'une contre-culture, souvent joyeuse et subversive, tout se passe un peu comme si la littérature engagée de type « classique » avait cédé la place. (Denis 2000 : 295)

A sa suite, nous voulons avancer que c'est pour une grande part grâce à la théorie que l'avant-garde se manifeste et légitime sa pratique. Le format de la revue d'écrivains est tout à fait approprié à ce genre de stratégies ou la production est assortie de commentaires : c'est bien le cas pour le *Profil* moderniste, qui publie côte à côte poèmes, extraits de prose et essais. Cela est néanmoins plus fortement caractéristique de *Tel Quel* quand elle revendique le statut d'avant-garde théorique ou scientifique. Ainsi que le résume Jean-Louis Baudry dans « Pour une matériologie » (1971) :

La fonction de l'avant-garde est de révéler le fondement matérialiste d'un travail qui se dissimule ou s'évanouit du fait qu'il n'est pas directement embrayé sur la production des biens matériels. L'action théorique et idéologique de l'avant-garde est donc dirigée vers/contre les institutions mises en place par la bourgeoisie, et d'abord l'université où sont secrétées par la petite bourgeoisie les différentes formes de l'idéalisme dont la bourgeoisie a besoin. L'avant-garde consciente serait donc un des instruments de la lutte des classes au service du prolétariat, un organe différencié à l'intérieur de l'organisme

⁹⁷ L'analyse de l'œuvre surréaliste, fondée sur la pratique du hasard, fait ressortir le caractère localisé et, surtout, imparfait de la démolition des normes qui fondent le concept de « littérature », parce qu'elle ne remet que superficiellement (ou artificiellement) en cause les principes de l'individu écrivain, du langage rationnel et, plus fondamentalement, du sens (1984 : 65-67 & 79). *Tel Quel* partage bien sûr ce constat en critiquant avec vigueur, nous l'avons vu, les bases théoriques insuffisantes du surréalisme.

révolutionnaire, qui aurait pour rôle la neutralisation de l'idéologie et de ses effets par une action directe sur les lieux où est produite cette idéologie. (Baudry, TQ44/71 : 59)

Reprenant le schéma léniniste pour justifier l'autonomie relative, Baudry fait bien apparaître le rôle spécifique de l'avant-garde dans la lutte générale ; surtout, il met en valeur le rôle de la théorie en amont de la pratique politique et esthétique.

Si nous reprenons les trois piliers de l'institution définis par Bürger, il nous semble que cette pratique théorique agit essentiellement sur la réception en conditionnant une nouvelle lecture des textes. Dans cette attaque par le concept, c'est donc finalement l'avant-garde scientifique qui accorde son statut d'avant-garde à telle pratique littéraire, ainsi que nous le voyons dans l'établissement du canon telquelien⁹⁸. C'est ainsi grâce à la théorie que le projet de réactivation du potentiel révolutionnaire des textes expérimentaux du passé peut mener à une nouvelle pratique d'écriture, une avant-garde contemporaine. Il ne s'agit plus tant de normes spécifiques de littérature que de remettre en question les bases mêmes sur lesquelles est identifié ce phénomène qu'est littérature. C'est bien là l'enjeu de « l'écriture » dès le milieu des années 1960 qui s'appuie sur les formes « limite » que sont les auteurs du canon nommés plus haut (Mallarmé, Sade, Artaud, Bataille, Joyce...). Ainsi Sollers, dans « Le roman et l'expérience des limites », se moque des querelles entre anciens et modernes qui ne produisent que des ruptures en trompe-l'œil : les conceptions comme celles de genre, de livre, de représentation ne sont pas remises en cause dans ces débats qui manquent les véritables ruptures qu'implique la pensée de l'écriture, qui oublie que la littérature comme institution s'est constituée historiquement au XIX^e siècle, et qui ne posent pas les véritables questions – telles « qu'est-ce qu'un livre ? » (Sollers, TQ25/66 : 23). Par dérision, il souligne le terme « garde » dans « avant-garde » (TQ25/66 : 21). « L'écriture » creuserait donc du côté de ce qui est « illisible » : ce qui échappe aux codes de lectures, ce qui n'entre pas dans l'horizon de réception tel qu'il est circonscrit par les institutions littéraires. Or la théorie finit par rendre lisible cet illisible – et de l'identifier comme la véritable avant-garde. Nous voyons également la conséquence paradoxale de ce processus : en produisant un cadre d'explication, c'est bien la théorie qui détruit le potentiel globalement subversif de la « non-œuvre » et réinscrit en dernier lieu l'avant-garde dans l'immanence du jeu avec les institutions. Ainsi, les auteurs et les textes qui étaient auparavant rejetés hors du domaine de ce qui est reconnu comme « littéraire » deviennent la base d'un élargissement de cette même catégorie.

⁹⁸ Corrélativement, nous avons vu que l'entreprise de délégitimation de Sartre et des surréalistes est passée par le discrédit de leur base théorique.

L'arrivée de Julia Kristeva dans la rédaction (officiellement enregistrée dans TQ26/66) marque également un grand tournant dans cette révolution : l'approche sémiotique permet une analyse des processus de production des textes en amont de ce qui est identifié ou non comme littérature. Le renversement est déjà à lire dans sa première contribution à la revue, « Pour une sémiologie des paragrammes » (Kristeva, TQ29/67), où elle définit le langage poétique comme « l'infinité du code » linguistique. Autrement dit, à l'encontre des conceptions comme « écart » vis-à-vis de la norme quotidienne ou communicative du langage, elle le pose comme l'ensemble des possibilités infinies de production du sens, un ensemble qui lui-même contient les codes plus restreints comme la logique ou les types de discours. La « littérature » institutionnalisée n'est donc qu'une restriction définie de cette infinité, tandis que les pratiques expérimentales de l'avant-garde du passé et du présent franchissent ces limites en explorant les potentialités du code. De son côté, si elle ne se place pas sur la scène de l'avant-garde artistique, *Poetik* prend également ce rôle d'avant-garde théorique en voulant elle aussi contribuer à la transformation des catégories de pensée de la « littérature » traditionnelle, dans son parcours qui va des premières approches formalistes-structuralistes à l'analyse sémiotique des rapports entre les textes et leurs déterminations sociales. Elle positionne ainsi ses travaux dans une plus vaste « science du texte » (*tekstvidenskab*) ou « théorie du texte », notamment développée par Per Aage Brandt (PoII.4/70). Cette science du texte ne doit pas tant généraliser les résultats particuliers des études « littéraires », c'est-à-dire fondées sur un concept de « littérarité », que de suivre le renversement effectué par Kristeva et son concept de « langage poétique » :

Le « langage poétique » n'est pas une nouvelle hypostase de la Poésie, mais désigne tout texte concret assez énergique pour critiquer une normalité qui s'arrogue le monopole de la manifestation du génotype, monopole injustifié et fatal dans la mesure où il peut paralyser le développement dialectique du sens. La « langue poétique » (qui n'a donc rien à voir avec une différence avec la prose) est notre théorie textuelle quotidienne, - Sade, Lautréamont, Roussel font pour Kristeva partie de ses théoriciens classiques. Une théorie du texte peut être un « langage poétique » en étant poésie au sens littéral, ou elle peut atteindre son effet théorique par la formalisation.

Det « poetiske sprog » er ikke en ny hypostasering af Poesien, men betegner enhver konkret tekst, som er energisk nok til at kritisere en normalitet, som tiltager sig monopol på manifestation af genotypen, et uberettiget monopol, og fatalt for så vidt det kan lamme den dialektiske meningsudvikling. Det « poetiske sprog » (der altså intet har at gøre med en forskel fra prosa) er vor daglige tekstteori, - Sade, Lautréamont, Roussel er for Kristeva blandt dens klassiske teoretikere. En tekstteori kan være « poetisk sprog » ved at være poesi i bogstavelig forstand, eller den kan opnå sin teoretiske effekt gennem formalisering. (Brandt, PoII.4/70 : 26)

La dernière phrase de cette citation donne également une autre clé de compréhension du croisement entre avant-garde théorique et littéraire dans la refonte conceptuelle vers le « texte » comme principe d'articulation signifiante généralisé : le texte poétique (au sens restreint ou usuel) ou la formalisation théorique procédant tous deux de ce principe d'articulation du langage poétique (dans ce sens spécifique établi par Kristeva), sont considérés comme des manifestations pratiques de la théorie du texte.

Il n'en reste pas moins que c'est un texte théorique spécifique qui établit ce statut, grâce à son articulation logique ou scientifique. Les expériences textuelles avant-gardistes telqueliennes étant fondées sur l'exploration de cette infinité potentielle de production du sens, l'apport du commentaire théorique est nécessaire pour fixer un certain sens déterminé. La cohabitation de la théorie et de la pratique se fait de diverses manières. Le plus souvent, les productions accompagnent librement les essais théoriques, sans lien direct. Le rapport est plus étroit dans le cas de la parution des ouvrages de Sollers qui est, en général, l'occasion de numéros spéciaux. Les contributeurs de la revue produisent des analyses de circonstance, mettant en valeur la concomitance de la théorie et de la mise en pratique (voir ainsi la réception prise en charge par *Tel Quel*, notamment Kristeva, de *Nombres* et *Lois* dans l'« Engendrement de la formule » (TQ37-8/69), et *H* dans « Polylogue » (TQ57/74) ; Sollers participe lui aussi au cadre de réception de ses propres textes, notamment au travers d'interviews ou allocutions reproduites dans la revue. C'est également le cas du sens politique, même si nous sommes tenté de dire que ces écrits, fussent-ils essentiellement non-représentatifs, intègrent toujours des signifiants renvoyant à une lutte politique (ainsi du « récit rouge » que Kristeva identifie dans *Nombres*, TQ38/69 : 60ss). Le principe d'écriture de ces textes, basé avant tout sur l'attention aux signifiants, à la matérialité musicale de la langue, évite néanmoins l'écueil du « hasard » artificiel des jeux surréalistes car il ne prétend pas mobiliser les éléments d'une telle manière aléatoire ; il ne prétend pas non plus donner accès à une vérité objective du hasard ou de l'inconscient – au contraire, ce dernier est mobilisé non pas pour exprimer des « vérités » profondes mais pour assurer l'ouverture des possibilités infinies de signification textuelle.

Dans certains cas encore, les expérimentations mettent en œuvre la dissolution de la barrière entre écriture théorique et textualité avant-gardiste. Prenant à la lettre le principe selon lequel l'écriture est également sa propre théorie, ce genre de « fiction » textuelle met souvent en scène l'écriture elle-même, voire explicitement le discours théorique (voir par ex P. Rottenberg, « Dialogue, fatigue et désœuvrement », TQ25/66). Inversement, le discours théorique peut aussi être transformé en expérimentation, comme le « Dé tambour » de Pleynet, écrit en réponse et commentaire à *H* de Sollers (TQ57/74). Ce sont néanmoins des cas-limites, assez peu fréquents, bien que nous puissions arguer du fait qu'ils contribuent à jeter le doute sur bien d'autres textes encore

– ainsi que nous le verrons par la suite, c’est là un paramètre stratégique dans le débat proprement scientifique et la question du savoir.

Revue d’avant-garde, revue avant-gardiste ?

Le *Profil* de la phase « moderniste » et *Tel Quel* sont donc un espace de publication de textes avant-gardistes compris comme des œuvres nouvelles qui livrent une attaque localisée contre la « littérature » en proposant des expérimentations d’écriture. De telles productions sont abondantes dans le *Tel Quel* des années 1960, qui fait paraître des expériences de Jean Thibaut, Pierre Rottenberg, Denis Roche, Maurice Roche, Jean-Louis Baudry, Jacqueline Risset (entre autres) aux côtés de traductions de Nanni Balestrini (TQ25/66) ou William Burroughs (TQ27/66). Ils témoignent de la grande variété de stratégies pour repousser les limites de l’écriture : jeux de typographie (forme des caractères, alphabets, ratures, espaces, ponctuation, ainsi dans les textes de Denis Roche qui paraissent dans *Tel Quel* et seront publiés dans le recueil *Le Mécrit* en 1972), de disposition spatiale, hétérogénéité de systèmes (signes non linguistiques et dessins, comme dans « Clandestinité/prix » de Michel Robic, TQ31/67 ; différentes langues, comme dans « Clichés » de Maurice Roche, TQ41/70 – voir aussi l’insertion de caractère chinois dans *Nombres* de Sollers) et collages (allant de l’intertextualité, par exemple chez Denis Roche, qui insère des strophes entières d’Étienne Jodelle dans « La poésie est inadmissible », TQ31/67, à l’intermédialité chez Maurice Roche qui insère des extraits de partitions musicales ou des formules mathématiques dans « Coupes », TQ43/70). Il faut néanmoins souligner l’impasse de cette offensive sur d’autres aspects : si la réception est transformée à travers la théorie, la production en reste somme toute à des catégories traditionnelles. En effet, le plus souvent les deux revues ne touchent guère au pôle de la production au sens bourgeois car les textes restent pour la plupart des entités bien circonscrites et, surtout, individualisées.

Le maintien de la signature d’artiste est selon nous un point de discussion crucial vu que l’avant-garde a déplacé l’accent sur la production collective ; c’est également un constat fait par N. Kauppi, qui y voit une des contradictions du discours telquelien (1990 : 140). Or, il est visible que c’est ici aussi la théorie qui intervient pour pallier ce manque : chez Sollers notamment, la signature (d’autant plus qu’elle est pseudonymique) est intégrée à la théorie de l’écriture et contribue à une stratégie de mise en scène de soi, de jeu entre la vie et le texte⁹⁹. Elle est bien sûr à confronter avec les différentes problématiques du nom d’auteur formulées dans la décennie : les déclarations de Barthes sur la « mort » de l’auteur, celles de Foucault sur la « fonction-auteur » (communication de février 1969 intitulée « Qu’est-ce qu’un auteur ? »)

⁹⁹ Ainsi écrit-il dans « Le roman est l’expérience des limites » : « Qui reconnaissez-vous en moi qui vous parle sinon un personnage de roman ? » (TQ25/66 : 21).

et surtout l'analyse lacanienne qui fournit une motivation théorique (autour de l'inscription du nom-du-père, voir Pleynet à propos de Lautréamont dans « Les chants de Maldoror... » TQ26/66, ou, bien plus tard, Sollers dans « Le marxisme sodomisé par la psychanalyse... », TQ75/78).

Aussi bien dans *TQ* que dans le *Profil* moderniste, les revues restent des revues littéraires classiques où les productions individuelles, littéraires ou critiques/théoriques, coexistent les unes à côté des autres : revue d'avant-garde mais pas revue avant-gardiste elle-même. Néanmoins, *Profil* va plus loin en 1968-1969 en transformant le support lui-même. Selon J. Thon, c'est avec la publication d'un extrait de la traduction chez Pax de l'ouvrage *One-dimensional man* d'Herbert Marcuse, introduit par Helge Rønning (« Litt om Marcuses kunstanalyse » et « Kulturen og det endimensjonale samfunn », P3/68). Cet extrait appuie le constat de la force d'absorption que la société bourgeoise exerce sur tout art, y compris celui qui vient transgresser les normes comme l'avant-garde historique initialement considérée par ses contemporains comme « décadente »¹⁰⁰. L'art a perdu sa fonction négative vis-à-vis de la société technocratique-consumériste et son pluralisme culturel ; or, c'était justement la fonction de l'avant-garde de rompre avec les médiums traditionnels de communication afin de rétablir la rupture ou sauver la négativité que constitue l'expérience esthétique, à l'exemple de Brecht et de la « distanciation » (Marcuse, P3/68 : 24-25). L'avant-garde est ainsi, dans cet essai, définie sur la base du critère de la négativité comme rupture de communication¹⁰¹, ce qui implique une conception relativement large dans la mesure où, dans le cas de la littérature, Marcuse remonte jusqu'à Rimbaud et Mallarmé en amont du dadaïsme et du surréalisme. Il lui est cependant difficile de considérer une avant-garde contemporaine dont la négativité n'ait pas été absorbée par la rationalité technocratique.

Le numéro sur l'OTAN, celui-là même où est publié ce texte de Marcuse, marque bel et bien un premier tournant dans la pratique même de la revue : l'expérimentation sur le médium commence. Les noms des contributeurs de *Profil* disparaissent à partir de ce moment. L'article « Kritikk av de litterære massemediene pressen, skjønnlitteraturen, kringkastingen – Hva vi kan lære av indianerne » (que Thon attribue à Rykkja, Thon 1995 : 100) prend ici caractère de manifeste en donnant les principes de cette nouvelle ligne : un discours collectif qui sort des canaux de diffusion habituels, qui dissout l'identité

¹⁰⁰ Il nous semble que c'est une des rares occurrences du terme d'« avant-garde » lui-même, médié donc par cette traduction.

¹⁰¹ « De virkelige avantgardistiske litterære verker gir uttrykk for kommunikasjoners sammenbrudd. Med Rimbaud og siden med dadaisme og surrealisme, avviser litteraturen selve samtalsstruktur som opp gjennom historien har bundet det kunstneriske og det vanlige språk sammen » (« Les véritables œuvres littéraires d'avant-garde expriment l'effondrement des communications. Avec Rimbaud puis le dadaïsme et le surréalisme, la littérature rejette la structure même de la conversation qui, tout au long de l'histoire, a lié ensemble le langage artistique et le langage ordinaire », P3/68 : 25).

associée à la figure de « l'écrivain » et qui mélange les genres et les registres (à la fois humoristique et sérieux, jeux de disposition et de typographie qui décloisonne l'essai et la forme poétique expérimentale) et refuse toute « responsabilité esthétique » ou concept de qualité – tous les piliers de l'institution semblent ici remis en cause. L'idée de dissolution des individualités et des unités va de pair avec un rêve cybernétique de circulation des flux d'information opposé au monopole des médias établis (« Er "dehumanisert litteratur, uten sentrum, brennpunkt" det samme som kollektiv litteratur ? », P3/68 : 40). Le texte « Følger et helhetssyn på språket » élabore encore ces nouvelles conceptions en lien avec une refonte de la pensée de la langue. Il part de l'idée que l'enfant ne fait pas le lien entre le mot et son objet ou référent au sens où ils seraient séparés : le mot est lui-même une partie de l'objet, de l'impression subjective. C'est par la suite que s'opère la séparation et que la langue devient référentielle et se fragmente en domaines déterminés culturellement ou politiquement. Le projet ambitionne donc de passer outre les systèmes référentiels et créer une nouvelle langue, seule garantie d'une révolution globale :

Il ne sert à rien d'entreprendre un changement systémique de la vie économique par ex., sans créer simultanément une nouvelle langue. Sans cela, la langue agira comme un élément anti-révolutionnaire et empêchera la révolution d'atteindre son but, de sorte qu'au lieu de créer une nouvelle vision de l'homme, elle évoluera constamment vers des conditions pré-révolutionnaires. [...] Voilà pourquoi toute poésie révolutionnaire commence par l'acte de langage.

Det nytter ikke å foreta en systemforandring i det økonomiske liv f. eks. uten at man samtidig skaper et nytt språk. Da vil språket virke som et antirevolusjonært element, og hindre revolusjonen i nå sitt mål [sic], slik at den istedenfor å skape et nytt menneskesyn, stadig blir en utvikling mot før-revolusjonære tilstander. [...] Derfor begynner all revolusjonær poesi med språklig handling. (P3/68 : 42)

La conclusion est donc que la distinction entre poésie et politique est invalidée car l'action poétique est une forme d'action politique, une intervention dans le système symbolique : la logique homologique est ici pleinement observable. Le numéro suivant, consacré au thème de l'amour (*Kjærlighet*), rappelle les principes d'anonymat et de collectif sous la forme d'une annonce : « Les publications qui n'ont pas été signées sont celles de la rédaction ou ont été envoyées. Les contributions anonymes sont considérées comme relevant de la rédaction » (« Trykte innlegg som ikke er signeret er skrevet av redaksjonen eller sendt. Anonyme bidrag betraktes som redaksjonelt »). À ce stade, ces textes « collectifs » cohabitent encore avec des publications de poèmes ou d'articles fournis par des contributeurs extérieurs encore signés ; on reconnaît des noms qui interviendront par la suite durant la phase avant-gardiste (Cecilie Løveid) et la vague SUFiste-maoïste (Reidar Mathistad, Wenche Blomberg). La ponctuation disparaît dans certains passages de l'artefact textuel « Patrysten, matrysten – og det totale menneske. Noen påminnelser ». Le montage

expérimental par la juxtaposition d'extraits de genres et de sources différentes (titres et extraits de magazines, rapports scientifiques, entrées du dictionnaire, schémas...) est encore relativement circonscrit au sein d'unités identifiables.

Dans le numéro 5 de la même année, on peut lire un texte intitulé « Dagsrevyverden er jo ikke virkelig » (par Ystgaard, selon Thon 1995 : 100), introduit par une citation en exergue du théoricien des médias américain Marshall McLuhan, portant sur la manière dont les expériences sont tout autant conditionnées par le média que par l'objet. La stratégie de brouillage des genres et des formes de communication est ici explicite : par le décloisonnement et le montage, il s'agit de contester le monopole sur l'interprétation du réel que les médias revendiquent alors qu'ils ne sont pas moins des formes d'expression construites et ritualisées que les formes traditionnelles de fiction ou de divertissement¹⁰². L'essai (signé) « Byen som medium » de Carlsen vient également appliquer une lecture sémiotique à la ville comme ensemble de signes et de symboles, comme média ou code à déchiffrer et face auquel il importe de placer son propre langage. Or, un pas supplémentaire est franchi l'année suivante, par lequel la revue tout entière est absorbée dans le geste avant-gardiste. Thon fait ainsi une analyse détaillée du numéro 3-4 de 1969, intitulé (ironiquement) « De døde for friheten » (« Morts pour la liberté ») et consacré au trafic automobile, comme le paroxysme de ce projet : un numéro entièrement structuré sur le principe du montage et du décloisonnement textuel, où les documents officiels de la planification routière (*Norsk Veiplan*) sont érigés au rang de littérature, mis côte à côte avec des éléments de fiction sans plus aucune hiérarchie de réalité ou de fiction (« Skjønne kunster », P3-4/69). La rhétorique homologique est également à l'œuvre ici : dans la mesure où les mêmes valeurs idéologiques fondamentales (idéalistes-bourgeoises-capitalistes) déterminent les politiques matérielles et culturelles, l'art révolutionnaire contribue à la lutte contre la planification sociale focalisée sur l'automobile privée.

Malgré les outrances du discours et la mise en doute du sérieux que tend à impliquer la technique du collage, l'entreprise n'est pas un simple jeu artistique : le numéro est lié à des engagements politiques bien concrets. En effet, Carlsen, architecte de formation, est engagé dans KANAL, groupe militant d'architectes, ingénieurs et sociologues en faveur d'une planification sociale démocratique dont la formation est annoncée dans le premier numéro de 1969 (P1/69 : 2-4), puis avec Ystgaard dans SØNDAGSFABRIKKEN, organisation d'activistes de gauche proposant séminaires, happenings et ateliers politiques et culturels (Thon 1995 : 120-121) ; Carlsen et Ystgaard font également sensation à un séminaire de la Forfatterforening sur l'art documentaire par leur stratégie provocatrice de rapprochement homologique (« Skjønner du at bilen fungerer på samme måte som et borgerlig kunstverk ? », P3-4/69 : 3) ; ils

¹⁰² « La constitution de la section divertissements en un domaine à part confère au JT un semblant de sérieux auquel il n'a pas droit » (« Utskillingen av underholdningsavdelingen som eget område forlener Dagsrevyen med et skinn av alvor som den ikke har krav på », P5/68 : 18).

produisent également un film pour la télévision et font paraître un ouvrage sur le sujet (Thon, 1995 : 87). Ce déplacement des relations institutionnelles de la revue est en même temps la voie royale vers la politique : la rupture avec les institutions a été menée jusqu'au bout au sens où ce sont les canaux du militantisme politique qui ont remplacé les structures bourgeoises. Thon rend également compte d'un clivage au sein de la rédaction : malgré les résistances de Løveid ou Briseid, les invitations lancées par Ystgaard, Rykkja et Carlsen aux membres de SUF et les collaborations avec les structures partisans ont conduit à cette évolution « naturelle » de la rédaction où l'art et la politique convergent (1995 : 117). Même si les membres de la rédaction de 1969 se maintiennent en 1970, tout comme la pratique de l'anonymat ou du collectif dans une certaine mesure, l'élan avant-gardiste est bien stoppé avec le dernier numéro de 1969 et le manifeste de Morten Falck : la revue retrouve une forme standard, de même que les projets littéraires s'alignent sur un projet bien strict d'engagement socialiste-réaliste « au service du prolétariat » (« *Kunsten i proletariatets tjeneste* », Falck P5/69).

Le *Profil* de 1969 fait ainsi signe vers une œuvre « globale » polymorphe qui fait bel et bien le mouvement vers la vie sociale. Or, malgré son apparence classique et son travail localisé sur le « littéraire » dans les pages de la revue, *Tel Quel* est elle aussi liée à des interventions de remise en cause globalisée de l'institution « art ». Sollers nourrit son jeu sur l'apparence publique de ses lectures de Guy Debord et des textes situationnistes, ainsi qu'il le confie dans divers entretiens des années 1970 (Pollard 1994 : 3ss). Poussant plus loin l'interférence entre écriture et théorie, les interventions proprement provocatrices dans le jeu universitaire peuvent être qualifiées de performances. Il en va ainsi des sessions du Groupe d'Études Théoriques qui selon Forest tend à « carnavaliser » la conférence universitaire, faisant jouer la limite entre le sérieux intellectuel et la performance artistique ou humoristique (1995 : 340-1). La fameuse décade de Cerisy que le groupe organise en 1972 est, à bien des égards, le paroxysme de la performance collective qui brouille les frontières entre canaux de communication traditionnels de l'art et de la science. Des rapports complices de cet événement inscrivent les interventions dans un jeu provocateur, comme celui qu'en fait J. Henric dans *Peinture, cahiers théoriques* 8-9/1974, ou encore dans *L'Infini* (49-50/1995, p. 137-139) ; la contribution de Denis Roche et un commentaire rétrospectif de l'auteur sont aussi à lire dans *Louve Basse* en 1976. Ces perturbations ne manquent pas de scandaliser une partie du public « sérieux » des universitaires (Forest 1995 : 438ss).

Les ramifications de ces gestes ne sont donc pas toujours perceptibles dans les revues parcourues d'une tension entre l'art et le savoir, parfois du fait même du brouillage des codes entre le texte « sérieux » et l'expérimentation d'écriture transversale, souvent aussi parce que la pratique avant-gardiste poussée au plus loin requiert des canaux de communication inédits qui ne laissent pas toujours des traces identifiables. Ils permettent néanmoins d'inscrire les productions déposées dans nos revues dans un cadre plus vaste

d'interventions qui court-circuitent les frontières établies et répondent bien au geste utopique de subversion par l'art.

Dans son ouvrage sur la « Théorie », Rabaté fait du lien avec l'avant-garde une clé de compréhension du phénomène :

[...] a historical perspective should yield a fresh understanding of what has been at stake in the link established by Tel Quel between the cultural politics of the avant-garde, the wish to take literary production in consideration, and the promotion of a new « science » of signs, writing, and textuality. Theory could not thrive without these three elements and they were all promoted by the members of Tel Quel. (2002 : 77)

Nous lisons bien ici, de notre côté, les trois éléments, politique, art et science, de la fusion avant-gardiste sous le signe de l'utopie de transformation globale – fusion à propos de laquelle nous avons bien établi que c'est la théorie qui joue le rôle de clé de voûte. C'est ici que nous voulons amorcer la transition à l'étude des médiations et circulations théoriques elles-mêmes, en gardant à l'esprit le rôle de nos revues comme interface entre les différents groupes, parfois imbriqués, que sont les artistes, les universitaires et les militants.

Chapitre 2 – Les révolutions de la science

Portée par le terreau commun de la révolte et un sentiment d'urgence de l'engagement, la théorie étend ses racines et fleurit : la question révolutionnaire se greffe sur les problématiques spécifiquement liées à la discipline littéraire dans l'université. Certes, la contestation des positions établie par les nouvelles générations de chercheurs comporte un volet proprement scientifique : il en va non seulement des cadres institutionnels mais aussi de la pratique et du contenu de la recherche en littérature. La promotion de nouvelles approches scientifiques va cependant main dans la main avec le désir de contribuer au changement politique global, aussi bien en France qu'en Scandinavie. La critique de la routine de pensée universitaire est vécue comme une contribution, dans le champ de la science, à la révolution politique et culturelle.

La constitution de la recherche en littérature en une discipline scientifique connaît plusieurs moments : cette ambition s'affirme assez tôt dans la première moitié des années 1960, portée par l'impulsion structuraliste, puis elle prend de l'ampleur tout en changeant de visage dans la deuxième moitié de la décennie. Ce désir de scientificité est commun aux champs universitaires de nos pays. C'est en effet à cette période que le terme de « sciences humaines » se répand, porté en France précisément par les milieux structuralistes. *Tel Quel* fait le lien entre ces derniers et le champ de l'édition en tant que revue hébergée par Seuil : sur ce dernier champ aussi a lieu une concurrence pour les « sciences humaines » (« Bibliothèque des sciences humaines » chez Gallimard en 1966, Dosse 2012a : 370). Dans les pays nordiques s'impose également le concept de *litteraturvidenskap* (-*vitenskap*/*-vetenskap*), à cette différence près qu'il apparaît dans les murs de l'université elle-même, faute d'institutions du supérieur parallèles comme en France. Au cours des années 1960, la plupart des départements sont ainsi rebaptisés, passant le plus souvent d'« histoire littéraire » (parfois avec « poétique ») à cette dénomination de « science de la littérature » : c'est le cas notamment des universités de Stockholm, d'Oslo¹⁰³ et de Copenhague qui nous occupent plus

¹⁰³ Voir le compte rendu d'Arne Hannevik, *Fra litteraturhistorie til litteraturvitenskap* (2001), p. 83. Fût-il controversé, le terme était déjà en usage auparavant : Hannevik évoque notamment des résistances à cette appellation, jugée trop « prétentieuse » par les partisans de la *litteraturkunnskap* qui emportèrent une victoire momentanée au moment de nommer la *grunnfag* (2001 : 79). C'est donc véritablement en 1965 qu'il est consacré. Le professeur en histoire littéraire à Oslo Sigurd Skard aura joué un rôle moteur dans ce processus.

particulièrement. Au Danemark, *Poetik* se place dès le premier numéro au cœur du débat, et ce dans le sous-titre même (« tidsskrift for æstetik og litteraturvidenskab »). Certes, le terme de « poétique » met la revue sous le patronage canonique d'Aristote, mais le premier éditorial (intitulé « Om 'poetik' ») en rappelle également l'emploi dans les travaux anglo-saxons et chez les formalistes russes – car il s'agit bien de se placer dans le sillage des nouvelles approches¹⁰⁴.

Au-delà de la proximité de ces termes, il convient de noter une différence de traditions : si les « sciences humaines » sont une relative nouveauté en France, les pays de langue germanique employaient déjà le terme de « science de la littérature » : ce concept existe en effet de longue date en langue allemande (*Literaturwissenschaft*) et ses équivalents dans les langues nordiques semblent déjà avoir été employés bien avant la décennie 1960¹⁰⁵. L'acception plus vaste du terme a été entérinée par la distinction canonique effectuée par l'Allemand W. Dilthey entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, i.e. la fameuse distinction entre l'« expliquer » des sciences naturelles et le « comprendre » de l'herméneutique (Habermas 1976 : 201ss). Néanmoins, en dépit d'une circulation préexistante des termes en Scandinavie, il nous semble nécessaire de souligner que ce n'est que durant les années 1960 qu'ils sont employés sur le frontispice des départements de littérature. À cet égard, notons que les motivations de ces changements de nom sont doubles : ils répondent aussi bien aux processus de réforme structurelle de l'université entamés par les États qu'aux ambitions des nouvelles générations de chercheurs qui s'intéressent aux percées de la théorie littéraire. La science est dans l'air du temps, mais les visées et les acceptions sont différentes selon les acteurs et les moments.

Dans ce chapitre, nous allons plus précisément nous pencher sur la production, la circulation et les médiations de la théorie dans les milieux universitaires en réponse à ces sollicitations socio-politiques. Du point de vue d'une histoire croisée, nos acteurs produisent des combinaisons inédites dans la constitution de leurs propres canons théoriques, en fonction de leurs positionnements et selon une chronologie propre ; il est cependant tentant de garder la perspective des transferts pour dégager un processus de transmission différencié. Les chercheurs scandinaves s'intéressent beaucoup aux travaux produits en France et en Allemagne, espérant importer et s'appropriier leurs avancées théoriques dans des champs locaux encore mis en scène, si ce n'est vécus, comme une périphérie. L'intérêt pour ces nouvelles recherches est antérieur à l'année 1968 stricto sensu : dans la temporalité des événements, le colloque de Baltimore de 1966 est un moment essentiel de la visibilité des

¹⁰⁴ Remarque : la revue *Poétique* de Cixous, Genette et Todorov ne naît qu'en 1970.

¹⁰⁵ Le dictionnaire de l'Académie suédoise date le terme de 1903. Le terme est par exemple employé par Fredrik Böök (1883-1961), professeur d'histoire de la littérature à Lund, notamment dans *Svenska studier i litteraturvetenskap* en 1913.

nouvelles recherches françaises sur la scène internationale, malgré l'hétérogénéité des directions qui s'y manifestent, notamment parce qu'elles tranchent pour la plupart avec les attentes des collègues américains (Dosse 2012a, Rabaté 2002, Cusset 2003). Il y a cependant un effet de spécifique sous la pression de 1968 dans la mesure où, pour le cas scandinave, il y a une accélération de la circulation et un effet de « rattrapage » : les textes structuralistes sont peu ou prou diffusés en même temps que ceux qui font leur dépassement dans le champ français, voire sont médiés justement à travers leurs dépassements. Il y aurait donc une certaine convergence autour de la fin de la décennie 1960, marquant une première phase de médiation, avant tout par le Danemark ; néanmoins, un décalage se produit, plus particulièrement perceptible dans le cas de la Norvège et de la Suède. Au cœur de cette différenciation des rythmes de médiation, nous y voyons le rôle crucial de la pensée marxiste faisant le lien entre la science et la politique. C'est bien que se pose la question de cette « science » dans le domaine des études littéraires. C'est en son nom que se livre une première attaque contre les traditions institutionnelles. Néanmoins, ce front en apparence uni sous la vaste bannière « marxiste » au début de la décennie 1970, est en fait travaillé par des positions contrastées sur cette idée de « science ». Alors que nous avons suggéré une fusion avant-gardiste utopique à l'intersection de la science, de la politique et de l'art, il s'agit d'étudier comment se sont résolues les tensions entre ces trois composantes dans les médiations effectuées par nos revues. Leurs positions entre les champs universitaires et les autres champs de culturels sont ici cruciales.

En premier, nous allons ici nous pencher sur la question du « positivisme » en tant que c'est sous ce terme qu'ont été identifiés les différents visages de la tradition universitaire. Selon nous, l'usage de ce terme repoussoir a permis une suspension provisoire des ambiguïtés et divergences sur la question de la science, c'est pourquoi nous proposons d'en faire un examen préliminaire avant l'observation des mouvements ou phases de la circulation et de la production théorique à proprement parler. En effet nous dégageons deux axes fondamentaux de la critique contre le « positivisme » : d'une part, la critique idéologique d'un semblant de neutralité axiologique et, de l'autre, la critique d'une théorie de la connaissance lacunaire par-delà ce problème de la neutralité. La première phase de médiation a été portée par le rêve d'une grande science des idéologies, soutenue par le marxisme, qui élargit dramatiquement les prétentions de la discipline littéraire ; par là s'est effectué un déplacement de la science « traditionnelle » vers la science « marxiste ». L'autre phase en revanche a été celle d'une remise en question plus profonde encore de la notion de science, voire d'une sortie de ce référentiel – moment où la théorie retrouve la philosophie et la littérature. Les deux composantes de la critique du positivisme ont ainsi été inégalement investies par les revues, produisant ces décalages de médiations. L'écart entre ces deux aspects apparaît plus particulièrement alors que la base théorique de la science marxiste est à son tour affaiblie par les changements de conjoncture politique.

Préliminaires : la tradition et le « positivisme »

Pendant près d'une décennie de débats sur la nature et les buts de la recherche, le discours scientifique contestataire s'attaque aux pratiques et aux traditions universitaires le plus souvent rassemblées sous une bannière : celle du « positivisme ». Cette appellation repoussoir recouvre des réalités assez contrastées, tout d'abord parce que les orientations scientifiques qu'elle vise ne sont pas nécessairement les mêmes selon les pays et selon les moments. Il faut y voir un effet des controverses qui suivent le clivage dualiste entre progressistes et réactionnaires en vertu de l'homologie des champs scientifiques et politiques scellée en 1968 – les nouveaux entrants dans le champ de la recherche défendant l'avant-garde théorique et les positions marxistes révolutionnaires, contre les chercheurs établis défendant leurs approches plus traditionnelles et, souvent, une modération politique (Gobille 2005b, Ekelund 2017 : 279ss, Heidegren 2021 : 67ss). En même temps, ce clivage est évolutif, la ligne de séparation étant souvent retracée au gré de prises de positions politiques adoptées par les différents acteurs. Il en va donc aussi, dans la course à la théorie scientifiquement et politiquement juste, d'une stratégie de démarcation par le jeu d'étiquettes. L'utilisation du terme de « positiviste » est donc très fréquemment polémique : il sert à ranger les adversaires dans une même catégorie, que ces opposants comptent parmi les rangs d'autres branches concurrentes du marxisme ou appartiennent à la réaction « bourgeoise ». Il convient cependant de dégager les différents angles de cette critique à partir de l'analyse des contenus possibles cachés derrière cette appellation.

Historiquement, le positivisme est la doctrine philosophique développée par Auguste Comte, dès 1830, dans ses *Cours de philosophie positive*. Pour lui, « positif » désigne l'état scientifique de la connaissance par opposition à ses étapes antérieures, les états théologique et métaphysique ; il reprend ici le sens spécifique de l'adjectif « positif » comme qualité de ce qui s'appuie sur des faits. Sa méthode se fonde donc avant tout, dans sa lutte contre la connaissance théologique et métaphysique, sur l'observation des phénomènes et surtout l'établissement de lois entendues comme les rapports invariables entre eux (en quoi le positivisme n'est pas un simple empirisme). Le terme se dédouble avec l'appellation de « néo-positivisme » ou de « positivisme logique », laquelle correspond à un courant philosophique de la première moitié du XX^e siècle, surtout identifié au « Cercle de Vienne » (M. Schlick, R. Carnap, A. Ayer). Le néo-positivisme reprend l'ambition positiviste de faire la critique des concepts métaphysiques. Il marque néanmoins une inflexion vis-à-vis du positivisme « classique » dans la mesure où il fait de l'analyse logique du langage le cœur du problème de la connaissance, insistant sur la nécessité de vérifier les énoncés – nécessité qui implique une forme d'empirisme renouvelé comme base de la connaissance. Il ressort en outre du positivisme logique (« néo ») une conception de la philosophie où cette dernière se voit liée

intimement aux questions scientifiques, voire en devient l'auxiliaire, renonçant à tout ce qui relève de la métaphysique pour se concentrer sur ce qui relève spécifiquement du savoir et de sa vérifiabilité. De ce point de vue, il est nécessaire pour les acteurs marxistes de prendre position sur ce rapport qui fait concurrence à leur propre conception du rapport entre philosophie et science.

Le système de Comte peut être caractérisé de construction utopique au sens où le développement du savoir scientifique débouche dans une pratique politique : il implique une foi dans le progrès humain, la science menant à une connaissance de la meilleure gestion de la société. En effet, le projet positiviste chez Comte culmine dans une unité scientifique sous l'égide de la sociologie qui place l'Humanité (la société) en son centre. Cette idée acquiert le rang d'utopie non pas dans un écart infranchissable avec le réel, comme dans les anciennes utopies sociales, « métaphysiques » car situées en dehors de l'histoire, mais comme le moteur qui oriente, par anticipation, une pratique concrète (Grange 1997 : 70). Le projet politico-social du positivisme comtien repose sur les mêmes principes que le projet scientifique unifié en suivant les lois d'ordre et de progrès : c'est une utopie sociale où le collectif est en dernier lieu soutenu par la religion terrestre de l'Humanité (« l'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but » : ainsi dans le « Discours préliminaire » du *Système de politique positive*, Comte 1967 : 321). Or, la critique comtienne des utopies classiques nous semble très analogue à celle que formule la tradition marxiste : Comte entend ancrer sa propre utopie « positive » dans la connaissance produite par la science politique, historique et sociale, afin d'en orienter la mise en pratique¹⁰⁶. Néanmoins, l'utopie positive est en outre tout sauf révolutionnaire : elle vise à une transformation progressive qui reprend, en les sécularisant, les valeurs morales chrétiennes sans la transcendance divine (Grange 1997 : 78) ; il y a tout un fondement non-matérialiste à son nouveau culte de l'humanité. En dernier lieu, la science historique comtienne, positive, ne partage pas les mêmes bases théoriques que celle du marxisme. C'est cette différence, indépendamment des utopies déniées ou non, qui fonde l'opposition marxiste au positivisme au sens large, malgré une articulation a priori analogue du rapport entre science et politique.

Ce n'est pas le comtisme spécifiquement qui est visé, même en contexte français, par l'offensive contre le « positivisme », mais il permet de dégager

¹⁰⁶ Nous retrouvons aussi par là l'utopisme de la théorie : « Comte appelle « fictive » cette dimension projective qui est requise dans les sciences (la position d'hypothèse), dans l'action (le projet), en politique. Elle se caractérise par la non-prédictivité, l'improbabilité de la réalisation. Entre religion et science, entre science et utopie existent des différences de degré mais non de nature, affirme la politique positive. La science politique ne renverse pas l'image fausse ou inversée des idéologies ou des croyances. Elle invite au contraire, parce qu'elle est rigoureuse et s'appuie sur l'histoire, à reconnaître la nécessité de la dimension utopique de la vie politique » (Grange 1997 : 91). Ce moment utopique est cependant voué à disparaître dans la science alors que c'est aux arts, investis d'une mission sociale par le positivisme, de l'exploiter.

les lignes de la critique. Celle-ci est fondamentalement philosophique et épistémologique : ce dernier est caractérisé par une théorie de la connaissance en défaut, une réduction de la connaissance à la connaissance produite par les sciences de la nature ou, du moins, les méthodes entendant se fonder sur les faits empiriques et objectifs. Cependant, il est évident que la critique porte sur le terrain de l'idéologie : critique d'une neutralité idéologique de la science, soit illusoire ou naïve, soit mensongère et cachée derrière l'écran de l'objectivité. Ici, les principes méthodologiques que sont l'empirisme et l'objectivité sont dénoncés parce qu'ils recourent, malgré la dénégation de leurs défenseurs, des positions politiques. On trouve aussi bien en français que dans les langues scandinaves un sens très large de positivisme ramené par ses adversaires à une conception de la science où tout résultat doit être vérifié par l'expérience des faits érigés en objets d'étude par excellence, car ils permettent de réguler, si ce n'est supprimer, la subjectivité des agents de la recherche. C'est bien là la clé de la question du rapport (ou son refoulement) de « neutralité » entre science et politique. Or, si les deux aspects de cette offensive ont été solidaires contre la tradition quand se sont cristallisés les mouvements de contestation autour de 1968, le questionnement philosophique et épistémologique a été partiellement accaparé, voire éclipsé, par les enjeux politiques dans les murs de l'université. À l'inverse, ce travail de fond philosophique se poursuit après la levée des blocages politiques – et change de teneur idéologique.

Le scientisme positiviste ou la théorie de la connaissance en défaut

Comme nous l'avons esquissé ci-dessus, la perspective de la critique philosophique ou épistémologique du positivisme est ici souvent très large dans la mesure où le terme prend pour cible l'ensemble des courants qui manifestent ces manques. Une fois ce cadre général posé, il s'agira toutefois de repreciser les contours de sa manifestation spécifique en littérature.

L'acception large de la critique philosophique et épistémologique

Si nous partons du discours des revues, nous pouvons de prime abord observer que les mentions du positivisme sont souvent à rattacher aux lignes de confrontation de la polémique entre le matérialisme dialectique et la métaphysique idéaliste. En effet, un des principaux angles d'attaques des marxistes contre le positivisme est une critique d'une pensée qui, par ses carences, retombe dans la métaphysique malgré la posture antimétaphysique revendiquée dès le projet de Comte. Dans le *Tel Quel* des années 1960, le point de vue althussérien est crucial pour la compréhension du matérialisme dialectique. Selon le philosophe, la théorie marxiste de la connaissance est l'épistémologie véritable (Althusser 1998 : 49). C'est bien ce que l'on retrouve le plus souvent dans l'argumentaire telquelien. Dans la deuxième partie de « Pour une matérialologie », J.-L. Baudry considère justement qu'est positivisme toute science

détachée du matérialisme dialectique, c'est-à-dire toute science qui se base sur une conception du « monde tel qu'il est, non tel qu'il se produit », se contentant des faits donnés au lieu de réfléchir aux processus de génération qui ont lieu derrière la surface objective (TQ45/71 : 66). Selon lui encore le réalisme est l'équivalent spécifique, dans le domaine de l'esthétique, du positivisme, à savoir une esthétique non matérialiste de représentation du monde tel qu'il est. Nous avons donc des variations locales d'un système de pensée fondamental : cette homologie nous invite donc à comprendre le positivisme comme le produit spécifique, dans le domaine de la science, de cette vaste tradition culturelle et philosophique occidentale visée par la critique derridienne comme « métaphysique de la présence ». C'est de manière similaire que Brandt, dans « Tekstens teori » (PoII.4/70), s'attaque à la structure fondamentale de la métaphysique comme restriction normative de la structure fondamentale (« non particulière ») de la signification. Or, il prend le positivisme logique pour l'exemple d'une telle épistémologie logocentrique-métaphysique : c'est une logique qui dépend d'un concept de vérité hypostasié et qui est positiviste en ce qu'elle survalorise l'observation.

Les différentes pistes convergent vers cette idée que le scientisme positiviste s'expose au retour de la métaphysique, essentiellement du fait de son objectivisme, parfois par subjectivisme – dans tous les cas par l'absence de dialectique. D'une part il achoppe totalement sur la pensée du sujet en focalisant sur son objet et de l'autre ce dernier est constitué en fonction d'une conception réductrice de la « réalité ». En ce qui concerne l'absence de pensée du sujet, la critique rejoint celle formulée à l'encontre de tous les courants philosophiques qui ignorent la question double de l'insertion du sujet dans les structures. Il en découle là aussi des regroupements polémiques larges où le positivisme sert à décrire toutes les générations philosophiques précédentes. Ainsi, on trouve à plusieurs reprises des attaques, dans *Tel Quel*, contre le « positivisme néo-kantien ». Là où la théorie de la connaissance depuis Kant pose la question de ce que peut savoir un sujet en relation avec un objet, le néo-kantisme (notamment l'École de Marbourg avec H. Cohen et E. Cassirer) voulait radicaliser l'importance des catégories de pensée sur la sensibilité en réaction au positivisme et à l'empirisme. Or c'est justement par sa conception naïve du sujet qu'il le rejoint ici : sujet unitaire, posé comme donné, conscience, au mieux objet d'une psychologie. Cette ignorance se répercute dans l'idéalisme d'une recherche d'idées fondamentales, de principes *a priori* qui rendent possibles toute connaissance. Ainsi, ces deux tendances, objectivisme et subjectivisme, ne sont nullement antithétiques si elles sont comprises, depuis la position dialectique, comme deux variantes ou deux faces d'une même médaille. Quelques pages après sa définition négative, Baudry évoque ainsi ce « positivisme néo-kantien » de l'analyse « purement linguistique des textes » qui n'est pas articulée « dialectiquement sur une théorie de l'inconscient (du sujet analytique) » (TQ45/71 : 68). De même, Sollers critique cette tendance qui pose un dualisme entre matière et conscience au lieu de voir la contradiction

dialectique qui produit la conscience au sein de la matière (« Lénine et le matérialisme dialectique », TQ43/70 : 10). Le néo-kantisme français dominant dans la première moitié du XX^e siècle, notamment derrière la figure de Léon Brunschvicq et son « idéalisme critique », fait figure de repoussoir pour toute une génération d'entre-deux guerres : celle-ci prend un intérêt vif pour la dialectique hégélienne dans le séminaire de Kojève (Descombes 1979 : 25).

Or, la phénoménologie, pourtant opposée au néo-kantisme dans sa variante française existentialiste et imprégnée de cette dialectique (Sartre et Merleau-Ponty), retombe, elle aussi, trop souvent sur une configuration similaire pour la génération d'après-guerre. Kristeva fait la critique à maintes reprises de la phénoménologie dans ses essais, en particulier sur la notion d'« ego transcendantal » ; elle distingue par exemple une forme de phénoménologie « transcendante » et une forme « positiviste », chacune se tenant sur les deux pôles de l'impasse sur la dialectique entre le sujet et l'objet (« Comment parler à la littérature », TQ47/71 : 33). De son côté, Brandt fustige sévèrement la philosophie institutionnalisée qui défend ce type de théorie de la connaissance positiviste sur la base du dualisme rigide entre un savoir « extérieur », « dans la nature », et le sujet « insondable » : il appelle cette philosophie plus ou moins raffinée « modernisme positiviste » (« Om dannelsen, uddannelsen og omdannelsen », PoIII.4/70 : 415).

Le corrélat de ces lacunes est l'empirisme, critiqué comme conception superficielle du réel réduit aux objets d'expérience ou d'observation – et plus particulièrement aux « faits » dans le cas du positivisme objectiviste. Althusser fait de l'empirisme une illusion ou idéologie fondamentale qui résume toute une série d'illusions aux appellations en dernier lieu interchangeables :

[...] l'« illusion », dogmatique, positiviste, psychologiste, naturaliste, pragmatiste ou empiriste, illusion qu'un marxiste appellerait plus rigoureusement [...] une idéologie : l'idéologie empiriste. (Althusser 1998 : 50)

C'est cette idéologie qu'il conçoit comme l'ennemi commun à la fois de la philosophie et des sciences puisqu'il menace les secondes en menaçant la première. En l'occurrence, l'idéologie empiriste fonde le vrai en science exclusivement sur le « donné », sur l'objet tel qu'il se présente, et non sur ses conditions de production. Brandt, toujours dans « Tekstens teori », dégage de son côté un « principe d'empirie » (*empiriprincippen*) qui sert de base métaphysique à la science positiviste du langage et qui s'accompagne de normes pour la description scientifique : celle-ci doit être sans contradiction, exhaustive et la plus simple possible. Conformément à l'objectivisme non-dialectique, le texte scientifique et la réalité sont placés face-à-face mais conçus en adéquation. Ainsi, la réalité est ce qui est pris dans une bonne description mais, en même temps dans ce processus d'équivalence, le texte disparaît derrière la réalité ou l'intention dont il n'est plus que le simple support : il est un simple reste. Brandt fait en outre l'analyse de l'esthétique idéaliste qui, sur la même

base positiviste, considère comme point de départ son objet déjà circonscrit, prêt à l'observation (Brandt, PoII.4/70 : 39). Dans « Skriftens nulpunk og den store blafren », il dessine encore une homologie entre le rapport de la théorie à l'empirie et le rapport de l'écriture à la lecture, de la langue et monde – et la domination du second pôle sur le premier (Brandt, PoIV.1/71 : 45ss).

Aussi bien dans *Tel Quel*, avant tout dans les textes de Kristeva, que dans *Poetik*, la critique de l'objectivisme focalise sur la théorie de ces objets que sont le langage et le texte, puisque les deux revues prennent très tôt position vis-à-vis des recherches concurrentes. Dans « Linguistique et sémiologie aujourd'hui en URSS », Kristeva déclare ainsi que les travaux soviétiques rompent avec le « scientisme positiviste » (TQ35/68 : 7-8). Nous lisons également une variante dans l'attaque contre la composante « théologique » décrite dans « L'engendrement de la formule », à propos des modèles chomskyens d'analyse des structures profondes grammaticales – concurrents de la distinction empruntée aux soviétiques entre géno- et phéno-texte : cette méthode est selon elle typiquement insuffisante du point de vue philosophique, se contentant de reprendre des concepts d'idées ou de vérités innées ainsi que de sujets conscients et parfaitement rationnels. Ce nouveau cartésianisme est donc dit « théologique » parce que ses lacunes amènent à poser un principe divin comme garantie (TQ37/69 : 36-7)¹⁰⁷. La critique du positivisme linguistique est cruciale dans les textes réglant leurs comptes avec les bases du premier structuralisme. Nous le voyons par exemple dans les critiques adressées à la *Sémantique structurale* et, en amont, la glossématique. Brandt dénonce ainsi l'ontologie positiviste de Hjelmslev et Greimas à sa suite, à savoir une ontologie qui oppose la logique à la réalité (« Greimas og videnskabelighedens struktur », PoII.3/69 : 91-2). Cette critique généalogique partant de Hjelmslev n'est pas évidente : selon H. Hauge, c'est avec la sémiologie française que les chercheurs en littérature danois ont redécouvert Hjelmslev et la glossématique copenhagoise, la linguistique ayant été auparavant éclipsée par le poids de l'existentialisme (2007 : 185).

Tel Quel s'intéresse en outre au « cousin » ou « concurrent » germanophone du positivisme comtien, l'empirio-criticisme (ou empirisme critique), dont le physicien autrichien E. Mach a été l'un des fondateurs. Ici aussi, cette discussion se base sur les travaux d'Althusser et de sa lecture de Lénine. L'empiriocriticisme revient à l'expérience, aux sensations comme bases de la connaissance, union du sujet et de l'objet, et par là d'une critique des représentations. Ces textes ont non seulement servi de base à la philosophie du Cercle de Vienne, au « positivisme logique », ils ont encore été repris au sein de certaines mouvances soviétiques, notamment par les Otvovistes, critiqués par

¹⁰⁷ Voir aussi Sollers : « Nous savons que le cerveau positiviste est, souvent sans le savoir, le meilleur alibi de « Dieu » d'où le mariage habituel du scientisme et de la métaphysique, du matérialisme « vulgaire » [c.a.d non dialectique] et du logicisme transcendantal, du mécanisme et du formalisme. » (TQ43/70 : 20).

Lénine dans *Matérialisme et Empirio-criticisme* (1908). C'est là le point de départ de l'allocution d'Althusser sur « Lénine et la philosophie » de 1968 : l'empirio-criticisme est une philosophie idéaliste des sciences réintroduite dans le marxisme, philosophie non matérialiste et donc réactionnaire. En l'occurrence dans ce texte, Althusser renvoie dos à dos empirisme et formalisme comme deux solutions en dernier lieu idéalistes aux crises philosophiques dans les sciences (Althusser 1998b : 106). Cette discussion est notamment prolongée dans les essais de Sollers sur le matérialisme comme « Lénine et le matérialisme philosophique » (TQ43/70). Dans le numéro 21 de 1974, *Poetik* s'intéresse également aux écrits de Lénine, en particulier aux essais sur Tolstoï comme exemple de mise en pratique de la théorie marxiste dans la critique littéraire, notant bien qu'ils ont été rédigés dans le contexte de la lutte contre l'empirio-criticisme.

Le fait que le néo-positivisme soit en partie tributaire de la théorie de Mach l'expose également à la critique. Un positionnement vis-à-vis de la philosophie analytique en général (L. Wittgenstein, B. Russell ou encore K. Popper) et de l'empirisme logique du Cercle de Vienne en particulier est nécessaire pour le projet sémiotique de Kristeva. En effet, celle-ci lit les formalistes logiques et reconnaît leur apport dans l'histoire de la pensée, en particulier les travaux logiciens de G. Frege (un des précurseurs de la philosophie analytique), ou de R. Carnap qu'elle reprend dans ses propres recherches de la fin des années 1960. Il lui faut se démarquer, ligne qui tient justement à la critique du signe linguistique et du sujet ; ainsi dans « Le texte et sa science » (*Semeiotikè*) :

C'est dire que la démarche sémiotique rejoint en quelque sorte la démarche axiomatique fondée par Boole, de Morgan, Peirce, Peano, Zermelo, Frege, Russell, Hilbert, etc. [...] Mais si la voie axiomatique exportée en dehors du domaine mathématique aboutit à l'impasse subjectiviste positiviste (consacrée par la *Construction logique du monde* de R. Carnap), le projet sémiotique n'en reste pas moins ouvert et plein de promesses. (Kristeva 1969 : 19-20)

Remarquons ici que la critique ne porte pas sur l'objectivisme mais sur son contraire, le subjectivisme, que nous comprenons comme la volonté de fonder les systèmes logiques sur la base strictement empirique (l'expérience du sujet comme assise) ; reste que tous deux tombent également sous le couperet faute de dialectique matérialiste. Notons aussi dès à présent que c'est en réintroduisant la pensée philosophique que cette sémiologie entend justifier ses propres tendances formalistes et conjurer le scientisme.

Le positionnement kristévien vis-à-vis de la philosophie analytique est selon nous assez localisé au sens où il porte sur les bases de la sémiologie ; or, plus généralement, la philosophie analytique n'exerçait qu'une influence relativement modeste dans le paysage français. Dans les années 1960, cela tenait notamment à la prépondérance de la phénoménologie et de l'existentialisme en philosophie et, surtout, à une tradition épistémologique propre fortement

historique, se retrouvant chez G. Bachelard (Descombes 1979 : 107ss). Le recours à ces textes est donc stratégique, en ce qu'il permet de contester la domination phénoménologique, mais il doit néanmoins se faire avec des précautions critiques nécessaires pour Kristeva. En Scandinavie en revanche, et surtout en Suède et au Danemark, le champ philosophique est bien plus marqué par le poids de la philosophie analytique, et ce aujourd'hui encore ; C.-G. Heidegren (2010) parle d'une attitude philosophique nordique empreinte d'un « esprit positif » (par opposition à un concept plus spécifique de « positivisme ») avant même les années 1930, où la philosophie de ces pays noue des contacts plus étroits avec les penseurs anglo-saxons et le Cercle de Vienne. Ekelund (2017 : 280ss) constate ainsi que la marque de l'empirisme logique s'est maintenue sous la forme de son héritage épistémologique et méthodologique. La Suède disposait même d'un terreau déjà favorable avec la philosophie de l'école d'Uppsala, représentée avant tout par A. Hågerström puis dans l'après-guerre I. Hedenius et sa « critique des valeurs » (Heidegren 2010 : 101-2, Ekelund 2017 : 283-4). C'est précisément contre cette prépondérance que le groupe des Jeunes Philosophes (Unga Filosofer) lance ses *Häften för kritiska studier* (« Cahiers pour les études critiques ») dès 1968, précurseurs de la confrontation en Suède du positivisme¹⁰⁸. Åke Löfgren, un des acteurs centraux du groupe des Jeunes Philosophes, a été initialement formé à la philosophie analytique dans les murs de l'université de Stockholm mais s'est retrouvé « dévoyé » à la Sorbonne dès 1958, à partir de quoi il est marqué par la philosophie continentale et un idéal d'engagement intellectuel (2017 : 129ss). Au Danemark, la philosophie analytique est surtout représentée par Jørgen Jørgensen, membre du Cercle de Vienne ; le pays qui a vu naître Kierkegaard reste cependant plus fortement marqué par l'existentialisme (Hauge 2007 : 184). Dans le paysage norvégien, c'est Arne Næss qui est souvent nommé comme représentant du (néo-)positivisme, ayant rédigé sa thèse à Vienne en 1933-34 (Thue 2010 : 220). Sa position de seul professeur de philosophie en Norvège (nommé en 1939 à Oslo) lui donne un rôle-clé dans l'après-guerre. C'est au cours de la décennie 1960 qu'il a pris part à une première « querelle du positivisme » spécifiquement norvégienne menée par Hans Skjervheim, ancien étudiant également « dévoyé » par la philosophie continentale, avant tout la théorie critique allemande. Figure centrale des

¹⁰⁸ En 1969, Roger Fjällström fait paraître dans les *HfKS* ses « Notes » sur le positivisme (« Anteckningar ») tirées d'une allocution qu'il a faite, en mars de la même année, lors d'une rencontre sur l'idéocritique organisée par la société étudiante d'Århus. Il tente dans cet article de saisir, derrière les différentes acceptions, une idéologie centrale visant à produire une représentation du monde et de la pensée. Lorsqu'il s'agit de produire une critique du positivisme cependant, il note la nécessité d'une réflexion sur les possibilités de positions alternatives ; à titre inaugural, il propose d'analyser les problèmes de la neutralité, de la vérification et de l'objectivisme sur la base centrale de l'empirisme du fait (Fjällström 1969). Ces pistes de réflexion sont recommandées par Brandt à la fin de ses remarques sur la scientificité chez Greimas (PoII.3/69 : 95).

contestations au sein de l'université, Skjervheim n'aura pourtant pas été véritablement marxiste (Heidegren 2021 : 196ss). Selon Rune Slagstad, l'ampleur de cette querelle a été sans pareille en Suède et au Danemark du fait de la dominance, dans ce champ des sciences sociales, du positivisme anglo-américain (Slagstad 1976 : 9). Dans sa cartographie de la philosophie universitaire nordique, Heidegren fait lui aussi ressortir les contrastes entre les trois pays malgré la dominance de la tradition analytique : la Norvège est selon lui marquée par une coexistence pacifique ou un plus grand pluralisme, du fait d'un champ beaucoup plus petit et de contacts plus personnels (Heidegren 2021 : 177, 184). Les départements de philosophie des universités suédoises, à l'inverse, sont le plus fortement imprégnés par la conception analytique d'une philosophie « scientifique » et sont plus fermés aux contacts avec les tendances françaises et allemandes (2021 : 265). Heidegren remarque également une séparation institutionnelle au Danemark, notamment à Århus, entre le département de philosophie et celui de théologie, où l'existentialisme et la phénoménologie trouvent un ancrage (2021 : 103). S'il mentionne les revues *Exil* et *Kritik* comme espaces de médiation, *Poetik* n'est pas considérée. Or, il nous semble que ces données mettent en évidence le fait que les milieux littéraires ont joué un rôle crucial dans la diffusion de la philosophie hétérodoxe « continentale ». Néanmoins, malgré la doxa plus ou moins implicite sur les champs philosophiques, les commentateurs de Slagstad à Ekelund et Heidegren constatent une relative absence de positions positivistes explicitement revendiquées dans les débats touchant aux « sciences de l'esprit » (*åndsvitenskaper*), signe du caractère profondément polémique du terme – et c'est bien ce que confirme la diversité des appellations rassemblées sous ce terme visant les tenants de la tradition, tendances des générations antérieures et institutionnalisées.

L'offensive philosophique et épistémologique en Scandinavie regarde activement de l'autre côté du Rhin. En Allemagne de l'Ouest, la « Querelle du positivisme » (*Positivismusstreit*) fait rage entre philosophie et sciences sociales ; *Poetik* la suit avec grand intérêt au début des années 1970. Les analyses faites par J. Habermas, notamment dans *Connaissance et intérêt*, connaissent de fait une grande fortune dans les milieux de recherches scandinaves¹⁰⁹ - selon Heidegren, en Norvège plus que dans les deux pays voisins encore (2021 : 235ss). Force est de constater que Habermas opte lui aussi pour une définition large du « positivisme » par le scientisme : pour lui, le positivisme désigne le moment de réductionnisme scientiste qui s'est ouvert avec le

¹⁰⁹ Une sélection de chapitres du texte a été traduit en danois en 1972 chez Kurasje sous le titre *Erkendelsekrittikkens krise*. L'essai *Technik und Wissenschaft als Ideologie* (1968) a été quant à lui traduit en norvégien en 1969 sous le titre *Vitenskap som ideologi* chez Gyldendal (trad. T. Krogh et H. Vold). Ces textes n'ont pas paru en suédois.

contisme mais qui marque encore l'époque contemporaine¹¹⁰, y compris les courants théoriques qui ont réagi contre le premier positivisme (notamment le pragmatisme de Peirce et l'historisme de Dilthey). Il montre lui aussi que le positivisme, puisqu'il bloque toute réflexion sur la connaissance en dehors des règles méthodologiques, s'appuie sur des bases métaphysiques qui ne sont pas soumises à l'examen critique. En effet, le scientisme implique principalement que la théorie de la connaissance est remplacée par une méthodologie, alors que les questionnements dépassant ce cadre sont renvoyés au domaine du non-sens (Habermas 1976 : 112). Dans cette restriction de la connaissance aux résultats de la science, le positivisme évacue donc la métaphysique sans pour autant se donner les moyens de résoudre les problèmes qu'elle voulait élucider, par quoi il reconduit malgré lui les catégories qu'il ne peut soumettre à la réflexion par sa méthodologie (« ces questions ne sont pas réfléchies, elles sont liquidées », 1976 : 124-5). Surtout, ce réductionnisme se manifeste sous deux aspects plus particulièrement remis en cause : l'objectivisme, ou focalisation excessive sur l'objet au détriment du sujet de la connaissance, et l'empirisme, focalisation sur l'expérience.

Aussi large soit-elle, cette conception nous semble être la plus répandue chez les marxistes des années 1960 et 1970. En effet, on la trouve également chez Althusser qui insiste sur le rôle de la philosophie vis-à-vis de la science (Althusser 1998a : 49)¹¹¹. La réduction scientiste se calque sur le modèle spécifique des sciences naturelles posées en norme – or nous verrons par la suite que, s'il y a globalement consensus chez les marxistes au niveau de la critique de l'objectivisme-empirisme, le modèle des sciences naturelles mène à des attitudes contrastées voire ambiguës. La philosophie française elle aussi riposte contre les prétentions objectivistes des sciences sociales (Dosse 2012a : 441ss), mais cela n'est pas sans paradoxe puisque la critique contre le(s) scientisme(s) et le(s) positivisme(s) se fait encore sur le même terrain que sa cible – comme on le voit chez Althusser qui compose avec l'héritage de l'épistémologie française (Dosse 2012a : 349 et Descombes 1979 : 123, 145-146). Plus généralement, le structuralisme porte la marque d'une ambiguïté fondamentale, dégagee par Descombes, étant à la fois méthode scientifique mais aussi, et surtout, front d'une nouvelle philosophie qui se met à jour, grâce à cette méthode, non seulement contre la tradition locale néo-kantienne, elle aussi véhiculant une norme positiviste de validité de la philosophie calquée sur un modèle scientiste, mais aussi contre la réaction phénoménologique

¹¹⁰ Dans la première partie de son ouvrage, Habermas établit que c'est la philosophie elle-même qui, avec la réponse hégélienne à l'entreprise critique kantienne, s'est exilée de la théorie de la connaissance.

¹¹¹ « La réalité de la "connaissance scientifique" (de la pratique scientifique), la science ne la réfléchit pas généralement d'elle-même, - elle ne la connaît pas, au contraire, livrée à sa propre "spontanéité", elle a tendance à la "méconnaître". C'est la Philosophie ou Théorie [...] qui réfléchit la réalité de la "pratique scientifique". »

(1979 : 96ss)¹¹². En outre, l'opposition entre l'université et les autres institutions du supérieur jouent dans le cas français. Les piliers du structuralisme que sont Lévi-Strauss et Lacan ont été tous deux formés à la philosophie mais ont été désireux de s'en démarquer pour développer des approches proprement scientifiques – quand bien même elles sont radicalement différentes des sciences établies.

Malgré un certain écart entre les champs français et scandinaves dans les lignes de démarcation traditionnelles entre science et philosophie, les ambiguïtés nous semblent provisoirement suspendues avec la contestation générationnelle : les lignes se simplifient entre les positions des entrants et les positions institutionnalisées, le tout renforcé par un clivage politique. Du point de vue de la transmission, nous formulons l'hypothèse qu'elle a été facilitée par cette ambiguïté sur le statut de la science d'une part et par la politisation par-delà les disciplines institutionnelles et, à plus grande échelle, les frontières nationales.

Le positivisme en littérature

Sur le champ littéraire aussi, le « positivisme » permet de rassembler les positions institutionnalisées sous une même bannière. Il mène à la critique d'un scientisme qui débouche, malgré elle, sur une opposition entre fausse science et science authentique.

En France, le positivisme littéraire est en premier lieu identifié à la critique historique héritée de Gustave Lanson. R. Barthes en fait notamment l'examen dans « Les deux critiques » (1963) puis le recueil *Essais critiques* (1964). Dans le premier, il oppose cette critique universitaire issue de Lanson et la « critique d'interprétation » dans laquelle sont rassemblées les approches existentialistes, marxistes ou encore structuralistes. C'est là une des bases du fameux débat entre Barthes et R. Picard, ce dernier lui répondant en publiant *Nouvelle critique ou nouvelle imposture* en 1965. *Tel Quel* choisit d'appuyer Barthes dans cette controverse ; ce dernier publie *Critique et vérité* en 1966 dans la collection de la revue et Sollers commente encore la polémique dans « Picard cheval de bataille » (TQ24/66 : 92). La revue n'accorde cependant guère plus de temps à entrer en discussion avec ce type de pratiques universitaires dans ses propres colonnes – elle s'attaque aux conceptions phénoménologiques-existentialistes en priorité.

Ce débat a été suivi par *Poetik* qui, elle, cherche au contraire à créer la discussion sur le sujet. Ainsi, la confrontation entre Barthes et Picard est le point de départ d'un compte rendu de Hans-Jørgen Andersen dans le troisième numéro de *Poetik*, compte-rendu où sont reprises les coordonnées posées par Barthes (« Et ideologisk perspektiv i den franske ny-kritik », Pl.3/68). Le

¹¹² Voir aussi Egebak (KK65-66/89) faisant le récit de ce champ français en révolte tous azimuts contre la phénoménologie.

positivisme universitaire est décrit par Barthes comme un historicisme faiblement méthodologique, se reposant sur une conception naïve du fait ; il se fonde également sur un déni de sa propre idéologie, à savoir la psychologie comme source d'explications causales simplistes du texte à partir de l'auteur, écran qui masque le manque de travail conceptuel, donc de scientificité. Si Andersen peut s'appuyer sur Barthes, c'est que ces données se retrouvent bel et bien en Scandinavie. Dans « "Historisme" og "strukturalisme" » (PoII.4/70 : 55-71), Jørgen Egebak propose de défaire l'histoire littéraire de son positivisme, incarné par les figures tutélaires de Vilhelm Andersen et Ejnar Thomsen, basé sur l'écriture de monographies, l'études d'individus singuliers, des démarches inductives et des causalités floues entre la vie et l'oeuvre, le tout dans un langage non conceptuel. C'est dans ce but qu'Egebak arrive à la conclusion que la sémiologie d'une part et la méthode dialectique du marxisme en littérature de l'autre offrent deux possibilités de conciliation de ces deux pôles de l'histoire et du structuralisme.

La méthode positiviste en littérature se fait donc l'incarnation de l'empirisme naïf par excellence qui, faute de théorie, se satisfait d'objets immédiatement donnés comme la personne, l'oeuvre ou le livre. Quand Brandt, dans sa « Tekstens teori », fait une analyse du « principe d'empirie », il en tire des conclusions spécifiquement sur la tradition philologique et sa conception du texte, conception qui ignore la matérialité textuelle au profit de cette recherche du sens comme intention déposée ou « vouloir dire » (PoII.4/70 : 23-24). Il se penche ensuite, lui aussi, sur les ramifications de cette base théorique se prolongent jusque dans le formalisme et le premier structuralisme qui conservent une théorie communicationnelle du langage ; ainsi, la glossématique prend la langue parlée comme norme (impliquant linéarité de la production et faisant du texte la simple réalisation de la langue). Dans ses applications littéraires, ce formalisme se satisfait encore de concepts insuffisamment travaillés comme la « littérarité » conçue comme structure autonome (PoII.4/70 : 25-26). L'année suivante, Brandt caractérise également l'historisme comme la discipline vide par excellence, chargée de parler mais de ne rien découvrir en vertu du principe de « réalisme », variante plus idéologique de l'empirie. Les humanités qui suivent ce principe ne visent donc pas à la recherche mais à la remémoration – par quoi elles ne sont pas des sciences mais de simples « formations » (« Om dannelsen, uddannelsen og omdannelsen », PoIII.4/70 : 416).

Du côté norvégien, la lutte contre les positivistes en littérature ramène en premier lieu à un marxiste structuraliste éclectique, Atle Kittang . Celui-ci regrette dans *Litteraturkritiske problem* un travers commun à bien des approches contemporaines de la littérature : le manque de réflexion sur leur objet (Kittang 1976 : 15). C'est par là qu'elles s'exposent à cette même défaillance du positivisme qui, faute de théorie de la connaissance, s'en tient à l'objectivisme et l'empirisme. La tradition historique-biographique norvégienne a pour figure dominante, dans la première moitié du XX^e siècle, Francis Bull. Bjerck Hagen (2012 : 9-10) accorde néanmoins un certain poids à sa concurrente, la

critique immanentiste mais idéaliste du texte, représentée surtout par le romainiste Peter Rokseth. Pour R. Slagstad (1976 : 40) également, le positivisme en littérature prend les traits de l'historicisme ou de plus récents développements phénoménologiques. *Profil* propose une définition claire, à visée pédagogique, du positivisme dans un article traitant non pas de littérature mais de critique filmique (Jan Erik Holst, « Fra positivisme til kritisk filmforståelse », P3/75). Les coordonnées sont les mêmes, la démarche « positiviste-scientifique » est principalement définie comme un empirisme¹¹³. Il inclut toutefois immédiatement dans cet ensemble les approches immanentistes de l'œuvre qui, considérant l'œuvre comme fin en soi, repose sur des critères autonomes (en l'occurrence purement cinématographiques). Enfin, le positivisme est plus généralement également défini par la négative, comme ce qu'il n'est pas : « i dagens debatt settes som regel en positivistk innstilling opp mot idealisme, personalisme og marxisme ». Cette définition, dans sa simplicité, fait bien ressortir les niveaux d'amplitude du terme en se destinant à un public de non-spécialistes.

Du côté suédois, Michael Gustavsson relate, dans son article « Teorins pionjärer » (2008), le déroulement du débat sur le « positivisme » littéraire dans les colonnes de la toute jeune revue *Tidskrift för Litteraturvetenskap (TfL)*, précisément lancée en 1971 comme forum de discussion sur les orientations de la recherche contemporaine. Soulignant lui aussi l'ambiguïté de cette étiquette accolée à la tradition par les nouveaux entrants marxistes, il constate qu'elle désigne avant tout les pratiques empiristes dans la mesure où les critères fondamentaux du positivisme n'ont jamais été que très imparfaitement appliqués en littérature (Gustavsson 2008 : 177). Ce que les nouvelles approches du texte, à l'exemple de celles défendues par Kurt Aspelin, rejetaient comme « positiviste » était ainsi les approches de type biographiques, comparatives et historiques. Les ouvrages publiés par Aspelin *Marxistiska litteraturanalyser* (1970) et *Form och struktur* (1971) jouaient ainsi ce rôle d'offensive contre la tradition. On trouve encore une définition du positivisme dans *Textens dimensioner : problem och perspektiv i litteraturstudiet* (1975), à l'occasion d'une "note sur les mots difficiles" (« en not om svåra ord ») où Aspelin défend la nécessité d'une conceptualité avancée pour pallier le manque théorique criant dont a fait preuve la recherche traditionnelle. Plus précisément, cette dernière est marquée par une conceptualité vague ou naïve, qui n'a pas été soumise à une véritable réflexion critique :

De nature spéciale sont ces concepts, qui n'ont pas une signification exacte admise mais appartiennent à un champ sémantique vague. Cela inclut le « positivisme » et le « scientisme ». J'utilise ce dernier pour désigner une conception

¹¹³ « la pensée qui construit son image du monde sur la base des faits donnés à travers l'expérience, c'est-à-dire ce qui est donné "positivement" » (« den tenkning som bygger opp sitt verdensbilde på grunnlag av kjensgjerninger gitt gjennom erfaringer, dvs det som er "positivt" gitt », Holst P3/75 : 47)

de la science, basée sur l'intérêt de connaissance des sciences naturelles. Ceci est lié au concept de « positivisme », auquel on a donné ici un éventail de sens si large qu'il peut recouvrir à la fois le type classique du XIX^e siècle et la philosophie de « l'empirisme logique » et un « empiriopoïtivism » méthodologique général issu des sciences du comportement.

Av speciell art är sådana begrepp som inte äger en överenskommen precis betydelse utan hör hemma inom ett vagt semantiskt fält. Dit hör « positivism och « scienti(ci)sm ». Det senare använder jag för en vetenskapsuppfattning, kalkerad på naturvetenskapernas kunskapsintresse. Därigenom knyts det till begreppet « positivism », som här har givits en så pass vid betydelse, att det kan täcka såväl den klassiska 1800-talstypen som den « logiska empirismens » filosofi och en allmän metodisk « empiriopoïtivism » av beteendevetenskapligt ursprung. (1982 [1975]: 11)

Nous remarquons ici une différence d'échelle entre le « scientisme », plus restreint, et le « positivisme », emploi dont l'étendue est revendiquée. Aspelin part justement de ce terme générique pour ensuite en venir plus spécifiquement au champ des études littéraires. Il identifie parmi les avatars contemporains la nouvelle critique introduite à la fin des années 1950 comme méthode absolument compatible avec un contexte politique et philosophique car n'apportant aucun renouveau théorique¹¹⁴. Dans les années 1960, le nouveau positivisme a selon Aspelin le visage des approches quantitativistes ou formalistes et de l'empirisme plus ou moins nourri par la nouvelle critique anglophone, notamment représenté par P. Hallberg qui a supervisé l'anthologie *Litteraturvetenskap : nya mål och metoder* en 1966, et l'historicisme critique de Lars Lönnroth (voir *Litteraturforskningens dilemma*, 1961) qui trace une ligne de démarcation forte entre historicisme strict d'une part et critique esthétique de l'autre.

Ce sont les mêmes tendances que l'on retrouve décrites dans le bilan d'Erlend Lagerroth (1980). Cherchant lui aussi à savoir si cette recherche positiviste avait réellement existé (1980 : 34ss), il attribue l'introduction de ce terme dans le contexte nordique au Danois Johan Fjord Jensen (*Den ny kritik*, 1962) pour désigner l'historicisme positiviste¹¹⁵ centré sur l'accumulation de faits, l'étude critique des sources et la recherche de causalités, dans la lignée des principes posés par Comte puis Taine, et ce toujours au prix d'une véritable théorie de l'objet littéraire. Lagerroth insiste lui aussi sur la nécessité de distinguer, au sein de cette nébuleuse rassemblée derrière les appellations de positivisme ou de nouveau positivisme, le courant du positivisme logique en philosophie et le renouveau localisé du positivisme dans la recherche

¹¹⁴ « "Dé-idéologisé" à l'ombre de la guerre froide, caractérisé par un propre mélange de philosophie analytique, d'empirisme ahistorique et d'anti-marxisme militant » (« "avideologiserat" i skuggan av det kalla kriget, präglad av en egenartad blandning av analytisk filosofi, ahistorisk empiricism och militant antimarxism », Aspelin 1982 : 27).

¹¹⁵ Jensen s'inspirant lui-même à la fois des débats américains derrière R. Wellek (« The revolt against positivism... », 1946) et allemands.

universitaire suédoise en littérature. Il identifie pour sa part trois courants essentiels dans les années 1960 en Suède, voire plus généralement en Scandinavie, entre la philologie, l'histoire et l'émergence de nouvelles méthodes quantitatives en 1966. Il focalise lui aussi sur l'histoire littéraire représentée par Lönnroth¹¹⁶ et les approches comportementales-statistiques d'un Hallberg. Il insiste néanmoins sur le fait qu'il n'y a jamais d'affiliation « unique » chez ces chercheurs mais bien toujours une combinaison de théories (1980 : 41). Certes, sa position est plus nuancée car elle bénéficie du recul des années ; ainsi que nous allons le voir, il est cependant impliqué lui-même dans la querelle.

Dans le premier numéro de la seconde série de *Poetik*, un article fait état du champ suédois : signé de la main de Hugh Rodwell, de l'Université de Stockholm, il déplore la persistance de la composante biographique et empirique de la discipline traditionnelle scandinave, « l'histoire littéraire ». Il encourage ainsi la transformation de la pratique universitaire sur la base non seulement d'un changement de la société dans son ensemble mais aussi d'une refonte théorique spécifique à la discipline inspirée par les travaux marxistes et structuralistes (PoII.1/69 : 92). C'est selon nous cette tradition et ses nouvelles variantes contemporaines qui sont visées, à grands traits, dans le texte de *Kod* écrit par S. Larsson, « Kritik och självkritik ». Plus spécifiquement, Larsson s'attaque aux lacunes théoriques criantes des méthodes qui ignorent la place de l'oeuvre dans la société et les circuits de production et consommation. Il reprend notamment le concept de texte par opposition à l'unité empirique par excellence, celle du livre :

Le texte pose des questions qui n'ont pas eu assez d'espace dans un climat universitaire suédois caractérisé par les dualismes économisme/historicisme-empirisme/positivisme ; là, les artistes semblent travailler dans un grand vide et le manque de résonance ne s'explique pas, faute de théorie.

Texten ställer frågor som inte fått tillräckligt spelrum i ett svenskt akademiskt klimat som präglas av paren ekonomism/historicism-empirism/positivism, där konstnärer tycks arbeta i ett stort tomrum, där bristen på resonans inte kan förklaras, pga bristen på teori. (Larsson, K2/76b : 29)

La position de la revue n'est pas étonnante. Surtout, elle se fait sur un champ de bataille dont les tranchées ont été bien creusées, ainsi que nous allons le voir, dans le débat du *TfL*.

De fait, la première échauffourée théorique sur le positivisme qui a lieu dans le *Tidsskrift för Litteraturvetenskap* en 1971 est inaugurée par un échange entre Aspelin et Gunnar Hansson, représentant d'une recherche sur la lecture basée sur des méthodes sociologiques quantitatives et

¹¹⁶ Lönnroth est le fils d'Elías Lönnroth, lui-même historien se rattachant à l'école historique-critique des frères suédois Weibull.

comportementales en littérature (Hansson avait à cet égard contribué au recueil de Hallberg). Le reproche majeur justifiant l'appellation de positivisme est le choix de Hansson de se fonder sur une démarche empirique centrée sur l'individu (Ekelund 2017 : 359-360). L'aspect idéologique transparait très clairement derrière les querelles épistémologiques : Aspelin attaque par là une approche compatible avec le formatage voulu par les nouvelles réformes de l'enseignement supérieur, liant le problème scientifique à la politique universitaire. La querelle connaît une seconde vague en 1976, à la suite de la parution de *Textens dimensioner*. Les acteurs et noms impliqués dans cette deuxième phase du débat sont familiers : on retrouve K. Aspelin, L. Lönnroth, P. Hallberg et E. Lagerroth. Surtout, cette deuxième phase du débat est cruciale pour comprendre la fondation de *Kris* car, dans une de ses ramifications, elle fait intervenir le deuxième pilier de l'équipe de rédaction qui va rejoindre les membres fondateurs de *Kod* : Arne Melberg, Horace Engdahl et Anders Olsson.

La querelle est en effet relancée par un article de Thomas Forser, collègue marxiste d'Aspelin à Göteborg et partisan d'une sociologie matérialiste, revenant sur la tradition de la recherche en Suède (« Till frågan om den metodiska tråtan », *TfL*1/1976). Forser y regrette la persistance, dans le champ universitaire suédois, d'une conception globalement positiviste de la science – qui n'est pas tant revendiquée ouvertement qu'acceptée de facto, comme « axiome » non réfléchi – reposant sur la restriction aux faits mesurables et à leurs relations (Forser 1976 : 6). Il propose à cet effet de préciser cette conception sous le terme de « positivisme du fait » (*faktapositivism*) et revient sur sa prédominance institutionnelle, depuis l'histoire littéraire de H. Schück à la sociologie d'après-guerre, et son déni de la scientificité des autres tendances¹¹⁷. Forser assume l'incompatibilité de la dialectique et du structuralisme avec cette tradition épistémologique – c'est pourquoi il salue les entreprises qui, comme celle d'Aspelin, contribuent à lutter contre elle. P. Hallberg répond à Aspelin et Forser dans un article intitulé « Vem är « positivist » ? » (*TfL* 2-3/76 : 162-172). Là, il les accuse d'utiliser avec démagogie les concepts vagues de « positivisme », « empiriopoositivisme » (Aspelin) et « positivisme du fait » (Forser) dans leur critique de la tradition universitaire, et par là de vouloir se dérober aux exigences empiriques de vérification et d'intersubjectivité. Pour lui, ce sont elles qui fondent toute science, et, en ce sens, la science est inévitablement positiviste :

Est-il généralement inconvenant d'exiger des faits, de la documentation et de la vérification, est-ce quelque chose que seul un « positiviste » peut inventer ?

¹¹⁷ Forser souligne à cet égard comment les positions philosophiques antipositivistes ont été le plus souvent écartées, au titre d'« essayisme » polémique ou de « poésie » (*diktning*) et parfois seulement acceptées à condition d'une compatibilité relative avec le cadre méthodologie de l'histoire littéraire – comme pour certains travaux de F. Böök (Forser 1976 : 8-13).

Cela ne s'applique-t-il pas à toute science digne de ce nom, c'est-à-dire même celle qui travaille selon des « modèles alternatifs » ? [...]

En fait, toute science est inévitablement « positiviste », plus ou moins, dans la mesure où elle est complètement dépendante des faits, de la documentation et de la vérification.

Är kraven på fakta, dokumentering, verifikation något allmänt otillständigt, något som bara en « positivist » kan hitta på ? Gäller det inte all vetenskap, som vill göra skäl för namnet, alltså även den som arbetar enligt « alternativa modeller »? [...]

I själva verket är ju all vetenskap ofrånkomligt « positivistiskt », mer eller mindre, såtillvida som den är helt beroende av fakta, dokumentation och verifikation. (Hallberg 1976b : 163-4)

Hallberg met bien en évidence le fait que ces attaques ont une fonction polémique qui tend parfois à la caricature ou au procès d'intention. En renvoyant toute approche concurrente, *a priori* non-marxiste, dans la catégorie de « positiviste » et d'empirisme superficiel, elles ignoreraient délibérément les réflexions théoriques qui ont pu mener à la construction même de ces « faits ». Si la critique porte avec justesse sur le fondement politique qui sous-tend ou justifie une arrogance théoricienne des marxistes, la conception de la science de Hallberg focalise néanmoins sur la méthodologie, les procédures de vérification et sur le fait concret par opposition aux « grandes lignes »¹¹⁸ sans réfléchir aux autres cadres « transcendants » possibles que celui des sciences naturelles qui détermine la vérification factuelle comme critère de la validité scientifique. Cela le conduit, à la fin de son intervention, à reconnaître devoir minimiser l'ambition scientifique de la discipline par rapport aux sciences exactes. Le critère même de vérification ne saurait, selon lui, être absolutisé : il doit rester un idéal régulateur et partagé aussi par ses adversaires, même à leur insu (Hallberg 1976b : 172). Cette réponse finit donc par se placer sous le signe du « raisonnable » alors qu'Hallberg ne commente pas particulièrement les mécanismes de sélection soulevés par Forser.

L'angle politique de la critique du positivisme ressort clairement dans la plupart de ces discussions, notamment lorsqu'elles portent sur les croisements avec les sciences sociales. En effet, les enjeux politiques, redoublant toujours les enjeux épistémologiques, restent la manière la plus aisée d'approcher le « positivisme » : par la fonction idéologique qu'il tend à remplir sous couvert de défense de l'objectivité scientifique.

¹¹⁸ « Au fond, nous pouvons tous nous mettre d'accord sur des considérations à grande échelle, audacieuses et vitales. Il est plus difficile de les faire confirmer scientifiquement » (« Storlinjiga, djärva och vitala funderingar kan vi förresten alla hålla oss med. Det är svårare att få dem vetenskapligt bekräftade », Hallberg 1976b : 167).

Les intérêts de la science : les fondements idéologiques de l'empirisme et de l'objectivité

La solidarité entre l'empirisme et l'objectivité du point de vue politique est très bien mise en évidence par les marxistes : en se contentant de l'analyse « de surface », du « réel » tel qu'il se présente, des lois tirées de l'expérience immédiate et des faits objectifs et en évacuant la question des causes, le positivisme est accusé de se satisfaire ou de défendre de l'état des choses en place. Bien plus, la science « réaliste » coïncide en dernier lieu avec des intérêts politico-économiques, angle crucial de la stratégie critique. Or cette question des intérêts n'apparaît cependant pas toujours au même niveau : l'écart est béant entre la détermination de ces intérêts chez Habermas, qui tente d'en distinguer plusieurs à un niveau transcendantal, non pas logique mais anthropologique (différentes pratiques scientifiques sont déterminées par différents intérêts dans l'histoire de l'espèce : intérêt de rationalité technique, de communication et d'émancipation, Habermas 1968), et les analyses militantes plus ou moins empiriques qui identifient ces intérêts à ceux d'une classe en particulier, comme dans le cas de *Profil* qui quitte le champ universitaire. Les acteurs plus liés aux enjeux scientifiques vont, eux, tenter de ménager l'autonomie relative de la pratique scientifique ; Sollers par exemple rappelle ainsi que le dogmatisme consiste en une idéologisation de la science au sens de renoncement à ses procédures spécifiques – sans pour autant que la science soit « impartiale, neutre, sans infiltrations ni retombées idéologiques et politiques » (TQ43/70 : 14).

Dans la critique profiliste, c'est la fonction de la science qui est toujours au premier plan : le positivisme s'oppose à l'idée d'une vocation critique de la science ou, a minima, défend la posture de neutralité contre une implication sociale et politique. Ce point est déjà abordé en 1968 dans une conversation entre Helge Rykkja, Hansmagnus Ystgaard et les spécialistes en économie politique (*sosialøkonomer*) Per Schreiner et Åsmund Langsether, tous deux diplômés de l'UiO. Dans ce dialogue qui veut croiser le regard des sciences sociales et de la littérature, la refonte des sciences sociales sur une base structuraliste est encouragée contre l'analyse libérale – dont on devine le caractère positiviste puisqu'elle se contente de poser des forces libres entrant dans un jeu de lois naturelles, et dont le corrélat est la littérature individualiste bourgeoise (« Litteratur. Vitenskap. En samtale », P5/68 : 9). Le problème de la neutralité est à ce stade posé de manière modérée : les règles logiques et linguistiques qui conditionnent la scientificité et la vérifiabilité du processus de recherche ne bloquent pas par essence tout positionnement social des sujets de la science, en quoi Schreiner plaide pour une participation active des experts à la société, a fortiori dans le cas des sciences sociales (Rykkja & Ystgaard P5/68 : 13). Selon J. Thon, cet entretien entre deux avant-gardistes révolutionnaires et deux experts technocrates n'est pas à prendre pour argent comptant :

il le lit davantage comme un « dialogue de sourds », mise en collision de deux discours qui ne se rencontrent jamais vraiment (1995 : 104-5).

C'est à mesure que s'intensifie le militantisme de la revue que s'opère le glissement par lequel la neutralité est ramenée à la science bourgeoise dans la mesure où elle ne sert pas directement les intérêts de la classe prolétaire. Il y a là une conception duelle entre deux types de sciences, bourgeoise d'un côté ou prolétaire de l'autre, qui est rejetée par le fil althussérien. C'est le reproche qui est formulé à l'encontre de la pratique universitaire : fussent-ils marxistes, les chercheurs sont ramenés à une ligne révisionniste, au service de l'idéologie bourgeoise. On le voit par exemple en 1972 lorsque Johanna Schwarz¹¹⁹ caractérise la philologie de « upolitisk sysling med form og stilproblem for deres egen skyld » (« Rim og rytme i politisk lyrikk », P2/72 : 13) par opposition aux textes dialectiques de Mao qui amènent à considérer l'unité dialectique entre forme et contenu, art et politique, et à suivre l'impératif de penser l'intérêt de classe de toute pratique : la validité de la théorie ou de la science n'est confirmée que par son utilité militante.

La discussion évoquée ci-dessus avec deux économistes invite à élargir les perspectives : en effet, le volet du débat sur la fonction idéologique de la science est plus particulièrement saillant dans l'importation, au sein du champ des lettres, de la lutte des tendances qui se joue dans le champ des sciences sociales – via notamment les recherches pour fonder une sociologie critique de la littérature. *Poetik* fait ainsi montre d'un intérêt spécifique pour le positivisme en sciences sociales puisque son projet d'analyse textuelle ne saurait faire l'économie d'une compréhension marxiste des formations sociales ; c'est également par là qu'apparaît l'intérêt qu'elle manifeste pour la « querelle » allemande sur le positivisme. Dans son « Introduction » au numéro dédié aux analyses textuelles, J. Holmgaard définit la recherche traditionnelle en littérature comme focalisée sur l'existant, la tradition, le patrimoine : des descriptions « confirmant » ou « reproduisant les institutions, ce contre quoi doit s'élever la nouvelle science littéraire critique. Est ainsi « positiviste » toute théorie de la science qui ne comporte pas de volet idéocritique, à savoir à la recherche de ce qui est rendu invisible par l'idéologie :

Pour cette [théorie positiviste de la science], les outils d'analyse de la société ont un statut autonome. Les prémisses de l'analyse, les appréciations et les déterminations qui sont implicites dans l'appareil de description sont aveugles à cette manière de voir. Il va sans dire que c'est extrêmement très préoccupant.

For denne [positivistiske videnskabsteori] er de redskaber man anvender i en analyse af samfundet af en selvgyldig status. Analysens præmisser, de

¹¹⁹ Contributrice régulière de *Profil*, J. Schwarz (1931-1996) est une des principales poétesses associées à la revue. Ayant grandi en Suède, elle utilise les deux langues et le suédois est sa langue littéraire principale. Elle arrive en Norvège dans les années 1960, enseignant le suédois à l'Université de Bergen.

vurderinger og determinationer som ligger implicite i beskrivelsesapparatet er denne betragtningssmåde blind for. Hvilket må siges at være i allerhøjeste grad betænkeligt. (« Indledning », PoIV.2-3/1971 : 5)

L'analyse se précise en 1972 lorsque l'attention sur les sciences sociales s'accroît encore. Pittelkow fait ainsi de la critique de la sociologie littéraire positiviste la condition fondamentale de possibilité d'une sociologie marxiste (« Samfundsteori og tekstteori », Po19/72 : 46-48)¹²⁰. Cette approche a les mêmes travers que l'histoire littéraire positiviste. L'œuvre comme forme spécifique de structuration de sens socialement déterminée échappe à ce type d'analyse ; dépourvue de concepts de texte ou de pratique textuelle, la sociologie positiviste se contente d'observer une communication entre auteur et lectorat et fonde sa prétention à l'objectivité scientifique en postulant des intentions et des comportements subjectifs purement empiriques. Dans sa critique, Pittelkow s'appuie sur une citation (traduite en danois) d'Adorno tirée de « Soziologie und empirische Forschung », un des textes du recueil *Positivismusstreit* paru en 1970, où le philosophe allemand souligne la contradiction entre l'objectivisme des méthodes empiriques et le niveau subjectif auquel s'arrête leur choix d'objet. En outre, Pittelkow souligne que la sociologie positiviste n'a aucun concept de totalité sociale adéquat ; la conséquence n'en est pas que scientifique puisque, en faisant impasse sur cette pensée de la totalité, elle laisse le champ libre aux idéologies qui la masquent, donc les légitime (Po19/72 : 47). C'est sur le même texte d'Adorno que s'appuie Madsen quelques pages plus loin, dans « Litteraturvidenskab og socialvidenskab » (Po19/72 : 112), creusant la contradiction des sciences empiriques et statistiques, soulignée dans « Soziologie und empirische Forschung¹²¹ », entre méthode objective et subjectivité de l'objet (i.e. l'individu, ses expériences et opinions). Dans cet essai, Adorno déplore le fait que les démarches positivistes ne forment pas de critique des représentations implicites qui les sous-tendent ; en réduisant le processus social aux représentations individuelles, elles réifient aussi bien leurs objets que la méthode qu'elles emploient pour étudier ces derniers. La pointe dialectique est que, en cela, ce type de sciences sociales empiriques est un miroir de la société « atomiste et classificatoire » qu'il pose comme une donnée naturelle (Madsen Po19/72 : 115-7) ; par conséquent, ses résultats doivent être complétés par un moment d'autoréflexion

¹²⁰ Il prend pour exemple de sociologie positiviste l'ouvrage *Hauptrichtungen der Literatursoziologie* de l'Allemand Hans Norbert Fügen¹²⁰, qui a justement pris position contre les marxistes dans la fameuse « Querelle » allemande du positivisme, mais mentionne également les travaux du Français Robert Escarpit.

¹²¹ Notons que Madsen renvoie à une traduction norvégienne d'Adorno tirée du recueil *Kritisk teori*, éditée sous la direction du sociologue Ragnvald Kalleberg (master en 1971 à l'UiO) et publiée en 1970 chez Norsk Gyldendal ; la traduction danoise paraît en 1972 dans l'anthologie *Kritiske modeller* chez Rhodos.). Kalleberg a contribué à un recueil dirigé par Kurt Aspelin et Thomas Gerholm intitulé *Positivism, marxism, kritisk teori – riktningar inom modern vetenskapfilosofi* et publié en 1972 chez Norstedts.

critique qui permette de dépasser la surface idéologique de l'individualisme-subjectivisme et ainsi être confrontés à une analyse de la totalité sociale.

Le numéro suivant est dédié à sociologie littéraire en propre. Kurt Aspelin y contribue par un article critiquant la sociologie empirio-positiviste en Suède, en l'occurrence liée à la vision du monde sociale-démocrate (« Om konsten att bortse från motsättningar », *Po20/72* : 3-15). Ces recherches sont caractérisées par leur conformité à l'idéologie du système capitaliste de marché dont elles reprennent les concepts et la logique. Ancillaires de la technocratie, elles sont caractérisées par un horizon « empiriste de surface et pratique-manipulatoire » (« yt-empiristisk och praktisk-manipulativ », Aspelin *Po20/72* : 5) : il s'agit d'une sociologie de missions sur commande. Elle est également adaptée à l'enseignement universitaire formaté par les réformes UKAS, à l'exemple de l'anthologie des chercheurs K. E. Rosengren et J. Thavenius pour qui la sociologie littéraire, uniquement empirio-positiviste, se distingue de la « recherche marxiste ». Aspelin désapprouve également l'ouvrage d'introduction à la sociologie littéraire de R. Escarpit (publié en Suède en 1970 sous le titre de *Litteratursociologi*¹²²) qui, si elle s'avère être plus sophistiquée théoriquement que l'empirisme vulgaire, se contente de la phénoménologie de surface « caractéristique du positivisme » (Aspelin *Po20/72* : 5 : 9) : une fois de plus, sans théorie de la littérature et de la société, elle restreint ses concepts au donné¹²³. Les travaux de Rosengren se font l'exemple de l'objectivisme quantitatif sans aucune réflexion épistémologique et dont la méthode toute faite a une fonction de confirmation idéologique-politique des structures sociales qui s'oppose à la véritable mission de la science :

Les causes résident avant tout dans le modèle empiriopositiviste lui-même : il enferme en effet le chercheur qui, avec un modèle en main, va résoudre les tâches les plus variées selon un même programme. [... K. E. Rosengren se trompe sur] l'objectif principal de la science, qui est de cartographier les contextes objectifs les plus profonds de la réalité, puis de mettre ces résultats à la disposition des forces sociales intéressées par une telle recherche révélatrice de la réalité. Au lieu de cela, sa fonction scientifique sera affirmative, stabilisatrice. Les questions qui s'attaquent aux rapports de pouvoir dans la société et qui interrogent la légitimité des gouvernants sont ainsi omises *a priori*.

Orsaker ligger primärt i den empiriopositivistiska modellen själv : så effektivt stänger den inne forskaren med en mall i handen som ska lösa de mest skiftande uppgifter enligt samma schema. [... K. E. Rosengren missar] vetenskapens främsta målsättning, som är att kartlägga verklighetens djupare objektiva sammanhang och sedan ställa dessa resultat till förfogande för de samhällliga krafter som är intresserade av en sådan verklighetsavslöjande forskning. I stället kommer hans vetenskapliga funktion att bli affirmativ, stabiliserande. De frågor är nämligen *a priori* utelämnade som skär rakt in i de samhällliga

¹²² Trad. Nils Peter Tollnert, préface de Lars Furuland.

¹²³ À noter qu'Escarpit et Fügen sont également critiqués dans les pages de *Textens dimensioner* sur la sociologie de la littérature.

Pour Madsen encore, l'empirisme en reste à la sphère de la circulation et non de la production, à la surface et non aux contradictions internes à la structure (« Kritikken af den politiske økonomi og « litteratursociologi », Po20/72). Madsen tire lui aussi des conclusions politiques en liant cette sociologie à la sociale-démocratie qui s'aveugle devant l'idéologie plutôt que d'activement masquer les contradictions ; plus encore, il lie également l'empirisme au spontanéisme individualiste de la révolte des années 1960 (« der netop er empirismen i praksis », Madsen Po20/72 : 28). Les exigences de l'analyse matérialiste sont très fortes, ici appliquée à la sociologie (littéraire ou non) : la scientificité de cette dernière demande de prendre en compte les contradictions de la société, ce qui implique de renoncer à son autonomie pour se fondre dans le cadre général de la critique de l'économie politique marxiste. Cette autodissolution, loin d'être un sacrifice, est en fait la condition pour que la sociologie s'émancipe de l'idéologie bourgeoise et de ses catégories fondamentales que sont l'individu, le général, la liberté et l'égalité (Madsen Po20/72 : 33).

La collusion du positivisme scientifique et du pouvoir technocratique est ainsi un élément commun à ces discours contestataires. C'est une association que nous retrouvons de fait dans *Tel Quel* et qui se décline dans tous les domaines empreints de cette idéologie. Dans « Survol / rapports (blocs) / conflit », Sollers reprend les termes d'Althusser déclarant que « Toutes les sciences dites « humaines » ... sont le lieu d'élection de l'idéologie positiviste et technocratique contemporaine ». Et de préciser : le matérialisme dialectique est l'arme de lutte contre « l'empirisme scientiste en général » (TQ36/69 : 6). Selon Sollers toujours, c'est le Nouveau roman qui l'incarne en littérature (« Réponses », TQ43/70)¹²⁴ ; dans les sciences naturelles et mathématiques, l'évacuation du sujet de la pratique pour la pure méthode est une « bénédiction pour l'ordre social capitaliste techno-productiviste moderne » (Sibony, « A propos des mathématiques modernes », TQ51/72 ; 91). Dans le domaine de l'éducation, B. Sichère remarque quant à lui que la vieille idéologie humaniste bourgeoise est entrée en contradiction avec « l'idéal techno-positiviste », contradiction qui a mené à la révolte de 1968 (« Sur la lutte idéologique (suite) », TQ53/73 : 94). Tout ceci s'inscrit dans la perspective ouverte par la pensée d'Althusser sur le rôle que la philosophie doit jouer auprès des sciences humaines en les prémunissant contre l'idéologie instrumentaliste de la technocratie (« Philosophie et sciences humaines », 1998a : 57). L'opposition entre « sciences » et « techniques » se comprend à l'aune de cette instrumentalisation : les techniques focalisent sur les méthodes pour répondre à une

¹²⁴ « L'idéologie de ces productions est, en réalité, très conventionnelle, psychologiste, positiviste et technocratique » (TQ43/70 : 74). L'attaque est d'autant plus osée que TQ avait soutenu le Nouveau Roman dans ses premières années : une rupture de plus durant cette décennie turbulente des années 1960.

demande, le plus souvent sociale et politique, à l'exemple de la psychologie à l'américaine par opposition à la psychanalyse lacanienne (Althusser 1998 : 54)¹²⁵.

Poetik focalise bien plus concrètement sur la politique éducative culturelle menée par le gouvernement danois. Dans « Om dannelsen, uddannelsen og omdannelsen » de 1970, Brandt fait une analogie qui reprend ces termes au sujet des disciplines universitaires : l'historisme est aux sciences humaines ce que la technologie est aux sciences de la nature, à savoir une discipline qui a renoncé à sa scientificité, donc une pratique idéologique au service du pouvoir. Néanmoins, là où la technologie permet l'exercice du pouvoir, forte de la fondation objective des sciences naturelles qui permet la reproductibilité de l'expérience, l'historisme traditionnel ne vise qu'à la reproduction, s'excluant lui-même de toute recherche d'objectivité possible et, par là, d'expérimentation (PoIII.4 : 416-7). *Poetik* consacre entièrement son numéro 23 de 1975 à des interventions faites dans le cadre d'un colloque de la NSU organisé en septembre 1974 sur le thème « Politique culturelle et lutte culturelle » (« Kulturpolitik og kulturkamp »). Les contributeurs viennent des trois pays : on y retrouve Peter Madsen, pour la Norvège entre autres Helge Rønning et Irene Iversen, ainsi que deux intervenants suédois, Kjerstin Norén¹²⁶ et Leif Thollander ; ce dernier fait partie des deux chercheurs de ce recueil, avec la Norvégienne Greta Billing¹²⁷, à rendre compte des luttes en France plutôt que de leurs pays respectifs. La portée militante apparaît au plus clairement dans certaines de ces contributions historiques et sociologiques : il ne s'agit plus de querelles épistémologiques et de luttes internes aux disciplines universitaires mais d'une critique idéologique plus frontale des politiques culturelles des gouvernements en place. C'est là un objectif que *Profil* aura de son côté inlassablement poursuivi durant toute la décennie 1970 : plus que toute autre revue

¹²⁵ La branche américaine est ainsi devenue « technique de réadaptation » des individus à la machine économique et politique à l'opposé de ce que visent les travaux d'élaboration proprement théorique de Lacan. La discussion sur ces derniers est développée plus en détail dans deux conférences d'Althusser faites en 1963 et 1964 et rassemblées dans le recueil *Psychanalyse et sciences humaines* (1996).

Voir Eagleton sur le structuralisme contre une idéologie technocratique inconsciente, produite par la structure de la marchandise (1991 : 37).

¹²⁶ Celle-ci avait déjà publié dans *Poetik* 20/73 un article intitulé « Konstproduktionens förändrade villkor ». Elle fait ses études de théâtre à Lund dans les années 1960 et dirige la publication de l'essai *Människans samhällseliga vara* chez Cavefors en 1973. Elle est peut-être plus connue du grand public pour avoir été membre du groupe de rock féministe *Röda Bönor* (littéralement « Haricots rouges » mais *böna* est aussi un terme d'argot vieillot pour « jeune femme ») ! Elle publie également des romans, des anthologies de chansons dans les années 1970 ainsi que des critiques de théâtre pour le journal danois *Information* dans les années 1980. Il est également à lire dans l'encyclopédie biographique féminine suédoise *Vem är hon* de 1988 (p. 344) qu'elle épouse P. Madsen en 1979.

¹²⁷ Celle-ci soutient son master de sociologie en 1976 à Oslo sur une des subventions étatiques à la culture.

de notre corpus, elle aura œuvré pour la constitution d'un front culturel norvégien contre l'administration sociale-démocrate et la défense d'une culture non seulement populaire mais aussi décentralisée, contre Oslo représentant une élite économique, culturelle et linguistique – mais en payant le prix de l'anti-intellectualisme. Les participants au colloque de la NSU refusent, eux, toutes simplifications, notamment entre culture bourgeoise et culture prolétaire car l'enjeu est pour eux de pouvoir penser la culture en dehors des critères et institutions bourgeoises qui déterminent sa forme actuelle (« Indledning », Po23/75 : 6).

Thue (2010 : 219) et Ekelund (2017 : 287ss) à sa suite montrent que la philosophie analytique a servi de véhicule d'implantation des méthodes sociologiques à l'américaine en Scandinavie (Ekelund 2007 : 287ss)¹²⁸. L'importation d'une conception empiriste-quantitativiste de la discipline est ainsi allée de pair avec l'idéologie politique de l'après-guerre de poursuivre la construction des États-Providence modernes et rationnels : l'alliance des sciences sociales et de la sociale-démocratie montrait ainsi la proximité des questions épistémologiques et politiques (2007 : 292)¹²⁹. T. Forser entend, dans sa contribution à la querelle du *TfL* de 1976, précisément attirer l'attention sur le double aspect de la position positiviste en sociologie de la littérature (« Idéologiquement, la foi en la raison qu'elle exprime relève d'un optimisme du progrès libéral »¹³⁰, Forser 1976 : 6). Il articule ainsi l'histoire de la discipline, ainsi que des luttes internes de validation entre chercheurs, à son contexte plus vaste de luttes idéologiques sur le champ intellectuel, en particulier dans l'après-guerre marqué par le tingsténisme. Autrement dit, l'objectivisme a servi d'instrument de sélection au profit de la tendance positiviste dominante et au détriment de positions contestataires – ces biais dans les processus de co-optation étant également liés à des positions idéologiques et non pas strictement scientifiques (Forser 1976 : 14ss)¹³¹.

Le positivisme est ainsi l'idéologie scientifique de la technocratie et son caractère de classe est celui de la classe au pouvoir, la bourgeoisie. Cette critique se veut bien souvent actualiser la critique marxienne à la fois de la philosophie idéaliste et de l'économie politique. C'est ce que C. Thau souligne en 1975, revenant sur une citation polémique de Marx dans la *Rheinische*

¹²⁸ L'exemple de la « conversion » de T. Segerstedt est frappant : en 1947, ce professeur de philosophie d'Uppsala accepte de changer le nom de l'institution, devenant par la même occasion professeur de sociologie (Ekelund 2017 : 290).

¹²⁹ Notons que, selon Ekelund, l'exemple du couple Alva et Gunnar Myrdal n'est pas exactement révélateur du processus dans la mesure où leur base théorique n'est pas exactement celle de la sociologie d'Uppsala. Thue focalise, lui, sur le rôle d'Arne Næss et Stein Rokkan.

¹³⁰ « Ideologiskt uttrycker den en förnuftsstro av liberalt utvecklingsoptimistiskt slag. »

¹³¹ Voir aussi l'article de R. Fjällström dans HfKS, où il esquisse une analyse détaillée du « positivisme ». Il souligne notamment que le principe d'objectivité et de neutralité axiologique s'accommode très bien d'un utilitarisme, de conceptions sur le « bien » de la société. (1969 : 30-32)

Zeitung en 1842 contre la pensée empirique classificatoire des sciences sociales positivistes (Thau, « Med verden eller om-verden », Po19/72 : 76). Cet empirisme est directement déterminé par la rationalité bourgeoise :

Comme nous l'avons évoqué, la raison du bourgeois, la raison qui le « forme » en tant qu'« être humain » éclairé, est une raison qui s'apparente à celle que l'on retrouve dans la science expérimentale moderne : le bourgeois agit dans son monde sur la base d'expériences empiriques acquises, des données, qui sont organisées selon des lois logiquement cohérentes de certitude pronostique plus ou moins avérée.

Som allerede berørt er borgerens ratio, den ratio der « danner » ham som oplyst « menneske », en ratio der er beslægtet med den vi finder i den moderne erfaringsvidenskab : borgeren agerer i sin verden på baggrund af indhøstede empiriske data, som ordnes til logisk konsistente lovmæssigheder af større eller mindre prognostisk sikkerhed. (Po19/72 : 102)

Cette analyse est également faite par Althusser qui pose les catégories du droit bourgeois comme pilier fondamental de l'idéologie en philosophie : « ...sont des catégories ou entités juridiques : le Sujet, l'Objet, la Liberté, la Volonté, la (les) Propriété(s), la Représentation, la Personne, la Chose, etc. » ; de là aussi le piège d'une théorie de la connaissance qui ne sortirait pas de ces catégories mêmes (Althusser 1998c : 171). Il s'agit également d'un des angles d'attaque de l'École de Francfort, bien que celle-ci la formule toujours depuis le pôle opposé d'Althusser, i.e. une anthropologie humaniste. Dans sa synthèse sur les travaux d'Adorno, Claus Secher¹³² présente *Dialektik der Aufklärung*, ouvrage qu'Adorno a co-écrit avec M. Horkheimer, comme un premier moment de la critique de la science positiviste et de la technocratie : en l'occurrence, ils y attaquent tout d'abord, d'une part, la réduction de la rationalité scientifique à la formalisation et aux mathématiques, posant l'abstraction comme une norme sociale, mais aussi, d'autre part, l'empirisme. Partant d'une promesse d'émancipation de l'homme vis-à-vis des contraintes naturelles, ces tendances ont toutes deux finies au service de l'oppression de l'être humain, soumettant non seulement la nature extérieure mais ce qu'ils appellent la nature intérieure (Secher, « Kunsten og den forvaltede verden », Po18/72 : 135ss). Cette conceptualisation fondamentale se retrouve par la suite dans les écrits ultérieurs, et notamment ceux sur la sociologie qui se sont diffusés avec la querelle du positivisme.

La controverse contre le positivisme englobe ainsi à la fois les questions épistémologiques, interrogeant la structure de la connaissance, et politiques, remettant en cause les intérêts de la pratique universitaire. Ces deux fronts de la réflexion sont solidaires et même étroitement imbriqués quand ils sont portés par les générations de chercheurs entrant dans le champ mais, dans la pratique, ils recouvrent des positions hétérogènes selon les pays et selon la

¹³² Étudiant à l'université de Copenhague, il défend son magistère en 1973.

période. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous nous intéressons dans ce premier moment du deuxième chapitre à ce moment de jonction, fin de la décennie 1960 et début de la décennie 1970, au carrefour du structuralisme et du marxisme, où la contestation fait un travail de fond pour critiquer, au sein de chaque discipline, les composantes de la tradition héritées de ce « positivisme » sous le signe du projet de transformation politique. Ce mouvement de rapprochement s'exprime avec le plus d'éclat, dans la deuxième moitié de la décennie 1960 et la première moitié de la décennie 1970, sous la forme de la sémiotique, elle-même conçue comme fondement d'une grande science des idéologies. Si elle a des ambitions pluridisciplinaires ou transversales dépassant largement le cadre traditionnel de la littérature, elle donne néanmoins à cette dernière une place de choix.

Chapitre 2a – Une science des idéologies sous le signe de la révolution

Contre la tradition émerge, au sein des champs littéraires, une nouvelle science qui, non contente de faire l'analyse des textes, ambitionne d'examiner toutes les manifestations culturelles et les représentations. Si elle procède de la rencontre entre structuralisme et marxisme, cette recette est loin d'être homogène, la combinaison des éléments intervenant par phases et confrontations.

La description du structuralisme français comme recherche des invariants et détourné de l'histoire ou de la société est dans une certaine mesure valable pour la décennie 1950, mais reste simpliste à terme. Très vite, l'idéal de la science comme objectivité affranchie des idéologies est remplacé par une quête de constituer une science des idéologies, déjà observable, en germe, dans les *Mythologies* de Barthes (1957). La méthode cherche des invariants, mais elle veut décrypter le présent. Cette ambition n'est certes pas directement politique, mais elle trouve déjà un aspect éminemment critique. En outre, l'auto-compréhension du marxisme comme science a été selon nous cruciale dans la formation de ce creuset d'expérimentations théoriques qui prend son essor dans les années 1960, et qui se révèle avec d'autant plus de force en 1968. Ainsi que nous l'avons esquissé plus haut, nous observons un phénomène d'accélération des processus de circulation avec 1968 : le cas de *Poetik* montre comment la phase initiale « structuraliste » est très courte avant le basculement vers la sémiotique là où, dans le champ français, le travail d'élaboration a occupé toute une décennie. Un an à peine après une naissance placée sous le signe de la formalisation linguistique, *Poetik* se détourne déjà de ce modèle pour suivre le cocktail sémiotique marxiste que l'on trouve notamment dans les pages de *Tel Quel*. Hauge corrobore cette observation d'ensemble en notant que l'influx théorique a été un « tsunami » où toutes les nouvelles références sont arrivées en même temps, de sorte que la temporalité de production dans le contexte français a été écrasée, concentrée dans cette médiation faisant un rattrapage accéléré (2007 : 185-6). Il ajoute même que la distinction entre structuralisme et post-structuralisme, établie a posteriori par l'historiographie, n'avait pas lieu en Scandinavie – pas plus que dans l'Hexagone à la même époque, ajouterions-nous, bien que les telqueliens aient manifesté la volonté consciente de dépasser un premier structuralisme fondé sur un positivisme linguistique. En 1970, Peter Madsen fait paraître chez Rhodos une anthologie intitulée *Strukturalisme* qui fait montre de cet écrasement : on y trouve des textes traduits de Saussure, Greimas, Genette, Todorov, Sebag, Goldmann mais aussi Barthes, Althusser, Foucault et Derrida. En introduction, il insiste sur la forme indéterminée du « structuralisme », faute de pouvoir introduire « le » structuralisme ; il note également le refus de Lévi-Strauss de participer à un recueil incluant des idées aussi divergentes que les siennes (Madsen 1970 : 9) !

Nous voulons ici dans un premier temps focaliser sur la solidarité entre la science et la politique. À cet effet, nous proposons d'observer, à travers nos revues, l'auto-compréhension marxiste comme science et comment elle a joué dans le développement de la théorie de l'idéologie dans la décennie 1960. Il s'agira ensuite de voir comment l'engagement révolutionnaire a initialement favorisé la transmission de la théorie en Scandinavie, notamment sous le visage d'une grande constellation identifiée sous le terme de « sémiotique », mais aussi comment elle a fini par en bloquer l'implantation sur le moyen terme par fidélité à la tradition de pensée marxiste. La conjonction qui s'est établie en 1968 n'aura duré que quelques années : au début des années 1970, les tensions entre la science et la politique se font vivement sentir, résultant dans différentes stratégies et positions pour gérer des objectifs contradictoires et se démarquer des concurrents au carrefour des champs théoriques et politiques. Cependant, l'élaboration théorique amène à faire travailler le corpus marxiste, et notamment la dialectique, vers de nouveaux horizons plus ou moins hétérodoxes. C'est par là que s'engage la sortie, plus ou moins rapide, de ce corpus.

Science, idéologie, marxisme

Ainsi que nous l'avons esquissé dans notre discussion sur l'utopie, la théorie marxiste entend traditionnellement lutter contre ce qui relève de l'idéologie, et ramène l'utopie à cette dernière. Elle a ainsi contribué pour une très large part à penser ce phénomène et lui donner le sens que nous employons aujourd'hui¹³³. Cette lutte se fait sur la base d'une auto-compréhension comme « science » dont Ricœur rappelle à cet égard l'acception plus large :

Dans la théorie marxiste, le mot de science n'est pas appliqué à un corpus de connaissance qui pourraient être vérifiées ou falsifiées au sens de Popper ; il est plutôt employé au sens de théorie fondamentale (le mot théorie sera d'ailleurs préféré par Althusser pour cette raison). [...] L'expression de « matérialisme historique » au contraire, traduit la connexion entre la science et la base réelle de l'histoire, et s'oppose en ce sens à l'idéologie. (1997 : 150)

Les jalons de l'offensive sont posés dès l'ensemble de textes et fragments écrits par Marx, Engels et Joseph Weydemeyer autour de 1845, rassemblés aujourd'hui dans un volume portant le titre de *L'Idéologie allemande*. Ces

¹³³ Eagleton remarque que le terme est passé de l'étude du phénomène au phénomène lui-même : du projet, formulé par A. Destutt de Tracy pendant les Lumières, d'étudier la genèse et le développement des idées, au phénomène lui-même, i. e. l'idéologie comme système d'idées ou de croyances (1991 : 63ss). Initialement, « l'idéologie » avait donc un même but scientifique que le marxisme a repris à son compte ! Le sens péjoratif ou polémique, lui, est traditionnellement attribué à Napoléon qui l'a employé contre Tracy et ses pairs : on y trouve déjà le reproche d'idéalisme entravant une pratique politique (1991 : 67ss).

textes ont pour but de faire la critique de tendances contemporaines précises en philosophie de l'histoire (en première ligne le matérialisme empiriste naïf de L. Feuerbach et les jeunes hégéliens comme B. Bauer et M. Stirner). Celles-ci sont considérées comme idéologiques en tant que théories métaphysiques et idéalistes prenant le réel sensible et l'histoire pour des données et non pour les produits de l'activité matérielle humaine visant à assurer la survie de l'espèce (voir Marx, Engels & Weydemeyer 2014 : 57 ou 59) ; ces théories renversent même ce rapport généalogique : les idées deviennent pour elles non seulement autonomes mais antérieures à l'activité humaine (« les idéologues mettent tout la tête en bas », 2014 : 249). Du point de vue politique, cet idéalisme sert tout naturellement les intérêts des classes dominantes qui le produit.

La critique porte ensuite, avec Marx, sur les penseurs de l'économie classique avec la *Contribution à la critique de l'économie politique* et *Le Capital*, qui pose les bases d'une analyse scientifique des mécanismes économiques. Cette scientificité se fonde précisément sur une analyse matérialiste, enracinée dans la pratique des individus engagés dans la production et l'échange, et dialectique, pour éviter de sombrer dans une métaphysique des choses « en soi » ou un empirisme naïf. Cette exigence essentielle est par la suite reprise dans les textes du canon marxiste, faisant néanmoins souvent l'objet de remaniements et réinterprétations, embranchements menant aux diverses tendances et écoles théoriques. La double opposition matérialisme-idéalisme et dialectique-métaphysique est plus particulièrement réaffirmée dans l'*Anti-Dühring* d'Engels (1878)¹³⁴, tourné contre les pensées socialistes concurrentes ; l'ouvrage *Matérialisme et Empirio-criticisme* de Lénine, paru en 1909, est également un des textes cruciaux sur la science et l'idéologie et une référence importante pour les travaux althussériens. C'est bien cette opposition que nous avons retrouvée derrière la critique du positivisme.

Dans les polémiques contre des concurrents philosophiques, l'idéologie est donc non seulement comprise comme un système de pensée ou de représentation déterminé, mais aussi comme système erroné ou fallacieux, « fausse conscience » qui s'oppose à la connaissance véritable des processus réels. Tout l'enjeu de l'épistémologie marxiste est de pouvoir combattre ces systèmes erronés en tant que sa théorie de la connaissance est solidaire d'une pratique, c'est-à-dire une transformation des rapports sociaux : toute erreur idéologique implique donc des erreurs pratiques, stratégiques dans la lutte des classes. De ce problème découle également toute une série de questionnements sur ce

¹³⁴ Voir aussi l'article d'Engels paru en 1880, « Socialisme utopique et socialisme scientifique » (trad 1950, ed. Les Sciences sociales, pdf en ligne) : « Pour le métaphysicien, les choses et leurs reflets dans la pensée, les *concepts*, sont des objets d'étude isolés, à considérer l'un après l'autre et l'un sans l'autre, fixes, rigides, donnés une fois pour toutes. Il ne pense que par antithèses sans moyen terme » (1950 : 46). « À considérer les choses d'un peu plus près, nous trouvons encore que les deux pôles d'une contradiction, comme positif et négatif, sont tout aussi inséparables qu'opposés et qu'en dépit de toute leur valeur d'antithèse, ils se pénètrent mutuellement » (1950 : 45). Voir encore « la nature est le banc d'essai de la dialectique » (1950 : 45).

rapport entre théorie et pratique, et celui entre classe ouvrière, intellectuels et parti. La double lecture de l'idéologie faite du point de vue marxiste, entre système de pensée et pensée erronée, est aussi source de tensions et de problèmes théoriques, ainsi que l'ont remarqué les travaux qui se sont penchés sur ces questions (Eagleton 1991, Mannheim 2006, Ricœur 1997 ; voir aussi l'autocritique d'Althusser 1988c) ; il est éloquent qu'en 1969, R. Fjällström note pour les *HfKS* que la distinction entre idéologie et science ramène certaines tendances marxistes à un positivisme (1969 : 27). Il y a là, de fait, un problème fondamental pour la science marxiste.

Le philosophe hongrois Georg Lukács, avec son *Histoire et conscience de classe* (1923), est un pilier important de cette théorisation durant la première moitié du XX^e siècle. L'ensemble d'essais entend en effet réaffirmer les fondements dialectiques hégéliens de la théorie marxiste. Posant au cœur de sa réflexion la dialectique entre sujet et objet, il interroge les conditions pour que le prolétariat parvienne à remplir son rôle dans la lutte des classes, et donc la nécessité de parvenir à une conscience de classe. Par là est réintroduit, quoique de manière plus élaborée, le problème de la fausse conscience puisqu'il faut, résumé schématiquement, examiner les obstacles idéologiques qui empêchent la classe prolétaire de parvenir à la connaissance de la totalité sociale et de sa propre place motrice dans cette totalité (Lukács 1960 : 94-95 & 101). Il s'agit pour Lukács d'engager une lutte contre les sciences bourgeoises (ou le « marxisme vulgaire » reprenant leur épistémologie) qui, dans leurs erreurs théoriques, servent les intérêts de la classe dominante (Lukács 1960 : 100). Or cette lutte ne peut être que livrée par l'union d'une théorie et d'une pratique enracinée dans le *Standpunkt* (qui peut se traduire par « position » mais aussi « point de vue ») du prolétariat, à partir de la position de ce dernier dans le processus de production (Lukács 1960 : 204ss). Si elle repose elle aussi sur l'intention de « dévoilement » (Mannheim 2006 : 66), cette théorie constitue un développement important dans les tentatives de penser l'idéologie comme système de pensée ou théorie enracinée dans une classe ; en tant que tel, l'ouvrage compte comme les textes fondateurs de la sociologie de la connaissance de langue allemande. Ce retour sur la dialectique est plus particulièrement significatif en ce qu'il a posé les jalons des travaux de l'Institut de recherche sociale de Francfort ; mais il aura également joué un rôle sur le plus long terme. En effet, la diffusion des premiers travaux de Lukács est entravée par le fait qu'il les a reniés dans les années 1920, et ce par fidélité à la ligne du parti communiste hongrois : de fait *Histoire et conscience de classe* marginalise le rôle du parti dans la prise de conscience du prolétariat (Goldmann 1977 : 61-63). Le texte ne refait donc surface sous forme traduite que dans les années 1960 voire début 1970 en France et en Scandinavie¹³⁵, et ce malgré la

¹³⁵ Trad. fr. chez Minuit en 1960 par K. Axelos et J. Bois ; en suédois en 1968 chez Cavefors par T. Gerholm ; en norvégien en 1971 chez Gyldendal par S. Rafoss et H. Berntsen. Le texte n'a en revanche pas été traduit en danois. Pourtant, au milieu de la décennie 1970, *Poetik* appelle

désapprobation de Lukács qui, travaillant à *Ontologie de l'être social*, s'employait à repenser ces questions jusqu'à sa mort en 1971 (voir Tertulian 2008 et Vaisman 2009).

Cette réception de Lukács est à souligner car elle est un des moteurs théoriques de la ligne adoptée par les militants de *Profil* dans les questions de littérature, combiné avec les déclarations de Mao (notamment à Yanan où l'adoption de la position de classe est ce qui permet de servir le peuple)¹³⁶. Dans un entretien de 1979 conduit par Jahn Thon¹³⁷ avec Knut Johansen et Helge Rønning, « Ti års litteraturdebatt » (P5/79 : 4-10), les deux invités reconnaissent leurs dettes respectives envers Lukács et lui attribuent une position fondamentale dans la base théorique du champ des études littéraires marxistes en Norvège de la deuxième moitié des années 1960. Or, si Rønning a été contradicteur régulier de *Profil*, Johansen en a été un des principaux acteurs théoriques. Ce dernier souligne en effet comment, avant de devenir rédacteur de *Profil* à la fin 1970 et en 1971, ses débuts ont été marqués par la volonté de trouver une assise scientifique à sa formation littéraire contre ses professeurs – tout d'abord grâce à la Nouvelle critique américaine puis, surtout, grâce au marxisme – et aux textes de G. Lukács :

Mais c'est seulement lorsque que j'ai goûté un peu au marxisme que je me suis rendu compte qu'il était beaucoup plus utile que toutes les autres théories plus ou moins quasi scientifiques, y compris la nouvelle critique qui m'a probablement plus influencé que Lukács.

Men når jeg først fikk smakt litt på marxismen, skjønnte jeg at den var mye mer anvendelig enn alle de andre mer eller mindre kvasivitenskapelige teoriene, iberegna nykritikken som jeg vel egentlig er mer påvirket av enn Lukács. (P5/79 : 4)

Les travaux de Lukács n'ont cependant guère percé dans les milieux liés à *Tel Quel*. D'une part, la normativité du point de vue esthétique (en faveur du réalisme et contre les expérimentations modernes) que pose sa philosophie sont évidemment en contradiction avec les ambitions avant-gardistes des telquelien. D'autre part, malgré l'intérêt que lui portait un Lucien Goldmann, dont la sociologie fait aussi le lien entre les recherches marxistes et une forme de structuralisme, ses textes ont été écrasés par la concurrence de Louis Althusser

à un examen nécessaire des travaux de Lukács tant ils ont acquis un poids dans le débat théorique (Po25/75 : 5).

¹³⁶ *De la contradiction*, traduit en norvégien *Om motsigelsen* dès 1959 chez Ny Dag, réédition en 1969 par la SUF(m-l) ; l'organisation fait aussi paraître les discours de Yanan la même année, *Taler på Yanan-konferansen om litteraturen og kunsten*.

¹³⁷ Il s'agit bien du même Jahn Thon que celui qui publie la première histoire de la revue en 1995.

et la réélaboration que ce dernier fait de la théorie marxiste de l'idéologie¹³⁸. La référence reste donc discrète ou prudente ; pour Scarpetta en 1976, le jeune Lukács de *Histoire et conscience de classe* est néanmoins celui de Kristeva dans la *Révolution du langage poétique* – mais le Lukács dogmatique sur la question du réalisme est très nettement un repoussoir (Scarpetta, TQ63/75 : 50-51 & TQ65/76 : 102-103). Pour *Poetik* puis *Kultur og Klasse*, il s'agit également de faire un travail sur l'œuvre de Lukács, ensemble incontournable pour penser la culture mais aussi rendu difficile à manier dans ses écrits les plus orthodoxes – tâche inaugurée en 1975 (réd., « Arbejderbevaegelse og kulturpolitik », Po25/75) et poursuivie dans le numéro 28 de 1976 (sous-titré « Lukács, Benjamin, Adorno »).

Science et idéologie selon Althusser

Nous proposons ici de revenir particulièrement sur cette pensée qui a joué un rôle décisif dans cette phase du développement de la théorie aussi bien en France qu'en Scandinavie – pensée qui s'est en effet exportée auprès d'une frange des universitaires marxistes scandinaves et qui a, selon nous, favorisé à court terme la lecture de la théorie telquelienne. En effet, Althusser s'est attelé à la tâche de déjouer les insuffisances de la conception de l'idéologie comme « fausse conscience ». Son cheminement théorique durant les années 1960 est à lire dans « Marxisme et humanisme » (1963, paru dans *Pour Marx*) puis dans l'article « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) » (1969). Dans ce dernier, il note que la définition d'idéologie comme « système des idées, des représentations qui domine l'esprit d'un homme ou d'un groupe social » est « non-marxiste », car positiviste, et se contente d'une caractérisation négative (l'idéologie n'est rien qu'une illusion sans histoire propre).

L'idéologie est surtout définie structurellement par Althusser, comme la représentation non pas des conditions d'existence, mais du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence¹³⁹. Cette structure est à l'œuvre dans toute société humaine, l'idéologie existant en permanence à travers l'histoire, en quoi Althusser distingue l'idéologie en général et des idéologies (systèmes particuliers). Cette définition nouvelle implique qu'il ne s'agit pas tant de la structure par laquelle les sujets voient le monde mais d'une structure dans laquelle les individus sont « interpellés » en tant que sujets : c'est l'idéologie qui en fait des sujets, c'est seulement dans et par une

¹³⁸ C'est tardivement que nous pouvons lire une invitation à se pencher sur Lukács dans *Tel Quel* (dans une correspondance de Guy Scarpetta avec Camille Arnaud sur les *Problèmes du réalisme*, TQ65/76).

¹³⁹ Dit plus simplement dans *Pour Marx* : « Dans l'idéologie, les hommes expriment, en effet, non pas leurs rapports à leurs conditions d'existence, mais la façon dont ils vivent leur rapport à leurs conditions d'existence » (2005 : 275).

idéologie qu'ils se reconnaissent comme tels¹⁴⁰. Cette reconnaissance dans l'idéologie façonne leurs pratiques : le sujet comme individu est toujours en même temps assujéti à un système. Enfin, l'existence matérielle de l'idéologie est assurée par les appareils idéologiques d'Etat qui l'inscrivent dans les pratiques individuelles (à l'exemple de la religion et des rites qu'elle organise).

Ainsi, toute société produit l'idéologie de manière organique et inévitable, c'est une structure essentielle mais dont la fonction est « pratico-sociale » plus que théorique (Althusser 2005 : 273-4). S'il s'agit bel et bien d'une structure « éternelle » (présente tout au long de l'histoire), il postule que l'idéologie d'une société sans classe est supposée ne pas servir une classe dominante en particulier mais bien tout un chacun (2005 : 278). L'opposition entre science et idéologie chez Althusser se construit sur cette base conceptuelle durant la deuxième moitié des années 1960. À la différence de l'idéologie, qui constitue les individus en sujets, la science ne repose pas sur la catégorie constitutive de sujet¹⁴¹: le discours scientifique est pensé comme un discours sans sujet. C'est ainsi qu'il faut comprendre la notion « d'anti-humanisme » : les concepts de « sujet » et d'« homme » sont dits idéologiques car ce sont des désignations pures qui ne permettent pas de produire des connaissances, à la différence des concepts scientifiques. Ainsi :

En disant que le concept d'humanisme est un concept idéologique (et non scientifique), nous affirmons à la fois qu'il désigne bien un ensemble de réalités existantes, mais qu'à la différence d'un concept scientifique, il ne donne pas le moyen de les connaître. Il désigne, sur un mode particulier (idéologique), des existences, mais ne donne pas leur essence. (Althusser 2005 : 263)

L'« homme » n'est qu'une notion empirique, mais celle-ci a été investie aussi bien en philosophie politique qu'en économie ou en théorie de la connaissance (2005 : 269)¹⁴². Dans « Marxisme et humanisme », Althusser souligne le fait que la théorie marxiste doit s'appuyer sur sa base scientifique afin de pouvoir prendre position politiquement, dans la pratique, vis-à-vis de la tradition

¹⁴⁰ L'imprégnation forte de la psychanalyse, visible en bien des endroits, se fait sentir dans ces définitions : l'idéologie est analogue à l'inconscient freudien, lui aussi « éternel » au sens d'omniprésent dans l'histoire ; de même, la définition du rapport comme « imaginaire » emprunte à la typologie lacanienne des trois ordres.

¹⁴¹ Il s'agit ici de voir que, dans cette *catégorie* de sujet, d'autres termes peuvent être employés pour désigner ce qui est appelé « sujet » en fonction de l'idéologie particulière (il prend ainsi l'exemple de « l'âme » chez Platon). De fait, le « sujet » en tant que terme est une catégorie philosophique spécifique fondée sur l'idéologie bourgeoise (et plus précisément l'idéologie juridique bourgeoise, Althusser 2005 : 171), de même que le terme plus courant d'« homme » (ou « Homme »). Althusser préfère, lui, le mot « individu », quand bien même ce dernier serait lui aussi idéologiquement chargé ; il reprend également le terme de « sujet » dans la mesure où le discours est contraint, dans le processus de lutte idéologique, de se construire sur des termes existants.

¹⁴² Selon J. Aumètre, il s'agirait même d'une caractéristique essentielle ou constante de l'idéologie en général (1988 : 156ss)

humaniste (2005 : 272). Il y a donc là un enjeu crucial pour les sciences dites « humaines » précisément parce qu'elles doivent faire le travail d'autoréflexion critique sur ces concepts idéologiques afin de pouvoir se constituer véritablement comme sciences et saisir leur objet véritable (Althusser 1998a : 51). S'il en vient à critiquer la doctrine officielle soviétique de « l'humanisme socialiste », c'est précisément sur le fait qu'elle se méprend sur les fonctions et emploie les concepts de la philosophie de l'homme au lieu de la théorie marxiste pour répondre à des impératifs économiques, politiques et idéologiques (2005 : 181-2 ; voir aussi Robcis 2012). Il y a également une confrontation directe avec les variantes occidentales de marxisme humaniste, notamment celles qui fleurissent autour de la notion d'« aliénation » (Delacroix 2008 : 127, Descombes 1979 : 142).

C'est en ce sens qu'il faut lire les attaques contre l'humanisme sartrien dans les pages de *Tel Quel*, par quoi s'opère à la fois la liquidation de l'existentialisme et celle de la figure intellectuelle traditionnelle au nom de l'exigence scientifique. Cette ligne de conflit se retrouve aussi au Danemark dans la dispute entre *Poetik* et *Vindrosen* en 1971, après que cette dernière s'est « convertie » au marxisme sous la direction de Jens Bonde Jensen en 1969. A l'origine de l'escarmouche, une collaboration : la rédaction de *Vindrosen* avait en effet invité des membres de *Poetik* à présenter le champ sémiotique français dans son numéro 7/1970. Les contributions ont cependant été conclues par un bilan final de Bonde Jensen assez peu positif à l'égard de la théorie de l'écriture derridienne. Un dossier de Madsen, Pittelkow et Brandt intitulé « Kritik af en ukritisk kritik » est donc publié dans *PoIV.1/71* (91-99) pour défendre les recherches de la revue contre ces attaques. Tous trois répondent par une critique de la ligne existentialiste-humaniste de *Vindrosen*, qui amènerait cette dernière à rejeter en vrac les pensées structuralistes, et en particulier à se méprendre sur les concepts derridiens, notamment celui d'archi-écriture, considéré comme « dogmatique-idéaliste », tout en s'aveuglant sur ses propres fondements métaphysiques.

Seule la connaissance produite par la pratique scientifique a pour dehors l'idéologie car c'est l'unique position, selon Althusser, à partir de laquelle peut être identifiée cette limite (inversement il n'y a pas de rebords dans l'idéologie, chaque individu situé dans l'idéologie nie être dans l'idéologie¹⁴³) ; du point de vue politique, c'est un élément crucial pour la critique et l'autocritique marxiste. Cette théorie répond également au problème posé par la doctrine soviétique opposant science bourgeoise et science prolétaire, déniait la validité même de toute « science bourgeoise » – problème que l'affaire Lyssenko avait rendu plus aigu encore. Aussi bien dans « Marxisme et

¹⁴³ Cette contrainte est également liée au fait que l'individu est toujours déjà sujet pour Althusser, c'est-à-dire né dans une idéologie particulière : il n'y a pas de dehors de l'idéologie à partir du moment où il y a un sujet (l'idéologie est invisible pour l'individu-sujet à l'intérieur d'elle, car elle est ce qui détermine son rapport aux conditions d'existence).

humanisme » que dans « Idéologie et appareils... », l'opposition mise en jeu entre science et idéologie découle de la lecture qu'Althusser fait des œuvres de Marx et de la rupture que constitue la théorie de la plus-value. Ainsi dans *Lire le Capital* :

La découverte de Marx n'est donc pas une problématique subjective (simple façon d'interroger une réalité donnée, changement de « point de vue » purement subjectif) : corrélativement à la transformation de la matrice théorique de la position de tout problème concernant l'objet, elle concerne la *réalité de l'objet, sa définition objective*¹⁴⁴. (Althusser 2014 : 359)

Le discours scientifique est ainsi entièrement construit autour de son objet au moyen du concept, et non de l'expérience faite par un sujet. Cette rupture dans l'histoire de la pensée de Marx est définie comme « coupure épistémologique¹⁴⁵ », refonte radicale qu'il situe au moment des *Thèses sur Feuerbach* et de *L'Idéologie allemande* (1845) et qui marque la fondation du matérialisme historique comme théorie de l'histoire et du matérialisme dialectique comme la philosophie qui lui est associée (Althusser 2005 : 43).

Déclarer que le sujet est absent du discours scientifique n'est pas sans poser des difficultés. Comment comprendre qui, ou ce qui porte ce discours ? Une réponse se trouve dans la définition de la pratique par Althusser, notamment dans « Sur la dialectique matérialiste » (1963, reproduit dans *Pour Marx*) :

[...] processus de *transformation* d'une matière première en *produit* déterminé, transformation effectuée par un travail humain déterminé, utilisant des moyens (de « production ») déterminés. (Althusser 2005 : 195)

La science est également une pratique (théorique) : elle produit des objets de connaissance en transformant des représentations au moyen d'un système de concepts (2005 : 216-7). Dans cette définition, Althusser fait volontairement abstraction des hommes, considérant que c'est la science qui travaille, et non pas un « sujet » ou une « conscience ». Dans *Lire le Capital* (« Du "Capital" à la philosophie de Marx », 1965), il décrit plutôt les hommes comme les « agents » de la pratique produisant la connaissance :

Lorsque Marx nous dit que le processus de production de la connaissance [...] se passe tout entier dans la connaissance, dans la « tête », ou dans la pensée, il ne tombe pas une seconde dans un idéalisme de la conscience, de l'esprit ou de la pensée, car la « *pensée* » dont il est ici question, n'est pas la faculté d'un sujet transcendantal ou d'une conscience absolue, à qui le monde réel ferait face comme *matière* ; cette pensée n'est pas non plus la faculté d'un sujet psychologique, bien que les individus humains en soient les agents. Cette pensée est le

¹⁴⁴ A noter que les lignes suivantes précisent bien la dialectique entre objet réel et objet de la connaissance – le second étant toujours transformé de sorte que la théorie va toujours vers un approfondissement de la connaissance de l'objet réel (2014 : 360-361).

¹⁴⁵ Terme qu'Althusser emprunte à Bachelard.

système historiquement constitué d'un *appareil de pensée*, fondé et articulé dans la réalité naturelle et sociale. [...] C'est ce système défini des cognitions de la pratique théorique qui assigne à tel ou tel sujet (individu) pensant sa place et sa fonction dans la production des connaissances. (Althusser 2014 : 41)

Il nous semble que dans ce processus décrit ici, l'agent se fait support d'une structure productrice dans laquelle il s'insère, il entre dans le processus par lequel les concepts font travailler la matière première¹⁴⁶. Pour J. Matthys, la pratique scientifique ou théorique est une pratique émancipatrice qui « produit des effets de désobjectivation » ou une « expérience de dessaisie de soi comme sujet de la part de ses agents » (2015 : §9 et §13). Le « sujet » s'efface en quelque sorte dans le jeu des concepts, il ne peut plus se croire être conscience ou volonté autonome, il n'est plus « interpellé » par l'idéologie. Pour Matthys, cette désobjectivation ne saurait cependant être absolue. Non seulement les agents sont des sujets idéologiques « par ailleurs », mais la science est elle-même en contact avec l'idéologie dont elle prend les représentations pour matière première ainsi que les formes discursives (2015 : §14). Cette distinction est capitale pour la recherche de Kristeva qui veut penser le sujet dans le discours théorique – quoique ce sujet ne soit pas la conscience unitaire et souveraine de l'humanisme mais une structure en transformation¹⁴⁷. Il n'en reste pas moins que la pratique chez Althusser peut être considérée comme émancipatrice à double titre, en tant qu'elle libère (momentanément) les agents de l'idéologie et qu'elle fait justement travailler la matière première pour la transformer en connaissances.

Althusser corrige son opposition entre science et idéologie quelques années plus tard, notamment dans « Éléments d'autocritique » (1972). Là, il considère en effet que cette dichotomie témoignait d'une déviation théoriciste et propose de la réancrer dans la pratique (première) de la lutte des classes plutôt que dans une pure opposition rationaliste entre vrai et faux, ainsi qu'en réinstaurant une différence entre pratique scientifique et pratique philosophique au lieu de les rassembler sous le chapeau unique de pratiques théoriques (Althusser 1998c : 163 et 189ss)¹⁴⁸. De cette manière, il tente d'éviter l'écueil posé par la double compréhension marxiste de l'idéologie comme structure de représentations et comme illusion qu'il avait malgré tout reconduite. Reste la difficulté posée par le « sujet », bien que la définition de la pratique, impliquant la critique de ce concept non scientifique, ouvre la voie à des recherches

¹⁴⁶ Il s'agit de rappeler que la science est justement pratique transformationnelle comportant ces trois pôles matière / moyens / produit et non simplement un contenu d'idées.

¹⁴⁷ Voir ainsi l'introduction au « Sujet en procès » qui fait cette problématisation : « Il s'agira donc, dans ce qui va suivre, d'une part d'une tentative intra-théorique à conséquences idéologiques [...], d'autre part d'une invasion de la neutralité théorique positiviste par l'expérience même du sujet de la théorie, par sa capacité à se mettre en procès, de franchir l'enclos de son unité fût-elle clivée, et de revenir ensuite au lieu fragile de la métalangue pour énoncer la logique de ce procès entrevu sinon subi. » (TQ52/72 : 12)

¹⁴⁸ Il précise également que « la science est l'indice d'objectivité de la théorie » (1998c : 170).

pour produire des connaissances sur ce que l'idéologie recouvre ou obscurcit (un « sujet » qui serait conçu comme assujéti, effet des structures).

Le marxisme comme science dans les revues et le fil althussérien

La réélaboration théorique de l'idéologie par Althusser a été matricielle, dans les années 1960, pour la conciliation de la science, d'une forme de pensée structurale et du marxisme dans les études littéraires ; elle donne non seulement une base théorique à la critique idéologique mais également des outils, comme l'analyse des institutions et pratiques. La critique idéologique apparaît dans *Tel Quel* bien avant la phase scientifique « dure » qui est marquée avec l'ajout du sous-titre « Science | Littérature » (TQ29/67) et l'entrée, au même moment, de Kristeva dans le comité de rédaction. Bien que l'ancrage marxiste ne prenne son visage militant révolutionnaire et spectaculaire que dans le sillage de Mai 1968 – ce n'est qu'en 1970 que la politique apparaît sur la couverture de la revue, par l'élargissement du sous-titre en « Littérature | Philosophie | Science | Politique » (TQ43/70) –, il sert déjà d'assise à la position critique telquelienne au milieu de la décennie. *Poetik*, qui naît à la fin de l'année 1967, ne donne en revanche pas une coloration immédiatement visible à ses travaux formalistes et focalise sur la question de la scientificité : on y lit donc beaucoup mieux le rôle du marxisme dans la mutation de la position « scientifique » car il apparaît de manière plus progressive.

Les concepts d'Althusser servent ainsi, dans *Tel Quel*, de cadre à cette auto-compréhension marxiste comme science. L'ambition de la revue est en l'occurrence de produire la théorie scientifique de la littérature sur la base du matérialisme dialectique, maître-mot après le rapprochement entre science et révolution de 1968. Le manifeste marquant la création du G.E.T. considère la théorie matérialiste marxiste-léniniste comme la « seule théorie révolutionnaire de notre temps » impliquant « l'intégration critique des pratiques les plus élaborées (philosophie, linguistique, sémiologie, psychanalyse, "littérature", histoire des sciences) » (TQ34/68 : 4). Quelques pages plus loin, dans « La grande méthode – introduction », Sollers revient sur les enjeux de l'opposition d'Althusser entre idéalisme, toujours dominant, et matérialisme, toujours dominé (Sollers, TQ34/68 : 21-27) : c'est seulement à partir du second que les intellectuels pourront contribuer à la révolution, ce qui engage une refonte de la conceptualité (et notamment des dichotomies du type fond/forme) et de la pratique de l'écriture, de les débarrasser de leurs tendances petites-bourgeoises.

Cette analyse est le prélude d'une série d'exposés, portant sur l'histoire du matérialisme, faits par Sollers. Pour ce dernier, le matérialisme a été tout d'abord le refoulé de la philosophie occidentale, au sein de laquelle il a livré une lutte contre l'idéalisme (notamment sous la forme du matérialisme mécaniste), avant de s'affranchir de la métaphysique en devenant matérialisme dialectique. Cet avènement du matérialisme dialectique s'est produit avec la

fondation par Marx du matérialisme historique comme « science de l'histoire comme procès objectif de la lutte des classes » (Sollers, « Lénine et le matérialisme philosophique », TQ43/70 : 7) se retournant contre, avant de retourner à, la philosophie, notamment avec Lénine. Ces conceptions sont ici encore dans la droite lignée des positions d'Althusser sur la philosophie, et surtout de celles exprimées dans la conférence *Lénine et la philosophie* prononcée en janvier 1968 puis publiée chez Maspero la même année. Althusser y interroge notamment les raisons d'un retard de l'apparition de la philosophie marxiste (le matérialisme dialectique) par rapport à la science de l'histoire marxiste (le matérialisme historique). Dans « Philosophie et sciences humaines », la philosophie accompagne la science ; là où la science s'oppose à l'idéologie, la tâche de la philosophie est de livrer une lutte idéologique en tant que pratique qui fait l'examen critique des concepts scientifiques (Althusser 1988a : 57). Dans sa discussion sur Lénine, Althusser définit même la philosophie comme « pratique d'intervention dans le théorique » : elle ne saurait être une science car n'a pas d'objet réel elle-même, elle est une arène de lutte idéologique où idéalisme et matérialisme s'affrontent. Ainsi, c'est elle qui trace la ligne de démarcation entre idéologique et scientifique et occupe une position clé en représentant la politique (la lutte des classes) auprès des sciences et vice-versa (Althusser 1988b : 131-134).

Le principe de contradiction, qui est le fondement même du matérialisme dialectique, doit être réinjecté dans toute théorie. Althusser fait le véhicule du concept, forgé par le Grand Timonier Mao Zedong, de « contradiction inégale » dès 1963 dans « Sur la dialectique matérialiste (De l'inégalité des origines) » (2005 : 191-257, notamment la dernière partie « Structure à dominante », 237-257) pour étayer celui de surdétermination¹⁴⁹. Sollers rappelle ainsi, à la suite de ces travaux, qu'il ne peut y avoir de dialectique marxiste véritable sans contradiction matérialiste, erreur répandue parmi les professeurs et scientifiques « commis » du système (« La méconnaissance de la contradiction est la maladie de la pensée, son illusion "unitaire" », Sollers, TQ43/70 : 14). Il importe ainsi aux telqueliens de creuser l'écart avec toutes les formes de pensée idéaliste en travaillant les sciences à partir du matérialisme de la même manière que les sciences sont historiquement issues la philosophie¹⁵⁰ ; cela implique aussi le développement de nouvelles disciplines qui élargissent ce champ théorique sur la même base. C'est ainsi qu'est tracée la ligne de démarcation, à la fois scientifique et politique, avec l'université :

¹⁴⁹ L'exposé (en trois séances) intitulé « Sur le matérialisme » et présenté au GET en mai 1969 n'est publié sous forme définitive qu'en 1973 dans les numéros 55 et 56. Il aura alors clairement sa position mao dans cette version écrite tardive. L'introduction à ce projet d'ouvrage est cependant cet essai intitulé « Lénine et le matérialisme philosophique » paru en 1970.

¹⁵⁰ Et ce bien que, selon Althusser, la philosophie se développe en réaction retardée par rapport aux sciences. Ces conceptions ne nous semblent pas contradictoires – mais bien dialectiques.

(...) pourquoi le matérialisme ne peut-il, en définitive, n'être que le seul champ de la philosophie rendue à sa pratique réelle, et cela uniquement au prix d'une révolution économique et politique ? Pourquoi, en d'autres termes, le socialisme est-il la condition de cette « libération des sciences » dont la métaphysique aurait formé la chaîne de sûreté ? Les réponses achevées à ces questions dégagent la base théorique du marxisme-léninisme, théorie dont la seule raison d'être est évidemment de provenir de la pratique dans une application révolutionnaire réglée. (Sollers, TQ43/70 : 4)

Par ailleurs, il appartiendra à l'écriture de mettre en pratique cette construction théorique : c'est ainsi que la pratique révolutionnaire telquelienne aura pour nom l'écriture par opposition à la littérature, de la même manière que le matérialisme entre en opposition avec la philosophie. Jean-Louis Baudry introduit quant à lui le concept de « matériologie » dans le but de fonder une discipline du même nom (« Pour une matériologie », TQ44/71 : 48-66 et 45/71 : 58-81). Celle-ci est posée comme une science de l'idéologie et comme « prise de position en philosophie », lecture orientée de la lutte entre les deux tendances, matérialisme/idéalisme. L'opposition althussérienne entre théorie et idéologie se retrouve ici ; le recul de la théorie est même corrélé directement avec un renforcement de l'idéologie dominante (TQ44/71 : 54).

Dans *Poetik* également, les interrogations et débats sur le rôle de la discipline dans la société, aussi bien au niveau de la recherche que de l'enseignement, marquent déjà des premières prises de position en faveur d'une critique de l'idéologie bourgeoise dominante dans la société et les institutions universitaires. Dans le premier « Målsætningsdebat » de 1968 (PoI.4), Madsen estime que la recherche en littérature peut se faire le tremplin d'un champ de recherche plus vaste sur la culture, entre examen du langage, des représentations et des phénomènes de conscience (PoI.4b : 53). J. Egebak considère lui aussi que la discipline, sans être révolutionnaire en elle-même, peut contribuer positivement au changement social ; il affirme même que toute science comporte un moment critique de questionnement de ses propres valeurs dont la société tout entière devrait profiter. Il estime enfin que la recherche n'est compatible avec une idéologie qu'au sein de cette démarche scientifique-critique (PoI.4b : 56-7).

Une première intégration des concepts marxistes à l'épistémologie est faite, dans ce premier numéro de 1969, par la chercheuse norvégienne Irene Iversen, invitée pour introduire les concepts de sociologie littéraire marxiste – les travaux pionniers de G. Lukács mais surtout l'approfondissement structuraliste de L. Goldmann¹⁵¹. Avant tout, elle entend combiner cette tradition avec les acquis de la linguistique structurale pour une meilleure compréhension des phénomènes proprement liés au langage et aux œuvres littéraires et afin

¹⁵¹ M. Gustavsson (2008) remarque de son côté que Goldmann est un des premiers « structuralistes » à percer en Suède. Il a en effet l'avantage de combiner sociologie, littérature et marxisme.

d'éviter les réductionnismes des représentations et productions comme « reflets ». Espérant un croisement fructueux, elle note cependant une tension entre ces courants contemporains de la recherche française, notamment du fait des tendances formalistes et descriptives de la sémiotique (Iversen, PoII.1/69 : 18). C'est véritablement à partir de la fin de 1969 que la rédaction et les contributeurs réguliers mobilisent plus explicitement la théorie marxiste dans leurs essais. La lecture de l'ouvrage de Lucien Sebag *Marxisme et structuralisme* (1964) aura été un moment notable de ce processus. Mentionné par Iversen et Egebak en 1969, il fait l'objet d'un article détaillé, en 1970, de Ralf Pittelkow qui veut rendre compte de cette tentative de confronter les deux approches dans une théorie de l'idéologie à partir des rapports d'interaction entre infra- et superstructure. Le compte rendu débouche néanmoins sur une critique de l'ouvrage sur plusieurs points cruciaux, le plus grave étant l'affirmation de Sebag selon laquelle un système ne peut pas être décrit à partir de la pratique elle-même. Selon Pittelkow, Sebag reproduit ici le défaut typique du structuralisme classique qui formalise son objet indépendamment du sujet et de la pratique qui le produit. Cela conduit ainsi à faire de la description structurale une reconnaissance tautologique des catégories abstraites de la pensée par elles-mêmes qui ne peut aboutir qu'à des possibilités de comparaison pauvres (Pittelkow, PoIII.3/70 : 309ss). En coupant la pratique du système qu'elle produit, l'analyse pensée par Sebag renonce à pouvoir décrire la diachronie des structures autrement que comme « l'évolution spontanée d'une série de systèmes sans ancrage » (« en række fritsvævende systemers selvudvikling », PoIII.3/70 : 310). Soumise à l'œil critique, cette tentative ne parvient donc pas à la synthèse des deux approches – le regard est bien plutôt tourné du côté de la sémiotique (et de la grammatologie, qui en est souvent décrite comme une branche), de *Tel Quel* et d'Althusser de 1970 à 1973.

Althusser est officiellement introduit en langue danoise en 1969, et ce par deux moyens. Tout d'abord, dans la revue *Kritik* fondée en 1967 par les universitaires Aage Henriksen (Copenhague) et Johan Fjord Jensen (Århus). La revue partage un profil très similaire à *Poetik*, s'adressant aux chercheurs et enseignants en premier lieu, bien qu'enracinée dans l'existentialisme (Henriksen soutient sa thèse sur Kierkegaard en 1954) et le *new criticism* (avec l'ouvrage *Den ny kritik* de Fjord Jensen en 1962). Elle aussi s'intéresse aux enjeux épistémologiques et politiques du croisement entre science et marxisme ; dès le premier numéro, elle aborde L. Goldmann, introduit par Per Nykrog, ou propose de penser une « Université critique » à la fin de l'année 1968 ; début 1969, J. K. Bukdahl y introduit la critique d'Habermas contre le positivisme. C'est dans le numéro 10 que le même Bukdahl présente l'opposition althussérienne entre science et idéologie ; un entretien avec le

philosophe français est ensuite traduit (E. Krause-Jensen)¹⁵². Notons également, dans le numéro 11, un dossier sur la « critique française » réalisé par N. Lykke Knudsen, E. Krause-Jensen et P. Madsen ; ce dernier y présente justement la sémantique structurale.

Cette même année 1969, *Pour Marx* est traduit en danois (*For Marx*) par Jens Toft et publié chez Rhodos. Toft contribue à *Poetik* de 1968 à 1970, à savoir par quatre articles consacrés à la sémiotique (filmique, littéraire, picturale). Un prologue de Svend Johansen introduit la traduction ; ce dernier est un « aîné » des poéticiens : romaniste, il soutient en 1945 sur les symbolistes français et enseigne la littérature à l'Université de Copenhague jusqu'en 1978. C'est par son enseignement qu'il a fait partie des médiateurs de la théorie française, mais dans les coulisses de *Poetik* seulement, n'ayant pas publié lui-même dans la revue (Johansen 1986 : 120). Les hommages à un professeur ne vont cependant pas sans critiques : dans « Flaubert i skriften » (PIII.3, 1970), P. A. Brandt et Jørgen Mønster Pedersen réagissent à un article de Johansen sur Flaubert et les « Écritures d'*Un Cœur simple* », paru dans la *Revue romane* (1970) et repris en danois dans le recueil *60'ernes danske kritik* de S. Schou. Leur essai discute des possibilités et des difficultés de la théorie de l'écriture, soulignant les défauts de l'analyse de Johansen et tentant d'aller plus loin¹⁵³. En 1972 paraît un « festskrift », recueil d'articles écrits en son hommage, intitulé *Tegn tekst betydning : introduktioner til nyere fransk filosofi* (supervisé par Torben Ditlevsen, Jørgen Mønster Pedersen et Bruno Svindborg) et où l'on trouve abordés tous les grands acteurs de l'Hexagone : Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Bataille, Derrida, Kristeva et *Tel Quel*. Y participent Madsen, Brandt, Toft ou encore Andkjær Olsen. Des lignes de fracture sont cependant à lire dans ce florilège, ainsi que nous allons le voir.

Vecteur principal des recherches telqueliennes, Brandt est également un des médiateurs d'Althusser. Il est caractéristique de son approche de lire et de travailler les concepts althussériens à l'aide de la grammatologie et d'un certain recours à la formalisation. Ainsi, il développe un modèle triangulaire pour sa lecture de la pratique, telle qu'elle est formulée dans *Pour Marx*, dans une contribution intitulée « Historien, friheden, teksten. Noter om praksis » et publiée en 1971 dans la revue suédoise *Häftan för kritiska studier* ; ce modèle, il l'avait déjà employé dès 1969 pour dépasser la linguistique du signe et proposer un « matérialisme sémantique » où le signe comme structure serait une opération signifiante (PII.2 : 52ss). Ces triangulations sont notamment reprises dans l'essai sur Flaubert de Brandt et Mønster Pedersen, puis par J. Holmgaard (PIV.2-3/71). Avec la conquête d'*Exil* par les sémioticiens, le fil

¹⁵² L'original est une interview réalisée par M.-A. Macchiochi et parue dans *La Pensée* 138 (avril 1968) sous le titre « La philosophie comme arme de la révolution ». Cette interview a été tout d'abord publiée dans *l'Unità*, le quotidien du PCI.

¹⁵³ L'article qui suit, « Udviskning af en metafysik » (PIII.3 : 277-289), est d'ailleurs un devoir que J. Mønster Pedersen devait rendre à S. Johansen !

althussérien se voit prolongé dans *Exil* : le numéro 3 de 1972 de cette dernière est entièrement consacré au philosophe français.

Ekelund (2017) rappelle justement que les *Häften*, aux côtés de *Zenit*, sont les deux canaux privilégiés de la réception suédoise d'Althusser à partir de 1968¹⁵⁴. R. Fjällström est le principal acteur de la médiation d'Althusser pour *HfKS* dès la première année de publication de la revue (Ekelund 2017 : 397). *Pour Marx, Lénine et la philosophie* et *Lire le Capital* sont publiés chez Cavefors en 1968, 1969 et 1970 respectivement¹⁵⁵. Ekelund considère en outre le colloque « Scientific Research and Politics » de Lund en 1968 comme le moment de percée des textes d'Althusser dans les milieux universitaires suédois. Le philosophe Nicos Poulantzas, proche encore d'Althusser à la fin de la décennie, est invité au colloque. On compte également parmi les participants le sociologue marxiste Göran Therborn, chercheur en sociologie à Lund, contributeur de la *New Left Review* et, en Suède, de *Zenit*, co-auteur également de l'ouvrage-manifeste *En ny vänster* en 1966 avec L.-O. Borglid, G. Olofsson et R. Wiklund. Therborn joue ainsi un rôle moteur dans la diffusion de l'althussérisme en Suède. Ici aussi, ce sont les propositions de distinction entre science et idéologie qui séduisent mais, nous le voyons, la réception se fait essentiellement dans les cercles sociologiques. Ekelund constate en outre que la popularité d'Althusser est de relative courte durée dans les milieux scientifiques suédois, soit par hostilité des chercheurs établis, soit du fait de la concurrence théorique sévère à l'œuvre sur le champ (2017 : 422ss). Il rend ainsi compte des affrontements, au sein de ce champ, opposant à Lund les althusseriens et Joachim Israel ; médiateur des travaux de l'École de Francfort, ce dernier a été un contributeur actif à la lutte contre le positivisme en Suède au sein des *Unga Filosofer* et des *HfKS* avant d'obtenir un poste de professeur à l'Université de Copenhague (Ekelund 2017 : 324ss). Surtout, Ekelund souligne le fait que la pensée althusserienne ne perce guère en littérature : l'écho favorable qu'elle rencontre auprès de quelques jeunes chercheurs et étudiants marxistes de Lund (J. Svenbro) n'est que de très courte durée. La raison de ce blocage tient au fait que ces écrits sont critiqués par le médiateur principal de la théorie littéraire française dans le champ : Kurt Aspelin (Ekelund, 2017 : 428ss). Dans son panorama de réception, Heidegren souligne ainsi une réception intense, portée par les chercheurs en sciences sociales, surtout après 1968 et avant tout en Suède ; au Danemark, elle est un peu affaiblie par la concurrence d'autres traditions (la *kapitallogik*) ; en Norvège, elle est bien plus faible (2021 : 459-465).

¹⁵⁴ Les premières présentations d'Althusser sont cependant à lire dans *Clarté* en 1966 puis *Socialistisk debatt* en 1967 (Ekelund 2017 : 396). Dans le cas de *Zenit*, il a fallu attendre que la revue rompe avec son ancrage syndicaliste pour devenir une publication intellectuelle révolutionnaire indépendante, principalement sous l'impulsion de G. Olofsson et G. Therborn (Ekelund 2017 : 391).

¹⁵⁵ Sur le rôle de la maison d'édition Cavefors dans le paysage théorique de la « nouvelle gauche » suédoise, voir Svensson 2018.

Plus généralement, l'althussérisme dans notre corpus ne se maintient guère sur le long terme après avoir joué ce rôle clé de circulation. La prise de distance avec Althusser se produit au début de la décennie 1970 pour les telque-liens : les désaccords théoriques se transforment en opposition politique après la rupture de TQ avec le PCF. Bernard Sichère publie dans la revue un certain nombre d'exposés théoriques sur l'idéologie qui creusent les divergences. Dans « Sur la lutte idéologique », il récuse l'opposition simplifiée entre science et idéologie et affirme plutôt la contradiction entre une idéologie dominante et des dominées ; surtout, point éclairant de l'écart entre telqueliens et Althusser, il refuse de considérer l'inconscient comme une structure éternelle pour en souligner l'enracinement matériel et les déterminations socio-historiques, tout comme Kristeva (Sichère, TQ52/72 : 100). Il s'attaque par là à une carence de l'idée d'éternité de l'idéologie en général, analogue à l'éternité de l'inconscient, chez Althusser, car cette éternité ou omniprésence transhistorique ne saurait impliquer une forme immuable. Nous comprenons qu'il n'y aurait donc que des structures particulières de l'idéologie ; cela revient également à récuser l'arbitraire qui sous-tend toute ligne de démarcation entre idéologie et science, c'est-à-dire au problème récurrent des deux plans d'analyse de l'idéologie :

L'idéologie n'est pas le contraire de la science parce qu'elle n'est pas illusion mais rapport de la conscience au réel : c'est seulement dans certaines conditions que ce rapport se définit comme méconnaissance ou refoulement. La conscience est l'instance dans laquelle l'individu concret se rapport aux contradictions matérielles qui le déterminent lui-même comme procès. Cette conscience est toujours idéologique, mais elle n'est pas toujours illusoire. (TQ52/72 : 100)

Sichère assume par là la possibilité d'une idéologie marxiste et matérialiste dont la pratique donnerait sa juste place à la théorie. Dans le numéro suivant, il réélabore donc la théorie des appareils idéologiques, et en premier lieu de l'enseignement, en fonction de ces correctifs.

Kristeva fait publier dans la revue ses travaux exposés lors du colloque Artaud/Bataille sous le titre éloquent, anti-althussérien pour ainsi dire, de « Le sujet en procès » (TQ52/72 et 53/73) où le processus de constitution du sujet est rendu à son historicité. La même année, dans la *Réponse* au philosophe anglais John Lewis, Althusser réaffirme sa compréhension de l'histoire comme « procès sans sujet » et insiste sur le fait que les hommes sont les agents du processus historique de production (tout au plus « sujets dans l'histoire » mais certainement pas sujets « de » l'histoire, 1973 : 70). Les telque-liens refusent cette conception qu'ils considèrent comme une impasse théorique, non dialectique, redoublée par la faute stratégique qu'il a commise en restant aux côtés du PCF (Sollers, « Critiques », exposés de 1973 reproduits dans TQ57/74, voir notamment p. 135). Par là, ils veulent redonner une marge de manœuvre aux sujets pris dans la rigidité des structures pour en faire

ressortir le potentiel transformateur. Les divergences politiques imposent la démarcation théorique nette.

Dans le cas de *Kod / Kris*, les débuts plus tardifs de la revue lui permettent de se positionner dans la discussion scientifique avec un certain recul vis-à-vis de l'althusserisme, et ce bien qu'elle fait ses débuts dans un champ – les études cinématographiques – intimement lié aux recherches qui transitent par *poetik*, comme nous allons le voir plus en détail ci-après. Le tout premier éditorial ancre d'emblée le projet dans la perspective de renouveler la recherche dans le domaine en alliant le « marxisme scientifique » à la sémiotique (K1/75 : 3). Les lectures d'Althusser ont été faites – on le voit notamment en plusieurs endroits. Dans « Kritik och självkritik », Larsson (K1/76b : 29-30) tente de retracer la genèse de la « crise » de l'art, de son insertion problématique dans la société contemporaine, à partir des rapports entre infrastructure et superstructure. Ici aussi, le travail théorique est perçu comme une des clés pour comprendre les données du problème – du moins au début du texte. De fait, la tentative de faire la genèse de l'impasse dans laquelle les marxistes des années 1970 – toutes tendances confondues – se trouvent aboutit à une aporie : si le point de départ est la « rupture épistémologique » de Marx telle que théorisée par Althusser, la succession des événements à sa suite n'a jamais conduit les marxistes à une véritable dialectique entre théorie et pratique. Utilisant l'image d'un caillou jeté dans une mare, Larsson constate qu'Althusser lui-même n'est qu'un des cercles concentriques dessiné par l'impact « originel » de la rupture faite par Marx, il n'y a pas de retour en arrière correctif mais uniquement des cercles supplémentaires ou des réactions en chaîne (K1/76b : 30).

Parmi les contributeurs de *Zenit* et des *Häftan* à la réception d'Althusser, Ekelund compte le philosophe et sociologue norvégien Dag Østerberg (1938-2017). C'est lui qui fait la traduction norvégienne de *Pour Marx*, avec F. Engelstad, chez Ny Dag¹⁵⁶. Plus important pour notre enquête sur le champ norvégien est un nom crucial de la nouvelle recherche scientifique en littérature, nom associé, en tant que contact norvégien, à la rédaction de *Poetik* de 1970 à 1972 (bien qu'il n'ait jamais publié lui-même dans la revue) : le romaniste de l'Université de Bergen, Atle Kittang (1941-2013)¹⁵⁷. Lorsque la discipline littéraire devient un département autonome en 1974, c'est lui qui obtient la première chaire de professeur (Bjerck Hagen 2012 : 212). Il publie en 1975 *Litteraturkritiske problem. Teori og analyse* où il discute plus en détail des travaux des grands noms du champ théorique en France. Kittang compte ainsi

¹⁵⁶ Heidegren note cependant qu'Østerberg est vite critique envers ces textes. D'autres philosophes politisés comme K. Venneslan et H. Ebbing s'intéresseront à Althusser dans la décennie 1970 contre la domination théorique d'Habermas dans le champ norvégien (2021 : 234ss).

¹⁵⁷ Il soutient sa thèse sur Rimbaud à l'UiB en 1973, intitulée *Discours et jeu* ; celle-ci mobilise aussi bien les théories françaises – Greimas, Derrida, Althusser – qu'allemandes – Benjamin et Gadamer notamment.

Althusser parmi les chercheurs incontournables de la critique contemporaine de l'Hexagone. Il fait de l'analyse des pratiques, des instances productrices et médiatrices et, surtout, du sujet les piliers majeurs de cette critique (Kittang 1976 : 44ss). Althusser l'intéresse plus particulièrement pour avoir lancé un concept de lecture symptomale, notamment exemplifié avec *Lire le Capital*, comme mode d'attention à la structure du discours afin de débusquer les nœuds et points aveugles idéologiques, attention analogue à l'analyse psychanalytique qui cherche la logique de l'inconscient à travers le discours du patient ; approche qui permet en même temps d'ouvrir le discours à de nouvelles lectures possibles et des propositions pour combler ses manques¹⁵⁸. Dans un entretien paru en 2010, Kittang déclare en avoir fait une reprise « éclectique », enrichie d'autres inspirations (Buvik, 2010 : 8)¹⁵⁹.

Pour *Profil* aussi, quoique sans la base althussérienne, une conception scientifique est au cœur de la critique idéologique. L'essai « Textanalyse » (P4/68) insiste bien sur la nécessité de repenser un concept de littérature qui ne soit pas réactionnaire afin que la discipline puisse remplir son rôle plein de science :

Mais on peut au moins essayer de faire des études littéraires une science tournée vers l'avenir. Toutes les sciences sociales doivent devenir l'instrument d'une telle réflexion. [...] La théorie littéraire est un combat. La théorie littéraire est en tête.

Men en kan iallfall prøve å gjøre litteraturvitenskap til en framtidsrettet vitenskap. Alle samfunnsvitenskapene må jo bli et instrument for slik teknkning. [...] Litteraturteorien er en kamp. Litteraturteorien ligger foran. (P4/68 : 27-28)

Plus encore, la recherche est décrite comme ayant le pouvoir de dissoudre la société bourgeoise (« smuldre det borgerlige samfunnet opp », P4/68 : 29), ce qui implique de remettre en cause la tradition de la discipline comme simple médiation d'un patrimoine culturel.

C'est dans le cas de la revue norvégienne que les prétentions générales du marxisme à la science sont visibles. Sur la première de couverture du premier numéro de l'année 1969, un texte, « Hva skal vi gjøre nå ? » (« Qu'allons nous faire maintenant ? »), annonce une résolution claire : les écrivains se doivent d'étudier la théorie socialiste afin de comprendre leur place dans la société et

¹⁵⁸ « Je n'ai rien proposé d'autre que la *lecture "symptomale"* des œuvres de Marx et du marxisme les unes par les autres, c'est-à-dire la production systématique progressive de cette réflexion de la problématique sur ses objets qui les rend *visibles*, et la mise à jour, la production de la problématique plus profonde qui permette de *voir* ce qui peut n'avoir encore d'autre existence qu'allusive ou pratique » (Althusser 1996 : 28).

La lecture qu'Althusser fait du *Contrat social* de Rousseau, dans les *Cahiers pour l'Analyse* (volume 8 de 1967 intitulé « L'impensé de Jean-Jacques Rousseau »), est également un exemple de cette méthode, qui fait bien apparaître une logique du signifiant par concaténation.

¹⁵⁹ Il cite notamment *Pour une théorie de la production littéraire* (1966) de Pierre Macherey.

orienter leur pratique en conséquence. Certes, le travail proprement théorique a essentiellement lieu hors des colonnes de la revue : le plus souvent, la théorie est simplement invoquée dans des prises de positions et déclarations programmatiques. Cela tient non seulement au positionnement de la revue comme revue d'écrivains et de critiques, en quoi les publications sont avant tout consacrées à la mise en pratique, mais aussi au fait que cette théorie n'est que de manière très limitée littéraire : la littérature est davantage un champ d'application d'une théorie générale, elle est rarement pensée comme objet spécifique. Cela apparaît dans le numéro 5 de 1969 consacré à l'art documentaire, où le tournant matérialiste est affirmé avec force : la théorie est une sociologie avant tout, une compréhension des classes sociales, et en second lieu une sociologie de la littérature, une compréhension de la communication littéraire. L'objet « littérature » est désormais défini sur cette base sociologique. Nous avons vu précédemment que c'est là la fin du moment avant-gardiste : s'il en est la suite logique, cet ancrage s'oppose au doute généralisé, à la suspension ouverte du sens de lecture par la fusion et le collage des textes et des genres qui anime les numéros précédents. La séparation entre les domaines et la hiérarchie entre la théorie et la pratique sont rétablies.

La discussion se répercute également sur la critique littéraire ou artistique : dans son programme « *Kunsten i proletariatets tjeneste* », le SUF-iste Morten Falck tire ses concepts matérialistes directement des écrits de Mao, plus particulièrement du discours de Yanan ; il reprend lui aussi le concept de la contradiction inégale à dominante, mais pour affirmer le primat, dans la critique, du critère politique sur l'artistique dans la mesure où, dans la production artistique, le contenu domine la forme dans la contradiction des deux (Falck, P5/69 : 6). Comme nous allons le voir à bien des reprises, le terme de « théorie » se réduit bien souvent à l'adoption de la bonne position de classe – Falck établit même qu'adopter la position prolétaire implique précisément d'adopter la position matérialiste et dialectique¹⁶⁰ (P5/69 : 8). Le numéro suivant, le premier de 1970, marque l'entrée de Falck dans le comité de rédaction.

C'est ainsi fin 1969 que la ligne théorique stricte du marxisme-léninisme-pensée Mao Zédong (« *marxismen-leninismen-Mao Tsetungs teknkning* ») est posée, par opposition aux autres courants socialistes. Suivant les paroles

¹⁶⁰ « Deuxièmement, cela signifie que nous nous instruisons à la dialectique et que nous rendons notre art dialectique. Cela signifie que nous décrivons les choses et les phénomènes dans leur contexte historique, et que nous ne les détachons pas et ne les voyons pas isolément [...]. Cela signifie que nous ne voyons pas les choses comme statiques et immuables, que nous combattons tout discours sur les "valeurs humaines éternelles et immuables" et décrivons toutes les choses et les phénomènes comme le résultat et une partie d'un développement » (« For det annet innebærer det at vi tilegner oss dialektikken og at vi gjør vår kunst dialektisk. Det innebærer at vi beskriver ting og foreteelser i deres historiske sammenheng, og at vi ikke løsriver dem og ser dem isolert [...]. Det betyr at vi ikke ser på tingene som statiske og uforanderlige, at vi bekjemper alt snakk om "evige og uforanderlige menneskelige verdier" og beskriver alle ting og foreteelser som resultat av og del i en utvikling », P5/69 : 8).

du Timonier, *Profil* réclame que la lutte soit dirigée par un parti dont l'arme principale serait la théorie m-l (voir par ex. « Glem aldri klassekampen », P2/70 : 5) ; tout l'appareil conceptuel est puisé directement à la source des textes de Lénine et Mao, et bien sûr de Marx. Une politique d'édition ou réédition de ces textes vise précisément à rendre accessible ces sources théoriques contre les tentatives de détournement politique¹⁶¹. Il est clair que la conception de la science entre dans la conception plus générale du *klassestandpunkt* – en quoi l'opposition entre science prolétaire et science bourgeoise est implicitement reconduite suivant les intérêts que sert la science, à l'opposé de l'althus-sérisme¹⁶². En dernier lieu, la science marxiste de la littérature se restreint à une visée prescriptive pour *Profil* : établir les critères d'une pratique socialiste de l'écriture (« 1. Notat om våre oppgaver », P3/70 : 8). Au fil des méandres de la ligne politique d'AKP (m-l), le rapport de *Profil* à la science bourgeoise va cependant alterner entre le rejet systématique durant les périodes les plus dogmatiques et des phases de dialogue plus ouvert.

Par-delà les divergences profondes du point de vue du niveau d'élaboration théorique et de la compréhension du rapport entre science et idéologie, force est de constater que c'est une même foi dans la science que partagent tous les marxistes – foi qui dénie son utopisme en s'appuyant sur la science elle-même –, et un même désir brûlant d'analyser les idéologies, et bien entendu l'idéologie bourgeoise en particulier, pour la combattre, qui motive le développement et la diffusion de la sémiotique.

Le marxisme, véhicule puis obstacle de la sémiotique

Dans le contexte toujours plus pressant de la contestation sociale et culturelle, la nouvelle science de l'idéologie se présente comme une sémiotique ou une sémiologie marxiste – étiquettes alors souvent équivalentes ou confondues¹⁶³.

¹⁶¹ C'est ainsi ce que présente une page publicitaire pour l'édition de deux tomes d'*Œuvres choisies* (*Verker i utvalg*) de Marx chez Pax en 1970 : « Ses théories sont toujours au centre du débat politique, mais souvent sous une forme déformée et transformée. PAX considère comme une tâche importante de présenter Karl Marx à travers ses propres *Oeuvres choisies* » (« Hans teorier står stadig i sentrum for den politiske debatt, men ofte i en forvrengt og forvansket form. PAX har sett det som en viktig oppgave å presentere Karl Marx gjennom hans egen *Verker i utvalg* », « Hva mente egentlig Karl Marx... », P2/70: 15).

¹⁶² Lukács a lui-même employé le concept de *Standpunkt* et l'opposition entre les deux sciences dans *Histoire...* ; malgré son poids théorique chez Johansen, ses travaux ne sont cependant que rarement cités dans la revue – ce qui s'explique selon nous par plusieurs facteurs : tout d'abord, et surtout, la fidélité à une conception léniniste de parti ; en second lieu par une volonté de limiter, en général, les références théoriques aux textes centraux comme ceux de Marx, Lénine et Mao ; et enfin l'absence de traduction norvégienne avant 1971.

¹⁶³ Remarque : dans son article sur la « Sémiologie » de l'Encyclopaedia Universalis en ligne, Julia Kristeva ne fait pas la distinction entre sémiologie et sémiotique, les deux termes désignant selon elle la « science des significations ». La distinction est plus affinée dans *Semeiotikè*, la sémiotique étant la démarche axiomatisée ou logique, inspirée de Peirce, qui porte sur le

D'une part, la sémiotique permet de donner une méthode concrète aux ambitions idéo-critiques grâce à un appareil conceptuel et scientifique hérité du structuralisme linguistique ; elle permet en outre de dépasser le simple niveau des textes pour embrasser tous les types de discours et productions culturelles dans le vaste champ des pratiques signifiantes. En retour, l'apport de la théorie marxiste garantit d'ancrer la discipline dans un projet révolutionnaire et non plus dans l'idéologie des institutions universitaires bourgeoises, motivant donc une révision de l'héritage conceptuel. Dans cette rencontre, les deux disciplines font donc l'une pour l'autre office de complément correctif : la validité de la théorie est garantie par la dialectique des deux. Les concepts du matérialisme et ceux de la sémiotique sont ainsi placés dans le même creuset pour être travaillés ensemble. Cette complémentarité est néanmoins, en dernier lieu, subordonnée à l'impératif politique : or, le consensus autour de cette science des idéologies est difficile à obtenir.

La rencontre entre le marxisme et la sémiotique

La confluence se laisse observer le mieux dans *Tel Quel* et *Poetik*, malgré les écarts de temporalité et de positions respectives face au structuralisme. L'introduction de la sémiotique permet à *Tel Quel* de problématiser les spécificités d'une science des pratiques signifiantes en fonction des distinctions althussériennes, malgré les points de contentieux qui peuvent déjà affleurer. Dès « Pour une sémiologie des paragrammes » (TQ29/67), Kristeva pense les enjeux d'une discipline capable de rendre compte de sa propre production en même temps que de son objet. De fait ce discours scientifique, même s'il est fondé sur des pratiques formalisées, reste selon elle touché par une idéologie car il est toujours pratique signifiante d'un sujet ; il s'agit cependant de réfléchir cette idéologie qui fait retour, liée au choix de l'objet et à une position dans l'histoire, afin de pouvoir ancrer le discours dans une position révolutionnaire. De ce point de vue, la réduction du sujet au simple agent dans la science est insatisfaisante mais une certaine compatibilité se maintient si on envisage la conception althussérienne comme pratique émancipatrice aux effets de désobjectivation (Matthys 2015). C'est également tout le contraire de la position objectiviste-positiviste qui fait abstraction pure et simple du sujet-support de la pratique scientifique. La démarche scientifique entre de fait dans une dialectique avec son objet qu'est le texte : dans sa rencontre avec la pratique transgressive du langage poétique entendu comme l'infinité potentielle du code, le discours sémiotique explicite les possibilités de contestation des

fonctionnement discursif, là où la sémiologie, branche linguistique, est définie par Saussure comme science de la vie des signes dans la vie sociale et a été reprise par Barthes. Les deux approches convergent cependant pour former le champ de la science du discours (Kristeva 1969 : 20). Dans *Poetik*, la différence est précisée comme suit en 1971 : la sémiologie s'intéresse à la circulation du sens alors que la sémiotique porte sur la production de la signification (PoIV.1 : 2).

lois qui norment les processus de production du sens. Ainsi, la « retombée » dans l'idéologie permet à la sémiotique de se donner « une position sociale et politique révolutionnaire et dynamique » (Kristeva, TQ29/67 : 74)¹⁶⁴.

Le double enjeu, à la fois épistémologique et politique, apparaît clairement. D'un côté, le discours sémiotique, en tant qu'il permet de remonter vers la production même de la signification (vers la « signifiante »), dépasse les approches linguistiques antérieures restreignant le langage à la communication, aux unités comme le signe, ou aux conceptions enfoncées dans des conceptions naïves du sujet : il récuse ainsi l'idéologie empiriste dans son approche de l'objet. Dès 1969, Kristeva préfère parler de « sémanalyse » car son projet d'étude dépasse le simple « signe » : la sémanalyse est une analyse du processus qui produit ce qui se présente comme cette unité déjà structurée, là où la sémiologie, stricto sensu, s'y arrête (« L'engendrement de la formule », TQ37/69 : 35)¹⁶⁵. De l'autre, conçue comme cette science de la genèse du sens, la sémiotique entend rendre compte de sa propre production et se positionner face aux autres pratiques signifiantes comme les autres sciences, l'art ou l'idéologie : elle effectue le travail d'autoréflexion. Dans « Linguistique et sémiologie aujourd'hui en URSS », Kristeva accentue cette idée en donnant justement un rôle clé à la sémiotique comme discours sur les pratiques signifiantes permettant « le retournement de la parole semi-scientifique des "sciences humaines" actuelles sur elles-mêmes » (TQ35/68 : 7) – apparaît ici le prolongement de la critique du positivisme scientifique au nom d'une science véritable. Dans « Le texte et sa science », article liminaire de l'anthologie *Semeiotikè*, elle en fait même l'élément révélateur du fondement scientifique du matérialisme dialectique, moteur de l'échange entre les disciplines scientifiques et méthode critique parce qu'autoréflexive (Kristeva 1969 : 22-3). Sa fonction métascientifique a donc l'ambition de porter sur toutes les disciplines et non pas seulement sur elle-même. Les textes d'avant 1968 qui sont republiés dans *Semeiotikè*, comme « Pour une sémiologie... », sont en général légèrement actualisés en fonction des nouveaux enjeux politiques, bien plus explicites.

En parallèle, la fusion des conceptualités marxiste et sémiotique se fait de plus en plus nette dans les essais que fait paraître *Tel Quel*. Dans le numéro 44 (1971), Kristeva définit la logique dialectique matérialiste comme

¹⁶⁴ Reformulé dans l'anthologie *Semeiotikè* : « Confrontant les découvertes actuelles des mathématiques et de la logique mathématique avec les structures du langage poétique moderne, la sémiotique rencontrera les deux points culminants auxquels deux démarches inséparables – la démarche *grammaticale* (scientifique, monologique) et la démarche *paragrammatique* (constative, dialogique) – ont abouti, et, en cela, occupera une position idéologique-clé dans un processus globalement révolutionnaire » (Kristeva 1978 : 146).

¹⁶⁵ Rétrospectivement, dans *Semeiotikè*, le terme de « sémanalyse » est souvent employé comme équivalent de sémiotique lorsqu'il s'agit de la propre recherche de Kristeva. Notons aussi que, dans sa présentation de *Tel Quel* pour *Orbis Litterarum*, Brandt insiste sur le rapprochement terminologique de la « sémanalyse » avec la psychanalyse (Brandt 1972 : 307).

« *logique du matérialisme dialectique [qui] pose les lois générales de la production des systèmes signifiants depuis une hétérogénéité matérielle et dans la pratique historique* » (Kristeva, « Matière, sens, dialectique (préliminaires) », en italique dans le texte, TQ44/71 : 19). Ce concept de l'« hétérogène » s'impose comme un moyen d'intégrer le principe fondamental de la contradiction comme lutte des contraires, le principe dynamique du matérialisme dialectique, dans l'étude sémanalytique. Il est en outre manifeste que cette dernière s'est nettement recentrée non seulement sur le marxisme-léninisme mais aussi sur la psychanalyse, laquelle est en effet déclarée « constituante » justement parce qu'elle permet de penser « la production du sens à partir de son hétérogène : la matière » (TQ44/71 : 21) – au sens où elle pose le sens, le langage, le sujet conscient comme produits par les processus matériels, l'histoire, inscrits dans le corps, les pulsions¹⁶⁶.

Si le projet kristevien a des ramifications scientifiques plus vastes, d'autres interventions théoriques auront été publiées dans la revue, déclinant une variété d'approches ayant pour but la critique idéologique. Nous avons précédemment évoqué la matériologie de J.-L. Baudry, laquelle est précisément définie en 1971 comme une « science de l'idéologie » ; elle ne puise cependant pas principalement dans les outils linguistiques, fondant sa démarche plus directement sur la combinaison de la psychanalyse et du matérialisme dialectique. Elle ne connaît pas d'aussi grande fortune que la lecture « numismatique » de J.-J. Goux. Selon Forest (1995 : 318-321), cette dernière aura eu impact retentissant en intensifiant la conjonction des champs disciplinaires¹⁶⁷. Paru fin 1968 et début 1969 dans les pages de TQ, l'essai en deux parties de Goux se penche sur la genèse de tout système de valeurs et des normes (ou des formes de la Loi) qui les fondent en reprenant l'analyse marxienne de la constitution de la monnaie. Ainsi, il applique cette dernière à d'autres systèmes (ou « registres ») présentant une homologie structurale : la politique, le langage, la société et la sexualité. Il débusque ainsi le principe de production de « l'équivalent général », i.e. de l'étalon de mesure de la valeur dans chacun de ces domaines. Ici aussi, le projet ne s'apparente à une sémiologie que dans la mesure où il entend penser la formation de systèmes signifiants – mais il emprunte moins à la linguistique qu'à la philosophie du langage. C'est pour cette raison que l'essai est présenté, en 1970, dans les pages de *Poetik* (PoIII.4/70) par J. Holmgaard comme exemple productif de la conjonction entre sémiologie et marxisme. La lecture de Goux est ici clairement introduite comme une méthode, ce dont témoigne selon nous le passage insistant du

¹⁶⁶ L'article a notamment pour enjeu de réinterpréter la dialectique hégélienne, et surtout le moment de la « négativité », à la lumière de la théorie psychanalytique (nous y reviendrons). Voir aussi dans « Le sujet en procès » : « Il faut sortir de la fonction sémiotique *verbale* vers ce qui la produit, pour saisir le procès du *rejet* qu'animent les pulsions d'un corps pris dans le réseau de la nature et de la société » (Kristeva, TQ52/72 : 20).

¹⁶⁷ Les historiographies s'accordent également à dire que le concept de « phallogocentrisme » employé par Derrida découle de ces travaux de Goux (Forest 1995 : 321 ou Peeters 2010 : 259).

pluriel au singulier (de « Numismatiques » à « numismatikken »). Holmgaard explicite en même temps bien plus clairement, dans sa médiation, l'enjeu de cette théorie : elle est un développement de la théorie althussérienne qui pense le rapport entre idéologie et base économique sur le mode de l'homologie structurale (Holmgaard, PoIII.4/70 : 378-9). Il regrette certes le caractère non encore abouti de la numismatique, qui se traduit par des imprécisions et manques de clarté, mais plaide en dernier lieu en faveur de cette tentative de lecture sémiologique dans l'analyse marxiste.

C'est dès l'éditorial du numéro III.1 que la revue danoise consolide l'ancre de son projet dans la sémiologie, science de la signification en général et science de l'analyse des textes dans le social en particulier :

Comme *la science des textes*, elle étaye le fait que le rapport entre la pratique du langage et son effet est un problème socio-sémantique bien plus qu'un problème esthétique, et que « la vie des signes dans la société » doit être prise un peu plus au pied de la lettre que ce que Saussure et un structuralisme abstrait et autonomisant l'ont imaginé [...]. Seule l'analyse concrète visant une problématique historiquement donnée et les institutions afférentes est concrètement recevable comme théorie critique ou comme acte sémiologique.

Som *videnskaben om tekster* gør den sandsyndligt at sammenhængen mellem sprogudøvelsen og dens effekt snarere end at være et æstetisk problem er et socio-semantisk problem, og at « tegnenes liv i samfundslivet » må opfattes noget mere bogstavelig end Saussure og en abstraherende og autonomiserende strukturalisme har forestillet sig [...]. Kun den konkrete analyse rettet mod en historisk given problematik og hermed givne institutioner er konkret gyldig som kritisk teori eller semiologisk handling. (« Forord », PoIII.1/70 : 0).

Ce glissement de *Poetik* répond donc au double objectif de pouvoir penser les structures dans leur historicité et de pouvoir inscrire la production théorique dans une démarche critique et autocritique. Le premier numéro de la série IV (1971) va un pas plus loin en affichant un nouveau sous-titre : « Litteraturvidenskab Semiotik Marxisme ». L'éditorial revient sur l'évolution de la revue et présente ces trois moments comme une continuité naturelle. La première étape était marquée par la volonté de constituer une science de la littérature basée sur le formalisme russe, la linguistique structuraliste et ses développements français, base précieuse mais insuffisante (« uholdbare i deres indsnævrede, "autonomistiske" forståelse af problematikken », PoIV.1/71a : 1), en quoi elle a été intégrée, dans un second temps, au cadre plus général de la sémiotique. Celle-ci a enfin été intégrée à son tour dans un cadre marxiste :

Une science de la production de significations, de textes, doit se fonder sur et se rapporter à une science de la production en général. Ainsi la sémiotique rencontre le marxisme en tant que science de l'organisation des diverses formations sociales historiquement spécifiques, rencontre qui n'est pas sans problème et dont la théorie est encore en cours d'élaboration.

En videnskab om produktion af betydning, af tekster, må grunde sig på og forholde sig til en videnskab om produktion i almindelighed. Således mødes semiotikken med marxismen som videnskaben om de forskellige historisk specifikke samfundsformationers organisation, et møde som ikke er uproblematisk og hvis teori er i bearbejdning. (PoIV.1/71a : 2)

Les approches marxistes de la littérature ont en retour été vivifiées par ces méthodologies spécifiques. Les trois pôles sont avant tout présentés comme un champ de tension (« spændingsfelt ») où se déroule un travail de recherche qui entend produire des concepts pour contribuer à dissiper des formations idéologiques : c'est cet objectif qui donne sens au projet.

En 1971, Madsen publie un ouvrage dans la collection « poetikbibliotek » (chez Munksgaard) intitulé *Semiotik og Dialektik – Bidrag til litteraturens, betydningens, bevidsthedens sociologi*¹⁶⁸. Dans la préface, il présente le livre comme une synthèse introductive aux travaux menés par le collectif de la revue et le département de littérature de l'Université de Copenhague, ainsi qu'une invitation à poursuivre ce *work in progress* par une critique productive. L'introduction, sobrement intitulée « Projekt », expose l'ambition de renouveler les études littéraires en les affranchissant de la tradition philologique « atomiste » et de l'herméneutique « déhistoricisante » ; la terminologie qu'il emploie renoue avec le problème de l'idéologie puisque la première tradition est qualifiée de pratique inconsciente, la seconde de « fausse » conscience. Le projet dépasse la simple querelle universitaire : il s'agit selon Madsen d'une perspective plus vaste qui met en jeu la critique de la société via une critique de la littérature :

Dit plus simplement – mais avec moins de précision : la littérature est en rapport direct avec la société, alors que la critique littéraire n'est en rapport avec celle-ci que par la littérature.

Enklere – men også upræcist – udtrykt : litteraturen forholder sig direkte til samfundet, mens litteraturkritikken kun forholder sig dertil via litteraturen. (Madsen 1971 : 12)

Ce résumé volontairement simplifié implique un certain nombre de tâches : comprendre ces phénomènes de conscience (« bevidsthedsytringer »), ainsi que leurs rapports les uns aux autres, comprendre les rapports socio-économiques et comprendre le rapport de ces phénomènes à la totalité sociale. Ici aussi, Madsen parle d'un développement critique réciproque entre marxisme et littérature (1971 : 12) : la critique visée implique un point de vue marxiste comme compréhension de la totalité sociale tandis que les mérites et limites de ce dernier sont testés par la science des phénomènes littéraires. Le plan de l'ouvrage est ainsi construit sur quatre étages : l'analyse marxiste de la société et le problème de la conscience, la « critique dialectique » ou analyse de la

¹⁶⁸ Plus précisément, le dernier chapitre du texte est daté du 7 août 1970.

littérature par les théoriciens marxistes, la « critique sémiotique », i.e. « l'école liée à *Tel Quel* » (« skole, der er knyttet til tidsskriftet *Tel Quel* ») et enfin une (brève) explicitation de la réunion des deux critiques. Cette dernière est défendue à partir des arguments suivants : les deux théories se fondent sur le travail humain concret, la langue étant elle-même considérée dans sa réalité matérielle, et sur une dialectique entre sujet et objet. Si la théorie du texte porte sur une activité humaine spécifique, Madsen n'hésite donc pas à qualifier les opérations linguistiques et textuelles de « privilégiées » dans le processus de transformation de la totalité sociale par les sujets (1971 : 159). Bien entendu, c'est une fois de plus d'idéologie dont il est question, car ces opérations mettent en avant la pratique à la fondation des structures signifiantes :

La théorie du texte peut ainsi être considérée comme une clarification de la conception de base du matérialisme dialectique – la conscience est formée par le travail avec la réalité matérielle –, clarification qui met l'accent sur le statut particulier de la langue, comme domaine (matériel) de la réalité, dans ce processus.

Tekst-teorien kan således ses som en præcisering af den dialektiske materialismes grundlæggende opfattelse : bevidstheden dannes ved arbejdet med den materielle virkelighed, en præcisering, der fremhæver det sproglige (materielle) virkelighedsområdes særlige status i denne sammenhæng. (Madsen 1971 : 164)

Les prises de précautions théoriques restent toutefois nombreuses dans l'attente de précisions conceptuelles que devraient apporter les développements aussi bien en France qu'au Danemark.

L'ouvrage ouvre, en guise de conclusion, sur les possibles fruits d'une injection de la conceptualité psychanalytique sur l'inconscient. Par la suite, Madsen insiste précisément sur la critique de l'individu et de la conscience rationnelle formulée par Marx puis Freud (« Strukturalistisk litteraturvidenskab – kritisk videnskab eller Hvad bærer teksten ? », Po17/72) : la théorie du texte doit s'interroger sur le rapport entre l'individu et les mécanismes structurels, sociaux ou psychiques, qui le dépassent et qui sont susceptibles de se retrouver dans le langage. Il focalise notamment sur l'apport althussérien qui, permettant de penser le sujet comme structure idéologique, consolide cette convergence théorique du marxisme et de la psychanalyse. Les concepts d'Althusser (rupture épistémologique, idéologie, contradiction) sont particulièrement marquants ici, l'essai puisant dans *Lire le Capital*. Fort de cet ajout, Madsen cartographie quatre manières d'approcher le texte : deux du point de vue interne, par la narratologie et l'analyse thématique, et deux du point de vue externe, par l'analyse de l'énonciation (sémiotique et psychanalyse) et l'analyse des rapports entre contradictions textuelles et contradictions sociales.

La ligne de *Poetik* montre ainsi de manière saillante comment l'adoption d'une ligne marxiste a conditionné l'emprunt théorique. Si la revue suit donc

la voie tracée par les recherches telqueliennes misant sur l'échange ou la confrontation critique réciproque des disciplines, elle redouble pour ainsi dire le travail d'élaboration théorique dans la mesure où elle soumet cet échange à de nouvelles confrontations avec d'autres approches encore. Néanmoins, à ce moment donné, les ambitions de *Poetik* diffèrent : la revue se restreint à la production de travaux universitaires là où *Tel Quel* veut se transformer en véritable mouvement intellectuel et culturel dépassant ce cadre limité. L'éditorial de PoIV.1 insiste sur la nécessité d'appliquer la théorie par l'analyse de matériel empirique ; la revue propose ainsi, dès 1970, un grand nombre d'analyses d'œuvres entre les articles théoriques, se spécialisant ainsi dans la critique de l'idéologie à l'appui des textes du passé et du présent, de l'histoire littéraire danoise aussi bien qu'européenne. Elle s'emploie donc plus concrètement à mettre en pratique les théories ambitieuses qu'elle travaille. En 1971, elle consacre un numéro à cet effet. Portant le sous-titre de « Tekstanalyser – ideologikritiske tekster », le recueil a quasiment un caractère de manifeste :

Les analyses suivantes se proposaient d'illustrer une science littéraire critique dans son état actuel de développement. Celle-ci deviendra par la suite – si les meilleures tendances se développent – une science générale du texte qui traitera des formations idéologiques de toute la société et non plus seulement de la partie limitée, quoique privilégiée, que constitue la littérature classique.

De følgende analyser skulle eksemplificere en kritisk litteraturvidenskab, sådan som den tager sig nu på nuværende tidspunkt. Dens fortsættelse bliver – hvis de bedste tendenser i den følges op – en generel tekstvidenskab, der beskæftiger sig med samfundets ideologiske formationer i det hele taget og ikke blot med den afgrænsede, omend privilegerede del som den klassiske finlitteratur udgør. (Holmgaard, « Indledning », PoIV.2-3/71 : 5).

Poetik est ainsi le lieu de production d'une méthode spécifique d'analyse textuelle critique que le chercheur suédois Lars Lönnroth présente en 1976 dans *Tidskrift för Litteraturvetenskap* (2-3/1976). S'il est sceptique face à l'abondance de combinaisons théoriques entre marxisme et structuralisme au Danemark, il se prononce de manière favorable sur la méthode poéticienne qui consiste à réduire le texte à sa structure sémantique fondamentale, dans la lignée de Greimas, pour en dégager l'idéologie ; puis de l'ancrer, via la théorie marxiste, dans les rapports de production et la lutte des classes (Lönnroth 1976 : 118-119).

Lönnroth livre ce panorama du champ danois quasiment en qualité d'explorateur en terre étrangère (il a de fait enseigné de 1974 à 1982 à Aalborg) ; dans sa conclusion, il invite ses collègues suédois à apprendre aussi bien des « bonnes idées » que des « erreurs » des Danois. La recette de ce « nouveau vague » (en français dans le texte !) en est la suivante :

On peut, si l'on veut, décrire le dernier en date comme une soupe de marxisme capitalo-logique, de théorie publique de l'École de Francfort, de structuralisme

et de sémiotique français additionnés de quelques pincées de psychanalyse et d'esthétisme néocritique à l'ancienne.

Man kan om man så vill beskriva det nyaste nya som ett hopkok på kapitallogisk marxism, Frankfurterskolans offentlighetsteori, fransk strukturalism och semiotik tillsatt med några nypor psykoanalys och gammaldags nykritisk esteticism. (Lönnroth 1976 : 113)

Il constate que ce(-tte) vague a surtout submergé le Danemark en vertu d'un terreau propice, bien plus marqué par la philologie humaniste que par l'histoire et la sociologie (1976 : 114-5). Pour lui, cet héritage patrimonial et élitiste a favorisé l'introduction de la nouvelle critique de langue anglaise, plus pédagogique, par les positions de gauche là où celle-ci était défendue par des conservateurs en Suède (1976 : 116) ; la théorie française a ensuite pu prendre le relais par le même canal. Il n'en reste pas moins que le cocktail marxisto-sémiotique s'est cependant déjà, à cette date, infiltré aussi bien en Suède qu'en Norvège.

Diffusion de la sémiotique dans les milieux marxistes

Grâce aux liens qu'elle tisse avec les chercheurs des autres pays scandinaves, *Poetik* joue le rôle d'interface de transmission de la théorie sur cette base marxiste. L'essentiel des nouveautés tend à se diffuser sous cette étiquette, plus ou moins large, de sémiotique/sémiologie, ou plus spécifiquement de « théorie du texte ». Il ne s'agit pas seulement de commodités d'appellations : cela correspond aussi au fait que la sémiotique est devenue un centre de gravité de la discussion théorique au début des années 1970.

La tête de l'hydre de la « théorie du texte » au sein de *Poetik* est Per Aage Brandt ; étudiant de Greimas en France, il soutient sa maîtrise en philologie romane à l'université de Copenhague en 1971 puis enseigne à Roskilde dès 1972 ; en 1975, il devient maître de conférences (lektor) à Århus, à partir de quoi il jouera un rôle central dans le développement des études sémiotiques dans les murs de l'Université. C'est ainsi lui qui introduit dans le premier numéro de *Poetik* les questions de structure puis, dans le I.3, la « nouvelle critique française ». En 1972, il fait paraître deux présentations de *Tel Quel* – l'une en danois dans le volume dédié à Svend Johansen (Brandt 1972a) et l'autre, en français cette fois (Brandt 1972b), dans la revue internationale *Orbis Litterarum* basée au Danemark. Lorsque Brandt et ses disciples quittent la rédaction de *Poetik* en 1972, ils rejoignent la revue *Exil*. Celle-ci paraît pour la première fois en 1965 en suivant une ligne existentialiste. Au début des années 1970, elle se tourne vers la phénoménologie pour finalement épouser la sémiologie en 1971-1972. Elle prend le sous-titre de *Tidsskrift for litteratur og semiologi* puis de « théorie textuelle » en 1973 (*Tidsskrift for tekstteori*), et ce jusqu'en 1976 où elle cesse de paraître. Aux commandes de la rédaction en

1971, nous trouvons Niels Egebak¹⁶⁹, ancien élève de l'EPHE en linguistique et sémiotique, employé à la Bibliothèque Nordique Sainte-Geneviève de 1966 à 1969 et lecteur à l'université de Århus à son retour au Danemark (Johansen 1986 : 121). Egebak est lui aussi été médiateur de la théorie française dès les années 1960, témoignant du passage de l'existentialisme à la sémiologie¹⁷⁰. *Exil* s'ancre ainsi fortement dans le milieu de recherche de Århus et, à mesure que *Poetik*, à Copenhague, s'éloigne de la théorie française, c'est elle qui prend en charge la sémiotique et se spécialise dans la « théorie du texte ».

La médiation vers les autres pays scandinaves peut se faire parfois de manière directe, par invitations et collaborations. Deux articles de Madsen, parus en 1972 dans les colonnes de la revue, sont ainsi des interventions dans d'autres universités nordiques : « Strukturalistisk litteraturvidenskab » (Po17/72) a été écrit sur la base d'exposés que Madsen a faits dans les universités de Stockholm et Lund, respectivement le 25 octobre 1971 devant la *litteraturförening* de SU et le 14 décembre 1971 au département de littérature ; quant au texte de « Modsigelsens poetik » (Po18/72), il a également fait l'objet d'une présentation à l'institut de philosophie de l'Université de Bergen en avril 1972¹⁷¹. Au-delà de ce type de contacts ponctuels, le rôle moteur dans le processus de diffusion est joué par l'Université d'été nordique (NSU). Le bulletin de l'institution est une ressource précieuse, fournissant une archive des cercles et de leurs administrateurs.

Ces archives permettent notamment de vérifier les parcours théoriques de chaque chercheur. Brandt et Madsen prennent donc part, en qualité d'organisateur danois (*kredsledere*), au cercle 14 de 1969 sur la « conception structuraliste de l'humain » (*Strukturalismens menneskeopfattelse*), animé par l'étudiant-chercheur finlandais Carl Lesche (ayant alors fait sa licence à Stockholm) ; l'année suivante, le cercle est rebaptisé *Semiologi – strukturalisme som ideologikritik* (« Sémiologie – le structuralisme comme critique de l'idéologie »), avec pour organisateurs A. Kittang (Bergen), Jens Toft (Copenhague) et N. Egebak (Århus). Dès 1971, Madsen se lie au cercle 1 intitulé *Hvad er kritisk videnskab ?* (« Qu'est-ce qu'une science critique ? ») aux côtés de Kjell Johannesen, du département de philosophie de Bergen, tandis que

¹⁶⁹ À ne pas confondre avec le poéticien des premières années Jørgen Egebak.

¹⁷⁰ Il est ainsi, entre autres, traducteur de Sartre (*Situationer : udvalgte essays*, 1964) avant de s'intéresser aux mouvements du champ philosophique hexagonal (*Indskrifter : essays om fenomenologi og æstetik*, 1967, comprenant des textes non seulement sur Sartre mais aussi sur Merleau-Ponty, Blanchot et Barthes). En 1969, il publie *Beckett palimpsest : et bidrag til skriftens fenomenologi – en semiologisk analyse* qui est reçu avec hostilité dans *Poetik*. Pour Hauge (2007), cette thèse fait d'Egebak le véritable premier introducteur des théories post-structuralistes.

¹⁷¹ Le texte a en outre été rédigé en vue d'une anthologie en français dirigée par Charles Bouazis, *Essais de la théorie du texte* (Galilée 1973). P. A. Brandt y a également contribué ; on y trouve également un texte de Teun A. van Dijk, qui est intervenu à propos de la théorie textuelle générative dans PoIII.2 ; van Dijk a soutenu en 1972 sa thèse de doctorat à l'Université d'Amsterdam sur la grammaire textuelle.

le cercle 14 sur la sémiologie se poursuit avec Brandt, Holmgaard et Toft (Copenhague), Egebak (Århus) et Arild Utaker (lui aussi à Bergen). Un symposium est prévu la même année sur les « Problèmes sémiologiques » (*Semiotologiske problemer*), deux des trois sessions étant gérées par les membres de *Poetik* en mai 1971¹⁷². Signe de la divergence théorique qui finit par éclater dans la revue, et sur laquelle nous reviendrons plus en détail par la suite, Madsen, Pittelkow et Torben Kragh Grodal sont les coordinateurs principaux du cercle 4 « Littérature et société ». La sémiologie n'est plus au cœur de la théorie, alors que seuls trois ouvrages sont recommandés : *L'Idéologie allemande* et le *18 Brumaire* de Marx et/ou Engels, ainsi que *Marxistiska litteraturanalyser* de K. Aspelin. En 1974, Madsen et S. Kjørup coordonnent un cercle sur l'histoire des sciences (*Vetenskapshistoria*) dans une perspective marxiste, et où le champ français n'est plus représenté que par les textes d'Althusser ou Rancière.

Un autre moment fort est la mise en place en 1973 d'une session d'hiver réduite spécifiquement consacrée à la sémiotique. Le groupe de planification est composé de six chercheurs, dont P. A. Brandt, N. Lykke Knudsen ainsi que le Norvégien basé à Århus Rolf Reitan¹⁷³. Un rapport détaillé sur l'évolution de la discipline dans la NSU est à cette occasion présenté, ainsi qu'un programme détaillé de lectures préparatoires (Info NSU 4/72 : 6-10). La tenue de cette session d'hiver à Geilo, en Norvège, aboutit à la publication d'un volume dans la « skriftserie » de l'université d'été intitulé *Subjekt og tekst : bidrag til semiotikkens teori*. L'équipe rédactionnelle ainsi que les contributions sont essentiellement danoises et on y retrouve notamment, parmi les anciens « poéticiens », P. A. Brandt, N. Lykke Knudsen, O. Andkjær Olsen ; y contribuent aussi N. Egebak et Utaker. La majorité des intervenants est ainsi ancrée dans le milieu d'*Exil*, Egebak en étant le rédacteur principal. Le recueil est introduit par une préface elle aussi précieuse pour l'histoire de la sémiotique dans le Nord puisqu'elle offre un panorama des acteurs, personnes et revues, de ce milieu de recherches, ainsi que les inflexions théoriques majeures. Cette préface se termine par le constat que, parmi les cinq orientations proposées par la session d'hiver, seules celles portant sur le rapport entre la sémiotique et la psychanalyse et entre la sémiotique et la philosophie du langage sont abordées dans l'ouvrage – soit par défection des autres contributeurs, soit par désir d'être publiés autre part. Il en découle que l'ensemble donne une place prépondérante aux discussions fondées sur les travaux de Lacan et Derrida.

L'implantation de la sémiotique en Suède est, de prime abord, plus circonscrite. En tant que discipline spécifique, la sémiotique se développe également dans les murs de l'Université de Lund, notamment grâce à l'impulsion du

¹⁷² La troisième a eu lieu un mois auparavant à Oslo, organisée par Stål Aanderaa et Tom Broch.

¹⁷³ Ce dernier est l'auteur, en 1972, d'une *Critique du concept d'idéologie chez Althusser* pour la NSU.

doctorant en linguistique Göran Sonesson. Ce dernier a étudié à l'EHESS et fait partie du Groupe de recherches sémio-linguistiques de Greimas de 1974 à 1981 ; il soutient à Lund en 1978 avec la thèse *Tecken och handling*, ainsi qu'à l'EHESS la même année avec *Une Machine à parler : l'homme*¹⁷⁴. Il faut néanmoins considérer l'extension large, transdisciplinaire, de ce champ théorique. Dans le domaine littéraire, là encore, c'est avec les ouvrages du principal médiateur théorique Kurt Aspelin que ces influx sémiotiques ont lieu, bien qu'intégrés à la panoplie des approches développées dans le sillage du structuralisme et/ou se réclamant du marxisme et de la critique idéologique. Nous avons mentionné ses liens avec le séminaire critique de l'Université de Göteborg et ses ouvrages d'introduction à la théorie pour leur positionnement contre le positivisme : tout d'abord *Marxistiska litteraturanalyser* (1970) ainsi que *Form och struktur* (co-édité par le slaviste Bengt A. Lundberg, 1971) – comme les titres respectifs l'indiquent, le premier par les approches spécifiquement marxistes, le second par le formalisme russe¹⁷⁵ et sa reprise structuraliste. Le poids de la théorie structuraliste et sémiotique est plus visible encore en 1975 dans *Textens dimensioner. Problem och perspektiv i litteraturstudiet* et en 1976 avec *Tecken och tydning. Till konsternas semiotik* (également avec Lundberg).

Un des champs importants d'application des théories sémiotiques aura été celui des études cinématographiques. Dans le numéro I.4 de *Poetik*, Jens Toft, croisé précédemment pour sa traduction du *Pour Marx* d'Althusser, introduisait les éléments de sémiologie du film française de C. Metz. Nous l'avons également retrouvé aux côtés de Brandt au sein de la NSU, comme coordinateur pour Copenhague du cercle 14 sur la sémiologie en 1970. La sémiotique visuelle est également à l'ordre du jour de la session d'hiver de 1973, représentant l'une des cinq branches abordées ; un numéro spécial d'*Exil* lui est également consacré la même année (numéro 25 de 1973)¹⁷⁶, on y retrouve une traduction de Metz et un article de Toft. Notons qu'en 1976, Madsen gère le cercle 6 de la NSU sur les études cinématographiques – néanmoins, la perspective est différente car, comme nous pouvons nous y attendre, il s'agit avant tout de sociologie marxiste¹⁷⁷.

C'est justement cette confluence de la sémiologie et du marxisme qui sert de fondation à *Kod* dans le champ des études cinématographiques, confluence ancrée dans l'éditorial du premier numéro :

¹⁷⁴ Les deux textes ne sont pas une simple traduction l'un de l'autre. Parmi les personnes à qui il adresse ses remerciements, on trouve P. A. Brandt officiant alors à Roskilde.

¹⁷⁵ Lundberg et Aspelin ont également fait paraître *Poetik och lingvistik / Roman Jakobson : litteraturvetenskapliga bidrag* (1974). Le rôle de Lundberg comme médiateur du formalisme russe apparaît clairement dans ces ouvrages.

¹⁷⁶ Il ne s'agit en l'occurrence pas seulement de cinéma mais aussi d'architecture.

¹⁷⁷ Il est difficile de ne pas détecter un ton polémique dans la description du cercle : « Den rette måde at studere emnet på er sociologisk » (*Information fra nordisk sommeruniversitet* 1/1976, p. 9).

À l'aide du marxisme scientifique et de la sémiotique, nous espérons pouvoir produire un matériau digne d'être lu.

Med den vetenskapliga marxismen och semiotiken som hjälp hoppas vi kunna åstadkomma ett läsvärt stoff. (K1/75 : 3)

Ce rapprochement a le but double suivant, caractéristique de ce croisement :

[...] examiner les moindres parties du médium cinématographique et replacer les systèmes dans des contextes sociaux (historiques).

[...] att undersöka filmmediets minsta delar och sätta systemen i samhällliga (historiska) sammanhang. (K1/75 : 3)

La ligne éditoriale conduite par Larsson et Näsholm est très ambitieuse du point de vue théorique : malgré de rapides introductions conceptuelles (par exemple la présentation « Metoder inom filmforskningen » par Näsholm, K1/75 : 13-15), les analyses sont denses et difficiles d'accès. Si les théories centrales et les grands noms principaux sont présentés plus en détail (on lit avant tout Barthes, Metz et Umberto Eco¹⁷⁸, les articles de *Communications*, des *Cahiers du Cinéma* mais aussi de *Cinéthique*), les nombreuses autres références du champ structuraliste et marxiste qui ont pu intervenir dans les débats et discussions théoriques ne sont en général que rappelées en passant : il est évident que la revue vise un lectorat spécialisé ou déjà initié¹⁷⁹. C'est Larsson, formé au Dramatiska institutet de Stockholm (fondé en 1970), qui signe les essais théoriques les plus importants sur la sémiotique du film, notamment « Skisser till de filmiska kodernas semiotik » en trois parties (K1/76 : 3-12) et l'article « Filmforskningens teori » (K2/76 : 21-23 & K3/76 : 17-21). Faisant l'inventaire des approches, ce dernier essai précise la position de la sémiotique face au marxisme, en particulier la sociologie. Larsson établit que l'objet de la recherche filmique doit être l'énonciation filmique à la fois comme communication et comme support de l'idéologie. Cela implique un triple niveau d'analyse : celui de la structure sémantique et syntaxique, celui de sa mise en œuvre comme message filmique et, enfin, celui de sa rencontre avec un public dans un contexte social (K2/76 : 22). On trouve également dans Kod 1/76 des essais de sémiotique appliquée à d'autres objets – comme « Ser du bilen ? » de T. Näsholm qui livre une lecture de la... carrosserie de voiture (avec schémas) et « Hör du musiken ? », moins formalisé et plus politique, de Jerker Söderlind sur la musique (K1/76, resp 13-18 et 19-24). Cette base sémiotique est si fondamentale au projet de *Kod* que, ainsi que nous allons le

¹⁷⁸ Traduit en suédois chez Cavefors en 1971, *Den fråvarande strukturen : introduktion till den semiotiska forskningen*, par E. Tenggren.

¹⁷⁹ Le ton est du reste donné dans l'éditorial là aussi : « Kod n'a pas l'intention de créer un mouvement de masse chez les cinéastes amateurs » (« Avsikten med Kod är inte att skapa en massrörelse bland amatörfilmare », K1/75 : 3).

voir par la suite, c'est justement l'abandon de cette orientation théorique qui va marquer la refondation de la revue en *Kris*.

La sémiotique plante également peu à peu des racines en Norvège via la NSU, ici aussi surtout dans la deuxième moitié de la décennie 1970. Sven Storelv (1986) note que ce sont précisément Arild Utaker et Kjell Johannesen qui ont joué un rôle crucial dans son développement ; rappelons que tous deux sont affiliés aux départements de philosophie, à la différence du milieu danois à l'origine spécialisé en littérature. Utaker et Johannesen publient ensemble en 1973, ici aussi dans la collection des « skriftserier » de la NSU, un ouvrage appelé *Strukturalisme og semiologi : muligheter og begrensninger i en semiologisk forskningspraksis*, fruit de travaux réalisés par l'antenne des cercles d'études à Bergen. A. Kittang y contribue, ainsi que Storelv lui-même. Nous avons déjà croisé Kittang, naturellement inséré dans ce milieu de diffusion de par sa position dans *Poetik* et la NSU ; son exemple montre, comme pour Aspelin en Suède, que cette imprégnation de la sémiotique, malgré les ambitions pluridisciplinaires de cette discipline, est à relativiser chez ces littéraires dans la mesure où elle n'est qu'un aspect d'un vaste horizon théorique, embrassant bien des variétés du structuralisme et marxisme. Kittang est plus précisément romaniste ; c'est avec lui et, un peu plus tard, Karin Gundersen¹⁸⁰ à Oslo que les percées théoriques ont donc lieu. Storelv inclut également Asbjørn Aarseth qui occupe le premier poste de « littérature générale » à Bergen et qui écrit avec Kittang *Lyriske strukturer* en 1968.

La percée se fait aussi auprès du plus grand public culturel. J. Thon mentionne le retentissement scandinave des *Mythologies* de Barthes en 1969 (traduit cette même année en danois par H.-J. Andersen aux éditions Rhodos et en suédois par E. Clason chez Cavefors). Le *Profil* des écrivains modernistes est encore plutôt influencé par le *new criticism*, dont nous avons vu précédemment qu'il s'est établi dans le département de littérature à l'Université d'Oslo dès les années 1950 (Hannevik 2001 : 59)¹⁸¹. Le tournant avant-gardiste laisse cependant pointer une certaine imprégnation sémiotique (rappelons MacLuhhan) alors que Carlsen, Rykkja et Ysgaard prennent le relais de Vold. Les textes du numéro sur l'OTAN (P3/68) sont au plus près d'une analyse sémiologique : ils prennent leur point de départ dans l'idée de considérer l'OTAN comme ensemble discursif idéologique, une sorte de langue première de laquelle dériveraient d'autres langues et systèmes de pensée qui se mettent à son service. De ce point de vue, l'organisation devient la forme discursive la plus actuelle de l'impérialisme occidental – son « codage » principale (« omkoding »). Les bases de cette théorie sont jetées dans un essai croisé d'un

¹⁸⁰ La thèse de Gundersen, *Textualité nervalienne*, est soutenue à l'UiO en 1980. Elle fait notamment droit aux travaux de Kristeva, Ricardou et Greimas, s'intéressant à la fois aux isotopies textuelles et à l'intertextualité.

¹⁸¹ Hannevik évoque également le colloque de l'Université d'été nordique de 1952 à Ustaoset comme moment important de l'introduction du New criticism dans le Nord.

entretien avec l'écrivain Gunnar Lunde, sous le titre évocateur de « En samtale om NATO i våre hjerter » (P3/68 : 7-12). Chaque système est ancré dans des formes linguistiques, en quoi c'est avant tout à partir d'un examen linguistique qu'une critique politique et morale peut être réalisée :

Ce qu'il faut, c'est repenser le langage que nous reprenons des détenteurs du pouvoir car il n'y a pas de contradiction entre la conscience du pouvoir et la conscience du langage qui le porte.

Det som trengs er ei ny gjennomtenking av det språket vi har overtatt fra maktthaverne, for det er ingen motsetning mellom bevissthet om makt og bevissthet om språket som bærer den. (P3/68 : 8)

Le fossé qui se creuse de plus en plus entre la tradition humaniste, qui sert de camouflage à cette langue des dominants, et la réalité de la politique de l'OTAN, du fait du Vietnam surtout, ferait ainsi entrer en crise cette structure discursive. Si cette idée semble clairement pétrie d'une influence structuraliste et sémiotique, des réserves assez fortes à l'intention de ces mêmes approches sont émises dans cet entretien avec Lunde :

- On pourrait peut-être se dire que, en ce qui concerne ce langage dont nous avons parlé, il serait possible de recourir au structuralisme et de se demander si la structure du langage peut être analysée telle que nous l'avons pour ainsi dire devant nous.

- Cela me semble difficile. On peut imaginer que cela se fasse, mais c'est peu probable.

- En kunne kanskje tenke seg at når det gjelder dette språket vi har snakket om ville det være mulig å trekke inn strukturalismen og spørre om språkets struktur kan analyseres slik at vi på en måte har det foran oss.

- Vi kan vel vanskelig gjøre det. Vi kan tenke oss det gjort, men det vil neppe bli gjort. (P3/68 : 11)

Le problème est que l'idéologie est relayée par les autres langues qui deviennent des systèmes d'autant plus autonomes qu'elles sont recodées ; or, parmi celles qui entrent dans ce cas de figure sont comptés le code informatique mais aussi la méthode positiviste en sciences. La lutte contre la tendance acritique est d'autant plus cruciale pour les sciences sociales qu'elles jouent un rôle actif dans la perpétuation du système en place. La solution suggérée est de fonder ces codes les plus proches de l'autonomie sur de nouvelles fondations – en l'occurrence sur des prémisses socialistes (P3/68 : 12). Cela implique de combattre les monopoles linguistiques qui relaient uniquement les sous-codes de l'OTAN (notamment les médias), et de se livrer à une autocritique, c'est-à-dire une critique de la langue de l'OTAN « dans nos cœurs ». L'emploi des concepts linguistiques ne vise pas tant à la précision qu'à une force argumentative ; il étaye également la nécessité d'une critique et autocritique sur la base

marxiste contre les autres formations discursives, surtout celles qui se prétendent scientifiques.

Une telle démarche se retrouve également dans certains dossiers qui se penchent sur les différentes sphères où s'exprime l'idéologie bourgeoise. C'est bien là ce sur quoi repose le geste du numéro double expérimental sur la politique des transports (« Samferdsel », P3-4/1969). En effet, l'approche est clairement sémiologique, certes sans la conceptualité rigoureuse de la linguistique ou de la philosophie du langage, où des phénomènes ou domaines de pratiques de la société sont analysés comme discours. Dans son long éditorial introductif, la revue prend position sur le sujet en arguant du fait que ce sont les mêmes intérêts et les mêmes normes et valeurs qui motivent la politique culturelle et la politique des transports – en l'occurrence, l'idéologie individualiste libérale :

Comprends-tu que la voiture fonctionne de la même manière qu'une œuvre d'art bourgeoise : qu'elle est l'expression matérielle de notre pusillanimité, de notre peur de perdre « la liberté et l'indépendance » que les artistes portent aux nues ?

Skjønner du at bilen fungerer på samme måten som et borgerlig kunstverk : at den er det materielle uttrykket for vår rør-meg-ikke-holdning, for vår redsel for å miste « den frihet og uavhengighet » som kunstnerne setter så høyt? (« Samferdsel », P3-4/69 : 3)

C'est bien en ce sens aussi que la lecture croisée des différents documents, où le plan gouvernemental de voirie est, dans l'article « skjønne kunster » (« beaux arts »), qualifié de « document littéraire » (« litterært dokument »), est à comprendre : comme approche analytique, et pas seulement comme jeu ironique. La critique idéologique dans *Profil* suit donc bel et bien, pour une courte période, ce programme d'un déchiffrement de toutes les productions signifiantes, programme qui dépasse le simple cadre traditionnel de la « littérature » établie. De cette approche globale, il n'en restera que la défense de toutes les manifestations d'une culture populaire (ou destinée au peuple) au sein du large « front culturel » du début des années 1970, tandis que l'idéologie bourgeoise devra être débusquée partout où elle s'exprime.

Les visages de la sémiotique scandinave sont donc nombreux, tant le champ de recherches déborde les frontières entre les disciplines instituées – également une des raisons pour lesquelles la NSU, avec sa ligne transdisciplinaire, s'en fait un des centres forts. De même que le structuralisme français dépasse de loin le cadre d'une méthode formalisée empruntée à la linguistique, cette sémiotique s'impose comme un champ philosophique hétérodoxe avec des relais forts dans celui de la littérature, favorisé par la médiation danoise (*Poetik* et *Exil* en tête, Johansen 1986 : 132). Sa variété tient aussi aux divers croisements, dans ce grand creuset théorique, avec la théorie marxiste, la sociologie de la culture, l'anthropologie ou encore la psychanalyse.

Comme nous l'avons noté, la refondation de la critique idéologique sur la base de la sémiotique marxiste-structuraliste a un but autocritique : il ne s'agit pas simplement de faire le procès des tendances traditionnelles positivistes, mais bien de retourner ce travail critique sur base structuraliste afin de libérer tout le potentiel, et éviter une retombée idéologique, de la théorie en développement. Cet aspect du problème est particulièrement important dans le processus d'importation du corpus théorique en Scandinavie ; il permet lui aussi d'exemplifier l'effet d'écrasement des différentes positions du champ français sous l'étiquette de « sémiotique ».

Les enjeux de l'autocritique scientifique se font le plus sentir autour de la question de la métalangue, notamment telle qu'elle a été conceptualisée par Hjelmslev et Greimas. Les essais de Kristeva dans TQ prennent à bras le corps ce problème, marquant une prise de distance nette : il est impératif faire l'examen de ces bases théoriques. La sémantique structurale fait l'objet d'une critique sévère. Certes, Greimas affine les bases, posées par les formalistes russes puis Lévi-Strauss, de l'analyse des mythes et récits en tentant de dégager l'aspect dynamique de la structure des récits ; mais il ne parvient pas à dépasser la fondation idéaliste des concepts linguistiques qu'il emploie et, par conséquent, il ne peut en juguler les conséquences sur sa démarche. Ainsi, son analyse scientifique des récits ne peut porter que sur des contenus prévisibles, des codes narratifs déjà formés : en restant à la surface de la structure et en réduisant le texte à des contenus sémantiques, elle est aveugle face aux processus proprement dynamiques d'engendrement textuel. C'est en ce sens là également qu'il faut comprendre l'enjeu de la sémanalyse par opposition à la sémiotique « traditionnelle ». Dans « L'engendrement... », Kristeva considère que la sémantique structurale est un projet « mécaniste », qui passe « à côté du travail textuel » car elle fait du sens une « totalité d'unités » par opposition à sa méthode qui, elle, ne s'arrête pas aux unités comme le mot ou le signe, à « l'écran de la structure » qui cache le processus qui la produit (TQ37/69 : 34-5). La publication en 1969 de *Semeiotikè*, avec ses remaniements et ajouts, met en évidence l'importance de ce travail critique : si la définition du signe saussurien comme arbitraire vis-à-vis du référent permet de ne pas réduire les discours à la communication, il s'agit de comprendre que le signe est lui-même une forme particulière de pratique signifiante¹⁸² (Kristeva 1969 : 20-21).

Kristeva insiste pour distinguer son approche du métalangage ou de la métasémiologie au sens de Hjelmslev. La critique de ces concepts est étayée dans une note en bas de page : malgré sa formalisation et son abstraction « anti-

¹⁸² « Plus que "sémiologie", ou "sémiotique", cette science se construit comme une critique du sens, de ses éléments et ses lois – comme une *sémanalyse*. »

humaniste », la théorie reste prise dans l'idéalisme de sa base conceptuelle idéologique. Ainsi :

La théorie hjelmslevienne est finaliste et systématisante, elle retrouve dans la « transcendance » ce qu'elle s'est donnée comme « immanence », et dessine ainsi les confins d'une totalité close, cernée par une description aprioriste du langage, en coupant la voie à la connaissance objective des systèmes signifiants... (1969 : 24)

Non seulement la glossématique doit se reposer sur une transcendance, un en-dehors du langage tout en s'enfermant dans la clôture dessinée par les limites de ce dernier, mais sa métalangue s'illusionne sur une pseudo-neutralité derrière un appareil logique et formaliste alors que la sémanalyse, forte de sa base freudienne et marxiste, ancre toutes les pratiques de langage, y compris elle-même, dans un sujet et dans l'histoire (1969 : 25). Les recherches sur les processus de production du sens en-deça des unités idéalistes de la linguistique amènent par la suite Kristeva à observer les opérations pulsionnelles pré-verbales : avec « Le sujet en procès » (TQ52/72 et 53/73) puis sa thèse de doctorat d'État de 1974, *La Révolution du langage poétique*, elle introduit les concepts devenus célèbres de *chôra* comme premier lieu de structuration pulsionnelle, puis le couple sémiotique / symbolique, entendus comme les niveaux d'analyse de cette structuration respectivement en amont, puis au sein, du système linguistique.

La lecture de ces analyses de la métalangue fait ainsi nettement réapparaître les coordonnées du débat sur le positivisme au sein même du structuralisme. Nous pouvons également lire dans ces textes les enjeux de la représentation spatiale : une critique des structures fixes et immobiles a ici lieu et amène à d'autres modélisations spatiales. En cela, nous suggérons de garder à l'esprit les controverses contre l'utopie figée hors de l'histoire. Cette question de la métalangue est également cruciale pour *Poetik* qui s'appuie lourdement sur le modèle greimassien. De fait, les contributeurs de la revue tentent de préserver la productivité méthodologique de la glossématique et de la sémantique structurale malgré la critique philosophique qu'elles encourrent : toute la question est de pouvoir utiliser un outil performant d'analyse de texte sans retomber dans la métaphysique idéaliste, donc dans l'idéologie bourgeoise. Brandt évoque ces difficultés dès son premier article, « Strukturalisme på empirisk grundlag », où il note que la glossématique est délibérément aveugle sur la nature de son objet, laissant à « l'histoire des sciences » la tâche de trancher sur la question (PoI.1/67 : 20). Les données du problème sont posées plus en détail dans un texte d'avril 1969 intitulé « Fiktivitet og semiologi » (Brandt, PoII.2/69), qui interroge, à travers les deux concepts de « fictivité » et de « facticité » à la fois la *mimesis* depuis Aristote et la question de la référentialité en linguistique – en somme le rapport entre les structures de signification et le « réel ». L'exploration de la problématique touche à la tradition

métaphysique dualiste et se retrouve encore dans les oppositions intelligible / sensible, psychique / physique et âme / corps ; série d'oppositions qui mène Brandt à la conception du signe chez Saussure. Dans sa lecture de ce dernier, Brandt entend en effet débusquer la rémanence de ces dualismes métaphysiques dans la conception du signe jusque chez Greimas, via la glossématique hjelmslevienne. Il en vient à constater que, en reprenant ces distinctions, la sémiotique est condamnée à la tautologie : elle n'étudie jamais l'apparition du sens mais seulement le sens déjà contenu, toujours identique à lui-même avant sa manifestation linguistique en dernier lieu toujours neutre (PoII.2/69 : 49-50). Il en va de même pour les oppositions entre forme ou profondeur signifiante et substance ou surface informée. Pour remédier au dualisme, Brandt veut ainsi proposer une conception élargie du signe qui sorte précisément de la linguistique saussurienne en le posant comme « énoncé » (*udsagn*), comme opération asymétrique et relationnelle d'attribution de sens effectuée par un sujet (relation qui implique donc que le sujet n'est pas origine du sens : « Mening, som subjektivitet, er ikke os, men er om os », PoII.2/69 : 52). En tant qu'opération, le signe est récursif, dynamique et inscrit dans l'histoire, chaque étape participant d'un « signe total infini ». Cette compréhension permet d'intégrer toutes les pratiques signifiantes dans une même représentation arborescente hiérarchisée, des pratiques au niveau « historique » du temps continu aux pratiques au niveau dit « épistématique » à moments discrets (PoII.2/69 : 55). Sur cette échelle, Brandt situe la linguistique comme l'étude d'un seul niveau structurel du signe, celui de la phénoménalité, et attribue à la poétique l'étude de tous les autres – en quoi elle rejoint la sémiologie. Cet essai entreprend ainsi une première refonte du concept de signe hors de la linguistique, trop marquée par la tradition métaphysique.

Le numéro suivant de *Poetik* publie une traduction de l'article de Greimas, « Éléments d'une grammaire narrative » (parution fr. en 1969, « Grundtræk af en narrativ grammatik », PoII.3). On y lit la distinction fondamentale entre un niveau profond ou « immanent » du sens et un niveau de surface, c'est-à-dire de la manifestation linguistique ou discursive du sens et, entre les deux, « une instance de médiation », lieu des structures sémiotiques articulant les concepts et mettant en œuvre les grammaires permettant de générer différents types de discours. La méthode analytique greimassienne est exemplifiée sans plus attendre par Brandt et Jørgen Mønster Pedersen dans les pages qui suivent, avec pour objet d'application un extrait du *Livre noir des journées de mai* mettant en scène une altercation entre manifestants et policiers (Brandt & Mønster Pedersen, PoII.3/69). Les auteurs établissent la structure quadratique fondamentale de ce texte comme micro-univers sémantique, structure qu'ils formulent comme l'opposition mythique entre « Culture » et « Nature », ordre établi et force d'agression, reprenant par là des catégories posées notamment par l'anthropologie structurale. Les difficultés posées par cette approche sont immédiatement soulevées par Brandt lui-même dans une courte intervention à la fin du même numéro, « Greimas og videnskabelighedens struktur » (Brandt,

PII.3/69 : 91-93). Y sont en effet attaqués les postulats du premier chapitre de la *Sémantique structurale*, intitulé « Les conditions d'une sémantique scientifique », à savoir la double hypothèse ontologique fondant la métalangue. Selon Brandt, Greimas permet un premier dépassement de la conception hjelmslevienne de la métalangue, entendue par la glossématique comme langue hiérarchiquement supérieure prenant pour contenu une langue-objet, en ce qu'il pense la métalangue plutôt comme une transposition ou une traduction d'un système signifiant à un autre, d'une langue à une autre sans hiérarchie, au sein d'un même univers de signification – ou au sein du « labyrinthe de la langue » (PII.3/69 : 92). Cependant, Greimas ne tire pas les conséquences ultimes de sa compréhension et stoppe d'emblée cette possibilité de traduction généralisée en posant deux bornes, le réel (les phénomènes) d'une part et la logique de l'autre comme deux domaines indépendants, extérieurs à la langue¹⁸³ : ainsi, il ne produit en dernier lieu qu'une hiérarchie pluralisée et plus affinée entre différentes métalangues (épistémologique / méthodologique / descriptive) sans cependant parvenir à sortir des frontières de l'idéalisme positiviste. Et Brandt de conclure :

Au sein de toute cette problématique, Greimas semble se situer entre Hjelmslev et Derrida, là où la rigueur rencontre l'ontologie, ou plutôt, là où une ontologie fondamentalement positiviste (« logique » contre « réalité ») rencontre une ontologie explicitée, qui s'auto-dissout elle-même. On pourrait penser qu'elle donne au problème du descriptif un tout nouveau type de sens, et peut-être contribuer à saper le splendide isolement de la science de manière fructueuse.

Greimas synes i hele denne problematik at lokalisere sig midt mellem Hjelmslev og Derrida, dér hvor stringensen møder ontologien, eller rettere, hvor en i grunden positivistisk ontologi (« logikken » versus « virkeligheden ») møder en ekspliciteret, selvopløsende ontologi, som kan tænkes at give beskriverproblematikken en helt ny art mening, og måske bidrage til en frugtbar undergravning af videnskabelighedens splendid isolation. (PII.3/69 : 93)

Cet entre-deux entre la linguistique et Derrida est particulièrement important dans la médiation de ce dernier, comme nous allons le voir. Brandt poursuit ses recherches pour, fin 1969, prendre de la distance avec la conceptualité de la glossématique et se positionner du côté des analyses derridienne et kristevienne : reprenant notamment la condamnation de la « métaphysique », il s'éloigne de plus en plus de la linguistique reposant sur un sens transcendantal. Brandt soutient néanmoins sa thèse de doctorat en sémiologie à l'Université de Paris III en 1987 sous la direction de Greimas : preuve d'une longévité de

¹⁸³ « Il semble ici que la découverte décisive a été trahie, une structure est ici postulée qui pré-suppose clairement deux sphères distinctes déjà spécifiées, la "réalité" et la "logique" » (« Det ser her ud, som om den afgørende indsigt er svigtet, der postuleres en struktur, som tydeligvis forudsætter to allerede specificerede, adskilte sfærer, "virkeligheden" og "logikken" », PII.3/69 : 92).

la collaboration, plus durable que ce que le ton parfois très dur des débats scientifiques, à plus forte raison colorés de politique, ne laisse penser.

La critique la plus forte du métalangage est à lire dans l'article « Barthes og den semiologiske model » (PoIII.1/70). Là, Brandt tente de débusquer dans les essais sémiologiques de Barthes les « mystifications », héritées de la glossématique, sur la division du signe en signifiant et signifié. En effet, il note que Barthes, dans *Mythologies*, semble initialement se méprendre sur le concept de métalangage hjelmslevien en la confondant avec le mythe ; en 1964, la distinction est rétablie (dans *Éléments de sémiologie*) : un mythe ou langue de connotation est une langue où un signe premier devient signifiant d'un signe second, alors qu'une métalangue est une langue où un signe premier devient signifié d'un signe second. Pour Brandt, cette distinction, qui se rend coupable d'empirisme, n'a d'autre fondement que la métaphysique : puisqu'il n'y a pas de signifié sans signifiant (ou, dans le lexique danois marqué par la glossématique, de contenu sans expression, *indhold / udtryk*), il n'y a qu'un seul système de codification, la représentation, et l'idéologie ne saurait, de ce point de vue, pas être une structure de contenu (ou de signifiant) mais un code au même titre que la métalangue (PoIII.1/70 : 95).

P. Madsen et R. Pittelkow le suivront dans cette perspective. Dès le numéro suivant de *Poetik*, Pittelkow (« Skitse til en handlingsmodel », PoII.4/70) insiste sur les limites de cette modélisation. Contestant tout d'abord la formalisation logique du modèle fondamental, il souligne qu'elle n'est acceptable que dans un « micro-univers » restreint (et non dans l'univers sémantique total) et ne peut valoir que dans le cadre d'une analyse empirique (et non comme modèle logique général). Dès lors, ce modèle n'est pertinent que dans des cas spécifiques comme l'analyse empirique d'un texte (PoII.4/70 : 7). Pittelkow tente de départager les avantages méthodologiques et les faiblesses théoriques ; la question de la détermination du sens (« betydningsfastlæggelse »), au cœur de la fin de l'article, est particulièrement révélatrice des aspects problématiques de la démarche de Greimas en ce qui concerne le processus de réduction analytique et le statut de la description. La critique de Pittelkow porte notamment sur le recours aux catégories de la linguistique structurale pour déterminer les isotopies fondamentales. En effet, ce transfert conceptuel de la linguistique à la sémiologie est selon lui lourd de conséquences pour la structure de l'objet étudié qui reste, en dernier lieu, autonome vis-à-vis des autres processus sociaux, ce qui se révèle problématique pour la détermination en dernier lieu du sens :

Il est bien sûr impossible de déterminer in abstracto dans quelle mesure de tels modèles peuvent être appliqués et quelles modifications de ceux-ci le postulat de généralité sémantique peut éventuellement entraîner ; essentiellement, il suffit à cet égard d'établir le caractère trompeur de l'idée d'autonomie sémantique dans le sens d'une détermination de sens donnée intuitivement et donc absolument valable. Personne ne peut échapper à la socialité du sujet descriptif, et tout discours d'intuition sémantique ne fait que recouvrir une forme de « sens

commun », c'est-à-dire les formations signifiantes et les systèmes de valeurs impensés de la socialité.

I hvilken udstrækning sådanne modeller kan bringes i anvendelse og hvilke modifikationer af dem, semiologiens generalitetspostulat eventuelt indebærer, er det selvfølgelig umuligt at afgøre i abstracto, væsentligt er det blot i denne forbindelse at fastslå det misvisende i tanken om semantikens autonomi i betydningen intuitivt givent og dermed absolut gyldig betydningsfastlæggelse. Det beskrivende subjekts socialitet kan ingen løbe fra, og al tale om semantisk intuition dækker blot over en form for common sense dvs den ureflekterede socialitets betydningsformationer og værdisystemer. (PoII.4/70 : 18)

Ainsi, même s'il se révèle être d'une grande efficacité descriptive, le modèle greimassien reproduit une attitude positiviste et reste empreint d'une conception métaphysique du texte littéraire. Ici aussi, c'est la référence à Derrida qui permet le mieux de mettre en évidence ces aveuglements :

Derrida dénomme la métaphysique transcendantale qui est très explicite dans le discours de Greimas sur l'œuvre littéraire comme un microunivers sémantique [...]. Si le concept de sémiologie doit être pris au sérieux et non simplement utilisé pour désigner une forme particulière d'analyse des œuvres littéraires, il doit signifier une rupture de ces mystifications et une vision intertextuelle cohérente, dont le point de départ est la socialité du sens (et donc de la description)¹⁸⁴.

Derrida benævner den transcendentale metafysik, den er meget explicit til stede i Greimas' tale om det litterære værk som et semantisk mikrounivers [...]. Hvis begrebet semiologi skal tages alvorligt og ikke blot benyttes til at betegne en særlig form for analyse af litterære værker, må det være ensbetydende med en nedbrydning af sådanne mystifikationer og en konsekvent intertekstuel betragtningsmåde, hvis udgangspunkt er betydningens (herunder beskrivelsens) socialitet. (PoII.4/70 : 19)

Du point de vue des théoriciens marxistes de *Poetik*, cette théorie porte bel et bien la marque de la métaphysique bourgeoise et s'expose à une critique de l'ordre de celle que propose Derrida (« Det er ikke tale om jagten på det absolut gyldige afsluttede system, men tværtimod om nedbrydningen af tanken om et sådant », PoII.4/70 : 19). Greimas pose du reste clairement les limites de la démarche dans sa *Sémantique structurale* : s'il reconnaît l'impossibilité de sortir de la clôture du sens, il doit admettre la nécessité de poser cette double borne afin de fonder sa méthode de description de la signification. La sémantique structurale a, en d'autres termes, besoin de maintenir le statut de la métalangue pour se constituer un point d'appui et éviter le renvoi infini du sens, mais elle ne peut proposer que de décrire des objets signifiants sans véritablement interroger ses propres prémisses. Greimas aborde certaines

¹⁸⁴ Brandt ajoute que cette métaphysique peut être débusquée dans la « littéarité » todorovienne ainsi que dans les homologies de Goldmann.

difficultés liées à la limitation de son approche, comme les connaissances pré-supposées antérieures à la description isotopique. Il tente pourtant d'évacuer ces dernières en les considérant comme un cas particulier. Cette prise de position est nécessaire à la réalisation de l'analyse sémantique structurale, mais c'est justement ce qu'une critique idéologique peut attaquer¹⁸⁵.

De fait, la critique poéticienne met en évidence le caractère périlleux ou, du moins, les ambiguïtés de certaines ambitions greimassiennes en ce qui concerne la possibilité d'examiner des idéologies. La métalangue exprime toujours le rêve d'un lieu neutre pour l'observateur ou, du moins, du lieu le plus neutre possible. Il ne s'agit certes pas d'un lieu externe à l'univers du langage, puisqu'il est posé comme clôture indépassable par Greimas¹⁸⁶, mais d'un lieu qui lui est interne, quoique situé sur un niveau particulier ; c'est à partir de ce dernier que les idéologies pourraient être étudiées. Greimas parie même sur la possibilité d'une « thérapeutique sociale et individuelle »¹⁸⁷. Ce pari repose néanmoins sur une spéculation, un certain nombre de questions et de problèmes soulevés en 1966 sont laissés en suspens et remis à plus tard, l'auteur escomptant que les développements ultérieurs des sciences humaines, et ceux du champ de recherche spécifique qu'il inaugure, apporteront des solutions. Dans l'attente, il propose plus concrètement, avec *Sémantique structurale*, des modes d'analyse des modèles existants. D'une part, il esquisse une manière d'appliquer aux corpus idéologiques son modèle actantiel, c'est-à-dire le schéma fondamental des relations au niveau fonctionnel qui investissent le micro-univers sémantique (Greimas 1966 : 180-181). D'autre part, son étude dégage, du côté de la structuration des récits narratifs, deux types : « les récits de l'ordre présent *accepté* ; les récits de l'ordre présent *refusé* » (1966 : 213). Dans les deux cas, ces examens ne portent que sur des systèmes clairement identifiés ou préétablis, circonscrits à l'intérieur des micro-univers étanches étudiés depuis le point de vue de la métalangue, mais l'analyse ne permet pas de remonter au-delà d'une structure fondamentale posée comme donnée et immanente.

Il s'agit donc pour les Danois de mettre en avant une conception qui permette de combler les manques qu'ils dénoncent. Le rôle des travaux

¹⁸⁵ « La nécessité d'une *grille culturelle* pour résoudre les difficultés relatives à la recherche de l'isotopie du discours, et qui apparaissent nettement lorsqu'on essaie de s'attaquer aux définitions obliques [qui présupposent un univers sémantique précis], remet en question la possibilité même de l'analyse sémantique objective » (Greimas, 1966 : 88).

¹⁸⁶ « Nous sommes définitivement enfermés dans notre univers sémantique, et le mieux qu'on puisse faire, c'est encore de prendre conscience de la vision du monde qui s'y trouve impliquée, à la fois comme signification et comme condition de cette signification » (1966 : 117).

¹⁸⁷ « À supposer que les principaux modèles axiologiques de notre univers soient analysés et décrits, à supposer aussi que l'on connaisse suffisamment bien les paradigmes de variations et les règles de transformation des modèles idéologiques, on pourrait prévoir un jour la possibilité de construction et de mise en place des modèles fonctionnels, capables d'infléchir les individus et les collectivités vers de nouvelles structurations axiologiques » (1966 : 140).

telqueliens est par là d'autant plus grand. La préface à l'anthologie *Subjekt og tekst* le formule clairement : si la sémantique greimassienne a pu être le fer de lance du structuralisme au Danemark, la politisation du champ universitaire ne permet plus de se reposer sur ces acquis. Ainsi :

À partir de Greimas, plusieurs courants ont émergé et ont été rassemblés : à partir de 1970, l'exigence de pertinence sociale de la science s'est intensifiée, tout comme la critique du positivisme. Greimas ne pouvait plus être un dénominateur commun, mais était complété par le marxologue structuraliste Louis Althusser et les sémiologues du groupe *Tel Quel*, à partir duquel quelques nouveaux points de convergence ont pu être définis : Julia Kristeva et Jacques Derrida...

Fra Greimas udgik og samledes en række tråde : fra 1970 forstærkedes kravet om videnskabens samfundsmæssige relevans, ligesom kritiken af positivismen satte kraftigt ind. Greimas kunne herefter ikke mere være fællesnævner, men blev suppleret af den strukturalistiske marxolog Louis Althusser og semiologerne i *Tel Quel*-gruppen, ud fra hvilken der kunne defineres et par nye samlingspunkter: Julia Kristeva og Jacques Derrida... (Andkjær Olsen, Lykke Knudsen & Svejgaard 1974 : 5)

Comme nous le voyons ici, c'est la recherche de réponses et de compléments qui explique également, suivant ce phénomène d'écrasement derrière les étiquettes, pourquoi aussi bien le groupe de *Tel Quel* que Derrida sont compris et transmis comme une partie intégrante d'une même recherche sémiologique. Notons également l'effet des retards dû aux délais de réception et de publication : au moment de la parution de cet ouvrage, les ruptures entre *Tel Quel* et Derrida puis Althusser sont déjà consommées¹⁸⁸.

Ainsi que H. Hauge (2007) le remarque, cela implique une différence cruciale entre la réception américaine de « la » théorie française, telle que présentée par Cusset (2003), et celle qui s'est jouée en Scandinavie : loin d'une théorie simplement « littérisée », cette théorie médiée par le marxisme et la sémiotique s'est véritablement voulue « scientifique ». De là aussi une grande difficulté à maintenir, à terme, l'entreprise philosophique de Derrida au sein d'une entreprise qui se considère comme telle – même si Derrida a lui-même ouvert la possibilité d'une science de l'écriture, notamment dans l'entretien avec Houdebine et Scarpetta paru dans *Positions* (« double science » qu'est la déconstruction, 1971 : 56) et sur lequel les « théoriciens du texte » danois s'appuient fréquemment¹⁸⁹. En outre, Hauge atteste d'une réception marquée par la tension, au sein de ce milieu bicéphale des sémioticiens danois, entre Brandt et Niels Egebak. Selon Hauge en effet, Brandt entendait, en traduisant

¹⁸⁸ Rappelons également que Madsen parle de son côté d'« école » sémiotique telquelienne dans son ouvrage *Semiotik og Dialektik* (Madsen 1971 : 14).

¹⁸⁹ L'entretien « Sémiologie et grammatologie » conduit par Kristeva, également paru dans *Positions*, avait également été traduit dans l'anthologie *Strukturalisme* supervisée par Madsen en 1970.

De la grammatologie en 1970, se prémunir contre les tentatives idéalistes d'adopter la démarche derridienne au Danemark – telle celle d'Egebak, auteur d'une étude sur Beckett en 1969 (*Beckett palimpsest*) mobilisant ces concepts. Brandt aurait par là été à tort rangé du côté des grammatologues (Hauge 2007 : 186-7) : il faut entendre que son travail des textes de Derrida reste inscrit, à l'intérieur de la sémiotique, dans une perspective critique des bases philosophiques de cette dernière.

Inversement, après la critique de la métaphysique idéaliste qui sous-tend la métalangue glossématique, Brandt s'essaie, avec « Tekstens teori » (PoII.4/70 : 21-50), à retravailler le schéma greimassien pour en faire la représentation formalisée de toute structure métaphysique entendue comme restriction de la structure signifiante fondamentale, restriction non-dialectique, reposant sur des dichotomies. Il livre une sorte de reprise derridienne de la méthode greimassienne puisqu'il met en valeur le geste d'écriture de la structure en carré dialectique avant de la retravailler à son tour. Il reprend ensuite le modèle arborescent développé dans « Fiktivitet... » où le signe est conçu comme énoncé transformateur (opération) et non plus comme dualité statique, et où la métalangue est dissoute dans la récursivité. Le concept de texte développé ici est donc l'articulation de ces opérations, l'écriture un étage de l'arborescence, la production finie concrète d'un langage (PoII.4/70 : 42-43). Ajoutons que Brandt reformule, dans « Tekstens teori », l'opposition entre science et idéologie à la lumière de ces concepts. L'idéologie est en effet corrélée à la conception métaphysique du langage, en particulier sa restriction communicationnelle : elle est « l'effet formel de la langue pratique », elle n'apparaît pas quand le texte « traite » d'un objet, elle est ce par quoi il est saisi mais échappe elle-même à la saisie. Brandt établit ainsi qu'un texte de critique idéologique se doit de traiter de la forme d'un autre texte tout en mettant en évidence sa propre forme, sa propre écriture. Il y a donc là une démarche dialectique garante d'une véritable scientificité, et non la scientificité soumise à l'idéologie de la Vérité hypostasiée. Le motif de l'autoréflexion est donc ici nourri par le concept d'écriture (PoII.4/70 : 47). Cette « théorie du texte » ou de l'écriture développée par Brandt reste la sienne propre, piochant dans les diverses méthodes – sémantique structurale, sémiotique, sémanalyse, grammatologie –, ce pour quoi aussi il paraît difficile de distinguer les appellations au sein de ce creuset.

Les poéticiens font non seulement une lecture de Derrida dans le cadre de la sémiotique, ils s'intéressent aussi particulièrement à son rapport à la dialectique. Madsen est relativement prudent dans *Semiotik og dialektik*, insistant sur ce qui rend possible le rapprochement entre critique derridienne de la métaphysique et critique marxienne de l'idéalisme (1971 : 125ss). Les concepts de différance et de texte sont notamment les clés pour penser les transformations derrière l'illusoire stabilité d'une structure (1971 : 132). Chez Brandt, la dialectique est ce qui rend Derrida soluble dans sa théorie du texte et compatible avec la structure fondamentale greimassienne, conçue comme matrice

dynamique des systèmes idéologiques fondée sur la dialectique des deux paires contraires ; cela le rend aussi compatible avec la conception althussérienne de la pratique puisque le texte, en son concept élargi, est articulation historique et matérielle¹⁹⁰. C'est sur cette idée que s'ouvre l'article consacré à la théorie du texte et qu'est établi le caractère dialectique de cette dernière (Brandt PoII.4/70 : 22). En outre, Brandt reprend une ligne de démarcation claire ici : est métaphysique toute pensée ou tout système discursif non-dialectique en tant que pratique fondée sur cette restriction qui coupe le caractère processuel de toute structure fondamentale. L'article de Brandt dans les *HfKS* (1-2/1971) témoigne également de la réécriture du concept de pratique chez Althusser au sein de la « théorie du texte » où, inversement, le concept de signe est bien pensé comme pratique.

Le cas Derrida est en outre un exemple des lignes de fracture dans la transmission de la théorie du point de vue politique. Nous pouvons l'observer dans le recueil de 1974 publié par la NSU, *Subjekt og tekst*. Le conflit politique a lieu au sein du milieu sémiotique nordique lui-même, et non plus entre les sémioticiens et les marxistes plus sociologues. Brandt et Andkjær Olsen publient deux articles dans la première partie de l'ouvrage traitant de « Sémiotique et psychanalyse », mais un coup de griffe théorique a lieu dans la seconde sur le thème « Sémiotique et grammatologie » (traduite « skriftanalyse »), porté par Andkjær Olsen contre N. Egebak. Ce dernier présente en effet les lignes forces de l'analyse de la mimesis faite par Derrida dans « La double séance »¹⁹¹ et les implications que le concept a eues dans la métaphysique occidentale. C'est sa conclusion qui suscite réaction : il rappelle en effet que cette critique porte également contre les conceptions téléologiques de l'histoire qui se retrouvent dans certaines variétés de marxisme ou matérialisme dialectique, et que Derrida lui-même a exprimé des réticences vis-à-vis de ces dernières ou même d'une « gnoséologie matérialiste » – les *Positions* de 1971 à l'appui. Or, selon Andkjær Olsen, Egebak se contente de reproduire le geste derridien au lieu d'en tirer des conséquences pour une théorie de la représentation – chose qu'entreprennent Brandt et lui-même. La stratégie de la déconstruction ne saurait se contenter des impasses et paradoxes qu'elle soulève, et ce encore moins quand il s'agit de contribuer au matérialisme dialectique :

Parler d'après Derrida ne devrait pas signifier essayer de dire la même chose que Derrida. Cela conduirait en tout cas à une contradiction assez flagrante. Le transfert de Derrida aux contextes nordiques devrait être basé sur une compréhension des besoins et des opportunités disponibles ici.

¹⁹⁰ Brandt distingue ici, plus précisément, l'articuler de l'articulation, le premier étant la possibilité générale de la seconde et la seconde un moment concret du premier (PoII.4/70 : 22).

¹⁹¹ Première parution dans TQ41 et 42/70, puis dans le recueil *La Dissémination* (1972) au Seuil.

Det at snakke efter Derrida bør ikke være ensbetydende med et forsøg på at sige det samme som Derrida. Det vil i hvert fald medføre en ganske påfaldende selvmodsigelse. At overføre Derrida til nordiske forhold bør bygge på en forståelse af de her foreliggende behov og muligheder. (Andkjær Olsen 1974 : 288)

Si nous prenons en compte la prise de distance entre *Tel Quel* et Derrida, nous sommes tentés par là d'en conclure que cette ligne oppose, parmi les sémioticiens au sens large, les adeptes d'une « déconstruction » critique tels Egebak, aux sémioticiens plus proches d'une ligne révolutionnaire, laissés sur leur faim par un jeu philosophique aux bordures de la clôture métaphysique.

Les homologues norvégiens et suédois résistent davantage à la démarche derridienne en raison de la double difficulté à l'intégrer aux ambitions non seulement politiques mais aussi, et bel et bien, scientifiques. Le clivage relatif était déjà marqué l'année précédente, en 1973, entre Norvégiens et Danois dans le milieu de la NSU, comme l'indique la quatrième de couverture de l'anthologie publiée en 1973 par Utaker et Johannesen, *Strukturalisme og semiologi*. Cet ouvrage entend en effet s'opposer aux tendances de la sémiologie danoise jugée trop « ésotérique » en revenant sur les fondements de la philosophie du langage :

La version danoise de la sémiologie est devenue à bien des égards l'affaire d'une élite théorique. L'effet de diffusion a progressivement été réduit au minimum. Parallèlement à cette évolution, le point de départ de Derrida, qui était de faire une critique réfléchie de la phase classique de la sémiologie, tend à évoluer en dogme.

Dans ce contexte, il est raisonnable de considérer la présente anthologie comme un correctif au développement de la sémiologie au Danemark. L'anthologie est à la fois une tentative de créer une introduction médiatrice aux problématiques de la sémiologie classique et une tentative de dessiner les contours de la base d'une critique philosophique de la phase classique.

Den danske utgaven av semiologien er på mange måter blitt et forehavende for en teoretisk elite. Formidlingseffekten er etter hvert redusert til det minimale. Parallelt med denne utviklingen tenderer også det derridaske utgangspunkt for en kritisk reflektert kritikk av den klassiske fasen i semiologien mot å bli et dogme.

På denne bakgrunn er det rimelig å se nærværende antologi som et korrektiv til semiologiens utvikling i Danmark. Antologien er på én gang både et forsøk på å skape en formidrende innføring i den klassiske semiologiens problemstillinger og et forsøk på å skissere konturene av et grunnlag for en filosofisk kritikk av den klassiske fasen.

Utaker marque cette position dans son introduction sur Saussure : il s'agit de revenir sur les acquis du *Cours de linguistique générale* tel qu'il a été lu par la génération « d'avant » Derrida, Kristeva ou Chomsky, mentionnant Hjelm-slev et Barthes (Utaker, 1973 : 7). Cela n'empêche pas Utaker d'échanger, comme nous l'avons vu, avec les Danois, notamment en contribuant à la

publication de *Subjekt og tekst*¹⁹², bien que marquant ici aussi une distance du point de vue de l'orientation de ses recherches.

Résistances politiques

Si le marxisme fait office de terrain d'accueil aux théories, c'est lui également qui conduit bien souvent les acteurs les plus engagés à les récuser en constatant les manques ou impasses.

Dans « Primalskriftet », un des textes du recueil *Tyrannosaurus text* (1988), l'écrivain Kjartan Fløgstad relate, non sans humour, la rencontre à Århus, en 1975, entre Brandt et une délégation norvégienne d'auteurs représentant le « Ny Norsk Sosialrealisme », parmi lesquels des maoïstes comme Solstad et Haavardsholm. Il fait état de la réaction pour le moins médusée de ces derniers face à un exposé sur l'écriture :

On donna la parole à Brandt, qui se leva et commença à décliner ses phrases sur LES ÉCRITS ECRIVENT L'ÉCRITURE¹⁹³ sous des formes, des temps et des modes dont les trois réalistes socialistes norvégiens n'avaient jamais entendu parler, je peux en témoigner. Et les écrits les écrits les écrits en long, en large et en travers, les réalistes socialistes sur le podium les comprenaient de moins en moins. Haavardsholm essayait de ne pas avoir l'air nerveux, Solstad se tripotait les boucles de cheveux à la manière de Stan Laurel et baissait les yeux sur sa table, et moi-même, intérieurement, j'étais au moins aussi nerveux, peu importe l'image que je donnais à l'extérieur [...]. Brandt s'arrêta, fit une pause dans sa réflexion scripturale. [...]

« Quel est ton commentaire là-dessus, Dag Solstad ? » demanda Brandt en s'asseyant [...].

« Métaphysique bourgeoise ! » déclara Dag Solstad avant de refermer sèchement la bouche.

Silence de mort. Tous les regards étaient rivés sur Per Aage Brandt, qui se leva sans mot dire, se dirigea vers la porte et quitta la salle à pas dignes.

Brandt fekk ordet, reiste seg, og gav seg til å deklinera sine setningar om SKRIFTA SKRIFTAR SKRIFTET i former og tider og modus som dei tre sosialrealistane frå Norge aldri hadde høyrte gjete, det kan eg trygt seia. Og skrifta skrifta skrifta i det vide og breie og sosialrealistane på podiet forsto mindre og mindre. Haavardsholm prøvde å ikkje sjå nervøs ut, Solstad klødde seg i krøllane på Stan Laurel-vis og såg ned i bordplata, og inni var i alle fall eg òg nervøs, same korleis eg såg ut utanpå [...]. Brandt stoppa opp, gjorde ein pause i skrifttenkinga. [...]

« Kva er din kommentar til dette, Dag Solstad? » sa Brandt og sette seg [...].

« Borgarlig metafysikk ! » sa Dag Solstad og klappa munnen hardt igjen.

Dødsens stille. Alle auger på Per Aage Brandt, som reiste seg utan eit ord, gjekk mot døra og forlet salen med verdige skritt. (Fløgstad, 1988 : 67)

¹⁹² Il se démarque néanmoins des lacaniens danois dans la mesure où son intervention fait un compte rendu critique des théories du psychanalyste allemand Alfred Lorenzer

¹⁹³ Le verbe « å skrifte » signifie « se confesser » en contexte religieux.

De ce point de vue-là, le maillon danois n'aura guère permis de faire le lien entre la « pensée mao-tsétoung » telquelienne et leurs homologues norvégiens. Cela n'est guère surprenant vu l'anti-intellectualisme régnant chez les maoïstes d'AKP et *Profil*, et le rejet ne vaut pas seulement pour la sémiotique. De fait, tous les universitaires tendent à être ramenés à leur position à l'intérieur d'une institution bourgeoise réactionnaire au gré des phases d'ouverture ou de fermeture idéologique.

Les relations de la revue avec Helge Rønning sont un des baromètres de ce rapport aux universitaires marxistes. Knut Johansen et lui ont fait connaissance dans les cercles d'étudiants en littérature engagés durant les années 1960 ; c'est Rønning qui le fait entrer dans les milieux de la critique de presse (Thon 1995 : 138). Le dialogue se maintient entre eux deux, quoique les divergences soient vives dans les pages culturelles. En septembre 1972, Knut Johansen entame une discussion avec Rønning dans *Dagbladet*. À la suite de cet échange, il publie un article dans *Profil* intitulé « Litteraturen, marxismen og kjensgjerningene » (P5/72 : 22-23) où il défend les thèses de Mao à Yenan contre son interlocuteur. La discussion porte essentiellement sur les formes littéraires adéquates pour la lutte idéologique plutôt que sur le discours universitaire lui-même ; Rønning défend le réalisme critique et le modernisme contre le partisan du réalisme socialiste qu'est Johansen. La confrontation avec d'autres acteurs du monde de la recherche est bien plus virulente fin 1975, telle qu'elle est menée cette fois-ci par Solstad dans un article en deux parties, « Hvem er det som snakker ? » (P5/75 : 14-17&29 et 1/76 : 12-16). Ce texte fait suite à une discussion menée, dans les pages de la revue culturelle de gauche *Kontrast* (54/1975)¹⁹⁴, avec quatre chercheurs de l'Université de Bergen : Eirik Berge, Ivar Larssen-Aas, Idar Stegane (qui a aussi contribué dans les pages de *Profil* auparavant) et bien entendu Atle Kittang. Solstad s'attaque avant tout à Rønning qui, malgré son intérêt pour la littérature progressiste et les concepts marxistes, s'aveuglerait sur ses habitus et ses mythes petits-bourgeois (les fétiches de la « la forme », « l'art », « la littérature » comme réalités indépendantes des rapports de classe).

Dans le premier numéro de l'année 1976, quelques pages après la deuxième partie de l'article de Solstad, on peut lire la réponse des chercheurs de Bergen en question. Tous les quatre déplorent le repli de la revue sur la ligne AKP et les simplifications et réductionnismes théoriques qui sont maintenant défendus ; eux entendent au contraire réaffirmer la diversité de la littérature critique de gauche que *Profil* rejette désormais au nom du sectarisme partisan¹⁹⁵. Ces

¹⁹⁴ Helge Rønning en a été rédacteur en chef de 1969 à 1973. La revue émane de la maison d'édition Pax.

¹⁹⁵ « Mais nous comprenons de Solstad qu'il n'en discutera pas avec nous tant que nous ne serons pas dignes de devenir membres de l'AKP. S'il c'est ce qu'il pense sérieusement, nous devons juste considérer que c'est un signe de plus que la littérature communiste en Norvège va vers des temps stériles » (« Men Solstad forstår vi slik at han ikkje vil diskutere dette med oss før vi har kvalifisert oss for medlemskap i AKP. Meiner han dette alvorleg, må vi berre

universitaires doivent faire face au feu de barrage des marxistes-léninistes : dans le numéro suivant, plusieurs autres contributeurs profilistes montent au front contre les chercheurs, notamment Haavardsholm (« To eller tre linjer i litteraturdebatten ? », P2/76 : 43) qui fait un bilan des lignes d'opposition entre *Profil*, au service du combat prolétaire, les chercheurs de Bergen, dont la perspective est caractérisée de « critique libérale » petite-bourgeoise, qui emprunte les concepts au marxisme sans y adhérer réellement, et enfin la ligne de Rønning et Iversen, i.e. un marxisme progressiste encore trop empreint de tendances petites-bourgeoises. Le numéro 4-5 poursuit le débat sans adoucir le ton. Rønning lance un appel contre les lectures dogmatiques (son article s'intitule « Bekjemp innholdismen, subjektivismen og en ahistorisk holdning ! ») et condamne l'anti-intellectualisme et les attaques nocives de *Profil* à l'encontre des autres tendances socialistes. Il y défend une conception historique contre le refus catégorique des formes littéraires et les oppositions binaires figées (non-critiques) tout en accusant la revue de mépris pour la classe ouvrière dont la culture est ramenée aux catégories du simple et du naïf, de l'immédiat. À cela, Solstad se contente de répondre que ses soupçons sur le révisionnisme de Rønning sont confirmés, tandis que M. Falck conclut avec un article intitulé « Det dreier seg om revisjonismen » où il insiste sur la nécessité de lutter contre le « faux » marxisme. Il est très net que la critique des sciences a abouti à un rejet complet de toute démarche théorique qui sorte du cadre militant ; toute réflexion sur le statut de l'objet littéraire a été ravalée au rang de préoccupation bourgeoise, au terme de ce qui, malgré la revendication dialectique, est un retour à un empirisme biographique combiné à la position de classe.

La polémique tend pourtant à forcer les lignes de démarcation car les liens avec l'université se maintiennent. Dans P1/75, on trouve le compte rendu d'un séminaire tenu à Stockholm par les *Unga Filosofer* sur l'impérialisme culturel (thème du numéro) ; de même dans P3/75, qui fait le rapport d'un séminaire tenu à l'Université de Bergen visant à faire se rencontrer universitaires, ruraux (« bygdefolk »), étudiants et amateurs autour du thème des écrivains et de la campagne, et où K. Johansen et A. Kittang échangent sur le poète Olav Hauge. Rønning poursuit son dialogue avec les profilistes à la fin de la décennie durant une nouvelle phase d'ouverture. Kittang raconte quant à lui avoir entretenu de bonnes relations avec le groupe, partageant malgré tout avec eux des conceptions politiques similaires ; il déclare néanmoins que le débat de 1975 l'a découragé d'intervenir comme critique dans les revues (Buvik 2010 : 7). Le discours scientifique est donc violemment assigné à sa position sociale dans la lutte des classes – en dernier lieu opposition dualiste entre position bourgeoise et prolétaire. Ce choc des théories littéraires radicalement opposées met en relief, de la manière la plus extrême certes, le fait que les ambitions

registrere det som endå eit teikn på at den kommunistiske litteraturen i Norge går sterile tider i møte », P1/76 : 34).

politiques des marxistes n'ont pas seulement véhiculé les théories : elles ont aussi fait barrage en traçant les limites de ce qui était recevable.

Si *Profil* est l'exemple évident du rejet de la sémiotique par les marxistes militants, l'opposition ne saurait se résumer à une division entre grand public et chercheurs. Nous pouvons en effet nuancer les positions à l'appui de *Poetik* et *Kod* : l'évolution de ces deux dernières revues est en effet révélatrice du fait que les tentatives de conciliations théoriques se soldent bien souvent en défaveur des théories rassemblées sous l'étiquette de la sémiotique française, jugées trop insatisfaisantes du point de vue politique. Ce sont de telles divergences au sein de la rédaction de *Poetik* qui mènent au départ de Brandt et des sémioticiens, de sorte que seuls les contributeurs principalement ancrés dans la théorie marxiste restent aux commandes. Dans le premier éditorial de *Kultur og klasse*, la phase 1970-1971 est décrite comme une cohabitation de quatre lignes – la ligne de la théorie de l'écriture telquelienne derrière Brandt¹⁹⁶, la ligne narratologique et thématique, la ligne marxiste critique et enfin la ligne marxiste historiciste – cohabitation aboutissant à un « désaccord profond » au sein de la rédaction (« dybtgående uenighed », KK29/77 : 6.).

Madsen aura bien tenté de faire la synthèse annoncée avec *Semiotik og dialektik*. Dans « Strukturalistisk litteraturvidenskab » (Po17/72), la méthode de sa théorie du texte en quatre moments inscrit la narratologie et la sémantique structurale dans la critique idéologique et socio-économique ; notablement, il se penche sur la théorie bakhtinienne du dialogisme comme élément d'articulation de l'énonciation littéraire au social. Bakhtine a fait l'objet d'une discussion importante dans la revue, amorcée par Anker Gemzøe, dans PoIV.1/71 (« Dialogen og den tragiske farce – Michael Bachtins teoretiske arbejde »). Non seulement Gemzøe et Madsen ne font pas la même interprétation de ces textes, mais ces comptes rendus témoignent déjà de désaccords avec Kristeva, d'autant plus qu'elle a été médiatrice de Bakhtine en France. Selon Gemzøe en effet, le discours polyphonique, qui confronte les idéologies dans un jeu sans résolution, ne saurait être lui-même situé en dehors de l'idéologie¹⁹⁷. Cela a d'importantes conséquences sur la fonction critique de la littérature.

¹⁹⁶ « La [ligne] qui – avec Per Aage Brandt comme principal représentant – a servi d'émanation danoise de la pensée scripturale avant-gardiste et formelle/extrémiste du groupe français Tel Quel » (« den [linje], der – med Per Aage Brandt som hovedrepræsentant – fungerede som en dansk aflægger af den franske Tel Quel-gruppens avantgardistiske, formal-ekstremistiske skrifttænkning », KK29/77 : 7)

¹⁹⁷ « Mais de là à prétendre que le roman polyphonique est essentiellement en dehors de l'idéologie, c'est indéniablement un pas - que Bakhtine à mes yeux ne franchit pas » (« Men herfra og til at hævde at den polyfoniske roman essentielt står udenfor det ideologiske, er det uægtelig et skridt – som Bachtin så vidt jeg kan se ikke tager », Gemzøe, Po17/71 : 15).

Le litige porte également sur une référence de Kristeva à P. Medvedev selon lequel la littérature manifeste le processus de formation des idéologies – or, en l'occurrence, Gemzøe reproche à Kristeva d'avoir extrait la citation de son contexte, masquant le fait qu'il s'agissait à l'origine d'une critique adressée à l'histoire littéraire considérant les ensembles monolithiques finis.

Madsen, dans *Semiotik og dialektik*, interrogeait les possibilités de passage de la transgression textuelle à la transgression générale, sur d'autres plans et dans d'autres formes signifiantes – tel le carnaval analysé par Bakhtine. Il reprend à cet égard la distinction de Kristeva et L. Mäll entre pratique transformatrice et pratique dialogique / paragrammatique (faite dans « Distance et anti-représentation », TQ32/68 : 49-53), i.e. entre pratique qui transgresse une norme et pratique qui transgresse toute norme, pour la lier au problème posé aux marxistes d'une révolution qui produise la nouveauté radicale. Il vise par là le « silence » de Marx sur la société socialiste – autrement dit l'utopie interdite en politique – et le commentaire du philosophe, dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte*, sur le fait que la révolution prolétarienne doit non pas reprendre la tradition mais rompre avec elle¹⁹⁸. Madsen voit, comme Kristeva, que la jeunesse, dans ses expérimentations et son intérêt pour les cultures non-occidentales, manifeste certaines tendances à la pratique carnavalesque¹⁹⁹. Il invite ainsi à ne plus considérer les pratiques transformatrices posant de nouvelles normes inversées, pour focaliser sur les pratiques dialogiques qui neutralisent les oppositions et, ce faisant, montrent les limites de ces dernières ; de même pour la critique marxienne du capital qui en reste à une critique de la formation existante et une démonstration de ses limites.

Gemzøe réagit fermement à ces conclusions. Il récuse notamment la distinction stricte entre pratique dialogique et pratique transformationnelle là où, selon lui, Bakhtine ne voit pas d'opposition entre les deux : en faisant jouer les termes dans la réunion non exclusive des contraires, le dialogisme amène précisément à la transformation de leur rapport tandis que, dans la lecture kristévienne en « opposition non-oppositionnelle », ce rapport est selon Gemzøe figé dans un simple syncrétisme statique²⁰⁰. Il critique particulièrement

¹⁹⁸ « Le langage et les gestes de la révolution prolétarienne ne sont pas donnés d'avance, pas plus que "le langage et les gestes de la société socialiste" » (« Den proletariske revolutions sprog og gestus er ikke givet på forhånd, så lidt som "det socialistiske samfunds sprog og gestus" », Madsen 1971 : 162).

¹⁹⁹ Sans toutefois leur donner blanc-seing tant il estime qu'elles sont également empreintes de représentations libérales déformées : « Pour les raisons énoncées ici et d'autres encore, il semble significatif de comparer ces différents phénomènes et de les voir tous comme une rupture (idéologique et expérimentale) avec la culture donnée, comme l'ébauche d'un autre geste et d'un autre langage, comme le dépassement utopique provisoire de la culture occidentale bourgeoise » (« Af de anførte og flere andre grunde forekommer det meningsfuldt at sammenholde disse forskellige fænomener og se dem alle som et (ideologisk og eksperimentelt) opbrud fra den givne kultur, som en antydning af en anden gestus og et andet sprog, som den foreløbig utopiske overskridelse af den borgerlige vestlige kultur », Madsen 1971 : 163).

²⁰⁰ « Suivant les termes de la distinction kristévienne, le « dialogisme » se tient par contre sur (ou au-delà de) la frontière du statique et du relativiste, une forme d'idéologie pluraliste des valeurs (qui prétend avoir mis l'idéologique derrière elle) » (« På den kristeva'ske distinktions betingelser er « dialogismen » derimod på (eller over) grænsen til det statiske og relativistiske, en form for værdipluralistisk ideologi (der hævder at have lagt det ideologiske bag sig) », Gemzøe, PIV, 1 : 43).

Madsen pour avoir repris cette distinction trop simplificatrice, et donc pour avoir assimilé, sous la bannière du « dialogisme » élargi, les approches utopiques aux approches critiques véritablement marxistes :

Dans une dernière parenthèse significative, Peter Madsen fait correspondre « les formes courantes d'attaque contre "l'ordre établi" » [...] à la simple pratique transformatrice, tandis qu'une grande *équivalence* rassemble la sémiotique, la critique marxiste de l'économie politique et les orientations anarchistes, utopiques et orientalisantes de la « nouvelle gauche » sur la « voie zéro » de la pratique dialogique – comme une tentative commune de « dépasser les contradictions et, à la place, de "simplement" souligner les limites du donné ». [...]

Si la sémiotique sépare généralement transformation et dialogue, elle peut s'empêtrer dans des difficultés à caractère « relativiste », « anarchiste » et « utopique ». Se placer, de manière utopique, au-dessus des contradictions prend le risque de négliger et – pire encore – bloquer la pratique révolutionnaire transformatrice, non anticipatrice et, *pour cette raison*, capable d'inaugurer quelque chose. D'où le *silence* de Marx sur la société communiste, qui ne peut (comme le fait Peter Madsen) s'harmoniser avec la *focalisation* utopique sur cette société que manifestent certains courants.

C'est *pour cette raison* qu'il n'y a pas, chez Bakhtine, de distinction entre activité transformatrice et dialogique. Si le dialogisme de Bakhtine constitue un « modèle » formel, c'est le modèle d'une transformation – sans fin.

I en betydningsfuld slutparentes lader Peter Madsen « de gængse former for angreb på "det bestående" » [...] svare til den blot transformerende praksis, mens en storslået *ækvivalering* samler semiotikken, Marx' kritik af den politiske økonomi og « den nye venstres » anarkistiske, utopiske og orientaliserende retninger på den dialogiske praksis' « nul-vej » – som et fælles forsøg på at « komme ud over modsætningerne og i stedet "blot" påpege det givnes begrænsning ». [...]

Hvis semiotikken generaliseret skiller transformation og dialog kan den blive indviklet i vanskeligheder af « relativistisk », « anarkistisk », « utopisk » karakter. En utopisk sætten sig ud over modsætningerne har som risiko en negligering og – hvad mere er – en blokering af den transformerende, ikke anticiperende og *derfor* åbnende revolutionære praksis. Deraf Marx' *tavshed* om det kommunistiske samfund, der ikke (som Peter Madsen gør det) kan harmoniseres med visse strømningers utopiske *optagethed* af det samme.

Og *derfor* er der ikke hos Bachtin noget skel mellem transformerende og dialogisk aktivitet. Den formale « model » som Bachtins dialogisme kan siges at være er modellen af en transformation – uden ende. (Gemzøe PoIV.1/71 : 44)

Gemzøe entend justement réaffirmer la critique marxiste à l'encontre des utopistes à partir du critère de la transformation : le dialogisme sans cette dernière est une utopie pure, une image statique élevée au-dessus de ou hors de l'histoire et qui ne permet pas de penser les moyens concrets de changement social et politique. Ce dialogisme ne fait que répéter ce qui relève du donné, sans le dépasser. Gemzøe replace ainsi la dialectique des contraires dans sa dimension proprement historique contre un jeu sans évolution, qui n'a qu'une apparence

de dialectique. Il apparaît ici que la divergence qui s'amorce entre les poéticiens et les théories issues de *Tel Quel* non seulement se creuse sur la base des propositions et objectifs politiques – elle peut selon nous être lue comme un débat sur l'utopie, à travers le carnaval comme pratique signifiante de transgression des normes sociales : c'est bien la question des possibilités de changement qui est posée, le dilemme entre le renversement ou la transformation qualitative, et les moyens d'y parvenir.

Si Madsen reprend Bakhtine dans l'exposé de sa méthode, il n'y fait nulle part mention de Kristeva. Un examen des concepts de cette dernière a en revanche lieu, dans le numéro suivant, dans un essai consacré à la « poétique de la contradiction » (« Modsigelsens poetik », Madsen Po18/72). Madsen confronte ici trois variantes de ce concept de « contradiction » en analyse littéraire : du côté de la nouvelle critique anglo-américaine (Brooks, Eliot), de la dialectique critique allemande (surtout Adorno et Horkheimer, une fois de plus), et enfin de la théorie kristévienne du texte. Revenant à l'opposition entre pratique transformatrice et pratique paragrammatique, Madsen exprime désormais de sèvères réserves quant aux possibilités politiques concrètes sur lesquelles ouvre la « contradiction » à l'œuvre dans la pratique paragrammatique, quand bien même le terme renvoie au corpus marxiste-léniniste :

Lorsque cette pratique est qualifiée de révolutionnaire, force est de constater qu'elle n'est pas plus révolutionnaire que l'anarchisme abstrait, qui revendique de la même manière la rupture permanente. La contestation abstraite est loin de l'action révolutionnaire puisque, selon son concept, elle doit rompre avec toute organisation, toute analyse visant à la reconnaissance de conditions historiques particulières, et chercher ailleurs ; elle est telle le fou enchaîné à son maître, puisque c'est ce dernier qui doit prononcer le discours qu'il revient au fou de parodier. En tant que pratique idéologie-critique, ce type de contestation n'a qu'une fonction initiatrice par la simple contradiction du discours dominant.

Når denne praksis benævnes som revolutionær, så må det bemærkes, at den ikke er mere revolutionær end den abstrakte anarkisme, som på samme måde påberåber sig det stadige oprud. Den abstrakte kontestering ligger langt fra revolutionær handling, da den ifølge sit begreb overfor enhver organisering, enhver analyse, der sigter mod erkendelse af specifikke historiske forhold, må bryde op og søge andetsteds hen ; den er ligesom narren lænket til sin herre, da det er han, der skal levere den tale, det er narrens opgave at parodiere. Som ideologisk kritisk praksis har denne art protest kun en ingangssættende funktion i og med den blotte modsigelse af den herskende tale [...]. (Po18/72 : 203)

La limite de cette contradiction est celle de la parodie critique, sans positivité véritable, quoiqu'en dise Kristeva, puisqu'elle ne propose qu'une rupture indifférenciée ; elle est ainsi abstraite et non historique, car l'historicité elle-même est absorbée dans le jeu du paragramme.

Le décalage de position de Madsen est perceptible : certes la pratique paragrammatique est muette sur un autre système politique, tout comme la

critique marxienne, mais la prétention « révolutionnaire » est durement critiquée ici – elle est tout au plus carnavalesque comme la culture « jeune ». De fait, il ne suffit plus, selon lui, d'invoquer la matière si sa structuration n'est pas rapportée au social. Il observe plus particulièrement la tendance à l'abstraction dans l'emploi ambigu des concepts de « texte » et le couple « géno- / phénotexte », au point qu'il considère que l'analyse quitte le matérialisme pour aboutir à un « idéalisme objectif centré sur la langue » (« sprogorienteret objektiv idealisme »). Reprenant à Althusser la formule-clé du « procès sans sujet », Madsen semble trancher en défaveur des telquelien : l'analyse marxiste doit considérer comme « sujet » la totalité du processus social qui se déroule « par-dessus la tête » des agents, alors que le texte tend à devenir chez Kristeva le concept de ce « sujet » dont les textes historiques seraient les agents (Po18/72 : 205) ; le philosophe français est néanmoins jugé partie prenante des abstractions regrettables de la théorie²⁰¹. La conclusion de l'article insiste sur la nécessité de restructurer (*omstrukturere*) les différentes théories de la contradiction, toutes importantes mais toutes limitées, avec des analyses sociales adéquates pour poursuivre le développement d'une science du texte et de la littérature.

Les grandes proclamations révolutionnaires qui accompagnent la théorie ne sauraient donc suffire à satisfaire les universitaires marxistes scandinaves. C'est pour cette raison que *Poetik* s'éloigne de la sémiotique telquelienne : le cadre de l'analyse des idéologies et productions culturelles la remplace, dans l'articulation à la théorie marxiste, par diverses formes de sociologie littéraire (avant tout sociologie structuraliste et sociologie de la connaissance ou de la conscience). La fin de l'année 1972 voit cette séparation des chemins explicitée, notamment par Madsen et Ralf Pittelkow. Dans « Begrebsdannelsernes uomgængelige ødselhed », Madsen saisit l'occasion de la publication en danois de *L'expérience intérieure* de Bataille, assertie d'une postface de Brandt, pour entamer le processus d'autocritique de *Poetik* et marquer sa prise de distance :

Si un écrit de P. A. Brandt fait l'objet de ce qui suit, c'est notamment parce qu'il est possible de considérer que ses textes occupent une place privilégiée

²⁰¹ « Le refoulement constant de la pratique sociale dans des analogies paranthétiques apparaît plutôt comme une limitation théorique dont la légitimité théorique découle probablement de l'insistance althussienne sur l'autonomie relative des différents niveaux de pratique, mais dont le résultat théorique est une abstraction théoriquement invalidante dans la mesure où la compréhension fondamentale de la science sociale marxiste de l'entrelacement des phénomènes sociaux est abandonnée au profit de la simple analogie et de la référence » (« Snarere forekommer den stadige fortrængning af den sociale praksis til parantetiske analogiseringer som en teoretisk begrænsning, hvis teoretiske legitimering rimeligvis hentes i den althusserske insistensen på de forskellige praksis-niveauer relative autonomi, men hvis teoretiske resultat er en abstraktion, der er teoretisk invaliderende for så vidt som den marxistiske samfundvidenskabs fundamentale forståelse af de samfundsmaessige fænomeners inbyrdes sammenfletning opgives til fordel for den blotte analogisering og henvisning », Po18/72 : 206).

dans la conscience des lecteurs en ce qui concerne la philosophie et la critique française les plus récentes, qui selon certains est (à tort) vue comme la base de *Poetik*.

Når et skrift af Per Aage Brandt er emne for det følgende er det bl.a. fordi hans skrifter kan antages at indtage en privilegeret plads i læsernes bevidsthed for så vidt angår den nyeste franske kritik og filosofi, der for nogle (ukorrekt) står som *Poetiks* centrale baggrund [...]. (Madsen, Po18/72 : 236)

Certes Madsen n'entend pas rejeter complètement des écrits à certains égards « inspirants », mais la critique est impitoyable : ces travaux seraient pédagogiquement et théoriquement défailants et, surtout, ils contribueraient à déformer (*forvanske*) les concepts empruntés à Marx (Po18/72 : 237). Les torts prêtés à la théorie kristevienne se retrouvent : un analogisme trop facile, des modèles trop abstraits, en somme le pendant théorique d'un anarchisme qui retombe, sous couvert de combattre la bourgeoisie, dans des formes d'individualisme (petit-)bourgeois.

Avec « Samfundsteori og tekstteori » (Po19/72), Ralf Pittelkow consacre un long essai aux orientations possibles de la théorie du texte sur de nouvelles bases ; dans l'introduction, il souligne également son intention de faire une autocritique. Il explore ainsi les différents niveaux auxquels des théoriciens marxistes ont posé le problème de la littérature dans la société et termine par l'examen de la sémiotique comme méthode d'analyse spécifiquement textuelle. Après un rapide retour sur l'analyse du mythe par Lévi-Strauss comme moment fondateur, il se penche plus en détail sur l'apport de la psychanalyse freudienne à l'analyse des productions signifiantes et, surtout, à la sémiotique telquelienne. Les reproches sont les mêmes que ceux formulés par Madsen ; plus intéressant est le choix de Pittelkow de prendre, au moyen d'une analyse détaillée, la contribution de Brandt sur la pratique dans *HfKS* comme exemple de ces homologisations si abstraites qu'elles sont devenues des généralités passe-partout²⁰². Il en conclut qu'une sémiotique, notamment fondée sur la psychanalytique, se doit de s'enraciner dans les concepts marxistes, et plus précisément dans les déterminations du système capitalisme, sans quoi elle subira la formation d'autres « excroissances » indésirables (« vildskud », Po19/72 : 68).

Les divergences sont manifestes hors des pages de *Poetik* également. Ainsi, dans l'anthologie *Tegn, tekst, betydning* dédiée à Svend Johansen sur la philosophie française, Madsen fait paraître un texte sur l'aliénation et la critique de l'humanisme qui est dépourvu de toute référence française : il focalise

²⁰² « De manière caractéristique, l'homologisation s'est faite aux dépens des contextes concrets dont sont issues les catégories, sans que leurs implications conceptuelles ainsi modifiées aient été clarifiées de quelque manière que ce soit » (« Karakteristisk nok har homologiseringen fundet sted på bekostning af de konkrete begrebmæssige sammenhænge som kategorierne er hentet fra uden at deres ændrede begrebslige indebyrd på nogen måde er blevet præciseret », Pittelkow, Po19/72 : 56).

directement sur l'analyse marxienne de la marchandise comme fétiche. Dans leur introduction à la théorie kristévienne, les trois chercheurs en littérature de l'Université de Copenhague Elo Nielsen, Ebbe Pedersen et John Thobo-Carlson se montrent très réservés sur la productivité de ces travaux – notamment en raison de leur lecture superficielle de Marx. S'ils focalisent ici sur la modélisation de l'espace dialogique du texte comme dynamisation du structuralisme statique, ils annoncent vouloir faire un compte rendu critique plus détaillé par la suite (Nielsen et al., 1972 : 267). Celui-ci paraît dans l'anthologie de la NSU *Subjekt og tekst*. Là, tous trois publient un article au titre révélateur : « Semiotikken som fiks idé – Kristeva, et eksempel på misbrug af Marx »²⁰³. Le texte reprend fondamentalement les mêmes critiques évoquées précédemment mais se penche plus précisément sur la manière dont Kristeva se méprend sur la théorie marxienne de la valeur en ne considérant que la valeur d'échange au détriment de la valeur réelle – erreur théorique qui trahit une interprétation idéologique et qui aboutit à une conceptualité idéaliste (Nielsen et al 1974 : 307). Ici aussi, entre Althusser et Kristeva, le choix est fait. Les attaques sont d'ailleurs très vives et polémiques : les auteurs raillent le soi-disant maoïsme des telqueliens en les prenant au mot :

Si l'on ne veut pas se soumettre à de tels soupçons, Kristeva et *Tel Quel* doivent, en vrais maoïstes, se remettre en selle et commencer à servir la cause du peuple, car les propos du Timonier sont assez clairs [...].

Hvis man ikke vil ligge under for sådanne mistanker, må Kristeva og *Tel Quel* som sande maoister sadle om og begynde med at tjene folkets sag, for formandens ord er klare nok [...]. (1974 : 311)²⁰⁴

Ils répondent par là à l'apologie de Brandt qui, à la fin de sa présentation de *Tel Quel* pour l'anthologie de Johansen, mettait en avant les mérites du travail théorique et de la lutte spécifiquement idéologique contre les reproches de « maoïsme de boulevard » (Brandt 1972b : 310).

L'examen critique qui se fait dans les pages de *Poetik* finit ainsi par une évaluation négative : la transmission n'aboutit pas à un enracinement durable. C'est un phénomène que nous retrouvons plus généralement chez les chercheurs en littérature marxistes liés à la revue et qui oeuvrent au sein de la NSU. La liste des contacts scandinaves de *Poetik* en 1975 comporte des noms familiers issus des pays voisins : Helge Rønning pour la Norvège et les membres

²⁰³ Soit « La sémiotique comme idée fixe – Kristeva, un exemple de mauvais usage de Marx ». Pour donner le ton également, l'article s'ouvre sur une citation de Lénine en épigraphe : « Um schwimmen zu lernen muss man ins Wasser gehen » !

²⁰⁴ Il est notable que ces auteurs ne raillent pas le maoïsme lui-même, qu'ils prennent même au sérieux. Ils citent notamment un article de Fargier, Leblanc et Ménard dans *Cinématique* 11-12 mettant également au défi l'engagement telquelien.

du séminaire critique de Stockholm Ola Holmgren²⁰⁵ et Birgitta Holm en Suède. Cette dernière joue un rôle important dans la médiation suédoise de Kristeva, mais dans un contexte bien particulier sur lequel nous reviendrons. Le futur membre de *Kris* Arne Melberg contribue également au numéro 24 par un article sur le tournant du XX^e siècle. Il s'agit d'une republication en danois (trad. J. Holmgaard) d'un article paru dans *Ord och bild*, et dans lequel il se propose de revisiter l'historiographie littéraire suédoise dans une perspective matérialiste en reprenant une terminologie « connue des lecteurs de *Poetik* », mais pas du public suédois : le geste initial se veut introducteur (« Introduktion til århundredeskiftet og tierne », *Po24/75* : 43).

La tension entre militantisme et théorie qui anime la médiation s'observe également, dans le champ marxiste suédois, à partir de la position d'Aspelin, qui travaille la théorie de manière plus ouverte, en se situant davantage du côté de la recherche scientifique que du militantisme. Ce décalage des positions théoriques et politiques entraîne justement des conflits avec Melberg. Le débat du *TfL* de 1976 en est un exemple : dans « Kring tre kritiska svar », Aspelin répond à trois réactions suscitées par *Textens dimensioner*, dont celle de Melberg dans *Bonniers Litterära Magasin* (5/1975). Aspelin, qui avait là été attaqué pour son idéalisme et son éclectisme, renvoie ici Melberg dans les rangs des marxistes « querelleurs », trop dogmatiques ou exclusifs (« den grälsjuka marxismen », 1976 : 69-70).²⁰⁶ Tous deux s'opposent ainsi sur les fins de la discipline littéraire. En l'occurrence, Aspelin reproche à Melberg de vouloir la réduire à une histoire et une sociologie matérialiste de la connaissance en négligeant la dimension proprement esthétique, plus particulièrement sur la base des travaux allemands et danois relevant de l'approche dite de « logique du capital » (ou « kapitallogik », 1976 : 70-71²⁰⁷).

Cette dernière se base avant tout sur une élaboration de l'analyse faite par Marx, dans le *Capital*, de la constitution de la valeur pour la transposer à l'analyse des produits culturels : la *Warenästhetik* (1971) de l'Allemand Wolfgang Fritz Haug en est un des piliers. Elle a été lancée au Danemark en 1973 par Hans-Jørgen Schanz, à l'Université de Århus (avec *Plan for læsning af Das Kapital*, Århus : 1973) ; Aspelin mentionne également le chercheur Peer E. Sørensen, lui aussi à Århus, dont le *Elementær litteratursociologi* figure dans la bibliographie de l'article de Melberg dans *Poetik* 24/75 : c'est sur cet ouvrage que se base son concept d'« institution littéraire ». La *kapitallogik* reste une des concurrentes de *Poetik* et nombreuses sont les divergences entre les

²⁰⁵ Rappelons que Holmgren est membre de la rédaction à l'occasion du numéro spécial de *Kris* sur la danse en 1979.

²⁰⁶ La discussion est en fait un échange de critiques, chacun ayant rendu compte des dernières publications de l'autre. Aspelin avait ainsi recensé l'anthologie *Den litterära institutionen* dirigée par Melberg dans le journal *Aftonbladet* (2 février 1976).

²⁰⁷ Ekelund note encore que cette école défend une restriction de la théorie marxiste au capitalisme spécifiquement au lieu d'en faire une théorie générale, chose qu'Aspelin refusait (Ekelund 2017 : 363).

deux tendances, malgré quelques collaborations sporadiques (comme P. Sørensen dans Po20/72)²⁰⁸. Dans son premier éditorial, *Kultur og klasse* se félicite même que la revue n'ait pas cédé à cette mode :

En même temps, la revue a évité l'absolutisation du marxisme allemand dans sa variante capitalo-logique, qui a imprégné pendant un certain temps de grandes parties de l'aile gauche universitaire danoise.

Samtidig har tidsskriftet dog undgået den absolutering af den tyske marxisme i dens kapitallogiske variant, som en tid prægede store dele af den danske universitetstilknyttede venstrefløj » (KK29/77 : 6).

Cette opposition entre les institutions de Copenhague et Århus fait bien ressortir l'importance, dans les médiations, du lieu où se forment et s'enracinent les divers groupes de recherche (sur ces deux lignes, voir Holmgaard KK65-66/89 : 126ss).

La mention de la *kapitallogik* apparaît dans le compte rendu que fait Lönnroth du champ danois pour le *TfL* (texte justement intitulé « Från nykritik till kapitallogik »). Il constate lui aussi que cette dernière a trouvé quelques adeptes en Suède pour le meilleur et pour le pire – comme Melberg – et il rejoint Aspelin, malgré leurs positions théoriques et politiques très différentes, dans le rejet de certaines tendances. Pour Lönnroth en effet, la rapidité de l'assimilation du formalisme et du structuralisme, ainsi que le rejet du vieux « positivisme », ont eu un prix : un manque de connaissances empiriques, historiques et économiques que ces experts en littérature n'ont compensé que par un haut niveau d'abstraction théorique, aboutissant à des approches dont la scientificité lui semble douteuse. C'est ce qui caractérise selon lui l'approche *kapitallogisk* en littérature :

[...] un modèle qui légitime précisément les abstractions et une prise de distance vis à vis des investigations empiriques.

[...] en modell som just legitimerar abstraktioner och avståndstagande från empiriska undersökningar. (Lönnroth 1976 : 118)

Nous avons mentionné précédemment que Lönnroth complimente particulièrement les analyses de critique idéologique parues dans les numéros les plus récents de *Poetik*. Néanmoins, il remet sérieusement en doute l'applicabilité de ces approches à une sociologie à plus grande échelle : les résultats selon lui ne satisfont pas les critères de scientificité, aussi inspirants ces travaux soient-ils. Ainsi, les objections majeures que Lönnroth formule à l'encontre des travaux danois les plus « excessifs » portent ainsi sur une méthode analogique (de la structure des productions culturelles à la structure capitaliste) dont

²⁰⁸ Il est à cet égard piquant de lire que Schanz est par ailleurs mentionné par Andkjær Olsen dans *Subjekt og tekst* comme exemple pertinent d'analyse de la valeur.

l'impénétrabilité conceptuelle (caractérisée de « fikonspråk », i.e. charabia) camoufle le manque de vérification empirique ; plus précisément, il estime que la théorie et la méthode d'analyse ne sont qu'en apparence liées : si la méthode peut produire des connaissances concrètes pertinentes, la théorie semble fonctionner en système fermé et autotélique (1976 : 130). C'est pour cette raison qu'il insiste sur la nécessité d'une discussion suédoise permettant de faire le tri parmi les travaux danois en soumettant la variété théorique à l'examen. Il revendique lui aussi vouloir sortir de la routine « positiviste » de la recherche locale, mais insiste néanmoins sur le besoin d'empirie, point fort de la tradition suédoise par rapport aux esthètes danois, marxistes ou non (1976 : 131).

Au sein du front marxiste, la « sémiotique française », en particulier tel-quelienne, ne parvient donc pas, à terme, à convaincre les positions les plus engagées ou les plus attachées à la base théorique marxiste : l'exemple de *Poetik* montre que cela en amène certains à se prononcer nettement en défaveur de ces approches nouvelles transmises il y a peu.

Tensions au sein de la science marxiste

Les oppositions ne sont pas surprenantes dans la mesure où, de l'autre côté du miroir, nous voyons comment le champ théorique où s'inscrit *Tel Quel* effectue un examen profond des bases philosophiques du marxisme – et avant tout la dialectique. Descombes insiste bien sur l'effet générationnel par lequel cette dernière, maître-mot de l'entre-deux-guerres kojévien et des années 1950 « existentialistes », est remise en question à partir de la décennie 1960 « sémiologique » (1979 : 25 & 93ss). Pourtant, la combinaison des deux semblait encore possible durant ces années : effet en trompe-l'œil, ce processus se fait encore souvent, comme chez Althusser, au nom d'une « nouvelle » dialectique (« rupture » de Marx vis-à-vis de l'hégélianisme) jusqu'au début des années 1970 – de même que la critique de la science positiviste se fait encore au nom d'une « véritable » science. Cette traversée de la dialectique sous les couleurs révolutionnaires aboutit pourtant à une sortie du marxisme que rendent évidentes le retour du voyage en Chine et les évolutions défavorables du contexte géopolitique. La philosophie marxiste proposait de replacer la dialectique hégélienne dans l'histoire, en ancrant l'idée de l'universel dans la totalité sociale ; elle n'en a pas moins reconduit une téléologie, la conception d'une fin déterminée du mouvement historique. Les revers politiques vont donc mener à mal la légitimité de cette assise.

Or, l'effet d'écart temporel joue aussi car *Tel Quel* s'inscrit dans un champ intellectuel et philosophique qui avait déjà commencé son travail d'examen de la dialectique avant 1968. Elle ne manque pas d'exprimer son mépris pour la « marxologie universitaire » au tournant de la décennie 1970 – elle vise avant tout le champ français, mais les chercheurs scandinaves trop orthodoxes

ne manqueraient pas de tomber sous ce couperet. Inversement, la dialectique est l'apanage des marxistes dans les champs universitaires danois, norvégien et suédois jusque tard dans la décennie 1970, forte de sa portée anti-institutionnelle encore vive. *Kod/Kris* est l'exemple d'une traversée réactualisée en Suède, revenant à la fois sur l'hégélianisme et sa remise en question. *Profil* et *Poetik* sont les revues les plus fidèles à l'engagement politique et à la dialectique « traditionnelle » du corpus marxiste. Néanmoins, pour elles aussi la dialectique occupe une place cruciale dans le maintien ou l'abandon des positions politiques.

Cela a en dernier lieu des implications pour l'auto-compréhension scientifique, puisque la science marxiste est naturellement affectée par la critique de la dialectique au cœur de la philosophie marxiste (le matérialisme dialectique). Nous proposons ici d'examiner les différentes attitudes face à cette tension entre la science et la politique qui se cristallise autour de cette question. *Profil* illustre le cas du militantisme où la scientificité sert de prétexte au dogmatisme ; à l'inverse, *Poetik* tente de garder une position intermédiaire réalisant l'équilibre difficile entre engagement et rejet du dogmatisme. Chez les plus hétérodoxes, *Tel Quel* remplace peu à peu le contenu de la « dialectique » par une conceptualité nouvelle qui ne peut que prendre pied chez les universitaires scandinaves les plus électiques – selon la logique des capitaux spécifiques par opposition aux capitaux politiques.

La science et le dogmatisme

Le projet de *Profil* montre à son paroxysme l'ambiguïté entre la prétention à la vérité scientifique et l'abandon du débat universitaire et philosophique. Dans la mesure où la revue s'attache plus à produire une politique et une critique de la littérature qu'une science de la littérature, le débat sur le positivisme et l'épistémologie est marginal parce que la majorité des discussions qui portent en propre sur ces questions du point de vue marxiste ne trouvent pas leur place dans ces pages. Il est cependant manifeste que le dogmatisme dont font preuve ces marxistes-léninistes participe de l'auto-compréhension scientifique : le rejet de la science universitaire, motivé par l'opposition entre science bourgeoise et science prolétaire, mène à une position extrêmement antithéorique chez les militants qui conduit à une censure, ou une auto-censure, intellectuelle parfois très sévère.

Si, dans la théorie, le critère fondamental de la « position » ou « point de vue de classe » s'oppose à l'empirisme bourgeois, les « faits » et le « réel » étant compris génétiquement à l'aune des structures objectives de la lutte des classes, dans la pratique il se fait l'instrument de cet anti-théoricisme en réduisant toute la réflexion à la stratégie d'action politique. Une des caractéristiques de cette attitude est le rejet des concepts et définitions : loin de la pratique scientifique althussérienne faisant travailler les « généralités » déjà existantes, il s'agit pour les maoïstes profilistes de légitimer uniquement de

nouveaux concepts issus de la pratique. C'est justement ainsi que doit être produit le *klassestandpunkt* tel qu'il est présenté à l'occasion d'une recension de l'ouvrage *Konfrontasjoner* de K. Johansen et W. Dahl (P5/70 : 20-22)-S'appuyant sur les textes de Mao, l'auteur anonyme de l'article attaque Johansen pour son matérialisme dialectique parti du concept et non de l'expérience de la lutte elle-même : non « de la réalité mais de définitions » (« De tar ikke utgangspunkt i virkeligheten, men i definisjoner », P5/70 : 21). Dans la dialectique entre théorie et pratique, le critère de la position est la clé de voûte de l'analyse non-empirique, structurale, de la société, mais il doit lui-même être développé sur la base de l'expérience de classe, donc la rééducation des militants. L'opposition entre les faits et les définitions, inspirée par le Timonier, est encore utilisée par Johansen lui-même dans son débat de 1972 avec H. Rønning dans le quotidien *Dagbladet* puis *Profil* même. Le titre de l'intervention insiste même sur la question des faits (« Litteraturen, marxismen og kjensgjerningene – to syn på litteratur og klasse », P5/72 : 22-23 et 26-27). Ici, les concepts universitaires sont décrits comme des outils mis au service de l'oppression pour étouffer ou effacer la variété des formes critiques – ce texte est précisément inauguré par une citation de Mao selon laquelle la littérature doit être analysée à partir des « faits » et non à partir de définitions abstraites. Pour trancher en défaveur du modernisme défendu par Rønning et de la tradition scolaire et universitaire occidentale, Johansen a une fois de plus recours à la botte imparable du *standpunkt*, porté seulement par le social-réalisme, et qui requiert la plongée dans l'observation directe de la réalité sociale de la masse. Rønning répond dans le numéro suivant en tentant de montrer que le point de vue est trop restrictif ; au contraire, il tente de mettre en avant une autre lecture des textes de Marx et Engels qui rendrait possible de penser la position spécifique de la production artistique dans la totalité sociale sans pour autant en venir à prescrire une esthétique en particulier (« Marxismen, realismens seier og en modernistisk poet – et svar til Knut Johansen », P6/72 : 28-9). Les militants profilstes retomberaient donc du côté d'un empirisme anti-théorique pur et simple s'il n'était question de la position et des intérêts de classe.

Nous voyons dans les exemples ci-dessus le caractère paradoxal des questions épistémologiques du réel et des « faits » pour *Profil* : les concepts et la pratique théorique sont rejetés le plus souvent au nom de ces derniers, qui sont eux-mêmes fossilisés et réduits aux intérêts de classe directement observables, si ce n'est imputés de manière arbitraire en cas d'incompatibilité avec la ligne politique. Surtout, cet objectivisme enferme le discours de la revue dans un cercle : pour développer l'outil théorique de la « position » ou du « point de vue », les profilstes doivent d'abord accéder à la réalité de la classe populaire pour ensuite pouvoir en partager les expériences et les mobiliser dans leur art comme « reflet » de cette réalité. Certes, ce processus était censé être dialectique mais il s'est avéré être la difficulté majeure du projet, le point où la théorie et la pratique entrent en collision : la connaissance de ce point de vue, de

cette réalité « objective » fantasmée par les rédacteurs et écrivains profilistes aura été toujours inatteignable ou impossible à combiner avec leur propre pratique. Autrement dit, le changement de position / point de vue semble avoir été empêché par un fossé insurmontable (tout du moins à court ou moyen terme) malgré les espoirs de rééducation prolétarienne. Ce problème est celui du saut entre ce qui est perçu comme une réalité subjective-idéologique, caractéristique de la réalité bourgeoise ou petite-bourgeoise, et la réalité subjective prolétarienne comprise elle-même en adéquation avec la réalité objective des rapports sociaux.

La dégradation de la réflexion sur le réel peut être illustrée à travers la différence de traitement, en l'espace de quelques mois, accordé par la critique profiliste au genre du roman documentaire suédois, à l'exemple de *Legionärerna* de P. O. Enquist²⁰⁹. Ici se pose déjà la question de pouvoir accéder à la réalité par la littérature, pour remédier au syndrome d'impuissance. Dans « To svenske dokumentarbøker », il est reproché à Enquist d'avoir écrit un roman non sur les événements mais sur le *concept* de réalité ; le doute, manifesté par l'auteur²¹⁰ dans le texte même, sur l'objectivité de la représentation a néanmoins, dans cette recension, une valeur d'authenticité politique, la pratique la menant à une autoréflexivité critique et un questionnement sur les enseignements de Mao (P1/69 : 8). Ici, l'impossibilité d'atteindre la réalité vraie des choses n'aboutit donc pas dans une impasse existentielle : l'échec est considéré comme une étape productive, nécessaire avant le dépassement par la prise de conscience que la réalité n'est ni simplement subjective, ni une chose figée, indépendante, mais qu'elle peut être transformée dans l'action (P1/69 : 11). Le contraste est éclatant avec ce qu'il est dit du même ouvrage à la fin de l'année (« Dokumentarkunst » P5/69 : 2-5) : l'incitation au doute ne suffit plus, *Legionärerna* est rangé dans la catégorie des méta-documentaires subjectivistes et pessimistes. L'enjeu de transformer la réalité est maintenu mais ne semble plus compatible avec cette littérature. Le rejet de la vision subjectiviste de la réalité est marqué avec plus de force pour insister sur la description de la réalité matérielle et factuelle – là encore, conditionnée par la connaissance de la théorie socialiste :

Lorsqu'on écrit sur les gens, il faut donc décrire les conditions sociales, et pour pouvoir donner une description utilisable des conditions sociales, il est essentiel de s'appropriier une compréhension matérialiste.

Når en skal skrive om mennesker må en altså beskrive sosiale forhold, og for å kunne gi ei brukbar beskriving av sosiale forhold er det nødvendig å ha tilegna seg en materialistisk forståelsesmåte. (P5/69 : 4).

²⁰⁹ Lequel a remporté en 1968 le Prix littéraire du Conseil Nordique.

²¹⁰ Nous reprenons les termes employés dans le compte rendu : il n'y est pas question de narrateur mais bien d'auteur.

Le texte programmatique de Falck suit directement cet article et précise le problème de la réalité dans la théorie du point de vue de classe. La seule description des choses et des phénomènes valide repose sur la dialectique matérialiste qui les représente en tant que parties et résultats des processus matériels : elle seule est « en adéquation avec le vrai » (« i overensstemmelse med sannheten »). Falck professe en outre cette foi dans les lois objectives que suit le processus historique, lois devant nécessairement mener à l'établissement du socialisme :

Se placer dans la position de classe du prolétariat signifie que l'on pratique le plus strict amour de la vérité, que l'on présente toujours l'histoire telle qu'elle a réellement eu lieu [...]. Car le prolétariat a l'histoire à son côté, les intérêts de classe du prolétariat coïncident avec les lois du développement historique.

Å stille seg på proletarietets klassestandpunkt betyr at man gjennomfører den strengeste sannhetskjerlighet, at man alltid framstiller historien slik den virkelig har foregått [...]. For proletariet har historien på sin side, proletarietets klasseinteresser faller sammen med lovene for den historiske utviklinga. (Falck, P5/69 : 9)

Le dogmatisme est tranquilisé par l'assurance de détenir une vérité théorique, celle des « lois » historiques, calquée sur le modèle des sciences naturelles.

Au cours d'une des premières phases d'autocritiques, l'éditorial du numéro 5 de 1970 (« Om Profil ») condamne ce dogmatisme théorique de ces essais, et notamment celui de Falck. Le raisonnement est pourtant le même : les critères fixés pour la production d'une littérature socialiste sont en effet critiqués pour avoir été motivés par la théorie au lieu de s'ancrer dans « les données objectives » et, surtout, dans la pratique qui permet d'éviter l'écueil idéologique :

Nous avons pris comme point de départ des souhaits théoriques et non les conditions objectives qui existaient [...]. Nous devons laisser cette théorie ancrée dans la pratique.

Vi har tatt utgangspunkt i teoretiske ønskemål og ikke i de objektive forholda som forelå [...]. Vi må la denne teorien være forankra i praksis. (P5/70 : 2)

Ces deux pages se terminent sous le signe de l'ouverture d'un front large par l'évocation des « cent fleurs » de Mao qu'il s'agit de laisser fleurir aussi bien dans la littérature que dans les sciences. Il n'en reste pas moins que ce cercle profiliste entre théorie et réalité se maintient, à défaut de réaliser le mouvement dialectique : la scientificité de l'analyse est garantie par le contact avec le réel mais l'accès au réel est conditionné par une analyse juste.

Dans les phases où la ligne se durcit à nouveau, la concurrence est rude dans cette quête de la réalité. Intitulé « Qu'est-ce que la réalité norvégienne ? » (« Kva er den norske røyndommen ? », P4/75) un éditorial d'Egil Henriksen

de 1975 réagit aux proclamations d'autres socialistes prétendument plus proches du réel que les marxistes-léninistes. Le texte se conclut sur une affirmation en trois moments de leur ligne esthétique propre :

L'art que nous, nous voulons développer doit justement saisir la réalité norvégienne [...]. Nous avons besoin d'un art qui soit national, scientifique dans son analyse et populaire dans sa forme.

Den kunsten vi vil utvikle, skal nettopp gripe tak i den norske røyndommen [...]. Vi treng ein kunst som er nasjonal, som er vitskapleg i analysen og populær i forma. (Henriksen, P4/75 : 3)

La faiblesse principale de cette compréhension de la réalité tient notamment à la conception de la classe ouvrière. Celle-ci est souvent réduite à une intention simple, à un agent homogène. Cela se voit le mieux précisément dans le *standpunkt* qui est à la fois expérience et vision du monde : la classe y apparaît comme un sujet collectif homogène, parfois anthropomorphisé au moyen de métaphores (par ex. « med arbeiderklassen øyne », Falck P5/69 : 8).

Ce n'est que vers la fin des années 1970 que *Profil* tente de se replacer sur le terrain de la théorie ; c'est notamment ce que nous observons avec le changement de rédacteur en chef qui se produit en 1979, où Jahn Thon remplace Arne Berg. Ayant passé sa maîtrise en 1973 à l'UiO sur les œuvres d'Espen Haavardsholm, Thon contribue à plusieurs reprises à *Profil* dès 1976, proposant des essais plus approfondis d'histoire et de critique littéraire. Le dernier numéro de 1978 s'ouvre sur un éditorial de Berg intitulé « Hva slags Profil skal vi ha ? » et qui fait le bilan des critiques adressées à la revue. La rédaction prend acte d'un certain nombre d'entre elles mais il apparaît que la ligne éditoriale est prise entre des injonctions contradictoires, ligne tantôt trop ennuyeuse et répétitive, tantôt trop peu populaire et trop focalisée sur les belles-lettres, tantôt trop simpliste et trop peu scientifique... Ainsi, la revue appelle ses lecteurs et les invite à trancher sur les questions de savoir à qui le magazine est destiné et s'il doit se faire magazine de théorie ou magazine populaire plus générique et militant (P5/78 : 1). Le premier éditorial sous la direction de Thon assure que le départ de Berg n'a pas de conséquences sur la ligne politique mais le contenu s'enrichit considérablement durant cette nouvelle phase. La lettre d'un lecteur (et futur contributeur), Rolf Behn Gulliksen, est également publiée dans le même numéro pour encourager la revue à se tourner véritablement vers le public de spécialistes de la culture et de la littérature (P1/79 : 54). L'ambition théorique se renforce encore en 1981 avec un comité élargi ; il s'agit cependant toujours d'étudiants ou de diplômés des premiers cycles, comme Tron Jensen, étudiant en philosophie et futur écrivain (il fait ses débuts dans la deuxième moitié des années 1980), et Kirsti Grotmol, diplômée d'études en journalisme, enseignante (*adjunkt*) et future peintre-sculpteure. Le dernier numéro de 1981 fait apparaître le profil sociologique des contributeurs, permanents ou ponctuels, attestant du fait qu'ils sont nombreux à avoir

gagné les échelons de l'université (on compte les *lektor* et *amanuensis* A. Berg, E. Eggen et B. Gentikow), y compris parmi les militants. L'évolution est certes dans une certaine mesure le fruit de la stratégie politique entamée d'ouverture par « droitisation » (*høyreavvik*), ainsi qu'une tentative de remédier à des difficultés économiques, mais il convient de souligner l'impasse spécifiquement éditoriale, due à cette schizophrénie du public imaginé, à laquelle elle entend remédier.

La conception scientifique dans *Tel Quel* reste également vague lorsqu'elle n'est pas soutenue par l'auto-compréhension althussérienne, ou marxiste en général, fondée sur le primat de la théorie. Ainsi, Althusser note que, pour être science, une discipline doit avoir une théorie générale de son objet : condition nécessaire et primordiale semble-t-il, puisque les méthodes doivent « [réfléchir] l'adéquation de l'objet et de la théorie » (1998 : 52). Sans cela, la discipline n'est qu'une « technique » basée sur des méthodes importées, non une science. C'est bien là une conséquence de la critique du positivisme mais elle mène aussi à une justification de la science par la référence à la dialectique comme seule théorie-méthode authentique. La seule « méthode » à laquelle se réfère *Tel Quel* est donc essentiellement celle qu'implique le matérialisme dialectique, méthode dont les principes sont notamment élaborés par Sollers (« Lénine et le matérialisme philosophique », TQ43/70) ou Kristeva (« Matière, sens, dialectique », TQ44/71) en reprenant les textes de Lénine. Cette méthode est décrite en des termes pour le moins abstraits :

Négatif de l'affirmatif-matière qui l'inclut, la dialectique marxiste est en effet la méthode-sujet-temps critique qui permet d'exposer historiquement l'infini sans sujet-temps de la matière. Il y a donc un procès objectif sans sujet dont l'*exposition* est la méthode absolue comme sujet. (Sollers, TQ43/70 : 6)

Nous comprenons par là l'idée que la dialectique comme méthode est ce par quoi la matière infinie se réfléchit à travers le support des agents singuliers dans l'histoire. Dans « Matière, sens, dialectique », Kristeva tente quant à elle plus particulièrement de dégager les caractéristiques de la logique dialectique matérialiste comme « logique de l'engendrement » par l'hétérogénéité, la matière étant le négatif de la logique. Il apparaît néanmoins que la méthode est toujours prise dans le sens large, philosophique, qui découle de son assimilation ou absorption par la théorie :

[...] le sujet conscient [...] n'est qu'une des configurations signifiantes possibles – un des rapports et/ou des contradictions – dans l'infinité matérielle ; mais il en détient la théorie (la méthode). (TQ44/71 : 32)

Ce sens large désigne davantage une transformation des concepts d'analyse que des procédures concrètes. Cet emploi du terme témoigne néanmoins, selon nous, de l'auto-compréhension du marxisme comme science.

Avec l'affirmation enthousiaste de la « pensée maotsetung » en automne 1971, désormais seule option véritablement marxiste-léniniste, la revue entame la critique virulente du « dogmatico-révisionnisme » du marxisme institutionnalisé. Les « Positions du mouvement de Juin 71 » tracent donc une ligne claire de démarcation qui, philosophiquement, se traduit par une opposition entre deux conceptions de la dialectique : le « deux fusionnent en un », conciliation révisionniste, et le « un se divise en deux » de Mao, seul principe véritablement dialectique qui maintient la contradiction. Le numéro double 48-49 de l'hiver 1972 élabore cette critique de la collusion entre dogmatisme et révisionnisme ; deux cibles sont visées, la revue *Cinéthique* en particulier et la « marxologie universitaire » en général, qui propagent ces variétés théoriques (« Le dogmatisme à la rescousse du révisionnisme », TQ48-49/72 : 180²¹¹). Les tendances mécanistes et économistes du révisionnisme font également l'objet d'une analyse plus détaillée en ce qu'elles ignorent ou méprisent respectivement la dialectique et le terrain spécifique de la lutte idéologique (TQ48-49/72 : 187ss). La revue opère donc un renversement des priorités en fonction de ses propres travaux : ce sont les articulations entre langue, idéologie, sujet et histoire qui sont, pour les telquelien, le cœur de l'interrogation. Ainsi que nous allons le voir, dans la pratique, cela revient véritablement à faire de la théorie psychanalytique la clé de voûte du matérialisme dialectique. C'est en substance ce qui transparait des déclarations de Sollers en décembre 1973 au congrès *Psychanalyse et politique* de Milan, texte publié dans le numéro 57 de 1974 (« À propos de la dialectique ») :

Le marxisme, lorsqu'il subsiste et n'est pas remplacé par un éclectisme généralisé dans les partis communistes occidentaux, se présente sous une forme marxologique universitaire, idéaliste dans la mesure où ses bases restent profondément économistes et mécanistes. Rupture entre objectif et subjectif : négation de la dialectique. Par exemple dans la théorie du « procès sans sujet » qui est, dans l'ordre de la conception marxiste-mécaniste de l'histoire, l'équivalent de la « différence » dans la conception idéaliste comme mouvement sans matière. (Sollers, TQ57/74 : 140).

Le coup de patte à l'encontre d'Althusser et Derrida réserve toute la place à Mao et Lacan. À ce stade, Sollers insiste sur l'interdépendance de la psychanalyse et du marxisme²¹² mais le pas est bel et bien engagé hors des sentiers

²¹¹ Le dogmatisme est essentiellement rattaché au stalinisme ; il est notable que *Tel Quel*, à la différence des militants maoïstes orthodoxes, n'adopte guère de position apologétique vis-à-vis de Staline. Là aussi, le contraste avec *Profil* fait ressortir la spécificité de la « pensée maotsetung » de ce milieu intellectuel français.

²¹² « L'existence du fascisme est la preuve matérielle que le marxisme *ne peut pas* se passer de la connaissance analytique. Mais cette dernière, à son tour, ne peut pas se passer du marxisme, sauf à se voir parasitée de l'influence qu'auront fatalement sur elle les différentes formes de philosophies idéalistes ou matérialistes-mécanistes. » (TQ57/74 : 141).

battus. Reste que la revue ne fait pas moins montre d'une attitude dogmatique outrancière dans cette course à la vérité scientifique et politique.

La revue danoise montre bien la position délicate des chercheurs préoccupés par le danger du dogmatisme militant mais attachés à préserver le cadre historique et sociologique de l'analyse faite par Marx dans le *Capital*. C'est à cet effet que Pittelkow souligne par exemple que sa théorie du texte relève plus spécifiquement de la « théorisation marxienne » (« marx'ske teoridannelse », Pittelkow Po19/72 : 5). Au cœur de cet équilibre précaire se tient toujours la dialectique comme condition de la scientificité marxiste. Nous avons bien vu comment l'effort de concilier la dialectique et la sémiotique aura été le cœur du projet, qu'il s'agisse de la lecture d'une dialectique au cœur de la sémantique structurale greimassienne ou du dialogisme bakhtinien. Derrida était également travaillé par les « grammatologues » ou « théoriciens du texte » de *Poetik* à partir de la dialectique et de la main qu'il tendait, avec forces précautions, dans *Positions* au sujet de points de convergence possibles entre déconstruction et matérialisme dialectique. Madsen, Pittelkow et Brandt prennent ainsi encore ensemble la défense de Derrida dans la controverse avec la rédaction de *Vindrosen* qui oppose le « vrai » marxisme dialectique et ce qu'elle appelle le « matérialisme structuraliste » anhistorique : ils y soulignent justement l'apport de la grammatologie dans la dynamisation du structuralisme et la remise en cause des catégories héritées du positivisme et de l'humanisme.

Nous avons vu précédemment que le but politique aboutit au rejet des théories qui sortent de ce cadre au nom de cette conception fidéliste de la dialectique marxiste. C'est ce qui ressort de la critique adressée par Madsen à la théorie de Kristeva, dont le caractère proprement marxiste-léniniste est mis en doute :

[...] que la théorie se déclare matérialiste dialectique ne garantit en rien qu'elle le soit – les dénominations trompeuses ont été monnaie courante ces dernières années.

[...] at teorien erklærer sig dialektisk materialistisk er ingen garanti for, at den er det – misvisende betegnelser er ret hyppige i disse år. (Madsen, Po18/72 : 204)

C'est bien le problème d'une dialectique « en général », rendue abstraite ou absolutisée, qui est au cœur des débats. Dans l'interférence ou l'homologie entre le champ scientifique et politique, et le numéro d'équilibriste entre les deux exigences qu'elle entraîne, le travail sur cette question se fixe pour but d'éviter le double écueil des déviations théoriques abstraites et de la dogmatisation militante. Néanmoins, en dernier lieu, c'est l'impératif de scientificité solidaire de la politique marxiste qui prime et finit par imposer une limite aux possibilités d'ouverture de la dialectique pour les poéticiens : celle-ci se doit de rester ancrée dans l'analyse historique et sociologique.

Ainsi, c'est l'analyse faite par Marx dans le *Capital* qui sert de cadre de référence ; c'est pour cette raison que Madsen insiste, dès 1972, sur l'analyse de la production de la valeur et de la marchandise. Ici aussi, le fondement de la « scientificité » repose moins sur des procédures et des méthodes que sur la théorie ou philosophie en général, le marxisme prenant le relais du positivisme. En effet, le « capital » n'est pas seulement concept fondamental et clé de méthodologie, il délimite également le champ d'application, à savoir le mode de production capitaliste. Pittelkow, dans « Samfundsteori og tekstteori », propose ainsi un bref paragraphe introductif intitulé « Teori og metode » pour préciser les niveaux d'analyse qu'implique cette démarche et, surtout, la conception de la méthode (Po19/72 : 5-6). Celle-ci est délibérément peu spécifique parce qu'elle découle de la conceptualisation et parce qu'elle prend les traits de la dialectique – ramenant malgré tout à l'autoconception du marxisme comme science. En effet, Pittelkow engage une discussion à l'encontre de ceux qui font de la dialectique une méthode abstraite, déracinée de toute analyse concrète de la société :

Ou bien parler d'une méthode dialectique en général est une capitulation en soi devant les conceptions bourgeoises de la science, car cela revient à considérer que le sujet de la connaissance est détaché de son objet (un exemple : être dialectique signifie en général être critique de ses hypothèses). La dialectique devient alors simplement une manière déterminée – scientifiquement particulièrement rentable – de se rapporter à n'importe quoi. Ou bien c'est l'évasion dans des notions ontologisantes sur la nature généralement dialectique de la réalité. La méthode ne peut pas être discutée indépendamment de la discipline spécifique, la nature de l'objet détermine la forme d'analyse et de production, les discussions générales sur la méthode sont des abstractions qui éloignent des exigences spécifiques de l'objet.

At tale om en dialektisk metode i almindelighed er enten i sig selv en kapitulation over for borgerlige videnskabsforestillinger, fordi det er ensbetydende med en betragtning af erkendelses subjekt løsrevet fra dens objekt (et eksempel : at være dialektisk vil sige i almindelighed at være kritisk over for sine forudsætninger). Dialektikken bliver da blot en bestemt – videnskabeligt særlig udbytelig – måde at forholde sig til hvad som helst på. Eller det er flugten ind i ontologiserende forestillinger om virkelighedens generelt dialektiske karakter. [...] metoden kan ikke diskuteres uafhængigt af det specifikke emne, objektets karakter bestemmer analyse- og fremstillingsformen, generelle methodediskussioner er abstraktioner fra de krav objektet stiller. (Pittelkow, Po19/72 : 6)

Il est ici clair que la méthode ne saurait être une procédure qui aurait une existence *a priori* de son sujet et de son objet. C'est également ce qu'affirme Carsten Thau²¹³, qui dans le même numéro inaugure un projet de recherche sur la division du travail²¹⁴ par l'article « Med-verden eller om-verden ». Il

²¹³ Formé en histoire des idées, il est *lektor* à l'école d'architecture d'Aarhus dès 1976.

²¹⁴ Trois essais étaient ici annoncés, mais seul ce texte finit par être publié dans la revue.

s'intéresse ici justement à la formulation des enjeux du matérialisme historique contre l'interprétation dogmatique, et s'emploie à cet effet à caractériser la théorie marxienne de la connaissance :

Le matérialisme dialectique n'est donc pas une méthodologie formalisée qui puisse être considérée comme une *prima philosophia* ou un système logique formel en soi. Il n'existe que de manière spécifique, reflétant l'objet dans lequel il est de son intérêt émancipateur d'intervenir.

Den dialektiske materialisme er altså ikke nogen formaliseret metodologi, der som en *prima philosophia* eller et formallogisk system kan betragtes i sig selv. Den eksisterer kun specifikt, reflekterende det objekt, som det er dens emancipative interesse at gribe ind i. (Thau, Po19/72 : 92)

La vérité se mesure dans la pratique et non de manière immanente à la théorie comme dans les sciences formelles logiques qui l'identifient à la « justesse » (« rigtighed »). La logique elle-même est historique :

Le seul a priori de la pensée dialectique est l'histoire dans laquelle nous agissons nous-mêmes et qui se constitue comme réalité vivante à travers la totalité de nos actions.

Det eneste a priori for den dialektiske tænkning er historien, som vi selv handler i og som er konstitueret som en levende realitet gennem totaliteten af vore handlinger. (Thau, Po19/72 : 92)

Cette exigence d'un ancrage historique de la dialectique est le moteur principal de la critique faite dans les pages de *Poetik* et *Kultur & klasse* de la « kapitallogik » danoise.

La dialectique « en soi » ne saurait pas non plus être la garantie de la validité ou de l'utilité politique. C'est ce que soutient Hans Erik Avlund Frandsen dans le numéro 26 de 1975, où il fait paraître son mémoire sur le « Problème de l'histoire chez Kierkegaard et le jeune Marx ». Dans la préface, il exprime en effet les difficultés qu'il y a à combiner l'engagement politique et les spécificités du travail scientifique ou universitaire ; or, il regrette plus précisément une tendance chez les intellectuels marxistes à attribuer la validité politique de tout travail universitaire en fonction soit de l'objet, soit de la méthode de l'étude. Les conséquences sont néfastes :

De cette façon, vous pouvez faire apparaître n'importe quoi comme une contribution de poids à la lutte des classes et acquérir commodément un alibi politique pour le travail que vous faites en tant qu'enseignant ou étudiant. [...] Je] suis sans doute d'avis qu'il est politiquement important de garder la tête froide et de ne pas tout mélanger, – même si en pratique la frontière peut être difficile à tracer. Si toutefois on n'essaie pas, on contribue, à ce que je vois, à un brouillage du marxisme, dont la puissance politique se réduit à une critique abstraite de tout ce qui existe entre ciel et terre.

På den måde kan man få hvad som helst til at fremstå som vægtige bidrag til klassekampen og har bekvemt skaffet sig et politisk alibi for det arbejde man udfører som lærer eller student. [... Jeg] mener nok, at det er politisk vigtigt at holde hovedet klart og indrømme hvad der er hvad, - osse selv om grænsen i praksis kan være svær at trække. Forsøger man imidlertid ikke, bidrager man, så vidt jeg kan se, til en forplumring av marxismen, hvis politiske kraft reduceres til en abstrakt kritik af alt mellem himmel og jord. (Avlund Frandsen, Po26/75 : 5)

C'est bien la possibilité de mise en pratique dans la lutte des classes qui détermine la pertinence, et découle donc d'une évaluation politique et non de critères a priori ou abstraits. Ce plaidoyer ne parvient cependant pas à sortir d'une attitude contradictoire vis-à-vis du sens de la production universitaire : demeure le problème de pertinence toujours *relative*, jamais directe, et qui témoigne d'une certaine mauvaise conscience intellectuelle liée à l'engagement dans la lutte des classes. Malgré ces difficultés, la revue maintient son cap durant la décennie 1970 : elle reste attachée à une conception historique de la dialectique au cœur de ses recherches en sociologie de la littérature, de la culture et de la connaissance. Il faut attendre les années 1980 pour que le primat de la dialectique s'efface, sans grand bruit ; néanmoins, la critique de cette dernière comme méthode ne constitue pas moins une fissure dans l'édifice.

Kod s'appuyait déjà sur la théorie continentale contre le marxisme dogmatique ignorant les spécificités des productions culturelles, comme dans les déclarations programmatiques de « Klartext » (K1/75a). Tout aussi programmatique est le texte « Talar revolutionen ? » (K1/75b : 29-30) qui conclut le premier numéro en attaquant spécifiquement ces courants dogmatiques, les maoïstes en première ligne, et leur idolâtrie naïve de tout ce qui peut être ramené à une culture prolétaire ou au peuple. Ici, Larsson et Näsholm reprennent l'opposition marxiste typique entre science et utopie, la première relevant de la dialectique, la seconde relevant de la chimère, de la non-histoire, de l'idéologie : les compréhensions caricaturales de l'art ne sont pas dialectiques (malgré l'habillage de l'opposition entre forme et fond) et les concepts des militants ne sont pas confrontés aux processus historiques. Contre cet utopisme, les deux signataires plaident en faveur d'une pratique progressive, fondée sur la patience et l'analyse critique. Dans la première partie de « Filmforskningens teori » (K2/76 : 21-24), Larsson garde ce ton très virulent à l'encontre du marxisme simplificateur, rejoignant la critique des conceptions mécanistes et économistes – critique s'appuyant sur la dialectique :

Nous éviterons ici la méthode de réduction matérialiste vulgaire par laquelle disparaissent les caractéristiques concrètes de l'individuel, les médiations entre l'être et sa manifestation, le véritable mouvement historique, et où l'idéologie se réduit à une métaphore des lois du mouvement du capital, où ce qu'on appelle le reflet entre base et superstructure, obscur et inexploré mais tenu pour acquis, est devenu un correctif factice du réductionnisme. Cette méthode [a] eu des

conséquences extrêmement tragiques sur le statut épistémologique des déterminations marxistes de l'idéologie.

Vi kommer här att undvika den vulgärmaterialistiska reduktionsmetoden där det individuellas konkreta särdrag, mellanleden mellan väsendet och uppenbarelsen, den verkliga historiska rörelsen, försvinner, där ideologin reduceras till en metafor av kapitalets rörelselagar, där den sk speglingen mellan bas och överbyggnad, oklar och outforskad men tagen för given, har blivit ett skenkorrektur till reduktionismen. Denna metod [har] fått mycket tragiska konsekvenser för den vetenskapsteoretiska statusen av marxismens bestämningar av ideologin. (K2/76 : 22)

Il maintient ainsi pour l'heure l'ambition proprement scientifique d'un marxisme au fait des théories les plus récentes des productions culturelles et pratiques signifiantes. Il adopte en outre la même attitude que les poéticiens vis-à-vis de l'application automatique et non réfléchie d'une méthode à un objet précis, en l'occurrence artistique (« Som axiomatiserad disciplin vid filmforskning är metoden förkastlig », K2/76 : 22).

Le passage à *Kris* se marque d'une opposition d'autant plus frontale aux marxistes dogmatiques que s'éloigne la conjoncture révolutionnaire. Dans le premier éditorial, Larsson revendique ainsi un programme bien spécifique : l'absence de programme préétabli. Si *Kod* était déjà marquée par son caractère expérimental, changeant voire incertain, *Kris* veut assumer pleinement une rupture permanente avec les codes établis (le jeu de mots n'est sans doute pas innocent – « Denna brist på kod, ett förväntningssystem, är inte enbart av ondo », Larsson, K5/77 : 4). C'est selon lui l'avantage de la revue comme forme fluide, intermittente, hétérogène. Le refus de la ligne éditoriale fixe se retrouve également sur le plan politique :

Bien sûr que nous avons une politique. Mais dire que nous avons la pensée critique en guise de programme ou de base théorique est aussi dénué de sens que de dire que nous avons le socialisme. Les concepts ont été dilués, ils ne prennent sens que lorsqu'ils sont appliqués. [...] Pour nous, la quasi-absence de programme est un programme. Le fugace, une forme...

Det är klart att vi har en politik. Men att säga att vi som program, eller teoretisk bas, har det kritiska tänkandet, är lika meningslöst som att säga att vi har socialismen. Begreppen har uttunnats, och får först mening när de tillämpas. [...] För oss är nästan programlösheten ett program. Det flyktiga en form... (K5/77 : 4)

Les concepts en crise perdent leur sens et se diluent quand ils sont transformés en propriétés ou choses en soi – au contraire, ils doivent être employés, mis en œuvre, travaillés ; or, Larsson prend la « pensée critique » et le « socialisme » comme exemple de tels concepts réifiés. La dernière phrase du texte insiste sur le rapport dialectique, interne-externe, de la critique à la totalité sociale. Si la société bourgeoise n'échappe pas aux rapports de domination,

elle permet l'existence de revues critiques, de « petits espaces de liberté provisoire de pensée » (« små sammanhang av en provisorisk tankens frihet », K5/77 : 4).

Un même positionnement se retrouve sous la plume de Melberg qui reste le membre le plus attaché au corpus marxiste et à l'engagement de la recherche. Ainsi, dans l'éditorial du numéro double 7-8, il revient sur la multiplicité des « crises » dans le discours quotidien, et plus particulièrement sur celle du marxisme et des marxistes, prenant la parole à la première personne du pluriel :

Nous qui avons vécu avec le marxisme dans les années 1970 avons participé à un développement où nous étions convaincus dès le début mais où nous sommes devenus de plus en plus incertains quant à savoir ce que le marxisme englobait réellement et où il menait.

Vi som levtt med marxismen genom 70-talet har deltagit i en utveckling där vi från början varit övertygade men där vi blivit alltmer osäkra på vad marxismen egentligen omfattar och vart den leder. (Melberg, K7-8/78 : 4)

Pour lui, cette question de savoir où mène le marxisme se fait d'autant plus aiguë qu'il est devenu l'instrument de légitimation de la répression et de la dictature et que de nombreux groupuscules comme les maoïstes ont renoncé à toute indépendance critique face au pouvoir chinois et sombré dans les fantasmes de guerre mondiale. Melberg veut opposer à ce marxisme dogmatique un autre marxisme comme « savoir révolutionnaire sur la société et les êtres humains » (« revolutionär lära om samhälle och människor », K7-8/78 : 4) qui reste philosophique et émancipateur. Pour *Kris* aussi, il va s'agir de faire une appropriation critique de la dialectique contre les dogmatismes.

Critiques et mutations de la dialectique

Les luttes théoriques au nom de la dialectique vont bon train. Pour le *Tel Quel* des années 1960, il s'agit d'arracher la dialectique à l'idéalisme métaphysique hégélien à la suite d'Althusser, de Lénine et Mao sur la base du matérialisme dialectique ; le travail est d'autre part nourri de la philosophie de Bataille et, pour un certain temps, de Derrida, pour lesquels la dialectique ne saurait s'arrêter dans une positivité-identité métaphysique. Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, les essais de Sollers et de Kristeva montrent bien comment la revue s'efforce également, au tournant de la décennie 1970, et surtout après la rupture de 1971, d'ancrer la dialectique dans un matérialisme interprété avec la psychanalyse. « Matière, sens, dialectique » vise à réaliser cet ancrage en faisant de la logique dialectique une logique de « l'hétérogénéité » ; Kristeva fonde précisément son projet de gnoséologie matérialiste sur la dialectique de la logique formelle et de son négatif, la matière (Kristeva, TQ44/71 : 20). Or,

plus que de simplement donner une base matérialiste, la psychanalyse devient la clé de voûte de la dialectique :

La logique dialectique matérialiste ne saurait exister sans l'« intervention constitutive » de la *psychanalyse*. [...] Elle est une « logique psychanalytique » au sens où [...] la psychanalyse pose la production du sens à partir de son hétérogène : la matière. Manquer la psychanalyse revient donc à manquer la logique dialectique et c'est précisément ce qui arrive au marxisme dogmatisé qui confond – pour les effacer – logique dialectique et gnoséologie matérialiste (au sens de théorie de la *connaissance*). (TQ44/71 : 21)

À la suite de quoi Kristeva propose de poser la question de la dialectique non dans la « spéculation philosophique proprement dite » mais dans une théorie du langage et dans la pratique du langage poétique, et non du langage strictement conceptuel.

Le glissement hors de la dialectique s'effectue très progressivement par une mutation de la base conceptuelle. Dans « Le sujet en procès », Kristeva explicite un autre remplacement terminologique : le terme de *négativité* est écarté au profit de ceux de *dépense* ou de *rejet* (« plus adéquats à spécifier ce mouvement des contradictions matérielles qui engendrent la fonction sémiotique », TQ52/72 : 19) qu'elle conceptualise ici. Dans ce texte apparaît également comment cette position sur la dialectique soutient la critique que la revue fait du marxisme « traditionnel ». Ainsi, Kristeva constate que ce dernier, ne retenant que la conception unaire du sujet constitué, a manqué le moment négatif de la dialectique qui dissout l'unité « pour ne garder qu'une négativité déjà réifiée sous l'aspect du "rapport social" » (TQ52/72 : 14)²¹⁵. Ce que Kristeva vise comme le procès de la signifiante au niveau de l'expérience individuelle, recueilli dans des pratiques comme l'art, a donc été bloqué, ignoré et, par là, coupé des mouvements de transformation sociale. Le projet est donc bien de réintroduire la contradiction hétérogène dans une idéologie portant la transformation sociale :

Si la contradiction hétérogène devait, pour se réaliser comme telle, accepter des arrêts, des stases symboliques, ceux-ci devraient être pris à la pratique et au discours révolutionnaire qui ébranlent la société contemporaine. (TQ53/72 : 37).

Faute de cette intégration, la théorie marxiste se dévoie. À partir du milieu de la décennie, notamment après le retour de Chine, la critique s'élargit à toute position marxiste ou de gauche dans son entier. Dans le premier éditorial de 1975, la revue alerte ainsi sur les impasses de « la gauche » face aux forces

²¹⁵ Kristeva revient plus en détail sur la tension entre dialectique et sujet de Hegel à Feuerbach puis Marx, expliquant pourquoi le marxisme hérite d'un humanisme (ou d'un « anthropomorphisme » du sujet) feuerbachien.

réactionnaires ou fascistes faisant leur retour²¹⁶. Dans un article double intitulé « L’impasse du marxisme sur le langage » (TQ68/76 & 69/77), J.-L. Houdebine fait encore un bilan des carences théoriques des partis et mouvements politiques se réclamant du marxisme, s’engouffrant dans le mécanisme fautive de pensée dialectique du sujet, du langage et de l’idéologie. Dans le cas de *Tel Quel*, le travail critique sur la dialectique passe ainsi par la psychanalyse reformulant un marxisme-léninisme hétérodoxe ; il est donc déjà achevé au moment de la sortie pure et simple du marxisme dont nous pouvons établir, a posteriori, qu’il a préparé le terrain. Les déclarations rétrospectives d’un Solers marquent également cette continuité. Ainsi, dans « Pourquoi j’ai été chinois » (TQ88/81), il revient sur le travail de la dialectique qui s’est effectué après 1968, notamment avec son *Sur le matérialisme* :

En poussant les choses dans le sens d’une étude approfondie de la tradition matérialiste et d’autre part du côté d’un approfondissement de la dialectique, en grattant ça vraiment à fond, je me suis rendu compte que le marxisme était un ensemble d’axiomes vides qui ne produisait pas la compréhension de la base même sur laquelle il avait été édifié. (TQ88/81 : 17)

Il insiste en revanche sur la référence maintenue à Freud et Lacan dans la conjonction telquelienne du structuralisme et du maoïsme comme révolte contre celle de l’humanisme et du marxisme des partis occidentaux (TQ88/81 : 18).

Les éditoriaux de *Kris* permettent de mesurer le maintien de la référence à la dialectique pour définir une position critique contre ses concurrents à gauche. Dans le deuxième éditorial, Larsson veut défendre toute activité théorique ou artistique, même non directement liée à la pratique instrumentale militante. Reprenant le vocabulaire hégélien, il décrit la pensée comme ce qui est « négation de la présence » (« det närvarandes negation ») ou représentation qui n’est pas identique à la situation (par opposition à la simple perception) où elle s’ancre : la pensée est caractéristique de l’être humain en tant que « capacité de se représenter, d’écrire de la fiction, de construire des utopies », autant de formes de transgression momentanée de la réalité sociale dont elles sont issues :

La pensée, la capacité d’imaginer, d’écrire des fictions, de faire des utopies, est quelque chose de spécifique à l’espèce humaine. Nous voulons dire que la fiction elle-même, quelle que soit l’expression qu’elle prend, est en même temps porteuse d’une promesse, et en ce sens (ne serait-ce que pour une seconde) elle transcende la contrainte sociale qui domine le destinataire, en même temps qu’elle se fonde toujours, en un certain sens, sur les normes et les conventions sociales, et en ce sens elle adapte ou ramène de force son destinataire dans ces situations de contrainte dont elle vient de le détacher. C’est précisément parce

²¹⁶ « si la gauche continue à interpréter l’histoire selon un schéma économiste et mécaniste, sans la psychanalyse (ou avec une psychanalyse « universalisée »), alors elle sera de plus en plus aveugle » (TQ61/75 : 4).

que l'énoncé fictif ne peut jamais se garantir d'être ni un éternel rebelle ni un éternel gardien de prison, qu'une destruction iconoclaste des représentations sédimentées dans l'histoire est vouée à l'échec et dévastatrice à long terme. [...] Il est donc légitime pour un intellectuel de traiter de sujets qui ne le concernent pas directement en période de crise politique et économique.

Tänkandet, förmågan att föreställa sig, skriva fiktion, göra utopier, är något artspecifikt för människan. Vi menar att fiktionen i sig självt, vilket uttryck den än tar sig, samtidigt bär ett löfte, och överskrider i den meningen (om än bara för en sekund) det samhälleliga tvång som behärskar mottagaren, samtidigt som den alltid i viss mening baseras på normer och sociala överenskommelser, och därigenom anpassar och intrugar samma mottagare det tvångssammanhang den lösgjort den ifrån. Just genom att den fiktiva utsagan aldrig kan garanteras att vara varken evig rebell eller evig fångvaktare, blir ett ikonoklastiskt krossande av de föreställningar som gjorts av skikt historien dömt till undergång, i längden förödande. [...] Det är alltså legitimt för en intellektuell att under en politisk och ekonomisk kris behandla frågor som inte direkt berör den. (K6/77 : 5)

De ce point de vue, l'artiste et l'intellectuel semblent pouvoir jouer des rôles similaires. Pensée et fiction partagent selon Larsson une position commune entre utopie et société, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la société, dans le mouvement dialectique de la critique. Il y a là une dynamique utopique qui s'oppose à l'utopie statique, dogmatique, de la révolution :

L'idée qu'un jour, après une future révolution d'Octobre, nous serons complètement différents, que nous serons autres ou que nous retrouverons peut-être notre véritable identité lorsque la production de biens cessera, cette idée ressemble beaucoup à l'idée religieuse selon laquelle, après les feux du purgatoire, nous serons libérés du péché et, comme les anges, nous mouvrons dans un monde sans entraves.

Föreställningen om att vi en gång, efter en framtida oktoberrevolution, kommer att vara fullständigt annorlunda, att man då varuproduktionen upphör blir en annan, eller kanske återfår sin verkliga identitet, har stora likheter med den religiösa föreställningen om att vi efter en renande skärseld plötsligt är utan synd och som änglar rör oss i ett tillstånd utan motsättningar. (K6/77 : 6)

Le parallèle tracé avec le Salut religieux fait la critique des tendances millénaristes du marxisme, les visions du stade ultime de l'histoire et les justifications de la violence comme « purificatrice ». Au contraire, la pensée, dans son mouvement, doit accompagner la fiction et en garantir la spécificité utopique : entièrement absorbé dans la sphère de l'économie et du travail, l'art serait quant à lui asphyxié. Préserver les spécificités de ce travail est donc la condition d'un potentiel critique ou contestataire :

Mais l'une des réponses est que nous n'acceptons pas d'être anesthésiés par l'évidence et l'absence d'équivoque des applications mécaniques de la théorie de Marx, que nous ne marchandons pas et ne cédon pas à la pression de rejoindre les tigres de papier du public littéraire, [...] bref que nous pouvons nous

permettre de nous tenir en dehors un moment, pour atteindre enfin le cœur de la chose.

Men ett av svaren är att vi inte accepterar och sövs av det entydiga och självklara i de mekaniska tillämpningarna av Marx' teoribildning, att vi inte köpslår och trängs för att bli en av den litterära offentlighetens paperstigrar, [...] kort sagt att vi har råd att ett tag befinna oss utanför, för att en gång beröra sakens innersta kärna. (K6/77: 6)

La dialectique défendue ici s'oppose toujours à sa réduction à une méthode « mécaniste » militante, théorie réifiée et érigée en dogme.

Le numéro 20-21 de 1981 consacré à Hegel fait converger plusieurs fils rouges du projet de *Kris*. D'une part, il est question de jeter la lumière sur un pilier de la philosophie européenne somme toute ignoré par la tradition suédoise. L'éditorial se repenche ainsi sur la maigre réception qui est faite de Hegel au XIX^e du fait de la prépondérance de la philosophie d'Uppsala, et en particulier l'idéalisme rationnel de Christopher J. Boström²¹⁷. Ce retour au passé met en perspective une critique maintenue du positivisme fondamental de la philosophie suédoise, qui s'est désintéressée de toute la tradition dialectique au nom du caractère soi-disant anti-scientifique de cette dernière. De fait, si l'eau a coulé sous les ponts depuis Boström, l'historiographie philosophique suédoise de la seconde moitié du XX^e siècle maintient cette conception simpliste du fait de son propre scientisme et empirisme²¹⁸. Le geste de *Kris* vise donc à rétablir un dialogue entre deux tendances faussement opposées en

²¹⁷ S'il y a bien eu des hégéliens nordiques, comme le Norvégien Marcus Monrad et le Suédois Johan Borelius, ils ont dans l'ensemble échoué à développer une philosophie dialectique en Scandinavie (Heidegren 2010 : 96ss).

²¹⁸ *L'Histoire de la philosophie (Filosofins historia)* écrite par Anders Wedberg, élève de Hägerström et professeur de philosophie théorique à Stockholm, est particulièrement en ligne de mire ici : « A l'étranger, malheureusement, le manque de philosophes suédois a permis à l'hégélianisme de survivre dans diverses "directions modernes" suspectes [psychanalyse, marxisme et existentialisme]. Bien sûr, quelque chose d'autre a été ajouté après Boström [...] ; ainsi toute la tradition dite analytique, au sein de laquelle Carnap qualifiait de "dénudées de sens" les affirmations qui ne peuvent remonter à des propositions empiriquement vérifiables et dans laquelle Popper désignait toute pensée de la "totalité" hostile à la "société ouverte". Wedberg n'a donc aucun mal à prendre ses distances au nom de la science ; et Boström tout aussi facilement, parce qu'avec la science il entendait élever la philosophie du "sensualisme" et de l'"athéisme" de Hegel. Les raisons invoquées varient donc, mais la distanciation au nom de la science persiste » (« Utomlands har beklagligt nog avsaknaden av svenska filosofer lett till att hegelianismen kunnat leva kvar i olika suspekta "moderna riktningar" [psykoanalysen, marxismen och existentialismen]. Annat har förstås tillkommit efter Boström [...] ; sålunda hela den s k analytiska traditionen, där Carnap gav stämpeln "meningslös" åt påståenden, som icke kan återföras på empiriskt verifierbara satsar och där Popper utnämnde varje tanke om "totalitet" till fientlighet mot "öppna samhället". Wedberg har därför inte svårt att ta avstånd i vetenskapens namn; och Boström hade det lika lätt, eftersom han med vetenskapen menade sig höja filosofin från Hegels "sensualism" och "ateism". Angivna skäl varierar således men avståndstagandet i vetenskapens namn består », K20-21/81 . 5).

soulignant l'apport de la philosophie de Hegel à la question de la science. La traduction de l'introduction à la *Phénoménologie de l'esprit* est ainsi une invitation à relire un texte (caractérisé de « bildningsroman », roman de formation) réfléchissant le chemin de la conscience immédiate vers la connaissance.

La perspective n'est cependant, à ce stade, plus celle de la philosophie marxiste. En effet, l'essentiel du numéro se propose de focaliser sur le rapport entre particulier et général, entre individu, société et État. L'éditorial comporte une caractérisation piquante du philosophe allemand et de son projet : "antiutopikern Hegels immanenta utopi" (coll., K20-21/81 : 4). Cette « utopie immanente » est celle d'une liberté du sujet qui ne peut se réaliser qu'à l'intérieur d'un système social, de même que le singulier doit toujours se ranger sous l'aune du général. Il n'en reste pas moins que cette immanence est prise dans un système qui repose sur une téléologie : en ce sens, *Kris* propose la traduction d'extraits du *Glas* de Derrida, paru en France en 1974. La lecture derridienne, faisant jouer l'écriture des textes sur la dialectique, fait ressortir la négativité que le système peine à contenir. La revue fait bien état à la fois de la tradition philosophique et de ses dépassements contemporains sans la réduire à ses enjeux politiques.

Dialectique et histoire

La confrontation la plus intense autour de la dialectique se place naturellement sur le terrain de l'histoire comme cadre de la science marxiste, comme nous avons pu le voir dans certains des débats ci-dessus. Il s'agit de revenir plus en détail sur ces affrontements.

L'exemple de *Tel Quel* a montré précédemment comment la reformulation du matérialisme historique sur la base psychanalytique et l'opposition marquée au réductionnisme socio-économique l'exposent à la critique des marxistes contre l'abstraction structurale – plus particulièrement quant à la question des classes. Les analyses plus concrètes, comme celle que Kristeva fait de la société française au XIX^e siècle dans *La Révolution du langage poétique*, peinent à convaincre les défenseurs d'un historicisme strict. Là aussi, il faut remonter au moment althusserien de la décennie 1960 où la structure et le marxisme semblaient ce rejoindre. Dans « L'objet du "Capital" » (*Lire le Capital*), Althusser fait ressortir la différence entre l'historicisme hégélien et celui de Marx. Chez Hegel, le temps historique est caractérisé par la continuité homogène (permettant une périodisation) et la contemporanéité (« tous les éléments du tout coexistent toujours dans le même temps, dans le même présent », tous étant rapportés à l'essence du concept à un moment précis de la dialectique, Althusser 2014 : 277). Cette conception unitaire, qui se maintient encore bien après Hegel (à l'exemple de l'opposition entre synchronie et diachronie), est pour Althusser héritée d'une conception empiriste du temps

qu'une approche structurale devrait permettre de combattre²¹⁹. Ainsi, il s'agit de partir de la structure complexe de la totalité sociale, avec ses niveaux différenciés et hiérarchisés, et non de la succession temporelle empirique : le temps de l'histoire ne peut plus être le temps continu et homogène, chaque niveau ayant son temps propre et relativement autonome, et chaque histoire demandant construction de son concept spécifique de temps et d'événements (2014 : 282ss). *L'Histoire de la folie* de Foucault est ici prise comme un exemple de cette démarche non-empirique qui effectue ce travail conceptuel. À la suite de ces analyses, Althusser discute, contre la tradition marxiste, et notamment la lecture de Gramsci, du statut du marxisme comme « historicisme absolu », argument qu'il refuse en démontrant que cette compréhension impliquerait une retombée dans les présupposés métaphysiques de l'histoire homogène et continue.

Dans le cadre de cette conception structurale et différentielle de l'histoire, *Tel Quel* entreprend, bien entendu, de creuser avant tout l'histoire des pratiques textuelles ou de l'écriture qui l'intéresse au plus haut point – cette histoire au sein de laquelle les figures de Mallarmé et Lautréamont ont initié un moment révolutionnaire à poursuivre. Or l'histoire textuelle de la revue dans les années 1960 se situe tout autant dans le sillage des recherches de Barthes et de la philosophie de Derrida : il ne s'agit pas de l'histoire linéaire mais du volume de l'écriture généralisée, de l'espace plutôt que du temps. Faye, Baudry et Sollers proposent de nombreux essais sur cette idée. Sollers met particulièrement en avant le concept d'« histoire monumentale » dans son « Programme » de 1967 :

II.1 [La théorie de l'écriture] entraîne la constitution d'un champ historique qui rompt avec la pseudo-continuité de toute « histoire de la littérature » fondée sur une pensée spéculative méconnaissant l'économie écrite comme détermination a priori de toute pensée. [...]

III LA THEORIE DE L'HISTOIRE DE L'ECRITURE TEXTUELLE PEUT ÊTRE APPELÉE « HISTOIRE MONUMENTALE » DANS LA MESURE OÙ ELLE « FAIT FOND » DE FACON LITTÉRALE, PAR RAPPORT À UNE HISTOIRE « CURSIVE », FIGURÉE (TÉLÉOLOGIQUE), AYANT SERVI À CONSTITUER EN LE DISSIMULANT UN ESPACE ÉCRIT/EXTÉRIEUR. (TQ31/67 : 3-7)

Cette remise en cause de l'histoire littéraire suit le même mouvement que l'histoire de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme, où l'écriture est à la fois le refoulé et le principe moteur. L'histoire établie doit être comprise comme une écriture idéologique, portant le nom de sa restriction métaphysique, la « littérature », oubliant la pratique même de l'écriture. L'histoire « monumentale », elle, intègre l'hétérogénéité des textes, des langues, des cultures ou encore des durées : théorie des structures qui ne s'illusionne pas sur

²¹⁹ À ce titre, il s'intéresse aux efforts de l'École des Annales. (Althusser 2014 : 279)

les objets finis ou les sujets. Dans « Survol / Rapports (blocs) / Conflit », Sollers rattache également le projet d'une histoire textuelle aux travaux de Foucault qui définit les discours comme pratiques articulées aux autres et ouvre le champ d'une histoire générale (et non globale, c'est-à-dire unifiée sous un même principe) ; néanmoins, Sollers ajoute que ces travaux sont « dépassés » au sens où ils s'arrêtent aux « choses dites » sans penser leur rapport aux « choses écrites » (TQ36/69 : 7). C'est pour pallier ce manque qu'intervient la philosophie de Derrida et la théorie du texte.

Le recueil de la *Théorie d'ensemble* rappelle bien les principes et les buts de la refonte théorique de l'écriture, et ce dès l'introduction « Division de l'ensemble » où, par le biais d'une citation de Barthes, l'Histoire est définie comme « jeu de structures », comme écriture elle-même²²⁰. La citation est tirée de « Drame, poème, roman », étude consacrée à *Drame* de Sollers – et, de fait, les textes de ce dernier, aussi bien *Drame* que *Nombres*, qui sont conçus comme les produits de cette pratique avant-gardiste de l'écriture et présentés comme tels par le cadre théorique ou le commentaire, exposent cette théorie comme histoire monumentale. Kristeva emploie également ces termes dans sa lecture de *Nombres* (« L'engendrement... »), en l'éclairant de son propre concept de géno-texte : la matrice infinie fait apparaître, dissipant le Sens et en le ramenant au statut de simple effet, « l'Histoire textuelle, monumentale, la signifiante plurale effervescente dans “les milliards de récits en train de se dérouler” » (TQ37/69 : 55) ; de même, le motif du « saut » de l'infinité à la formule, de l'engendrement au produit, permet de comprendre cette histoire qui « peut se faire parler non plus comme une marche indéfinie, mais comme des blocs imbriqués et superposés : une “histoire monumentale” devenue pour la première fois pensable à partir d'une pratique du texte » (TQ38/69 : 60).

La conceptualisation s'infléchit au tournant de la décennie 1970 alors que s'accroît la réflexion sur le matérialisme : la notion de « processus objectif » de la lutte des classes passe sur le devant de la scène. Dans l'entretien livré en juin 1971 à Houdebine et Scarpetta, republié dans *Positions*, Derrida tient encore pour possible un projet d'analyse grammatologique de l'histoire matérialiste mécaniste et linéaire qui pourrait rejoindre les travaux althussériens et telquelien²²¹. Il n'avait pas manqué de se heurter aux critiques des marxistes qui en faisaient des lectures trop rapides, ainsi qu'il explique dans cet échange (1972 : 67ss). Son soutien n'est cependant plus désiré après le changement de

²²⁰ « L'Histoire elle-même est de moins en moins conçue comme un système monolithique de déterminations, on sait bien, on sait de plus en plus qu'elle est, tout comme le langage, un jeu de structures, dont l'indépendance respective peut être poussée beaucoup plus loin qu'on ne croyait : l'Histoire est elle aussi une écriture. » (« Division de l'ensemble », 1968 : 9).

²²¹ « Toute la critique si nécessaire qu'Althusser a proposée du concept “hégélien” d'histoire et de la notion de totalité expressive, etc., vise à montrer qu'il n'y a pas une seule histoire, une histoire générale mais des histoires différentes dans leur type, leur rythme, leur mode d'inscription, histoires décalées, différenciées, etc. À cela, comme au concept d'histoire que Sollers appelle “monumental”, j'ai toujours souscrit. » (1972 : 79).

cap de la revue – prise de distance contemporaine de celle d’Althusser ; le fruit de cette convergence se maintient, nous l’avons vu, parmi les « théoriciens du texte » de *Poetik* jusqu’à la scission au sein de la rédaction.

Une autre étape dans cette aventure théorique de la revue a lieu avec le transfert de l’analyse matérialiste à la psychanalyse, avec pour seules références, celles à Marx et Mao. Avec la sortie complète du marxisme, la revue attaque violemment le réductionnisme historiographique de ce dernier. En novembre 1975, à Milan, Sollers constate que le marxisme est une

[...] religion de l’Histoire réduite à des stéréotypes du pouvoir en Russie et branchée sur une culture discordante d’avec la nôtre en Chine. (Sollers, « Introduction », TQ65/76 : 16)

Le marxisme est pour lui un bloc foncièrement monolithique, reconduisant la métaphysique religieuse. En 1977, dans leur entretien qui ouvre le grand numéro sur les États-Unis, Sollers, Kristeva et Pleynet font de ces derniers le nouveau lieu, après la Chine, où l’histoire manifeste ses ruptures et son hétérogénéité : pour Kristeva, l’histoire y est en effet dédoublée entre le temps des rapports de production et la multiplicité des temporalités culturelles impliquée par le mélange des populations – et ce malgré une « contamination » des intellectuels et universitaires américains par le marxisme venu d’Europe²²² ! Au tout début de la décennie encore, un bilan sévère est dressé par Jean-Marie Benoist²²³ (« Une nouvelle critique de la raison pratique ? », TQ85/80). Ici, il ne s’agit plus seulement de marxisme : la critique porte sur toute philosophie de l’histoire. En effet, ces philosophies, quelles qu’elles soient, sont décrites comme nécessairement unitaires, reconduisant la philosophie de l’Identité hégélienne malgré les habillages matérialistes ; elles sont encore ethnocentristes et universalistes, ignorant les discontinuités et l’altérité, et enfin, irréductiblement linéaires et téléologiques, y compris chez Althusser pour qui la « coupure » aura fait malgré tout office de « clef universelle d’un *explicans* passe-partout » (TQ85/80 : 66). Contre cet historisme, dont le stalinisme a montré les dévoiements totalitaristes, prévalent la « dissidence », posture adoptée par les telqueliens dès 1977, l’appel à « la liberté, la loi et surtout la singularité ».

²²² « [...] j’ai l’impression que cette rationalité linéaire et trop dogmatiquement marxiste reste, grâce à la temporalité américaine dédoublée dont je parle, confinée dans un cadre restreint. Le “double fond” culturel, technique, religieux et tellement multiple, bariolé et violent que la non-vérité qu’il peut y avoir dans un évolutionnisme linéarisant ou avec les airs gratifiants et populistes du marxisme dogmatique, ne me semble pas pouvoir s’étendre » (« Pourquoi les États-Unis ? », TQ71-73 : 6).

²²³ Écrivain et philosophe, ancien étudiant de la rue d’Ulm, il a été assistant de Lévi-Strauss au Collège de France. Certaines collaborations de Kristeva à ce séminaire anthropologique sont publiées dans *Tel Quel*. Nous retrouverons son nom par la suite car il a été proche du mouvement des « Nouveaux philosophes » et lié aux milieux et réseaux de droite chrétienne et nationaliste.

Malgré les changements de coloration qu'elle lui donne en suivant l'évolution du climat politique, et les changements de source d'emprunts théoriques, la revue garde sa matrice conceptuelle. En cette même année 1980, B. Sichère propose une relecture de Foucault et de ce que ses travaux philosophiques sur les formations discursives enseignent sur l'histoire (« L'autre histoire : à partir de Michel Foucault », TQ86/80). Il salue ainsi le moment fondamental que représente *L'Histoire de la folie* qui interroge l'histoire de la raison occidentale, se définissant contre la « folie », son autre qui la menace, histoire du logos qui est en fait logos, ce par quoi le logos s'institue en histoire (TQ86/80 : 77). Il y a là pour Sichère une analyse cruciale qui s'oppose radicalement à toute dialectique de l'histoire car il ne s'agit plus d'un Autre à réintégrer dans une unité mais une véritable division, une résistance²²⁴. L'évolution de la recherche de Foucault est par la suite dirigée non plus vers la division de l'unité dans le Même et son Autre, mais vers la multipolarité, la multiplicité des pouvoirs et des forces ; à partir de ce point, Sichère entame le deuxième mouvement de sa lecture, où il reproche à Foucault l'abandon de la dialectique non plus tant du point de vue de la raison historique, qui est liquidée, mais entendue comme l'hétérogène et le procès illimité du sujet (TQ86/80 : 91). Une fois de plus, le marxisme est définitivement condamné comme l'un des dangereux avatars de cette raison dialectique qui vise le pouvoir²²⁵. Ainsi, Sichère relève l'ambiguïté fondamentale de l'analyse de *L'Histoire de la folie* comme histoire du logos, ambiguïté où se superposent deux niveaux à distinguer : d'un côté le partage de la raison et de la folie, avec les enjeux de pouvoir qu'il implique, et de l'autre la question des limites indépassables, de la Loi symbolique posée par Lacan, par laquelle l'être humain est constitué comme sujet – non plus question de pouvoir mais d'Interdit (TQ86/80 : 84ss). Il est tentant de voir que la question de l'histoire n'aura jamais été que secondaire pour la revue qui se passionne pour les structures derrière cet écran.

Une fois que la ligne marxiste a écarté les théoriciens du texte dans *Poetik* et *Kultur & Klasse*, la théorie de l'histoire est le plus souvent intégrée dans la réflexion générale sur le rapport structural des représentations ou de la culture au mode de production. Nous pouvons cependant lire des éléments de controverse internes au marxisme. Dans le numéro 19 « Samfundsteori og

²²⁴ « On peut, donc, parler d'un "avant l'histoire" en disant quelque chose, puisque l'Histoire n'est elle-même qu'un mode arbitraire du penser et du fonder, qui s'avère et culmine dans la spéculation dialectique de Hegel, dans l'hypostase du "savoir absolu" comme "dernier mot de l'histoire". Le coup de force de *L'Histoire de la folie* est un coup de force contre la raison dialectique » (TQ86/80 : 79).

²²⁵ « C'est bien, autour de nous, une certaine pensée de l'histoire qui se trouve en crise, comme un dernier avatar de cette longue histoire de la ratio occidentale, une certaine pensée du « monde » comme objet de maîtrise, terrain de manipulation et champ de forces à approprier ». En note : « Ce qui ne veut pas dire que cette ratio ne s'étend pas géographiquement au-delà de la zone appelée Occident, qu'en particulier, par le biais de la doctrine marxiste, elle n'ait pas envahi l'Asie, où elle a dû cohabiter avec des formes de pensée hétérogène » (TQ86/80 : 94).

tekstteori » de 1972, Carsten Thau problématise le rapport de la conscience subjective, délaissée par les conceptions « mécanistes-téléologiques », au processus historique objectif – rapport lui-même inscrit dans l’histoire et soumis au changement, sans quoi il n’y aurait pas de pratique politique possible où les sujets pourraient agir consciemment (Po19/72 : 75-6). Si les concepts marxiens, tels que la « production », ont un moment nécessairement abstrait, comme catégories descriptives générales, il importe de ne pas les laisser occulter les différences spécifiques de leurs réalisations historiques, sous peine de retomber dans le piège eschatologique qui est celui de l’historiographie bourgeoise (à l’image de la philosophie de Hegel ou de l’économie politique classique). Ainsi :

Que le matérialisme historique n’est donc pas une doctrine évolutionniste du développement de l’histoire s’avère alors de deux façons. Premièrement, dans la mesure où il est possible d’avoir accès à l’histoire, c’est par la reconstruction des éléments de base aux stades historiques antérieurs, à l’aide des formes développées de la société capitaliste. Deuxièmement, dans la mesure où les formes antérieures ont été absorbées dans la société capitaliste, en tant que moments de celle-ci, elles sont « dépassées », reproduites à un niveau essentiellement différent. On ne peut donc que difficilement atteindre une réelle clarté quant aux époques passées, on ne peut avant tout comprendre que des ébauches dont l’horizon est la production marchande capitaliste [...].

At den historiske materialisme således ikke er nogen doktriner evolutionistisk lære om historiens udvikling viser sig da på to leder. For det første, i det omfang vi overhovedet har tilgang til historien er det gennem rekonstruktionen af ansatserne på tidligere trin af historien ved hjælp af de udviklede former i det kapitalistiske samfund. For det andet, i det omfang tidligere former er indoptaget i det kapitalistiske samfund, som momenter af dette, er de ”ophævet”, reproduceret på et væsensforskelligt niveau. Til virkelig klarhed over forgangne epoker kan vi derfor næppe nå, hvad vi kan forstå er fremfor alt de antydninger, der peger frem mod den kapitalistiske vareproduktion [...]. (Po19/72 : 89)

La succession historique des formes économiques apparaît toujours en fonction de la structure du point d’observation, qui est le mode de production capitaliste.

Ces principes nous semblent fondamentaux dans la critique que la revue fait non pas simplement de la sémiotique, mais bien des autres théories marxistes de l’histoire. En 1974, ils sont au cœur d’une discussion entre Preben Kaarsholm et Ralf Pittelkow au sujet de la théorie althussérienne. En effet, dans le numéro 22, Kaarsholm pose la question d’une théorie de l’histoire, de ses lois et de ce qui lui donne sens, comme condition nécessaire pour comprendre la permanence des représentations dans le temps²²⁶. Voulant

²²⁶ À cet effet, il prend appui sur le *Robinson Crusoe* de Defoe, lisant le texte comme dépositaire des contradictions non seulement de l’époque de sa rédaction (i.e. le passage du féodalisme au

interroger, sur la base matérialiste, la dynamique historique, ce qui dans le passé contient en germe les éléments du présent, il constate les insuffisances de la théorie : aussi bien chez Staline que chez les althussériens (nommément Balibar dans son texte de *Lire le Capital*), la périodisation et l'analyse de la dynamique reposent sur des concepts abstraits de leur propre historicité ; en l'occurrence, les althussériens posent comme moments toujours donnés les catégories d' « économique », « politique » et « idéologique » – catégories philosophiques qui marquent une régression par rapport à la critique radicale de Marx vis-à-vis de la philosophie (Po22/74 : 78). Pittelkow réagit à la lecture de Kaarsholm qu'il juge superficielle : les contenus de ces catégories n'ont pas de définitions uniques ou homogènes, pas plus que ne le sont leurs différentes articulations dans le temps, elles ne décrivent donc rien de supra-historique (Pittelkow, « Nogle kommentarer », Po22/74). Toutes les catégories doivent pouvoir atteindre un niveau d'abstraction pour produire un effet de connaissance, à condition de toujours être ramenées à leurs déterminations historiques particulières. Kaarsholm revient cependant à la charge dans un second article portant sur les travaux du marxiste britannique George D. Thompson sur la Grèce antique, travaux qui exemplifient le problème de l'analyse des productions artistiques des époques pré-capitalistes – ou des modes de production non occidentaux.

Dans un texte de 1975, mais publié deux ans plus tard, Madsen revient sur l'essor théorique global qui s'est fait à partir des relectures de Marx en Europe de l'Ouest durant les années 1960 (« Historie og ideologi », KK31/1977). Or, cet essor théorique est resté essentiellement coupé des mouvements et des organisations traditionnels – coupure rendue nécessaire pour assurer une prise de distance critique, mais qui a mené à une isolation intellectuelle : c'est pour lui aussi bien le cas de la méthode ouest-allemande d'analyse des lois du capital que de l'althussérisme qui aura, malgré les tentatives de penser la complexité, échoué dans la même « abstraction universitaire²²⁷ » (KK31/1977 : 67). Madsen préconise au contraire le retour à une méthode historique plus rigoureusement attachée à la compréhension des paramètres spécifiques à chaque pays ou société : l'analyse que Marx a faite de l'Angleterre ne saurait ainsi être directement applicable à aucun autre pays :

Il est ici encore question de la contradiction entre l'analyse générale du capital et l'analyse historique concrète, et encore une fois il est crucial de ne pas faire

capitalisme), mais également des éléments en germe du capitalisme en général, tel qu'arrivé à maturité (Po22/74 : 76).

²²⁷ La critique va même plus loin : « L'action d'Althusser dans le rôle de gendarme de la théorie (ou de la philosophie) marxiste pure face aux dérives polluantes est, bien sûr, un symptôme de plus de la position problématique de l'intelligentsia marxiste *malgré* l'intensification de la lutte des classes » (« Althussers virksomhed som den rene marxistiske teorier (eller filosofier) politibetjent over for forurenende afvigelse er naturligvis endnu et symptom på den marxistiske intelligentsias problematiske stilling *trods* klassekampssvinget », KK31/1977 : 67).

une projection immédiate de l'analyse abstraite vers la réalité historique concrète et son développement.

Det er her igen tale om modsætningen mellem den almene kapitalanalyse og den konkrete historiske analyse, og igen er det afgørende ikke at foretage en umiddelbar projektion fra den abstrakte analyse til den konkrete historiske realitet og udvikling. (KK31/1977 : 69)

L'étude des idéologies se fait, dans un tel cadre, également sur des bases concrètes malgré la nécessité de conserver la théorie de la valeur comme structure fondamentale. Madsen reprend également le concept marxien de « Charaktermaske²²⁸ » pour penser le rapport de l'individu à l'idéologie en fonction de la position dans les rapports sociaux, et propose de le combiner avec les théories modernes de la socialisation afin de développer une théorie matérialiste capable de saisir la complexité du phénomène à petite échelle. En 1979, dans « Historie og bevidsthedshistorie », il fait paraître un bilan critique plus général de ce qu'il appelle « l'esprit de Francfort » (« ånden fra Frankfurt »), c'est-à-dire une tendance à « l'historiographie spéculative » (Madsen, KK35/79 : 38). Aussi bien Adorno, Horkheimer, Habermas que Negt proposent une lecture systématique de l'histoire, à l'aune des grandes lois du capitalisme, à laquelle échappe la complexité et l'hétérogénéité de la réalité concrète : les phénomènes ne se laissent entièrement absorber, ni à l'échelle individuelle, ni à l'échelle sociale, par l'analyse du capital. La production de savoir repose donc sur cette hétérogénéité même :

Dans cette complexité, qui est celle du véritable objet de la recherche, se trouvent des fractures importantes, la disparité est pleine de conflits, et ce d'autant plus que l'histoire de la conscience doit viser à mettre en lumière ces fractures et le rapport entre celles-ci et leurs déterminations. Si cette complexité est supprimée dans la recherche, cette dernière contribue d'autant plus à bloquer, chez son public, l'autoréflexion et la connaissance de son temps, et contrecarre ainsi l'impulsion émancipatrice qui devrait être l'intention de la recherche.

I denne kompleksitet, som er det virkelige forskningsemnes, ligger omfattende brydninger, uensartetheden er konfliktfyldt, og så meget desto mere må bevidsthedshistorien sigte imod at fremdrage disse brudflader og forholdet mellem disse og de overordnede styringer. I samme grad denne kompleksitet undertrykkes i forskningen bidrager denne forskning til blokering af sit publikums selvrefleksion og samtidserkendelse og modvirker således den impuls til frigørelse, som skulle være forskningens hensigt. (KK35/79 : 45)

Les enjeux de cette complexité sont donc bien politiques. Il est en outre intéressant de voir que Madsen convoque dans cet article la polémique d'Ernst Bloch contre Lukács afin de contester un filon important de la pensée

²²⁸ Il emploie le concept pour la première fois dans *Poetik* en 1972, dans l'article « Litteraturvidenskab og socialvidenskab » (Po19/1972).

dialectique de langue allemande : en critiquant la conception lukácsienne de la totalité sociale comme totalité fermée continue, héritée des systèmes idéalistes, Bloch invite à penser le réel comme ce qui précisément est discontinu vis-à-vis du système (KK35/79 : 46). Enfin, c'est cette fois en s'appuyant sur les concepts de Gramsci sur l'hégémonie que Madsen esquisse une approche plus contrastive de l'imprégnation des idéologies dans les groupes sociaux et institutions contre l'aplanissement qu'en font les théories abstraites.

La critique reste sévère à l'encontre de la *kapitallogik*. Elle est particulièrement vive dans les pages du numéro 32 (1978) de *Kultur og klasse*. Torben Kragh Grodal retrace les lignes de force de ce courant dans la postface de ce dossier : cette approche, qui peut s'égarer dans un logicisme scientiste, s'aveugle sur l'hétérogénéité historique, tantôt en rejetant dans une « préhistoire » tout ce qui est antérieur au capitalisme, tantôt en ignorant ce qui du présent ne se laisse pas subsumer sous cette logique du capital qu'elle vise exclusivement (« Efterskrift », KK32/78 : 115). Les contributions du numéro veulent ainsi lancer des pistes d'études de tout ce qui échappe à ce réductionnisme historiographique. Le travail constant de confrontation des approches qui caractérise *Poetik* se maintient bel et bien dans *Kultur og Klasse*, y compris dans le cadre de la réflexion historique. Le numéro 43 de 1982 s'ouvre sur une citation :

Être marxiste ne signifie pas faire profession de foi envers une manière de penser déterminée, mais se rapporter à son travail et le comprendre dans la continuité d'une tradition particulière.

At være marxist indebærer ikke at bekende sig til et bestemt tankesæt, men at forholde sig til og forstå sit arbejde i forlængelse af en bestemt tradition.

Cette déclaration est tirée de l'article que P. Kaarsholm consacre à l'historien britannique E. P. Thompson, compte rendu qui est l'occasion d'étudier les divergences entre la tradition d'histoire sociale et l'althussérianisme anglais. Grâce à cette reprise introductive faite par la rédaction, l'essai de Kaarsholm permet de marquer la ligne de la revue elle-même : sans prendre totalement parti contre l'althussérisme, *Kultur og klasse* se positionne bien plus favorablement en faveur de « l'historiographie empirique minutieuse » que Thomson représente. Le paradigme structuraliste, malgré ses mérites et sa variante marxiste, est bel et bien battu en brèche, ramené à un syndrome d'universitaires, au profit d'un empirisme renouvelé par une décennie de critique dialectique :

Ce numéro de *Kultur & Klasse* peut volontiers être vu comme une invitation à travailler dans la continuité de cette tradition qui considère la relation sujet-objet comme une relation historique et une relation de pratique. C'est dans la réalité sociale que la conscience et les réalisations théoriques doivent être mises

à l'épreuve. Si elles ne passent pas ce test, E. P. Thompson peut à juste titre se plaindre de « La misère de la théorie ».

Dette nummer af *Kultur & Klasse* må gerne opfattes som en opfordring til at arbejde i forlængelse af den tradition, der betragter subjekt-objekt-forholdet som et historisk forhold og et praksis-forhold. Det er i den sociale virkelighed, at bevidstheden og de teoretiske erkendelser skal stå deres prøve. Står de ikke den prøve, kan man med E. P. Thompson rettelig klage over « The Poverty of Theory ». (M.-L. Svane & M. Zerlang, « Indledning », KK43/82 : 4)

Kaarsholm relate avec détail le conflit des méthodes dans le paysage britannique à l'appui de l'évolution de la *New Left Review*²²⁹.

Il se penche ensuite sur la polémique de Thompson contre Althusser dans l'essai *The Poverty of Theory* de 1978, essai dont il dresse aussi bien les forces que les faiblesses. Le but de ce compte rendu est avant tout de se rallier à la critique d'une gauche universitaire absorbée dans l'excès de théorisation au point de sacrifier la validité historique et le but politique. À travers le débat anglais, un regard est jeté sur les tendances marxistes danoises : Kaarsholm est en effet critique vis-à-vis d'une gauche universitaire ou intellectuelle « nombriliste » (Kaarsholm, KK32/78a : 7), focalisée sur la subjectivité ou le manque d'épanouissement individuel et prête à sombrer dans le pessimisme voire la réaction. Contre cela, il appelle, comme Thompson l'a fait en Grande-Bretagne, à maintenir la dialectique du subjectif et de l'objectif et à renouer avec le travail politique concret. Il entend également poursuivre une lutte idéologique au sein des structures militantes : en cette fin de décennie, il soutient que le socialisme démocratique doit être défendu au sein de Venstresocialisternes contre les tendances bureaucratiques et un léninisme étudiant traditionnel (« traditions-orienteret studenter-leninisme », KK32/78a : 35). À la fin du même numéro, Kaarsholm signe également la recension de la thèse de doctorat de H.-J. Schanz et fait le bilan de la *kapitallogik* de Århus : si elle a conduit à une rénovation théorique importante et sérieuse contre les « dogmes fossilisés sur le matérialisme dialectique » sur la base d'une lecture exigeante du *Capital*, l'école est désormais elle-même devenue un dogmatisme quasi-messianique. Le ton de cette critique est très satirique et il est manifeste que l'intention première en est de confronter les prétentions de cette approche théorique à ses insuffisances.

Par opposition au snobisme du soliloque universitaire, la revue s'implique dans des projets pédagogiques. La visée de produire du matériel pour l'enseignement secondaire n'est pas nouvelle : c'était déjà un des buts affichés de l'anthologie sur les « Tekstanalyser ». À la fin de la décennie 1970, *Kultur og klasse* participe à la publication d'une histoire littéraire danoise matérialiste

²²⁹ Elle est en effet un cas symptomatique selon lui, passant du socialisme humaniste des débuts à renouvellement théorique qui, sous l'impulsion de Perry Andersson et Tom Nairn, s'est tourné vers la France et l'Allemagne et a en dernier lieu préparé le terrain à l'althussérisme.

chez Gyldendal ; Johan Fjord Jensen, professeur depuis 1974 à l'Université de Århus, est l'éditeur en chef de cette somme en neuf volumes qui paraît de 1983 à 1985. La préface de la rédaction du numéro 35/79, commun avec *Kritik* (à titre de « specialnummer »), inaugure le dossier avec force, proclamant « Nous sommes nous-mêmes l'histoire » (« Vi er selv historie ») pour replacer l'action humaine comme cœur de l'histoire et penser l'articulation dialectique entre les extrêmes du « tout déterminé » et du « tout possible ». Les tensions avec la *kapitallogik* n'en sont pas moins vives, ses contributeurs participant également à ce grand projet d'histoire littéraire danoise (voir Holmgaard 1989).

Le débat sur l'histoire dans *Kris* se cristallise plus explicitement sur la question de l'utopie, et se fait par la reprise de l'opposition traditionnelle entre science et utopie contre les marxistes eux-mêmes. En effet, le moteur de la critique est une analyse de la réduction que l'utopie politique opère sur la compréhension de l'histoire. L'éditorial du numéro double de novembre 1979 est précisément consacré au thème de l'histoire, et donne une vision nette de l'approche choisie : l'éclatement. Il se présente comme un petit florilège de citations d'écrivains, philosophes, historiens, de programmes ou de compréhensions divergentes de ce qu'est l'histoire : d'un côté les eschatologies ou visions du progrès (J. de Fiore, Herder, Hegel), les visions ordonnées et grands récits, les histoires officielles, de l'autre leurs détracteurs (Nietzsche, Kierkegaard), les anecdotes et le hasard ; d'un côté les visions ordonnées et grands récits, de l'autre les anecdotes et le hasard, les histoires des particuliers ou marginaux. Le champ ouvert à travers cette multiplicité est ainsi celui des différentes manières d'écrire l'histoire²³⁰. L'ensemble des citations est encadré par deux brèves phrases en vis-à-vis :

Le 14 juillet 1789, Louis XVI note dans son journal : « Rien ». [...]

Le 1er novembre 1979, la rédaction de *Kris* note (avec fermeté) : « Toujours rien ».

Den 14 juli 1789 antecknar Ludvig XVI i sin dagbok : « Rien » / Ingenting. [...]

Den 1 november 1979 antecknar *Kris*-redaktionen (uppfordrande) : « Fortfarande ingenting ». (K13-14/79 : 5)

L'on se gardera cependant de croire que la rédaction invite à une révolution violente ; il s'agit plutôt d'une incitation à saisir les possibles dans une histoire toujours ouverte.

Le premier article est une interview, conduite par Engdahl et Olsson, avec H.-G. Gadamer faisant suite à la visite de ce dernier à l'Université de Stockholm. Cet entretien et l'invitation du philosophe allemand sont un

²³⁰ D'autres lignes de force peuvent encore être lues à partir de cette compilation – transmission de l'histoire, expérience et conscience historique ou encore utilisation politique de l'histoire.

moment fort du travail des herméneutes de la revue, dans le sillage de leur anthologie de 1977. La discussion porte ainsi, dans un premier temps, sur la question de l'interprétation de textes poétiques et du sens face aux critiques structuralistes, avant de se consacrer plus en détail à l'histoire et à la conscience historique²³¹. Refusant toute conception évolutionniste ou causale, Gadamer pose le problème de la conception téléologique de l'histoire présente dans la discipline historique allemande depuis Hegel et Marx jusqu'à Habermas et ses disciples et, plus généralement, le problème des historiographies structuralistes. Pour lui, l'histoire ne saurait ni être le produit d'un plan préétabli ou la réalisation d'un concept ni, paradoxalement, ce dont nous avons connaissance : l'événement, ce qui se produit (*skeendet*), relève bien au contraire de ce qui échappe au sens que la théorie construit. Gadamer pose en effet une relation de non-identité entre la conscience et l'historicité de l'être humain. L'histoire nous enseigne ainsi que la conscience de soi et la rationalité humaines sont limitées et qu'elles ne répondent pas à un progrès : l'herméneutique prend donc tout son sens en permettant une plus grande compréhension de l'histoire tout en soulignant les limites mêmes de la rationalité (K13-14/79 : 10-11).

Cet entretien inaugural permet ainsi de cerner ce qui est en jeu dans ce numéro : ce n'est pas du tout la succession temporelle d'événements ou de faits qui intéresse *Kris* mais avant tout l'histoire telle qu'elle a été écrite et telle qu'elle s'interprète, et les enjeux qui en découlent pour la conscience historique. Un des angles d'attaque majeurs est la critique des historiographies déterministes. Dans son article intitulé « Ricken går under men inte deras historia » (K13-14/79 : 26-31), le poète et sinologue Göran Sommardal confronte les deux traditions opposées de l'historiographie chinoise, encore marquée par l'imagerie de l'âge d'or perdu, et de la tradition occidentale imprégnée de l'idée du progrès. Sommardal esquisse ainsi deux portraits d'historiens, l'optimiste du développement dépendant d'une téléologie et le rêveur de l'âge d'or dépendant d'une cosmogonie (K13-14/79 : 28).

L'historiographie marxiste est cependant une des cibles contemporaines de cette critique en raison de sa tendance à construire des récits harmonisants et déterministes. Un certain nombre de contributions du numéro défendent ainsi le rétablissement de l'hétérogénéité et de la subjectivité, composantes refoulées de ces écritures traditionnelles de l'histoire. L'essai de Melberg, « Om subjektiviteten i historien och historiematerialismen », entend proposer des pistes de réflexions sur la place que la littérature doit pouvoir prendre au sein d'une analyse matérialiste de l'histoire. Son hypothèse est que l'art est le dépositaire d'un fonds proprement humain, une « ressource » faite d'expériences sensibles, de pulsions et de désirs qui forment la base de la subjectivité ou de l'individu – éléments traditionnellement écartés de l'historiographie

²³¹ Cette actualité du chercheur allemand s'inscrit en même temps dans le sillage des travaux du groupe sur l'herméneutique, notamment l'anthologie de 1977.

matérialiste et qui constituent une « histoire cachée » par rapport à l'histoire des vainqueurs ou des institutions. Melberg considère que ces ressources subjectives doivent être prises en compte par une transformation socialiste qui n'ampute pas l'être humain d'une partie de son existence ou de ses expériences ; or, il part du constat que la subjectivité n'est en règle générale pas pensée par le matérialisme historique reposant sur un concept strict de « mode de production », où l'analyse se réduit en substance à un économisme ou aux institutions politiques (ici à l'exemple des travaux de Immanuel Wallerstein et Perry Anderson, Melberg, K13-14/79 : 17-20). La sociologie historique allemande, à l'inverse met au premier plan les questions délaissées des ressources subjectives (héritage de Norbert Elias). Melberg examine ainsi des développements contemporains qui tentent de combiner cette tradition avec une pensée matérialiste en s'appuyant non plus sur un concept restreint mais bien élargi de « mode de production » (R. W. Müller, K. Eder). Selon lui, toutes ces approches matérialistes ne sont cependant pas sans poser des problèmes car elles semblent toutes incapables de s'affronter à la question du changement, de la transformation des structures, et prennent le risque de tomber dans une vision déterministe. Chacune de ces modélisations implique ainsi une écriture problématique, restrictive, linéaire ou unidirectionnelle de l'histoire qui bloque la pensée des possibles et de l'hétérogène :

Où vont les possibilités de l'histoire, peut-on se demander, quand « tout » peut être incorporé a priori dans la totalité du mode de production ? Et où va le changement ?

Mais peut-être qu'une telle critique affecte tout le matérialisme historique, qui se fonde sur le « mode de production » comme principe directeur.

La conséquence logique a été perçue comme une conséquence historique, c'est-à-dire comme une description exhaustive du cours réel de l'histoire du monde [...]. Ou en d'autres termes : le concept de « mode de production », tout comme l'histoire des modes de production, devient la clé de l'histoire réelle – au lieu d'être l'outil de sa /re/construction.

Vart tar historiens möjligheter vägen, kan man undra, när « allt » a priori låter sig inordnas i produktionssättets helhet ? Och var tar förändringen vägen ?

Men kanske drabbar en sådan kritik all den historiematerialism, som utgår från « produktionssättet » som styrande princip. (Melberg, K13-14/79 : 17)

Den logiska följderna har uppfattats som en historisk följd, dvs. som en uttömmande beskrivning av världshistorien faktiska förlopp [...]. Eller med andra ord : begreppet « produktionssätt », liksom produktionssättens historia, blir till facit för den verkliga historien – istället för redskap för dess /re/konstruktion. (K13-14/79 : 23).

Melberg tente ainsi de concilier le matérialisme historique avec une pensée ni mécaniste ni déterministe de l'histoire. Son utopie politique de l'émancipation est un but à atteindre, un possible parmi les possibles à concrétiser ; le

socialisme n'est pas cette utopie mais le mouvement vers elle (« för oss som hellre ser socialismen som den samhällliga vägen till maktbefriade relationer », Melberg, K13-14/79 : 17). Cela implique pour lui de prendre en compte l'humain dans son entier – donc d'occuper les terrains spécifiques sur lesquels intervient la subjectivité : celui de l'idéologie, de la morale, de l'art. Melberg attribue en l'occurrence deux rôles à la littérature : d'une part, en tant que ce dépositaire de la subjectivité, elle se fait réservoir d'expériences de l'histoire et, d'autre part, elle est partie prenante des transformations des normes de communication, des idéologies et de la morale. En tant que telle, elle n'est pas un simple produit des changements de la base productive matérielle.²³² En lui rendant sa place spécifique, Melberg réintroduit une hétérogénéité permettant l'approche contrastée des facteurs historiques. En prenant en compte ces différents éléments, l'historiographie peut éviter le piège du développement linéaire et unidimensionnel. Notons que le concept de « subjectivité » est chez Melberg dual, en partie historique et en partie anthropologique (comme constante par-delà les déterminations historiques). À la fin de l'essai, il insiste sur l'irréductibilité de la subjectivité dans sa part anthropologique par rapport à sa part historique. Il ne s'agit cependant pas tant du simple postulat d'une nature ou d'une essence, car il l'identifie en termes psychanalytiques comme la structure pulsionnelle échappant à tout contrôle social. C'est dans ce lieu qu'il ancre l'irréductibilité de la littérature : en tant que dépositaire de ce fonds, elle non plus ne se laisse réduire par les mécanismes sociaux et, par là, ne saurait être saisie par aucun matérialisme. Ce fonds n'est pas éternel mais soumis à sa propre temporalité, sa propre histoire, n'entrant pas dans le schème linéaire mais dans celui de la répétition discontinue de la vie pulsionnelle :

Encore une fois, la littérature rappelle ce qui a été le point de départ de ma présentation : la possibilité d'une histoire des sens, des pulsions et du désir de forme, cachée sous l'histoire nécessaire : une histoire qui ne peut être captée ou prédite mais qui se rappelle constamment à nous.

Återigen påminner litteraturen om det som var utgångspunkt för min framställning : möjligheten av en dold historia av sinnlighet, driftsliv och formvilja under den nödvändiga historien : en historia som inte låter sig fångas in eller förutsägas men som ständigt ändå gör sig påmind. (K13-14/79 : 25)

La formulation de cette histoire spécifique, « cachée » sous l'autre histoire est ambiguë. Melberg reconnaît bien la difficulté que pose le problème des médiations entre l'histoire sociale et le fonds pulsionnel, mais ménage une constante anthropologique à la source de la pratique artistique. Ce lieu, cette source est une condition à la réalisation de l'utopie politique sans y être soumis.

La critique des utopies originelles ou finales recoupe celle de la linéarité de l'histoire. C'est parce qu'elles reposent sur une utopie qu'elles tendent à

²³² Ces deux aspects font l'objet de deux excursus sur la littérature du XIXe siècle.

verouiller l'historiographie dans un schéma unidirectionnel et déterministe, qu'il s'agisse de progrès ou de déclin. Or, la discussion sur les utopies politiques a pour toile de fond la participation de certains membres de *Kris* au cercle d'études 13 sur les utopies de la NSU, « Sociale utopier – konkrete utopier i dag ». Ce cercle commence ses travaux durant l'hiver 1978-1979 sous l'impulsion du coordinateur principal, le chercheur en sciences sociales danois Torben Hviid Nielsen. Engdahl en devient le coordinateur à Stockholm à la fin 1979. La lecture des interventions d'Horace Engdahl et d'Ola Holmgren à la session d'été 1979 à Löfvånger, réunies sous le titre de « Arbetet och utopin » dans les « Arbejdsrapporter fra Nordisk Sommeruniversitet » (3/1979), publication destinée avant tout à un usage interne, laisse voir l'achèvement d'un cheminement qui va, pour eux, de la critique marxiste du dogmatisme, déjà formulée dans *Kod*, à la critique du marxisme lui-même.

Engdahl et Holmgren analysent l'utopie sous l'angle de son rapport avec le travail. Le premier se base sur le jeune Marcuse et le philosophe tchèque Karel Kosík, insistant sur la définition ontologique et non économique du travail : celui-ci n'est pas simplement conditionné par les besoins matériels mais il émane d'un désir de combler un fossé entre l'existence et l'être (entendu comme les possibilités d'existence) (Engdahl & Holmgren 1979 : 69). Cette définition permet de penser l'aliénation non plus seulement comme contrainte extérieure mais surtout comme moment nécessaire du processus d'appropriation et de transformation du monde par le sujet (en tant qu'il est confronté à l'altérité de l'objet). C'est également au cours de ce même processus que le sujet transforme ses propres conditions d'existence, mû par ce désir de combler ce manque ontologique, quand bien même cet horizon est en fait inatteignable. Pour Engdahl, cette conception permet de resituer le lieu utopique du travail (« arbetets utopiska ort ») non plus comme rêve de bonheur où tous les besoins sont satisfaits sans labeur, mais comme horizon de la pratique même par laquelle l'être humain se réalise et s'approprie la réalité. Avec l'aide de Kosík, il précise cette relocalisation :

La réalité sociale de l'utopie « n'existera » jamais. Comme le monde social présent, elle sera produite, heure par heure, à travers le tissu infini de l'agir humain pratique, elle sera maintenue à travers l'activité transformatrice des sujets. Kosík tire les conséquences de cette découverte lorsqu'il définit la liberté non pas comme un état (par exemple, l'absence de contraintes) mais comme « l'activité historique, qui crée les formes adéquates à la coexistence humaine, c'est-à-dire à l'espace social. »

Utopins samhälleliga verklighet kommer aldrig att « finnas ». Liksom den nuvarande samhällsvärlden kommer den att frambringas, timme för timme genom en oöverskådlig väv av praktiskt-mänskligt görande, den kommer att upprätthållas genom subjektens omformande aktivitet. Kosík drar konsekvenserna av denna insikt när han definierar friheten inte som ett tillstånd (t.ex. frihet från tvång) utan som « den historiska aktivitet, som skapar de

lämpliga formerna för mänsklig samlevnad, dvs för det sociala rummet. » (Engdahl & Holmgren 1979 : 70)

Engdahl se réfère à un essai de Kosík de 1962, essai qu'il a lui-même traduit sous le titre de *Det konkretas dialektik* (paru chez Röda Bokförlaget en 1979). Dans son introduction, il souligne que, dans son dialogue entre la philosophie dialectique marxiste et la phénoménologie existentialiste, Kosík effectue à la fois une critique des marxistes réductionnistes et de l'idéalisme phénoménologique. La réintroduction de l'homme comme agent de l'histoire fonde ainsi une analyse des conceptions marxistes de la providence historique :

Pour Kosík, comme pour tout vrai dialecticien, l'être social humain est inachevé, ouvert à des possibilités d'existence toujours nouvelles. L'histoire fait toute la différence, et la capacité de l'homme à s'approprier le monde s'enrichit à chaque nouvelle étape du développement de la civilisation [...]. Pourtant, il serait faux de qualifier sa vision de l'histoire d'« évolutionniste ». Le livre de Kosík est agréablement exempt de gestes eschatologiques et souligne que les événements de l'histoire n'admettent pas de sommets définitifs ou de fins apocalyptiques.

För Kosík som för varje verklig dialektiker är människans samhällliga vara oavslutat, öppet för ständigt nya existensmöjligheter. Historien gör hela skillnaden, och människans förmåga att tillägna sig världen berikas med varje nytt steg i civilisationens utveckling [...]. Ändå vore det fel att kalla hans historiesyn « evolutionistisk ». Kosíks bok är behagligt fri från eskatologisk gestik, och betonar att historiens skeende inte medger några definitiva höjdpunkter eller apokalyptiska slut. (Engdahl, in Kosík 1979 : 18)

Engdahl n'hésite pas, ici, à revendiquer une dialectique « véritable » contre le canon. Selon Kosík, le sens de l'histoire lui est immanent et coïncide avec la réalisation de l'être humain par lui-même ; elle n'est ni absurde, ni tragique d'elle-même, et elle ne culmine ni ne prend fin car elle est continuellement produite par l'activité humaine (Kosík 1979 : 205).

Le concept de praxis est la clé de cette conception qui permet de faire la jonction entre la dialectique matérialiste et la philosophie existentielle. Ce concept est pour Kosík une détermination existentielle de l'être humain qui dépasse la simple notion d'activité sociale ou de travail :

Dans le concept de pratique, la réalité sociale de l'homme se découvre comme l'opposé de quelque chose de donné, c'est-à-dire comme l'incarnation de *l'être* de l'homme en même temps que sa forme particulière. *La pratique est la sphère de l'être de l'homme*²³³.

I praxisbegreppet upptäcks människans samhällliga verklighet som motsatsen till någonting givet, dvs. som ett gestaltande av det mänskliga *varat* och

²³³ Les traductions de Kosík en français sont les nôtres.

samtidigt som dess speciella form. *Praxis är det mänskliga varats sfär.* (Kosík 1979 : 195)

Elle est encore définie comme

[...] la détermination de l'être de l'homme comme l'activité formant la réalité. La pratique est active et se produit historiquement, elle est l'unité, sans cesse renouvelée et dans la pratique constitutive, entre l'homme et le monde, la matière et l'esprit, le sujet et l'objet, les produits et la productivité. [...] Si la pratique est la manière particulière d'être de l'homme, alors elle détermine toutes les manifestations de ce dernier, et non pas uniquement certains de ses aspects et traits de caractère.

[...] bestämningen av människans vara som ett gestaltande av verkligheten. Praxis är aktiv och frambringar sig själv historiskt, den är den ständigt sig förnyande och praktiskt konstituerande enheten mellan människa och värld, materia och ande, subjekt och objekt, produkter och produktivitet. [...] Om praxis är människans speciella sätt att vara, så genomsyrar den människan i alla hennes yttringar, och bestämmer således inte bara några av hennes aspekter och karaktärsdrag. (Kosík 1979 : 194)

Elle comprend ainsi à la fois le travail comme processus objectif de l'activité humaine, et le processus par lequel la subjectivité humaine vient au jour (1979 : 195). Cette composante existentielle est pour Kosík la condition indispensable pour que la praxis mène à la liberté définie non comme état mais comme « l'activité historique qui crée les formes adéquates pour la vie commune des êtres humains, c'est-à-dire pour l'espace social » (notre traduction, Kosík 1979 : 208). Engdahl rappelle que cette conception de la pratique est une reformulation du concept de travail chez Marcuse qui permet de rassembler les différentes activités humaines sous la catégorie de pratique, et notamment, en plus du travail, l'art, la philosophie et la science, en évitant les distinctions pétrifiées, non-historiques, entre travail sous le régime de la nécessité et création libre (1979 : 182-3). Pour Kosík, l'art relève donc lui aussi de la pratique dialectique, à la fois reproduction et production de la réalité. Plus encore, art et philosophie ont selon lui une propriété que les sciences n'ont pas : ils peuvent manifester la réalité humaine comme totalité, vérité de l'être (toujours social et historique), et non seulement des domaines restreints de cette dernière (1979 : 124). Engdahl souligne l'aspect non dogmatique de cette conception de l'art qui embrasse les modernismes contre les représentations strictement mimétiques de la « réalité » comprise comme extériorité immédiate et immuable (« pseudo-concret » chez Kosík).

La pratique a un potentiel révolutionnaire selon Kosík – dans un sens très particulier. Il l'utilise dans un premier temps à propos de la dialectique matérialiste, qui est révolutionnaire au sens où elle est critique et contribue à détruire la réalité « pseudo-concrète ». La réalité découle de fait de la pratique qui transforme le monde :

Nous verrons plus tard que le monde peut être transformé de manière révolutionnaire parce que et seulement dans la mesure où nous façonnons nous-mêmes la réalité et savons aussi que la réalité nous façonne. [...] Le monde de la réalité n'est pas une conception sécularisée du paradis, d'un état fini et intemporel, mais un processus dans lequel l'humanité et l'individu *réalisent* leur vérité, c'est-à-dire, rendent l'homme humain.

Vi skall senare se att världen kan omvandlas revolutionärt därför att och endast i den utsträckning vi själva gestaltar verkligheten och också vet att verkligheten formas av oss. [...] Verklighetens värld är ingen sekulariserad föreställning om paradiset, om ett färdigt och tidlöst tillstånd, utan en process i vilken mänskligheten och den enskilde *förverkligar* sin sanning, dvs. förmänskligar människan. (1979 : 44-5)

C'est donc une conception du révolutionnaire fondamentalement éloignée des rêves de Grand Soir et ancrée dans la progressivité de la pratique de transformation continue du monde. C'est ainsi que nous retrouvons la discussion sur l'utopie, évoquée également dans l'introduction d'Engdahl :

Si l'on peut parler d'une dimension utopique chez Kosík, c'est qu'il est question d'une utopie très concrète au sens de Bloch : une utopie dont les possibilités et les tendances sont déjà ancrées dans le monde que les individus existant dans l'histoire réalisent continuellement ensemble, même si son plein développement a été entravé par les mécanismes oppressifs des sociétés de classes. L'histoire n'est ni une névrose ni une erreur. Les mondes du passé ont durablement enrichi le sujet humain, et Kosík rend hommage à la richesse et à la mobilité de la vie moderne, qui permet de disposer et de valoriser les expressions des cultures, des époques et des classes sociales les plus diverses. L'utopie de Kosík est un idéal résolument urbain qui se fonde sur l'idéal d'un être humain capable de vivre dans plusieurs mondes en même temps et d'atteindre une plénitude empli de tensions et dynamique, loin des paradis régressifs.

Om man kan tala om en utopisk dimension hos Kosík så är det fråga om en i Blochs mening synnerligen konkret utopi : en utopi vars möjligheter och tendenser redan finns nedlagda i den värld som de historiskt existerande individerna fortlöpande förverkligar tillsammans, även om dess fulla utveckling hindrats av klassamhällets förtrycksmekanismer. Historien är varken neuros eller misstag. Det förflutnas världar har på ett bestående sätt berikat det mänskliga subjektet, och Kosík hyllar det moderna livets rikedom och rörlighet, som gör det möjligt att förfoga över och värdesätta yttringar från de mest skiftande kulturer, tidevarv och samhällsklasser. Kosíks utopi är ett utpräglat urbant ideal, som bygger på en människa som kan leva i många världar samtidigt och uppnå en spänningsfylld, dynamisk fullödighet, fjärran från de regressiva paradisen. (Engdahl in Kosík 1979 : 24)

La référence à l' « utopie concrète » d'Ernst Bloch est bien entendu cruciale pour les recherches du cercle de la NSU, et Engdahl rapproche Kosík de Bloch dans « Arbetet och utopin » également.

En effet, cet article va plus loin et présente une analyse des composantes chiliaste/millénaristes présentes dans la philosophie marxiste en se basant sur l'analyse faite par Melvin Lasky (*Utopia and Revolution*, 1976) des textes du moine italien J. de Flore (XII^e s. ap. J.-C.). Le point focal de sa lecture est le trope du Mal originel, c'est-à-dire la vision du monde ici-bas ou du présent comme obscurci et faux (« en radikalt fördunklad värld, men också överkligt ») par rapport au mouvement logique de l'histoire qui mènerait nécessairement à la résolution du conflit et à la révélation. Un certain nombre de philosophes marxistes tombent sous le coup de cette critique : Engdahl vise ici en premier lieu Adorno et le Marcuse plus tardif. Tous deux ont en commun ce dualisme entre le monde faux de l'oppression et le futur de la vérité et de la liberté, dualisme fondé sur l'opposition entre le règne ici-bas de l'être humain soumis au travail et le règne promis de l'être humain affranchi du travail. Contrairement à eux, le jeune Marcuse et Kosík prennent en compte la nécessité du travail sans vouloir le supprimer : le règne de la nécessité est la base sur laquelle advient le règne de la liberté²³⁴, c'est-à-dire de la pratique qui se fixe ses propres buts (Engdahl & Holmgren 1979 : 75). Toute autre conception ne saurait être véritablement dialectique. Ce refus du dualisme dans l'histoire débouche ainsi sur une condamnation des aspects non-dialectiques chez ces marxistes au nom de la dialectique marxiste elle-même. L'utopie dialectique ancrée dans le présent est le corrélat d'une vision non-déterministe de l'histoire opposée aux messianismes du « stade ultime » :

L'utopie se trouve constamment sous l'être, elle perce à la surface et se réalise en partie dans une réalité sociale contradictoire. Cela se produit d'une manière nouvelle pour chaque époque historique, pour chaque individu même. On ne saurait attribuer à l'utopie une détermination de contenu définitive.

Utopin ligger ständigt under det varande, den bryter igenom ytan och förverkligar sig till dels i en motsägelsefylld social verklighet. Detta sker på ett nytt sätt för varje historisk epok, ja för varje individ. Utopin kan inte ges någon slutgiltig innehållslig bestämning. (Engdahl & Holmgren 1979 : 71)

Cette lecture fondée sur Kosík a de quoi, par bien des aspects, déplaire aux plus dogmatiques – notamment en ce qu'elle abandonne une conception stricte de la « révolution » et en ouvre sur les déterminations existentielles de l'individu, fussent-elles historicisées. Engdahl quitte le cercle avant que celui-ci n'arrive à son terme de trois ans, se heurtant à l'hostilité de marxistes militants durant la session d'été 1980, à Kiljava. Il reprend en outre sa lecture de Lasky pour un exposé de 1982 à l'Institut nordique de planification sociale (*Nordiska institutet för samhällsplanering*, Nordplan), intitulé « Om det utopiska

²³⁴Si l'enjeu est de définir la pratique comme détermination existentielle et non plus seulement comme catégorie strictement économique, il ne s'agit cependant pas d'accepter les conditions de travail qui la réifient, comme c'est le cas dans l'exploitation capitaliste et sa division stricte du travail, se défend Engdahl (id : 70 & 75).

tänkesättet ». Là, il va plus loin dans la critique des utopies systématiques : il est selon lui impossible de maintenir l'utopie comme modèle de planification sociale car elle ramène toujours à un problème insoluble, celui de la distinction entre les vrais et les faux besoins. Il ajoute cependant une réflexion sur l'utopie comme catégorie transcendantale, telle qu'on la trouve dans l'idéal de communication démocratique chez Habermas. L'examen des difficultés et des contradictions aboutit cependant dans une même conclusion : il faut sauver l'imagination utopique des utopies érigées en systèmes (Engdahl 1982 : 13ss).

C'est à la fin de la décennie 1970 que le mouvement marxiste-léniniste norvégien entame un grand travail d'autocritique. En 1979, Tron Øgrim, un des cadres et théoriciens principaux d'AKP, fait paraître chez Oktober *Marxismen – vitenskap eller åpenbaringsreligion ?*, ouvrage (fait en son nom propre et non celui du parti) voulant ouvrir le débat sur les buts et les résultats du socialisme à l'échelle nationale et mondiale. Pour Thon (1995 : 146), le livre visait à rouvrir la discussion dans un mouvement en voie de sectarisation depuis 1975. Le premier chapitre est ainsi tout entier consacré à la nécessité de faire un travail de critique et d'autocritique du marxisme, nécessité à la fois philosophique, commandée par la dialectique matérialiste, et politique, demandé par la réalité des problèmes posés par les pays socialistes existants. La fidélité au marxisme ou aux écrits de Mao n'est pas remise en cause : il s'agit d'un impératif stratégique, alors que les forces révolutionnaires s'essoufflent, pour ne pas laisser les adversaires accaparer la critique du mouvement. Øgrim fait donc un bilan des erreurs commises par les marxistes-léninistes norvégiens, notamment leur rapport naïf à la Chine, à une révolution culturelle mise en échec, et l'usage d'une propagande dévouée à l'illusion d'un pays socialiste parfaitement achevé :

Mais l'idée d'une « terre sainte » parfaite n'est pas marxiste, elle est fondamentalement métaphysique et religieuse.

Men ideen om et perfekt, « hellig land » er ikke marxistisk, den er grunnleggende metafysisk og religiøs. (Øgrim 1979 : 61)

L'essai n'est pas particulièrement profond théoriquement et philosophiquement ; il est notable qu'une conception mécaniste de l'histoire le marque encore (Øgrim maintient encore l'idée d'une nécessité ou du caractère historiquement inévitable de certaines évolutions). Dans l'ensemble, nous observons un appel renouvelé à la scientificité d'une méthode critique et dialectique contre les dérives sectaires. Il y a surtout un changement radical dans la communication d'un grand responsable du mouvement vis-à-vis de l'extérieur.

Dans le cas de *Profil*, la remise en cause est également fracassante. Surtout, les plus grands coups sont portés par les écrivains. Nous avons déjà évoqué l'allocation de Solstad à Dokka ; l'édifice s'effondre déjà suite à l'allocation de l'écrivain E. Hoem au camp d'été de 1980 du parti AKP, intitulée « Kunst,

historie og marxismens menneskesyn » et reproduite dans les pages de la revue. Cette longue conférence comporte un volet théorique, consacré à la compréhension marxiste de l'histoire, de l'art et de l'être humain, et un volet plus pratique, portant sur les politiques culturelles concrètes ou souhaitables pour le mouvement. La partie théorique reste relativement simple au sens où Hoem se contente de revenir, de manière succincte, aux grandes lignes de la philosophie marxiste et de la dialectique, mais il emploie ces rappels brefs à une critique frontale des militants et du parti. Il reproche en effet à AKP un manque général de travail théorique aboutissant à une position proprement anhistorique. Ainsi, les marxistes-léninistes norvégiens ont selon lui calqué les principes de la révolution culturelle, poussant à l'excès la croyance maoïste dans la capacité des êtres humains à créer le changement ; surtout, sans suivre la ligne de la « Bande des quatre » faisant table rase du passé pour affirmer « l'homme nouveau » révolutionnaire, le parti n'a jamais livré de travail théorique sur sa propre position dans et face à l'histoire de la lutte des classes en Norvège (« For mange av partimedlemmene og våre næraste venner har den kinesiske revolusjonens historie vore meir fortruleg enn den norske », Hoem, P3-4/1980 : 34). Si l'histoire, à la fois comme conception dialectique du processus de transformation du monde et comme héritage, conscience du passé propre, a été liquidée par le mouvement, que reste-t-il de marxiste dans la ligne adoptée ? Hoem caractérise bien la position de « umarxistisk²³⁵ ».

Bien entendu, le manque théorique s'est également fait ressentir sur le plan de l'idéologie et, par là, de la politique culturelle du mouvement : la négligence des pratiques spécifiques au profit du militantisme strict a conduit à ce que Hoem appelle la « réduction de l'humain à un animal politique à une seule dimension » (« reduksjonen av mennesket til eit eindimensjonalt politisk dyr », P3-4/1980 : 35), réduction de l'humain non seulement privé de son histoire, mais de toute autre faculté et but que de se livrer à l'action politique. Faute de théorie dans le domaine de l'art, les relations entre le parti et les artistes ont été paradoxalement plus complexes : AKP n'a jamais donné de consignes formelles, laissant toute liberté artistique aux créateurs, au prix de contradictions avec d'autres instances intervenant dans la culture, notamment la critique de la presse marxiste-léniniste, ou avec les militants eux-mêmes (P3-4/1980 : 38). L'argumentation de Hoem vise surtout à faire reconnaître les spécificités du travail artistique et rétablir la validité en soi des critères

²³⁵ « La devise était de regarder vers l'avant au lieu de s'enfouir dans les erreurs du passé, une recette captivante qui n'en est pas moins antimarxiste, car elle prend à la classe ouvrière l'une des armes les plus importantes dont elle dispose : la capacité d'apprendre de ses erreurs passées à travers une synthèse critique et scientifique des types d'erreurs commises et de l'endroit où le cap a été perdu » (« Devisen vart at sjå framover i staden for å grave seg ned i fortidas feil, ei besnærande oppskrift som like fullt er tvers igjennom umarxistisk, fordi den tar frå arbeidarklassen eitt av dei viktigaste våpna han har: Evna til å lære av fortida sine feil gjennom ei kritisk og vitskapleg oppsummering av kva slags feil som er gjort, og kvar vi kom ut av veggen », P3-4/1980 : 34).

esthétiques vis-à-vis des critères politiques, et à pointer du doigt les conséquences néfastes du manque théorique sur la production littéraire – notamment du « réalisme sans histoire », superficiel et réducteur, de la plupart des écrivains du parti, fatal pour ceux et celles qui n'étaient pas déjà bien établis dans le champ littéraire avant le tournant de la décennie 1970 (P3-4/1980 : 36-7). Il termine ainsi son propos par un encouragement à poursuivre le travail d'autocritique entamé dans le mouvement au seuil de la nouvelle décennie 1980, travail essentiel pour corriger les erreurs passées et retrouver ce fondement du marxisme qu'est le caractère processuel de la lutte. Il appelle ainsi à retrouver la démarche scientifique-théorique sans y soumettre la démarche artistique qui lui est complémentaire :

Nous n'avons pas de meilleure façon de procéder que d'utiliser le marxisme comme méthode scientifique pour comprendre cette société. Mais il nous faut comprendre les phénomènes que nous voulons dépeindre dans leur globalité. Ici, la création artistique représente à la fois autre chose et quelque chose de plus que l'analyse scientifique. La connaissance que nous acquérons en étudiant la société ne peuvent être superficielles ou artificielles pour l'artiste lui-même.

Vi har ikkje noko betre måte å gå fram på enn å bruke marxismen som vitenskapleg metode for å forstå dette samfunnet. Men vi må forstå dei fenomena vi vil skildre i heile deira omfang. Her representerer den kunstneriske skapninga med ein gong noko anna og noko meir enn den vitksaplege analysen. Den kunnskapen vi skaffar oss med å studere samfunnet kan ikkje vere utvendig og tillært i høve til kunstnaren sjølv. (P3-4/1980 : 48)

L'artiste a besoin de la connaissance que lui procure l'analyse scientifique, mais cette dernière ne saurait éclairer le processus artistique lui-même : il n'y a pas de « réponse standard » expliquant comment la création doit se faire :

Comment le travail de création doit se réaliser, voilà ce pour quoi, moins que pour tout autre chose, nous n'avons pas de réponse standard.

Korleis det skapande arbeidet skal skje, er det som vi minst av alt kan gi eit standardsvar for. (P3-4/1980 : 48)

L'intervention ne manque pas de susciter des réactions dans les pages de la revue. Beaucoup partagent le diagnostic mais sont en désaccord sur les causes, d'autres tentent de discuter des points non abordés par Hoem.

Dans le numéro suivant, Truls Øra, un autre des écrivains et essayistes de la constellation, propose d'approfondir la question du rapport problématique entre idéologie et réalité dans la théorie du parti ; il encourage lui aussi à en finir avec l'adoption non critique de la ligne chinoise, vu l'épuisement révolutionnaire manifeste, et partage le même constat d'une réduction fatale de l'être humain à un « animal politique » dépourvu de psychologie et d'histoire (« Edvard Hoem, kunsten, historia og det materialistiske menneskesynet »,

P5/80 : 50). Rolf Behn Gulliksen veut quant à lui creuser davantage le rapport du parti à l'histoire. Contrairement à Hoem, il estime que les membres d'AKP ont été excessivement préoccupés par le passé, l'histoire et le patrimoine national au détriment du présent : il identifie donc un même problème dialectique mais l'attribue à une cause inverse. La contradiction n'est peut-être pas si forte qu'il n'y paraît dans la mesure où il nous semble que Hoem visait, dans sa critique du manque de conscience historique, moins les intellectuels et écrivains à la proue du mouvement que la base la plus large des artistes amateurs ou des militants en général ; il avertissait également contre les dangers de la glorification du passé qui caractérise le rapport du fascisme à l'histoire (Hoem, P3-4/80 : 42). Gulliksen souligne bien le fait que tous deux appartiennent à la petite-bourgeoisie ou la classe moyenne diplômée : par conséquent, il invite à mettre en garde contre la réduction de la « culture bourgeoise » au patrimoine canonisé et à prendre en compte la culture de masse, et il insiste sur l'utilité potentielle de l'idéal bourgeois d'émancipation à condition de le reprendre sur la bonne base dans la poursuite de la lutte des classes qui se joue ici et maintenant. Chacune de ces réponses contribue au travail d'autocritique tout en se maintenant encore dans le cadre de la dialectique marxiste-léniniste – mais la bataille est perdue.

Les promesses d'une science critique, ou même révolutionnaire, contre les traditions universitaires ont donc été le moteur d'une circulation, d'une réception et de tentatives de réélaboration de textes théoriques. Nous avons ici proposé de souligner le rôle de l'althussérisme dans la formulation du rapport entre science, idéologie et politique qui a favorisé l'introduction en Scandinavie d'une « sémiotique », une science des idéologies croisant le structuralisme et la dialectique marxiste en grande partie fondée sur des travaux français, et notamment telquelien. *Poetik* aura été un des vecteurs centraux de cette introduction. Néanmoins, les divergences ont raison de cette alliance dès le début des années 1970 : les marxistes remettent en question les ambitions et les possibilités politiques de ce corpus.

L'ambiguïté de l'homologisation des champs scientifique et politique en 1968 est ainsi apparue, à la lumière du processus de transmission, précisément sur la question de la dialectique transformée, rendue abstraite ou « dénaturée » pour les plus engagés. Ce travail théorique autour de la dialectique aura été au cœur des positionnements scientifiques et politiques : enjeu de luttes âpres, la dialectique est perçue comme la clé de la validité des projets respectifs. Les militants de *Profil* ont montré comment le militantisme radical a pu instrumentaliser l'argument de la science et de la dialectique au service de la politique ; néanmoins, le durcissement des positions laisse observer une forme de dogmatisme commune aux différentes revues malgré les écarts considérables entre les plus fidèles au corpus traditionnel du marxisme et les percées hors des sentiers battus.

Si nous avons ici insisté sur la critique du positivisme en lien avec la politique, c'est pour mettre en avant une certaine continuité entre un scientisme positiviste et une forme de scientisme marxiste qui le critique et le remplace : à un idéal de science succède un autre, lié à la politique. Lorsque l'auto-compréhension scientifique marxiste est à son tour menacée par l'effritement de la légitimité politique, un autre processus s'engage. Il s'agit pour nous d'aborder maintenant un autre aspect des médiations en lien avec la critique du positivisme, non plus tant sous l'aspect du rapport avec la politique, mais sous l'aspect du rapport entre la science et l'art.

Chapitre 2b – La science et ses autres

L'autre grand pilier de la critique du positivisme repose sur la théorie de la connaissance mise en défaut par une réduction de cette dernière au savoir des sciences naturelles. Or, nous avons vu précédemment que la grande soif théorique qui se consacre au développement de cette grande science des systèmes signifiants puis des idéologies n'a pas toujours échappé à de telles tendances. Elles sont apparues de diverses manières selon les combinaisons de formalisme structuraliste et d'impératifs politiques marxistes. Ainsi cohabitent encore dans les années 1960, souvent dans les mêmes recherches, une aspiration scientifique-technocratique et une critique philosophique. Il s'agit ici pour nous d'insister, au prisme des transferts, sur les écarts et décalages qui ont résulté de cette dualité.

Par les « autres » de la science, nous voulons désigner ce qui, au sein des études littéraires, livre plus ou moins résistance à cette focalisation sur la pratique scientifique qui a dominé durant la décennie 1960. Cet envers, nous pouvons l'identifier sous plusieurs formes : la philosophie, la critique et bien sûr la pratique de l'art elle-même. Ces dernières insistent sur la spécificité de la littérature que ne saurait saisir l'approche scientifique rationnelle. Elles ont cependant été éclipsées dans la course au positionnement scientifique et ne se raffirment dans notre corpus qu'à mesure que cet élan s'essouffle. Or, l'éloignement de l'idéal de science interagit lui aussi avec la prise de distance progressive avec la politique. Nous avons vu précédemment que même le dialogue althussérien entre science et philosophie a contribué à renforcer cette dernière face à la première et que, plus généralement, le marxisme pose une solidarité entre la science et la politique ; or, avec la décrue de l'engagement marxiste, non seulement les blocages politiques s'affaiblissent, mais toute une partie du socle asseyant l'autoconception de la théorie comme science se perd. La critique épistémologique et philosophique mène donc le processus à son terme sur le temps plus long.

Outre le changement de climat culturel et politique, la disparition progressive de la référence acharnée à la « science » tient à des facteurs sociologiques sur le champ universitaire. En effet, la plupart des acteurs liés à la vague scientifique et/ou marxiste accèdent aux diplômes et aux postes dans les institutions d'enseignement supérieur au cours de la décennie 1970. Les poéticiens passent leur *magisterkonferens* au début de la décennie et occupent rapidement des postes de lecteurs ou adjoints, puis de professeurs parfois avant les années 1980²³⁶. Dans une étude publiée en 1982 à l'Institut de sociologie de

²³⁶ Malgré son nom, le grade de *cand. mag.* est un ancien équivalent au doctorat au Danemark. Il qualifie aux postes de l'enseignement supérieur mais ne requiert pas forcément une nouvelle thèse à part entière. Madsen l'obtient en 1970, il devient professeur en littérature à l'Université de Copenhague en 1979 ; Brandt est mag. art en 1971, puis lecteur et docent à Roskilde puis Århus en 1972 et 1975 resp.

l'Université de Copenhague, la chercheuse et militante Anni Greve analyse comment la théorie marxiste portée par les mouvements étudiants a été intégrée dans les institutions universitaires durant les années 1970, consolidant une position intellectuelle critique dans le rôle de fonctionnaires d'État – mais engageant en retour une transformation du rapport entre intellectuels et marxisme politique car, au terme de la marche dans les institutions, la lutte pour les conditions matérielles sur le champ académique et les idéaux a disparu durant la décennie 1980 (Greve 1982 : 102). L'expansion suédoise ayant lieu plus tôt, avant la radicalisation, l'effet générationnel s'exprime différemment et l'intégration aura été plus lente – de là aussi le rôle de la NSU comme « réservoir » théorique (Broady & Palme 2012, Broady 2012) Cet aspect du débat scientifique amène donc un redoublement de la remise en question de la science. Ainsi, les textes théoriques sont réinvestis avec une nouvelle inflexion, faisant ressortir des éléments auparavant mis au second plan par les marxistes et renouvelant la critique de la science – et ce dans un nouveau contexte idéologique.

Dans un premier temps de cette discussion sur les « autres » de la science, nous reviendrons sur un autre paramètre crucial de la médiation et circulation dans notre corpus : le statut intermédiaire de nos revues entre les champs universitaire, médiatique et artistique. Nous avons en effet insisté sur la médiation scientifique et politique faite par *Poetik* : il y a là un écart qui nous semble essentiel avec les autres revues, aussi bien *Tel Quel* que *Kris* et *Profil* : malgré l'ambiguïté liée au scientisme général de la fin des années 1960, cette position charnière spécifiquement universitaire, éloignée des cercles médiatiques et artistiques, est selon nous un des moteurs du décalage dans le processus de transmission-sélection. Cette observation appelle une discussion sur la critique, pratique sœur, alter ego ou concurrente de la « science », et celle de la « théorie » comme concept intermédiaire lié aux positions intermédiaires des revues.

À partir de là, nous dégagerons certains aspects du scientisme transitionnel de la fin des années 1960, partagé entre un idéal emprunté aux sciences naturelles ou techniques et un désir d'ouverture de ce modèle, avant de mettre en relief le « retour du refoulé » scientifique qui a lieu durant les années 1970 et 1980 selon les positions des acteurs et les générations de chercheurs. Il apparaîtra ainsi que, dans la chronologie décalée des transferts, certaines des médiations bloquées par les marxistes du fait de la politique peuvent être rejouées à la faveur d'un nouveau contexte culturel, intellectuel et universitaire.

Science et critique

Le terme de « critique » littéraire est difficile à manier : non seulement son acception en contexte francophone est relativement large et manque de contours, mais en outre le recoupage avec son acception dans les langues

scandinaves n'est que partiel. La confrontation avec le terme de « science » permet cependant de dégager des pistes de réflexion.

Critique journalistique et critique universitaire

En français, le terme désigne à la fois la pratique de la « critique journalistique », du compte rendu publié dans la presse, et la pratique de la « critique universitaire » destinée à produire un savoir sur la littérature ou l'art. Ce n'est pas forcément le cas en Scandinavie, où nous trouvons justement l'opposition entre les deux termes de « critique » et de « science » qui découle directement de la différence de lieu de production et publication. Dans l'article « Litteraturkritikkens perspektiv » qui paraît dans les colonnes de *Poetik* en 1969, Jørgen Bang²³⁷ examine cette séparation des ordres : au Danemark, la science ou la recherche en littérature est l'apanage des universitaires tandis que la critique est reléguée au journalisme. Bang note en outre que cette distinction est héritée de la tradition allemande de la *Litteraturwissenschaft* par opposition à la *Litteraturkritik*, tandis qu'elle est effacée par le terme unique de *criticism* dans les pays anglophones. Il nous semble que cette distinction est également employée dans les autres pays scandinaves. La distinction de lieux implique une distinction générique liée aux formats de publication, entre les articles écrits sur le temps court, en réaction à l'actualité littéraire ou artistique, et la recherche dont la temporalité est plus longue.

Néanmoins, la revue littéraire ou d'art manifeste, de ce point de vue, un continuum entre les deux domaines et sert de lieu de passage : bien souvent, les chercheurs y publient pour atteindre le plus grand public de la scène culturelle-littéraire. Surtout, elle permet aux expérimentations critiques qui n'ont pas voix au chapitre dans les publications universitaires de s'exprimer, et ce indépendamment de la différence d'appellation entre la France et la Scandinavie. Y cohabitent ainsi différents genres textuels sur le spectre allant de la critique brève à l'essai ou l'article de recherche. De toutes nos revues, *Profil* est même celle qui laisse le plus de place aux comptes rendus critiques dans ses pages, à savoir la critique « journalistique : la publication de recensions sur les nouvelles parutions est une constante tout au long de son existence, et ce plus encore durant la période maoïste et l'éloignement vis-à-vis du pôle universitaire. Le travail de réception ne concerne pas seulement la littérature : dans les années 1970, la ligne large de magazine culturel comprend aussi les sorties musicales et cinématographiques, notamment avec les contributions de Wenche Blomberg, critique filmique principale de la revue. Cet élargissement va de pair avec la position influente de la revue qui se fait relais du réseau de production culturelle alternatif, nébuleuse de liens autour du mouvement m-l : ils contrôlaient notamment la maison d'édition Oktober et la compagnie de

²³⁷ Obtenant sa maîtrise en littérature à l'Université de Copenhague en 1968, il devient lektor à Aarhus l'année suivante à l'institut de langues et littérature nordiques.

disques Mai mais disposaient de contacts dans bien d'autres structures de production, groupes de musique, compagnies de théâtre (Hålogaland Theater notamment), cinémas populaires... (Thon 164-5, Jognlien & Brandal 2009). Les écrivains comme Solstad et Haavardsholm publient également des recensions critiques aussi bien dans *Profil* que dans les pages culturelles du quotidien *Klassekampen*. *Profil* n'en publie pas moins des essais de format plus long, notamment lorsque Jahn Thon prend les commandes de la rédaction²³⁸.

Par comparaison, les trois autres revues font un usage bien plus restreint de la recension. *Poetik* ne se livre quasiment pas à cette pratique, suivant sa ligne de publication de travaux à la temporalité longue – en revanche, *Kultur og Klasse* introduit des recensions d'ouvrages universitaires dès 1982. *Tel Quel* s'essaie aux comptes rendus critiques dans quelques numéros, recensions portant avant tout sur des essais qui font la une de l'actualité intellectuelle ou qui font partie de la constellation de la revue. Ce type de critique a parfois lieu dans la rubrique portant le nom éponyme de « Tel Quel », pot-pourri de réactions et commentaires ; en de rares occasions, il lui est consacré une rubrique propre (« Choix critique » ou « Critiques »), de manière très sporadique (en tout moins de dix numéros sur notre période d'étude). Le cas de *Kod* est plus intéressant dans la mesure où l'activité de recension est inscrite dans son programme inaugural pour accompagner le développement théorique. Un dossier de comptes rendus figure ainsi au sommaire des numéros de 1976. Cependant, elle trouve des difficultés à remplir ce volet de son programme. Ainsi, la rubrique « Recensioner » est ironiquement renommée « Repertoar » dans le dernier numéro, « Stig » Larsson considérant que la périodicité trop inégale de la revue empêche de remplir cette mission de « recommandations » (« vi, genom vår ojämna utgivningstid, inte alls kan fungera som en rekommenderande instans », K3/76 : 29). Elle fait donc l'expérience concrète d'une incompatibilité relative entre le format de publication choisi et le rythme de la critique journalistique proprement dite. *Kris* va ainsi se détourner, en passant à la nouvelle formule, de ce format court pour privilégier les dossiers et études approfondies ; en outre, cela tient au fait que l'activité de recension des membres a lieu en parallèle dans la presse journalistique, où contribuent Engdahl ou Olsson (*Stockholmsstidningen* puis *Expressen* et *DN*). Or, cet accès aux pages culturelles à grand tirage a justement été l'objet de luttes, les critiques les plus politisés faisant barrage contre l'arrivée des spécialistes universitaires (voir Broady & Palme 2012 et Melberg 2020) : le passage des frontières est bien gardé.

²³⁸ Le numéro double 3-4 de 1980 est par exemple riche en contributions de cette nature, axées sur la technologie et la science : un essai par l'écrivain et juriste Jon Bing (« Abrakadada – bilder av moderne teknologi i nyere, norsk litteratur »), un de Thon (« Litteratur, arbeid, teknologi 1920 og 1970 ») et un de Tron Øgrim²³⁸, responsable de la politique culturelle d'AKP et passionné de science-fiction, sujet qui l'occupe ici (« Science fiction og Revolusjonen »).

Ainsi, les contributions dans *Profil* sont plus courtes, dans un format plus proche du magazine, là où celles de *Tel Quel* et *Poetik* sont analogues au format de la contribution universitaire. Dans ces deux cas, il arrive que les essais soient des publications remaniées d'interventions faites dans le cadre du travail universitaire : nous avons mentionné les colloques de Cerisy (Artaud/Bataille en 1972) ou travaux du GET dans la première, participations aux séminaires ou pré-publications à des fins de discussion dans la seconde. Les contributions dans *Kod/Kris* sont relativement longues et denses mais elles jouissent d'un format plus libre que la contribution scientifique, tirant bien davantage parti de la marge de manœuvre vis-à-vis des normes textuelles de production universitaire que TQ et *Poetik* qui n'expérimentent que marginalement, ou pas du tout, avec le médium lui-même ou la nature des textes. Après sa refonte en 1984, *Profil* est du reste très proche de la formule de *Kris*, proposant une médiation de textes originaux et des essais approfondis qui se démarquent néanmoins du format universitaire.

Cette première caractérisation par le lieu permet de faire ressortir la place particulière des revues, brouillant la distinction, mais ne donne guère d'éclairage sur le contenu même de ce que recouvre le concept de critique confronté aux prétentions de la science.

Évaluer et savoir

La critique dite « journalistique » est considérée comme évaluative ou normative : elle procède d'un jugement, faisant le distinguo entre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas ; son but est d'orienter un public de consommateurs. La critique universitaire (ou la « science de la littérature » nordique) en revanche est supposée produire un savoir sans visée évaluative : elle se conçoit comme objective au sens où elle ne juge pas son objet et où elle n'entend pas orienter son public – sa fonction est tout au plus perçue comme patrimoniale. Cette opposition fonctionnelle est justement rendue problématique durant les années 1960 sous les attaques des « nouvelles critiques » contre la tradition positiviste universitaire qui dénoncent les prétentions à l'objectivité.

Cette critique des jugements inhérents à la critique universitaire ou « science » traditionnelle ne saurait réduire cette dernière à l'intention évaluative de la critique journalistique – sauf, comme nous allons le voir, dans sa variante la plus radicale. Certes, les détracteurs entendent montrer qu'elle est déjà orientée et ne fait que reproduire un biais – mais ils ne remettent pas en cause l'intention de savoir elle-même (bien que la qualité de ce dernier soit sujette au scepticisme) : la distinction entre les deux critiques se maintient au niveau du but mais elle est remise en cause au niveau des valeurs. C'est ce que montre l'essai de J. Bang dans *Poetik* qui veut tenter d'assouplir cette ligne de démarcation stricte qui règne en Scandinavie entre recherche objective et critique reléguée à la subjectivité évaluative. Il s'appuie pour ce faire sur les analyses de la nouvelle critique anglophone et non francophone, mais toutes deux

répondent au même but de problématiser la différence des termes dans le contexte local dans son approche des jugements de valeurs, primaires dans la critique de presse et indirects dans la recherche universitaire, i.e. situés au niveau de la sélection du corpus et de la méthode (Bang, PoII.2/69 : 42)²³⁹. Ainsi, les systèmes de valeurs ou des processus de jugement subjectif ne sous-tendent pas moins la recherche que la critique, bien qu'ils ne se situent pas au même niveau.

Dans son article « Les deux critiques », Barthes ne s'intéresse pas à la démarcation entre critique journalistique, ou « évaluative », et critique « universitaire », ou de « savoir », mais à celle entre ce qu'il appelle la critique « universitaire » et la critique dite « d'interprétation » – autrement dit deux versants de la critique visant le savoir, séparées non pas par l'intention mais par l'idéologie. Le passage de l'une à l'autre relève ici aussi du lieu et non des acteurs, la critique d'interprétation étant également, le plus souvent, elle-même écrite par des universitaires – ceux-là appartenant à des disciplines connexes, notamment la philosophie (Barthes 2002b : 255) ; or ce lieu de la critique d'interprétation est, nous semble-t-il, bel et bien celui des revues. Ces catégories sont reformulées dans un article de la même année pour le *Times literary supplement* intitulé « Qu'est-ce que la critique ? » où Barthes répète que l'incompatibilité entre la critique universitaire et la critique d'interprétation ne tient pas tant aux critères de rigueur méthodologique qu'aux idéologies qui les sous-tendent. C'est bien le fondement positiviste comme base des distinctions qui est analysé, et non les intentions. De fait, pour lui, toute critique ne doit pas prétendre à la vérité objective, mais il est nécessaire qu'elle intègre un « discours implicite sur elle-même » (Barthes 2002c : 263) au discours sur son objet (un autre discours ou texte). Son but n'est donc pas de « découvrir » mais de « couvrir », c'est-à-dire de rendre compte de son objet avec les langages (que nous comprenons ici comme appareils conceptuels de différentes « idéologies » au sens large : marxisme, existentialisme, psychanalyse...) de l'époque dans laquelle elle se situe. Il s'agit ainsi selon Barthes d'une activité relationnelle qui vise à élucider le fonctionnement signifiant d'une œuvre dans son temps via la médiation du critique (2002c : 265). L'objectivité de la science universitaire ne serait donc que le fruit de l'ancrage dans une idéologie spécifique (positiviste) parmi d'autres et non la marque d'une distinction fondamentale entre la critique et la science.

Bien évidemment, c'est l'évolution du socle idéologique-théorique vers le marxisme qui est l'enjeu dans nos revues durant les années 1960. Leur relative indépendance vis-à-vis des normes définies pour la recherche leur accorde une plus grande latitude dans les formes « idéologiques » que prend cette critique ; c'est bien cette distance qui fait le moteur de l'offensive de nos publications contre la tradition positiviste. Pourtant, leur excès dans la course à la science

²³⁹ En l'occurrence, il s'appuie ici sur le champ anglophone : l'introduction d'*Anatomy of Criticism* de N. Frye et les *Concepts of Criticism* de R. Wellek.

se paie du prix d'une séparation entre les deux pratiques de « science » et de « critique » qui peut être elle-même comprise comme une marque de positivisme, ainsi que nous le voyons chez certains des premiers contributeurs de *Poetik*. Lorsque Brandt introduit le dossier sur la nouvelle critique française, il constate que la critique n'est plus l'appendice évaluateur de la recherche mais qu'elle semble, ironiquement, omniprésente :

Mais la découverte que la recherche est de bon goût, qu'elle le veuille ou non, conduit aussi à la découverte de l'art de la distinction lui-même et de son étrange omniprésence, comme quelque chose qui doit à son tour être distingué partout ailleurs où on fait des distinctions.

Men opdagelsen af, at forskningen er smagfuld, om den vil eller ej, fører også til opdagelsen af selve skelnekunsten, og dens mærkelige allestedsnærværelse, som noget, der selv skal skelnes overalt hvor vi skelner ellers. (Brandt, PoI.3/68a : 8)

La recherche française en littérature lui semble, par son caractère interprétatif la positionnant dans la tension entre la connaissance et l'idéologie, faire fonction de révélateur de l'arbitraire de la distinction entre le jugement et le savoir. Il y a ici une différence évidente avec l'essai de Wille mais aussi avec celui de J. Bang qui, sur le modèle de la nouvelle critique anglophone, considère encore que la science littéraire n'est pas interprétative (il range l'histoire et la sociologie dans cette catégorie) mais « connaissante » (« erkendende ») au même titre que la philosophie (Bang, PoII.2/69 : 43).

Profil se prête cependant d'autant mieux à l'examen de cette question sous l'angle de la critique qu'elle opte toujours pour les orientations tranchées, du tournant moderniste de 1966 à la critique révolutionnaire. L'essai « Textanalyse » de 1968 demande à ce titre non seulement le renouvellement de la recherche : il le pense dans son articulation avec la critique. En effet, la position défendue est que la recherche doit activement contribuer à la transformation du champ de la critique. Puisque la théorie littéraire est conçue comme le moyen de penser le champ de possibilités de ce qui peut être littérature, elle doit contribuer, contre les gardiens du temple, à remettre en cause les délimitations idéologiques de la tradition et de l'acceptabilité. Nourrie par cette théorie prospective, la critique doit évaluer non pas ce qui existe déjà dans une forme achevée, ainsi que le fait la critique traditionnelle, mais le « matériel potentiel » :

L'évaluation ne s'appliquera qu'à un matériel inexistant mais potentiel. Écrire sur la littérature à la manière de ce qui souvent est pratiqué dans les recensions littéraires est insensé.

Vurderingen vil bare gjelde ikke-eksisterende, men potensielt, materiale. Å skrive om litteratur på den måten som det ofte gjøres i litteraturanmeldelser, er sinnsykt. (P4/68 : 28)

Contrairement à la position initialement défendue par les universitaires comme ceux de *Poetik*, la séparation entre recherche et médiation critique a d'autant moins lieu que, faute d'un retour de la critique sur la recherche, cette dernière s'enferme dans l'idéologie :

La recherche et l'université doivent aussi servir à la médiation. C'est tout le problème avec l'université, la vraie recherche n'existe pas tant qu'est affirmé le concept réactionnaire de culture.

Forskning og universitet skal også være formidling. Det er hele feilen med universitetet, virkelig forskning eksisterer ikke så lenge det reaksjonære kulturbegrepet hevdes. (P4/68 : 29)

C'est en ce sens qu'est formulé le souhait provocateur que davantage de « revues dogmatiques » comme *Profil* voient le jour, des périodiques où puisse se développer cette dialectique entre science et critique (P4/68 : 31-32).

Plus que dans les autres revues de notre corpus, le savoir que produit cette critique est ouvertement lié aux fins évaluatives et prescriptives : elle est moins censée conduire à une méthode systématisée d'analyse des textes qu'à une méthode d'écriture, de production littéraire qui satisfasse les exigences du réalisme socialiste. C'est dans la subordination de l'esthétique au politique que l'outil de la position/point de vue de classe trouve son usage le plus pertinent : comme changement radical de paradigme contre les notions universitaires ou bourgeoises. La tension qui parcourt la revue entre critique journalistique et critique universitaire, entre mission d'orientation et mission de connaissance, s'exprime peut-être de la manière la plus visible dans son approche d'un problème particulier : celui de la « qualité », qui fonde la plupart des distinctions entre les « belles lettres » et tous types de publications ou de genres sans lettres de noblesse, « triviaux » ou « populaires » (presse grand public, littérature policière, littérature pour enfants...). L'approche universitaire traditionnelle est abondamment critiquée pour refouler ce problème par la reprise du canon « littéraire » patrimonial tandis que les nouvelles recherches le neutralisent par le développement de leur appareil théorique. La revue préconise très tôt un élargissement de l'objet d'études en rejetant les catégorisations traditionnelles de produits culturels : c'est le but de sa défense avant-gardiste d'une théorie des genres populaires ou de la presse de grande consommation qui s'exprime dès 1968 (voir « Til ukebladenes litteraturteori », P4/68) et qui se maintient une décennie plus tard sur la base marxiste (ainsi du numéro 5 de 1980 consacré à la littérature de masse). Elle s'intéresse donc davantage à la sociologie de la littérature, aux institutions de légitimation, tout en gardant la perspective politique d'une riposte socialiste.

Ainsi, l'article « Læredikt for diktere » (P3-4/69) entend montrer la collusion entre les « experts » en littérature et les acteurs économiques du marché littéraire. La distinction entre littérature populaire et belles lettres n'y est vue que comme une fragmentation du marché littéraire en deux domaines en

fonction du critère de qualité. La bonne littérature est validée pour des critères formels conformes aux valeurs d'originalité et de complexité (*mangety-dighet*) ; le formalisme de la critique esthétique serait cependant un outil hypocrite de tri idéologique car toute littérature au contenu politiquement critique n'est acceptée que si cette dernière est individualisée ou abstraite. L'institution universitaire ne ferait que sanctionner ce tri : Wellek et Warren, le duo de *Theory of Literature*, sert ici d'exemple de promotion de la littérature abstraite et dépolitisée dans les manuels de théorie (P3-4/69 : 29) ; au mieux, la littérature critique sert d'alibi à la tolérance et la liberté d'expression. Sur le marché de la littérature « populaire » en revanche, seule la logique de rentabilité prévaut et la qualité est mesurée à l'aune du « réalisme » et de la facilité de lecture ; politiquement, seule l'idéologie conformiste ou réactionnaire bourgeoise y est acceptable.

Les problèmes apparaissent lorsque cette topologie simpliste ramène toute critique universitaire à une critique évaluative sous un masque intellectuel : tout appareil théorique ou conceptuel autre que celui des marxistes-léninistes devient le simple habillage des jugements de valeur. C'est plus particulièrement le cas pour les critiques formalistes, et l'article préconise l'indifférence pure et simple vis-à-vis de l'expertise esthétique car la question des normes est en dernier lieu une perte de temps :

Il est inutile d'essayer de déterminer tous les éléments qui affectent la qualité d'un livre. Cependant, nous pouvons généraliser et dire que des caractéristiques comme le réalisme et l'intelligibilité sont souvent perçues comme des qualités, mais nous ne pouvons pas élever ces critères au rang de normes absolues. Les normes ne peuvent pas être déterminées scientifiquement. C'est une quasi-science que de rassembler quelques livres que l'on pense être bons, de les examiner et d'ériger les résultats en critères de bonne littérature dans son ensemble.

Det er nytteløst å prøve å regne opp alle de ting som innvirker på kvalitetsvurdering av en bok. Vi kan likevel generalisere og si at egenskaper som realisme og forståelighet ofte oppleves som kvaliteter, men man kan ikke opphøye disse kriteriene til absolutte normer. Normer kan ikke utledes vitenskapelig. Det er kvasi-vitenskap å samle endel bøker man synes er gode, undersøke dem og stille opp resultatene som kriterier på god litteratur i sin alminnelighet. (P3-4/69 : 30)

La critique de normes implicites (voire présentées comme explicites dans le tableau rudimentaire des intérêts de classe) aboutit donc à un relativisme où tout critère n'est plus qu'une expression du goût, de la valeur subjective, et toute tentative théorique d'établir des critères ne serait qu'un déguisement de ces préférences.

Cela permet certes de conforter une offensive de la critique politique par rapport à la science. Les conclusions ne sont pas moins symptomatiques des difficultés auxquelles s'expose *Profil*. D'une part, la remise en question de la séparation n'est pas sans reconduire une vision prédéterminée du grand public (ou des « gens » : « folk ») qui n'aimerait pas la « complexité » ou la

« difficulté », corrélat inversé des fétiches de la critique bourgeoise. De l'autre, cet abandon des normes ramène à ce constat que l'objet même de la revue, à savoir un projet littéraire, n'est qu'une chose secondaire par rapport à la lutte politique :

Nous pouvons permettre de telles divergences dans l'interprétation et l'évaluation de la littérature car nous savons que la poésie ne détermine pas l'évolution politique. La révolution ne peut être mise en œuvre par le haut. L'influence de la superstructure sur la base est limitée.

Vi kan tillate slike uoverensstemmelser i tolkningen og vurderingen av litteratur fordi vi vet at diktning ikke avgjør den politiske utviklinga. Revolusjon kan ikke gjennomføres ovenfra. Overbygningens innflyttelse på basis er begrensa. (P3-4/69 : 30)

Certes, il est écrit que la littérature n'est pas à sous-estimer quelques lignes plus bas. La critique reste prise dans sa tension entre les grandes ambitions et la frustration permanente liée à la périphérie de l'art dans la lutte des classes. En réitérant le primat du contenu sur la forme, du critère politique sur le critère esthétique, Falck tire des conclusions sur la critique : puisque l'art est non seulement reflet mais aussi influence (« påvirkning ») comme acte de communication d'un contenu politique, la critique d'art est une forme de politique (« Derfor er kunstens innhold politisk, og kunstkritikk er lik politikk », P5/69 : 7). Nous le voyons encore dans le compte rendu de l'ouvrage *Konfrontasjoner* de Johansen et W. Dahl (P5/70). *Profil* salue la ligne du réalisme socialiste définie par Johansen mais souligne que l'adoption du point de vue de la classe prolétaire n'est pas suffisante si la littérature se contente de parler de la lutte et de la victoire au lieu de la montrer (*påvise* et non *vise*, P5/70 : 21). La critique a donc deux tâches : établir si l'œuvre est utile au combat puis, uniquement si c'est le cas, étudier la manière dont elle réalise la contradiction entre intention et matériel, fond et forme. Le passage de Johansen à la rédaction et l'ouverture de la ligne pour la constitution d'un grand front culturel progressiste éclipsent en partie la conception étroite au tout début de la décennie 1970. En revanche, la phase sectaire de 1975-1976 est lourde de conséquences. Enfin, en juillet 1978 est lancé le débat sur la « littérature de cour » (*hoffpoetikk*) que serait devenue la tendance AKP ; initialement porté par dans le quotidien *Dagbladet* sous la plume de Jan Bøhler qui examine le dogmatisme de la critique marxiste-léniniste, il est ensuite hébergé par *Profil* qui invite Bøhler à poursuivre la discussion. Thon, Rønning et les auteurs Haavardsholm, Obrestad mais aussi Bjørg Vik et Knut Faldbakken prennent part à ce débat qui, malgré les gestes d'ouverture, est une répétition des positions habituelles avant le retour tardif à une ligne éditoriale plus intellectuelle et théorique aux commandes de J. Thon.

Dans le dernier numéro de l'année 1979, ce dernier formule six principes en vue de développer la critique littéraire radicale qui témoignent de cette

volonté de rétablissement ; nous pouvons y lire une tentative de raffirmer l'autonomie relative de la critique théorique vis-à-vis de la ligne politique (point 3) et, surtout, un désir de reprendre le travail théorique (point 4) :

Les critiques doivent bientôt commencer à intégrer des connaissances sur les règles de l'art lui-même, y compris les dernières idées de théorie du langage issues de la science bourgeoise.

Kritikerne må snart begynne å innarbeide kunnskap om kunstens egen lovmes-sigheter, innbefatta de nyeste språketeoretiske idéene fra borgerlig vitenskap. (Thon, « Litteraturkritikken – moderne svartekunst... », P5/79b : 53)

L'enjeu est vital pour ces marxistes qui se sentent pris de vitesse, ayant abandonné la théorie aux mains des « révisionnistes ». Dans leur dialogue de 1979 qui fait le bilan d'une décennie de débats (« Ti års litteraturdebatt »), Johansen et Rønning resituent le rôle de la critique : non pas d'influencer la littérature mais d'influencer la réception de la littérature par sa médiation interprétative²⁴⁰. Sauf dans le cas d'écrivains jouant les deux rôles d'eux-mêmes, la critique est donc réassignée à une place plus modeste, loin des prescriptions dogmatiques préconisées dix ans auparavant. Tous deux s'accordent ainsi à prendre des distances avec la ligne répressive et limitative que Johansen et les profilistes ont établie dans leur lecture rigoriste de Lukács (Thon P5/79a : 5).

Le retour d'une réflexion sur les qualités formelles accompagne le réveil théorique. En 1978, le poète et enseignant Halvard Foynes préconise de se repencher sur la tradition moderniste pour la développer dans une direction populaire encore inédite ; il recommande également la lecture de l'ouvrage de Kittang et Aarseth, *Lyriske strukturer*, présenté comme la meilleure source d'inspiration théorique même s'il faut en raffiner la base matérialiste (« Kildeområder for lyrikk », P1/78 : 47). La pression est forte dans un contexte d'inflation de la production poétique, amenant à un débat national sur l'*innkjøpsordning*, politique de commandes de l'État en soutien aux nouvelles publications. En 1980, Thon s'attaque aux positions prises dans *Dagbladet* et l'essai *Det norske syndromet* par le poète moderniste et ancien profiliste Jan Erik Vold qui veut séparer le grain de l'ivraie dans cette abondance de nouvelle poésie (« Vold mot lyrikken », P2/80). Il est intéressant de voir ici que Thon en revient à la référence au *new criticism*, notamment la *Théorie de Wellek & Warren*, pour distinguer ce qui, chez Vold, relève de la subjectivité ou d'une idéologie de l'art, et ce qui relève de critères objectivables. Or, l'argument central de l'analyse est que Vold ne reprend de la nouvelle critique que la conception idéologique de l'art et non l'appareil descriptif qui, lui, est défendu par Thon comme un instrument pertinent. Ainsi, ce dernier établit que l'essai de Vold se fonde davantage sur une certaine esthétique de l'attitude

²⁴⁰ À noter que, dans sa question aux deux intervenants, Thon pose ce rôle commun aussi bien à la critique qu'à la recherche.

(*holdning*) poétique face au monde et non pas sur une esthétique formelle – ni sur une politique. Les exigences retrouvées ici portent donc, dans la conclusion de cette analyse, aussi bien sur la littérature que sur la critique²⁴¹ ! Le coup le plus dur contre le renoncement des maoïstes à la qualité reste celui porté par Edvard Hoem dans sa longue allocution faite au camp d'été 1980 d'AKP et reproduite dans le numéro 4 de 1980 sous le titre de « Kunst, historie og marxismens menneskesyn ». Là, l'écrivain formule avec force l'échec de ce suicide symbolique des écrivains et des critiques qui ont sacrifié leur propre activité de spécialistes pour la ligne politique, abandonnant la question de la qualité à la droite.

Ce piège de la qualité est un des prix du renoncement au travail intellectuel par rapport aux revues qui ne traitent de ces questions évaluatives qu'indirectement, à travers la réflexion théorique. N. E. Wille, malgré son distingo ferme entre *formidling* et *forskning*, entre la transmission (critique ou pédagogique) basée sur l'intérêt personnel et le goût et la recherche fondée sur la description systématisée et la vérification, considère que ces deux activités différentes n'empêchent pas qu'un même acteur puisse se livrer à l'une et à l'autre séparément (PoI.1/67 : 16). Brandt remarque quant à lui que le structuralisme français dans le domaine littéraire conserve le double aspect de la « critique » sous ce terme unique, entre affirmation de normes et description (« normatikk og beskrivelse », PoI/67 : 22) ; par rapport au formalisme russe, il lui semble encore plus centré sur la composante normative et sémantique que sur la forme spécifiquement linguistique. J. Bang évoque quant à lui une proposition formulée par J. Fjord Jensen dans la revue *Kritik* (4/69) selon laquelle la distinction entre science et critique tient au rapport que chaque activité a aux valeurs établies : la recherche les emploie et les examine tandis que la critique les transforme²⁴². La méthode d'analyse textuelle mise au point par *Poetik* n'est pas sans retomber dans l'ambiguïté de la critique idéologique : si les finalités sont certes plus descriptives que normatives, inévitablement c'est bien la faiblesse idéologique, si ce n'est le caractère proprement réactionnaire, de ces œuvres qui finit par ressortir. Une forme d'évaluation et d'orientation se fait malgré tout sur la base de critères politiques. Malgré son attention aux structures formelles et ses ambitions intellectuelles bien plus grandes, cette critique se fait tout compte fait sur la même base que celle de *Profil*. Par opposition, le critère politique n'a jamais été premier chez *Tel Quel*, la base évaluative ayant été strictement esthétique – l'enjeu ayant été ensuite d'étayer ce rapport.

²⁴¹ Vold se fend d'une réponse au titre éloquent dans P4/80, « Dialogen om hvorfor det dårlige dikt er dårlig, er den nytten et dårlig dikt kan gjøre » (« L'utilité d'un mauvais poème est de créer une discussion sur les raisons pour lesquelles le mauvais poème est mauvais »). Il y critique les rapprochements vagues de Thon entre la nouvelle critique et sa propre position et défend la question de l'attitude ou posture (*holdning*).

²⁴² Madsen propose une distinction proche dans « Strukturel digtbeskrivelse » : la description des systèmes de valeurs inhérents à une œuvre est différente d'une prise de position sur ces systèmes, qui est la prérogative de la critique (PoI.1 : 82).

Le constat d'une concurrence entre différentes bases idéologiques tend ainsi à minimiser la différence entre la critique et la science. Nous aurions donc un simple jeu de chaises musicales où une certaine critique en position dominante, dans le lieu de l'université notamment, s'arrogerait le privilège d'être « la science » contre les autres.

Singularité et généralité

Néanmoins, dans les années 1960, la volonté de conquête des nouvelles approches contre la tradition universitaire allait encore dans le sens spécifique d'un scientisme, non-directement lié à la question des idéologies. C'est qu'il y avait bien une conception particulière de la nature du savoir portée par le structuralisme dans les années de transition menant à 1968.

La position d'un Barthes est bel et bien parcourue de cette ambiguïté dans la mesure où sa critique s'est nourrie de l'idéal marquant la sémiologie dans la première moitié des années 1960 ; ce tournant est marqué par son entrée à l'EPHE, les publications comme *Communications*, et les ouvrages *Éléments de sémiologie* (1965) et *Système de la mode* (1967). À cet égard, la controverse contre Picard l'a amené à durcir les contours de l'approche scientifique contre l'ancienne critique universitaire, comme en témoigne *Critique et vérité* (1966). Là, il fait une distinction tripartite entre science, critique et lecture. La science de la littérature, certes encore conditionnelle car en voie de constitution, s'intéresse aux formes ou « conditions du contenu » d'une œuvre, elle fait la description des matrices de sens possibles dans la perspective de la linguistique générative ou la sémantique structurale, et son objectivité est liée à la langue, « l'idiome », et non à l'œuvre singulière (2002d : 788ss). La critique, continue Barthes, est « intermédiaire entre la science et la lecture », elle *produit* un sens au lieu de simplement *traiter* les sens possibles de son objet (2002d : 792). Il est évident que cette conception témoigne elle-même d'une forme de positivisme-objectivisme de la contemplation scientifique qui vole en éclats après 1968 où la science doit contribuer à changer le monde. C'est ce que remarque Arne Schnack qui, en 1983, propose de souligner la parenté entre le structuralisme et le positivisme, en dépit de la rhétorique virulente contre l'empirisme des années 1960, sur la base de ce désir commun d'établir des lois générales par-delà les faits isolés. C'est ainsi qu'il lit la distinction maintenue par Barthes entre la science, qui fait abstraction de tout contenu interprétable (alors que le positivisme de la tradition maintient l'interprétation d'un sens dans une prétention objectiviste), et la critique, laquelle resterait fondée sur l'herméneutique, tout comme chez Torodov et Genette (Schnack 1983 : 2)

Nous retrouvons bien entendu cette ambivalence dans les premiers numéros de *Poetik* où il s'agit en dernier lieu de rendre la critique plus scientifique : c'est en ces termes que les tendances francophones sont abordées. Dans son compte rendu, Brandt établit sa propre distinction entre science de l'œuvre et

critique de l'œuvre : la première est définie comme l'activité descriptive du rapport structurel entre la totalité de l'œuvre et les parties qui la constituent, ainsi que les taxinomies et typologies qui en découlent, alors que la critique est l'activité descriptive des œuvres prises comme totalités et de leur fonction sociologique : étude de l'œuvre comme expérience vécue, comme tout immédiat non atomisé en parties et inscrit dans un contexte (Brandt, PoI.1 : 33). Pour Bang, la critique est le point de départ, ou la pierre fondatrice, de la théorie ou science littéraire en tant qu'elle fait l'examen d'un problème spécifique (Bang, PoII.2/69 : 39). La scientification de la critique requiert une plus grande objectivisation de la communication, laquelle passe par une clarification terminologique et une systématisation de l'usage des différentes méthodes (PoII.2/69 : 43). De cette manière, elle peut se faire l'auxiliaire de la science de la littérature, premier pas du passage d'un objet singulier à une théorie générale.

A partir de l'article de Bang et ceux du moment formaliste de Barthes et Brandt, c'est la question des buts de l'étude et de son échelle qui apparaît. La critique traite de phénomènes plus restreints ou d'un objet individuel (traditionnellement : « l'œuvre » d'un auteur, allant de l'unité singulière à la totalité des productions). Pour les sémiologues en revanche, la science a l'ambition de produire la théorie systématisée de la signification grâce aux outils linguistiques ; l'objet singulier sert de base de l'étude mais n'est pas sa finalité. Dans ce cas précis, la caractérisation de « scientifique » serait donc réservée à la critique structuraliste ; mais si nous prenons nos distances avec cette prétention, nous pouvons suggérer que la critique serait le pôle où une approche théorique rencontre un objet pour faire ressortir la singularité de ce dernier, là où la science tirerait de cette rencontre entre théorie et objet singulier des conclusions générales qui dépassent cet objet (et ce indépendamment de la discipline ou méthode choisie), recherche d'invariants ou poursuite du développement théorique. Dans la pratique cependant, un texte sera rarement uniquement l'un ou l'autre.

La tension entre la singularité et l'ambition générale caractérise la majorité des essais de nos revues, en lien naturellement avec les contraintes de format que le médium implique : des approches de certaines œuvres ou de la production de certains artistes en fonction de l'orientation (ou « idéologie ») théorique choisie. Durant les premières années, de 1961 à 1965, Gérard Genette publie ainsi des essais critiques sur Robbe-Grillet, Mallarmé, Proust, Flaubert et Valéry, ainsi que deux textes de portée plus théorique (« Une poétique structurale ? », TQ7/61 et « La rhétorique et l'espace du langage », TQ19/64). Pleyne écrit également de la critique de peinture très tôt, avec des essais sur M. Rothko, R. Rauschenberg, A. Giacometti ; quelque peu en retrait durant la phase révolutionnaire, la peinture et les arts plastiques reprennent une place plus importante durant la deuxième moitié des années 1970 – notamment avec la « traversée » de l'Atlantique par les membres de la revue, renouant avec la scène artistique des États-Unis. En outre, ainsi que nous l'avons mentionné

précédemment, la parution des ouvrages de Sollers est souvent accompagnée de critiques et analyses par les autres contributeurs de la revue. Nous avons aussi évoqué que la conception de la « méthode » se résorbe dans la discussion philosophique. Or, en dépit de sa nonchalance vis-à-vis des procédures concrètes du discours, la revue maintient tout au long de son existence l'ambition générale de la « science » dans son désir de rechercher les universaux ou principes fondamentaux du processus de production et de ses structurations culturelles. Ainsi que nous l'avons mentionné, *Tel Quel* a ses auteurs fétiches – Artaud, Joyce, Lautréamont, Mallarmé, Sade, plus tard Céline. Un certain nombre d'articles qui leur sont consacrés témoignent de cet horizon scientifique lorsque, comme chez Kristeva, il s'agit de prendre appui sur ces textes comme manifestations privilégiées de principes généraux qui les dépassent (voir « Le sujet en procès » pour Artaud ou Lautréamont et Mallarmé comme exemples dans *La Révolution du langage poétique*).

Il semble évident que les « analyses textuelles » développées par *Poetik* dès 1970 (surtout avec le recueil PIV.2-3/71) sont un exemple de critique marxiste-idéologique par opposition aux différents essais théoriques sur le texte et les pratiques signifiantes : ces mises en application de la théorie produisent un savoir spécifique lié à l'œuvre singulière. Les œuvres de L. Holberg, C. Ewald, H. C. Andersen sont l'occasion d'examiner le canon littéraire danois, mais les modernes ou contemporains comme J. Bonde Jensen et K. Rifbjerg sont aussi étudiés – à des fins plus polémiques. Cette critique, qui repose essentiellement sur l'analyse idéologique du contenu, éclaire son objet sous un nouveau jour mais elle ne produit pas de savoir nouveau sur la théorie marxiste de l'histoire ou de l'idéologie, se limitant bien souvent à une lecture, certes parfois très affinée et subtile, du texte comme symptôme. La réduction de l'approche critique à l'application d'une grille théorique n'est du reste pas simplement un défaut du marxisme – il est visible également dans les approches structurales de type narratologiques ou sémantiques, a fortiori érigées en pédagogies, qui produisent des formules ou méthodes d'analyse standardisées. La condamnation des méthodes systématisées ou abstraites, si elle porte sur la philosophie dialectique, ne s'applique donc pas à l'analyse de texte singulière : une distinction de niveau se maintient entre la théorie et une certaine conception de la pratique universitaire comme application d'un modèle standardisé. De manière similaire, même dans les dernières années de notre revue norvégienne, alors que le contenu s'étoffe dans des analyses de plus grande ampleur et de plus grande nuance, retrouvant donc le pôle du savoir, la critique tend à délaissier les aspects formels²⁴³, les essais restent ainsi essentiellement des études de cas thématiques et historiques.

²⁴³ Là encore, le peu d'avancées est dû aux tendances trop contradictoires au sein du mouvement. Les appels à la professionnalisation et au rattrapage émanent des acteurs les plus engagés dans le champ de la critique littéraire (journalistique ou universitaire) ; les autres y sont beaucoup moins favorables. Voir par exemple le jugement négatif formulé par un critique nommé

Dans le cas de *Kod*, nous remarquons que, dans la tension entre la « critique » et la « science » que nous avons esquissée, les articles se placent à un niveau d'abstraction généralement très élevé : les essais relèvent essentiellement de théorie plus que d'applications concrètes à des objets singuliers. C'est également le cas pour les tout premiers numéros de *Kris*, qui sont entièrement consacrés à la discussion et la traduction de textes théoriques. L'application à des textes ou œuvres d'artistes singuliers y est relativement rare ; l'ancien « kodiste » Åke Sandgren propose par exemple une analyse du film « Verlorenes Leben » d'O. Runze (K7-8/79), mais c'est véritablement avec le numéro spécial de juillet 1979 consacré à la danse que les membres de la revue prennent directement part à l'activité critique, telle que nous l'entendons ici, publiant des essais sur le sujet plutôt que des comptes rendus d'essais signés par d'autres. On trouve encore d'autres analyses appliquant la théorie à des objets singuliers dans le numéro 17-18 sur les « Scènes » de 1981 : deux sur Shakespeare, Olsson proposant une lecture du *Roi Lear* (« Blindhet, begär och negativ utopi ») et L. Zern de *La Comédie des erreurs* (« Den sönderslagna spegeln »), M. Florin sur R. Kalisky et T. Kantor (« Ingenmansland »), R. Lysell sur Botho Strauss (« Botho Strauss' trilogi – återvändets diskurs och bländningens dramaturgi »), ou encore Engdahl et Olsson sur le travail de la chorégraphe Margaretha Åsberg.

Cette échelle où la critique représenterait le pôle de la singularité et la science celui de la généralité appelle un complément : la question de la théorie. En effet, il apparaît que cette dernière est l'arrière-plan commun qui les détermine toutes deux comme deux manières de la mettre en application. Cette appellation de « théorie » est ainsi bien commode pour nos revues entendues comme lieu intermédiaire à partir duquel peuvent s'élaborer aussi bien la pratique critique que la pratique scientifique. Or il nous semble en outre qu'elle s'est maintenue pour désigner le pôle général ou le niveau d'abstraction de la réflexion sur la littérature, indépendamment des différentes méthodes adoptées et, surtout, de la distinction traditionnelle de lieux. Le terme est resté, en contexte francophone, bien plus acceptable que celui de « science » et a peut-être partiellement permis de compenser le vague autrement occasionné par le double emploi de « critique ». En contexte scandinave, le terme de « théorie » fait partie de la famille rassemblée sous le terme de « science de la littérature » aux côtés de la critique et l'histoire dont elle est en principe distincte, bien que

Roy Halvorsen, dont nous n'avons pu trouver d'autres publications, sur le sujet : « Les sources du structuralisme et de la nouvelle critique ont tellement enivré les experts en littérature du monde entier qu'il n'est guère possible d'écrire deux mots sur un livre sans se perdre dans un dédale de concepts plus ou moins vagues de structure et de matière si dense et impénétrable que toute ambition de parvenir à des idées claires est déçue » (« Strukturalismens og nykritikkens kilder har så til de grader beruset bokkjennere verden over at det neppe lar seg gjøre å skrive to ord om ei bok uten å fortape seg i et villniss av mer eller mindre forvklede begreper om struktur og materie, så tett og ugjennomtrengelig at forhåpningene til klare forestillinger blir fatige », critique de « På stylter inn i evigheten (John Irving, Garps bok) », P4/79: 54).

l'interchangeabilité des termes de « critique », de « théorie » et de « science » soit parfois à constater (nous le notons par exemple dans le numéro spécial de *Kultur og klasse* de 1989 sur les « Métamorphoses de la critique littéraire »). C'est semble-t-il que le besoin de se démarquer absolument par la scientificité a reculé, laissant place à un choix plus flexible de termes ; c'est aussi le résultat du processus critique sur le sens, la forme et les modalités de la « science » littéraire.

Quel modèle de science ?

La théorie de la deuxième moitié des années 1960 est encore fortement imprégnée par un modèle de scientificité « dure », qui emprunte aux sciences naturelles et techniques aussi bien un formalisme (écritures mathématiques, modélisations) que des concepts (notamment un jargon technique). La mobilisation de ces stratégies est souvent problématisée par une réflexion philosophique-épistémologique, notamment face aux réactions vives qu'elle suscite ; elle témoigne néanmoins du poids d'une référence à une certaine conception restreinte de science. Cela est plus encore visible dans notre corpus universitaire scandinave où a lieu un plus profond débat autour des questions de méthodologie et de vérification.

Une aspiration scientifique

Dans la remise en cause de la tradition disciplinaire contre le « positivisme », le formalisme structuraliste et le marxisme semblent pouvoir un temps œuvrer main dans la main en vertu de l'opposition entre science et idéologie, produisant une forme de scientisme marxiste. La critique du premier structuralisme que nous observons dans la deuxième moitié de la décennie 1960 n'en reprend pas moins des procédures et des formes qui reconduisent un certain scientisme positiviste, quand bien même il tente d'être corrigé par une autoréflexion philosophique.

Le formalisme, d'un scientisme à l'autre ?

Le formalisme est un des aspects les plus spectaculaires de l'avant-garde théorique française, symptomatique de cette volonté de se démarquer des représentants de la tradition universitaire humaniste. Cependant, alors que les premiers structuralistes sont en voie d'établissement au milieu de la décennie 1960, une nouvelle génération de chercheurs répète le geste de dépassement sur le double plan de la politique et de la science. B. Gobille souligne bien que les projets scientifiques, loin de l'apolitisme attribué au premier structuralisme, sont naturellement liés à une forme d'engagement :

La montée des sciences humaines et du structuralisme dans les années qui précèdent Mai 68 s'accompagne d'un glissement d'un référentiel humaniste à un référentiel scientifique. Ce qui aujourd'hui apparaît rétrospectivement paradoxal, c'est que cette quête d'une plus grande scientificité se double d'une politisation des enjeux théoriques. Paradoxe qui s'évanouit lorsqu'on le pense en relation avec la structure du champ universitaire de l'époque. L'occupation des postes de pouvoir universitaires, Sorbonne en tête, par une génération acquise au modèle de l'érudition des humanités classiques, est telle que l'innovation théorique promue par les entrants ne peut provenir que de positions à l'époque marginales – EPHE et CNRS notamment. Cette innovation doit se fonder sur un DURCISSEMENT SCIENTIFIQUE des modèles afin de « faire rupture ». (2005b : 75)

Avec l'homologie de la querelle épistémologique et de la querelle politique, les sciences « dures » rejoignent la critique de l'idéologie humaniste.

Le modèle structural de Lévi-Strauss est certes principalement repris à la linguistique mais a aussi été inspiré par les notations et écritures formelles du groupe de recherches en mathématiques réuni sous le pseudonyme de Bourbaki (Descombes 1979, Dosse 2012). La sémiotique a également été extrêmement marquée par la formalisation sous l'influence de Greimas, lui aussi proche des mathématiciens de l'Institut Poincaré et marqué par les travaux en linguistique de Hjelmslev sur les métalangages (Dosse 2012 : 248-252). *Tel Quel* et *Poetik*, mais aussi *Kod* dans une moindre mesure, héritent de certains aspects scientistes de la sémiotique, notamment à travers les travaux de Kristeva, qui a elle-même participé au groupe de recherches de Greimas à l'EPHE. Or, Hauge rappelle que c'est Greimas qui aura été la figure de proue du structuralisme en Scandinavie via la médiation danoise – nous le voyons dans *Poetik* (Hauge 2007 : 188).

À partir du numéro 29 de printemps 1967, le sous-titre « Science | Littérature » figure sur la couverture de TQ ; c'est également dans ce numéro que figure le premier article de Kristeva, « Pour une sémiologie des programmes ». La volonté de constituer une science des textes, ou plus généralement des pratiques signifiantes en partant des textes, s'y exprime dans le recours à la formalisation mathématique avancée (écriture empruntée à l'algèbre ou à la théorie des ensembles) ou des schémas et tableaux divers. Visuellement, l'effet donne très nettement aux travaux l'air de reposer sur une scientificité « dure ». En l'occurrence, le recours à la formalisation mathématique est une tentative d'évacuer les impasses liées au « positivisme » linguistique et son approche empirique-superficielle. L'axiomatisation a notamment l'avantage d'échapper à la sémantique du texte, elle permet de faire apparaître, par la réécriture, la structure du texte ou la matérialité linguistique en évacuant le sens : l'architecture signifiante est recueillie tout en déjouant la paraphrase. C'est le sens qu'elle donne au terme de « caricature » : non pas déformation mais réduction de l'objet aux traits saillants. Il s'agit ainsi d'éviter, grâce à la logique formelle, la question de la vérité aussi bien celle du sens que pose la

logique traditionnelle (Kristeva, TQ29/67 : 70ss). Son utilisation est problématisée avec soin, y compris dans son caractère expérimental et ses limites :

L'emploi des notions des nouvelles mathématiques n'est évidemment que métaphorique dans la mesure où une analogie peut être établie entre le rapport langage courant / langage poétique d'une part et le rapport fini / infini de l'autre. (Kristeva, TQ29/67 : 71)

Cette concession quant à la nature métaphorique ou analogique est censée être compensée par la productivité heuristique du modèle. La formalisation ne semble plus aussi importante que l'analogie : dans ce processus de resémantisation interdisciplinaire, c'est la productivité qui l'emporte sur la fidélité stricte au concept d'origine. Cette méthode doit être également ramenée à la propre pratique de formalisation logique que Lacan employait dans la production de ses concepts (voir par ex. Nasio 2001 : 87-89).

L'écriture répond donc à la structure de son objet. Cependant, l'analyse va plus loin au sens où l'objet lui-même, le texte « littéraire », est en retour interprété à la lumière de l'opposition à l'idéologie. Dans « L'engendrement de la formule » (TQ37/69), Kristeva propose le concept de « complexe signifiant » comme unité minimale de structuration du produit textuel (phéno-texte), autrement dit comme première étape de combinaison d'éléments dans le processus de structuration du sens. Or, elle établit que toute pratique textuelle fondée sur ce complexe « se soustrait donc à la fois à l'emprise de la *vérité* et de l'*idéologie* » car, en restant en amont de toute prédication, le complexe n'affirme ou ne nie rien à propos de tel objet. Grâce à cette structure, Kristeva déclare donc que la pratique textuelle elle-même est parente des mathématiques car, comme « l'inhumain des sciences formelles », elle ne propose que des notations combinatoires qui échappent au joug du sens fini réglé par la communication :

[...] à partir de la coupure Lautréamont-Mallarmé [...] il apparaît que la pratique textuelle est, avec celle des sciences, le seul dehors de l'idéologie. (TQ37/69 : 66)

Notons le terme de « coupure » ramenant à l'épistémologie bachelardienne-althusserienne, mais appliqué dans un champ non-scientifique, celui de la pratique littéraire expérimentale, par homologie.

Effet de l'écrasement temporel, il y a une différence entre les tous premiers numéros formalistes de *Poetik*, qui explorent la diversité des approches contemporaines sans guère de prolongements explicites sur la question idéologique, et l'arrivée de la « science » formalisée dans *Tel Quel* car le projet kristévien apparaît déjà comme l'approfondissement critique des travaux structuralistes précédents. L'usage de la formalisation mathématique dans la revue danoise est surtout caractéristique de la première phase structuraliste et glosématique. Les limites de son efficacité et les insatisfactions liées à ses

résultats se font assez rapidement sentir. Les contributeurs étaient cependant conscients, ainsi que l'annonce N. E. Wille dans le tout premier article intitulé « Kritik, pædagogik og videnskab », que la formalisation devait moins servir des analyses quantitatives que produire des modèles heuristiques. Ainsi, dans le deuxième numéro, Wille (« Formalisering af Romanteori » PoI.2/67) utilise la modélisation mathématique pour parvenir à une langue théorique qui puisse donner un fondement véritablement scientifique au savoir immédiat et aux concepts couramment employés. Dans la partie épistémologique de son premier article, « Strukturalisme på empirisk grundlag » (PoI.1/67), Brandt emprunte par exemple au calcul infinitésimal son écriture (notamment la notation des intégrales) pour retranscrire des concepts phénoménologiques. Il tente ensuite, au cours de son analyse d'un poème d'Eluard (« Le plus jeune »), de traduire l'« ensemble sémantique total » du texte en une seule formule : phonématique et sémantique sont ici combinées à la modélisation de la grammaire générative pour mettre en évidence l'actualisation de la structure à partir des composantes linguistiques qui la fondent, dans le poème (PoI.1/67 : 41). Dans le même numéro, J. Juhl Jensen étudie les relations numériques dans les *Élégies* de Tibulle dans le but d'établir les structures quantitatives d'un genre poétique (« Poesi og taleforhold », PoI.1).

Les affrontements autour de ces techniques scientifiques ne se font cependant pas attendre. Les premiers articles de la revue font tout d'abord l'objet d'attaques émanant de chercheurs extérieurs. L'article de Juhl Jensen est critiqué pour avoir produit des données chiffrées et des structures dont la pertinence est douteuse quant à une meilleure compréhension des phénomènes littéraires ; Brandt doit également défendre son premier essai contre les reproches de mathématicité exagérée – entraînant à la fois manque de rigueur et manque de pédagogie :

La philosophie des sciences classique-positiviste supposait, comme semblent le faire L&MKB [c'est-à-dire Lene et Morten Kielland-Brandt, les détracteurs], que la « vraie » (non métaphysique) description se produit comme un mouvement ininterrompu, sans résistance, du descriptum, de l'OB-jet au desribens, le SU-jet [...]. Ce que je suggère ici est, en revanche, une sorte de théorie pratique, selon laquelle notre activité effective couvre l'ensemble du champ [...] - une activité *opératoire* - qui change la « chose » -, une activité *représentationnelle* - qui change le modèle - et une activité *ontologique* - qui régit en dernier ressort les deux premières [...]. En d'autres termes, mon idée de « comment le tout est réellement lié » (ontologiquement) détermine à la fois la façon dont je « travaille avec la chose » et la façon dont je la « représente ». Mais je ne peux que rendre compte récursivement de cette notion même - mon ÉCRITURE - la montrer, mais pas la démontrer.

Den klassisk-positivistiske videnskabsfilosofi antog, ligesom L&MKB [i.e. Lene et Morten Kielland-Brandt, les détracteurs] synes at gøre, at « sand » (u-metafysisk) beskrivelse sker som en ubrudt, modstandsløs bevægelse fra descriptum, OB-jekt til desribens, SUB-jekt [...]. Hvad jeg her antyder, er

derimod en art praktisk teori, hvorefter vores faktiske aktivitet dækker hele feltet [...] – en *operativ* aktivitet – der ændrer « sagen » -, en *repræsentativ* aktivitet – der ændrer modellen – og en *ontologisk* aktivitet – der i sidste instans styrer de to første [...]. Med andre ord: min forestilling om, « hvordan det faktisk hænges sammen », (ontologisk), er bestemmende både for min måde at « arbejde med sagen » og for min måde at « afbilde » den. Men selve denne forestilling – min ECRITURE – kan jeg kun gøre rekursivt rede for, vise frem, men ikke eftervise. (Brandt, « MATEMATIK OG METAFORIK » in « Debat », PoI.4/68b : 72)

Brandt explique ainsi que sa modélisation n'a pas pour but de refléter ou de déformer, par l'usage métaphorique, l'objet qu'elle décrit, mais au contraire de produire, par son caractère métaphorique même, une compréhension nouvelle du phénomène. Il distingue ainsi trois niveaux : le phénomène, le modèle et la métaphore. La métaphorisation est fonctionnelle, elle agit au niveau opératoire et permet le travail conceptuel, tandis que les modèles se contentent de représenter de manière identique ou statique. Sa lecture de la grammatologie le distingue d'emblée du formalisme de Jensen ou Wille. Dans « Tekstens teori », l'écriture formalisée a une fonction que nous pourrions appeler performative au sens où elle manifeste en même temps qu'elle décrit une textualité qui tranche avec la textualité métaphysique conçue comme restriction (Brandt, PoII.4 : 27-8). L'essai, un des plus difficiles d'accès, se veut justement comme un « bricolage » (allusion à Lévi-Strauss), « poétique » au sens de producteur d'effets idéologiques²⁴⁴, pour se confronter à la norme argumentative traditionnelle. C'est également ainsi qu'il faut comprendre la réécriture que Brandt fait du carré greimassien avec la grammatologie derridienne, où la formalisation est en même temps pensée comme geste transformateur et non simplement représentation.

La rédaction de *Poetik* constate, dans l'éditorial du premier numéro de la deuxième série, que son projet a rencontré beaucoup de résistances. La formalisation et les jeux d'écriture se maintiennent surtout chez Brandt et ses collègues Jørgen Holmgaard ou Ole Andkjær Olsen dans leurs interventions inspirées par la sémantique structurale et/ou la psychanalyse lacanienne – rappelons que c'est Brandt qui traduit, dans PoII.3, les « Eléments d'une grammaire narrative » de Greimas. Bien que purgés des formules mathématiques avancées, ces essais utilisent encore schémas, arbres et tableaux jusqu'au départ de cette frange de la rédaction – notamment Brandt qui développe sa modélisation propre de la pratique en schémas triangulaires ou pyramidaux²⁴⁵. La

²⁴⁴ Il faut également comprendre le terme dans le sillage de Kristeva : poétique comme mettant en œuvre le procès de signifiance, la transgression de la norme.

²⁴⁵ Le dernier essai hautement formalisé que nous ayons observé dans les colonnes de *Poetik* date de 1972 : il s'agit d'une intervention de P. Brask intitulée « Semantiske beskrivelses-principper » (PoI7/72) où l'écriture et les concepts de la théorie des groupes (branche de l'algèbre) sont employés afin de retranscrire la structure d'un champ sémantique. L'étude tranche quelque

relative disparition de ces stratégies d'écriture s'explique, dans le discours théorique, essentiellement par les dépassements théoriques et les ruptures successives. Les effets de mode ne sont bien entendu pas non plus à exclure, mais on ne lira guère de remise en question drastique de ce procédé théorique même ; les critiques émanant des mathématiciens contre l'emploi des notations (Rabaté 2002 : 88) ont également pu contribuer à cet abandon. Du côté de *Tel quel*, la mathématisation n'est plus à l'ordre du jour vers 1971 : nous trouvons tout au plus quelques symboles et tableaux. Dans « Matière, sens, dialectique », nous n'observons ainsi que quelques notations et jeux d'écritures reposant sur les concepts psychanalytiques et formalisant le devenir de la matière en sens (Kristeva, TQ44/71 : 32) ; le goût lacanien pour les écritures opère encore dans une modeste mesure. Dans *Poetik*, c'est ainsi la réflexion sur le métalangage et la critique de la linguistique, puis la scission des sémioticiens, qui sont le moment-clé du dépassement de la formalisation. A ce point de vue purement théorique s'ajoutent des facteurs pragmatiques : le moment critique ayant été porté par ces expérimentations parfois provocantes, les analyses n'ont plus nécessairement besoin de moment formel dans le travail conceptuel. Surtout, avec *Poetik* et *K&K*, la remise en cause du formalisme porte moins sur des désaccords purement théoriques à ce sujet que sur les aspects pratiques-politiques de la communication scientifique.

L'opposition entre le langage formalisé et le langage courant nous semble elle aussi interprétée à la lumière de l'opposition entre la science et l'idéologie. Parler d'un scientisme marxiste ou althussérien met en avant la foi excessive accordée dans les possibilités de la science, liée à une position politique ferme, mais il convient de souligner que ce scientisme marxiste n'est pas identique au scientisme positiviste. Certes, Habermas voit déjà cette tendance en germe chez Marx qui concevait sa science de l'homme sur le modèle d'une science naturelle des lois de l'économie et non pas celui d'une science historique autoréflexive ou critique (Habermas 1968 : 86-88). Althusser a actualisé cette tendance en la croisant avec l'épistémologie française. Cependant, il a toujours pris soin d'aménager une séparation des tâches entre science et philosophie au sein de la « théorie » tout en les y pensant dans leur rapport dialectique l'une à l'autre – en quoi il a accepté le reproche de « théoricisme » et noté, non sans ironie, que ses détracteurs ont bien davantage focalisé sur son rapprochement avec le structuralisme, motivé par une base commune antihumaniste, que sur cette déviation théoriciste²⁴⁶. En outre, lorsqu'en 1972 il

peu avec la direction prise, à ce stade, par la revue qui a déjà marqué la rupture avec la sémiotique à base linguistique et son appareil mathématique.

²⁴⁶ Il souligne lui-même, contre les détracteurs du concept de « science » rejeté au rang de notion bourgeoise, la différence entre sa position « scientifique » et le positivisme : « Nous avons donc le droit, et le devoir, comme l'ont fait tous les Classiques, de parler de théorie marxiste, et, au sein de la théorie marxiste, d'une science et d'une philosophie : sous réserve de ne tomber en rien dans le théoricisme, dans la spéculation, ou dans le positivisme. [...] Reprendre et défendre, dans ce contexte et ce programme, le mot "science" : nous le devons contre tous les

considère le formalisme comme la tendance principale du structuralisme (lequel est alors décrit comme une « idéologie philosophique de savants »), il affirme fermement que le marxisme, de Marx à lui-même, n'a jamais été structuraliste car, bien qu'il soit une pensée de la structure, il n'a jamais prétendu être une théorie capable d'anticiper ou déduire les structures sociales sur la base d'un formalisme combinatoire (Althusser 1998c : 180-181). Déjà en 1968, dans l'intervention inaugurale du G.E.T. publiée sous le titre de « Survol / Rapports (Blocs) / Conflit », Sollers rejette l'appellation de « structuralisme » qu'il juge idéologique au sens où ce structuralisme n'est pas fondé sur le matérialisme dialectique ; il reprend à cet égard la condamnation de la sémantique structurale binaire et mécaniste avant de tacler plus généralement « les déviations ou les présupposés soit idéalistes, soit mécanistes » du formalisme, à savoir le « positivisme ou l'empirisme formalistes » (TQ36/69 : 9). L'enjeu est avant tout de débusquer les « défaillances philosophiques » qui fondent les concepts linguistiques du formalisme : en dernier lieu, il est toujours question des fondations idéalistes auxquelles s'oppose le matérialisme.

La pensée althussérienne a néanmoins été importée dans la recherche en littérature avant-gardiste comme cadre, voire caution, philosophique à des procédés scientifiques restés pour un temps formalistes : si ces derniers permettent de sortir de l'idéologie grâce à une notation évacuant le sens, la philosophie fait office de complément critique en garantissant un retour dans l'idéologie adéquate. Par là se réalisait aussi ce processus de desubjectivation momentanée dans la pratique scientifique, puis le retour du sujet dans le discours et l'idéologie. C'est également selon cette ligne de séparation entre science et philosophie que nous comprenons le double mouvement décrit par Kristeva dans *Semeiotiké* :

Lieu de pénétration de la science dans la philosophie et d'analyse critique de la démarche scientifique, la *sémanalyse* se dessine comme l'*articulation* permettant la constitution brisée, stratifiée, différenciée d'une *gnoséologie matérialiste*, c'est-à-dire d'une théorie scientifique des systèmes signifiants dans l'histoire et de l'histoire des systèmes signifiants. (Kristeva 1969 : 24)

La sémanalyse combine donc la fonction critique philosophique à l'approche scientifique selon Kristeva. Cette ambition de fonder une gnoséologie (ou théorie de la connaissance) matérialiste anime les essais de Kristeva au tournant de la décennie 1970 ; c'est elle qui, en dernier lieu, mène à l'abandon de

idéalistes subjectifs bourgeois, et contre les marxistes petits-bourgeois, qui, les uns et les autres, crient à son simple énoncé au "positivisme", sans doute parce que la seule représentation qu'ils peuvent ou veulent se faire de la pratique et de l'histoire d'une science, et *a fortiori* de la science marxiste, est la représentation positiviste classique ou vulgaire, bourgeoise [...] » (« Éléments d'autocritique », 1988c : 171). Il récuse notamment le rejet de l'objectivité au nom de l'opposition entre « personne » et « chose » qu'il juge lui-même fondée sur l'idéologie bourgeoise (note 22).

la formalisation. Dans « Matière, sens, dialectique », nous pouvons lire une interprétation de ce départ : en effet, Kristeva y constate que, si la topologie ou les mathématiques permettent de décrire la production de signification, elles ne saisissent pas ce qui relève spécifiquement de la matière car elles sont elles-mêmes restreintes au symbolique (Kristeva, TQ44/71 : 20). Ainsi, la logique du matérialisme dialectique prend le relais des formalismes renvoyés dans l'idéalisme.

La ligne de démarcation entre langage formalisé et langage ordinaire ou naturel était déjà pertinente chez Dilthey dans la distinction entre les sciences naturelles et les sciences « de l'esprit » ; or il est indéniable que, dans leur tentative de remettre cette ligne en cause, les formalismes en sciences humaines ont contribué à faire des sciences naturelles ou mathématisées un modèle ou une norme, et ce malgré la critique philosophique qui a accompagné le processus²⁴⁷. Pour les théoriciens français de la science du texte et leurs homologues scandinaves, le recours à la formalisation aura été un moyen d'exercer la « discipline » méthodologique évoquée par Habermas permettant d'évacuer les interférences, redondances et fausses conceptions idéologiques du langage ordinaire se prenant pour objet (Habermas 1967 : 223) ; le retour au langage ordinaire, philosophique ou épistémologique, était cependant inévitable pour éviter l'impasse métaphysique du « métalangage » formalisé.

Nous remarquons ainsi une persistance des distinctions héritées d'Althusser chez Kristeva, et ce malgré les désaccords sur la question du sujet et la fermeture de la parenthèse formaliste en sémiotique une fois la fonction critique accomplie. On le voit encore dans un entretien de 1974 qu'elle conduit avec le philosophe et épistémologue de l'ENS Saint-Cloud J.-T. Desanti (« Matérialisme / épistémologie », TQ58/74 : 28-42) et qui porte plus spécifiquement sur la pratique mathématique²⁴⁸. On y retrouve en effet l'idée que l'épistémologie est une ouverture du discours scientifique formalisé vers le langage naturel et l'idéologie, mais il apparaît néanmoins que la philosophie des mathématiques est un complément indispensable à la pratique formalisée. L'affirmation du paradigme psychanalytique laisse également voir une forme de renversement où les sciences humaines portent un regard sur les sciences

²⁴⁷ Par contraste, Habermas, voulant redonner leur place aux différentes formes de scientificité et fort de l'assise des « sciences de l'esprit » allemandes, relève que la démarche scientifique interprétative utilise le langage ordinaire pour exprimer l'individuel dans des catégories générales. Pour lui, cette caractéristique est même la source d'un avantage. En effet, grâce au langage courant, non seulement les sciences herméneutiques peuvent rendre compte d'une expérience vécue dans un monde vivant mais, en outre, elles accèdent à l'autoréflexivité : le langage ordinaire comprend des dimensions qui ne sont pas purement verbales mais il peut toutes en rendre compte dans la symbolisation, il est son propre métalangage là où le langage formalisé est déterminé par des règles spécifiques qui lui échappent (1967 : 229)

²⁴⁸ Dosse remarque qu'Althusser et Desanti sont deux pôles différents du champ épistémologique normalien (2012a : 334ss). Les collaborations telqueliennes avec le second sont bien plus durables.

intrinsèquement formalisées, comme chez D. Sibony (« Sur les mathématiques modernes », TQ51/72 : 87-103) qui propose de concevoir les mathématiques non pas comme système méthodique abstrait mais comme une langue et, par là, d'y penser la pratique, le corps et l'inconscient. Le reflux du formalisme a bel et bien rouvert la voie à une réaffirmation de la pensée philosophique et épistémologique.

Le « jargon » et le dilemme de l'accessibilité de la science

La discussion porte cependant au-delà de l'opposition entre langage naturel et écriture formalisée : la dispute porte sur le sens de la conceptualité nouvelle elle-même. Moins immédiatement spectaculaire que le formalisme, la terminologie inspirée des sciences naturelles ou techniques ne suscite pas moins des réactions hostiles de la part des positions institutionnalisées traditionnelles. Dans ces débats, les deux camps s'accusent mutuellement de « scientisme » en se positionnant sur deux plans différents : les conservateurs attaquent le caractère techniciste de la conceptualité là où les nouveaux entrants attaquent le cadre épistémologique.

Tel Quel a largement pris part à l'emprunt conceptuel comme stratégie frontale de démarcation. Le recours aux notions mathématiques, au même titre que la formalisation logique, a notamment été caractéristique de la rencontre entre la psychanalyse lacanienne et le milieu philosophique épistémologique de l'École Normale Supérieure rue d'Ulm (Dosse 1991 : 262). Les *Cahiers pour l'analyse* portent la marque de cette rencontre²⁴⁹. Au cours de ces échanges, Lacan s'imprègne particulièrement avec la lecture des textes de Frege et Wittgenstein (Roudinesco 2009 : 1333ss). Les telqueliens font naturellement la lecture des travaux des *Cahiers*, Sollers et Kristeva notamment s'y réfèrent à plusieurs reprises (en particulier à « Action de la structure » de J.-A. Miller) ; Michel Tort, membre du Cercle, écrit également un article dans la revue (« L'effet Sade », numéro 28 de 1967). L'histoire des mathématiques intéresse beaucoup Kristeva durant cette période ; dans « L'Engendrement de la formule », elle se penche plus particulièrement sur la question de la différentielle et renvoie entre autres aux travaux d'A. Badiou dans les *Cahiers* (« La subversion infinitésimale »). La théorie des ensembles est également un modèle conceptuel important. Une des grandes références est Cantor, particulièrement abordé dans le volume 10 des *Cahiers* – dont le thème central est « La formalisation ». Kristeva reprend le concept de « transfini », jusque dans son étude de *H*, « Polylogue » (1974) – témoin d'une perrenité relative de cette pratique de l'emprunt.

²⁴⁹ Voir par exemple l'avertissement programmatique du premier numéro, signé de la main de Jacques-Alain Miller : « Les *Cahiers pour l'Analyse*, publiés par le cercle d'épistémologie de l'École Normale Supérieure, se proposent de présenter des textes, inédits ou non, touchant à la logique, à la linguistique, à la psychanalyse, à toutes les sciences d'analyse à cette fin de contribuer à la constitution d'une théorie du discours » (1966).

Les résistances sont plus particulièrement visibles dans les revues scandinaves, notamment parce que les enjeux de la communication théorique sont plus scrupuleusement examinés. Nous le voyons ainsi dès l'article liminaire de N. E. Wille qui prend la mesure de l'apport des nouveaux courants théoriques pour la recherche en littérature. Il constate que les avancées théoriques se sont payées du prix de l'accessibilité, posant un dilemme entre les deux branches de la pratique universitaire, à savoir la transmission et la recherche, la première répondant à un intérêt social au prix d'une forte scientificité, la seconde satisfaisant l'exigence de scientificité propre au détriment de la communication avec la société profane (Wille, PoI.1/67 : 9). Or pour Wille, il n'y a pas de troisième voie possible :

L'individu doit donc, de tâche en tâche, choisir sa place de médiateur ou de chercheur ; bien qu'un même travail puisse rarement fonctionner à la fois comme médiation et comme recherche, rien ne s'oppose bien sûr à remplir chacune des deux fonctions à des moments différents.

Den enkelte må altså fra opgave til opgave vælge sin plads som formidler eller forsker ; selv om det samme arbejde sjældent kan fungere som både formidling og forskning er der naturligvis ikke noget i vejen for til forskellig tid at udøve hver af de to funktioner. (PoI.1/67 : 15-16)

Poetik fait donc au tout début le choix d'être surtout un organe théorique réservé aux spécialistes. Après le premier ajustement de la ligne théorique, le projet sémiotique-dialectique tente lui aussi de résoudre ce dilemme. Dans sa proposition de dialectique entre l'historisme et le structuralisme, Egebak prend ainsi en compte la différence entre langage ordinaire et terminologie spécialisée : l'historisme favorise le premier car il fait le choix d'opérer sur des objets liés à l'expérience tandis que le structuralisme opte pour des concepts précis définis en système. Or, l'ampleur du champ des objets susceptibles d'être soumis à l'analyse semble être inversement proportionnelle à ce degré de précision conceptuelle : le structuralisme « classique » (linguistique) écarte bon nombre d'aspects du phénomène littéraire du domaine des objets scientifiques tandis que l'historisme embrasse large mais fait défaut du point de vue de la scientificité (« Historisme og strukturalisme », PoII.4/70 : 69).

La première phase qui pose la scientificité et la pédagogie comme irréconciliables est plus clairement rejetée dans le premier éditorial de *Kultur og klasse*, qui cite Wille à même le texte. Durant la seconde phase, la ligne telquelienne de Per Aage Brandt est quant à elle caractérisée de « formal-ekstremistisk » tandis que la critique idéologique marxiste est essentiellement considérée pour son abstraction. Le début de la troisième phase est véritablement marqué par le changement de stratégie pédagogique : les différentes orientations de recherche, qu'elles soient textuelles, sociologiques ou philosophiques, se sont plus particulièrement ancrées dans la lutte culturelle à partir de la fin 1972, ce qui a entraîné une remise en cause d'une pratique réservée

aux universitaires : la revue proclame ainsi que la difficulté conceptuelle parfois inévitable, due à la complexité de l'objet, ne saurait être uniquement réduite à un « jargon de mandarins ». Cette distinction se veut délibérément pratique, tout comme une série de modifications visant à augmenter l'accessibilité pour contribuer au front culturel : traduction des citations en langues étrangères, diversification des contributions en taille et genres et, bien sûr, changement de nom. La revue tente de ménager un front large :

L'accent mis sur les engagements dans la lutte culturelle actuelle est un profilage fort de la ligne qui caractérisera *Kultur og klasse*, en relation avec les tendances de *poetik* des dernières années. Mais la rupture principale avec ce que *poetik* représentait à l'origine s'est déjà produite dans le passé ; il s'agit maintenant d'en assumer les conséquences. La continuité à travers le changement de nom avec les volumes ultérieurs de *poetik* se reflétera également dans le fait que *Kultur og klasse* restera une revue *scientifique* dont la principale force réside dans l'analyse approfondie et le développement théorique - et qui doit donc se réserver le droit d'inclure des articles scientifiques à tous les degrés de compétence nécessaire.

Understregningen af forpligtelserne på den aktuelle kulturkamp er en kraftig profilering af den linje, der vil komme til at præge *Kultur og klasse*, i forhold til udviklingstendenserne i *poetiks* senere årgange. Det væsentligste brud med det *poetik* oprindeligt stod for er dog allerede sket tidligere; nu drejer det sig om at tage konsekvenserne. Kontinuiteten på tværs af navnskiftet med de sidste årgange af *poetik* vil også vise sig deri, at *Kultur og klasse* fortsat vil være et *videnskabeligt* tidsskrift, hvis hovedstyrke ligger i de dybtgående analyser og den teoretiske videreudvikling - og som derfor må forbeholde sig ret til at op-tage videnskabelige artikler af en hvilkensomhelst *nødvendig* kompleksitetsgrad. (« Kultur og klasse », KK29/77 : 8)

La philosophie allemande et la sociologie marxiste ont non seulement été le point de stabilisation de la conceptualité et de la méthode d'analyse de la culture : elles ont également contribué à resituer la communication scientifique de la revue dans une pratique concrète.

Le débat sur la terminologie est également vif en Suède. *Kod* défend le nouveau conceptuel porté par la sémiotique mais, si elle cède parfois, en quelques rares instances, à la tentation de la modélisation abstraite, elle paraît déjà bien après la décade du formalisme²⁵⁰. Dans l'éditorial du numéro 2/76, « Att skriva KOD », Larsson et Näsholm discutent des difficultés inhérentes à la communication scientifique. Après avoir identifié de mauvaises dispositions d'écriture, ils critiquent également des types d'attitudes inadéquates du côté du lectorat, notamment la lecture hostile à tout nouveau concept. Celle-ci est caractéristique, pour eux, d'un climat anti-intellectualiste qui n'est pas simplement lié à la tradition universitaire : le rejet de la terminologie et de

²⁵⁰ Nous pouvons tout au plus compter les schémas utilisés par Näsholm dans son analyse de la forme de l'automobile proposant l'esquisse d'une combinatoire (« Ser du bilen », K1/76).

l'abstraction est également une posture de la bourgeoisie militante qui s'imagine par là témoigner d'une origine prolétaire²⁵¹. *Kod* n'entend pas satisfaire les attentes du lectorat qui ne désire qu'une confirmation de son savoir : la joie d'apprendre passe par la remise en cause et la transformation (K2/76 : 4). Dans la première partie de « Filmforskningens teori », Larsson revient sur le processus de « rattrapage » des sciences humaines qui a eu lieu en Scandinavie : tout d'abord par la remise en cause de la tradition positiviste institutionnalisée dans les murs de l'université par la critique scientiste des althussériens, qui ont malgré tout reconduit une foi dans la neutralité de la science, puis la correction du théoricisme par l'École de Francfort ; reste que le problème de l'action, de l'intervention concrète de la théorie et son emploi dans le monde social, n'a pas été résolu pour autant. De ce point de vue, le bilan de ce « scientisme de l'école althussérienne » (« Althusserskolans scientificism », Larsson, K2/76 : 21) est visiblement mitigé.

Ces limites sont plus particulièrement examinées dans la deuxième partie de l'article (K4/76). En effet, Larsson se penche ici sur la question de la réception – non seulement les mécanismes qui sous-tendent la réception d'un film, mais aussi ceux qui sous-tendent la réception de la recherche. Il pointe ainsi du doigt le problème majeur de la sémiotique : l'oubli dont souffre le langage scientifique de ses propres conditions de production et de diffusion. Quoi qu'elle en dise, la sémiotique ne permet pas réellement de penser la place de la recherche dans la société :

Je crois que le scientisme qui marque les produits de la sémiotique du cinéma est dû à une vision erronée du travail scientifique. Le travail scientifique a toujours été compris comme quelque chose de positif en soi ; la science comme une bulle de vide dans l'espace de la lutte des classes [...].

Jag tror att den scientificism som märker filmsemiotikens framställningar beror på en felaktig syn på vetenskapligt arbete. Man har genomgående uppfattat vetenskapligt arbete som något positivt i sig ; vetenskapen som en bubbla av vakuum i klasskampens rum [...]. (Larsson, K4/76 : 19)

La recherche comme production signifiante est elle-même inscrite dans des déterminations sociales : produire de nouveaux concepts n'a aucune valeur en soi sans regarder les résultats et effets concrets de cette pratique :

La « science en soi » n'est pas émancipatrice. Il n'est certainement pas satisfaisant d'ouvrir toutes les portes entre la science et l'idéologie [...]. Mais lorsque nous établissons des lignes de démarcation absolues entre les deux concepts

²⁵¹ « Beaucoup de jeunes bourgeois qui, pour une raison quelconque, se sont organisés politiquement, croient que leur propre étroitesse d'esprit et leur manque de vocabulaire sont la preuve de leur appartenance au prolétariat » (« Många borgarungar som av någon anledning organiserat sig politiskt tror att den egna småskurenheten och ordbristen är ett bevis på deras hemvist i proletariatet » (K2/76 : 3).

dans une description des relations co-sociétales, leurs contenus se rencontrent et se mélangent en dépit de notre mur ; l'innocence scientifique est dans sa pratique souillée par l'idéologie. Que nous choisissons la cohérence, la falsifiabilité ou la totalité comme critère de valeur de la science, c'est finalement la valeur explicative de la science, d'une part, et les relations de pouvoir de la société, d'autre part, qui déterminent la valeur de la science dans sa fonction.

« Vetenskap i sig » är inte emancipatorisk. Visst är det otillfredsställande att öppna alla portar mellan vetenskap och ideologi [...]. Men när vi upprättar absoluta demarkationslinjer mellan de två begreppen i en beskrivning av samhällsliga förhållanden kommer deras innehåll att mötas och beblandas trots vår mur ; den vetenskapliga oskulden smutsas av ideologin i sin praxis. Vare sig vi väljer konsistens, falsifierbarhet eller totalitet som kriterium för vetenskapligt värde är det ytterst sett å vetenskapens sida dess förklaringsvärde och å samhällets sida dess maktförhållanden som avgör vetenskapens värde i dess funktion. (Larsson, K4/76 : 19)

En dernier lieu, il faut repenser la communication du savoir : plutôt que de formuler de nouveaux concepts incompréhensibles, il préconise de faire travailler ceux qui sont déjà en circulation, jusqu'au point où ils perdent de leur utilité et doivent se transformer en de nouveaux concepts de telle sorte que les destinataires de cette recherche (et des films) puissent eux aussi prendre part activement à ce processus. Il en appelle donc à faire tomber les tours d'ivoire et à envisager une forme d'utopie : un « espace public scientifique » de discussion (*vetenskaplig offentlighet*, K4/76 : 20). Il termine son article sur une autocritique d'un de ses propres essais, publié précédemment (« Skisser till de filmiska kodernas semiotik », K1/76), pesant les bons et les mauvais apports conceptuels. Il en vient à une double conclusion : sur le fond, l'appareil sémiotique n'est pas satisfaisant et doit être enrichi par d'autres approches²⁵² ; sur la forme, il promet non seulement de faire un meilleur usage des termes scientifiques mais surtout de rompre avec une forme d'écriture contreproductive qu'il a lui-même pratiquée :

Même moi, je suis dégoûté par le jargon universitaire que j'utilise parfois. Je ne fais pas référence aux « mots difficiles » ou à la recherche d'un vocabulaire rigoureux, mais à l'utilisation laxiste des jeux de mots, qui rendent le contexte encore plus obscur et transforment l'acte de lecture en mystère médiéval. C'était stupide et je ne le ferai plus.

T.o.m. jag känner ett äckel inför den akademiska jargong jag stundtals använder. Nu syftar jag inte på « svåra ord » eller stråvan efter en stringent begreppsapparat, utan på slappt använda ordspel, som gör sammanhangen än

²⁵² « Je ne crois plus qu'un appareil conceptuel développé par la sémiotique soit une solution universelle. Je vais essayer d'approfondir de nouvelles approches, peut-être les démonter et recommencer » (« Jag tror inte längre att en med semiotiken utvecklad begreppsapparat är någon universallösning. Jag kommer att försöka vidareutveckla nya infallsvinklar, kanhända bryta av dem och börja om på nytt », K1/76 : 21).

mer dunkla, och förvandlar läsakten till et mysteriespel. Det har varit dumt och jag ska ändra mig. (K1/76 : 21)

Le passage à *Kris* en 1977 marque ainsi un mouvement double de professionnalisation et d'abandon du scientisme : le langage de la revue se devra d'être plus accessible que la formalisation obscure et contribuer à constituer cet espace de discussion, et il devra également être davantage lié à une forme d'art ou de plaisir esthétique.

Or, la question de la terminologie est également l'un des fronts de la polémique qui se déploie dans les pages du *TfL*. Elle est notamment mise à l'ordre du jour en 1976 par Peter Hallberg qui s'appuie sur l'ouvrage du mathématicien français André Régnier, *La crise du langage scientifique* (« Det vetenskapliga språkets kris, 1976a). Hallberg rend compte de la thèse principale de ce livre selon laquelle la description en sciences humaines, par l'importation de concepts et terminologies à d'autres disciplines, a sacrifié le rapport entre l'abstrait et le concret empirique pour une patine verbeuse de scientificité, un usage purement métaphorique des concepts. Les dérives décrites par Régnier sont bien celles qui ont lieu dans les sciences humaines employant pêle-mêle les concepts marxistes, psychanalytiques et structuralistes, à commencer par Lévi-Strauss. Ce n'est pas tant le principe de l'emprunt conceptuel qui est remis en cause ici : c'est la faillite méthodologique de son application, mesurée à l'aune de l'écart entre théorie et empirie. Reprenant à son compte les analyses de ce pamphlet, Hallberg propose un exemple négatif suédois – Melberg. Dans « Tre män in en båt », il se sert, en guise de mise en garde adressée aux jeunes chercheurs séduits par les nouvelles modes scientifiques, de Kristeva pour illustrer le pôle extrême, repoussant et fascinant à la fois, de « l'ivresse de l'abstraction et du terme » (« abstraktions- och termberusning », 1976d : 327)²⁵³. Elle est ici dépeinte comme une chercheuse enfermée dans un solipsisme, ayant rompu les normes de la communication ordinaire.

La rhétorique du déclin transparaissant dans les citations de Régnier est fortement critiquée par le chercheur Ingemar Algulin²⁵⁴. Dans sa réponse, celui-ci pointe du doigt une idéologie métaphysique de la langue et une utilisation de la terminologie comme argument stratégique : en assurant le monopole des disciplines « originales » sur le « vrai » sens immuable des termes, la ligne de Régnier et Hallberg maintient une barrière à l'entrée du domaine de la science²⁵⁵. Remarquant que l'article d'Hallberg ne mène à aucune proposition

²⁵³ Il s'appuie sur un entretien de Kristeva dans *La nouvelle critique* et traduit en suédois par Aspelin et Bengt A. Lundberg dans leur anthologie *Tecken och tydning. Till konstnernas semiotik* (1976).

²⁵⁴ Celui-ci soutient sa thèse en littérature à l'Université de Stockholm en 1969.

²⁵⁵ La discussion porte notamment sur le terme de « code », que Hallberg entend réduire à un « langage artificiel », là où Algulin entend faire apparaître l'histoire du mot et l'arborescence de ses significations dans le temps et l'espace.

constructive pour une épistémologie des sciences humaines, Algulin plaide surtout pour un « déplacement » au sein du domaine attribué à la science :

De la sauvegarde de normes présumées, « intemporelles » et de définitions conceptuelles formalisées à un niveau « transcendant », on passe à une focalisation sur les points de vue et les contextes dont les concepts sont l'expression dans un processus historique et dans un contexte social et culturel.

Från vakthållning vid föregivna, « tidlösa » normer och formaliserade begreppsbestämningar på ett « transcendent » plan, till en inriktning på den åskådning och de sammanhang som begreppen är uttryck för i en historisk process och i en social och kulturell kontext. (« Vetenskaplig kris eller vetenskaplig kreativitet ? », 1976 : 306)

La réponse de Hallberg laisse entrevoir plus de nuances : tout comme Régnier, il estime que l'emprunt de la terminologie aux sciences exactes est le symptôme d'un complexe d'infériorité des sciences humaines. Le travail conceptuel pourrait selon lui être tout aussi valable, si ce n'est plus productif encore, dans le langage courant (Hallberg, « Vetenskap i sak », 1976c : 310).

Avec le recul, nous pouvons voir que l'évolution du champ lui donne raison au sens où les terminologies ne se sont pas toutes enracinées dans le champ : elles appartiennent désormais à des approches bien spécialisées, après que la linguistique, la sémiotique ou la psychanalyse ont perdu de leur hégémonie sur les études littéraires. L'apparence de technicité a joué son rôle car elle n'en a pas moins permis la transformation de la manière de penser l'objet : même s'ils n'ont pas nécessairement survécu sur le long terme, ces pratiques et ces concepts ont rempli leur fonction de moment critique au sein de la conceptualité traditionnelle. Les termes auparavant évidents comme la « littérature », le « texte » ou l'« auteur » ont été problématisés, retravaillés et, par là, ils ont gagné en précision ou en profondeur : en ce sens, l'avant-garde théorique a réussi sa mission. Or Hallberg semble ne pas comprendre ce processus de clarification conceptuelle derrière la discussion terminologique, ainsi que le remarqueront les herméneutes Engdahl, Lysell et Olsson dans leur réponse critique (« Den okända verkligheten », 1976 : 313-319).

Il y a donc, à la fondation de *Kris*, une alliance entre des marxistes et des herméneutes qui reprend les deux termes de la critique contre le positivisme. Ce dernier n'a plus tout à fait le même visage que celui des années 1960 car cette alliance a aussi lieu sur la base d'un rejet de la sémiotique, science refermée sur elle-même. Dans ce débat, c'est la réflexion proprement philosophique qui prime sur la composante politique et qui témoigne d'une volonté de creuser encore davantage la question de la « science » en littérature. Hauge relate à cet égard une anecdote sur la fondation de *Kris* qu'Engdahl lui aurait racontée :

A group of young literature students attended a lecture on Louis Althusser. They understood nothing, met at a bar afterwards and decided to start a journal, *Kris*, in order to introduce Th. W. Adorno, as an act of protest, that is to say, to *German theory*. (Hauge 2007 : 186)

Cette histoire humoristique d'un malentendu, sans datation, peut-être contribution à un mythe fondateur, place résolument le projet dans le rejet des excès du théoricisme sémiotique. Dans son propre récit de l'histoire de la revue, fait pour *Ord och Bild*, Melberg ne manque cependant pas de caractériser *Kris* comme ésotérique, elle aussi, du fait de sa base philosophique (Melberg 2020). L'herméneutique a cependant pris le dessus, en particulier celle de langue allemande.

Rouvrir l'horizon scientifique

Le scientisme des années 1960 a emporté avec lui la philosophie. Pour Dosse, cette dernière est alors résorbée dans l'épistémologie sous l'effort du milieu ulmien :

Les althussériens avaient réussi l'exploit de mettre l'épistémologie à la mode. C'était le temps où on faisait l'épistémologie de n'importe quoi ce qui permettait de dire qu'on ne faisait plus de la philosophie, mais de la science. (2012 : 349)

De là aussi découle l'ambiguïté du courant « structuraliste », également abordée par Descombes, à la fois méthode spécifique, discipline de recherches (sémiotique) et tendance philosophique amplement médiatisée. L'écart entre le champ français et le champ scandinave joue pleinement ici : une véritable discussion concrète sur les questions de méthode et de vérification n'a véritablement eu lieu que du côté scandinave de notre corpus. Nous avons vu que la « théorie » du milieu telquelien ou althussérien ne s'en préoccupe que peu au sens où les problèmes de méthode semblent en dernier lieu subordonnés au travail conceptuel. La réception scandinave fait ensuite un travail de sélection des éléments sur la base de sa propre position scientifique.

Dans les premiers numéros de *Poetik*, le modèle de scientificité est proche de positions qui seront ultérieurement décriées : l'accent est porté sur l'établissement de routines procédurales stables. Wille, dans l'article mentionné précédemment, note que les nouvelles approches de la recherche contre le « positivisme humaniste » ont pour une grande part été portées par le positivisme logique, qui selon lui a fondé une démarche scientifique productive (notamment par la formalisation) mais insuffisante (notamment son objectivisme). Il en vient donc à dégager deux branches opposées dans le mouvement de remise en cause de la tradition : une branche antiscientifique, surtout localisée dans le champ de la littérature, qui focalise sur les questions d'interprétation, de critique esthétique et de transmission du savoir (pédagogie) et rejette

le modèle des sciences naturelles, et une branche scientifique, qui se développe dans le champ plus vaste des sciences humaines (PoI.1/67 : 7-8). Il remarque donc bien l'ambiguïté de cette dernière qui garde un fond positiviste derrière sa position critique :

Il est clair que c'est le vieux rêve du positivisme qui resurgit : le rêve d'une science de la littérature théoriquement saine et méthodologiquement bien développée, systématique et empirique – qui, il faut le noter, ne se superpose pas aux sciences naturelles, mais est une science indépendante dont le sujet est la littérature et les phénomènes littéraires, ainsi que les relations historiques, sociologiques et psychologiques, qui sont liées à la littérature.

Det er klart, at det er positivismens gamle drøm, der igen stikker følehornene frem : drømmen om en teoretisk sund og metodisk veludbygget, systematisk, empirisk litteraturvidenskab – som vel at mærke ikke er kalkeret over naturvidenskaberne, men er en selvstændig videnskab, hvis emne er litteraturen og de litterære fænomener, samt de historiske, sociologiske og psykologiske forhold, der er knyttet til litteraturen. (PoI.1/67 :10)

Or, il en vient malgré tout à trancher en faveur de cette deuxième branche et de ce modèle de scientificité cadré par la philosophie analytique et une séparation nette des domaines spécifiques de la recherche, de la pédagogie et de la critique, chacun avec leurs objectifs propres. Wille trouve donc satisfaisant le bilan du positivisme qui ne serait pas réduit aux simplifications empiristes et psychologiques de l'histoire littéraire athéorétique ; il trouve notamment intéressantes certaines méthodes quantitatives²⁵⁶ et propose de les combiner avec le structuralisme dans le but de pallier leurs lacunes respectives. Cette intervention correspond encore à la première réception du structuralisme dans la revue qui laisse une plus grande part à l'exigence méthodologique qu'à la politique. Néanmoins, les positions dans la rédaction ne sont pas aussi unitaires : dans « Strukturalisme på empirisk grundlag », du même numéro, Brandt revendique déjà une prise de distance vis-à-vis de normes trop strictes. Ainsi, il reprend un principe souple d'empirisme hérité de la glossématique : trois critères y sont posés pour considérer qu'une théorie a une base empirique, la cohérence, l'exhaustivité et la simplicité. Il s'agit donc de règles de construction théorique et non d'application (Brandt, PoI.1/67 : 18). Il déclare également que le seul critère essentiel de validité auquel l'essai se soumette est celui du contrôle intersubjectif²⁵⁷.

Le sujet est également abordé dans le numéro I.4 sous la forme d'une discussion-débat intitulée « Mellem litteraturvidenskab og filosofi » à l'occasion

²⁵⁶ Notons que sa bibliographie comprend l'anthologie suédoise *Litteraturvetenskap* de Hallberg et Hansson.

²⁵⁷ « La "justesse" de notre analyse phonématique et sémantique dépend dans une large mesure de leur intersubjectivité, qui peut être vérifiée » (« Om vor fonematiske og semantiske analyse er "rigtig", afhaenger i høj grad af deres intersubjektivitet, som kan efterprøves », « Strukturalisme på empirisk grundlag », PoI.1/67 : 42).

de la soutenance d'une thèse intitulée *The Study of Literature* par Knut Hanneborg. Ce dernier, tenant de l'approche phénoménologique, questionne la méthodologie de la recherche en littérature et le caractère normatif de l'exigence de scientificité. Pour Torben K. Grodal, qui présente le contexte de cette discussion, beaucoup de divergences tournent autour des « valeurs » présupposées, mais pas toujours explicitées, de la discipline (PoI.4/68a : 36). Intervenant ici aussi, Wille semble encourager à une prudence critique en ce qui concerne tout recours à des modèles et des concepts d'autres disciplines :

De nombreux scientifiques ont cherché de l'aide du dehors, dans d'autres sciences et dans la philosophie, mais en partie à cause du manque de clarification interne, et en partie à cause du danger d'imposer à la recherche littéraire des vues méthodologiques et théoriques déterminées par des conditions différentes de celles qui s'appliquent à la recherche littéraire, l'aide ne peut pas venir d'une adoption non critique de vues provenant de domaines de recherche plus établis et plus estimés, tels que les sciences naturelles, ou la philosophie de la science développée en étroite collaboration avec elles.

Mange forskere har søgt hjælp udefra, i andre videnskaber og i filosofien, men dels p.g.a. den manglende indre afklaring, dels p.g.a. faren ved at pådutte litteraturforskningen metodologiske og teoretiske synspunkter som er bestemt af andre betingelser end de der gælder i litteraturforskningen, kan hjælpen ikke komme gennem en kritikløs overtagelse af synspunkter fra mere etablerede og mere estimerede forskningsområder, som f.eks. naturvidenskaberne, eller den videnskabsfilosofi som er udviklet i snævert samarbejde hermed. (PoI.4/68a : 39)

Pour lui, une analyse des buts et des possibilités spécifiques de la recherche en littéraire doit être le point de départ de cette démarche critique. Il salue le scepticisme de Hanneborg – mais regrette son bilan plus négatif que positif dans la discussion sur les possibilités d'une science littéraire. Peter Madsen fait quant à lui une critique plus sévère, reprochant à l'ouvrage une approche réductrice : selon lui Hanneborg ne considère véritablement que les sciences « dures » et non les sciences humaines dans son argumentation, ce qui l'amène à négliger les apports possibles de la linguistique et de l'anthropologie structurales (PoI.4/68a : 41). En l'occurrence, Madsen invite à distinguer, dans la question des emprunts conceptuels et méthodologiques, les emprunts faits aux sciences naturelles de ceux faits entre sciences humaines – ces derniers représentant pour lui l'essentiel des avancées pertinentes contemporaines. Surtout, il interroge la validité du concept de « méthode », a fortiori en littérature : prise dans un sens restreint, la méthode comme « guide » (« vejledning ») lui semble peu productive par rapport à la théorie qui, elle, prend en charge de penser l'objet et la description, donc de saisir les spécificités de la discipline, qu'il s'agisse des études littéraires que des autres sciences humaines (PoI.4/68a : 42). Brandt reprend de son côté le constat de Hanneborg selon lequel les sciences humaines ne sont ni méthodologiquement unifiées ou

systématisées, ni autonomisées par rapport à leurs fondements philosophiques, contrairement aux sciences naturelles. Le chercheur en sciences humaines devrait donc se faire critique et accepter l'impossibilité de toute explication globale dans son champ, laquelle ramène au problème philosophique de l'être humain face au monde et de la clôture dynamique du sens. Pour Brandt, cette conception est improductive pour fonder une science et philosophiquement positiviste par sa conception même du sens. Aussi bien Madsen que Brandt invitent donc à aller plus loin dans la réflexion philosophique que ceux qui insistent sur les procédures et modalités.

Deux autres contributeurs, Steen Jansen et Bjarne Westring Christensen interrogent enfin la question de la vérification, le premier la considérant suffisante pour définir l'objectivité en littérature, le second insistant sur les limites de l'application de ce principe (PoI.4/68a : 44-46). Cette discussion est prolongée dans le numéro suivant, où Steen Jansen propose de sauver de ses détracteurs militants l'exigence d'objectivité en prenant soin de la distinguer de la simple factualité positiviste. Il se réfère plus précisément aux travaux du membre des « Jeunes philosophes » suédois Joachim Israel, évoqué précédemment pour sa médiation de la théorie allemande dans les *Häften* et sa défense d'une sociologie des représentations, à caractère plus structural, et où l'objectivité serait davantage garantie par le contrôle intersubjectif que la restriction aux faits. Surtout, Jansen plaide pour que cette intersubjectivité des sciences humaines passe par une autoréflexivité, c'est-à-dire une explicitation des valeurs et conceptions à la base de la méthode, au lieu d'une prétention à l'objectivité qui a traditionnellement servi de couverture à un arbitraire subjectif (Jansen, « Målsætningsdebat I », PoII.1/69 : 89).

L'évolution de *Poetik* donne rapidement raison aux positions de Madsen et Brandt plutôt qu'à la ligne de Wille²⁵⁸. Cela est en grande partie lié à la politisation du débat scientifique. Nous le voyons au cours de la phase d'autocritique qui liquide certaines des toutes premières interventions de la revue. Jørgen Egebak, dans un « excursus épistémologique » (« videnskabsteoretisk eksurs ») de son article « Historisme og strukturalisme » (PoII.4/69 : 55-70), propose de fonder les déterminations spécifiques des sciences humaines, peu importe leurs choix méthodologiques ou théoriques, vis-à-vis des sciences naturelles en fonction de deux paramètres : l'absence de séparation évidente entre sujet et objet et la difficulté de la généralisation. Tous deux sont selon lui responsables du manque de continuité historique et de la courte durée de vie des théories en sciences humaines, à la différence de la plus grande stabilité des sciences naturelles. La démarcation malaisée entre sujet et objet entraîne un problème de distinction entre signification de l'objet pour un sujet et signification « universelle » de l'objet scientifique : les déterminations sociales, historiques, culturelles et même psychologiques se posent donc avec plus de difficulté dans les sciences humaines là où les sciences naturelles

²⁵⁸ Wille quitte le comité de rédaction dès la deuxième série (PoII.2/69).

bénéficient d'un consensus plus stable autour des conditions de leur existence (PoII.4/69 : 58-59). Quant à la difficulté de la généralisation, elle implique une démarche essentiellement inductive, comme dans la plupart des études littéraires historiques, à la différence des procédures hypothético-déductives desquelles le structuralisme tente cependant de se rapprocher.

Dans sa réaction globalement positive aux propositions faites par J. Egebak, Madsen invite à ne pas réduire chacune des deux positions à une tendance en particulier. Ainsi, le structuralisme ne doit pas se résumer au premier formalisme russe et à ses héritiers qui séparent l'objet (le texte ou « la littérarité ») des ensembles qui le conditionnent : il oppose donc les tendances immanentistes ou autonomistes (aboutissant dans les travaux de Todorov, Barthes et Genette) à celles qui s'orientent davantage vers l'analyse des idéologies (Greimas, Rastier, Kristeva) (Madsen & Rømhild, PoII.4/68 : 75). La distinction est d'autant plus importante que Madsen constate avec regret la persistance de ce qu'il appelle un « néo-positivisme » dans la recherche contemporaine – y compris dans les variantes jugées pertinentes de structuralismes, ainsi que dans les premiers numéros de la revue elle-même. Son propre article « Strukturel digtbeskrivelse », paru dans le premier numéro, tombe sous le joug de ce qualificatif, notamment car il se fondait sur des concepts autonomisants (« strates linguistiques », « systèmes de valeurs ») et un raisonnement hypothético-déductif. Plus généralement :

Mais, comme je l'ai mentionné, une tendance néo-positiviste a pu être décelée dès le début de l'activité de la revue, et se retrouve également dans la partie du structuralisme que je considère comme la plus féconde. Le problème pour moi en ce moment – et je ne suis pas le seul, bien sûr – est de dépasser cette base. Je suis donc tout à fait d'accord pour dire qu'une collaboration entre la pensée structuraliste et la pensée matérialiste dialectique doit être une tâche importante. Dans ce contexte, la critique de l'historisme peut être incluse. Il faut toutefois garder à l'esprit qu'il est encore plus difficile de travailler avec un concept d'historisme non spécifié qu'avec un concept de structuralisme.

Men som jeg nævnte kunne allerede i begyndelsen af tidsskriftets virksomhed spores en neo-positivistisk tendens, som også kan spores i den del af strukturalismen, jeg mener er den mest frugtbare. Problemet er for mig at se – og det er jeg naturligvis ikke ene om – i øjeblikket at komme ud over dette grundlag. Jeg er derfor ganske enig i, at en samarbejdning af strukturalistiske og af dialektisk materialistiske tankegange må være en vigtig arbejdsopgave. I denne sammenheng kan kritikken af historismen inddrages. Dog bør det forbehold tages, at det er endnu vanskeligere at arbejde med et uspecificeret historisme-begreb end med et strukturalisme-begreb. (Madsen, PoII.4/69 : 75)

De même qu'un examen critique des tendances structuralistes doit être fait, l'historisme ne saurait être réduit à une démarche non-réfléchie, ainsi qu'Egebak semble l'avoir impliqué. Madsen plaide de fait pour une autoréflexion (*selvforståelse*) critique plus grande de la recherche en littérature et, à cet effet, il suggère de s'appuyer sur la théorie critique de l'Ecole de Francfort qui

s'impose comme un historicisme critique insistant sur la compréhension des institutions et des conditions propres à la recherche :

La théorie critique souligne la nécessité de cette auto-compréhension : la recherche ne peut pas tirer la solution à ses problèmes – ou aux problèmes tout court – d'un débat interne, précisément parce que la solution aux problèmes doit dépendre de la fonction possible des résultats dans un contexte qui dépasse les institutions de recherche et les scientifiques.

Den kritiske teori understreger netop denne selvforståelses nødvendighed: forskningen kan ikke aflede løsningen af sine problemer – eller problemerne overhovedet – af en intern debat, netop fordi problemløsningen må være afhængig af resultaternes mulige funktion i en sammenhæng ud over forskningsinstitutioner og videnskabelige hoveder. (PoII.4/69 : 75)

L'attitude critique qu'il appelle doit rendre compte de la question de la scientificité qui reste un a priori irréflecti du débat de la recherche en littérature au même titre que les questions de l'intérêt et de la fonction de telle discipline ou démarche.

Nous avons vu que la position de *Poetik* à l'égard de la dialectique est celle du refus d'une « méthode » toute faite ou d'une dialectique « en général » contre le dogmatisme militant. Néanmoins, il s'avère que cette attitude vaut pour toute question de « méthode » dans la discipline littéraire et n'est pas strictement subordonnée à la politique (bien qu'elle en reste solidaire). Elle est plus généralement le fruit du travail attentif de réception de la théorie critique allemande, les textes d'Adorno et Habermas avant tout, et son rôle dans la querelle du positivisme. Nous pouvons déjà observer cela dans la contribution du chercheur néerlandais T. A. van Dijk, parue en 1970, discutant des enjeux de la pratique scientifique et théorique (« Nogle aspekter af en generativ-transformationel tekstteori », PoIII.2/70) en tentant encore de combiner les théories produites des deux côtés du Rhin²⁵⁹. Van Dijk affirme préliminairement que toute production théorique est la production textuelle d'un sujet liée aux multiples systèmes sémiotiques à l'œuvre dans la société ; en tant que telle, elle doit se plier à des règles spécifiques de structuration signifiante pour que s'instaure une communication scientifique. Il comprend ainsi la méthodologie comme une « grammaire » du texte scientifique qui en régule la forme (syntaxique) et le rapport avec la « réalité » (entre guillemets dans le texte original) empirique. Il lie cette approche à la théorie critique allemande qui interroge ce contexte communicationnel :

La méthodologie traditionnelle (positiviste ou analytique) ne traitera souvent *pas* des autres aspects de la communication scientifique, tels que la relation entre le sujet individuel et historique (le théoricien) et son texte, ou – « à

²⁵⁹ Ce texte a été lu pour l'association *Poetik* en janvier 1970. Van Dijk a ajouté une introduction théorique pour cette version écrite.

travers » lui – la relation entre la société et la forme de la théorie, c'est-à-dire avec les aspects pragmatiques du texte/de la théorie. Par conséquent, une théorie *complète* de la science ne peut et ne doit pas se limiter à une méthodologie au sens étroit (cf. Habermas, 1968). En ce qui concerne la production de théories – considérée comme une praxis historique – la motivation, le but, la fonction sociale, etc. doivent également être étudiés. Cette exigence doit être connue de l'opposition internationale des étudiants à la conception actuelle de la science dans nos universités (cf. Madsen, 1970). La philosophie et la sociologie des sciences, qui ont émergé assez tardivement et auxquelles s'intéresse notamment l'École de Francfort (Adorno, Mannheim, Habermas), ont considéré qu'il était de leur devoir d'élucider de manière critique ces aspects, par exemple en relation avec l'éthique ou la politique.

Den traditionelle (positivistiske eller analytiske) metodologi vil ofte *ikke* beskæftige sig med den videnskabelige kommunikations øvrige aspekter, såsom forholdet mellem det individuelle, historiske subjekt (teoretikeren) og hans tekst, eller – « gennem » ham – forholdet mellem samfundet og teoriens *form*, dvs. med teksten/teoriens pragmatiske aspekter. Derfor kan og må en *fuldstændig* videnskabsteori ikke begrænse sig til en metodologi i snæver forstand (cf. Habermas, 1968). M. h. t. produktionen af teorier – betragtet som historisk praxis – må også motiveringen, målet, social funktion, osv. studeres. Dette krav må være kendt fra studenternes internationale opposition mod den eksisterende videnskabsopfattelse i vores universiteter (cf. Madsen, 1970). Videnskabsfilosofien og –sociologien, som er opstået ret sent og som især Frankfurter Schule (Adorno, Mannheim, Habermas) beskæftiger sig med, har navnlig betragtet det som in opgave kritisk at belyse disse aspekter, f.eks. i relation til etikken eller politikken. (PoIII.2/70 : 156)

Or, il se réfère également aux essais de Kristeva dans *Semeiotikè* pour penser les présupposés épistémologiques et les limites du texte théorique, intégrant donc la sémiotique dans une théorie de la communication scientifique. Van Dijk se propose ainsi de souligner les bases de cette méthodologie entendue comme « métagrammaire » explicitant les règles de structuration du discours théorique. Néanmoins, en ajoutant qu'une théorie ne peut fonctionner que si elle a une relation explicite avec la réalité empirique-historique, condition pour lui nécessaire de la pratique de la communication scientifique, il est amené à rejeter une partie des accusations adressées au positivisme ou néo-positivisme qui lui semblent caricaturales. Il récuse ainsi les attaques des détracteurs (« néo-marxistes », « dialecticiens », mais aussi les herméneutes dans la tradition de Dilthey, PoIII.2/70 : 158) selon lesquels les positivistes logiques ne se seraient intéressés qu'aux aspects formels de la communication ou auraient tout voulu soumettre au joug de la méthodologie. Pour lui, la démarche concernait simplement la délimitation de ce qui relevait de la science : il rejette particulièrement le reproche selon lequel la singularité de l'objet serait arbitrairement ignorée car il estime impossible pour la démarche scientifique de se satisfaire d'un objet unique qui ne soit pas ramené à des catégories plus grandes. Enfin, il souligne que le développement des sciences modernes a été tel que l'empirisme « de surface » tant décrié est devenu impossible voire

impensable. Van Dijk finit donc son propos métathéorique par le bilan suivant :

La méthodologie (néo-)positiviste doit donc être critiquée et développée sur de nombreux points. Jusqu'à présent, cependant, il n'existe aucune méthodologie scientifique susceptible de remplacer ses principaux critères logiques (déductifs et inductifs). Un rejet a priori de ces critères et de ces principes est aussi impossible qu'une acceptation a priori et sans critique de la *praxis* scientifique étroite qui, jusqu'à présent, était souvent fondée sur eux.

Den (neo-)positivistiske metodologi må altså kritiseres og udvides på mange punkter. Indtil nu findes der imidlertid ingen videnskabelig metodologi som kunne erstatte dens vigtigste (deduktivt og induktivt) logiske kriterier. En aprioristisk afvisning af disse kriterier og grundsætninger er lige så umulig som en aprioristisk og kritikløs godkendelse af den snævre videnskabelige *praxis* som indtil nu ofte byggedes på dem. (PoIII.2/70 : 161)

Dans cette proposition de délimiter à nouveau les domaines de la méthodologie et de la théorie de la connaissance, il plaide ainsi pour ne pas défausser complètement l'une au nom de l'autre.

Dépouillée de l'obsession formaliste et réinscrite dans le cadre d'une sociologie philosophique, la sémiologie n'en est donc pas moins un outil permettant de penser ou redéfinir les conditions de la scientificité sans réduire cette dernière à la méthode. De même que la revue n'entend pas rejeter complètement le travail empirique au profit de la pure théorie²⁶⁰, elle ne veut pas abandonner la réflexion sur la méthode : son ambition est surtout, contre le fétichisme méthodologique, de subordonner cette exigence au travail du concept. C'est ce que nous lisons dans une intervention polémique de Madsen contre le manuel *Litterær metodelære* de John C. Jørgensen en 1972 (« Advarsel mod en institution », Po17/72) supposé remplacer *Theory of Literature* de Warren & Welles pour introduire aux études littéraires. L'ouvrage est certes rejeté pour son approche tronquée et orientée de la recherche marxiste et structuraliste, mais cela nous semble secondaire car ce qui est surtout attaqué, c'est qu'il se présente comme un catalogue de méthodes toutes faites :

Pour moi, il ne sert à rien d'attirer les étudiants par une initiation à à peu près tout et n'importe quoi de cette manière superficielle. [...] Plus important que cette initiation serait – et on peut espérer que l'enseignement en la matière est de cet ordre – de travailler sur les questions essentielles et, à partir de là, de discuter éventuellement des « orientations » individuelles.

For mig at se tjener det intet formål at trække studerende gennem en orientering i snart sagt hvadsomhelst op denne overfladiske facon. [...] Vigtigere end denne

²⁶⁰ « Un travail théorique - qui ne peut se faire indépendamment du travail empirique-analytique - est donc l'objectif de cette revue » (« Et teoretisk arbejde – som ikke kan foregå uafhaengigt af empirisk-analytisk arbejde – er altså dette tidsskrifts mål », PoIV.1 : 2).

orientering ville det være – og man kan håbe på, at undervisningen i sådanne sager er af den art – at arbejde sig ind i væsentlige problemstillinger og derudfra eventuelt diskutere enkelte « retninger ». (Madsen, Po17/72 : 123)

Si la méthode de *Poetik* est alors bien stabilisée sous la forme de ses analyses idéologiques passant graduellement du texte à son inscription sociale, la théorie est donc première. Nous lisons ici les conséquences de ce refus de la méthode systématisée sur la pratique proprement universitaire, après avoir précédemment vu les conséquences sur la position idéologique.

Le format de la recherche tend ainsi à maintenir un certain cadre lié aux conceptions rigides de la scientificité. Si nous en revenons à l'objection formulée par M. Gustavsson, à propos du champ universitaire suédois, selon laquelle la tradition littéraire n'a jamais véritablement pu concrétiser l'idéal méthodique positiviste fondé sur le test d'hypothèses, l'expérimentation, les critères de vérification/falsification et les procédures hypothético-déductives (2008 : 177), force est de constater que cet idéal ne s'est pas moins maintenu en tant que tel : comme conception fondamentale ou horizon à atteindre qui oriente les pratiques et les jugements sur la « scientificité ». Si c'est précisément ce que les théories véhiculées par les chercheurs comme Aspelin ont tenté de remettre en cause, Gustavsson constate néanmoins que, malgré le renouveau théorique et épistémologique, le structuralisme n'a en pratique remis en cause l'empirisme méthodologique que de manière limitée quand il a pris la forme de l'analyse textuelle (2008 : 183). La refonte théorique ne s'est explicitée que bien plus tard avec la nouvelle offensive qu'il appelle, conformément à l'étiquette historiographique, « post-structuraliste » : ici se font sentir les répercussions de cette transmission décalée de Derrida et Kristeva en Suède, bloquée ou retardée par les marxistes danois qui en avaient fait la première réception. Il faut donc attendre la toute fin de la décennie pour que la deuxième vague de médiation théorique ait lieu et vienne compléter le processus entamé par la première – vague qui coïncide avec le double reflux de la tradition et du marxisme.

Dans le débat de 1976 sur le positivisme dans les pages du *TfL*, les herméneutes interviennent contre Hallberg depuis une position qui n'est pas identique à celle d'Aspelin, malgré un rapprochement de circonstance. Cet échange révèle bien comment une étape supplémentaire est marquée dans la discussion sur la « science » : alors qu'Hallberg attaque un scientisme identifié à l'invasion de concepts provenant des sciences naturelles ou formalisées, ses adversaires dénoncent une pensée ou une idéologie biaisée de la science même. En effet, dans l'article intitulé « Den okända verkligheten – Anteckningar till Peter Hallbergs vetenskapssyn », Horace Engdahl, Anders Olsson et Roland Lysell soutiennent que la discussion sur la portée du terme « positiviste » est inutile tant cette tradition est vaste et tant il est évident qu'Hallberg en a hérité la conception fondamentale : l'objet de la science est réduit au « fait » ontologisé, la connaissance n'est que la simple observation par un sujet

neutre et la vérité est réduite au reflet des faits. Rien d'étonnant selon eux à ce qu'il aboutisse à la conclusion selon laquelle toute science ne saurait être que positiviste puisque sa logique est celle même de la réduction aux protocoles de vérification des sciences naturelles (Engdahl, Lysell & Olsson 1976 : 313ss). Ils entreprennent ainsi une critique des trois aspects de cette conception du point de vue de l'herméneutique : Hallberg ne problématise ni la « réalité », ni la nature du « fait » spécifiquement littéraire, ni le processus de lecture, ce qui le conduit à une idéologie de la « vérité » d'un texte que toute expérience ordinaire de discussion sur l'interprétation suffirait à démentir. Si une interprétation ne se vérifie pas au sens où le symbole n'est pas un fait, la logique positiviste exclut de la science toute possibilité d'interprétation. Il s'agit donc de proposer un autre processus de vérification : or c'est précisément ce que les nouvelles approches « alternatives » proposent en rendant compte de la construction théorique qui détermine leur choix d'objet. Par là, les phénomènes empiriques ne sont donc pas non plus sacrifiés. Quant à l'herméneutique, sa tâche est d'éclairer les étapes de ce processus et plus généralement de penser comment toute vérification ou toute communication est possible. Il est enfin intéressant de noter que les auteurs reconnaissent les facilités et raccourcis dans l'emploi de l'étiquette polémique de « positiviste ». Cependant, s'ils approuvent la nécessité d'un contrôle intersubjectif, ils constatent que les positions comme celles de Hallberg sont à ce point prises dans l'idéologie du fait qu'elles ne considèrent pas même une herméneutique qui, fondée sur la philosophie analytique, pourrait penser la validité des énoncés scientifiques sur une autre base comme celle de procédures logico-syntaxiques (Engdahl, Lysell & Olsson 1976 : 319).

Sous le feu des attaques, Hallberg tend à se replier sur un relativisme de la scientificité elle-même (les prétentions de la littérature à la science doivent être « modestes ») et de la nature des faits (avec ou sans guillemets selon qu'ils sont plus ou moins concrets) – tout en conservant l'idée de faits extratextuels auxquels sont comparés les faits textuels. De l'autre côté, les nouvelles générations manifestent l'ambition de changer radicalement la manière de concevoir le savoir et son objet – par quoi ils ne manquent pas de forcer le trait pour faire ressortir les positions fondamentales. L'entente n'est donc guère possible, ce qui se traduit par la vivacité des attaques et réponses. Le chercheur publie une réponse immédiate à ces critiques dans le même numéro (« Tre män i en båt », 1976d : 320-327). Il y plaide sa cause moins contre ses détracteurs que pour le reste du lectorat de *TfL*. Visiblement irrité, il récuse l'accusation d'avoir une conception aussi dogmatique et caricaturale des « faits » et de la « science » que celle que ses détracteurs « HE & co » lui prêtent.

L'approfondissement de la réflexion par l'herméneutique est concomitant de la querelle dans le *TfL*. En effet, dans le numéro 3 de 1976 paraît une collaboration entre Birgitta Holm, Ola Holmgren et Arne Melberg intitulée

« Hermeneutik på svenska »²⁶¹. Melberg propose une première contextualisation, constatant que l'introduction de l'herméneutique en Suède a été difficile car bloquée par l'althussérien Göran Therborn et ses disciples : ce que Melberg propose est au contraire bien de surmonter ces blocages pour réconcilier marxisme et herméneutique²⁶². Il note bien la médiation faite par Aspelin dans *Textens dimensioner*, où l'herméneutique permet de nourrir l'autoréflexion critique de l'analyse, mais la considère trop lacunaire. Surtout, Melberg transforme l'opposition entre la tradition positiviste et les nouvelles approches en une dichotomie entre tradition de « transmission de valeurs » (« värdetrade-rande ») et tradition « critique ». De fait, la première regroupe les méthodes empiriques-historiques ainsi que les analyses textuelles sur la base d'une même conception épistémologique :

[...] la réalité telle qu'elle apparaît, l'œuvre telle qu'elle existe et l'intention de l'auteur telle qu'elle est exprimée

[...] verkligheten sådan den ter sig, verket sådant det föreligger och författarintentionen sådan den är uttalad. (Holm et al. 1976 : 278)

La seconde au contraire, notamment représentée par la pensée dialectique, remet en question le rapport entre représentations et « réalité », entre phénomènes et « être ». Non seulement ces deux traditions ont chacune intérêt à apprendre de l'herméneutique comme philosophie de l'interprétation, cette dernière intègre même cette dichotomie, ainsi que le manifeste le débat théorique allemand entre Gadamer, tenant de la « transmission » ou médiation, et Habermas, représentant de l'herméneutique critique-émancipatrice (Holm et al. 1976 : 281)²⁶³. Holmgren reprend ces distinctions en se basant davantage sur Ricœur : une théorie de l'interprétation est aujourd'hui nécessaire à une époque où le modèle herméneutique classique de la communication immédiate, en particulier la « communication littéraire » entre auteur et lecteur, ne saurait plus avoir cours. Appelant à prendre en compte les acquis du structuralisme, il plaide ainsi pour une herméneutique littéraire qui pense le symbole à la fois en soi-même et comme signifiant d'autre chose (1976 : 286-7). Dans un troisième et dernier moment, Holm propose une lecture de *Gösta Berlings*

²⁶¹ Le sous-titre précise qu'il s'agit d'une réaction à l'ouvrage de Lagerroth, *Romanen i din hand*.

²⁶² Melberg fait ici référence à la réception hostile de la thèse de G. Radnitzky en 1968, *Contemporary schools of meta-science* (voir Ekelund 2017 : 306-316). Notons également que Melberg a publié dans les pages des *HfKS* en tant que doctorant en littérature – notamment un texte au titre ironique, « Språket och litteraturen – Ett ovetenskapligt kåseri » (*HfKS* 2-3/1970).

²⁶³ C'est d'ailleurs au titre de représentant d'une tentative suédoise d'herméneutique de la transmission que Lagerroth est critiqué par Melberg – avec toutes les limitations graves que cela implique à ses yeux. Les termes ne sont pas tendres, Lagerroth étant considéré comme un Gadamer dilué pour qui la « compréhension » s'apparente plus à de la paraphrase (Holm et al. : 282) !

saga de S. Lagerlöf qui accepte de suivre l'œuvre (en l'occurrence de son traitement des relations entre hommes et femmes) tout en appliquant le regard soupçonneux de l'interprétation critique pour interroger comment a été produit un discours féminin à la fin du XIX^e siècle. Holm fournit ainsi un exemple de la « méthode » proposée pour dépasser l'interprétation naïve suivant « l'intention » auctoriale, combinant une théorie de la production de l'œuvre, une théorie du texte et une théorie de la réception (1976 : 280 & 293).

Les trois noms sont associés aux séminaires critiques (Stockholm) et à la NSU : ils font ressortir comment l'herméneutique émerge elle aussi d'une médiation marxiste comme démarche critique préférée à la métascience sémiotique. Holmgren et Melberg collaborent ainsi avec Engdahl, Lysell et Olsson à la publication de l'anthologie *Hermeneutik* en 1977. Elle est consacrée avant tout aux penseurs allemands (Heidegger, Gadamer, Habermas, Jauss, Bubner), ainsi qu'à Ricœur et J.-P. Richard du côté français²⁶⁴. Le recueil est inauguré par une introduction d'Atle Kittang qui resitue les enjeux de l'herméneutique en littérature. Melberg rend par ailleurs la courtoisie à Kittang dans l'anthologie norvégienne *Hermeneutikk og litteratur* (1979), que ce dernier fait une fois de plus paraître avec son collègue Asbjørn Aarseth ; Melberg y esquisse des travaux herméneutiques contemporains en Suède.

Le comité de rédaction de *Kris*, qui naît en parallèle de la publication d'*Hermeneutik*, porte bien la marque de ce rapprochement entre marxistes et herméneutes²⁶⁵. Avec ce nouveau front, nous voyons se dégager une critique plus profonde encore de l'idéal « scientifique », insistant davantage sur le travail philosophique et conceptuel. Si cette polémique a eu lieu dans le champ universitaire restreint de la revue *TfL*, ce travail se déploie au mieux dans ce nouvel espace de publication qu'est la revue.

Science, critique, écriture

Avec la médiation faite par *Kris* ressort en effet l'éloignement du pôle scientifique et un retour vers la critique. Le mouvement peut également être interprété comme la dissolution de la barrière entre les deux dans l'espace intermédiaire de la « théorie ». Ici se joue un aspect important de la catégorie de « critique » qui ne vise ni à influencer un public, ni à revendiquer le titre de « science », et qui renoue partiellement la fusion de l'avant-garde : l'intention esthétique entrelacée au jugement et au savoir. Aux manteaux de journaliste et d'universitaire s'ajoute aussi celui de l'écrivain.

Ainsi que nous l'avons suggéré, la position de courroie de transmission de *Poetik* et du milieu de la NSU implique une certaine sélection au sein du

²⁶⁴ Lysell et Olsson ont notamment étudié sur les bancs de l'Université Libre de Berlin entre 1976 et 1978.

²⁶⁵ Ici aussi, voir le récit de Melberg (2020) qui souligne la place centrale de cette discipline, notamment Gadamer et Jauss.

champ théorique autour de *Tel Quel* en faveur de ce qui relève de la science. Pourtant, les travaux telqueliens jouent en même temps sur les différents tableaux de la théorie, de la critique et de l'art, quoiqu'il y ait une certaine ambiguïté qui résulte non seulement de l'auto-compréhension de la « théorie » française comme science, mais aussi de la prétention totalisante de cette théorie qui veut dissoudre les catégories traditionnelles.

La question de l'écriture dans la critique est notamment posée par Barthes et Genette. Le premier avait déjà, pour la revue *Arguments* en 1960, établi la distinction canonique, jamais reniée, même dans le moment scientifique, de l'écrivain (qui pratique l'écriture « intransitive », qui s'absorbe dans le travail du langage) et de l'écrivain (qui utilise l'écriture de manière instrumentale – notamment dans l'institution universitaire, Barthes 2002a : 498). Nous pouvons lire dans *Critique et vérité* que le saut décisif entre critique et science n'est pas tant une question de position idéologique vis-à-vis de l'objet mais une question du rapport entre le sujet écrivain et l'écriture elle-même. La distinction, si elle recoupe partiellement l'opposition entre subjectivité et objectivité, ne saurait donc être réduite à celle entre jugement et neutralité. En effet, la critique transforme le sens d'une œuvre en le dédoublant d'un nouveau sens – sous trois contraintes définies comme contrainte d'exhaustivité, contrainte liée à la logique symbolique et contrainte d'une orientation fixée par le sujet écrivain (Barthes 2002e : 792ss). Cette orientation n'est pas le simple arbitraire d'une conscience individuelle : elle se noue autour du problème du sujet qui entre dans le langage et s'y efface. La critique vise moins la vérité que la *justesse* ; elle ne découvre pas un sens, elle le redéploie dans une nouvelle « efflorescence des symboles » (2002e : 797). Le problème de l'ambiguïté des termes fait son retour lorsque Barthes évoque une « critique d'intention scientifique », ce qui laisserait de prime abord suggérer un rapport d'inclusion : la science serait une variété de critique qui s'arrête à la parole descriptive et la « vérité » au lieu de se confronter à la pratique symbolique ; néanmoins, il déclare le critique « démuné » par cette science à laquelle manque « l'ironie » de la « question posée au langage par le langage » (2002e : 798), par quoi nous comprenons que la frontière qui sépare la science à la critique ainsi définie est, en fait, une coupure nette. La critique n'est pas l'addition de la science et de l'écriture mais un jeu entre le savoir et une pratique du langage qui le dépasse. Dans « Structuralisme et critique littéraire » paru en 1965, G. Genette donne à l'activité critique trois fonctions : « critique » au sens évaluatif, qui vise à orienter le public, « scientifique » ou universitaire, qui vise à produire un savoir, et enfin une fonction dite « proprement littéraire », par laquelle elle peut être lue comme littérature, message reçu comme un « spectacle » (Genette 1966 : 146). L'objet de l'article est bien de voir les points de rencontre entre structuralisme et critique mais aussi les points où cette dernière l'excède – notamment dans sa part herméneutique, qui ne met pas seulement en jeu le

rapport du sujet à son objet²⁶⁶ mais qui, selon nous, engage également le langage dans ce rapport. Genette s'accorde en effet avec Barthes sur l'idée que la critique est un discours indirect ou un méta-langage, langage sur un langage, mais ce discours assume cependant cette porosité des frontières où la visée de savoir rencontre une expérience esthétique.

La ligne de *Tel Quel* va plus loin dans sa poussée théorique sur l'écriture à partir des travaux de Barthes et Derrida, s'appuyant sur l'exemple des pionniers de son canon avant-gardiste. Dans la pratique textuelle s'articulent potentiellement toutes les différentes pratiques singulières d'écriture traditionnellement instituées ; or seule la littérature permet de jouer avec toutes ces dernières. C'est là un des postulats fondamentaux que Kristeva réaffirme en déclarant que le langage poétique est l'infini du code, contenant en lui toutes les potentialités de la langue, et non une anomalie par rapport à la norme (TQ29/67). Elle parle certes depuis la position scientifique uniquement, alors que Sollers, lui, se positionne toujours avant tout comme écrivain. Il insiste particulièrement sur la littérature entendue comme dialectique de la théorie et la pratique, pratique de sa théorie et théorie de sa pratique à la fois, par le fait même qu'elle est l'activité d'écrire par excellence ; « texte » qui se déploie dans un processus infini de lecture et d'écriture. Dans « Littérature et totalité²⁶⁷ », il s'appuie particulièrement sur les écrits de Mallarmé, notamment *Igitur*, où la littérature (« le vers ») est la possibilité d'une langue unique par-delà les langues singulières imparfaites et que, en tant que telle, elle est ce par quoi advient la Science du langage (TQ26/66 : 85ss). Dans le « Programme » du numéro 37/1967, il précise bien que la « littérature » n'a pas le sens traditionnel mais bien celui de l'écriture dans son acception élargie, champ nouveau dégagé par la théorie. L'écriture ne saurait être prise pour objet que par elle-même, dans sa pratique²⁶⁸ ; néanmoins, Sollers repose la nécessité d'une science :

La théorie a pour fonction de marquer que l'écriture textuelle reconnaît la science comme seule habilitée à lui donner sa réalité et ses « significations » : sa formalisation appelle celle de la science, sa littéralité s'ouvre à la formalisation de la science, elle constitue un objet pour la science en même temps qu'un objet pour sa propre extension, elle est en dialectique avec elle-même et avec la science. Elle n'en est pas moins une théorie du procès réglé, infini, que pratique de son côté l'écriture textuelle. (Sollers 1968 : 11)

²⁶⁶ Ou, en l'occurrence, le rapport intersubjectif entre le critique et l'œuvre vivante.

²⁶⁷ Il s'agit en fait de la publication d'une contribution prononcée au séminaire de Barthes à l'EPHE en 1975.

²⁶⁸ « [...] il est devenu impossible, à partir d'une rupture, précisément situable dans l'histoire, de faire de l'écriture un objet pouvant être étudié par une autre voie que l'écriture même (son exercice, dans certaines conditions). Autrement dit, la problématique spécifique de l'écriture se dégage massivement du mythe et de la représentation pour se penser dans sa littéralité et son espace », article reproduit dans le recueil *L'écriture et l'expérience des limites* (Sollers 1968 : 8).

Dans cet appel, la science apparaît comme auxiliaire de l'écriture textuelle qu'il pratique lui-même dès *Drame* (1965) et surtout dans *Nombres* (1966) et *Lois* (1972).

L'écriture reste encore monopolisée par le scientisme. Le numéro de 1971 dédié à Barthes est néanmoins l'une des occasions de laisser réapparaître cet envers de la science :

La littérature est d'abord une question idéologique, sans doute LA question idéologique : elle a son versant science, c'est entendu, mais la centrer sur sa formalité scientiste est un geste idéologique dont on aperçoit de mieux en mieux les données non-dites : anti-philosophiques, anti-freudiennes, anti-marxistes. (Sollers, « R. B. », TQ47/71 : 22)

Nous sommes ici dans le moment intermédiaire où les insuffisances du formalisme sont soulignées au nom de la théorie marxiste ou de cette science matérialiste et dialectique non-positiviste, et où la philosophie prend donc une place correctrice. Dans son hommage intitulé « Comment parler à la littérature », Kristeva insiste quant à elle sur le double aspect de la démarche barthésienne, entre une base scientifique (sémiologique) spécifique unifiée autour de l'objet « littérature » (et non simplement son contenu sémantique ou les faits historiques) *et* une position subjective, propre cette pratique de la science littéraire, qui déjoue le scientisme ou « l'illusion techniciste ». Le terme de critique n'est pas employé ici et Kristeva reprend simplement le terme d'« essais » pour caractériser les textes de Barthes :

[...] la science de la littérature est un discours toujours infini, une énonciation toujours ouverte de la recherche des lois de la pratique dite littéraire, et dans laquelle l'objectif consiste à exposer l'opération même qui produit cette « science » ; son « objet » et leur rapport, plutôt que d'appliquer empiriquement telle technique sur un objet indifférent. (TQ47/71 : 29)

C'est un peu plus loin dans le texte que réapparaît la question de la critique, à l'appui de *Critique et Vérité* ; Kristeva y détermine les particularités de ce qu'elle appelle le « savoir critique » ou « savoir-critique » qui « noue et dénoue » l'imbrication du désir d'un sujet et l'ordre symbolique rationnel : savoir qui apporte quelque chose d'autre aux lois scientifiques, pratique qui instaure un jeu, une hétérogénéité qui échappe à la raison homogénéisante de la science (TQ47/71 : 45). C'est en même temps ce qui caractérise pour elle la littérature, où le désir du sujet pour le signifiant devient une loi objective : en ce sens, l'approche barthésienne, sa sémiotique, manifeste ce même principe qu'elle lit dans les textes sur lesquelles elle travaille :

Les lois sémiotiques de Barthes précisent l'objectivation du subjectif à travers l'histoire dans le tissu signifiant (langage, image, etc.). Aussi comprend-on que la sémiologie de Barthes n'est pas une *formalisation* : ses formulations qui irritent tellement le puriste sont de l'ordre des lois dialectiques. (TQ47/71 : 47)

Nous voyons ici comment l'ivresse formaliste est battue en brèche par une conception très lâche de la « science » qui ne revient à la critique qu'en le disant à mi-mot.

Dans sa toute première présentation de la « nouvelle critique française » dans *Poetik*, Brandt synthétisait le paysage français sous la forme d'une pyramide à trois étages : au premier niveau, la base marxiste, psychanalytique et phénoménologique-existentialiste, au second niveau le structuralisme (reposant sur les deux premiers des trois piliers de la base) et la critique thématique (reposant sur les deux derniers), au troisième niveau enfin la « métacritique », avec Derrida en fer de lance, posant les questions fondamentales telles que l'être ou la différence (Brandt, « Den ny kritik i Frankrig, en introduktion », PoI.3/68a). C'est ainsi le deuxième étage de cette pyramide, cohabitation du structuralisme et de la critique thématique, qui est désigné par cette appellation de « nouvelle critique ». Brandt approfondit dans ce même numéro l'actualité de la critique en France à l'appui de la communication de G. Genette, « Raisons de la critique pure », au colloque des « Chemins actuels de la critique » (Cerisy 1966) organisé par G. Poulet et J. Ricardou (« En ren kritik ? », PoI.3/68b). Cette intervention lui sert de point d'entrée pour aborder le changement de paradigme vers une nouvelle conceptualisation de la littérature, notamment représentée par Barthes, *Tel Quel* et Derrida : l'écriture. C'est en effet ici que sont faites les premières références directes à Sollers et TQ dans *Poetik*. Il est notable que Brandt fait ce compte rendu depuis son propre terrain de recherches, alors encore entre glossématique et phénoménologie : non seulement il y critique les erreurs de Genette quand ce dernier emploie de la terminologie hjelmslevienne, mais sa présentation de la *Grammatologie* mobilise encore les dichotomies glossématiques (il reconnaît lui-même la difficulté d'en rendre compte dans une note en fin d'article)²⁶⁹. Néanmoins, c'est aussi là que se spécifie la position de la critique dans le jeu de lecture / écriture : le texte est l'espace commun à l'écrivain et au critique, quoique ce dernier écrive au second degré, sur une autre écriture. Cette position, qui permet de rapprocher la critique de la pratique écrivaine ou « littéraire », nous semble bien employée dans les textes ultérieurs de Brandt où se joue le repli de l'écriture sur elle-même.

En effet le discours de Brandt, par certains égards proche du jeu derridien de déstabilisation des concepts par l'écriture tout en appuyant l'exigence scientifique pour les besoins de la revue *Poetik*, touche les limites de ce qui est acceptable pour la science « conventionnelle » sans pour autant franchir le pas de la dissolution des genres. L'hermétisme de ses interventions penche en sa défaveur quand éclatent les divergences du point de vue pédagogique et politique. Nous avons vu que, dans « Tekstens teori », il reprend l'argument

²⁶⁹ « Det er meget vanskeligt i denne fremstilling at styre uden om ord, der er for præcise eller for belastede » (« Il est très difficile dans cette présentation d'éviter les mots trop précis ou trop chargés », PoI.3/68 : 70).

de Kristeva sur le langage poétique en soulignant le caractère performatif de la théorie du texte et en assumant la provocation du « bricolage » théorique fragmentaire contre la logique argumentative traditionnelle. L'essai se conclut sur une définition du texte théorique comme un texte qui fait ressortir son écriture, les possibilités de sa forme, par opposition au texte pratique qui met l'accent sur « l'histoire » ou la représentation :

Le texte à dominante historique est pratique, le texte à dominante littéraire est théorique. En ce sens, tout texte est, dans une certaine mesure, à la fois pratique et théorique. / La théorie du texte est en ce sens sa « poésie », son effet formel.

Den historie-emfatiske tekst er praktisk, den skrift-emfatiske tekst er teoretisk. Enhver tekst er i nogen grad såvel praktisk som teoretisk i denne forstand. / Tekstens teori er for så vidt dens « poesi », dens formale effekt. (PoII.4/70 : 47)

L'essai « Flaubert i skriften », co-écrit avec J. M. Pedersen, a en exergue deux citations, l'une tirée de la *Grammatologie* et l'autre du « Programme » de Soliers : « la théorie de l'écriture testuelle [sic] se fait dans le mouvement de la pratique de cette écriture » (PoIII.3/70 : 251). L'article répond à l'appel lancé à la science dans ce programme, faisant la *lecture* de la théorie qui se manifeste dans l'écriture des *Trois Contes*, à savoir le problème de la réflexivité de l'écriture.

Les textes critiques s'importent donc moins bien que les « scientifiques » dans les milieux universitaires. Cela a des conséquences dans le processus de médiation dans la mesure où certains pans de la « théorie » s'en trouvent considérablement retardés par rapport à la vague sémiotique. Les essais de Barthes traduits dans les années 1960 sont ceux des années 1950 : le *Degré zéro* paraît en 1960 en danois, 1966 en suédois et 1970 en norvégien ; respectivement 1969, 1969 et 1975 pour les *Mythologies*. La Suède est plus active dans le processus grâce à la traductrice Malou Höjer (née Marie-Louise Lecat en France) qui fait paraître les *Essais critiques* dès 1967 et *S/Z* en 1975. Il faut cependant attendre les années 1980 et 1990 pour trouver non seulement les traductions de textes ultérieurs mais aussi des introductions universitaires (par ex. l'ouvrage de 1989 par Karin Gundersen en Norvège, *Roland Barthes, etapper i fransk avantgardeteori, 1950-1980*, ou au Danemark *Utopiens proces : om Roland Barthes* de Birgitte Maj Aagaard Hansen en 1994). Le retard est selon nous double, procédant à la fois des résistances « scientistes » et de la préférence des marxistes pour le corpus germanophone. Ainsi, la critique trop « littéraire » est doublement incompatible : son objet d'études est trop restreint, trop autonomisant, bloquant les prétentions globalisantes de la « science » sémiotico-marxiste et, en outre, sa forme contrevient à la norme des productions scientifiques.

Certes, les traductions et parutions en langue anglaise ou allemande, plus accessibles à un public étudiant nordique que les versions originales en français, compensent dans la pratique ces lacunes ; ces dernières n'en sont pas

moins un indicateur des résistances qui ont joué dans les années 1970. Nous avons vu comment le cas de Derrida, même étiqueté sémioticien dans les rangs de « l'école Tel Quel » par les Danois, n'a pas été sans problèmes de réception : incompatible avec la recherche universitaire traditionnelle mais aussi incompatible avec la recherche marxiste. Mis à part la *Grammatologie* grâce à Brandt, les traductions en langues nordiques sont rares et tardives en dehors du Danemark où paraissent en 1976 une anthologie de textes (*Sprog, materialitet, bevidsthed*, trad. et introduction par N. Egebak et S. E. Larsen), puis deux recueils en 1980 et 1981 (*Filosofi, politik og psykoanalyse : Jacques Derrida*, édité par E. K. Jensen, et *Døden og maskinen* de P. Kemp²⁷⁰). Dans son étude de la réception entre 1965 et 1979, Heidegren met cependant en relief l'écart entre le Danemark et les deux autres pays : six traductions et dix-huit comptes rendus contre quatre comptes-rendus en Norvège et... rien en Suède ni en Finlande (2021 : 473). Il faut attendre la fin de la décennie 1980 en contexte norvégien et suédois pour que des essais et des traductions paraissent. Le chercheur Eivind Røssaak attribue le retard de ce qui est désormais appelé le « post-modernisme »²⁷¹ en Norvège à la force des intellectuels de gauche, qu'ils aient été maoïstes ou leurs adversaires, dans le champ d'après 1968 ; il compte la chercheuse, alors spécialiste en théorie féminine, Toril Moi et, bien sûr, Atle Kittang comme les pionniers de la médiation derridienne en langue norvégienne en 1985. Arne Melberg, qui s'éloigne peu à peu de la rédaction de *Kris* et passe la frontière norvégienne pour entrer en poste à Oslo durant cette décennie, a également contribué à faire connaître Derrida dans le pays (Røssaak 1998 : 47-49, Melberg 2020). L'argument politique est pour lui le principal obstacle, mais il est selon nous également lié à l'opposition entre science et critique.

En Suède en effet, *Kris* a marqué le paysage de la critique suédoise avec son numéro 16 de 1980 intitulé « Derrida/Blanchot ». Or, c'est justement forte de sa position intermédiaire de véhicule théorique entre université et critique qu'elle fait cette introduction. Le numéro focalise particulièrement sur les concepts d'écriture et de « texte ». Les travaux du philosophe et certains des termes de la grammatologie avaient déjà été évoqués en biais à plusieurs reprises (renvois ou notes en bas de page, références succinctes), mais jamais abordées dans le détail. La chose est faite ici avec une publication de « La loi du genre²⁷² » (1979) en version bilingue, la traduction par Engdahl, Malmberg et Olsson étant placée en vis-à-vis de son original²⁷³. Chacun des traducteurs

²⁷⁰ Ce dernier a été un acteur important de l'herméneutique au Danemark. Il était alors basé à Århus, en théologie (Heidegren 2021 : 146ss).

²⁷¹ Nous revenons par la suite sur cette appellation, résultant en partie du décalage de médiation.

²⁷² Il s'agit du texte de la présentation faite au colloque sur le « Genre » organisé à Strasbourg en juin 1979 par J.-J. Chartin, P. Lacoue-Labarthe, J.-L. Nancy et S. Weber. La note en tête d'article précise que c'est Derrida lui-même qui a mis le texte à la disposition de la revue.

²⁷³ Il n'est pas innocent que ce texte aborde les effets de régulation ou de norme qui assignent un genre à un texte, pour ensuite mieux mettre en évidence la porosité de ces démarcations.

propose ensuite un parcours pour introduire à des aspects la pensée de Derrida. Olsson, dans « Derrida : poetiken », s'intéresse à la portée de la pensée derridienne sur la théorie de l'art et de la littérature. Il revient certes sur la critique de la tradition occidentale métaphysique et logocentrique, mais la portée polémique est avant tout liée à la question des avant-gardes littéraires développant une « poétique graphique » comme Pound et Mallarmé (Olsson, K16/80 : 43). En effet, en insistant sur la matérialité physique de l'art, et de l'écriture en l'occurrence, il formule une attaque à l'encontre aussi bien de la littérature que de la critique suédoise qui fétichise la *mimésis* et le sens :

L'un des problèmes (et des malentendus) les plus graves de la littérature et de la critique suédoises contemporaines est précisément cette incapacité à distinguer entre parole et écriture [...]. Cette littérature et cette critique manquent presque universellement de caractère scriptural, elles sont linguistiquement et esthétiquement inconscientes...

Ett av de allvarligaste problemen (och missförstånden) i den samtida svenska litteraturen och kritiken är ju just denna oförmåga att skilja på tal och skrift [...]. Denna litteratur och kritik saknar nästan genomgående skriftkaraktär, den är språkligt och estetiskt omedveten... (K16/80 : 45)

Engdahl, dans « Derrida : spår », met davantage l'accent sur les enjeux philosophiques de la conceptualité particulière de Derrida, partant de l'« écriture » et de la « trace ». Malmberg enfin, dans « Derrida : bland andra », discute plus en détail de la question du sens dans cette philosophie, et les rapports et échanges que cette dernière a eus avec la psychanalyse. Il fait également la transition avec la partie portant sur Blanchot ; l'introduction à ce dernier est faite par Roland Lysell, qui insiste aussi bien sur l'œuvre d'écrivain que de critique²⁷⁴.

Nous avons donc dans *Kris* un Derrida retourné à la littérature et la philosophie, à la critique plutôt qu'à la science. Il est peut-être passé aussi bien par Yale que par Copenhague. François Cusset (2003) a bien montré que la réception américaine de Derrida n'a pas été unique, et que celui qui s'est majoritairement imposé sur les campus comme le père de la déconstruction dans le grand champ des études culturelles, féministes ou encore post-coloniales, a éclipsé le Derrida minoritaire qui a renouvelé les approches de *close reading* des départements de littérature, en particulier à Yale où ont travaillé Paul de Man, Harold Bloom, Geoffrey Hartman et J. Hillis Miller. La revue s'intéresse de près aux travaux de ces universitaires : le numéro 6 de 1977, soit le second numéro de *Kris* stricto sensu, est consacré à Bloom, tandis que Paul de Man sera traduit bien plus tard, dans le numéro 31-32 de 1985, par Lysell. La

Cela ne vaut pas seulement pour les genres littéraires mais aussi pour la démarcation entre la littérature et les autres genres discursifs eux-mêmes.

²⁷⁴ Blanchot compte parmi les approches abordées dans l'anthologie *Hermeneutik* qu'a supervisée le groupe.

philosophie de Derrida n'est pas même érigée en méthode d'analyse de texte : c'est bel et bien pour la notion d'écriture qu'elle est mise au cœur de ce dossier. Le fil danois est cependant loin d'être enterré : le numéro 22 de 1982 consacré aux « Incriptions » (« Inskrifter ») inclut notamment une contribution danoise, écrite par le spécialiste de Barthes Steffen Nordahl Lund²⁷⁵, intitulée « Tekstens indskrift ». Ici, c'est un bilan de la théorie textuelle à la française qui est proposé, posant la question du statut du « texte » dans la théorie, son concept et ses possibilités. Or, ce bilan porte la marque de la réception danoise initiale : il fait en premier lieu particulièrement droit au critère althusserien de la « rupture épistémologique », la théorie du texte marquant sa différence vis-à-vis du positivisme en ce qu'elle veut penser, c'est-à-dire produire, un concept du texte et non prendre le texte comme objet factuel déjà présent (Lund, K22/82 : 52). Cette critique se redouble de celle, maintenant bien familière, de la métaphysique à l'œuvre dans certaines branches de la sémiologie littéraire formaliste, à la recherche de structures profondes – notamment à Todorov, mais le modèle de Greimas nous semble aussi visé²⁷⁶. On retrouve également, sur ce point, la critique de la métalangue déjà formulée par Brandt dans les colonnes de *Poetik* : la théorie n'est pas un discours extérieur à son objet, le texte, mais elle doit pouvoir se saisir elle-même en tant que texte²⁷⁷. Dans ce renversement se joue aussi le renversement du sens qui n'est plus immanent à une « œuvre » car la pratique théorique participe à la constitution du sens, aux possibilités du texte : la théorie est un lieu de repli du texte dans l'espace du texte lui-même. Ce repli barre en même temps l'origine : loin de la métalangue qui postule une position qui se veut « objective » à partir de laquelle questionner le texte, les questions que pose la théorie textuelle sont prises dans le texte et soumises à ses conditions sans pouvoir s'en

²⁷⁵ Steffen Nordahl Lund est diplômé de l'université de Copenhague, passant sa maîtrise en 1979 sur « L'Aventure du signifiant, une lecture de Barthes ». Il est justement un des traducteurs de Barthes en danois : *Av mig selv* (1988), plus récemment *Lysten ved teksten* (2003).

²⁷⁶ « La théorie ne peut cependant pas, pour cette raison, renoncer à son orientation métaphysique, puisqu'elle lie systématiquement l'activité littéraire dans une reproduction finalisée du même en unifiant structurellement les textes pour une analyse unidirectionnelle, ce qui, dans l'hypostase du modèle vers lequel convergent les récits, pourrait être appelé conceptualisation téléo-théologique » (« Teorien kan dog ikke af den grund frasige sig sin metafysiske orientering, idet den systembinder den litterære aktivitet i en finaliseret reproduktion af det samme ved strukturelt at ensarte teksterne for en ensrettet analyse, der i hypostaseringen af den model, fortællingerne konvergerer mod, kunne betegnes som teleo-teologisk begrebsdannelse », Lund, K22/82 : 52).

²⁷⁷ « [...] la théorie doit au contraire, dans un retournement paradoxal, être amenée à s'inclure elle-même comme partie intégrante de son objet, comme non seulement une théorie de son objet, mais aussi une théorie en tant que telle et sur sa propre discursivité. » (« [...] teorien må tværtimod, med en paradoksal vending, bringes til at omfatte sig selv som integrerende del af sit objekt, som ikke blot en teori om sit objekt, men tillige en teori som sig selv og om sin egen diskursivitet », K22/82 : 52).

démarquer²⁷⁸ (K22/82 : 53). Ce qui retient plus particulièrement notre attention ici, c'est la dissolution explicite entre la critique et la science rassemblées sous la théorie – laquelle est ramenée à sa nature textuelle (au sens que le « texte » prenait bien à la fin des années 1960) :

La Théorie (*la critique, la science : c'est dans cette configuration la même chose*) ne porte plus sur le texte, elle est dans le texte ; non plus métalangue mais pratique d'écriture. Le Texte rend la métalangue obsolète. Sa manifestation n'est plus celle de l'œuvre ou de l'objet. Le Texte ne préexiste pas, il est une productivité, une opération, un mouvement d'ouverture sans cesse relancé qui montre la formation de la signification, la structuration, l'empreinte de la langue ou, selon la terminologie de J. Derrida : la trace. Elle est la rupture, la cicatrice, la brèche dans l'économie de la langue (sa constitution isotrope) ancrée dans [...] la représentation.

Teorien (*kritikken, videnskaben : det er i denne opstilling det samme*) er ikke længere om teksten, men i teksten ; ikke længere metasprog, men skriftpraksis. Teksten gør metasproget forældet. Dens fremtrædelsesform er ikke værkets, objektets. Teksten foreligger ikke, den er en produktivitet, en operation, en stadig genskabt åbning og pegende bevægelse ind mod betydningsdannelsen, strukturationen, sprogets brydning, eller med J. Derridas ord : skriftsporet (*la trace*). Den er bruddet, cikatricen, brechen i sprogets økonomi (dets isotrope sammensætning) forankret i [...] repræsentationen. (nous soulignons, K22/82 : 53)

Cet essai théorique est complété par des articles qui invitent à considérer des formes d'écritures qui n'ont pas leur place dans la tradition métaphysique occidentale, pratiques aussi bien d'Orient que d'Europe (Larsson avec « Västliga talesätt », K22/82 : 32-34 & 41 et « Konsonantens 'shin's fjäde stapel », K22/82 : 50, Engdahl avec « I sydvästra Gallien ? » K22/82 : 35-40). Ces essais insistent sur la créativité textuelle de ces textes aussi bien que sur la réception hostile faite par la recherche philologique normative qui, enfermée dans le carcan logocentrique, rejette le jeu du texte et déconsidèrent les techniques d'écriture menant à la création d'une nouvelle langue²⁷⁹.

Dans un essai pour *Kultur og klasse* paraissant en 1989, Hans Hauge fait le bilan des vagues théoriques au Danemark depuis 1968. Il part d'un constat a priori paradoxal qui résume le processus que nous observons :

²⁷⁸ C'est là le fameux motif du « hors-texte » impossible. Sur la question de l'origine absente, Lund réfère ici à deux pistes, celle de l'archiécriture de Derrida et celle de la *Spaltung* constitutive du sujet parlant chez Lacan.

²⁷⁹ En outre, le texte de S. N. Lund est bordé par la traduction d'un essai sémiotique de Louis Marin sur l'interprétation d'un tableau (« Tolkningens mål eller blickens genomlöpande i det sublimes hos en storm », K22/82 : 58-66, trad. L. Janzon). La description du tableau est ici son écriture (*beskriva/skriva*), elle est ce qui rend possible, bien que délicat, le passage de l'image au texte, de l'œil à la main, et le moyen d'en faire de l'expérience esthétique un objet de connaissance théorique. La main est donc également tendue à la critique de peinture.

Les études littéraires danoises du milieu des années 1970 et des années 1980 se sont trouvées dans une position défensive constante face aux nombreuses nouvelles théories que, paradoxalement, leurs praticiens avaient eux-mêmes contribué à introduire.

Dansk litteraturvidenskab fra midten af 70erne og et stykke ind i 80erne befandt sig i en konstant forsvarsposition mod de mange nye teorier, som dens udøvere paradoksalt nok selv havde været med til at introducere. (Hauge, KK65-6/89 : 58)

Ce cycle de résistance s'achève selon lui autour de 1984 : moment qu'il appelle un « tournant littéraire » (« litterær vending ») porté par de nouvelles générations étudiantes, et notamment des étudiantes et chercheuses féministes désireuses de se repencher sur les productions artistiques. Après la recherche passionnée pour les grandes lois de l'histoire et des significations, il y a donc recentrage sur l'objet spécifique et restreint qu'est la « littérature », même si le concept en a certes été complexifié par rapport à la vieille routine essentialiste, idéaliste ou positiviste. Il remarque même que ce tournant est sensible dans toutes les disciplines des sciences humaines interrogeant la littérature pour répondre aux questions suscitées par une crise généralisée de la métalangue comme certitude épistémologique²⁸⁰ (Hauge, KK65-6/89 : 62). C'est dans ces conditions plus propices que la critique, comme théorie « poststructuraliste » ou « postmoderne », peut s'implanter en Scandinavie après un premier essai manqué, bloqué par ses propres importateurs.

Dans sa tentative de cerner les contours de la « Théorie », Rabaté propose la caractérisation suivante :

Theory defines a broad site upon which four main domains enmesh and interact: philosophy, history, sciences like linguistics and psychology, and literature (often with the help of fine arts). (Rabaté 2002 : 17)

L'usage de la majuscule désigne bien la théorie telle qu'elle s'est institutionnalisée dans la pratique universitaire nord-américaine. Il insiste notamment sur la tension de la théorie avec la science :

All major theoreticians are caught up in a contradiction that forces them to invent systems that borrow from various sciences or tend to the condition of science [...] while denying if not the scientificity of the system at least the mechanical or automatic applications of the methods to texts. (2002 : 95)

²⁸⁰ « La littérature est le nom de la conscience qu'il n'y a pas de fond, et c'est cette conscience qui s'est maintenant étendue aux autres discours verbaux. C'est le signe d'un tournant littéraire. » (« Litteraturen er navnet på bevidstheden om, at der ingen grund er, og det er den bevidsthed, der nu har bredt sig til de andre verbale diskurser. Dette er tegnet på en litterær vending » (KK65-6/89 : 62).

Cette tension, il la considère en synchronie ; son examen du cheminement intellectuel de Barthes en souligne cependant la généalogie. Rabaté s'appuie sur le fragment « Doxa / Paradoxa » dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, où l'auteur analyse le déplacement de ses propres recherches par réaction contre la systématisation, la routine de la pensée : de la critique mythologique à la « science (souvent fort triste) des sémiologues », de cette dernière à la théorie du Texte où le désir et le corps sont réintroduits, à un horizon, encore inconnu, pour tenter d'échapper à la fossilisation de cette théorie (« le Texte tend à dégénérer en Babil. Où aller ? J'en suis là », Barthes 1975 : 75).

Les cas scandinaves mettent ainsi en relief les écarts de temporalité des quatre domaines de la théorie dans la circulation : théorie scientifique puis théorie historique avant tout dans *Poetik*, plus généralement dans le milieu universitaire, y compris alternatif, quitte à rejeter les expérimentations des « théoriciens du texte » et, par là, les pôles plus radicalement philosophique et littéraire. *Kris* illustre le processus de réintroduction de ces derniers grâce à un nouveau croisement entre les textes français (réactualisés ou contemporains), américains et allemands.

Les limites du savoir

Le filon de la théorie qui interroge ou critique les limites du savoir prend des avatars bien différents. Nous voulons ici proposer trois parcours de médiation théorique où apparaît encore le décalage entre les moments de réception : un examen marxiste menant à une critique politique-scientifique au Danemark et une réactivation ultérieure par une critique « littéraire » ou artistique de la science en Suède et en Norvège. Surtout, il ne s'agit plus seulement, dans cette dernière, de produire une science que de mettre en avant son complément qui lui résiste : la pratique artistique. Le premier parcours suit le voyage des textes de Georges Bataille. Le second et le troisième mettent davantage en relief le fait que ce processus ne saurait uniquement s'appliquer aux textes français : il s'agit de deux théories de langue allemande, l'esthétique d'Adorno et l'essai sur l'« espace public prolétarien » d'Alexander Kluge et Oskar Negt. Ce dernier cas connaît cependant une trajectoire différente des deux premiers.

Bataille en marge de la médiation

Écrivain et critique aux marges du premier surréalisme, auréolé d'un parfum sulfureux pour ses écrits érotiques ou iconoclastes, philosophe marqué par Nietzsche et (comme J. Lacan, M. Leiris ou R. Aron et toute une génération de l'entre-deux guerres) par les cours d'Alexandre Kojève sur Hegel, « compagnon de route » communiste, fondateur et directeur de la revue *Critique* jusqu'à sa mort en 1962, Bataille aura été une référence constante pour les membres de la revue *Tel Quel* et une figure incontestable pour toute cette

frange du champ artistique et intellectuel français²⁸¹. Cinq de ses écrits paraissent dans les pages de notre revue, dont l'un au moment de sa mort et trois bien après (TQ34/68, TQ40/1970 et TQ87/79) ; nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, il fait l'objet, avec Artaud, de la grande décade telquelienne à Cerisy en 1972, événement-provocation contre l'establishment universitaire ; surtout, l'*Expérience intérieure* ainsi que son travail sur les concepts de « négativité » ou de « dépense » ont profondément marqué le socle philosophique du projet telquelien.

Ce concept de dépense est déjà développé dans *La Part maudite* (1949), ouvrage s'intéressant au principe d'une « économie générale » qui penserait non seulement la production mais également la dépense au sein d'un système donné. L'essai se veut matérialiste ; cependant, son point de départ théorique est une forme conception vitaliste ou, plus précisément, énergétique, postulant le « phénomène cosmique » du mouvement permettant toute activité (Bataille 2014 : 48). Il s'agit donc d'une économie générale de cette force et de son emploi, productif (visant au maintien de l'activité ou à l'accumulation de ressources) et improductif (luxue, pure perte ou destruction), partant de l'idée qu'il y a toujours un excès d'énergie par rapport à ce qui peut être employé à des fins productives.

En prenant le concept d'« économie générale » comme objet, Bataille entend fonder une science ; celle-ci veut cependant se situer en amont de l'économie politique, de l'anthropologie ou de la biologie qui n'en étudient qu'un aspect particulier ; le développement historique et la lutte des classes elle-même peuvent être lus à cette aune, ce qui ne manque pas de froisser l'orthodoxie marxiste²⁸². Dans l'avant-propos de ce texte, Bataille remarque le problème de la réception de son ouvrage qui, en prenant l'énergie pour objet, se situe en dehors des champs spécialisés du savoir – non seulement les sciences mais aussi la philosophie et les discours sur l'art (2014 : 42). Bien plus encore, cette « science » touche justement à la dialectique de la connaissance et de son contraire : Bataille rend compte de la situation paradoxale d'un savoir qui emploie la raison à l'étude d'un objet qui est la négation de ce qu'il représente : savoir accumulatif sur le gaspillage. La dépense est faite élément définitoire de tout système, notamment social : c'est la manière dont l'énergie est consommée qui le caractérise en propre (2014 : 117). L'essai fait donc une typologie des sociétés humaines, s'intéressant tout d'abord aux pratiques de dilapidation

²⁸¹ On le voit notamment à la liste des contributeurs du numéro de *Critique* (août-septembre 1963) en son hommage : R. Barthes, M. Blanchot, M. Foucault, P. Klossowski, M. Leiris, A. Masson, J. Piel, R. Queneau, P. Sollers et F. Wahl.

²⁸² Bataille livre en 1933 un premier jet de son concept dans l'article « La notion de dépense » qui paraît dans la revue marxiste *La Critique sociale* ; J. Piel note, dans son introduction au texte, les réserves du comité de rédaction à l'égard de cette publication (Bataille 2014 : 14). Dans *La Part maudite*, le marxisme est lu comme le mouvement promettant la libération de l'homme vis-à-vis de la chose mais en restant ici-bas, dans le monde des choses : la résolution du problème matériel ouvre donc une possibilité d'accès à la souveraineté (2014 : 138).

de l'excès énergétique dans les « sociétés de consommation »²⁸³. Ces sociétés s'opposent à la société de « consommation » occidentale, industrielle, capitaliste, bourgeoise, entièrement tournée vers l'accumulation et la transformation du monde en choses. Il existe cependant, dans ces dernières, des pratiques de dépense improductive : le luxe mais aussi, ce qui intéresse les telquelien en premier chef, l'art. Or, ces pratiques sont un lieu de contradiction, où la négativité de la dépense est transformée en valeur symbolique, ayant une signification sociale (2014 : 92). Il y a là une reprise de la dialectique hégélienne : l'homme ne peut revenir, par le sacrifice ou la dépense, à un état « d'intimité » sacrée avec « l'écoulement du monde » (2014 : 136), un état de l'immédiateté, d'avant la pensée, la production (les « choses »), la société. L'être humain ne peut revenir à ce stade, il ne peut donc en faire que le simulacre, le spectacle.

Pour Bataille, la conscience de soi repose sur un leurre où l'intimité perdue est extériorisée (2014 : 182) ; or, tout l'enjeu est d'accéder à ce qu'il appelle l'*être souverainement*, où l'homme se retrouverait dans cette intimité du présent au lieu de n'être qu'une simple chose. Les sciences ne peuvent arriver à ce point particulier. En effet, leur raison ne considère que des objets et, en tant que telle, elle ne mène pas à la conscience de soi (seulement à la connaissance du sujet pris comme objet). En tant que production de savoir intégrée à la société industrielle, les sciences techniques ne peuvent donc contribuer qu'à l'accumulation ; plus généralement, le savoir est pris dans la temporalité des choses et l'instrumentalité. Il s'agit donc pour Bataille de rechercher le point où la conscience rencontre l'intimité, où la véritable conscience de soi peut être approchée : c'est là le but que se donne *L'Expérience intérieure*, premier tome de la *Somme athéologique*²⁸⁴. Ainsi dans la conclusion de la *Part maudite* :

Il s'agit d'en arriver au moment où la conscience cessera d'être conscience de quelque chose. En d'autres termes, prendre conscience du sens décisif d'un instant où la croissance (l'acquisition de quelque chose) se résoudra en dépense, est exactement la conscience de soi, c'est-à-dire une conscience qui n'a plus rien pour objet. (2014 : 137)

L'art est un mode esthétique (ou encore « sentimental », 2014 : 138) d'action par lequel l'homme se cherche, et l'œuvre d'art est à lire comme là où ressurgit l'intimité qui apparaît en supplément des choses ; cette intimité est d'ailleurs elle-même appelée « poésie » (2014 : 93). Plus généralement, l'art est le lieu du non-savoir en tant que l'expérience esthétique pose un défi à l'intellect et à la connaissance, touchant à l'indicible (Swoboda 2017). L'écriture de *L'Expérience intérieure* vise à susciter cette expérience de dilapidation de soi et de

²⁸³ Il se penche ici sur le sacrifice humain des sociétés aztèques et le *potlatch*, ou don de rivalité, étudié par M. Mauss.

²⁸⁴ Cette quête est la réponse de Bataille au « savoir absolu » hégélien (Descombes 1979 : 60-62).

la pensée – expérience mystique mais areligieuse et qui tente de maintenir la pensée.

Au milieu de la décennie 1960, Sollers développe une conception très bataillienne de « l'expérience des limites » que serait l'écriture entendue justement comme dépense ; il s'agit en l'occurrence, dans TQ25/66, d'un roman de « consommation », pratique dans le langage qui serait au roman de la représentation ou du réalisme ce que l'écriture est à la littérature traditionnelle ou commerciale²⁸⁵. Ce terme est repris dans le titre du recueil de 1968 *L'écriture et l'expérience des limites* (Seuil) où sont compilées les études de Sollers sur Dante, Sade, Mallarmé, Bataille et Lautréamont. Dans le même numéro 1966, Denis Hollier²⁸⁶ se penche sur « Le matérialisme dualiste de Georges Bataille » (TQ25/66 : 41-54). L'analyse porte essentiellement sur l'aspect éthique ou moral de la dialectique bataillienne du bien et du mal, ainsi que sur la dialectique du sacré et du profane ; l'art n'apparaît ici que secondairement, comme moyen d'accès au sacré toujours absent de la vie humaine (ou de rendre présente cette absence du sacré). La *transgression* est un des concepts capitaux de la pensée de Bataille pour les telquelien, notamment dans « Le Toit – essai de lecture systématique » (TQ29/67) : elle correspond à la dialectique de l'homme qui ne revient pas à une antériorité de la loi mais, au contraire, qui reconnaît cette dernière et la viole en connaissance de cause. Cette transgression est justement mise en pratique par le langage dans les écrits de Bataille sur l'érotisme et la folie. Cette pratique, Sollers aspire à l'émuler :

Bataille n'est ni un « homme de science » ni un « philosophe », mais il n'est surtout pas un « écrivain », un « poète ». Qu'est-il ? Rien qui puisse être exprimé par un substantif, rien que la société où nous vivons puisse, sans falsification, investir d'une valeur positive. (Sollers, TQ29/67 : 29)

Apparaît déjà, ici, la posture récurrente, que nous appelons atopique, du sujet écrivant comme poste de la dépense qui déjoue les positions symboliques reconnues par la société. Plus loin, Sollers oppose encore les discours positifs du savoir que sont la philosophie, la science et la politique, et la littérature ou l'écriture qui est une « action au sein du discours », pratique du signifiant qui transgresse le discours instrumental qui se consacre au signifié ou à la vérité (TQ29/67 : 31). Se précise également le lien de la pensée bataillienne à la politique : ici, Sollers rapproche la dialectique de la dépense à la dialectique révolutionnaire. Il la lit notamment depuis la critique althussérienne de l'humanisme bourgeois. Des couleurs chinoises apparaissent également, le jeu du non-savoir devenant l'homologue de la contradiction et du dualisme taoïste (TQ29/67 : 39).

²⁸⁵ « Le roman doit brûler et consumer toutes traces de roman ou se résigner à n'être qu'un roman » (Sollers, « Le roman et l'expérience des limites », TQ25/66 : 32).

²⁸⁶ Spécialiste de Bataille, Hollier en sera un grand médiateur aux États-Unis en qualité de professeur de français à Yale puis à l'Université de New York.

La reproduction du texte de Bataille « “La vieille taupe” et le préfixe sur dans les mots *surhomme* et *surréaliste* » pendant l’été 1968 (TQ34), au moment où la revue proclame la nécessité de faire « la révolution ici maintenant », voit réactualisée l’approche bataillienne du matérialisme contre les valeurs idéalistes de l’idéologie bourgeoise et du surréalisme dévoyé par Breton dans les années 1930. L’enjeu ici est de ne pas faire en sorte que la subversion bourgeoise mène à une simple inversion des hiérarchies des valeurs où le « haut » devient le « bas » et vice-versa. Le patronage de Bataille permet au colloque de Cerisy de nourrir aussi bien la critique de l’idéologie que la théorie de l’art. Lorsque *Tel Quel* fait paraître le texte « Le berceau de l’humanité » (assorti d’un commentaire introductif de J.-M. Rey, « La figuration et la mort ») en 1970, c’est la question du surgissement de l’art comme procès faisant jouer l’interdit et sa transgression qui est au centre à partir des peintures de Lascaux lues comme représentations sacrificielles (la mise à mort de l’animal divin par le chasseur). Bataille apparaît surtout comme un des inspirateurs de la pensée de la négativité et de l’hétérogénéité ; si Kristeva fait sa propre reprise de ces concepts et sa propre relecture d’Hegel dans sa théorie du sujet en procès à partir des textes d’Artaud, le caractère matriciel de la pensée bataillienne ressort nettement (on le lit notamment dans l’intervention de Houdebine, « L’ennemi du dedans », TQ52/72).

Kristeva fait paraître dans TQ56 (1973) un extrait du manuscrit de sa thèse de doctorat d’État *La Révolution du langage poétique*, plus précisément une analyse tirée de la troisième partie portant sur la place de l’avant-garde dans la société capitaliste. Nous voyons ici une tentative d’appliquer la théorie de la négativité dans des données socio-historiques concrètes. Kristeva propose une relecture de *La Lutte des classes en France* de Marx en y insérant la pratique artistique comme négativité dans la totalité sociale, à l’exemple de Mallarmé et Lautréamont dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle reprend ainsi la métaphore du « sac de pommes de terre » que Marx emploie pour décrire la société française d’après 1848. Ce « sac » est la simple somme des parties juxtaposées (i.e. les consciences individuelles et, par extension, les classes) :

S’ils ont des intérêts économiques communs, ils ne constituent pas une communauté, disons qu’ils ne sont pas un sujet-d’un-procès-commun [...] ; ce manque de cohésion dans le procès, cette complicité simplement dans la production de biens et non pas dans la négativité qui, elle, concerne la représentation, le langage : la signifiance, fait qu’« ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, ils doivent être représentés²⁸⁷. » (Kristeva, TQ56/73 : 39)

Dans cette situation où l’élan révolutionnaire a été stoppé, la société désagrégée en individus est stabilisée sous un État garant de l’ordre, de la cohésion du sac. Kristeva reprend ici la logique de la théorie des ensembles : il n’y a de

²⁸⁷ La citation est tirée de la *Misère de la philosophie* de Marx.

collection des ensembles finis qu'à la condition qu'il y ait de l'infini – or c'est là selon elle quelque chose que le marxisme n'a pas su penser :

[...] qu'est-ce qui, dans les rapports de production et de reproduction, fait qu'il existe un État qui est une collection d'ensembles finis mais non pas un ensemble de tous les ensembles [chose impossible dans la théorie des ensembles] ? Cet infini qui, en se posant comme ensemble, engendre à rebours la possibilité des ensembles finis et des opérations entre eux, à condition d'en être écarté, c'est l'infinité du procès de la signifiante telle que l'inconscient en présente le fonctionnement et telle que le langage poétique en donne la réalisation en procès. (TQ56/73 : 40)

C'est ici que nous retrouvons, adaptée dans le modèle théorique de Kristeva, la question de la dépense bataillienne, puisque dans le système capitaliste seules les pratiques sociales rejetées hors de la production peuvent fonctionner comme cet infini sur lequel le fini s'appuie ; et Kristeva de nommer le sacré et la pratique textuelle. Ces pratiques en marge du système de production/reproduction sont donc le liant qui permet de maintenir la collection des ensembles finis ; or tout l'enjeu d'un processus révolutionnaire serait de décloisonner l'infini et le fini, de réintroduire l'infini dans le fini. La conception se heurte d'autant plus au marxisme orthodoxe (ou au « sociologisme ») qu'elle défie ouvertement la lecture fondée sur la conscience de classe. En effet, discutant le concept lukácsien, Kristeva note que cette dernière ne saurait pouvoir révolutionner le système de production dans la mesure où la conscience de classe dépend de la position dans la production : elle ne peut donc remettre en question la logique au cœur même du système. Il y a donc là une impasse déjà chez Marx lui-même :

Une causalité structurale [la conscience de classe] ne conduit qu'à une mutation des structures, jamais à leurs ruptures. Faire s'incarner la négativité hégélienne dans le prolétariat en tant que classe productive, c'est amener cette négativité à agir dans le sens du perfectionnement du système de production. (TQ56/73 : 43)

Bien au contraire, seule une « révolution culturelle » (dixit) au sein de la classe permettra d'empêcher sa fossilisation, i.e. une révolution non seulement de la production mais aussi du rapport des sujets au procès de la signifiante en incluant la négativité. Contre Lukács, Kristeva soutient ainsi une conception de la totalité sociale non comme totalité positive, productrice, mais comme totalité qui, en incluant la négativité, pourra se supprimer elle-même dans un procès infini. La conscience de classe véritablement révolutionnaire, celle du prolétariat, impliquerait donc sa propre suppression ; or, au XIX^e siècle, la conscience de classe prolétarienne est encore tournée vers la production, et c'est notamment dans l'art (plus précisément : l'avant-garde) que la négativité s'exilée (TQ56/73 : 44-6).

Ce travail fait montre de la volonté d'intégrer la négativité hégélienne, reformulée comme dépense, au cadre scientifique de la sémiotique ou grande théorie des significations. Cela ne va pas sans se heurter au canon marxiste : Kristeva en est bien consciente dans sa discussion avec Marx et Lukács. C'est plus généralement le problème auquel se heurte la pensée de la négativité dans laquelle s'inscrit Bataille. La médiation de ce dernier en est ainsi grandement freinée et circonscrite aux sémioticiens / théoriciens du texte. Sa présence est somme toute maigre dans les pages de *Poetik*, sauf chez Brandt. Ce dernier le nomme comme une des tendances de ce qu'il appelle, dans « Skriftens nulpunkt og den store blafren » (PoIV.1/71), la « post-philosophie » française, à savoir la philosophie qui pense l'écriture hors du cadre restrictif logocentrique, écriture intransitive au sens de Barthes (degré zéro), écriture du jeu. Partant d'une réflexion sur la question, sur ce qui se laisse questionner avec sérieux, sur ce qu'il semble ridicule d'interroger et sur le point aveugle de cette zone d'acceptabilité, Brandt reprend une fois de plus la structure fondamentale du carré, ici pour dresser une typologie du système discursif suivant les axes de l'empirie (du monde, gradué de mal à bon) et de la théorie (du langage, gradué de faux à vrai) ; il lui ajoute cette fois-ci une ellipse dessinant la structure close du langage. Le logocentrisme est ainsi défini comme réduction où l'écrit est fonction de l'idée, le langage est fonction du monde ou encore le vrai est fonction du bien (PoIV.1/71 : 46-7). La connaissance scientifique est dans cette typologie l'écriture « euphorique » par excellence, à la fois bonne et vraie ; la poésie par contre est une des pratiques de négation du discours positif, reflet du discours savant dans une langue imagée²⁸⁸. C'est ici qu'intervient la référence à Bataille et Barthes qui ont pensé une écriture échappant à la représentation entendue comme une idéologie de la beauté fondée sur la norme logocentrique ; Blanchot, Derrida et Deleuze font partie du florilège de citations sur cette question que Brandt appelle, reprenant Barthes, l'écriture-zéro (« nulskriften »), langue devenue jeu, vacillation (*blafren*).

L'article esquisse également un concept d'économie librement inspiré de Bataille, à savoir comme structure du monde entre les pôles de la mort et de la vie. C'est dans un article de Ole Andkjær Olsen que le concept proprement bataillien est explicité en lien avec les travaux telqueliens et brandtiens ou, plus généralement, une « sémiotique de la consommation » abordée dans le sous-titre (« Om økonomiens teori og teoriens økonomi. Bidrag til konsumtionens semiotik », PoIV.4/71). Andkjær Olsen se fixe pour but d'affiner la recherche en numismatique de Goux (introduite par Holmgaard) grâce au modèle sémiotique en triangle que Brandt a développé pour *HfKS* : pour dépasser le simple constat d'homologies structurales, ce modèle permet d'articuler les différentes pratiques les unes aux autres. Néanmoins, il entend également le

²⁸⁸ Les notions de « positivité » et « négativité » qui se surajoutent ne nous semblent pas claires dans ce modèle ; l'attribution des valeurs procède par homologie avec d'autres doubles oppositions s'ajoutant à la structure fondamentale.

retravailler en y intégrant la dépense bataillienne (note 14, p. 85). Il propose ainsi une relecture de la dialectique hégélienne en avançant le concept de « contre-pratique » pour désigner le moment négatif qui n'est plus simplement un « rien » mais un moment du processus de transformation de l'être en devenir autre ; dans une perspective très bataillienne, il avance également que c'est la dépense qui est source de la valeur plus que la production²⁸⁹. Le premier niveau dégagé est évidemment celui de la langue : celle-ci est ainsi la contre-pratique du monde dans le processus de représentation ; or, la distinction bataillienne amène à celle entre le logos, consommation maîtrisée et productive, et l'écriture, consommation pervertie du sens (Andkjær Olsen, PoIV.4/71 : 77). L'article se conclut sur une nouvelle typologie des pratiques signifiantes imbriquées les unes dans les autres. Chaque instance de contre-pratique mène à deux résultats : soit l'accumulation dans le même domaine de pratique (production de valeur dans la consommation ou dépense productive), soit le passage à un autre domaine (transfert par dépense improductive du point de vue de la première pratique).

Ces deux textes nous semblent essentiellement informés par l'essai de Derrida intitulé « De l'économie restreinte à l'économie générale »²⁹⁰. Là, Derrida discute en effet de la pensée bataillienne dans son rapport à Hegel. Il fait plus particulièrement droit à la conception « affairiste » de la dialectique hégélienne comme philosophie se construisant sur la production et reproduction, l'accumulation du sens : une « économie » de la vie qui s'attire les moqueries de Bataille, opposant la négativité radicale à la négativité dépassée de la *Aufhebung* et la souveraineté à une maîtrise toujours en dernier lieu servile. Derrida dégage le problème bataillien de la méthode de « l'économie générale », science qui entend rapporter les objets aux moments souverains, à ce qui échappe à tout rapport : entreprise paradoxale d'un discours qui, en tant que tel enchaîné servilement au désir du sens, doit s'ouvrir au « fond de non-sens » du non-savoir. Deux possibilités sont esquissées, deux formes de jeu dans le discours : un jeu *mineur*, où un sens est donné à l'absence de sens dans le discours et un jeu *majeur* qui, au contraire, dénonce la servilité en se situant « sur le sans-fond d'un impensable non-sens » (Derrida 1967 : 384). La science bataillienne se livre au jeu pour s'approcher de l'impossible souveraineté (l'homme n'a accès qu'au simulacre), faisant glisser les concepts vers le non-sens :

L'inscription d'un tel rapport [du savoir discursif avec un non-savoir] sera « scientifique » mais le mot de science subit alors une altération radicale, tremble sans rien perdre de ses normes propres, par la seule mise en rapport

²⁸⁹ Notons qu'Andkjær Olsen emploie le terme de « konsumtion » pour exprimer la dépense : il est par là amené à expliciter la différence posée par Bataille entre consommation et consommation qu'efface ce terme unique (Andkjær Olsen, PoIV.4/71 : 75).

²⁹⁰ Contribution pour le numéro de *L'Arc* consacré à Bataille en 1967 et republié la même année chez Seuil dans le recueil *L'écriture et la différence*.

avec un non-savoir absolu [...]. Le non-savoir excédant la science elle-même, le non-savoir qui saura où et comment excéder la science elle-même ne sera pas scientifiquement qualifiable [...]. Ce ne sera pas un non-savoir déterminé circonscrit, l'histoire du savoir comme une figure (donnant) prise à la dialectique, mais l'excès absolu de toute épistémè, de toute philosophie et de toute science. (Derrida 1967 : 394)

L'économie générale, science du rapport à la souveraineté, décrit les effets du non-savoir ; elle inverse le rapport du sens au non-sens, ne ramenant pas le second au premier mais bien ouvrant le premier au second (1967 : 398).

Il nous semble net que Brandt et Andkjær Olsen reprennent ces coordonnées de lecture tout en tentant d'aller le plus loin dans l'élaboration d'une véritable science qui prenne en compte le non-savoir, toujours avec leur penchant pour cette formalisation qui caractérise leur projet sémiotique²⁹¹. L'opposition entre mineur et majeur donne en outre un autre éclairage à la controverse contre le positivisme. Nous l'avons vu, Brandt part de ce problème du champ restreint de ce qu'il convient d'interroger, de cet aveuglement du savoir centré sur un certain discours. Or, la vacillation du jeu qu'il propose est en conclusion nommée la « Théorie » (avec majuscule) par opposition à la théorie au sens restreint, conforme à l'empirie : Théorie qui ouvre sur tous les possibles par-delà la restriction, sans prétention à l'unification, en passant par un jeu d'écriture formel. Andkjær Olsen livre un même questionnement : toute analyse procède par réduction théorique, par exclusion, par quoi il s'agit de pouvoir situer son propre réductionnisme par rapport à d'autres (Andkjær Olsen, PIV.4/71 : 72). Il entend ainsi reprendre le geste critique de la grammatologie tel qu'il le voit mis en œuvre par Derrida comme analyse des écritures institutionnalisées :

Des analyses grammatologiques concrètes doivent montrer comment certains types d'écriture et certaines possibilités de formalisation ont été privilégiés par certains systèmes politiques et sociaux, et, à partir de cette connaissance de la grammatologie, contre l'aveuglement commun face aux figements produits par les techniques de l'écriture.

Konkrete grammatologiske analyser skal vise, hvorledes bestemte skrifttyper og formaliseringsmuligheder har været privilegeret af bestemte politiske og sociale systemer, og med udgangspunkt i en sådan viden om grammatologien imødegå den almindelige blindhed for skrifttekniske fikseringer. (PoIV.4/71 : 78)

L'enjeu est évidemment politique car Andkjær Olsen oppose la démarche derridienne à ce qu'il voit comme une erreur de Bataille : l'absolutisation de la négativité ramenant à une forme d'ontologisation métaphysique (PIV.4/71 : 77). Plus encore, cette tendance erronée se retrouve selon Andkjær Olsen

²⁹¹ À cet égard, pour Andkjær Olsen, ce projet peut être nommé aussi bien « sémiotique générale » que « grammatologie » (PIV.4/71 : 79).

chez Kristeva, dans son propre traitement de la négativité à partir de la logique hégélienne (« Matière, sens, dialectique »), tendance liée à son engagement révolutionnaire²⁹².

Figure centrale dans la constellation telquelienne, Bataille semble avoir rencontré plus d'obstacles que le reste du corpus « sémiotique » sur le chemin qui mène en Scandinavie. Plus encore, nous avons vu que sa médiation constitue un motif de rupture, puisque c'est la postface à la traduction par Brandt de *L'expérience intérieure* (*Den indre erfaring*) chez Rhodos en 1972 qui fournit à Peter Madsen l'occasion d'explicitier le rejet des nouvelles tendances de la « critique et philosophie française » (« den nyeste franske kritik og filosofi », Madsen, Po18/72 : 236) et leur incapacité à – ou leur refus de – répondre aux critiques qui leur reprochent leur métaphoricité exagérée. C'est bien le cas pour lui de concepts comme « l'économie générale ». Or, il ne s'agit pas simplement de rejet d'une hétérodoxie théorique : la condamnation est motivée par la question de la science. En effet, non sans ironie, Madsen entérine l'incompatibilité des conceptions respectives du « scientifique » qui sépare ces deux projets :

J'insiste sur le fait qu'il est bien sûr possible, et même probable à en juger par les écrits, que le type de réalisation conceptuelle que je vise et que j'attends des écrivains sérieux soit simplement – pour PAB – une forme de réduction bourgeoise restrictive, raisonnable, accumulation des connaissances à tous égards ridicule ; si c'est le cas – du point de vue de PAB – alors la critique est certainement erronée, mais alors notre objectif est lui aussi différent.

Jeg understreger, at det naturligvis er muligt, og efter skrifterne at dømme endda sandsynligt, at den form for begrebsmæssig erkendelse, som jeg tilsigter og forventer at seriøse skribenter, blot – for PAB – er en form for borgerlig restriktiv, fornuftig, vidensakkumulerende og på enhver måde lattervækkende indskrænkning ; hvis det er tilfældet – set fra PAB's synspunkt – så er kritikken ganske givet forfejlet, men så er vort ærinde også forskelligt. (Po18/72 : 237)

Il apparaît clairement ici comment la critique antipositiviste contre la science traditionnelle, se retourne contre ou défie les limites de la scientificité des marxistes à leur tour, et s'échappe selon eux dans une dérive ésotérique où toute discussion est rendue impossible, l'appareil fonctionnant en vase clos dans la généralité et l'obscurité conceptuelles²⁹³. Avec plus d'ironie encore,

²⁹² Cette critique n'est cependant guère élaborée ici, ne détaillant pas la tentative de Kristeva pour penser le sens à partir du sujet comme produit de la contradiction hétérogène dans la matière (Kristeva, TQ44/71 : 30-34). Cette tentative se place certes en dehors de tout ancrage historique, de tout mode de production particulier, défiant l'exigence d'ascension du singulier au général que reformuleront les marxistes poéticiens – mais ces derniers en disent autant, en dernier lieu, des textes de Brandt et Andkjær Olsen.

²⁹³ « Je ne formulerai pas ici de règles générales pour de tels "emprunts", qui ont toujours joué un rôle essentiel dans le développement de la science, mais je me contenterai de souligner que le simple rejet de la critique de la "métaphoricité" ne garantit pas la pertinence dans l'utilisation

Madsen conclut que la pensée bataillienne ne saurait être la base d'une production conceptuelle dépenrière – seulement d'une destruction (Po18/72 : 248).

C'est donc aussi dans *Exil* que Bataille trouve un lectorat. En 1974, la revue lui consacre un numéro entier (3/1974), comportant trois textes en traduction (censés représenter différentes étapes de sa pensée, avant et après-guerre) et des essais de N. Lykke Knudsen, P. A. Brandt et N. Egebak. Dans sa présentation liminaire, le premier restitue à Bataille sa place de choix dans le champ français et expose la double lecture qui a été faite de son œuvre sur la transgression par la sémiotique, lecture analytique-conceptuelle et/ou lecture grammatologique-textuelle (Lykke Knudsen 1974 : 5). Il est également abordé par Nils Lykke Knudsen lors de la session d'hiver 1973 du groupe sémiotique de la NSU et dans le recueil *Subjekt og tekst* de 1974. Lykke Knudsen s'appuie justement sur le texte de Derrida qui permet de présenter différents aspects de l'œuvre bataillienne, de la réflexion sur les pratiques sociales de transgression (*L'Érotisme*) au jeu d'écriture où le discours philosophique est percé par le fragmentaire et le poétique. En 1976, Egebak fait paraître chez Arena l'ouvrage *Tekst og økonomi*, autour de Bataille et Derrida. Il faut attendre les années 1980 pour que soient traduites des œuvres dans les langues nordiques (*Histoire de l'œil* en 1983 en suédois, 1986 en danois²⁹⁴ et 2002 en norvégien), parfois même la décennie 1990 pour la plupart des textes théoriques (une anthologie danoise intitulée *Den hovedløse* en 1984, *La Part maudite* en 1991 en suédois, *L'Érotisme* en 1996 en norvégien et 2001 en danois). Cette « science du non-savoir » aura donc été durablement bloquée par les canaux principaux de diffusion marxiste. Selon U. I. Eriksson (1994), une des rares médiations en Suède aura été faites par Emilia Fogelklou – mais dans une perspective résolument théologique ; lui-même ne manque pas de le qualifier de « mystique » (1990 : 173).

Dans ses dernières années, le projet telquelien se replie sur ses piliers fondamentaux : Freud (Lacan), Joyce, Bataille. L'inflexibilité du canon est caractéristique de ce projet : malgré les colorations politiques et polémiques, *Tel Quel* n'aura de cesse de défendre son créneau théorique. Le chemin de lecture que Sichère fait, en 1980, « à partir de Michel Foucault » débouche sur un appel à retourner à Bataille : de fait, il regrette que les recherches aient quitté

de cette dernière ; en tout cas, la mise en évidence concrète doit porter sur le sujet considéré. Inversement, l'emprunt de langage ne valide pas tout bavardage ; appeler un certain phénomène une "économie" n'est la garantie d'aucune connaissance » (« Jeg skal ikke her formulere almene regler for sådanne "lån", som altid har spillet en væsentlig rolle i videnskabens udvikling, men blot gøre opmærksom på, at den blotte afvisning af kritikken af "metaforikken" ikke sikrer dens anvendelses relevans; under alle omstændigheder må den konkrete fremstilling være det emne, der tages stilling til. Omvendt bekræfter en lånt sprogbrug ikke enhver snik-snak, at kalde et eller andet fænomen en "økonomi" sikrer ingen erkendelse », Po18/72 : 238).

²⁹⁴ Traduction de P.-A. Brandt, comprenant également l'essai « La métaphore de l'œil » de Barthes.

le terrain d'une « philosophie de l'Interdit » pour celui d'une « sociologie du Pouvoir » (Sichère, TQ86/80 : 86ss). Il ne vise pas par là Foucault spécifiquement mais bien une tendance générale du champ philosophique français qui s'est détourné de la question de l'Interdit²⁹⁵. Bataille est présenté comme le seul à avoir senti, en se penchant sur la « souveraineté », ce lieu théorique que la dialectique hégélienne a appelé par son manque à penser, derrière l'histoire, la structure du sujet. Il est décisif que la théorie de Bataille débouche sur la pratique d'écriture, invitant à faire l'expérience des limites par elle, et l'affirme par-dessus l'ambition scientifique ; pour Sichère, elle a senti la question du désir qui travaille le sujet parlant et la dépense créative, question qui en dernier lieu aurait échappé à Foucault se détournant de la véritable problématique²⁹⁶.

Bataille ne trouve guère de place dans le *Kris* de la première génération, si ce n'est quelques mentions – notamment dans l'article sur Blanchot de R. Lyssell, qui esquisse le rôle matriciel des deux critiques sur le champ de l'écriture. Pourtant, la revue s'intéresse fortement à la question du non-savoir dans l'art – mais c'est par le biais de la théorie critique allemande qu'elle est posée. Ce même article esquisse notamment la comparaison de la reprise de la dialectique hégélienne par Blanchot à celle qui a été développée de l'autre côté du Rhin par Adorno et qui a inauguré la transformation de la revue en *Kris*. La théorie esthétique du philosophe allemand se place en effet sur un terrain similaire, s'efforçant de penser le rapport dialectique de l'art et de la raison. Elle se fait connaître plus tardivement que les travaux de sociologie de la connaissance ou la critique de la science dans la mesure où l'ouvrage *Ästhetische Theorie* paraît à titre posthume en 1970 ; mais outre ce problème de temporalité, ce pan de la philosophie d'Adorno ne fait pas autant consensus chez les marxistes : preuve en est le traitement que nous pouvons observer dans *Poetik*.

L'esthétique d'Adorno soumise à la critique

Ce sont bel et bien les essais en sociologie (et en sociologie de la connaissance) qui, parmi les textes de la théorie critique allemande, sont favorisés dans les premières années de la revue danoise. Le retour à l'ouvrage *Semiotik og dialektik* de Madsen fait ressortir une première lecture de la *Dialektik der*

²⁹⁵ La recherche de Bataille est décrite comme « singulièrement puissante dans le champ de la philosophie et, semble-t-il, à proportion même de la dénégation dont elle ne cessait d'être l'objet » (TQ86/80 : 86). Sur le champ hexagonal : « Nous voyons bien, en même temps, comment, au sortir de ce long impérialisme des « sciences humaines » qui a pu s'accommoder d'une certaine paresse philosophique, un nouveau "positivisme" avec certains textes récents de Foucault, certains textes de Deleuze, a voulu faire l'économie de l'idée de dialectique (Hegel) et de l'idée d'hétérogène (Freud) » (TQ86/80 : 89, nous soulignons).

²⁹⁶ « Et pourtant il parle : voilà ce mystère naissant d'un "espace blanc" qui "prend forme" dans le verbe du poète, du philosophe, du rêveur et de l'inspiré, avant leur codification mortifère dans l'espace de l'ordre » (TQ86/80 : 89).

Aufklärung comme prolongement de la théorie lukácsienne de l'idéologie bourgeoise. L'essai fait droit à l'analyse de Sade par Adorno et Horkheimer comme renversement, dans la littérature, de la philosophie rationaliste kantienne. La théorie esthétique est en revanche proprement introduite en 1972 par C. Secher dans l'article « *Kunsten og den forvaltede verden* » (Po18/72), où il fait une mise à jour de l'œuvre théorique d'Adorno par ces écrits posthumes. Nous avons vu précédemment comment ces textes sont mobilisés contre le positivisme et la raison technocratique : il s'agit ici pour nous de faire apparaître comment ils vont trop loin, dans leur critique, pour les scientifiques marxistes.

La théorie esthétique d'Adorno part, dans la lignée de l'analyse faite dans la *Dialectique des Lumières*, du constat que les sociétés capitalistes modernes sont en voie de réification complète sous le joug de la rationalité technocratique. Cette philosophie doit donc elle-même s'opposer à la systématisme dominante : comme pratique critique, elle nie la prétention totalisante de cette rationalité et fait ressortir les contradictions de cette fausse totalité sociale (idéologique), qui se présente comme système clos et sans alternative, en les exposant aux exigences de vérité et de liberté de l'être humain. Refusant de participer positivement à la domination, elle maintient une position de résistance sans pouvoir. Cela implique également que le philosophe fasse le choix formel du fragment et de l'essai contre la logique du système philosophique ou scientifique achevé – formes qui font également apparaître la subjectivité et la musicalité de la langue (Secher, Po18/72 : 141-2). La théorie esthétique redouble cette position difficile car elle doit elle-même se situer par rapport à son objet, l'œuvre d'art, qui pour Adorno est censée résister au joug du concept – en quoi il donne sa préférence à la production artistique expérimentale, non-réaliste, non-instrumentale, comme négation d'une époque où la technocratie capitaliste semble avoir atteint son paroxysme. En effet, si l'art reste pris dans la société et l'idéologie en tant que son existence reste socialement déterminée (elle se soutient de l'ordre social qui la permet), l'œuvre moderne se distancie du monde empirique par sa *forme* propre, reconfiguration unique d'éléments. La littérature moderne ne reprend ainsi pas la langue communicative de la rationalité dominante mais une langue matérielle, sonore, imagée. Secher se penche notamment sur le concept de *mimesis* chez Adorno²⁹⁷ qui est la représentation de cette vérité que la raison conceptuelle, philosophique,

²⁹⁷ Ce terme a un sens bien particulier qui le distingue des acceptions philosophiques précédentes – notamment de la *mimesis* platonicienne qui, au contraire, condamne fermement « l'imitation » artistique au nom de la vérité. Il est donc difficile de garder ce terme « d'imitation » puisqu'ici l'œuvre d'art, dans son autonomie, se pose au contraire négativement face à la réalité qu'elle ne tente pas d'imiter. M.-A. Ricard insiste sur la genèse anthropologique du concept de *mimesis* chez Adorno et Horkheimer comme représentation-manifestation par les hommes, sous la forme du rite religieux ou du mythe, de la férocité de la nature. Ricard, M.-A. (1996 : 449ss)

systematique ou scientifique ne peut saisir, mais qui apparaît dans la forme de l'œuvre d'art :

La mimésis, par contre, est chez Adorno le concept des valeurs positives qui ne peuvent plus être saisies par un système philosophique abstrait, mais dont l'expression artistique peut donner une image. La mimésis ne peut être définie car elle ne peut être nommée par un langage communicatif, mais elle peut néanmoins servir, dans l'art, d'expression de la véritable objectivité.

Mimesis er derimod Adornos begreb om de positive værdier, der ikke længere kan gribes af et abstrakt filosofisk system, men som det kunstneriske udtryk kan give et billede af. Mimesis kan ikke defineres, fordi det ikke kan benævnes af et kommunikativt sprog, men kan alligevel i kunsten fungere som udtryk for den sande objektivitet. (Po18/72 : 155-6)

L'œuvre d'art moderne, dans sa manifestation singulière, fait ainsi toujours jouer une langue, un matériau déterminé historiquement et socialement, pris dans le concept et la communication, avec la mimésis qui échappe à cette dernière. La tâche de la théorie esthétique est ainsi de faire ressortir ce qui, dans l'œuvre, ne se laisse pas inscrire dans la totalité sociale²⁹⁸. Elle doit donc elle-même, pour avoir un potentiel critique, maintenir la dialectique entre le concept et ce qui échappe au concept pour ne pas retomber dans le système : en aucun cas elle ne peut prétendre saisir totalement l'œuvre d'art.

Le compte rendu de Secher se termine sur des éléments critiques. En certains endroits, il faisait déjà droit à des réserves sur une dialectique qui n'est pas véritablement marxiste, sans ancrage dans le matérialisme historique : la théorie d'Adorno n'échappe donc pas au reproche d'abstraction hors-classe. En tant que telle, elle ne saurait satisfaire le programme d'une science marxiste ; elle aboutit même dans un manque de perspectives stratégiques, une impasse pessimiste où la posture purement négative ne permet pas de déboucher vers un projet politique concret. Secher s'appuie ici sur la réception de l'École de Francfort qu'a faite, en Suède, Göran Therborn dans les *Häften* en 1969 :

De cette façon, la théorie critique n'est ni une théorie scientifique, parce que sa description de la société de classe est inadéquate, ni une théorie politique, parce qu'elle renonce à la pratique. L'école de Francfort est réductionniste en ce sens qu'elle ramène toutes problématiques à une confrontation avec la façon de penser des sciences naturelles.

²⁹⁸ « La tâche de la philosophie de l'art est alors de reconnaître l'élément potentiellement subversif dans l'art, c'est-à-dire de comprendre ce qui est incompréhensible à partir des concepts sociaux donnés. Elle mettra ainsi au jour ce que la société réprime. » (« Kunstfilosofiens opgave bliver at erkende det potentielt subversive element i kunsten, dvs at forstå det, der ud fra de givne samfundsmæssige begreber er uforståeligt. Den vil dermed afdække det, samfundet fortrænger », Secher, Po18/72 : 143)

Den kritiske teori bliver på denne måde ikke en videnskabelig teori, fordi dens beskrivelse af klassesamfundet er mangelfuld, og heller ikke en politisk teori, fordi den giver afkald på praksis. Frankfurterskolen er reduktionistisk, idet den nivellerer alle forskellige problemstillinger til et opgør med den naturvidenskabelige tænkemåde. (Po18/72 : 166)

Nous retrouvons toujours ce point où l'impératif politique est solidaire d'une défense de la rationalité scientifique dont il ne peut se passer. En effet, Secher reproche à Adorno de réduire, dans sa polémique contre les esthétiques réalistes ou les théories de l'engagement, toute communication à la domination, de sorte qu'il menace de retomber dans un fétichisme de la forme artistique. Plus encore, en opposant la raison instrumentale répressive d'une totalité ou généralité fautive et celle, apparaissant négativement, d'une généralité vraie permettant la liberté humaine, Adorno aboutit à une critique métaphysique, coupée des contradictions sociales et de l'histoire. La critique de la pensée systématique est donc non seulement abstraite, elle est contre-productive parce qu'elle ne débouche pas sur une position scientifique :

La révélation par la théorie critique de la raison instrumentale et de sa relation avec l'idéologie bourgeoise a été d'une valeur inestimable dans la confrontation avec la science positiviste ces dernières années. Mais toute théorie n'a pas besoin d'être répressive vis-à-vis des phénomènes qu'elle décrit, et toute stratégie politique révolutionnaire a besoin d'une théorie scientifique [...].

Ce n'est pas la théorie elle-même qu'il faut combattre, mais une certaine science, positiviste, et pour ce combat, il faut une théorie alternative, qui ne soit pas répressive, mais émancipatrice.

Den kritiske teoris afsløring af den instrumentelle fornuft og dens forhold til den borgerlige ideologi har været af uvurderlig værdi i det opgør, der har fundet sted i de sidste år med den positivistiske videnskab. Men ikke enhver teori behøver at være repressiv over for de fænomener, den beskriver, og enhver revolutionær politisk strategi har behov for en videnskabelig teori [...].

Det er ikke teorien i sig selv, der skal bekæmpes, men en bestemt videnskabelig, positivistisk, og til denne kamp er der behov for en alternativ teori, som ikke er repressiv, men frigørende. (Po18/72 :169).

L'article pose ainsi la nécessité de ne pas renoncer à une véritable théorie politique et esthétique afin d'en sauvegarder le potentiel émancipateur²⁹⁹ – la science est en cela réaffirmée dans son opposition à la fuite dans l'utopie.

²⁹⁹ Notons que l'autocritique du scientisme des premières années de *Poetik* ne le présente pas comme particulièrement oppresseur : il est simplement efficace. C'est ce que nous pouvons lire dans la redéfinition de 1971 qui manifeste une certaine ironie : « Lorsque *poetik* commence à paraître en 1967, c'est dans le contexte des tentatives de constitution d'une science littéraire, tentative qui, dans sa construction même, devait se rapporter de manière critique à la recherche et à l'enseignement institutionnalisés, mais qui, de certains points de vue, prenait une allure technologique (utiliser le suffixe -cratique serait attribuer un pouvoir fictif à l'activité) : il fallait que la Scientificité forcenée soit inquiétée en plusieurs endroits » (« Da *poetik* begyndte at udkomme i 1967 var det på baggrund af forsøg på at etablere en litteraturvidenskab, et forsøg

Ce sont en substance les mêmes réserves que nous pouvons lire par la suite dans *Poetik*. Lorsque Pittelkow fait son autocritique théorique et insiste sur le retour aux fondements de l'analyse marxiste dans « Samfundsteori og tekstteori » (Po19/72), il s'intéresse plus particulièrement au problème de la totalité sociale comme structure, toujours historique, de toutes les contradictions d'un mode de production. Ce concept de totalité, fondamental pour la question de l'idéologie, il l'examine aussi bien chez Lukács³⁰⁰ que chez Adorno. Pittelkow constate ici une double impasse : d'un côté, il refuse de suivre la normativité de Lukács qui se fonde sur l'idéal réaliste du reflet entre totalité et individuel (en dernier lieu bourgeois et formaliste) et qui néglige donc les possibilités proprement textuelles au profit de l'analyse idéologique en général. De l'autre, il regrette que les tentatives de dépasser cette norme réaliste, telles celle d'Adorno, posent une transgression abstraite de la totalité, aboutissant donc à une négligence inverse de la pensée de la totalité au profit d'un culte de l'art (Pittelkow, Po19/72 : 30-32). C'est dans cette critique abstraite que *Tel Quel* et Adorno se rejoignent (Po19/72 : 56). Il nous semble clair que la question de la négativité dans la pratique artistique est à la base de cette dialectique abstraite ou dialectique « en général » qui contamine, par le biais des homologues, les théories que rejettent les marxistes. Elle s'ancre dans des questions que ne peut traiter le cadre matérialiste strict, circonscrit par l'analyse marxienne du *Capital*, que les poéticiens veulent conserver – que nous pourrions résumer très sommairement, chez Bataille comme chez Adorno, une spéculation anthropologique sur une nature humaine originaire, même si cette origine est barrée et inaccessible, d'avant la pensée rationnelle.

Par comparaison, l'intérêt de *Kris* pour cette théorie esthétique est bien plus marqué. Certes, les réserves ne soient pas moins sévères à l'encontre de ces mêmes spéculations anthropologiques ; la différence tient cependant à la prise de distance avec la justification politique de l'auto-compréhension scientifique marxiste dans l'évaluation de ces textes. Justement, le dossier consacré à Adorno est inauguré par l'entremise de voix (« några röster »), un florilège des citations sur une double page, certaines allemandes mais, surtout, scandinaves, témoignant de la réception marxiste : nous retrouvons ici des noms familiers, comme Göran Therborn et Lars Mjøset. En quelques phrases apparaissent leurs critiques, tenant avant tout au problème de la pratique politique (notamment du point de vue des classes sociales et du prolétariat) absente de cette théorie. Les notes de l'article d'A. Melberg, « Exempler makt – reflexioner kring estetisk teori och kritisk konst » (K5/77 : 5-15), livent des informations précieuses sur le rôle de la critique marxiste comme courroie de

som i selve sit anlæg måtte forholde sig kritisk til den instituerede forskning og undervisning, men som set fra nogle standpunkter tog sig teknologisk (at benytte suffikset -kratisk ville være at tildele aktiviteten en fiktiv magt) ud: den sammenbidte Videnskabelighed måtte komme i unåde flere steder. » (« Litteraturvidenskab, semiotik, marxisme », PoIV.1/71 : 1).

³⁰⁰ Chez Lukács, le « grand réalisme » laisse apparaître les contradictions structurelles de la totalité objective dans le singulier grâce à des types individuels (Pittelkow, Po19/72 : 26)

transmission ; dans le cas précis d'Adorno, c'est une fois de plus Kurt Aspelin et ses ouvrages de synthèse qui ont joué dans le paysage suédois (surtout *Textens dimensioner* mentionné pour son compte rendu d'Adorno). L'analyse de la théorie esthétique par Lars Mjøset dans le numéro de *Poetik* consacré à Benjamin et Adorno (Po28/76) est également nommée pour sa profondeur. Or, ici, ces canaux marxistes sont critiqués par Melberg pour leur tendance, du fait de leur position politique, à condamner ces théories de manière trop simpliste ou « suffisante³⁰¹ ». *Kris* entreprend sa réintroduction avec un regard différent, et tournée vers un autre public suédois.

L'écart n'est pas tant marqué sur la question de l'autonomie de l'art que présuppose la théorie esthétique adornienne : elle est tout à fait acceptée par les universitaires marxistes, chez les poéticiens comme chez Aspelin. C'est bel et bien sur la question des fins de la théorie que la distance est observable car, ici, la lecture d'Adorno est affranchie des impératifs politiques directs sans pour autant renoncer au potentiel critique. Non seulement le caractère abstrait de la dialectique n'est plus rédhibitoire, cette réception s'intéresse au plus au point au problème des marges de la rationalité. Certes, l'essai de Melberg tente malgré tout de maintenir la portée politique de la théorie : revendiquant sa propre position marxiste, il ne peut cependant se satisfaire de l'aporie de la pure négativité. Ainsi, au-delà de la simple « promesse de bonheur » (Adorno citant lui-même Stendhal par ces mots), il aimerait envisager les moyens par lesquels l'expérience esthétique permettrait d'aboutir à une positivité. Autrement dit, il entend restituer à l'utopie négative de l'œuvre d'art une fonction transformative et son horizon politique là où la théorie d'Adorno semble s'enfermer dans l'impasse pratique, refusant les possibilités de dépassement de la totalité sociale³⁰².

Les articles d'Anders Olsson et de Horace Engdahl ne portent pas sur ces prolongements : ils nous intéressent pour leur traitement de la négativité dans son rapport avec le savoir. Dans « Medelpunkten är lika nära överallt – Om Adornos metod och estetik », Olsson adopte (ou plutôt feint, dans la mesure où le discours reste relativement suivi) la forme du fragment pour présenter, en quelques rubriques, la théorie dans ce qu'elle comporte de polémique contre les grands systèmes philosophiques achevés. D'emblée, cette dernière n'est pas mesurée à l'aune de la science mais bien considérée comme

³⁰¹ « Ses critiques, tout comme celles d'Aspelin, sont de bons exemples de l'attitude méprisante et bien-pensante que je me permettrai de critiquer plus tard dans mon exposé » (« Säväl hans som Aspelins kritik är bra exempel på den självtrickligt avfärdande attityd som jag tillåter mig att kritisera senare i min framställning », Melberg, K5/77 : 15)

³⁰² La suite de l'article s'intéresse ainsi à l'esthétique de la réception de Hans-Robert Jauss, en particulier l'essai *Literaturgeschichte als Provokation* (1970) et, surtout, dans *Negativität und Identifikation* (1975). Dans ce dernier ouvrage, Jauss formule plus précisément une critique de la théorie d'Adorno et de l'opposition réductrice entre affirmation/négation employée pour caractériser la position de l'art dans la société, invitant plutôt à en considérer le potentiel transformateur de l'art par le biais de l'identification.

philosophie. Olsson souligne ainsi la différence entre la dialectique négative et la dialectique hégélienne dont la négation du négatif aboutit dans le retour de la positivité, dans l'identité de l'esprit se reconnaissant lui-même (Olsson, K5/77 : 20). Chez Adorno, la non-identité est maintenue dans la synthèse impossible, dans ce qui précisément échappe à la raison car elle est précisément ce que la raison a refoulé dans le processus historique de maîtrise de la nature, extérieure comme intérieure, décrit dans la *Dialectique de la raison*. L'exposé met ainsi au centre le principe de singularité qui ressort de cette théorie de la non-identité, contre l'aplanissement de toutes choses sous le joug de la rationalité technique, philosophique (du concept) ou économique (de l'échange)³⁰³. C'est elle qui au principe de la « nature » perdue dont l'utopie négative réapparaît dans la forme de l'œuvre d'art :

L'art reprend les deux qualités que possède si nettement la beauté de la nature : l'obligeance et la non-conceptualité.

Konsten övertar de två egenskaper som naturens skönhet har så påtagligt : det förbindliga och det icke-begreppsliga. (K5/77 : 21)³⁰⁴

Non pas que tout dans l'œuvre soit irrationnel : au contraire, en tant que construction, structure, elle participe aussi d'un travail conscient et technique (celui de l'artiste), mais celui-ci est absorbé dans la forme esthétique autonome comme « monade », unité close sur elle-même.

Cette autonomie de la monade qui se positionne négativement face à la totalité sociale amène Olsson à la question de la « vérité » : l'art exprime par la négative la vérité objective du monde dont elle se démarque radicalement, cette relation est une « négation déterminée » (« bestämd negation ») historiquement (ainsi, l'art moderne est le stade qui correspond à la société capitaliste). L'art contient ainsi une connaissance qu'il ne formule pas lui-même : c'est la tâche de la philosophie esthétique, qui n'a pas cette connaissance mais qui est capable de formuler celle de l'art. Or, cette connaissance n'est accessible que par une démarche immanente, qui part des structures de l'œuvre

³⁰³ Notons bien qu'Olsson est lui aussi critique à l'égard de cette homologie entre pensée rationnelle et capitalisme fondée sur le principe de l'échange : « Le principe de l'échange devient le lien, peut-être un peu audacieux, entre la critique de la raison instrumentale d'Adorno, dans la Dialectique des Lumières, et la théorie marxiste de la société bourgeoise » (« Bytesprincipen blir den kanske något djärva förbindelselänken mellan Adornos kritik av det instrumentella förnuftet, i *Dialektik der Aufklärung*, och den marxistiska teorin om det borgerliga samhället », K5/77 : 21).

³⁰⁴ Il n'est pas question de la nature esthétisée et reproduite comme paysage mais la nature comme origine perdue, barrée et en dernier lieu réprimée par la raison : « Ce qui se trouve au-delà du faisceau lumineux de la raison devient une source à la fois d'anxiété et du rêve heureux de la réintégration, du rapprochement des divisions intérieures et extérieures : cette indétermination, Adorno l'appelle "nature" » (« Det som ligger utanför förnuftets ljuskägla blir en källa både för ångest och för lyckodrommen om reintegration, överbryggandet av inre och yttre klyvnad: detta obestämda kallar Adorno "natur" », Engdahl, K5/77: 23).

même pour ensuite rapporter ces dernières à la totalité sociale. Conformément aux principes de l'herméneutique, cette mise en rapport est toujours déterminée par la position de l'interprète, en quoi la vérité de l'œuvre n'est pas la vérité objective éternelle des sciences naturelles. Cette théorie appelle même, pour Olsson, une approche interprétative qui s'oppose encore aux tendances herméneutiques visant l'harmonisation du tout et des parties, de l'œuvre et de son époque. Il qualifie même la théorie d'Adorno d'« antiméthode » :

Il s'agit, si l'on veut, d'une doctrine d'interprétation antithétique, dans laquelle l'interprète s'efforce de s'éloigner de toute « thèse » et de tout contrôle conceptuel, afin de préserver sa sensibilité à la négativité de l'art, à sa transgression de tout ce qui est permanent. [...] Pas d'un niveau d'abstraction inférieur à un niveau supérieur, ou vice versa. Ne pas partir d'un concept principal et aborder la matière en la classant, ne pas classer et diviser, mais aborder la chose là où elle se trouve. [...] Retourner au particulier, au refoulé, pour retrouver le général dans le particulier.

Det är om man så vill fråga om en antitetisk tolkningslära, där uttolkaren strävar bort från all « tes » och begreppslig styrning, för att bevara sin känslighet för konstens negativitet, dess överskridande av allt bestående. [...] Inte från en lägre till en högre abstraktionsnivå, eller omvänt. Inte utgå från ett huvudbegrepp och klassificerande ta sig an materialet, inte inordna och uppsplittra, utan närma sig saken där den står. [...] Tillbaka till det enskilda, det förträngda, för att återfinna det allmänna i det enskilda. (K5/77 : 22)

Cette attention pour la singularité plutôt que pour la classification place bel et bien la démarche sous le signe de la critique philosophique plutôt que de la science.

La lecture d'Engdahl, qui s'intitule « Konsten som förnekelse och utopi », est plus précise encore quant à la détermination de l'art contre les prétentions scientifiques ou l'emprise de la raison, puisque la « nature » qui apparaît dans la négation est cela même que refoule la pensée. Là où Olsson évoquait principalement la polémique de la dialectique négative d'Adorno contre celle d'Hegel, Engdahl rappelle que cette négativité s'oppose également au matérialisme dialectique des marxistes puisque ces derniers ont eux aussi pour ambition de rendre compte de la totalité réelle :

La signification du négatif chez Adorno doit être comprise dans le contexte où il considère que les prétentions de l'idéalisme objectif (Hegel) et du matérialisme dialectique (Marx) à une compréhension totale de la structure de la réalité sont fausses. [...] Pour Adorno [...] une telle réconciliation jure par rapport à l'expérience moderne du monde et doit être rejetée comme idéologique, même dans son inversion matérialiste chez Marx.

Innebörden av det negativa hos Adorno måste förstås mot bakgrunden av att han anser såväl den objektiva idealismens (Hegel) som den dialektiska materialismens (Marx) anspråk på totalt genomskådande av verklighetens uppbyggnad som förfelade. [...] För Adorno [...] svär en sådan försoning mot

den moderna erfarenheten av världen och måste avvisas som ideologisk, också i dess materialistiska inversion hos Marx. (Engdahl, K5/77 : 24)

De cette manière, les théories matérialistes dogmatiques de l'art qui le réduisent à son inscription dans la totalité sociale manquent la négativité et sont, de fait, tenues en échec par l'irréductibilité de toute œuvre. Tout comme Olsson cependant, il remarque bien que l'approche d'Adorno est une herméneutique à part qui récuse les démarches fondées sur la totalité du sens (comme celle de Gadamer) dont elles prétendraient rendre compte sans reste. L'œuvre a beau apparaître comme une monade autonome, sur quoi se fonde sa socialité négative, elle ne livre qu'un semblant d'unité de sens, ne se laissant simplement réduire ni à la conceptualité ni à la jouissance sensible :

L'art ne se résorbe pas sans reste ni dans la compréhension ni dans la jouissance, n'offre ni pur spectacle ni pure conceptualité.

Konsten upgår inte restlöst varken i förståelse eller njutning, bjuder varken ren åskådighet eller ren begreppslighet. (K5/77 : 26)

La philosophie peut tenter de faire parler cette négativité, mais sans prétendre à la faire disparaître en la réduisant à un contenu communicable – de là une forme particulière d'écriture philosophique, l'essai fragmentaire. Seule cette forme peut tenter de s'approcher de la part irréductible de l'œuvre sans se réclamer d'une compréhension exhaustive, sans reste, de son objet :

Les règles anarchiques de l'essai reflètent mieux la réalité non-identique que la complétude frauduleuse et le contrôle conceptuel de la méthodologie scientifique. L'administration, la raison dirigeante considère l'essai comme inutile, suspect.

Essayens anarkistiska spelregler ger en bättre avspegling av den icke-identiska verkligheten än den vetenskapliga metodlärans bedrägliga fullständighet och begreppskontroll. Det förvaltande, härskande förnuftet finner essayen oduglig, suspekt. (Engdahl, K5/77 : 25)

Nous retrouvons ainsi ce que la lecture de Secher dégageait déjà sur le statut de l'esthétique pour qui il s'agit de trouver une expression qui soit à la mesure de l'œuvre d'art. Ce n'est cependant qu'en se dégageant des contraintes imposées par le projet scientifique-politique et en repositionnant la théorie du côté de la philosophie et de la critique que la démarche posée par Adorno peut véritablement être mise en œuvre.

En Norvège, en 1975, un recueil d'essais supervisé par le musicologue Ståle Wikshåland (avec une contribution de L. Mjøset) est publié par le département de littérature de l'Université d'Oslo pour introduire à un plus grand public de chercheurs la *Théorie Esthétique*, plus précisément dans son rapport à la tradition allemande (*Adornos estetikk : fire innlegg. "Aestetische*

Theorie” i forhold til Kant, Hegel, Marx og Benjamin)³⁰⁵. Les écrits de l'École de Francfort sur l'art sont plus généralement mal reçus par les profilstes jusqu'à la fin de la décennie, généralement ignorés ou critiqués comme déviance universitaire. *Profil* résiste ainsi à l'appétit universitaire pour la sociologie culturelle de la théorie critique allemande dans les années 1970 ; il faut ainsi attendre le rattrapage théorique pour que la revue traite davantage de ces travaux, en particulier 1981 avec un retour à l'étude des esthétiques modernes – avant la nonchalance spectaculaire du « nouveau » *Profil* en 1984. Tout comme *Kris*, elle va jouer sur le tableau de la critique pour marquer l'écart avec l'université. Néanmoins, le moment propice est en quelque sorte déjà passé à ce moment-là : Adorno est déjà connu du champ, et la portée politique de la théorie est périmée.

D'après les mesures bibliographiques de Höhn et Raulet (1978), le champ français fait une réception globalement maigre de la théorie critique jusque 1974-1945, moment clé où la querelle sur le positivisme (notamment grâce à Habermas traduit par J.-R. Ladmiral en 1973) suscite l'attention. Tous deux établissent que seul W. Benjamin est relativement connu avant cela, donc sans être explicitement rattaché à « L'École de Francfort » ; ce sera également le cas de Marcuse en 1968-1969. Ils ajoutent qu'Adorno se fait connaître surtout par ses travaux sur la musique dans les années 1960 ; la *Dialectique de la Raison* et la *Théorie esthétique* paraissent ainsi de manière concomitante, en 1974. Les hypothèses de Höhn et Raulet pour expliquer le blocage sont multiples, mais la prédominance du structuralisme et de l'althussérisme, jointe au poids institutionnel du PCF sur le marxisme et, enfin, à la radicalisation étudiante de la fin des années 1960, restent les facteurs les plus déterminants. *Tel Quel* ne mentionne donc qu'en passant l'existence de cette dialectique concurrente – ou alors, dans la deuxième moitié de la décennie 1970, en tant qu'une branche de marxisme hétérodoxe à redécouvrir.

Malgré leurs différences dans leurs assises théoriques qui empêchent leur rencontre, ces deux courants parallèles de Bataille et d'Adorno nourrissent une réflexion sur la dialectique qui ne s'arrête pas dans la positivité et sur l'art comme résistance à la science, et sur la possibilité de connaître ce non-savoir. Surtout, tous deux aboutissent surtout sur une pratique textuelle qui permettent de recueillir ou de manifester cette négativité. Si ni l'un ni l'autre ne sont alors bien acceptées par les scientifiques marxistes qui en font une première réception, il nous semble que la meilleure réception d'ensemble de la théorie critique a favorisé un retour plus rapide par rapport à un Bataille moins recevable.

³⁰⁵ En 1972 paraissait *Kulturindustri : opplysning som massebedrag* chez Cappelen, traduction par A. Sundland du chapitre de la *Dialectique de la raison* intitulé « Aufklärung als Massenbeitrag ». L'ouvrage dans son entier semble n'être traduit qu'en 2011.

L'exemple de Negt et Kluge permet lui aussi d'observer l'évolution de la réception scandinave dans le temps, mais dans un sens plutôt inverse malgré les deux moments similaires. Ces travaux suscitent un intérêt très fort dès la traduction de *Öffentlichkeit und Erfahrung* en norvégien pour la NSU en 1974 ; c'est Rolf Reitan, que nous avons croisé dans le milieu sémiotique, qui l'édite aux côtés du Danois Carsten Kyhn ; c'est Reitan également qui en fait la traduction.

La médiation faite par la NSU place l'ouvrage sous le signe de son potentiel critique et de son utilisation pour des universitaires cherchant à s'allier à la lutte politique des organisations défendant les intérêts de la classe ouvrière. L'introduction faite par Kyhn et Reitan part des impasses de la gauche étudiante après 1968 qui, ayant rejeté les organisations politiques traditionnelles, reste coupée de la lutte ouvrière concrète et tentée par le renoncement à sa position théorique spécifique. Elle présente l'essai théorique de Negt et Kluge dans le prolongement des tentatives, en Europe de l'Ouest, de penser les spécificités de cette lutte au sein des sociétés bourgeoises (par opposition aux doctrines des partis communistes figées dans le moule stalinien) et le problème des classes prolétaires ralliées à l'idéologie dominante : avant tout Rosa Luxembourg contre Lénine, Wilhelm Reich, puis l'École de Francfort, autant de jalons théoriques pour *Öffentlichkeit und Erfahrung*. L'ouvrage interpelle les chercheurs de la NSU dans leur ambition de constituer une communauté scientifique révolutionnaire se fixant un but triple : l'analyse des formations capitalistes, le développement d'une théorie de l'organisation révolutionnaire et une histoire matérielle de la lutte des classe (Kyhn & Reitan 1974 : VIII). C'est particulièrement sur le deuxième niveau que la théorie de l'espace public prolétarien intervient, dans ses forces et ses limites. En effet, si elle ne promet pas de plan stratégique en soi, elle veut contribuer à une pensée des formes d'organisation concrètes, notamment les syndicats, de la didactique de la lutte de la classe ouvrière, de la défense de ses intérêts et enfin de la diffusion de ses expériences. Pour Kyhn et Reitan, la force de la réflexion tient à une nouvelle compréhension des rapports dialectiques entre économie, politique et idéologie parce qu'elle ne prend justement pas pour acquise cette tripartition dans la mesure où le concept d'« espace public » ne saurait se réduire à l'idéologie ; elle permet également de penser la dialectique de la lutte ouvrière pour constituer l'espace public prolétarien au sein de l'espace public bourgeois dominant (1974 : XIII-XIV). Ces qualités, associées à une analyse des médias de masse dans la société actuelle, sont ainsi mise en avant malgré des faiblesses épistémologiques et des lacunes du point de vue de l'ancrage économique, manques soulignés à plusieurs reprises mais en dernier lieu rendus acceptables par la perspective d'un travail et d'un débat théoriques à continuer.

Important dans les cercles universitaires alternatifs (la traduction fait l'objet d'une réédition quasi immédiate), l'ouvrage s'attire le scepticisme, si ce

n'est les foudres des militants, comme on le voit notamment chez les profi-listes. En 1976 Jahn Thon, dans une de ses premières contributions à *Profil* (« Ledarskap eller elendighet : industriskildringer i litteraturen », P4-5/76 : 20-28)³⁰⁶, revient sur la médiation de ce texte, introduit selon lui dans leurs pays respectifs par *Poetik*, *Ord och Bild* et *Kontrast*. Il considère alors l'ouvrage comme idéologique (« tilslørende ») : empreint de « dogmatisme formaliste », le travail reposerait sur une conception parfois métaphysique de la « prolétariaté » et aboutirait dans un pessimisme pratique. L'essai est l'année suivante qualifié de « nouveau sésame » de la recherche universitaire qui ne fait que déhistoriciser les travaux de Habermas (B. Sørensen, « Proletarisk offentlighed – den moderne revisjonistiske litteratur- og mediakritikkens nye sesam-sesam », P1/77)³⁰⁷.

Si *Poetik* s'appuie fortement sur les concepts et travaille les problématiques de Negt et Kluge, la revue ne consacre pas de numéro en particulier à l'ouvrage. Il fait néanmoins l'objet de bien des discussions dans les pages des numéros de la deuxième moitié de la décennie 1970, et ce de manière transversale, en fonction des thèmes abordés. La réception est en outre très contrastée car les concepts de l'essai de font pas consensus. Le numéro 25 de 1975, consacré aux « stratégies littéraires socialistes », l'aborde parce qu'il s'intéresse ainsi aux théories et pratiques d'une organisation autre de l'activité culturelle en lien avec la lutte des classes, et ce aussi bien contre les politiques culturelles sociales-démocrates que celles de l'orthodoxie communiste ou stalinienne. Le concept d'« espace public prolétarien » est directement mobilisé par Ib Bondebjerg; futur membre de la rédaction de K&K (1979-1981), Bondebjerg est l'auteur d'une anthologie en deux volumes sur le sujet, intitulée justement *Proletarisk offentlighed*. Le long article qu'il fait paraître (« Bertolt Brecht. Ideologikritiker og proletarisk praktikant », Po25/75a) est la base du premier des deux volumes qui paraît en 1976, et constitue le cœur du numéro – et des débats autour de la notion d'espace public prolétarien ; ici, il propose une analyse historique puis une lecture de l'esthétique de Brecht comme mise en dialectique des concepts d'art bourgeois classique et prolétarien. La contribution est sévèrement critiquée par Viggo Mai Rasmussen dans « Den sekteriske abstraktion », qui lui reproche une analyse caricaturale des positions théoriques « orthodoxes » contre « radicales » (exemplifiées par Lukács et Brecht) découlant de conceptions plus généralement trop abstraites, trop peu historici-sées, sur la politique culturelle soviétique de l'entre-deux guerres. Bondebjerg se voit accorder un droit de réponse, défendant sa démarche et son utilisation du concept de Negt et Kluge avant tout pour faire une critique de l'espace public bourgeois :

³⁰⁶ Cet essai est consacré à l'art du reportage, notamment à l'appui de Sara Lidman, Nanni Balestrini et Tor Obrestad.

³⁰⁷ Si Sørensen écrit cette alerte en réaction au compte rendu qu'en fait Thon, ce sont surtout Rønning et *Kontrast* qui sont spécifiquement visés pour le rôle médiateur.

Plaider pour une compréhension précise de l'espace public prolétarien par opposition à l'espace public bourgeois, ce n'est pas se placer sur une base trop historique, utopique et sectaire où seule une « pure politique prolétarienne » dans un sens abstrait ou un autre satisferait le concept scientifique. Cela implique simplement le maintien de l'histoire comme un processus et l'émancipation du prolétariat comme un moment de ce processus, l'important étant de maintenir l'idée que le prolétariat lui-même est la force motrice de son émancipation.

At plædere for en præcis forståelse af en proletarisk offentlighed i modsætning til en borgerlig offentlighed er ikke ensbetydende med at stille sig på et overhistorisk, utopisk og sekterisk grundlag, hvor kun en i en eller anden abstrakt forstand « ren proletarisk » politik tilfredsstiller det videnskabelige begreb. Det implicerer blot en fastholdelse af historien som en proces og proletarietets frigørelse som et moment i denne proces, hvor det vigtige er fastholdelsen af at proletariets frigørelse har proletariet som drivkraft. (Bondebjerg, Po25/75b : 127)

Pour lui, l'intérêt de l'analyse de Negt et Kluge réside dans sa contribution au problème du rapport entre parti, prolétariat et artistes, et ses conséquences sur la question de la conscience de classe par rapport aux traditions léniniste et lukácsienne (Po25/75b : 132ss). Sur un ton plus mesuré, Rolf Reitan vient conclure ce numéro en poursuivant la discussion historique entamée par Bondebjerg et les lignes de conflit entre les différentes conceptions d'une culture révolutionnaire de l'entre-deux guerres en Allemagne et en URSS (« Noter om arbejderlitteraturens politiske historie »).

Poetik a bel et bien contribué, par certaines collaborations, à la médiation du concept, mais il est lui aussi passé sous un regard critique sévère. Or, ici, les défaillances théoriques identifiées sont compensées par les atouts pratiques, permettant de penser l'organisation de la politique culturelle, dans la ligne directe des positions de la NSU³⁰⁸. Le travail initié par *Poetik* se prolonge tout au long de la décennie dans les pages de *Kultur og klasse*. Ainsi, dans le numéro 31 de 1977 sur la culture ouvrière (« Arbejderkultur ») ; l'ouvrage de Bondebjerg est l'objet de deux recensions, écrites par K. Sonne Jakobsen et Lars Mjøset – cette dernière est au demeurant fort critique, regrettant elle aussi les oppositions trop peu nuancées entre « dogmatique » et « critique », voire même la pertinence de sa reprise du concept de Negt et Kluge lui-même (Mjøset, « Kultur-radikalisme ? », KK31/77). La séquence de réflexion sur ces thématiques de politique culturelle, annoncée dans le numéro 25, se poursuit jusqu'au début de la décennie suivante, notamment avec le numéro de *Kultur og klasse* de 1979 consacré aux médias de masse (« Massekommunikation ») ; y figure la traduction d'un article de Negt sur le journaliste allemand Günter Walraff. Un grand numéro sur la littérature ouvrière en

³⁰⁸ L'absence de discussion directe de l'ouvrage de Negt et Kluge tient peut-être également à sa volonté de briser l'enclave strictement universitaire où a déjà eu lieu la discussion sur les modèles théoriques : il ne s'agit pas de faire écho à cet aspect du débat.

Scandinavie, ainsi que sur les concepts afférents de littérature prolétaire et de littérature socialiste, paraît encore en 1982, introduit par Bondebjerg et Gemzøe (« Arbejderlitteratur – proletarisk litteratur – socialistisk litteratur », KK42/82) ; Ola Holmgren y participe en proposant un article datant de septembre 1974 sur les auteurs ouvriers suédois (« Proletärförfattaren och den litterära institutionen », KK42/82).

Les réflexions de *Kod/Kris* sur l'essai du duo allemand attestent bien de l'inflexion des préoccupations du groupe par rapport aux enjeux de la première médiation marxiste. La discussion porte davantage sur le problème de l'imagination – et ce alors même que la revue fait son mouvement d'autocritique autour du problème du scientisme et change de formule. La critique de l'université tendait, déjà aux débuts de l'aventure, à déborder la question de la science : dans l'éditorial du troisième numéro, Larsson déplore le manque de sensualisme de la pratique universitaire usuelle qui a pour objet des œuvres d'art. Il faut donc pour lui tenter de remédier à la compartimentation entre plaisir et connaissance :

Le milieu universitaire en Suède n'est pas non plus très sensuel. Les relations de cause à effet : savoir // devoirs // s'amuser // apprendre quelque chose ; ne s'inversent pas par un coup de baguette magique MAIS par une pratique ininterrompue, par exemple grâce à KOD.

Den akademiska miljön i Sverige är ju inte heller särskilt sensuell. Orsakssammanhangen : kunskap // läxor // att ha skoj // att lära sig något ; vänds inte i ett trollslag MEN av en oavbruten praktik, t ex genom KOD. (Larsson, « Att skriva KOD », K2/76 : 3).

Il réfléchit cependant longuement sur les motivations derrière l'écriture et les contraintes inhérentes à la communication d'un contenu théorique. Or la question de l'imagination, bel et bien présente dans les discussions de *Poetik* et de la NSU autour de l'essai de Negt et Kluge, restait relativement marginale par rapport au défi organisationnel de la lutte idéologique.

Le dernier numéro de *Kod* propose une traduction en suédois de l'essai de Kluge « Kommentar zum antagonistischen Realismusbegriff » en prenant soin d'adresser un autre coup de patte aux universitaires allergiques aux modes allemandes :

Lorsque certains spécialistes suédois de la littérature tentent sérieusement d'introduire ces questions, ils sont attaqués pour « délit de germanité ». Le fait que le climat culturel suédois ressemble souvent à un désert de pierres n'est pas dû, comme l'aurait pensé Montesquieu, aux jours courts des longs hivers.

När vissa svenska litteraturvetare gör seriösa försök att introducera dessa frågeställningar angrips de för « tyskeri ». Att det svenska kulturklimatet ofta ser ut som en stenöken, beror inte, som Montesquieu skulle ha trott, på de långa vintrarnas korta dagar (K3/76 : 6).

Le paragraphe introductif promet également un entretien avec l'auteur dans le numéro suivant – entretien en dernier lieu repoussé au numéro 7-8 de 1978. Dans cet essai, Kluge livre une analyse de la question du divertissement et son rapport à la réflexion critique, deux pôles trop souvent opposés dans le cinéma politique qui sacrifie la fiction pour le documentaire, afin de penser la possibilité d'une esthétique réaliste contestataire. Il aborde notamment, en croisant les textes de Marx sur le travail et ceux de Freud, la question de l'imagination en lien avec la faculté humaine de se représenter, faculté que le processus social organise et canalise pour assurer la production et reproduction. Kluge aborde le problème de la restriction de la faculté de représentation et de l'abandon du reste imaginaire, son potentiel transgressif ou utopique, à des forces réactionnaires (K2/76 : 14-15).

Les analyses publiées dans *Kris* 7-8/78 formulent plus explicitement encore ce problème de l'imagination délaissée par le marxisme. Le dossier est constitué comme suit : tout d'abord, Ola Holmgren livre une introduction générale à l'ouvrage *Öffentlichkeit und Erfahrung*, suivie d'une traduction de l'article de Negt « Phantasieverbot von Links ? » (1976, trad. Leif Janson « Fantasiförbud från vänster ? »). L'article de Hartmut Apel et Joachim Heidorn, « Subjektivität und Öffentlichkeit » (1977, trad. par Melberg « Subjektivitet och offentlighet ») fait immédiatement pendant, de manière très critique, aux positions de Negt. Ensuite, une synthèse d'Engdahl sur le concept d'expérience dans la théorie dialectique depuis Hegel consolide un certain nombre de ces réserves en s'appuyant sur l'histoire des idées philosophiques, là où Apel et Heidorn se revendiquaient plus spécifiquement des textes de Marx. L'entretien avec Kluge, mené à l'origine pour *Kod* par Larsson et Sandgren, clôt la discussion théorique, relayée ensuite par deux études mettant en application les concepts introduits³⁰⁹.

L'utopie est ici mise en valeur comme figure de l'imagination. L'éditorial insistait déjà sur la nécessité d'une forme d'« utopisme » dans le marxisme, réintroduisant par la même occasion, en filigrane l'opposition entre utopie et science – mais de manière décisivement inversée par rapport à la position scientifique marxiste. Cette opposition est justement l'enjeu derrière la problématique de l'expérience. Negt reprend dans son article l'argument selon lequel la droite a l'apanage de l'imagination, de l'image et des sens là où la gauche revendique un discours de la science et du concept, ce qui produit un clivage problématique pour tout sujet politique. Il s'appuie notamment sur les constatations d'Ernst Bloch quant aux conséquences fatales, pour la gauche, d'avoir négligé l'imagination comme expression des besoins et intérêts des individus – et de l'avoir livrée aux fascismes. Inversement, Negt constate que

³⁰⁹ « Spelets regler » par Åke Sandgren, une analyse du film *Verlorenes Leben* d'Ottokar Runze, ainsi que « Arbetarteater och offentlighet », une étude de Magnus Florin à partir de ses mémoires à l'université d'Umeå sur le théâtre des Jeunesses communistes des années 1930, *Blå blusen*.

1968 a montré la puissance de l'imagination comme force de mobilisation à supposer qu'elle puisse faire écho aux aspirations des classes exploitées. Il se propose ainsi de rétablir l'articulation entre l'image et le concept ou, selon ses propres termes, l'utopie et la science dans le marxisme qui a depuis Marx et Engels opposé les deux. Negt rappelle avec insistance l'aspect contextuel de ce refus :

L'interdiction des images et des utopies prononcée par Engels était avant tout stratégique, et visait ceux qui, sans reconnaître les contradictions sociales et les conditions objectives des bouleversements révolutionnaires, commençaient à dépendre le « royaume de la liberté », et à le décorer décoraient d'images. Les nombreuses versions du socialisme utopique étaient certainement dues au fait que le mouvement ouvrier n'était pas mûr pour un changement réel de la société ; mais elles ont continué à opérer également parmi les ouvriers, lorsque ceux-ci, en tant que salariés, ont été transformés en une classe politique.

Det bild- och utopiförbud som uttalades av Engels var främst strategiskt, riktat mot dem som utan att erkänna de sociala motsättningar och objektiva förutsättningarna för revolutionära omvälvningar, började utmåla « frihetens rike », som de pyntade med enstaka bilder. De talrika versionerna av den utopiska socialismen bottnade säkerligen inte minst i att arbetarrörelsen inte var så mogen för en faktisk förändring av samhället; men de fortsatte att verka också bland arbetarna, när de som lönearbetare utbildades till en politisk klass. (Negt K7-8/78 : 9)

À ce titre, il insiste sur le problème de la réception des ouvrages de Marx qui ont manqué de satisfaire le besoin de se représenter la société d'après la révolution. Negt replace ainsi cette opposition entre utopie et science dans la tradition philosophique, aussi bien kantienne et hegelienne, opposant image et concept puis montre que Marx, comme ses prédécesseurs, n'a pu s'empêcher de reconduire un langage imagé et poétique là où la langue conceptuelle de l'essai philosophique était mise en défaut : ainsi, la pensée conceptuelle ou la philosophie, le marxisme y compris, ne saurait se tenir contre l'imagination, au contraire elle met en œuvre une imagination *pensante* (« *tänkande fantasi* ») – loin de l'écrasement stalinien et de sa langue « bureaucratique » (K7-8/78 : 9).

Negt définit l'imagination comme vecteur de médiation et d'organisation de la structure pulsionnelle avec la réalité matérielle (K7-8/78 : 11). Analysant ses manifestations dans la société contemporaine, il établit une distinction entre une imagination du quotidien, liée aux besoins et frustrations appartenant à la vie des individus, et une imagination « au-delà du principe de réalité », celles des rêves de bonheur ou d'autres mondes. Si la seconde est plus propice à remplir une fonction compensatoire, toutes deux sont objets d'une exploitation comme matière première à la production de biens culturels et médiatiques de ce qu'il appelle « industrie de la conscience » (« *medvetandeindustrin* »). Ces deux formes d'imagination sont ainsi mises au service d'un

appareil de production capitaliste au lieu de concrétiser leur potentiel transgressif et, en dernier lieu, politique. L'imagination est ainsi canalisée par le capitalisme au lieu de mener à des pratiques d'action transformatrices – ou bien elle est captée par le discours millénariste du fascisme. Le socialisme doit ainsi, pour Negt, pouvoir proposer ses propres « contre-utopies » (« motutopier ») en s'appuyant sur le potentiel critique, et par là politique, de l'imagination :

L'imagination politique en tant que méthode d'expérience et de production, en tant que processus de travail spécifique, n'a rien à voir avec la pure propagande et l'agitation. *L'imagination, comprise de cette manière, est révolutionnaire.*

Politisk fantasi som erfarenhets- och produktionsmetod, som speciell arbetsprocess har inget med ren propaganda och agitation att göra. *Fantasi, upfattad på detta sätt, är revolutionär.* (K7-8/78 : 11)

Il conclut sur la véritable interdiction de l'imagination, celle émanant de la droite voulant justifier la domination des pouvoirs en place contre les aspirations à une autre forme de société.

Dès l'introduction à l'ouvrage et aux concepts de Negt et Kluge, l'aspect problématique en est souligné : l'essai est présenté par Holmgren comme un « injection d'idées » (*idéspruta*) plutôt que comme une théorie aboutie. Selon lui, le livre manque de matériel empirique suffisant pour étayer le raisonnement abstrait, sa force principale reposant plutôt sur la qualité des analyses singulières – notamment celle des instances médiatiques. L'attaque théorique à proprement parler apparaît dans la traduction du commentaire critique d'Apel³¹⁰ et Heidorn qui y dénoncent un certain nombre de mécompréhensions, distorsions ou simplifications de la théorie marxiste. Ceux-ci questionnent tout d'abord la nature de l'espace public prolétarien, c'est-à-dire cet espace public où les expériences des classes exploitées seraient transmises (ou médiatisées au double sens du mot) et non bloquées comme dans l'espace public bourgeois³¹¹. Apel et Heidorn notent que le concept ne désigne pas une catégorie réelle, par quoi l'idéal-type verse dans l'utopie :

[...] l'analyse des processus empiriquement existants glisse vers la formulation d'espoirs politiques.

[...] analysen av empiriskt existerande processer glider över i formuleringar av politiska förhoppningar. (Apel & Heidorn, K7-8/78 : 13)

Le problème majeur dont cette confusion découle est celui de la vision négative qu'aurait Negt de la science : bien qu'il tente de dépasser le clivage entre

³¹⁰ Sur les visites en Scandinavie d'Apel, voir Heidegren (2021 : 451-457).

³¹¹ L'adjectif allemand *bürgerlich* (et son équivalent scandinave *borgerlig*) a le double sens de « citoyen » et de « bourgeois ».

image et concept et de proposer une imagination pensante, il tendrait à trop rejeter les formes de pensée conceptuelle du côté de l'idéologie au profit de l'imagination et de la spontanéité émotionnelle comme fondement de l'espace public prolétarien³¹². Condamnant les systèmes théoriques comme expressions du pouvoir, il est ainsi conduit à une surévaluation de l'action politique qui encourt le risque de l'anti-intellectualisme.

En outre, et sur bien des points, Apel et Heidorn déplorent un manque de dialectique qui conduit Negt dans la formulation abstraite d'antagonismes caricaturaux. Ainsi, il assigne selon eux un potentiel révolutionnaire à tout ce qui n'appartient pas au système de production de valeur capitaliste, c'est pourquoi les expériences prolétaires bloquées par l'espace bourgeois seraient en soi subversives³¹³. Ces antagonismes non-dialectiques ou ce dualisme entre positif et négatif est rattaché au problème de l'utopie : les défaillances tiendraient au fait que Negt se fonde sur la projection anticipatrice de cet espace public prolétaire, et non sur les conditions réelles, et sur des forces quasiment naturelles – le potentiel révolutionnaire de l'imagination et de l'expérience immédiate du prolétariat comme la clé d'accès à un savoir sur les contradictions du système capitaliste (Apel & Heidorn, K7-8/78 : 14). Pour les deux détracteurs, la fonction de l'imagination ne saurait être révolutionnaire en soi : dans la mesure où les « rêves éveillés » (terme repris d'E. Bloch), contes et aspirations similaires restent déterminés par la société capitaliste, la fonction de cette utopie est aussi réactionnaire, compensatoire parce qu'elle mène à une réconciliation idéologique (K7-8/78 : 16).

Selon eux, le problème de l'ancrage révolutionnaire est hérité des impasses de la théorie d'Adorno : Negt paierait un prix fort, dans sa tentative de redonner une positivité révolutionnaire à la dialectique négative, qui le mènerait à l'abandon de dialectique elle-même. La démonstration d'Apel et Heidorn aboutit de fait à une analyse critique de la théorie critique elle-même, qui condamnée à établir son utopie de l'émancipation sur une spéculation

³¹² Et ce contrairement à Habermas qui entendait reconnaître et conserver, dans son idéal-type de l'espace public bourgeois, un fondement rationnel : « Dans la conception d'Habermas de la mise en œuvre d'une société libérée de la suprématie et de l'exploitation, l'argumentation rationnelle est donc un élément d'une importance cruciale. Au contraire, dans la stratégie de Negt pour mettre en œuvre un espace public prolétarien, les catégories issues des pratiques de vie émotionnelles et inconscientes, telles que l'imagination et la spontanéité, dominent » (« I Habermas' föreställning om genomförandet av ett samhälle befriat från övermakt och utsugning är därför den rationella argumentationen ett inslag av avgörande betydelse. I Negts strategi för att genomföra en proletär offentlighet dominerar istället kategorier från emotionell och omedveten livspraxis, som fantasi och spontanitet », Apel & Heidorn, K7-8/78 : 14).

³¹³ « C'est pourquoi Negt met l'accent théorique révolutionnaire sur la confrontation des deux formes antagonistes de production, au lieu d'expliquer les possibilités de mouvements de dépassement du système à partir de possibilités immanentes » (« Därför lägger Negt den revolutionsteoretiska tyngdpunkten på de två antagonistiska produktionsformernas konfrontation, istället för att förklara möjligheterna till systemöverskridande rörelser ur immanenta möjligheter », K7-8/78 : 17)

anthropologique, celle de « l'être humain ». C'est bien là le problème identifié par les poéticiens : la théorie critique se fonde ainsi sur ces coordonnées naturalisantes au lieu de partir des contradictions immanentes à la totalité sociale. L'essai se conclut donc par un plaidoyer en faveur d'une analyse scientifique qui échappe à l'utopie anthropologique : il s'agit pour elle de décrire les structures objectives et de reconstruire des processus historiques. En cela, elle doit se démarquer des exigences de la pratique politique concrète. Ce rétablissement d'une frontière est la garantie, pour les sciences sociales, d'une compréhension non-déterministe de l'histoire. Et Apel/Heidorn de conclure :

D'où également la critique des méthodes scientifiques, orientées vers la construction subjective d'utopies, que l'on oppose à la réalité sociale.

Därmed kritiseras också vetenskapliga metoder, som orienterar sig efter den subjektiva konstruktionen av utopier, vilka ställs upp emot den samhälleliga realiteten. (K7-8/78 : 16)

Il s'agit toujours bel et bien de l'opposition marxiste réactivée en réaction contre les propositions de Negt.

Les conclusions qui ressortent de l'examen que livre Engdahl, intitulé « Erfarenhetens dialektik », seraient similaires s'il ne plaçait l'intérêt de cette théorie sur un autre plan. En effet, il entend avant tout replacer ces travaux dans leur rapport à la tradition hégélienne à partir du concept d' « expérience ». Il revient ainsi, en préliminaire, à la conception dialectique de l'expérience chez Hegel et la critique aussi bien de l'empirisme que du kantianisme qu'elle contient. Au terme de ce premier cadrage sur la *Phénoménologie de l'Esprit*, Engdahl insiste sur deux problèmes de la philosophie hégélienne. Le premier est celui de la dialectique de l'identité ; le second nous intéresse plus spécifiquement : il s'agit de la réduction de l'expérience à l'activité rationnelle, donc d'un horizon scientiste de cette philosophie. Il note bien l'impasse faite par ce système sur l'art³¹⁴ et critique cette « mutilation » (« stympling ») de la conscience :

L'expérience doit-elle être explicite et entièrement communicable ? N'utilise-t-elle pas aussi d'autres langages que le conceptuel, comme les langages symboliques, les structures esthétiques, qui, dans leurs formes plus ambiguës et opaques, peuvent détenir une certitude sur des couches d'expérience que les concepts sont incapables de contenir ? Autrement dit, existe-t-il un ineffable qui ne soit pas simplement faux ?

³¹⁴ « [...] dans le système hégélien, les beaux-arts sont déjà exclus de la dialectique de l'expérience et occupés à incarner la pure contemplation de soi par l'Esprit absolu. Hegel ne court pas après le scalp de la poésie mais après la perruque de Kant » (« [...] i det hegelska systemet är de sköna konsterna redan undantagna från erfarenhetsdialektiken och upptagna med att gestalta den absoluta Andens rena skådande av sig själv. Hegel är inte ute efter poesins scalp utan efter Kants peruk », Engdahl, K7-8/78 : 21).

Måste erfarenhet vara explicit och fullständigt kommunicerbar ? Använder den inte också andra språk än det begreppsliga, t ex symboliska språk, estetiska strukturer, som i sina mera mångtydiga och ogenomskinnliga former kan hålla fast en visshet om upplevelseskikt som begreppen inte formår att innesluta? Dvs : finns det ett utsägligt som inte bara är falskt ? (Engdahl, K7-8/78 : 22)

C'est à cet effet qu'Engdahl souhaite discuter les apports de Gadamer, Adorno et Negt/Kluge contre ce réductionnisme. Le premier permet de repenser l'expérience selon le modèle de l'herméneutique, où l'horizon de la conscience est transformé dans la rencontre avec un nouvel objet (en l'occurrence, un texte) ; ici, l'expérience est donc distincte de la connaissance pure dans laquelle elle ne se résorbe pas entièrement, l'horizon de notre compréhension est susceptible d'être élargi indéfiniment mais ne relève pas du « contrôle conceptuel de la réalité par la science » (K7-8/78 : 24). Avec Adorno est repris le fil de la dialectique de la non-identité dans laquelle la pensée conceptuelle rencontre ses limites (K7-8/78 : 24)³¹⁵.

Abordant enfin Negt et Kluge, Engdahl pose le besoin de penser l'expérience en fonction de « l'espace public prolétarien », posé ici aussi comme une catégorie idéaltypique. Il la rapporte au concept d'horizon similaire à celui de Gadamer au sens où cet horizon dessine une totalité à partir de laquelle les expériences singulières sont comprises. L'espace bourgeois fragmente (privatise) ainsi les expériences de la classe prolétaire là où l'espace prolétarien représenterait une totalité organique d'expériences collectives structurée à partir des expériences immédiates. Par opposition, Negt et Kluge critiquent la science ou la philosophie au sens où elles sont selon eux incapables de produire des expériences authentiques de ce point de vue du rapport entre sujet et totalité vécue (K7-8/78 : 27). Engdahl reconnaît des qualités à cette analyse critique de la pratique scientifique et de la philosophie, a fortiori quand elles ignorent ou entendent bloquer toute l'économie pulsionnelle derrière une langue objective. Néanmoins, il récuse le raccourci selon lequel ce refoulement du pulsionnel invaliderait nécessairement les résultats de la démarche scientifique. Surtout, il questionne, tout comme Apel et Heidorn, la tendance anti-intellectualiste qui sous-tend cette conception valorisant l'expérience immédiate – notant bien l'inspiration maoïste qui la sous-tend (K7-8/78 : 25). Il y a là une forme de « régression » à un stade préconscient de l'expérience corporelle par les sens, telle celle du petit l'enfant. L'organisation de ces expériences immédiates n'est cependant guère expliquée par la théorie : l'absence de rôle attribué à la conscience dans ce processus mène à une lacune sur la constitution de l'espace public prolétaire comme horizon commun des expériences. Engdahl le constate lui aussi, cet appareil conceptuel manque de dialectique. Sa conclusion est plus généreuse que celle d'Apel et Heidorn : les

³¹⁵ Engdahl ajoute que cette dialectique qui met en tension tout système de connaissance doit toujours être pensée sous le signe de l'utopie pour ne pas dériver dans un jeu sans but.

faiblesses théoriques de ce modèle ne doivent pas cacher la force pratique de l'analyse. En s'attachant à lire les instances sociales qui organisent, ou déforment, les expériences, Negt et Kluge donnent à penser le rapport entre expérience et action et donc à donner des moyens concrets d'agir et de transformer des conditions sociales :

L'objectif des auteurs n'aura guère été de lancer la construction d'un nouveau système, mais plutôt de se détourner des formes scientifiques de la connaissance. [...] Les intellectuels impénitents, incapables de renoncer à la production abstraite, ne peuvent que demander carte blanche et continuer de lutter avec les concepts (et éventuellement prendre note d'autres aspects du travail extrêmement inventif de Negt/Kluge).

Författarnas syfte har knappast varit att sätta igång nya systembyggen, snarare vänder de sig bort från de vetenskapliga kunskapsformerna. [...] Obotliga intellektuella, som inte förmår att ge upp den abstrakta produktionen, kan bara be om fri lejd och fortsätta brottningen med begreppen (och möjligen ta fasta på andra aspekter av Negt/Kluges oerhört idérika arbete). (K7-8/78 : 25 : 26)

L'article se termine sur une valorisation de l'expérience contre la seule pensée théorique ; bien plus, l'expérience est une « provocation » à l'égard de la théorie qui ne saurait se l'accaparer, contrairement à l'horizon harmonieux de la dialectique hégélienne. Sans la rejeter en bloc, loin de là, Engdahl veut ainsi rappeler la théorie à ses limites, le travail intellectuel et conceptuel au sens et au concret.

Malgré un succès à court terme foudroyant, la postérité de ces travaux de Negt et Kluge dans les champs scandinaves de la recherche littéraire semble avoir été moins grande sur le long terme. Le modèle conceptuel a été critiqué aussi bien par les marxistes que par les générations suivantes, tandis que l'application a trouvé ses débouchés dans une sociologie des médias. En France, les travaux sont restés relativement confidentiels : l'essai *Öffentlichkeit und Erfahrung* n'a pas été traduit en français. Les concepts ont cependant été tardivement médiés dans un recueil de textes paru en 2007 et intitulé *L'espace public oppositionnel* (éd. M. Abensour, trad. A. Neumann, Payot). L'essai théorique a naturellement souffert de sa portée politique trop directe pour le changement de conjoncture. Nous avons cependant voulu intégrer ce parcours de médiation à la fois pour son retentissement durant la décennie 1970 et pour l'inflexion ou l'écart qui se marque entre les deux moments. Malgré des fortunes différentes, ces trois exemples permettent d'observer la solidarité entre la science et la politique conduisant le rejet par une partie des universitaires marxistes, et à une réactivation ultérieure par des revues comme *Kris* peuvent faire jouer la théorie contre l'institution en faisant ressortir ce qui, dans l'expérience esthétique, échappe à la raison scientifique

L'art fait résistance

Alors que s'est éloigné l'idéal révolutionnaire, une autre stratégie émerge, combinant la position critique au désir de préserver des échappatoires à l'emprise de la rationalité sociale et de ménager des espaces de liberté dans l'art. Il s'agit là bien entendu de maintenir en vie un des idéaux de la contre-culture des années 1960 dans ce nouveau contexte. La pratique et l'expérience artistiques mettent au défi aussi bien la politique que la science dans la deuxième moitié de la décennie 1970. Néanmoins, une discipline particulière joue un rôle clé pour garder ce flambeau de l'émancipation allumé : la psychanalyse, elle aussi savoir du non-savoir, posture en particulier revendiquée par le champ lacanien français. Cette discipline a un statut particulier dans les revues car elle porte également en elle une ambition scientifique nouant un rapport spécifique à la littérature. Elle va aussi connaître une médiation en plusieurs temps, qu'il s'agisse des travaux d'inspiration lacanienne, qui sont bien entendu au cœur des réflexions de *Tel Quel*, que d'autres théories qui réémergent à la fin de la décennie. Dans *Kris*, il s'agit notamment des textes de Norman O. Brown. Alors que ce processus de reflux de la science se poursuit, il amène à une gamme de positionnements plus ou moins provocateurs et de confrontations plus ou moins violentes avec la pratique universitaire selon que certaines revues marquent davantage leur proximité avec les champs culturels, artistiques ou médiatiques. Au terme des vagues de médiations, entre les déclarations polémiques et les recherches philosophiques de fond sur la science et ses autres, la question d'une théorie postmoderne émerge.

La psychanalyse

Ainsi que nous avons pu l'observer dans les discussions théoriques de notre corpus, la psychanalyse joue un rôle central dans la théorie d'après-guerre, prépondérance qui se fait ressentir aussi bien des deux côtés du Rhin qu'Outre-Atlantique. Il s'agit d'une pièce essentielle du puzzle dans le débat sur la science et l'offensive contre le positivisme.

Ainsi, la théorie critique allemande est nourrie des apports freudiens pour penser la subjectivité dans le cadre de l'analyse de la société, depuis Adorno et Horkheimer à Marcuse et Habermas (Genel 2016) : par exemple, ce dernier explore, dans *Connaissance et intérêt*, la possibilité d'une science critique autoréflexive et émancipatrice en se fondant sur la démarche analytique (Habermas 1976). En France, autour de *Tel Quel*, c'est bien sûr le travail de Lacan qui laisse sa marque, y compris pour sa conception de la science. Il répond ainsi dans les années 1950 aux aspirations de rejoindre les sciences exactes (voir le Rapport de Rome de 1953, Dosse 2012 : 150) tout en rejetant la dérive de la discipline en simple « technique » – ce qui motive le rapprochement althusserien. Or, cette compréhension évolue elle aussi dans les années 1960. Dans le premier numéro des *Cahiers pour l'Analyse*, l'intervention intitulée

« La science et la vérité », leçon inaugurale du séminaire XIII de 1965-1966 sur L'Objet de la psychanalyse, élucide les rapports et les enjeux de la psychanalyse vis-à-vis de la question de la science. Lacan part du constat que le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science : la discipline établie par Freud est ancrée dans son époque, celle des sciences modernes logico-mathématiques, avec les bouleversements qu'elles ont impliqué pour la subjectivité, ainsi qu'en témoigne déjà le *cogito* cartésien. Néanmoins, la psychanalyse n'est pas dans une simple relation de dépendance car elle produit un autre concept de subjectivité. Lacan part en effet d'une distinction entre « vérité » et « savoir » qui est constitutive du sujet divisé entré dans le langage, structure travaillée par le manque. Or, la vérité n'est ici plus à prendre au sens de la vérité formelle des sciences logiques et mathématiques mais comme la « cause du sujet » : elle est la vérité de son désir qui produit le « je » conscient dans l'enchaînement symbolique. C'est sur la base de ce concept de « cause » et en reprenant les quatre causes aristotéliennes que Lacan élabore une typologie des positions du sujet pour faire apparaître l'écart entre la science et la psychanalyse. Ainsi, la subjectivité des sciences modernes est la division entre vérité et savoir qui ignore la vérité comme cause autre que formelle : elle ignore la cause de « moi » (ou de l'« ego » cartésien), elle ne veut rien en savoir (Lacan 1966 : 20 & 25). Cette question est renvoyée à la religion, division qui, elle, pose la vérité comme cause finale (dans une eschatologie) au détriment du savoir (1966 : 23)³¹⁶. Pour la psychanalyse en revanche, la vérité est cause matérielle³¹⁷, elle s'intéresse explicitement à ce que la science ne veut pas savoir.

Le programme de la psychanalyse doit donc combiner l'effort scientifique de « réduction » épistémologique pour déterminer son objet tout en évitant de retomber du côté du sujet de la science, de la subjectivité « suturée » de ces dernières, où le savoir comme objet est coupé de la vérité comme cause. Cet objet spécifique est l'« objet a » du sujet de la science, i.e. l'objet produit par la castration (l'entrée dans le symbolique), inséré dans la division : cet objet symbolise le manque, il est l'objet du désir du sujet. Seule la psychanalyse, en posant la structure divisée entre vérité et savoir, peut l'appréhender. Selon elle, il n'y a pas de métalangage : l'analyste ne dit pas le vrai, c'est la vérité qui parle (1966 : 18). Pour Lacan, le structuralisme est resté du côté de la suture du sujet de la science, bien qu'il ait contribué à faire émerger une nouvelle structure de la division qui a abouti à la représentation topologique du sujet de la psychanalyse en « exclusion interne à son objet » (bande de Moebius, où la vérité et le savoir sont les deux envers joints, 1966 : 12-15). La psychanalyse introduit ainsi une nouvelle position qui vient interroger le moment historique

³¹⁶ Le quatrième type est celui de la magie : la vérité y est cause efficiente, le sujet chamanique fait partie de la nature, son corps est un signifiant parmi les autres. Dans la magie, le savoir reste dissimulé derrière les manifestations de la vérité dans le rituel (1966 : 21-22).

³¹⁷ Et ce du fait de la matérialité du signifiant ; une porte ouverte est là laissée au marxisme.

du sujet uniquement déterminé par la percée des sciences modernes – quand bien même elle n’aurait pu se constituer sans ce moment.

Le poids décisif de Lacan dans le creuset théorique telquelien, les membres de la revue suivant assidûment son séminaire (Sollers et Kristeva notamment), est à vrai dire encore discret pendant les années 1960, au sens où la référence à ses travaux n’est pas encore passée au premier plan. Certes, cette présence de la figure de proue de la psychanalyse est une évidence pour l’époque ; malgré la difficulté notoire de sa production, sa parole et ses ouvrages sont aussi populaires que les autres grandes figures structuralistes dans le champ intellectuel, étudiant voire même une frange du grand public (ainsi du succès des *Écrits* à leur parution, Dosse 2012 : 370). Nous avons déjà évoqué son rôle moteur dans le milieu normalien d’épistémologie critique et les stratégies formalistes ou logiques, ainsi que la place institutionnelle en marge de l’université. C’est cependant bien pour sa relecture de Freud et la détermination de la structure de l’inconscient comme un langage que Lacan enthousiasme *Tel Quel* – encore faut-il pouvoir l’intégrer à la compréhension de l’écriture et de la littérature.

Son passage en Scandinavie se fait aussi par le biais du champ sémiotique : nous le voyons dans *Poetik et Exil*. Dans l’anthologie *Tegn, tekst, betydning* de 1972, c’est Ole Andkjær Olsen qui fait le travail d’introduction à la psychanalyse lacanienne. Per Aage Brandt traduit Lacan dans une anthologie de textes choisis intitulée *Det ubevidste sprog* en 1973. Cette médiation est également visible dans les collaborations de la NSU, comme dans l’anthologie *Subjekt og Tekst*. L’introduction du volume insiste bien sur cet apport lacanien de la structuration de l’inconscient comme un langage, réorientation de la théorie des pulsions de Freud et Klein à l’aune de la constitution du sujet dans l’ordre symbolique. On voit également apparaître la divergence d’intérêts entre les Danois et les Norvégiens : là où Andkjær Olsen, Erik Svejgaard et P. A. Brandt discutent intensément de la théorie lacanienne, Arild Utaker s’intéresse davantage aux travaux de l’Allemand Alfreud Lorenzer, plus proche de la théorie critique. La présence est également discrète dans les pages mêmes de *Poetik* : ici aussi, elle apparaît comme une toile de fond. Elle n’en est pas moins réelle : en 1974, Røder, Madsen et Kragh Grodal font paraître *Tekststrukturer*, une anthologie consacrée à l’analyse narratologique et thématique qui débouche sur la contribution des concepts freudiens à l’articulation du textuel et du social. Surtout, le contact avec la théorie lacanienne connaît des vicissitudes similaires aux théories médiées par le groupe des théoriciens du texte.

La réputation de difficulté extrême joue également un grand rôle de barrière : c’est un motif récurrent des textes de réception dans notre corpus. *Kris* s’avance avec précaution sur ce terrain en 1979, dans son numéro consacré à la sexualité. C.-J. Malmberg, qui a lui-même assisté aux cours de Lacan, y livre une présentation des piliers de la théorie lacanienne et, surtout, précise

bien l'intérêt (et l'impact) de sa théorie pour penser l'écriture – à l'exemple de *Tel Quel* :

On peut aussi ajouter que l'insistance du groupe Tel-Quel (Roland Barthes, Philippe Sollers, Julia Kristeva et d'autres) sur l'irréductibilité de l'écriture s'est probablement beaucoup inspirée des techniques adoptées par Lacan dans ses conférences. [...]

Le « style obscur » adopté par de nombreux écrivains des années 1960 peut souvent sembler être un écho creux de l'art de la formulation du Maître.

Tilläggs kan också att Tel-Quel gruppens (Roland Barthes, Philippe Sollers, Julia Kristeva m fl) insisterande på det irreducibla i skrivsättet (l'écriture) troligen hämtat en hel del inspiration från Lacans föreläsarpratik. [...]

Den « dunkla stil » som många av 60-talets skribenter anammat kan ofta tyckas vara ihåliga ekon av Mästarens formuleringskonst. (C.-J. Malmberg, K11-12/79)

Cet exposé sur Lacan est inséré dans une discussion plus générale : il est placé en vis-à-vis non seulement d'un texte d'A. Wilden (« Kritik av fallocentrismen », présenté et traduit par Melberg) envers qui Malmberg reconnaît une dette pour avoir traduit et commenté le discours de Rome en anglais), mais aussi d'une séquence sur Luce Irigaray, donnant voix à une position féminine sur la sexualité et la psychanalyse (« Könet som inte är ett », trad. L. Janzon), introduite par Anders Olsson et un texte de l'écrivaine féministe Enel Melberg³¹⁸ (« Quand nos lèvres se parlent »).

La percée lacanienne est relativement lente du fait de ces obstacles, plus encore hors du Danemark où le champ de la psychanalyse en général connaît plus de résistances. En 1986, le doctorant en littérature (Umeå) Lars Nylander supervise l'anthologie *Litteratur och psykoanalys* proposant à la fois des extraits de textes traduits (dont Kristeva, Shoshana Felman ou Fredric Jameson) et des contributions suédoises – dont Birgitta Holm et Ebba Witt-Brattström³¹⁹, toutes deux insérées dans les milieux académiques alternatifs de la NSU. Il clôt le chapitre introducteur par une note sur l'état des études psychanalytiques en littérature en Suède, constatant qu'elles n'ont guère su s'implanter dans un champ académique marqué par « l'athéorétisme et l'aversion contre la spéculation philosophique » – mais que la théorie freudienne a pu arriver par d'autres canaux durant l'entre-deux guerres, à savoir la critique et les écrivains, notamment les radicaux culturels. Il souligne en outre que bien des pionniers de la psychanalyse dans le monde de la recherche auront été des pionnières comme Holm et Maria Bergom-Larsson dans le cadre de leur

³¹⁸ Elle publie deux romans en 1977 et 1978 chez Prisma, *Moders hjärtat* et *Medeas systrar*. Elle est également l'épouse d'Arne Melberg.

³¹⁹ Le couple d'intellectuels qu'Ebba Witt-Brattström a formé avec Horace Engdahl aura été fortement médiatisé – y compris leur rupture dans le sillage des scandales éclatant autour de l'Académie suédoise en 2018.

activisme à la croisée du marxisme et du féminisme (Nylander 1986 : 239-240). C'est également ce milieu qui prend en charge la réception suédoise de Kristeva, et ce d'autant plus que cette dernière s'intéresse elle-même à la question féminine – nous le lisons dans *Tel Quel* de manière plus marquée après sa thèse de doctorat, bien que la réflexion sur sa position de chercheuse et femme soit déjà problématisée au début de la décennie 1970. Ebba Witt-Brattström consacre une anthologie de textes en traduction de Kristeva sous le titre de *Stabat Mater* – il faudra attendre 1990. Dans son introduction à l'ouvrage, elle revient sur la réception mitigée que K. Aspelin a faite des travaux de Kristeva en raison même d'une conception trop étroite de scientificité, par opposition aux paroles élogieuses de Barthes qui la défend contre le « puritanisme scientifique » universitaire (Witt-Brattström 1990 : 12-13). En Norvège, les travaux de la chercheuse Toril Moi ont également contribué à la nouvelle réception de Kristeva – ainsi qu'aux États-Unis (c'est elle qui édite, en 1986, *The Kristeva Reader* aux presses de la Columbia University de New York)³²⁰.

Kultur og klasse fait également un retour sur Lacan à l'occasion de la mort de ce dernier (KK47/83). L'éditorial, qui constate la popularité de ses théories dans la recherche anglophone, et veut replacer son apport dans l'approche de la culture – de biais, en faisant appel au dialogue critique entre Laplanche et Lacan. C'est ici aussi Ole Andkjær Olsen qui se charge de la présentation de cette confrontation théorique. Aussi bien Olsen que Nylander se déclarent tributaires d'un ouvrage danois en deux volumes, *Psykoanalyse, litteratur, tekstteori* de Jørgen Dines Johansen, paru en 1977, comme la médiation majeure de la psychanalyse en littérature en Scandinavie. Celui-ci a régulièrement contribué aux premières années de *Poetik* (cinq articles entre 1967 et 1971) ; sa formation est essentiellement liée à l'Université de Copenhague³²¹, puis à l'Université d'Odense où il entre en poste.

Ce bref aperçu de la réception de la psychanalyse lacanienne dans le champ de la littérature fait lui aussi ressortir les chemins détournés de la médiation faite par le milieu marxiste où divergent les conceptions au carrefour entre science et politique : c'est la même frange d'acteurs de la NSU qui fait la continuité entre les deux moments de la transmission, parachevant la critique épistémologique en réinvestissant la théorie une fois le barrage politique levé.

Préserver l'émancipation : l'art, la science et la thérapeutique sociale

³²⁰ Witt-Brattström adresse également, dans la préface à *Stabat Mater*, ses remerciements à Moi pour son aide dans la conception de l'anthologie.

³²¹ Il y soutient sa thèse, *Novelleteori*, en 1970. Ses premiers écrits ne sont pas liés à la théorie psychanalytique, mais l'inflexion est plus marquée dans cette direction dès 1971. C'est lui également qui fait le panorama de la sémiotique danoise pour l'anthologie *The Semiotic Sphere*.

La résistance à la rationalité oppressante et technocratique est une préoccupation majeure aussi bien de la théorie critique allemande que du champ théorique telquelien. Dans les années 1970, et surtout après le retour de Chine, il est notable que la théorie de la revue marque une inflexion : la subversion ne se situe plus du côté de la révolution mais du côté d'une forme de soulagement. La psychanalyse reste le pivot de cette transition où le potentiel de la pratique artistique revêt un horizon thérapeutique : en tant que discipline de savoir, c'est elle qui médie ce potentiel³²². Politiquement, ce dernier se donne pour but de prévenir la résurgence du fascisme, sujet dont l'actualité passe elle aussi au premier plan à mesure que s'efface celle de la révolution.

Dans « Sujet dans le langage et pratique signifiante » (TQ58/74), nous pouvons observer une étape de cette transition ; il s'agit de la retranscription d'une allocution faite par Kristeva au colloque de Milan de décembre 1973 sur le thème « Psychanalyse et politique ». Elle s'ouvre sur un syllogisme :

On le sait depuis Platon, la politique est ce qui prescrit une commune mesure et fait ainsi exister une communauté. Or, la commune mesure de base, c'est le langage. Donc, l'animal est politique dans la mesure où il parle. (Kristeva, TQ58/74 : 22)

À partir de là, elle esquisse une typologie des politiques : la conservatrice vise à maintenir la commune mesure comme souverain, la révisionniste remplace la mesure par une autre (à l'exemple du stalinisme ou du technocratisme anonyme) ; la politique révolutionnaire est quant à elle décrite sur un mode normatif – ce qu'elle *devrait* être :

La politique révolutionnaire, quand elle n'est pas une répétition, devrait être le temps où la politique (la commune mesure, donc le langage) se brise. (TQ58/74 : 22)

Cette stratégie politique est celle qui défie les positions établies des systèmes linguistiques, idéologiques, institutionnels. Kristeva reprend ici la conceptualité de sa thèse de doctorat, le procès de signifiante entre sémiotique et symbolique, ainsi que le concept de « thèse » comme position du procès dans le langage aboutissant aux unités que sont le sujet, l'objet et le sens. La thèse est le moment toujours nécessaire de stabilisation qui rend aussi possible le changement, le renouvellement :

Le sémiotique n'est le facteur révolutionnaire d'une pratique qu'à condition de s'affronter à sa thèse, symbolique (au sens, à la structure). (TQ58/74 : 23)

³²² Ce rapport est selon nous analogue à celui que la philosophie noue à l'art dans la théorie esthétique d'Adorno.

Ce contre quoi Kristeva polémique ici, c'est à la fois la politique qui se veut commune mesure et la linguistique comme science qui légitime cette emprise ; elle leur oppose deux modalités de pratique du langage faisant jouer le procès de la signifiante : aussi bien le transfert, tel qu'établi par Freud, que la littérature d'avant-garde. Elle insiste bien sur la nécessité de ne pas les confondre mais elle leur attribue un fonctionnement et une fonction similaire, proposant de faire une esquisse des « impacts sociaux » de ce type de pratique. Or, ici apparaissent déjà les moments forts de la réflexion telquelienne pour le reste de la décennie : interrogation du discours religieux monothéiste dominant la question des origines, critique du marxisme bloquant le procès des sujets et enfin examen du fascisme. Ce dernier est le pôle opposé du marxisme dans son rapport au procès : il est l'excès de la contestation de la structure, le retour de ce qui a été refoulé par la religion ou la politique. Contrairement au marxisme, le fascisme aurait donc une affinité historique avec les expérimentations littéraires : la force révolutionnaire qui se laisse entrevoir à partir de la littérature comme dépositaire du savoir sur le procès de la signifiante a un potentiel menaçant si elle est captée par ces forces politiques. Or, la pratique d'écriture qui s'appuie sur le procès ne fait cependant pas que l'enregistrer, elle lui fournit un exutoire dans la dépense qu'elle permet :

Le problème est de faire parler ce refoulé du monologisme [...]. Le transfert sans doute, mais de façon moins familiale et privée, une pratique dite artistique éclairée par la découverte freudienne, sont précisément ce qui parle le refoulé du monologisme (du contrat social) et le dépense en l'investissant dans une nouvelle forme de langue, donc dans une nouvelle socialité. Aussi ces deux pratiques sont-elles la barrière la plus solide contre le fascisme. S'il y a une fonction éthique de la littérature, c'est bien celle-là : faire passer dans le langage ce que le monologisme refoule (du rythme au sens). (TQ58/74 : 25)

Il y a donc une reconfiguration des rapports entre art et politique avec, entre eux, la science. Contrairement aux autres disciplines comme la linguistique (positiviste), l'intervention de la psychanalyse est déterminante pour éviter la clôture des systèmes :

Ce que le contrat politique et/ou la structure linguistique (la prohibition de l'inceste et le symbolique légiférant) ont tué, c'est le soma : le rythme des atomistes, le corps sémiotisant, l'âge d'or des mythes. Ayant reconnu ce meurtre, la psychanalyse [...] invite à une anamnèse dans le langage de ce corps que le langage-contrat meurtrier a refoulé. Le projet psychanalytique est donc éminemment social : la psychanalyse fait le sujet adhérer au contrat social et/ou linguistique après les avoir dramatisés. (TQ58/74 : 26)

La psychanalyse a en ce sens une fonction sociale thérapeutique là où la pratique de la littérature dépense dans le langage et la socialité, révolution ou dissolution radicale des systèmes et des communautés. C'est à elle d'écouter

ce que révèle la pratique artistique et de relayer ce savoir dans une politique nouvelle :

Joyce, Kafka, Artaud : un discours, une socialité, une politique qui durent depuis 2000 ans sont en train de se reoindre par la formulation d'une jouissance incommensurable. La politique qui ne l'entend pas se voue à l'anachronisme ou aux diverses variantes du totalitarisme. L'entendre, c'est commencer à comprendre qu'une autre socialité est exigée par un sujet en procès qui écarte du même geste la folie et la subordination clivante à la loi. (TQ58/74 : 27)

Dans la deuxième moitié de la décennie 1970, les textes de Céline s'ajoutent au canon telquelien, venant étayer ces enjeux nouveaux de la littérature. Dans « D'une identité l'autre » (TQ62/75³²³), la science positiviste de la langue, avec ses fondements théologiques, contribue au refoulement avec des conséquences socio-politiques néfastes³²⁴ – Kristeva insiste plus particulièrement, ici, sur les « crises » qui se manifestent quand le procès déstabilise les identités et positions fixes, du sujet aux institutions. Le premier moment de ce texte est ainsi l'examen de la conception du langage et du sujet dans la philologie (chez Renan avant tout), la linguistique (non pas tant sa théorisation saussurienne que son assise phénoménologique husserlienne). Vient ensuite l'examen des conséquences théoriques qu'implique l'étude de la contradiction hétérogène dans le processus de signification et celle du langage poétique. La politique du soulagement est clairement exprimée ici :

Par la permanente contradiction entre ces deux modalités (sémiotique/symbolique) [...], le langage poétique dans ce qu'il a de plus explosif (illisible pour le sens, risqué pour le sujet) montre ce qu'une civilisation dominée par la rationalité transcendente a de contraignant. En conséquence, il est un moyen de passer outre à cette contrainte. Et si, par là, il rencontre parfois des passages à l'acte provoqués par la même rationalité, comme l'est la détermination pulsionnelle du fascisme démontrée comme telle par Wilhelm Reich, le langage poétique est aussi là pour prévenir ces mêmes passages à l'acte.

[...] Que la position de maîtrise transcendente du discours est possible mais refoulante ; qu'elle est nécessaire mais comme limite à inquiéter sans cesse ; que *ce soulagement à l'égard du refoulement instaurateur du sens* ne saura plus se faire sous l'aspect incarné d'un moi providentiel, historique ni même humaniste rationaliste à la Renan ; mais par une *discordance* dans la fonction symbolique elle-même et par conséquent dans l'identité de l'ego transcendantal lui-même : *voilà ce que signifie à la raison théorique l'expérience littéraire de notre siècle, en quoi elle rejoint d'autres phénomènes de discordes symboliques*

³²³ Il s'agit de la publication d'un exposé fait au Collège de France dans le cadre du séminaire de Lévi-Strauss et J.-M. Benoist, « L'identité en anthropologie ».

³²⁴ « Cette descente, somme toute technique et pour mémoire, dans l'épistémologie de la science linguistique, nous conduira à aborder et, je l'espère, à élucider un problème dont l'enjeu idéologique est considérable mais dont la banalité est souvent passée sous silence » (Kristeva, TQ62/75 : 10).

et sociales (les jeunes, la drogue, les femmes). (Kristeva, TQ62/75 : 22, nos italiques).

Ce long passage fait bien apparaître à la fois le fonds commun aux théories qui, des deux côtés du Rhin, ont répondu aux mouvements de contestation culturelle de la fin des années 1960, et les perspectives qui restent à ces recherches sans l'utopie. Ici, non seulement la critique de la société technocratique se maintient, elle tend à s'élargir à toute forme de rationalité sociale et scientifique. Dans cette problématisation de la rationalité nécessaire mais re-foulante, Kristeva met en avant dans la pratique artistique une fonction de soulagement, si ce n'est d'émancipation, que ne permet pas la science. Le lien avec l'horizon politique est encore fait avec l'analyse de W. Reich, lecture alors particulièrement réactivée dans *Tel Quel*³²⁵. Nous observons également une continuité de la rhétorique kristévienne : le ton parfois prophétique ou apocalyptique, quoiqu'il ait remplacé la révolution pour la « crise ».

Dans TQ71-73/77, Kristeva fait encore paraître « Actualité de Céline », retranscription de ses conférences à Yale et Columbia de l'automne 1976 : là, elle fait l'analyse plus en détail des textes de l'auteur et interroge directement comment la crise du symbolique et de la rationalité, recueillie dans une pratique d'écriture, peut être investie par l'idéologie fasciste. Elle n'est bien entendu pas la seule à traiter, dans les pages de la revue, de ces problématiques. Dans TQ65/76, l'essai « Crise du rationalisme » fait le diagnostic d'un climat politique et culturel en crise et pose les jalons d'un programme³²⁶ : ni fétichisme du rationalisme technocratique, ni rejet pur et simple de la raison dans l'irrationalisme ou la régression pulsionnelle, ni autoritarisme politique ni anarchisme niant toutes les institutions, le but est de contribuer à une transition de la rationalité dite « classique » à une rationalité psychanalytique pour éclairer les phénomènes sociaux. Nous retrouvons ici une dialectique par opposition aux dichotomies :

Que la théorie freudienne soit le seul filtre qui, plaçant l'interdit constitutif de la socialité dans la fonction paternelle et le langage, entend aussi bien la *pulsion* qui les secoue avide de plaisir que la *régularité* – essentiellement symbolique, « comme un langage » qui lui permet d'être : on n'arrête pas de le répéter [...]. (TQ65/76 : 82)

³²⁵ Une citation de Reich est notamment mise en exergue du numéro 58 de 1974 : « Reconnaître officiellement et publiquement à la femme son droit à la sexualité aboutirait à l'écroulement de tout l'édifice de l'idéologie autoritaire ».

³²⁶ Si ce texte publié sous la rubrique « Critiques » n'est pas signé, les concepts et, surtout, le style laissent penser que c'est Kristeva qui l'a écrit – notamment dans cette dramatisation des « crises » qui secouent les sociétés occidentales contemporaines et l'annonce d'une « phase nouvelle » de la modernité (TQ65/76 : 80). Il est toutefois bien plus polémique qu'un traditionnel texte universitaire.

La logique homologique est pleinement active ici aussi, où le pont est jeté entre la structuration psychique individuelle³²⁷, les positions politiques, les idéologies et les discursivités. La raison psychanalytique, par sa dialectique, se pose ainsi garante d'une transformation des structures qui ne dérive pas dans la radicalité : elle est particulièrement préoccupée par la nécessité de maintenir des formes d'ordre symbolique alors que les anciennes structurations semblent s'effriter. Le programme s'achève sur la littérature, toujours dans cette position clé où elle explore les limites du langage et « traverse et analyse le refoulement dont se soutient la *ratio* transcendente » sans s'abandonner complètement dans le non-sens hors du code, littérature dont la théorie se fait le relais :

Cette expérience ne serait-elle pas une des réponses possibles à ce passage d'une rationalité à une autre que nous vivons actuellement, évitant les partialités dichotomiques ainsi que les synthèses nouvellement totalisantes ? (TQ65/76 : 84).

Un objet d'étude revient au centre des recherches, défi encore lancé à la théorie : la psychose, état à la limite de l'identité et « autre nom de la crise qui s'ouvre avec l'effondrement de la transcendance et du rationalisme » (TQ65/76 . 84). Ainsi que le rappelle Sollers en 1977, il y a là un champ de recherches auquel Foucault et Lacan ont contribué de manière déterminante, mais qui doit continuer d'être exploré (« "Folie", mère-écran », TQ69/77b : 97). D. Sibony s'y essaie dans « Écriture et folie », où il poursuit l'examen de l'écriture faisant jouer la fonction symbolique-phallique (TQ70/77). Pleynet consacre également un certain nombre de textes à cette question (voir « La "folie" thétique », TQ65/76 et « La compromission poétique », TQ70/77 ou encore « Poésie oui », TQ75/78), mais le fait depuis sa position d'écrivain-poète et non de théoricien – par quoi la « folie » est inscrite entre guillemets seulement, même si elle est touchée par ce qui, de la démarche artistique, ébranle le langage³²⁸.

Kris ne se penche qu'indirectement sur la psychanalyse mais, nous avons pu le voir à plusieurs reprises, les textes qu'elle étudie, notamment allemands, appellent bien une discussion sur les théories de l'inconscient. De cet héritage de la décennie 1960, il n'est pas possible de faire l'économie. Cependant, l'un des premiers numéros les plus fortement empreints de psychanalyse n'est ni

³²⁷ L'essai s'intéresse particulièrement à l'interprétation sexuelle des structures sur ces différents niveaux, du rapport du sujet féminin à la fonction paternelle à la lutte féministe dans les institutions sociales.

³²⁸ « le mode d'approche qui est le mien d'une certaine façon, et qui n'est bien entendu pas comparable avec l'œuvre de ces penseurs, est un mode d'approche qui tend à chaque fois à vérifier ce qui se donne comme normativité, et à le confronter au langage poétique – un langage dont le but n'est pas la finitude du discours normatif, scientifique ou autre, mais l'infinité des discours ou des langues » (Pleynet, TQ75/78 : 77).

allemand, ni français, mais américain : il s'agit du numéro 9-10 de 1978 consacré aux essais de Norman O. Brown. Ce dernier propose sa propre analyse culturelle sur la base du freudisme et pose également la question d'un soulagement, dans l'écriture, vis-à-vis de la rationalité oppressante. En outre, l'approche que choisissent les membres de *Kris* suit, une fois de plus, le fil rouge de l'utopie. Brown est en effet introduit, dans l'éditorial écrit par Anders Olsson et Erik Wennström, comme un « utopiste psychanalytique » tentant de penser un être humain heureux, libéré de sa névrose fondamentale. Cet état utopique est un état où le refoulement de la mort est surmonté et le sujet n'est plus un ego fétichisé. L'artiste a précisément accès à ce réservoir pulsionnel enfoui sous la névrose de la socialisation et la civilisation (« Konstnären som en civilisationens motrörelse », Olsson & Wennström, K9-10/78 : 4). La révolution psychanalytique avancée par Brown n'est ainsi une révolution que dans cette opposition aux structures historiques et sociales qui sont le produit de la névrose. L'introduction prend soin de poser le problème de l'horizon politique de cette utopie en évoquant la critique qu'H. Marcuse fait de la théorie de Brown, surtout à propos du passage difficile des structures individuelles aux structures socio-culturelles – ambition anthropologique qui est analogue à celle de la psychanalyse française :

Lorsqu'il refuse de faire la distinction entre l'émancipation de l'individu et l'émancipation de l'humanité, Brown est poussé vers une vision apocalyptique qui est précisément aussi idéologique que toute pensée apocalyptique peut l'être : le rêve du paradis transforme le présent en un pur négatif, un péché originel qui, dans toute son impossibilité, exige une rédemption immédiate. L'utopie individuelle coïncide avec le collectif, et il est stimulant de constater que le jumeau intellectuel de Brown, Herbert Marcuse, qui a écrit un parallèle à *Life against Death : Eros and Civilization*, ne peut suivre Brown sur ce point.

Då Brown vägrar att göra en skillnad mellan individens och mänsklighetens frigörelse, drivs han fram mot en apokalyptisk vision, som är precis så ideologisk som all apokalyptisk tanke brukar vara ideologisk : Drömmen om paradiset förvandlar det närvarande till ett rent negativ, ett syndafall som i all sin omöjlighet kräver omedelbar förlösning. Den individuella utopin sammanfaller med den kollektiva, och det är tankeväckande att Browns intellektuella tvilling, Herbert Marcuse, som skrivit en parallell till *Life against Death : Eros and Civilization*, inte kan följa Brown här. [...] ³²⁹ (K9-10/78 : 5)

Ces « jumeaux intellectuels » ont tous deux marqué les mouvements contre-culturels et étudiants de la décennie passée ; Brown a lui aussi été abordé dans le cadre des séminaires critiques (Ekelund 2017 : 249). Néanmoins, suivant ce même décalage déjà observé, l'intérêt de Brown selon Olsson et Wennström ne réside plus dans une pensée de la pratique politique (ou les lacunes en la matière) mais bien dans sa pensée de l'art comme un moyen de retourner à

³²⁹ Voir « Love Mystified : A critique of Norman O. Brown » (Marcuse, 1968).

cette utopie d'avant la névrose œdipale, de restaurer une dialectique entre conscient et inconscient. C'est ce qu'ils appellent le « désarmement individuel nécessaire » (« den nödvändiga individuella avrustningen », K9-10/78 : 5) à une époque marquée par la rationalisation extrême des sociétés, la réification de la sexualité ou encore la réduction de la psychanalyse à une thérapeutique servile :

Ce numéro de Kris, entièrement consacré à Norman O. Brown et à l'inconscient, vise à une telle aspiration et à une critique de la domination de l'ego et de la fausse rationalité sur nos vies.

Detta nummer av Kris som helt ägnas åt Norman O. Brown och det omedvetna, syftar till en sådan strävan och till en kritik av egots och den falska rationalitetens herravälde över våra liv. (K9-10/78 : 5)

La politique cède donc la place à la critique culturelle – ainsi qu'à la perspective universitaire, puisque le numéro ambitionne également de promouvoir une forme de lecture psychanalytique de l'art qui évite l'éceuil de la réduction à l'examen clinique.

L'utopie qui se dessine chez Brown est une utopie régressive au sens où elle ramène à un stade antérieur du développement psychique de l'individu. Elle inverse même l'échelle de valeurs sociales puisqu'elle formule une critique de la norme des théories psychologiques et psychanalytiques traditionnelles fondée sur le moi du sujet adulte par rapport à l'enfant, décrit comme stade inachevé, ou encore à l'animal. Pour Brown, ce développement du sujet a un prix ; le renversement des valeurs apparaît lorsqu'il qualifie l'être humain d'animal névrotique, « mécontent » ou « maladif » (« missnöjd », « sjuklig ») chez qui la compulsion de répétition entre en contradiction avec le principe de plaisir (Brown, K9-10/78a : 10). Or, ce processus se lit également à l'échelle de toute l'espèce : le refoulement de la mort et de l'individualité fonde les sociétés humaines comme une stratégie de fuite, un désir de transformer collectivement la nature qui a été assignée à l'être humain (K9-10/78a : 15). L'histoire est ainsi le visage collectif du temps issu du refoulement et l'utopie qui se situe à sa fin n'est qu'une projection, une tentative de retrouver un bonheur perdu. Les cultures et religions humaines partagent des représentations d'un bonheur éternel à la fin des temps, mais Brown veut penser une utopie dont le contenu serait non pas une image de la mort, de l'immobilité et du repos perpétuel, comme dans les représentations philosophiques et religieuses de l'éternité, mais la réconciliation de la vie et de la mort, de l'activité et de l'achèvement, du mouvement et du repos (K9-10/78a : 11). Le paradis chrétien n'en est pas une image adéquate, qui ne figure que la vie éternelle par opposition à la mortalité terrestre : Brown préfère ainsi le terme de « Nirvana », que Freud (1920) avait employé pour désigner le principe selon lequel l'organisme veut que toute pulsion retourne au repos, et le reformule comme cet état dialectique.

Contre le dualisme statique freudien entre les pulsions, Brown rétablit la dynamique du principe de Nirvana :

L'homme est l'animal qui a séparé l'unité biologique de la vie et de la mort en deux contraires antagonistes et qui a ensuite refoulé ce conflit.

Le principe du Nirvana établit une vie individuelle qui jouit d'une satisfaction complète et qui incarne concrètement la pleine essence de l'espèce, une vie dans laquelle la vie et la mort sont affirmées en même temps, puisque ce sont ces deux-là qui constituent ensemble l'individualité, et dans laquelle la maturité est le tout.

Människan är det djur som har åtskilt livets och dödens biologiska enhet i två stridande motsatser och sedan trängt bort denna konflikt. (K9-10/78a : 14)

Nirvanapincipen inrättar ett individuellt liv som åtnjuter fullständig tillfredsställelse och som konkret förkroppsligar artens fulla väsen, ett liv där livet och döden bejakas på samma gång, eftersom det är dessa båda som tillsammans bildar individualiteten, och där mognaden är det hela. (K9-10/78a : 15)

En retour, tout comme Kristeva le fait au début de la décennie 1970, Brown propose sa relecture de la dialectique hégélienne à la lumière de la psychanalyse. La mort est ainsi, chez Hegel, ce qui constitue l'individualité dans la dialectique, comme la pulsion de mort chez Freud (séparation, distinction) par opposition à la pulsion de vie qui vise la reproduction de toute l'espèce (réunion organique). Brown en arrive à la conclusion, à première vue paradoxale qu'en refoulant la pulsion de mort l'être humain est la seule espèce animale à refouler son individualité : il ne vit pas son existence singulière conformément à la nature mortelle de son espèce mais cherche à transformer cette dernière et son environnement (K9-10/78a : 15). La dialectique veut accepter à la fois vie et mort : sur ce point, Brown rejoint Nietzsche et le surhomme qui embrasse la vie, le présent, la répétition, mais aussi la mort, plutôt que de tout reporter à plus tard dans la névrose.

La critique culturelle chez Brown repose sur cette utopie d'une humanité libérée de sa névrose. Or l'art, tout comme la psychanalyse et la philosophie, est un des moyens de s'approcher de l'utopie :

Devant la tâche de former une conscience humaine suffisamment forte pour accepter la mort, la psychanalyse et la philosophie - et même l'art - peuvent se donner la main.

Inför uppgiften att förmå [sic] ett mänskligt medvetande starkt nog att acceptera döden, kan psykoanalysen och filosofin – och även konsten – ta varandra i hand. (K9-10/78a : 16)

Ce point fait l'objet du chapitre « Konsten och Eros » : pour Brown, l'hésitation de Freud quant à la capacité de la psychanalyse à rendre compte de l'art tiendrait à l'ambiguïté de sa théorie des pulsions elle-même, pulsions qu'il

faut tantôt suivre ou libérer, tantôt contenir ou surmonter – autrement dit, elle tiendrait au problème du principe de plaisir et du principe de réalité. Brown établit que l'art se tient résolument du côté du principe de plaisir, de l'écoulement libre de l'énergie pulsionnelle, et de sa médiation sociale. En effet, non seulement il agit dans la direction opposée au refoulement, mais il participe encore à l'intégration de l'inconscient au niveau de la conscience : il est à la fois expression et libération des pulsions. Il a ainsi une action proprement subversive contre le processus de civilisation, contre les structures autoritaires, contre le « moi » constitué et sa rationalité répressive :

L'art comme plaisir, l'art comme jeu, l'art comme forme de libération pulsionnelle, l'art comme association humaine dans la lutte pour la libération pulsionnelle.

Konsten som njutning, konsten som lek, konsten som en form av driftsfrigörelse, konsten som en mänsklig sammanslutning i kampen för driftfrigörelse [...]. (Brown, K9-10/78c : 33)

Le chapitre « Gränser » donne à voir plus précisément cette utopie du Nirvana du sujet – si tant est que l'on puisse parler de sujet puisqu'il y a chute des barrières entre le je et le monde dans ce retour à l'enfant avant socialisation, avant le processus de constitution du moi et l'établissement d'une frontière avec l'extérieur. Sur ce point, Brown s'appuie abondamment sur Mélanie Klein et les observations de Freud sur le jeu du *Fort/Da* – tout comme le fait Kristeva dans son élaboration des concepts de négativité, de *chora* et de sémiotique. Ici encore, la dialectique reprend ses droits : la distinction stricte entre le moi et le non-moi, l'intérieur et l'extérieur, est un mythe que le processus constant d'introjection et de projection conteste :

L'âme (le soi) que nous appelons nôtre est une illusion. La véritable contribution psychanalytique à la « psychologie du moi » est la découverte que le moi est une partie du monde extérieur, qui est avalée et introjectée, ou plutôt une partie du monde extérieur que nous faisons obstinément semblant d'avalier. Le propre noyau du moi est l'altérité incorporée.

Den själ (det själv) som vi kallar vår egen är en illusion. Det verkliga psykoanalytiska bidraget till « jagpsykologin » är upptäckten att jaget är en del av yttervärlden, vilken svalts och introjiceras, eller snarare en del av yttervärlden som vi hårdnackat låtsas att vi svalt. Det egna självets kärna är den andre inforlivad. (Brown, K9-10/78d : 36)

Le moi n'est rien d'autre que ce qui est possédé ou ce qui a été incorporé – objets ou autres personnes ; il n'est pas non plus une entité stable, accumulative, puisque le processus de rejet est concomitant et lui aussi continu (Brown, K9-10/78d : 37). Le principe de réalité est lui aussi remis en cause par la dissolution des frontières entre l'intérieur et l'extérieur : Brown entend redonner

droit à ce qui a été confiné au soi-disant intérieur, taxé d' « irréel », et subordonné au soi-disant extérieur. Il réaffirme ainsi le corps, l'énergie et la pulsion comme ce qui constitue le réel :

La réalité n'est pas constituée de choses (matière morte ou matière pesante) posées dans l'espace. La réalité est une énergie, ou une pulsion. Eros et Thanatos, les caractéristiques "englobantes" et "séparatrices" de l'espace-temps. Un océan d'énergie. [...]

Le corps humain n'est pas une chose ou une substance donnée, mais une création permanente [...]. Le corps humain est un système énergétique [...] jamais une structure achevée, jamais statique, dans un état d'auto-construction et d'auto-destruction intérieur perpétuel.

Verkligheten är inte ting (död materia, eller tungt stoff) rätt ut i rummet. Verkligheten är energi, eller drift. Eros och Thanatos, rumtidens « omgripande » och « åtskiljande » kännetecken. Ett hav av energi. [...]

Den mänskliga kroppen är inte ett ting eller en substans något givet, utan en fortlöpande skapelse [...]. Den mänskliga kroppen är ett energisystem [...] som aldrig ör en fullbordad struktur, aldrig statisk, stadd i evig inre självkonstruktion och självdestruktion. (K9-10/78d : 39)

Le réel est lié au corps grâce aux réseaux d'énergie pulsionnelle, tout comme le sont les corps entre eux : l'inconscient est le fondement d'une structure où tout est relié sans cloisonnement (ni singulier ni collectif, ni mental ni physique). Cela amène Brown sur le terrain de la schizophrénie, et plus particulièrement à effectuer, ici aussi, un renversement où la norme devient la restriction :

Ce n'est pas la schizophrénie mais la normalité qui est divisée. Dans la schizophrénie, les fausses frontières se dissolvent.

Det är inte schizofrenin utan normaliteten som är kluven. I schizofrenin upplöses de falska gränserna. (K9-10/78d : 40)

La psychanalyse se devrait de contribuer à cette chute des barrières et non d'enfermer les « fous » en clinique. La schizophrénie dit, dans cette perspective, la vérité de l'utopie par-delà le principe de réalité ; elle dit aussi la vérité d'un art reposant sur le symbole et ses associations, sur une langue qui ne soit pas celle de la rationalité restrictive – une langue à l'image de celle du *Finnegans Wake* de Joyce.

Les deux dernières séquences reproduites dans *Kris*, « Frihet » et « Ingenting », mêlent ainsi étroitement l'art et l'utopie du Nirvana. Comme son nom l'indique, la première esquisse les contours d'une liberté poétique, c'est-à-dire d'un art affranchi des contraintes du langage figé, rationnel : le refoulement fait place au jeu, le sens est rétabli dans son caractère dynamique, processuel :

Le sens est une création continue, qui part du néant et retourne au néant. Si ce n'est pas éphémère, ça ne vit pas.

Meningen är en kontinuerlig skapelse, ur ingenting och återvändande till intet. Om det inte är flyktigt, så är det inte levande. (Brown, K9-10/78e : 42)

La métaphore devient la figure par excellence du fonctionnement dynamique du sens, le symbole libéré, l'image de la perversité polymorphe : une organisation du langage produite par cette organisation sexuelle décloisonnée, schizophrénique (K9-10/78e : 43). La séquence « Ingenting » s'intéresse quant à elle davantage au silence, au rien, à ce qui échappe au langage ou se situe entre les mots. Quand la dialectique des pulsions et celle du conscient et de l'inconscient est rétablie, les mots entrent en dialectique avec le silence et le sens avec le non-sens. C'est dans ces pages que la composante bouddhiste de ce Nirvana est la plus explicite :

L'absence, le vide. De l'autre côté du voile, il y a le rien, l'utopie : le royaume qui n'est pas de ce monde. L'utopie du nihilisme, la négation de la négation : le monde anéanti.

Frånvaron, tomheten. På andra sidan om slöjan finns ingenting, utopia : kungadömet som inte är av denna värld. Nihilismens utopi, negationens negation : den förintade världen. (K9-10/78e : 43)

Le Nirvana est le lieu de la dissolution totale, de l'absence des frontières et donc des oppositions, de l'absence de l'origine et des formes : le vide derrière le monde qui le voile. Cette utopie est donc un lieu paradoxal puisqu'elle déjoue l'idée même de lieu et de frontières : pour Brown, c'est un exode ou un exil où le « je » lui-même est perdu dans le processus.

Les enjeux de cette utopie de l'inconscient, qui se joue au niveau de la création artistique puis de l'expérience esthétique, sont donc nombreux : critique de la culture, de la normativité psychologique et sexuelle, des conceptions fétichistes du moi, critique de la rationalité, de la langue purement communicative et des modes de représentation restreints, critique du sens, libération du langage et expérimentation créatrice. Brown entend également se situer dans le champ marxiste, ayant notamment recours au concept d'aliénation dans « Gränser » pour désigner le processus mensonger par lequel des frontières entre intérieur et extérieur, moi et monde, sont établies (« Det är här Freud och Marx möts », Brown, K9-10/78d : 36). De même, puisque l'introjection est ce qui fonde l'identité entre le moi et ce que le moi possède, la psychanalyse rejoint pour lui la philosophie de la propriété – Locke et Marx. Le communisme comme abolition de la propriété privée serait-il ainsi suggéré comme la forme politique et économique du Nirvana ? Nous l'avons dit, ce n'est pas l'organisation politique qui intéresse Brown en premier lieu ; au contraire, la politique est elle-même dépendante de la théorie psychanalytique. On

le comprend notamment à la lecture des extraits sur le prolétariat qui le romantisent, dans une langue biblique-mythique, comme un archétype des exilés (Brown, K9-10/78f : 47). S'il n'est pas libre au sein du système capitaliste, le prolétariat porte par là une préfiguration de l'utopie.

Tous les éléments de cette utopie sont bien évidemment parents des avant-gardes théoriques françaises. Olsson et Wennström tirent quelques-uns de ces parallèles en évoquant les travaux Lacan, Derrida et Foucault (K9-10/78 : 5), sans toutefois évoquer spécifiquement les réflexions sur la rencontre entre la littérature et la schizophrénie. Ainsi, la revue *Tel quel* n'est pas mentionnée ici, malgré les parallèles possibles avec les travaux de Kristeva. Dès la *Révolution du langage poétique*, cette dernière à la manière dont la pratique artistique permet une transgression des structures symboliques au fondement des institutions sociales et culturelles ; néanmoins, Brown semble faire le pari plus radical de vouloir atteindre cette utopie pulsionnelle au-delà du sens alors que Kristeva n'envisage jamais la viabilité d'un état aussi proche de la psychose ou, à l'échelle sociale, l'anarchie totale qui lui correspondrait. C'est bien ce que nous voyons dans la deuxième moitié de la décennie où elle entend préserver une forme de rationalité contre les excès. Ces travaux débouchent sur la publication de *Pouvoirs de l'horreur* (qui fait l'objet d'une recension dans TQ86/80). La radicalité de Brown pourrait être bien davantage rapprochée de la schizo-analyse de Deleuze et Guattari (*L'Anti-Œdipe*, 1972). Il s'agit en effet, pour Brown comme pour Deleuze et Guattari, d'arracher les acquis de la psychanalyse à l'emprise des structures de répression et de renouer avec une pensée des processus pulsionnels³³⁰. Les telquelien sont familiers de *L'Anti-Œdipe*, qu'ils ont lu avec intérêt (voir Kristeva TQ52/72 : 13 et Sichère TQ53/73 : 89). L'ouvrage est aussi connu des membres de *Kris*, au moins de Melberg qui l'évoque dans son compte rendu d'A. Wilden – avec tout le scepticisme contre « l'anarchisme » de la démarche (K11-12/79 : 28). Les traductions des ouvrages de Deleuze et Guattari en langues scandinaves sont souvent tardives et se placent sur le champ spécifique de la philosophie. C'est la deuxième génération de *Kris* qui fait cette médiation en Suède, avec la traduction

³³⁰. Le « sujet » de la schizo-analyse, la machine désirante, est aussi un sujet décloisonné ; la « déterritorialisation » et l'exil sont tous deux des manifestations de sa perversité polymorphe ; chez l'un comme chez les autres, le schizophrène est, pour reprendre les termes de Eugene W. Holland, le sujet d'une sémiotique créatrice illimitée (« creative semiosis unlimited by fixed meaning », Holland 1999 : 21) en contact avec les pulsions et, de ce fait, porteur d'un potentiel révolutionnaire contre tout système social, culturel et économique répressif – et c'est uniquement dans un tel système de répression comme celui des sociétés capitalistes que le schizophrène est réduit en une figure aliénée et souffrante : le même renversement hiérarchique entre sujet « clinique » et sujet « sain » est opéré. Certes, bien des divergences parfois cruciales, séparent ces analyses – sur la structure de l'institution familiale, les mécanismes de répression ou l'existence de la pulsion de mort, ou encore ou sur la compréhension du capitalisme mais, au-delà de telles différences, c'est bien une compréhension de l'art commune que l'on retrouve, non seulement comme témoin privilégié des processus inconscients mais également comme adjuvant à et terrain d'exercice de la libération de ces derniers.

du livre de Deleuze sur Foucault par S.-O. Wallenstein et E. van den Heeg en 1990 ; les deux tomes de *Capitalisme et schizophrénie* ne paraissent qu'en 2015 et 2016 (trad. Wallenstein et G. Holmbäck). Une première introduction en norvégien paraît en 1986, faite par Ragnar Braastad Myklebust (*Tegnbe-grep og tegnkritikk i fransk etterstrukturalisme*) ; la parution de l'*Anti-Œdipe* n'a lieu qu'en 2002 (trad. par Knut Stene-Johansen). C'est avec l'ouvrage sur Kafka que Deleuze et Guattari paraissent en danois (1975, *Kafka : for en mindre litteratur*, trad. Boj Bro & Antonio Mendes Lopes) ; l'*Anti-Œdipe* n'est pas traduit : seul *Mille Plateaux* est publié en danois en 2005 (trad. Niels Lyngsø). Ici aussi, nous retrouvons les éléments permettant d'expliquer cette lenteur : difficulté conceptuelle et stylistique (base psychanalytique, écriture résolument non-scientifique) ainsi que présence de traductions anglaises ou allemandes dès les années 1970.

La création artistique est ainsi la voie de réalisation d'une utopie de l'inconscient. C'est grâce à cette dernière qu'elle se fait activité critique, en permettant une émancipation voire une transformation des individus et, à grande échelle, du collectif contre les formes sociales et culturelles qui les oppressent, les restreignent ou les enferment dans la névrose. Chez Kristeva, nous avons une utopie (ou une atopie) de la traversée des codes. La variante brownienne est elle aussi une utopie du mouvement, du fluctuant, du non-lieu avant l'établissement du lieu et des frontières, du sujet fluide ou en exil de lui-même, renouant avec un avant de l'établissement du sujet fixe et avec le néant.

Les derniers retranchements de la science

Avec l'inflexion psychanalytique du champ théorique, nous pouvons observer différentes attitudes vis-à-vis de la science : là où le pôle des chercheurs ménage malgré tout une forme de rationalité scientifique, les acteurs plus proches du pôle des artistes adoptent volontiers une critique plus radicale ou plus provocatrice. Cette inflexion est concomitante de la résurgence d'un nouvel objet de réflexions : le phénomène religieux. La crise de l'engagement marxiste et de son eschatologie débouche sur un examen de la croyance, comme retour du refoulé de la science et de la politique. Ainsi, la psychanalyse propose de faire cette étude de l'objet religieux ; cela conduit à une réévaluation de la position de la science dans les impasses que la rationalité classique impose. Dans le cas telquelien, cela conduit à une forme de posture mystique provocatrice qui radicalise, en le parodiant, un discours croyant ; dans les revues scandinaves en revanche émerge la question de la théorie postmoderne.

La focalisation sur le religieux est un phénomène intellectuel particulièrement français, marqué par la parution, en 1976 chez Grasset³³¹, de *L'Ange*, publié en 1976 chez par les maoïstes de la Gauche prolétarienne repentis, Christian Jambet et Guy Lardreau, ou encore de *Dieu est Dieu, nom de Dieu !* de Maurice Clavel (Forest 1995 : 495ss, Hourmant 1997 : 99ss). Comme dans l'affaire Soljénitsyne, la position de *Tel Quel* est prudente, initialement critique³³², mais aboutit à un rapprochement progressif au sens où la revue va orienter ses recherches en suivant ces nouvelles directions du champ – puis en prenant des positionnements médiatiques, Sollers en tête. Reste que ces pistes de réflexions sont bel et bien antérieures à l'inflexion globale du champ, puisque le sacré et le religieux sont des éléments incontournables des fondements anthropologiques du structuralisme. Les lectures des textes littéraires de Sade, Lautréamont ou Joyce ainsi que des essais de Bataille appelaient déjà, dans leur défi adressé au sacré, à traiter du phénomène dans les années 1960 ; c'est également l'objet de la critique violente faite à la métaphysique des origines. Néanmoins, le passage au premier plan du sacré a une autre teneur après l'effondrement révolutionnaire.

Ainsi, dans « Sujet dans le langage et pratique politique », Kristeva rappelle bien, à la fin 1973, que de telles pratiques littéraires rencontraient le monothéisme – rencontre lue à partir des coordonnées de l'anthropologie psychanalytique (fonction paternelle et culte de la mère, ordre symbolique et rythmicité pulsionnelle sémiotique, loi et transgression) (TQ58/74 : 24). Le plan de recherches est bel et bien concomitant de l'analyse de la crise du rationalisme, de l'effritement des institutions culturelles traditionnelles et du danger que constitue la réapparition de ce que ces dernières refoulaient sous la loi symbolique structurante ou régulatrice. Dans « Crise du rationalisme », les sciences fondées sur la linguistique positiviste sont encore raillées pour leur assise théologique impensée :

Il est incontestable que les sciences du langage ont donné lieu à un structuralisme ou à un générativisme qui, depuis leurs limites méthodologiques, ne pouvaient voir les faits sociaux que dans ce qu'ils ont de stable, de normatif, d'assurant la cohésion de l'ensemble engagé dans l'échange symbolique. [...] Ainsi comprise, la méthode structurale apparaît comme la justification d'une régularité inhérente au parlant, Loi transcendentale, Verbe, alibi de La Foi. Rencontre miraculeuse du rationaliste et du croyant : « l'homme structural » c'était « l'homme chrétien ». Lumineux, dans la nuit du conservatisme tous les refoulements sont gris. (TQ68/80 : 83)

³³¹ Dans la collection « Figures » de B.-H. Lévy, pilier de la « nouvelle philosophie ».

³³² Voir A. Compagnon et P. Roger, « Un ange passe », dans TQ67/76.

Il y a bel et bien un programme pour une (psych-)analyse qui est posé ici contre l'absolu que défend ce conservatisme :

Toute l'histoire des religions – compromis magistraux, et chaque fois variables, de l'instance symbolique (unifiante, paternelle) avec l'errance de la pulsion – est un vaste champ dont l'analyse est loin d'avoir un intérêt seulement historique. (TQ68/80 : 83)

Dans « La "folie" thétique », Pleynet diagnostique que c'est bien le religieux qui est la clé de toutes les crises qui traversent les sociétés contemporaines³³³ ; de même pour Sollers qui déclare au même moment³³⁴ :

Or qu'est-ce que le fait religieux ? Une façon de synthétiser, dans des discours qui finissent par se stratifier, l'énigme de la sexualité pour l'être parlant que nous sommes. Partout où la religion recule sans que soit touché le fait sexuel interprétable du discours, elle fera retour sous la forme du malaise social poussé à son comble. (Sollers, « Introduction », TQ65/76 : 16)

Le maintien de la démarche scientifique se heurte toutefois à une série de ré-évaluations et de positionnements qui lui sont contradictoires ; ils émanent des écrivains, mais aussi, parfois, des chercheurs eux-mêmes jouant sur l'autre tableau.

Interroger le phénomène religieux comme traitement de la question des origines du sujet parlant est une chose ; mais si la littérature et l'analyse sont des traitements structurellement concurrents, il devient théoriquement facile d'assumer, par substitution et, sans nul doute, par parodie, la position religieuse. Avec l'écriture de *Paradis*, Sollers entend bien se placer sur ce terrain :

Comme la Bible est ce qu'il y a de plus refoulé, je prends la Bible. Les religions n'arrêtent pas de dire la vérité, mais voilà, elles la disent à des enfants et pour des enfants. (Sollers, « Deux interventions aux États-Unis », TQ69/77a : 8)

Peu à peu, assumer une position religieuse entre dans la stratégie du contre-courant provocateur ; celle-ci reste dans une certaine mesure solidaire des recherches de Lacan. Ainsi dans « La notion de mausolée dans le marxisme » :

Au moins le christianisme qui heureusement n'est plus à la mode, ce qui fait que s'y intéresser c'est un vrai plaisir et même une preuve de non-conformisme, comme dans le cas de Lacan, qui est d'ailleurs suspect à cause de ça auprès des tranquilles de la bien-pensance universelle. (TQ70/77 : 38-39)

³³³ « La question qui s'ouvre aujourd'hui, aujourd'hui je veux dire depuis plus d'un demi-siècle, crise religieuse, crise des institutions, crise du sujet, est à aborder du côté de l'ordonnance liante de la religion. » (Pleynet, TQ65/76 : 26)

³³⁴ Il s'agit, tout comme « La "folie" thétique », d'une communication faite à Milan en novembre 1975.

Néanmoins, c'est bien une forme de supériorité du religieux qui finit par être marquée et revendiquée – non plus comme forme de régulation symbolique ou codage de la question des origines, mais comme la *meilleure* forme de régulation ou de codage – après la littérature. Dans « Vers la notion de Paradis » encore, Sollers entérine la fonction de substitution que prend son écriture :

Je crois que c'est un lieu d'énonciation qui peut à chaque instant ressusciter dans l'énonciation de cette fonction du je dis et du je sais que je dis ce que je dis parce que j'insiste sur le fait que tout le monde ment, à commencer par moi ; avec cette fonction, plus besoin de religion du père mort, Dieu comme comble du refoulement du père vivant comme « je dis ». (TQ75/78)

Cette allocution faite à Milan prend pour point de départ la mort de Mao et la décision du PCC d'embaumer ce dernier, afin de railler les idéologies politiques qui singent les religions et tentent de s'ériger comme telles. Dans un entretien avec David Hayman en revanche, Sollers en vient à constater que la religion défie encore et toujours la science, y compris psychanalytique :

Vous savez- je suis convaincu que le rationalisme moderne et la psychanalyse ont cru l'un comme l'autre s'être débarrassés de la religion. Eh bien, la religion est contrainte de démontrer qu'elle existe encore. (Hayman, TQ71-73/77 : 27)

Avec *Paradis*, il explore donc une forme de prédication qu'il déclare similaire à la technique de Lacan dans ses séminaires, une énonciation prophétique qui dit la folie avec sérieux, qui touche à la « source du langage », tout comme le tente la psychanalyse (TQ71-73/77 : 29). L'intérêt se porte avant tout sur le christianisme et, dans une certaine mesure, le judaïsme. À l'automne 1979, Sollers réaffirme sa stratégie dans l'entretien « Pourquoi je suis si peu religieux » avec L. Cane et M. Devade. Le titre est éloquent et le propos clairement élaboré :

Ce qui m'occupe, c'est de savoir pourquoi un signifiant dit religieux est vécu de façon imaginaire comme religion, Autrement dit, ce qui m'intéresse, ce n'est pas du tout la religion. Pour que les choses soient très claires, pour éviter tout malentendu, je ferai une affirmation de position radicalement areligieuse. S'il m'arrive, de temps à autre, de mettre l'accent, non sans humour il me semble, sur le catholicisme en tant que matrice d'une certaine élaboration esthétique pour l'histoire occidentale, c'est que je considère – et je pense que cela peut se prouver – qu'un certain dépassement du religieux se trouve précisément dans cette configuration catholique. (TQ81/79 : 8)

La religion est prise comme objet d'études et champ d'expérimentation pour l'écriture ; l'affirmation portant sur le catholicisme a néanmoins de quoi surprendre de prime abord, bien qu'elle procède de la même rhétorique telle-lyenne qui présente l'objet de ses recherches comme privilégié. De toutes les régulations symboliques, la religion catholique est ainsi celle qui s'approche

le plus de l'exception, de la singularité absolue du sujet qui émerge dans la pratique artistique. Il y a là une manière de s'adresser très spécifiquement au champ français et à une tradition culturelle bien hexagonale.

L'écrivain Sollers choisit ainsi la religion pour interlocuteur privilégié :

Quand je parlais de différents curés, bonzes, professeurs, psychanalystes, la position du psychanalyste étant éventuellement éminente si elle est vue du côté de l'éthique et non des tics, si j'ai parlé de ça, c'est parce que, encore une fois, comme de temps en temps je cite le catholicisme comme un moindre lieu de religion, je dirai qu'à ce moment-là c'est le pape qui me convient le mieux (il faut bien que je fasse ma déclaration catholique) comme figure de la gestion en question, c'est-à-dire ce qui me paraît le moins grave dans l'ordre de ces choses, autrement dit comme le moins policier, au niveau de la surveillance de l'exception possible. L'exception, ça ne va pas de soi. Alors catholique, je le suis, comme Matisse. Ou, si vous préférez, comme un Polonais aujourd'hui. (TQ81/79 : 17)

Sollers caractérise encore sa position de « gnostique », détachement d'un monde phénoménal corrompu. Il s'agit peut-être ici d'une variante, occidentale et judéo-chrétienne, de l'intérêt pour les religions orientales, taoïsme ou bouddhisme, de la décennie précédente ; position également bataillienne de l'expérience intérieure, dans tous les cas position hérétique. Il est intéressant de revenir à la racine du terme car le détachement gnostique repose sur une certaine connaissance ; Sollers précise bien que la sienne ne passe pas par l'établissement d'une cosmologie, en quoi il s'agirait d'une connaissance analytique – mais en dernier lieu, ce gnosticisme découle de la pratique d'écriture qui permet de toucher le « dehors du discours », comme l'ont fait Artaud, Kafka ou Joyce, un dehors que même la psychanalyse ne peut atteindre (TQ81/79 : 22-23)³³⁵.

Forest souligne bien, quitte à l'exagérer par la rétrospective, le caractère « logique » de ce développement qui aboutit au « catholicisme paradoxal » de la revue (1995 : 537). Il insiste sur les malentendus liés à cette prise de position religieuse – malentendus sciemment orchestrés par le jeu de Sollers exploitant la revue comme interface entre la recherche et la scène médiatique et intellectuelle. D'un côté, la recherche sur le rapport des sujets au langage au cœur de la pratique artistique se poursuit ; de l'autre, la mise en scène la lie aux nouvelles tendances politiques et culturelles dans un style excessif. Cet écart produit des énoncés en apparence contradictoires sur le catholicisme, tantôt objet d'étude d'un point de vue de recherche athée, tantôt objet d'identification, ainsi que cette conception, empreinte de l'anthropologie freudienne, où il devient la négation du religieux archétypal, du culte de la mère primitive –

³³⁵ La posture gnostique est également à lire dans l'entretien avec Chowki Abdelamir de la même année : « Qu'est-ce que le spirituel et le religieux ? C'est l'idée que le monde n'est pas bon, enfin qu'il y a du péché à l'origine, quelque chose qui ne va pas, et qui a besoin en tout cas qu'une révélation se produise venant d'ailleurs pour éclairer les hommes » (TQ85/80 : 13).

symbolisation qui nie la reproduction et la mort (par l'Immaculée conception et l'Assomption) (Sollers, « L'Assomption », TQ91/82). Dans « À propos de Lichtenberg », Sollers s'amuse à multiplier les déclarations élogieuses envers le pape Jean-Paul II, après l'attentat manqué contre lui en mai 1981, et exprime sa préférence pour l'Église plutôt que l'État, Notre-Dame plutôt que le Panthéon, ainsi que le souhait de se faire naturaliser citoyen du Vatican (Sollers, TQ90/81b : 99-100) ! Il revendique également appartenir « de plein droit » à l'Église catholique, apostolique et romaine, riant de la position de cette dernière sur la sexualité ramenée au rang de péché – car il défend la conception de la sexualité comme « délit fondamental » et appelle, au final, à un détachement vis-à-vis de ce problème (TQ90/81b : 103). Cet entretien, qui fait pleinement cohabiter la théorie psychanalytique et la parodie, est clos par le portrait photographique d'un Jean-Paul II attentif – ou peut-être amusé. Au début du même numéro, Sollers exaltait pourtant, dans « Je sais pourquoi je jouis (I know why I shall not die) », la sortie de la religion dans l'écriture (Sollers, TQ90/81a : 8).

La mise en scène sollersienne comme catholique paradoxal, catholique athée ou catholique par l'art, permet de maintenir la passerelle entre l'analyse en soi areligieuse de la culture et les liens avec les intellectuels conservateurs ou croyants qui publient dans la revue. Les textes de Philippe Muray sur l'art, paraissant dans la revue dès 1979, sont notamment très empreints de cette mise en valeur idéologique du catholicisme. Dans « Le corps glorieux de l'écriture », Muray attaque notamment les idéologies du progrès et du savoir comme religions de substitution aux conséquences néfastes ; il s'intéresse ensuite aux textes chrétiens comme écriture et à la manière dont les textes littéraires ont tenté de répondre à la question religieuse de l'origine et de l'infini (TQ80/79). Dans « Céline et la religion révélée », il conçoit l'antisémitisme de l'auteur athée comme foi de substitution qui vient, dans l'écriture, répondre à l'angoisse de mort (TQ85/80). Dans « La syncrétinisation », il prend appui sur Balzac par l'autre bout de la tradition critique : la théologie, traitant de l'invisible et de ce qui n'est pas de ce monde, et non plus la philosophie et ses dérivés que sont le marxisme et les théories du réalisme (« Car en face du réalisme, il y a toujours, quoi qu'on fasse, quelque chose comme la théologie », TQ89/81 : 13).

L'élection de Jean-Paul II donne lieu à un entretien de Sollers avec J.-M. Benoist où sont exaltés le rôle du catholicisme dans son opposition à l'idéologie soviétique en Pologne, le conservatisme du nouveau pape contre les réformes de Vatican II, une Église véritablement théologique, traitant de la transcendance, contre une Église compromise dans la « ratiocination théologique » immanentiste (Benoist, « La normalisation », TQ84/80 : 51-2). Une nouvelle homologie se dessine dans les propos de Benoist : cette opposition entre les deux Églises sur le champ de la religion correspond à l'opposition entre Lacan et l'École freudienne, qu'il vient alors de dissoudre, sur le champ de la psychanalyse. Ce système d'oppositions se définit lui-même par rapport

au marxisme³³⁶ ; mais il implique également le champ de la science en général, radicalisant la controverse traditionnelle avec le positivisme :

[Sollers] La psychanalyse n'est, bien entendu, pas « simplement » une science. Mais il y a dans ce que vous venez de dire quelque chose qui contredit la pente évolutionniste, l'ordre du progrès ?

Absolument. Souvenez-vous des séminaires de Lacan en 1964 sur le sujet de la science. Tout était dit admirablement là contre les impostures du progrès, les impostures de l'exercitus rationaliste qui essaye de surveiller la psychanalyse et qui essaye de se l'annexer dans une perspective scientiste ou parascientiste. Lacan avait déjà tendu son arc et lancé ses flèches par rapport à ce prétendu sujet du savoir qui n'est pas le sujet supposé savoir mais le supposé savoir du sujet. (TQ84/80 : 52)

La revue marque toujours l'évolution du champ lacanien. L'analyse structurale de la culture intègre désormais la question de l'Église. La théorie rejette une foi vulgaire et humaniste³³⁷, tandis que le sujet clivé de la psychanalyse trouve son pair dans la personne telle que l'avance une certaine mystique religieuse :

Or, ce retour [des énoncés religieux] n'est pas réductible à une religiosité ni à une rationalité. Il vient à la fois rappeler les droits de la singularité, de la diversité et de la transcendance. Retour fervent, corrosif, dévorant du grand refoulé de la pensée occidentale, qui va bien au-delà des digues et des barrages édifiés à la hâte par le petit sujet rationaliste ou le sujet scientifique ou le sujet supposé savoir. (TQ84/80 : 54)

Benoist exalte la résurgence de courants religieux, dans les monothéismes, remplaçant la singularité de la personne au cœur de la foi – et il est particulièrement enthousiasmé par la résistance musulmane à Kaboul contre les léninistes,

³³⁶ « en commun à l'Église communiste et à l'Église d'aujourd'hui, la « vraie » [à comprendre ironiquement], il y a l'organisation caporaliste, issue d'une formation abâtardie de la soldatesque jésuitique, de l'exercitus de saint Ignace dont Lénine est l'héritier démoniaque. Les théologies de l'immanence se nourrissent du marxisme qui vient à son tour les nourrir dans un cercle qu'il fallait rompre » (TQ84/80 : 51). « Jean-Paul II, lui, au contraire, apporte l'écart, le décalage au sein des topologies fixes. Sa mystique se double d'une apologétique chrétienne en porte à faux par rapport à la ratiocination théologique. Opération analogue, bien que non supersposable, à celle de l'Inconscient qui, chez Lacan surtout, entretient un rapport avec les mystiques ou les poètes métaphysiques. Or, ceux-ci viennent subvertir, bousculer le discours de la *théologique* issue d'un jésuitisme de l'organisation » (TQ84/80 : 52).

³³⁷ Benoist loue ce rejet lacanien de la « la bondieuserie saint-sulpicienne » et l'assimile à l'Encyclique Redemptor hominis : « Redemptor hominis, qu'est-ce, sinon le geste de refus que le combat en faveur des droits de l'homme soit fondé sur un horrible petit sujet narcissique et cartésien, vieux résidu des lumières et du rationalisme satisfait, enfant gâté et gâteux de la philosophie dont la prétention à l'universalité se nourrirait de la bonne volonté abstraite d'un kantisme retrouvé tel quel, intact, européocentrique n'ayant rien oublié ni rien appris » (TQ84/80 : 53).

qui est selon lui un des symptômes forts de ce basculement des forces. Il condamne inversement ce qu'il appelle la « normalisation », la réaction des philosophes et politiques établis, fidèles à l'ancienne gauche marxiste et au rationalisme étroit, contre ces nouvelles forces de la constellation intellectuelle où *Tel Quel* s'est désormais insérée. Benoist en appelle à un retour philosophique à Kant – non pas celui de la critique de la raison pure, mais celui de la raison pratique, marquant le déplacement des enjeux de connaissance vers les enjeux moraux³³⁸. Il n'entend certes pas évacuer la connaissance mais définit le programme de cette nouvelle critique des facultés :

Il ne s'agit donc pas de dépasser le rationalisme ou le positivisme, ou de déclarer Popper et son normativisme historique forclos. Il s'agit de les englober [...] dans une recherche plus archétypale qui vise un Symbolique d'avant la coupure science et non-sciences : comme dit Serres, un passage à la limite sur l'inachèvement bachelardien et j'ajoute, sur l'inachèvement russellien et popperien. (TQ84/80 : 58)

Tout comme la critique kantienne originale, il y a donc une place ménagée pour le savoir et une place ménagée pour la foi³³⁹.

Il reste cependant indéniable que cette dernière a retrouvé le devant de la scène telquelienne en ce début de la décennie 1980, ne manquant pas de nourrir la polémique au carrefour des positions théoriques et politiques : après une décennie d'enthousiasme pour la science, une certaine frange du champ théorique s'en détourne tant, durant la décennie 1970, qu'elle rejoint la religion, accompagnée d'écrivains. Ce déplacement ne va pas sans affrontements : une pique est adressée à l'encontre d'un dossier de *Critique* attaquant cette réorientation de la théorie ; pour Sollers, c'est un symptôme que la revue fondée par Bataille est devenue une institution figée autour du cadavre de ce dernier, une Église trahissant l'héritage de celui qui a posé les jalons de la pensée de l'hétérogène et de la transgression (TQ84/80 : 56). Le philosophe Jacques Bouveresse est particulièrement mentionné au titre de figure de ces résistances se revendiquant de la philosophie anglophone mais défendant, selon Benoist, une position d'arrière-garde³⁴⁰. La confrontation avec *Critique* est une fois de

³³⁸ « Toutefois, cette fidélité à Kant passe par une infidélité : il s'agit en effet de délivrer tout le singulier, l'empirique et le symbolique que Kant avait refoulés en les reléguant dans le *pathologique* : aujourd'hui, à l'encontre des machiavélismes subalternes du léninisme, à l'encontre de la bonne volonté universaliste abstraite de la belle âme, ce qui fait retour, c'est l'exigence du singulier comme constitutif de l'acte éthique. *Redemptor hominis* de Jean-Paul II l'a perçu, et toute cette ferveur des traditions religieuses, au lieu d'être l'interdit des droits de l'homme, en devient au contraire le support et l'allié » (TQ84/80 : 58).

³³⁹ Benoist élabore cela dans « Une nouvelle critique de la raison pratique ? » (TQ85/80).

³⁴⁰ « Les chevaliers à la triste figure qui hantent aujourd'hui les sentiers de l'épistémologie devraient ne pas se sentir menacés puisqu'il s'agit de vendanger au contraire ce que ces traditions d'Oxford et de Cambridge, mal connues, en France, ont apporté de positif, mais dans une entreprise où les épistémologues de la côte est des États-Unis ont pris l'initiative de renouer avec le symbolique qui hante les travaux d'un Bachelard. Par rapport à ces travaux non

plus l'occasion de voir à quel point la figure de Bataille est cruciale pour ce milieu intellectuel où gravite *Tel Quel*, et sans cesse mobilisée et remise à jour contre les concurrents sur le champ. Il en va ainsi dans l'éloge d'Henric à l'occasion de la publication des tomes 8 et 9 des *Œuvres complètes* :

Là où il y exhibition, mise en avant ostentatoire du nom propre, installation de mini-pouvoirs Bataille est retrait, absence calculée, interrogation sur ce qu'est le sujet de l'énonciation ; là où on revendique buryamment un savoir, Bataille appelle de ses vœux la nuit du non-savoir ; là où il y a effusion romantico-bavarde, irrationnalisme, imaginaire en folie, Bataille se veut conscience claire, discours cohérent, pensée conceptuelle, tête solide en somme. Face aux poètes ou aux mystiques, il affirme l'urgence d'un langage discursif ; face aux philosophes, la violence du tumulte, de la passion, de l'extase mystique et de la nuit poétique ; à la bien-pensance religieuse il oppose la pornographie ; aux partisans de la libération des désirs, la nécessité de la loi ; aux gardiens de la loi, la grandeur de sa transgression ; et, au grand dam des rationalismes, il montre le lien indissoluble qui existe entre religion et art, langage et christianisme, souveraineté et morale évangélique. (« Bataille », TQ84/80 : 69)

Bataille apparaît comme cette figure intellectuelle totale, présente sur tous les champs de l'expérience, philosophie, art, politique ou encore religion, et permettant aux héritiers qui s'en revendiquent de s'inscrire en défaut, à contrecourant, sur chacun d'entre eux en particulier.

Il ne reste pas grand-chose de la patine catholique dans le passage de la théorie en Scandinavie. Cela se traduit soit par un relatif manque de médiation, soit par une neutralisation de cette coloration par un traitement purement théorique de la question dans nos revues. La réception des travaux de R. Girard à la fin de la décennie 1970 fait apparaître la différence des contextes intellectuels. Dans *Tel Quel*, elle se fait par l'entremise de Philippe Muray qui interviewe Girard à l'occasion de la parution de l'ouvrage *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (Girard, « Quand ces choses commenceront », TQ76/78). L'entretien est axé sur deux moments : d'une part, la spécificité de la méthode girardienne, fondée sur la structure triangulaire du désir mimétique, par rapport au structuralisme et ses dépassements, notamment psychanalytiques ou la philosophie de la différence ; de l'autre, le contenu du livre et le problème du sacré, résultat du sacrifice victimaire qui fonde les groupes sociaux. Pour Girard, la Bible est le texte où se manifeste le plus explicitement la violence victimaire alors que les mythes archaïques la dissimulent³⁴¹.

positivistes, les épistémologues collaborateurs d'une vision surannée de la philosophie d'Oxford [comme Bouveresse] sont plus royalistes que le roi » (TQ84/80 : 58).

³⁴¹ Notons, dans « L'Auguste Comte », l'occasion pour Sollers de s'identifier à la position victimaire via l'activité de l'écrivain : « je fais référence au dernier livre de René Girard qui montre très bien que la position d'une parole vivante est en fait toujours aux environs de ce qui se passe dans la position du bouc émissaire, de la victime émissaire... -, c'est le point de fuite de toute l'activité humaine n'est-ce pas, de boucher sous la forme d'un lynchage, structure de

L'abandon contemporain de la référence biblique est ainsi tout autant un renoncement à cette explicitation (TQ76/78 : 46ss). La deuxième partie de l'entretien, publiée début 1979 (TQ77/79) corrobore davantage la singularité de l'interprétation chrétienne contre la logique du sacrifice ; surtout, Girard y récusé la séparation arbitraire entre l'intelligence scientifique et la foi (TQ77/79 : 37-38). En 1980, Sollers salue encore l'entreprise girardienne d'éclairer « deux mille ans de christianisme impensé », et ce malgré l'opposition théorique à l'appareil psychanalytique que cette démarche manifeste (« Pourquoi... », TQ88/81 : 30).

Kris rend compte des travaux de Girard à travers un essai d'Anders Olsson sur le *Roi Lear* dans le numéro sur les « Scènes » (17-18/1981). Olsson commence ainsi par présenter la position particulière de cette anthropologie dans le champ « post-structuraliste » (et les problèmes que cette dernière appellation homogénéisante pose) car elle ne repose pas sur une analyse combinatoire dans la lignée lévi-straussienne. Il fait ainsi un résumé aussi bien de *La Violence et le Sacré* que des développements, dans *Des choses...*, sur la spécificité du texte biblique montrant l'innocence de la victime sacrificielle. À partir de là, Olsson propose une analyse de la tragédie, Shakespeare à l'appui, inspirée de cette théorie tout en insistant sur la nécessité de ne pas réduire l'objet à un document ethnologique sur un mythe mais bien à une œuvre d'art. Ce long essai est suivi par une traduction de l'analyse que fait Girard de l'*Œdipe Roi* de Sophocle et du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, lecture où est interrogée une proximité entre la tragédie et la comédie du point de vue de la théorie mimétique et des processus rituels de purification (« En prekär balansakt – hypotes om det komiska »)³⁴². Cette présentation a bien pour but strict le renouvellement des « méthodes » littéraires au sens large. L'analyse, bien qu'elle soit toujours fondée sur une compréhension des systèmes signifiants culturels plus larges, a perdu les valorisations contextuelles originales liées à la question religieuse, qui n'a pas de telle présence dans le contexte médiatique et intellectuel d'arrivée – encore moins le discours sur le catholicisme : seul le cœur de la théorie est maintenu, sans la dimension identificatoire.

Dans *Kris*, l'analyse que fait Brown du luthéranisme est peut-être bien plus porteuse, et propose une autre lecture anthropologique fondée sur la psychanalyse. Ici en effet, le luthéranisme est analysé comme une régulation pulsionnelle socio-culturelle excessivement fondée sur la pulsion de mort. Brown observe que l'être humain est, selon Luther, passif dans la lutte entre Dieu et le Diable qui règne sur la chair et sur le monde visible dans son entier (Brown, K9-10/78b : 18). La théologie de Luther amène à nier la vie ici-bas en faveur

l'inconscient, toute éventuelle sortie du manège humain. On ne peut donc atteindre qu'un plus ou moins grand coefficient de haine... » (TQ79/79 : 47)

³⁴² La traduction est faite de l'anglais : il s'agit du chapitre 6 de l'anthologie de 1978, « *To double business bound* » : *essays on literature, mimesis and anthropology* (John Hopkins University Press).

de la seule vie après la mort : la fin du monde physique livré au Diable et l'espoir de la Grâce divine sont donc l'utopie sur laquelle se soutient le luthéranisme – ainsi que le pilier de sa critique du capitalisme en essor comme avatar de cette emprise³⁴³ (K9-10/78b : 19-20). Dans la démarche de Brown aussi, la théologie luthérienne est à interpréter comme une forme de diagnostic de la névrose de l'espèce humaine dans la forme que lui donne le stade historique auquel elle appartient³⁴⁴ ; cependant, l'utopie qu'elle met en place ne permet pas d'envisager une résolution de cette névrose puisque le rapport dialectique entre pulsion de vie et pulsion de mort n'y a pas place, chacune étant assignée à son domaine particulier. La religion est donc pour Brown une préfiguration de la psychanalyse mais seule cette dernière, en replaçant le refoulé dans l'être humain et son corps au lieu de l'extérioriser dans des figures (comme le Diable), peut prétendre aider à non seulement assumer le retour du refoulé et mais aussi à rétablir la dialectique des pulsions – à supposer qu'elle fasse elle-même autocritique et se comprenne comme part intégrante de l'histoire, donc de la névrose. C'est là le défi que Brown souhaite relever :

La psychanalyse qui règne aujourd'hui n'a pas d'utopie, le protestantisme néo-orthodoxe actuel n'a pas d'eschatologie.

Den rådande psykoanalysen har ingen utopi, den rådande neo-ortodoxa protestantismen har ingen eskatologi. (Brown, K9-10/78b : 23)

Les buts de la théorie psychanalytique et ceux de la pratique artistique sont bel et bien analogues à ceux que l'on lit dans *Tel Quel*. La tendance mystique qui ressort de l'expérience brownienne n'est pas cependant guère revendiquée par *Kris*, même si le numéro s'intéresse, comme nous l'avons dit précédemment, aux enjeux de l'écriture face à l'emprise de la rationalité.

Provocations

Dans le cas de *Tel Quel*, il apparaît avec toujours plus d'évidence, alors que se referme l'élan scientifique, que l'écriture est le cœur du projet : les écrivains abandonnent la prétention à la recherche dans les pages de la revue. Il en va non seulement de l'irréductibilité de la littérature aux approches scientifiques, déjà affirmée avec la remise en cause du structuralisme : plus qu'une simple

³⁴³ En cela, Brown nuance l'analyse célèbre faite par Max Weber sur le rapport intime entre protestantisme et capitalisme. Pour lui, le protestantisme plus tardif, en évacuant l'eschatologie luthérienne (fin du monde et promesse de résurrection), a totalement renoncé à la pulsion de vie (K9-10/78b : 20).

³⁴⁴ « Le luthéranisme peut aussi être considéré comme une psychanalyse et pas seulement comme une théologie [...], la religion comme la psychanalyse représentent des phases du retour du refoulé dans la conscience humaine » (« Lutheranismen kan även betraktas som psykoanalys och inte enbart som teologi [...], både religionen och psykoanalysen representerar faser i det bortträngdas återkomst till det mänskliga medvetandet », Brown, K9-10/78b : 23).

résistance, le geste donne l'ascendant à la littérature, pratique d'écriture par excellence. Il en va ainsi du rapport de la littérature à la psychanalyse, laquelle ne parvient pas à rendre compte de l'écrit, se concentrant sur le sujet parlant exclusivement (ou encore sur le sujet de la science, ainsi que le rappelait Lacan dans « La science et la vérité »). Dans « L'art de boucher les trous », intervention qui accompagne les « Thèses générales », c'est la récupération des travaux lacaniens par une vulgate psychologisante qui est avant tout ciblée là où Lacan a posé les limites de l'approche quant à la création textuelle dont la logique est radicalement différente (TQ44/71 : 101). En 1976, Sollers affirme ainsi :

Le sujet qui écrit est, avant tout, supposé ne rien savoir. Ce qui fait de lui, en apparence, comme l'envers du psychanalyste supposé savoir. (« La renommée », TQ65/76 : 99)

Son savoir est un savoir autre, qui passe par l'écrit, mais qui n'est pas celui du logos rationnel-théorique.

Par contraste, le travail théorique de Kristeva aura été directement informé par le contact avec les textes littéraires. Dans sa contribution de 1974, « D'une identité l'autre », au séminaire *Identité en anthropologie* de Lévi-Strauss et J.-M. Besnoit, elle rappelle que le langage poétique peut être étudié à l'aune du sens, donc de la connaissance, mais que cette démarche manque la spécificité du littéraire (« autre chose qu'une connaissance : le lieu même où se détruit et renouvelle le code social », Kristeva TQ62/75 : 16) qui est l'hétérogène à la signification (exemplifié dans la matérialité sonore ou le non-sens). Elle n'en garde pas moins la position de chercheuse, tentant de reprendre ce non-savoir dans un discours de la connaissance (ayant ainsi avancé le concept de sémiotique) mais en gardant toujours à l'esprit les limites d'une démarche qui doit rester dialectique :

On ne saurait manquer, parallèlement, de s'interroger sur la possibilité ou la légitimité d'un discours théorique sur cette pratique du langage dont l'enjeu est précisément de rendre impossible la fermeture transcendantale qui soutient le discours du savoir. [...] La tentation est grande, alors, face à ce langage poétique qui met au défi la connaissance, d'abandonner son abri pour n'aborder la littérature qu'en mimant ses méandres, plutôt qu'en la posant en objet de connaissance. (TQ62/75 : 26)

Or, ici, elle met en avant sa position de femme, alors qu'elle commence à intégrer davantage dans sa théorie les spécificités du sujet féminin comme position dans le langage, et de sujet en analyse, selon elle autant de garanties d'un élargissement de la connaissance théorique. Ce texte, qui fait la synthèse des recherches et des concepts de Kristeva au moment de sa date de parution, paraît en suédois dans l'anthologie *Litteratur och psykoanalys* pilotée par L. Nylander.

Les positions de Sollers ou de Pleynet ne sont pas autant liées aux enjeux de connaissance : le geste entend toujours rejouer le savoir dans l'écriture. Ils insistent bien sur le rapport de force qui se joue en défendant que c'est la littérature qui fournit des enseignements à la philosophie et la psychanalyse. Dans les « Quelques thèses », Sollers formule les deux principes suivants en premier :

1 La psychanalyse, comme les différentes théories du langage en cours dans les pays occidentaux, sont limitées par deux bords de mise en question pratique : le matérialisme historique, « l'art ».

2 Par « art », on entend le lieu multiple, différencié, de pratiques en partie exposables à l'idéologie, mais, en leur retrait matériel, irréductibles à toute formalisation théorique. Par matérialisme historique, on indique seulement ici la relativité des connaissances selon le mode de production et la lutte des classes à un moment historique donné. (Sollers, TQ59/74 : 10)

La théorie est encadrée par l'histoire, qui en conditionne le développement, et l'art, objet-limite qui expose la frontière du sens. En tant que tel, la littérature en apprend néanmoins sur le procès inconscient qui anime les sujets, ouvrant une compréhension de l'irrationnel, de la folie, de la psychose. Les écrivains n'ont eu de cesse de souligner l'irréductibilité de leur pratique, ce qui est plus visible encore dans la deuxième moitié de la décennie 1970.

Ainsi, en 1978, Sollers fait publier une autre intervention faite à Milan et qui porte un titre éloquent quant à cette hiérarchie des discours : « Le marxisme sodomisé par la psychanalyse elle-même violée par on ne sait quoi ». Le ton provocateur à l'égard des savoirs se fait toujours plus marqué (« Ce n'est plus un secret pour personne que le marxisme et la psychanalyse n'ont finalement rien su dire, et n'ont rien à dire, sur l'art et la littérature », TQ75/78 : 56). Là, il remet en question non seulement la prétention freudienne à l'emporter sur les secrets de l'art, mais encore la possibilité de la psychanalyse à remplir la mission de « remède » aux maux irrationnels qui affligent la société ; il en vient même à douter de la tentative lacanienne de lecture de Joyce, dans son cours sur le « Sinthome », en ce qu'elle relèverait d'une emprise psychiatrique allant à l'encontre de la dépense radicale de l'écriture. Lacan a bien reconnu, au cours de ce séminaire de 1975-1976, les interventions de Sollers sur le problème de l'écriture comme support de réflexion (Lacan 2016 : 4, 79). En 1982, Houdebine revient sur ce long dialogue entre la démarche de Lacan et les objections telqueliennes autour de Joyce, notamment autour du problème que le sujet de l'écriture n'est pas celui de l'inconscient (Houdebine, TQ94/82 : 39). Dans « La Trinité de Joyce » (II), Sollers donne encore à Houdebine la clé du titre de son exposé de Milan :

[...] les vieilles divergences entre le positivisme marxiste et la psychanalyse se dissoudraient face à un danger qui les menaceraient ensemble, et qu'au fond ils pourraient commencer à se retrouver ensemble pour se défendre ; c'est ce que

j'avais appelé à l'époque « le marxisme sodomisé par la psychanalyse elle-même violée par on ne sait quoi... » en mettant dans le « on ne sait quoi » ce qui s'est brusquement concrétisé en Pologne sous forme de pape. (Houdebine & Sollers, TQ83/80 : 67-68)

S'il s'agit non plus de littérature mais de théologie ici, c'est que Sollers veut explorer et exploiter cette fonction théologique par l'écriture, alors que la psychanalyse elle-même est mise en échec.

C'est que la psychanalyse lacanienne engage une caractéristique très spécifique au champ philosophique français³⁴⁵ : son rapport étroit à la littérature. L. Nylander met bien en avant, dans l'introduction à son anthologie, le fait que la psychanalyse comme discipline s'est constituée dans une discussion avec la littérature, et ce dès Freud qui lui a repris la fameuse figure d'Œdipe. Le fameux « Séminaire sur la lettre volée » de Lacan reste un des exemples les plus connus de cette démarche où la théorie psychanalyse lit, entre les lignes du texte de Poe, la structure de l'inconscient et la chaîne symbolique³⁴⁶. Il note cependant que, chez Freud comme chez Lacan, la littérature aura souvent disparu, en dernier lieu, derrière la production théorique, et que c'est avec Kristeva qu'une première approche de la création littéraire en propre a pu être formulée (Nylander 1986 : 83-5). Avec l'aide de Derrida, J.-L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe, Rabaté (2012b) propose une autre caractérisation du rapport de la psychanalyse lacanienne à la littérature. Selon eux en effet, le système lacanien n'est pas totalisé et, en tant que tel, il n'a pas recours à la littérature comme simple preuve de la validité scientifique, au contraire :

Literature would inhabit the theory from the beginning so as to make it tremble, hesitate and complicate its own status. Literature ruins the mirage of a pure and clean theory fitting neatly well-chosen "examples". In other words, it is important to distinguish an "application" from a pure "exemplification". (2012b : 66)

Il y a là ce rôle crucial de la « littérature » que Rabaté observe aussi dans la Théorie, rôle par lequel elle vient interroger l'approche scientifique et la déstabiliser. C'est bien ce sur quoi insiste la position telquelienne.

Malgré ces déclarations, la psychanalyse reste donc la compagne de la revue jusqu'à la fin – et après. Ainsi que le résume Shoshana Felman en 1979 en commentant Sollers, la démarche de Lacan reste un dialogue à double sens entre littérature et psychanalyse là où Freud voulait instaurer un simple rapport d'application des concepts à l'objet littéraire (« La chose littéraire, sa folie,

³⁴⁵ Voir à ce sujet, dans le numéro spécial de *Norsk Filosofisk Tidsskrift* de 1982 consacré à la « Philosophie française », l'introduction par A. Utaker et l'article « Språk, litteratur og filosofi » de S. Storelv.

³⁴⁶ Sur le sujet, voir dans *Tel Quel* : S. Schneidermann, « Lacan et la littérature » (TQ84/80), exposé fait au séminaire de Kristeva à Columbia ; ainsi que F. P. Lévy, « La lettre... » (TQ87/81).

son pouvoir », TQ81/79 : 37). Elle reprend également le rapport en triade entre psychanalyse, littérature et philosophie : d'un côté, la philosophie est passionnée par la question du non-savoir qu'elle observe dans la littérature et souhaite s'en rapprocher (« la chose littéraire sait qu'elle sait, mais ne sait pas quoi »), tandis que la psychanalyse veut théoriser, s'approprier ce savoir en s'éloignant de la littérature (TQ81/79 : 45-47). En 1980 enfin, dans « Socrate en passant », Sollers réaffirme le primat de la littérature :

[...] le geste de la littérature est maintenant de montrer que le discours philosophique est intégrable à la position du sujet littéraire pour peu que son expérience soit menée jusqu'au bout de l'horizon transcendantal. Ce qui produit un renversement culturel considérable, à savoir que la philosophie se trouve non pas niée, mais intégrée dans un discours tout simplement supérieur qui fait que, dans cette position d'énonciation, on peut à tout instant traiter les différents systèmes philosophiques qui ont eu lieu au cours des temps. (TQ83/80 : 13)

Reste que, dans sa démarche provocatrice, Sollers se met continuellement en scène comme le « je » incatégorisable – par quoi il déclare ne pas faire même de littérature³⁴⁷. Certes, cette présentation de soi-même est bien sûr une réponse aux détracteurs politiques, Sollers jouant avec sa réputation d'opportuniste ou de « celui qui a retourné sa veste ».

Les textes expérimentaux entendent montrer aux discours scientifique et philosophique leurs limites tout en leur permettant de faire une reprise savante de ce qui les excède – reprise faite par d'autres sous des modalités diverses. C'est ce qui apparaît des comptes rendus de *H* faits par Barthes, Kristeva et Pleynet. Texte qui explore les limites de la signification en faisant exploser la structure phrastique ou en multipliant les positions énonciatives sans y figer un sujet, il est en même temps le complément de l'édifice théorique :

Je lis *H* en même temps que le livre de Sollers Sur le matérialisme : deux pans du même procès. (Kristeva, « Polylogue », TQ57/74 : 36)

Le matérialisme est un savoir du monde, certes, mais ce savoir est inséparable de la posture du sujet parlant dans sa langue et/ou dans le monde ; le matérialisme est avant tout une énonciation de ce que vous voulez mais qui implique nécessairement le fait que celui qui énonce a un inconscient qui le frappe comme rythme-intonation-musique, avant de le dissoudre dans un éclatement cellulaire, biologique, en même temps que subjectif, symbolique, social [...]. *H* explore précisément ce moment que tant de philosophes et de dogmatismes visent à recouvrir : le moment où le matérialisme peut se parler. (TQ57/74 . 37)

Plus encore, le texte montre sa capacité à intégrer et faire jouer en lui les systèmes de pensée en constituant l'histoire monumentale textuelle :

³⁴⁷ « Mais je n'ai jamais été le type qui écrit. Je suis, depuis le début, le type qui se sert, notamment, de l'écriture. [...] Je ne fais pas de la littérature. Mes livres sont une façon de passer le plus efficacement possible dans la parole que je me sers » (*id.* : 17).

Sillonement de *H* dans ce qu'on appelle l'histoire de la philosophie, de la science, de la religion, de l'art, qui, par ces circuits et courts-circuits cessent d'être des lambeaux d'une « histoire spécifique » pour devenir des temps hétérogènes d'un sujet poly-logique, poly-temporel. (TQ57/74 : 50)

Pleynet quant à lui inaugure sa lecture des textes sollersiens par une provocation nouvelle à l'égard de la recherche :

[le lecteur] ne pourra en aucune façon être universitaire (je veux dire aussi par là qu'il ne pourra objectivement faire aucun usage universitaire de sa lecture) (« Dés tambour », TQ57/74 : 57)

Certes, cette position est aussi impossible que tout position fixe, au même titre que celle d'« essayiste, spécialiste de littérature, de peinture, d'histoire, de musique, [...], écrivain, poète, militant » (TQ57/74 : 58) car il s'agit bien de faire voler en éclat les cloisons ; cependant, c'est bien du refus d'une lecture savante qui est exprimée ici dans ce texte qui veut redoubler le geste de *H*, se voulant écriture partant d'une autre écriture. La recherche de Sollers se poursuit sur toute la décennie avec la publication épisodique de *Paradis*, qui pousse plus loin l'écriture « polylogique » dans un flux continu, privée de toute ponctuation autre que celle que le rythme de lecture impose, texte qui veut lui aussi emporter toute l'histoire textuelle et toutes les positions discursives potentielles dans son mouvement infini(-tisé). Dans « Pourquoi j'ai été chinois », il livre une sorte d'exposé de sa méthode : c'est toujours en réponse aux sollicitations du langage, de l'écriture (en l'occurrence de *Paradis*) qu'il se porte sur un champ d'études en particulier, le dernier en date étant la théologie (Sollers, TQ88/81 : 30)³⁴⁸.

Le discours de rupture permanente à l'égard des institutions universitaires et l'attitude désinvolte vis-à-vis de certains savoirs, ainsi que les interventions sur le champ médiatique, jouent pour une grande part dans la réputation postérieure de *Tel Quel*. La revue rejetant particulièrement l'histoire et la sociologie, l'échange a pu être acide. En 1976, J.-L. Houdebine faisait une critique fort virulente de l'analyse faite par P. Bourdieu de la notion de performativité chez Austin (dans les Actes de la Recherche en sciences sociales, novembre 1975) : dans « Les vérités de La Palice ou les erreurs de la police ? » (TQ67/76), il attaque, non sans condescendance, l'approche sociologique de la langue et du langage jugée réductionniste (rejoignant *in fine* la conception du reflet) et ignorante des théories de l'énonciation et, bien sûr, de la psychanalyse. En 1979, dans « Jazz », Sollers déclare fermement que la sociologie est impuissante à comprendre l'art :

³⁴⁸ Ces affirmations peuvent bien entendu être contredites : à bien des égards, nous avons suggéré que la production telquelienne dépend de la théorie ou qu'elle tend parfois à l'illustrer. C'est du reste également ce que soutient Rabaté, faisant un bilan mitigé de l'avant-garde telquelienne qui semble avoir été produite « pour » la théorie (2002 : 92).

[...] il y a un abîme entre sociologie et art ; il n'y a pas de rapport ; et on l'a tous fait : comment trouver un rapport ? Au fond, c'est du même ordre que : pas de rapport sexuel. On vit avec des gens qui veulent absolument qu'il y ait un rapport : y en a pas. Quand un type fait une performance esthétique très singulière, il est vraiment dans un autre temps, dans un autre espace, en train de faire tout autre chose que d'exprimer les contradictions sociales de son époque, patati patata... Alors, ce que je suis en train de dire, on dira que c'est idéaliste, etc ; pourtant c'est moins con que de construire un pseudo-rapport ac un travailleur émigré qui jouerait une bonne musique comme tombée du ciel. (TQ80/79 : 30)

En retour, le ton des études sociologiques peut être féroce : ainsi de l'analyse que L. Pinto fait de la carrière de la revue dans les *ARSS* en 1991 (peu de temps après la parution de la thèse de N. Kauppi), et où l'analyse des données, des parcours et des logiques touche à la condamnations – ainsi du titre : « *Tel Quel* – Au sujet des intellectuels de parodie », expliqué à partir des déclarations de Sollers lui-même qui, dans les années 1980, décrit son intervention comme intellectuel comme une imposture ou un jeu. Il nous importe moins ici de trancher sur la question que de commenter la réponse de P. Forest, dans les pages de *L'Infini*, à ces attaques en 1992. Plaidoyer certes pro domo, publié par la revue qui succède à *Tel Quel*, signé de la main de l'auteur de la future histoire du groupe, « L'éternel réflexe de réduction »³⁴⁹ critique la sociologie pour maintenir, par son réductionnisme, un fossé radical entre sa pratique d'explication scientifique et la théorie, philosophique, psychanalytique ou littéraire réduite au jeu de positionnements sociaux³⁵⁰. En outre, il rappelle que le projet telquelien a toujours explicitement été littéraire avant tout, « entreprise d'appropriation, de débordement et finalement de subversion du discours théorique » (Forest 1992 : 58). Surtout, à propos des dénégations ultérieures de Sollers ou de « l'imposture » assumée, il ajoute :

Tout tourne ici autour de la question des rapports entre savoir et écriture. Deux discours se font face dont chacun a sa logique propre : d'un côté, la maîtrise et le sens, de l'autre, la mise en jeu de ce sens par le biais de l'écriture. Toute l'entreprise de *Tel Quel* — qu'elle se soit exprimée sur le mode romanesque (Sollers), poétique (Pleyne) ou strictement théorique (Kristeva) —, si on se risque à la définir en une phrase — aura consisté dans la confrontation de ces deux discours dans l'espace variable du texte : ni l'écriture sans le savoir, ni le savoir sans l'écriture. (1992 : 64)

³⁴⁹ Le titre fait écho à l'intervention de Sollers intitulée « Le réflexe de réduction » dans *Théorie d'ensemble*.

³⁵⁰ « Les deux analyses pourraient n'être pas incompatibles. Elles devraient ne pas l'être. Rien n'interdit en effet de penser que si l'apport de *Tel Quel* — mais aussi bien, à la même époque, celui de Barthes ou de Lacan — sut être si novateur, c'est justement parce qu'il fut le fait d'individus miraculeusement préservés d'une certaine doxa philosophique et contraints, pour cette raison même, à une expérience plus aventureuse de la pensée. »

Au contraire, le sociologisme ne tolère pas le brouillage des frontières dans ce face-à-face et dénie la validité des prétentions de la théorie à se fonder sémiologiquement ; en retour, cette dernière peut ramener la sociologie à son positivisme. Les jugements politiques voire moraux sont bien entendu aussi impliqués dans la postérité de cette mauvaise réputation de *Tel Quel* – la revue, et Sollers, s'étant après tout prêtée au jeu sérieux de la politique ou de la prise de parole intellectuelle – la provocation à l'égard de l'université n'aura de cesse de se nourrir des réactions des institutions du savoir. Ces lignes de clivage se retrouvent également dans notre corpus scandinave mais le débat est subsumé sous l'étiquette du « postmodernisme ».

La science à l'ère du « postmodernisme »

En 1971 déjà, dans son hommage à Barthes, Kristeva constatait l'accélération des modes scientifiques et leur courte durée de vie (« Les trouvailles philosophiques, les « enseignements », les formalismes scientifiques ou esthétiques se succèdent, rivalisent, disparaissent, sans destinataires convaincus ni adeptes conséquents », TQ47/71 : 27) par rapport au temps long du discours avant-gardiste qui fait résurgence. La remarque s'inscrit bien entendu dans la logique de démarcation mais témoigne de la multiplication des nouvelles approches et des embranchements sous l'effet de la vague théorique – prolifération d'étiquettes à laquelle la revue a elle-même contribué (« sémanalyse », « matériologie », « numismatique »...). *Poetik* a également été en proie à cette tentation avant de tenir son cap marxiste et historiciste relativement stable. L'importation massive de théories n'en aura pas moins mené, sur le long terme, à ce même effet d'éparpillement ou de fragmentation quand les grandes étiquettes (« structuralisme » ou « marxisme ») s'essoufflent et que de nouvelles s'imposent.

Il faut faire un saut dans le temps pour lire le bilan que *Kultur og klasse* fait de la déferlante théorique, à savoir le numéro double 65-66 de 1989 intitulé « Litteraturkritikkens metamorfoser ». Il est d'autant plus intéressant de se pencher sur ce numéro qu'il marque une inflexion du projet. En effet, le logo de la revue subit une transformation, faisant apparaître un grand « K&K », explicité à gauche des deux lettres majuscules par « Kultur og klasse » mais aussi, à droite, « Kritik og kulturanalyse ». L'éditorial prend soin d'ancrer la continuité du projet mais le changement n'en est pas moins significatif :

Beaucoup d'entre vous, auxquels nous nous adressons, n'ont jamais écrit dans K&K, qui signifie désormais non seulement "Kultur & Klasse" mais aussi "Kritik & Kulturanalyse". C'est comme si de nombreuses anciennes frontières et contradictions étaient devenues obsolètes. Elles sont devenues historiques. Nous espérons qu'en contribuant à ce numéro de K&K, vous aiderez à écrire le début d'une nouvelle histoire.

Mange af jer, vi henvender os til, har ikke tidligere skrevet i K&K, der nu ikke kun står for "Kultur & Klasse", men også for "Kritik & Kulturanalyse". Det er, som om mange gamle grænser og modsætninger er blevet uaktuelle. De er blevet historiske. Vi håber, at du ved at bidrage til dette nummer af K&K vil være med til at skrive begyndelsen til en ny historie. (« Forord », KK65-66/89 : 5)

L'appel à contribution explicitant ce changement pose également les bases du bilan : l'expérience courante d'une obsolescence rapide de « modes » et des « -ismes » (« nykritikken, strukturalismen, marxismen, feminismen, historicismen, psykoanalysen, postmodernismen, dekonstruktion o.s.v. ».) et un questionnement sur des points d'ancrages par-delà cette entropie. Les réponses à cet appel constituent une compilation d'essais variés et relativement libres, parfois plus personnels, les chercheurs revenant sur leur propre parcours théorique durant deux décennies d'intenses changements ; parmi eux, des noms déjà rencontrés, comme Niels Egebak, Søren Schou et Jørgen Holmgaard, aux côtés de contributeurs nouveaux. Tous ont néanmoins en commun de remettre en question la notion de « modes » théoriques, insistant davantage sur une continuité de recherches et de réactions. Ainsi, Egebak voit les différentes vagues comme autant de remous animés par le même désir de remise à jour des appareils conceptuels et philosophiques depuis les années 1960 et de rupture avec la tradition métaphysique occidentale dont la fin sera restée toujours proclamée mais jamais matérialisée (« To whom it may concern », KK65-66/89 : 44ss). Schou remarque lui aussi que les « changements de paradigme » dans la discipline relèvent plus de postures que de véritables ruptures au sens fort donné par Kuhn, soulignant que chaque nouvelle génération de chercheurs a tendance à tuer les pères pour relire les grands-pères (« Riv paradigmerne ned ! », KK65-66/89 : 52ss). Holmgaard propose un article plus long sur la question sur la confrontation entre tendances objectivistes et subjectivistes, déjà évoquée à propos des deux pôles de Copenhague et Århus. Il redouble notamment la dialectique entre les deux d'une lecture idéologique éclairant les changements contemporains d'attitude : après l'échec de la revendication politique utopiste mise en échec, ce sont des stratégies de distanciation ironique qui se sont imposées pour certains des intellectuels et universitaires (« Pandora's box revisited », KK65-66 : 142-143). L'analyse sociologique est également commune à bien des interventions (T. Bredsdorff, H. Hauge et J. Holmgaard) : si les vagues semblent plus fréquentes en fonction des nouvelles générations d'étudiants, c'est parce qu'elles ne parviennent guère à s'implanter sur le long terme faute de possibilités de recrutement dans les institutions.

Les contributeurs de *Kultur og klasse* regardent notamment d'un œil critique deux tendances marquantes de la décennie 1980 : la déconstruction littéraire passée par Yale (en particulier représentée par Paul De Man) et la théorie postmoderne, notamment francophone (Lyotard et Baudrillard). L'éditorial du numéro 52 (1986) est particulièrement critique envers les interventions

d'un certain Carsten Juhl. Diplômé de l'Université de Copenhague en histoire et romanistique³⁵¹, il est aussi figure de proue dans l'importation de textes de la mouvance : il propose, en 1984, une traduction danoise de Baudrillard et Perniola (*Implosion og forførelse*). Surtout, Juhl n'est autre qu'une des personnalités ayant œuvré, en qualité de contact rédactionnel, dans le changement drastique de *Profil*.

De fait, après le lent déclin de l'ancienne mouture et une tentative de refondation sous le nom de *Nordisk Profil* (1983), la revue passe au post-modernisme avec éclat en changeant totalement de layout et d'équipe : le nouveau comité de rédaction étant désormais dirigé par Arne Stav et Morten Sjøby ainsi qu'Are Eriksen, Trond Høiås et Trygve Åslund. Nés en 1953 et 1955 respectivement, Stav et Sjøby sont représentatifs de la nouvelle génération d'étudiants qui étudie à l'Université à la toute fin de la décennie 1970 et au début de la décennie 1980. Tous deux se décrivent comme anciens anarchistes ou communistes, lecteurs de Marx et, fait notable, membres des cercles de la *kapitallogik* (P2-3-4/84 : 116-7). Sjøby est à la tête de la Société des Étudiants (Studentersamfundet) d'Oslo dès 1983 et œuvre à sa démaoïsation (Thon 1995 : 236). Stav et Sjøby font tous deux des études en sociologie et pédagogie sociale (*sosialpedagogikk*) ; ils soutiennent leurs mémoires de maîtrise en 1985, intitulés respectivement « Den tapte barndommen : meditasjoner over et tidsbilde : ni bemerkninger om realitet og hyperrealitet » et « Den postmoderne tilstand og sosialisering : en pedagogisk odyssee gjennom opplysningens og den moderne sosialiseringens historie » à l'Université d'Oslo.

Le numéro triple 2-4-5 de 1984 qui lance la nouvelle mouture s'ouvre avec un éditorial, sous la rubrique « On the record », qui veut marquer le passage à une ère toute différente :

Voici donc une rupture, un post- et de pré-, malgré tout ; par rapport aux gens de 68 et à l'ancien *Profil*. L'Utopie, La Libération, L'Aliénation, L'Espoir, Le Message – telles étaient les catégories centrales de « l'ancien », tels étaient les points de fixation. Aujourd'hui, quand l'aspect central est dissous, et que tout ne consiste plus qu'en les effets dissolvants de l'effroi et les effets effroyables de la dissolution, l'universalisme, la foi en système, le formalisme cèdent la place à la fuite nomade vers le MOINDRE lieu, le lieu où l'épingle à nourrice nous brise la peau.

Le malaise de la culture porte le dernier coup de poignard, ce qui exige une réponse douloureuse, c'est-à-dire émotionnelle et esthétique.

La politique est OUT.

³⁵¹ Il écrit un mémoire de maîtrise en 1976 à l'Université de Copenhague, *Merværdiformer og historisk periodisering (historieteoretiske følger af merværdiformernes udvikling hos Marx* ainsi qu'un ouvrage sur l'histoire de l'Italie en 1975. Il contribue également à une anthologie critique, éditée avec D. Bouchet (Aalborg) et intitulée *Til afvikling af den historiske materialisme* (Aalborg Uni, 1979) qui contient un long article d'introduction aux penseurs français « par-delà » le matérialisme historique, notamment Baudrillard et Bataille.

Så her foreligger det et brudd, et post- og et pre- likevel ; i forhold til 68-folkene og det gamle Profil. Utopi, Frigjøring, Fremmedgjøring, Håp, Budskap – det var sentralkategoriene hos « de gamle », det var fikserpunktene. I dag, da sentralperspektivet er oppløst, og alt er skrekkens oppløsende virkninger og oppløsningens skrekkeffekter, viker universalismen, systemtrokapen, formalismen for den nomadiske flakking etter det MINDRE ståsted, stedet hvor sikkerhetsnålen bryter vårt skinnbarlige.

Kulturens ubehag tar det siste stikk, hvilket krever et smertelig, dvs følelsesbetont og estetisk svar.

Politikken er OUT. (P2-3-4/84 : 4)

Le ton se veut délibérément provocateur et désinvolte vis-à-vis de la tradition. Dans son discours de présentation du nouveau *Profil* à la presse à Oslo, Juhl veut en faire une revue « scandaleuse » au sens de Baudrillard – le véritable scandale est qu’il n’y a plus de scandale sur la scène culturelle-médiatique contemporaine. La rupture avec le passé doit avoir lieu mais ne saurait avoir le sens d’une « nouveauté » radicale : la rupture est devenue aussi triviale qu’une « tendance » – *trends*, en anglais, le thème de ce numéro de renaissance³⁵². A la fin du numéro, une liste des contributeurs présente les nouveaux noms (Arne Stav, présenté comme « corsaire sans confession et antipolitique³⁵³ ») – et liquide certains des anciens avec un humour féroce³⁵⁴.

Juhl signe l’éditorial du numéro suivant, intitulé « Ideologene burde vaere taknemlige » ; le texte précise le statut renouvelé de la théorie par opposition à la « science » traditionnelle :

Le langage théorique que la science a développé peut aujourd’hui penser de façon plus concise que les anciennes sciences individuelles, et nous assistons à un éclatement progressif dans lequel le langage théorique s’oppose aux institutions de la science, aux universités, et donc aussi à l’idéologie, le marxisme, qui a toujours voulu s’appeler « socialisme scientifique ».

Det teoretiske språk som vitenskapen har utviklet, kan i dag tenke tettere enn de gamle enkeltvitenskapene, og vi er vitne til et graduelt oppbrudd hvor dette teoretiske språk kommer i motsetning til vitenskapens institusjoner, universitetene, og dermed også til den ideologi, marxismen, som alltid har villet kalle seg « vitenskapelig sosialisme ». (P1/85 : 118)

La logique de dépassement entre le nouveau et le vieux retrouve l’idée de transversalité théorique (ou de « théorie d’ensemble ») contre les branches spécialisées et institutionnalisées ; surtout, le marxisme est relégué au rang

³⁵² Le concept même de revue s’en est trouvé transformé dans un jeu de mots intraduisible en français : *Profil* est présentée non plus comme « tidsskrift » mais comme « trendsskrift » (l’idée de *temps* étant remplacée par celle de *trend*).

³⁵³ Le terme *fribytter* désigne aussi bien un pirate ou un corsaire qu’une personnalité culturelle librement associée à un courant politique.

³⁵⁴ Jahn Thon rendu ainsi « obsolète » : « Jahn Thon f. -46, var flittig med i Gamle Profil. Uaktuell fra dette nummer » (P2-3-4/84 : 117).

d'idéologie liée à ces dernières disciplines singulières et rendues obsolètes. Cette querelle rejouée entre les générations dessine donc une sortie de la science par cette « langue théorique » qui en est issue, car la science n'est définitivement plus à la hauteur des ambitions qu'elle avait dans les décennies précédentes :

En principe, le développement consiste en une reformulation des conditions de la connaissance humaine. La précision et le savoir s'imposent désormais au même titre que l'imagination et l'originalité.

Prinsipielt består utviklingen i en nyformulering av den menneskelige erkjennelses vilkår. Presisjon og viten kommer nå i høysetet på like fot med fantasi og originalitet. (P1/85 : 118)

Le relativisme et l'ironie postmodernistes sont toujours d'autant plus faciles que la revue se pose contre le champ universitaire « établi » ; cela correspond également à la « nouveauté » la plus radicale au milieu de la décennie. Le rat-trapage scientifique que tentait d'adopter l'ancienne rédaction de Jahn Thon s'apparente bien plus à un nouveau saut brutal.

Tous les ponts ne sont cependant pas coupés par le nouveau *Profil* : certains anciennes figures scientifiques parviennent à se maintenir. On trouve dans le numéro TRENDS un très court article sur la narratologie – une seule colonne, imprimée à la perpendiculaire du sens de lecture –, si court qu'il est assorti du sous-titre « Den korteste væsentlige artikkel som visstnok ennå er skrevet om emnet ». Il est signé de la main d'un Danois bien connu : Per Aage Brandt. La rédaction de la revue a évolué vers une structure nordique : seul Are Eriksen reste rédacteur en chef, mais il est accompagné de « coordinateurs » dont Brandt et Juhl. Sous sa direction, la revue change de ligne dès 1986, quittant la nonchalance du magazine de mode pour revenir à des ambitions intellectuelles, philosophiques, théoriques et épistémologiques, de fond. À la fin de 1988, la séquence sur le « Temps » en trois numéros (de la philosophie / de la culture / de la science) bénéficie du soutien de la NSU. De fait le comité de coordinateurs rédactionnels est essentiellement constitué de chercheurs nordiques (avec des noms suédois et danois comme D. Broady, J. I. Jönhill et F. Frandsen). En 1990 enfin, elle retrouve les murs de l'Université d'Oslo, au sein de l'institut pour l'histoire des idées. Surtout, le lien de filiation avec les milieux de philosophie et sémiotique est bel et bien visible. En 1987, dans « Tankens reisverk » (P1-2/87), Juhl fait le récit de la soutenance de Brandt à la Sorbonne, sous le patronage de Greimas, consécration universitaire présentée comme un « petit moment de triomphe pour la culture de la Baltique » (Juhl, P1-2/87 : 17)³⁵⁵. La même année paraît *SEMIOFIL*, numéro joint de *Profil* avec la revue danoise *Semiotik* – dont Brandt et Juhl sont alors

³⁵⁵ « dette lille øyeblikk av triumf for Østersjø-kulturen ». L'article est également une version élaborée d'un rapport que Juhl a fait pour le quotidien danois *Information* en juin 1987.

rédacteurs, aux côtés d'Otto Pedersen. Cette revue, née en 1980, est une plateforme de publication des travaux du Cercle de Sémiotique copenhagois dirigé par Brandt et à bien des égards une continuation des recherches d'*Exil* (Johansen 1986 : 135). Dans ce numéro, nous retrouvons notamment des contributions de noms familiers, comme S. Nordahl Lund et H. J. Schanz. La revue *Semiotik* disparaît la même année 1987.

Dans le Nouveau *Profil* apparaît donc un lien de filiation claire entre les tendances les plus récentes du milieu sémiotique et la posture postmoderne. Par comparaison, la première génération de *Kris* se positionne encore dans la médiation des théories des décennies 1970 ; non seulement elle les dégage de la réception marxiste mais elle les ramène, le plus souvent, à leur préoccupation spécifiquement littéraire et philosophique. Elle se distingue nettement des trois autres revues dans la mesure où, du fait de son « aprogrammatisation » revendiquée, elle adopte un éclectisme théorique plutôt qu'une ligne fixe. En ce sens, elle fait de la diversité des approches une part de son projet – bien qu'elle ait ses propres piliers : l'herméneutique, la théorie critique, puis la philosophie derridienne qu'elle contribue à populariser sur la scène culturelle suédoise dans les années 1980. Ainsi, la première génération de la revue n'adopte pas véritablement de posture postmoderniste faisant table rase au profit de la « tendance » : elle reste bien encore dans le dialogue avec la tradition que la théorie de la fin des années 1960 et des années 1970 a renouvelé.

Néanmoins, c'est bien l'étiquette qu'elle a acquise dans le champ suédois, apposée de l'extérieur. Selon Thon, cela s'applique aussi dans une certaine mesure au nouveau *Profil* : seuls Søby et Stav appréciaient cette dénomination, quoique non sans dérision, alors qu'Eriksen l'utilisait à des fins de promotion médiatique (Thon 1995 : 217). Ainsi, l'appellation prendrait son sens davantage par les prises de positions provocatrices, un style de rupture avec le passé, que par une véritable problématisation de cette « condition postmoderne » (1995 : 222). À vrai dire, une discussion plus profonde a lieu après la phase de rupture, avec l'inflexion philosophique : le numéro FOLD (« pli ») de 1987 se consacre entièrement à la discussion sur la « Philosophie moderne et post-moderne ». Elle prend notamment la question de la science et du savoir comme un des angles d'approche majeurs. Cette dernière est bien au cœur de l'ouvrage de Lyotard présentant la « condition postmoderne » comme celle d'une époque où les grands méta-récits légitimant le savoir sont soumis à « l'incrédulité » (1979 : 7). S'il a popularisé le terme en français, Lyotard reprend explicitement un terme employé dans le contexte anglophone (nord-américain) par la sociologie et la critique culturelles :

Il désigne l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX^e siècle. (Lyotard 1979 : 7)

Cette périodisation large est précisée par un double processus d'évolution scientifique, d'une part les transformations technologiques radicales du monde (dit « post-industriel ») et de l'autre l'effacement de la fonction « narrative » au profit d'une pragmatique des langages à la base du lien social. L'ouvrage réactualise bien des problématiques de la décennie 1960. Tout d'abord, il reprend l'examen de la science en distinguant les savoirs, incluant toutes formes de compétences, de la connaissance restreinte au critère de vérité (1979 : 36ss) ; il fait par là une analyse du positivisme comme variante spécifique de récit de légitimation (1979 : 49ss). Ensuite, il livre aussi une théorie de la technocratie, mais entend dépasser le dualisme entre le positivisme et la critique, toutes deux des positions « modernes », des récits unitaires de la société, qu'ils confirment ou contestent le système (1979 : 27ss). Il s'agit donc de penser la légitimité sociale et scientifique en l'absence des utopies narratives et, pour ce faire, Lyotard insiste sur la préservation de l'hétérogénéité et de la différence au sein des jeux réglés par les pouvoirs (1979 : 8). En se basant sur la théorie du langage, reprenant les fonctions jakobsoniennes, il incarne également cette philosophie sémiotique que l'on retrouve médiée dans le milieu danois et scandinave autour de Brandt.

L'éditorial de FOLD s'ouvre bel et bien sur le constat, partagé par Lyotard et Brandt, que le savoir (*viten*) a un caractère local. Ce dernier, après le compte rendu par Juhl de sa soutenance, livre ainsi un article sur les « Conditions du savoir dans la problématique postmoderne » (« Vitens vilkår i den postmoderne problematik », Brandt P1-2/87), où il se propose d'examiner comment les savoirs à l'époque contemporaine répondent à ce qu'il appelle la pression de forces internes (leur évolution) et externes (intérêts politiques et sociaux). Il propose notamment sa définition du fameux préfixe « post » : le modernisme est selon lui une idéologie particulière de la modernité, alors que cette dernière constitue un ensemble discursif bien plus vaste. C'est dans cet écart que le post-modernisme s'inscrit, afin de rétablir, aux côtés de cette idéologie émancipatrice, toute la masse théorique ou discursive qui lui a échappé (Brandt, P1-2/87 : 22). Il dégage ainsi deux attitudes discursives, ou « rêveries », opposées au sein de cet état postmoderne : une rêverie « opportuniste » et relativiste, et une rêverie éthique qui s'oppose à cette dernière et tente de sauvegarder le projet critique de la modernité (P1-2/87 : 21). Enfin, dans sa discussion sur les conditions et rapports des savoirs entre eux, il affirme le rôle médiateur de la philosophie entre toutes les sciences, ainsi qu'entre l'art et ces dernières : dans cette médiation, elle remplit sa fonction critique et interroge les problèmes fondamentaux que l'art lui révèle (la place de l'être humain dans les sociétés industrielles et informatisées, la représentation politique, ou encore la détermination des règles, des intérêts et des structures signifiantes) (P1-2/87 : 23).

Le numéro fait un travail de réception important sur les débats internationaux sur le sujet, et particulièrement l'échange franco-allemand à travers des textes de R. Rochlitz, T. Ziehe, J. Habermas et R. Rorty, P. Lacoue-Labarthe,

E. Morin et M. Serres. Il fait notamment paraître un article de synthèse, signé par J. I Jönhill, sur l'ouvrage de Descombes, *Le Même et l'Autre*, dans le but de resituer ces discussions dans l'histoire de la philosophie française. Très dense, il inscrit dans le temps long du débat philosophique les développements contemporains, assez loin des prises de position médiatiques et des effets d'annonce du moment de la rupture. Bien sûr, il n'en reste pas moins que le texte de Brandt prend acte de cet état de la culture contemporaine qu'il décrit et contribue activement à formuler ces nouvelles conditions de la science et des savoirs parmi les autres formes de pratiques signifiantes. Il est important de remarquer que la première génération de *Kris* suit aussi ces débats : elle fait notamment droit aux débats entre Habermas et Rorty dans son numéro sur Hegel, en traduisant un article du premier sur le rôle médiateur et critique de la philosophie – rôle que le second remet en cause (Habermas, « Filosofin som vikarie och interpret », K20-21/81). Néanmoins, ici comme dans le reste de la revue, les prises de positions explicites de la rédaction sur le « postmodernisme » sont absentes.

Bien entendu, l'attribution de ce qualificatif ou non est à lier avec les ambiguïtés de ce dernier, tant les points d'entrées et les variations dans cet ensemble sont nombreux. Aussi bien chez Lyotard qu'un Jameson, la périodisation répond à une analyse de développements historiques techniques et économiques bien précis (capitalisme mondialisé, mutations industrielles et tertiarisation, technologies de l'information et de la numérisation...) mais, en dernier lieu, l'application au champ de la culture reste toujours malaisée – comme un retour du problème du rapport entre superstructure et infrastructure. Jameson propose bien une formulation du postmodernisme comme « dominante » culturelle, héritée de l'analyse d'Althusser (Jameson 1992 : 4ss), mais derrière cette détermination socio-économique, toutes les variantes, attitudes, combinaisons de traits sont susceptibles d'entrer, et ce dans tous les champs possibles d'application.

L'examen critique que livre *Kultur og klasse* fait cependant ressortir des lignes particulières d'opposition au milieu de la décennie 1980. Du point de vue théorique et intellectuel, il nous semble crucial de constater qu'elle condamne cette opposition des « postmodernes » à la systématité des approches revendiquées par la science de la littérature et des idéologies. La revue propose en 1985 des traductions d'essais de F. Jameson et J. Habermas ; le texte de ce dernier (« Indmarchen i post-moderniteten », KK51/85) fait particulièrement ressortir la veine nietzschéenne qui se retrouve dans l'école française. L'introduction à cette analyse, écrite par le traducteur Arno Victor Nielsen, oppose ainsi clairement la ligne d'Adorno et Horkheimer à celle de Foucault et Derrida, à savoir celle d'une critique maintenue de la rationalité instrumentale contre une sa radicalisation jusqu'au point de renoncement, et qui débouche dans le relativisme. Habermas fait bien remonter ce clivage jusqu'à Nietzsche :

Ainsi, de même que Nietzsche n'est pas post-hégélien mais anti-hégélien, les post-structuralistes ne sont pas non plus postmodernes, mais simplement anti-modernes.

Ligesom Nietzsche derfor ikke er posthegelianer, men antihegelianer, er post-strukturalisterne heller ikke postmoderne, men simpelthen antimoderne. (KK51/85 : 106)

Certes, le scepticisme vis-à-vis d'un Derrida est dans la continuité des positions de *Poetik* dix ans auparavant, sur la base du matérialisme historique ; la mention de la dialectique adornienne montre cependant que la ligne philosophique et politique a bel et bien bougé, même si elle reste dans un large cadre critique de gauche. Le glissement de « postmoderne » à « antimoderne » nous fait penser que, bien plus que le relativisme, ce sont bien les mobilisations idéologiques qui sont le véritable objet des critiques. Ainsi, les membres de cette « école nietzschéenne » française sont caractérisés de « nouveaux conservateurs » (*ung-konservativ*, KK51/85 : 105).

Kultur og klasse s'efforce donc de toujours fonder sa critique de gauche sur l'éthos de la recherche, par opposition aux investissements idéologiques répondant aux logiques à plus court terme du marché intellectuel et qui, de ce point de vue, passent outre l'exigence scientifique. C'est ce que souligne Holmgaard à propos des exagérations et proclamations des postmodernes sur la « mort » des grands récits (Holmgaard, KK65-66 : 149). La discussion sur le sujet se poursuit l'année suivante, notamment en écho aux interventions de Juhl dans les pages culturelles de la grande presse ; *Kultur og klasse* entend néanmoins se tenir à l'écart de cet espace médiatique. Il nous semble donc que ce sont ces passages entre les champs qui sont attaqués avant tout. Néanmoins, en faisant la médiation d'Habermas, Jameson ou Eagleton, la revue prend toujours part, elle aussi, à la lutte idéologique : se maintient encore cette forme de solidarité entre la position rationnelle-scientifique, fût-elle considérablement élargie, l'analyse historique matérialiste et le but politique émancipateur.

Jameson consacre un chapitre entier de son ouvrage à la question de la spatialisation de la culture à l'ère postmoderne et le problème de la mort des utopies à l'issue des années 1970 et son prolongement dans une (nouvelle) « mort des idéologies » (marxistes). Si nous ne voulons pas, dans ce cadre, nous prononcer sur l'élargissement du concept, le « millénarisme inversé » apparaît comme la caractéristique centrale, mise en valeur par notre corpus théorique : la question de la mort de l'utopie, l'immanentisme résigné ou cynique, se joue derrière la controverse sur le postmodernisme, ses attitudes et les échelles où il peut être débusqué, dans l'écart entre le champ universitaire et le champ médiatique plus large, à ce moment de la vie intellectuelle scandinave au milieu de la décennie 1980 – tandis que l'étiquette aura été importée ultérieurement sur le champ francophone, intervenant alors que le processus de la critique utopique a déjà été largement entamé.

Ce deuxième chapitre, centré sur les questions plus spécifiquement universitaires, a ainsi proposé de scinder la critique fondamentale du positivisme en deux branches ou deux lignes de conflit : science et politique contre science et art. Cette distinction aura en soi été artificielle dans la mesure où ces deux branches ont toujours été en relation l'une avec l'autre ; nous avons cependant tenté par là de mettre en valeur différentes configurations où elles se sont croisées. Ainsi, le débat plus profond, épistémologique et philosophique, a mis plus de temps à s'imposer : s'il a été médié par le débat politique, il a aussi été entravé dans sa diffusion, pris entre la conception scientifique traditionnelle des institutions littéraires et philosophiques et la conception scientifique marxiste galvanisée par la vague de contestations étudiantes. Les revues comme plateforme d'interférence entre différents champs ont bien mis en évidence aussi bien les points de passage que les obstacles aux transmissions. La revue danoise a montré comment la médiation initiale des théories produites dans le champ français a bien saisi les deux aspects – mais aussi comment la politique a abouti dans un blocage. La NSU, transnationale et transdisciplinaire, milieu alternatif aux pratiques institutionnalisées, a fait office de lien de continuité du travail théorique entre spécialistes malgré les freinages et concurrences idéologiques. Les cas des revues norvégiennes et suédoises ont en revanche montré comment l'examen philosophique de la science a été porté à son terme en même temps que le processus de remise en question de la science marxiste.

La collision entre les traditions scientifiques et la vague politique a mené à des résolutions différentes. A. Compagnon a bien remarqué que la théorie a été rapidement bloquée en France : cela tient aussi bien à un rapide changement idéologique qu'à la structure de l'enseignement supérieur, pour une grande part dédiée à la formation du secondaire. Elle s'est bien sûr maintenue dans les instituts en marge et plus consacrés à la recherche, mais l'Université a fait résistance, filtrant les apports de manière différenciée selon les institutions (1998 : 11-12). La théorie a bien mieux réussi à s'intégrer dans les universités scandinaves sur le long terme sans ce poids des concours du secondaire et portée par les générations de chercheurs qui ont pris part à sa transmission. Les interférences entre les champs artistiques, médiatiques et universitaires ont cependant parfois eu leur prix en Scandinavie aussi – comme le montre le cas d'Engdahl, qui tourne définitivement le dos à l'université après une soutenance houleuse et une candidature à un poste d'assistant refusée en 1988³⁵⁶.

Nous proposons maintenant de revenir, empruntant le passage ouvert par les revues, au champ culturel plus large. En interrogeant ce qu'il est resté de la combinaison utopique à l'intersection de la science, la politique et l'art, nous souhaitons interroger la position discursive des revues « après » l'avant-

³⁵⁶ Il soutient sous les encouragements du membre de l'Académie suédoise Kjell Espmark avec une version légèrement remaniée de son essai sur le romantisme suédois, *Den romantiska texten*.

garde, ou comme « post-avant-garde », et les postures intellectuelles qui en découlent.

Chapitre 3 : Atopie, après l'avant-garde

Au retour de Chine, pendant l'été 1974, le tournant de la ligne de *Tel Quel* n'est pas immédiatement perceptible mais le discours révolutionnaire en est rapidement affecté. Avec le changement de climat politique et intellectuel, la revue s'engage dans le combat contre le totalitarisme et le fascisme au nom des droits de l'homme – à l'opposé de la critique antihumaniste et scientifique du début de la décennie. En Scandinavie, la remise en cause du marxisme émerge également à la fin de la décennie 1970, mais de manière bien plus modeste : il n'existe pas d'équivalent aux « Nouveaux philosophes » médiatiques de l'Hexagone, quoique ceux-ci aient également été partiellement médiés. Nous avons ainsi pu observer, à travers *Tel Quel* et *Kris*, comment cette critique est partie d'un travail à l'intérieur du corpus marxiste pour s'en dégager peu à peu, aboutissant à une analyse, faite de l'extérieur, du dogmatisme et, parfois explicitement, de l'utopie qui y est associée. Dans le cas de *Kultur og klasse* et de *Profil*, le maintien de la position marxiste a également dû affronter ce problème du dogmatisme avant de subir soit un lent déclin de l'engagement, soit une crise brutale aboutissant à un changement radical de ligne.

Nous voulons ici, pour clore notre examen, nous repencher sur la question de l'avant-garde et la nouvelle configuration de son utopie reposant sur le triple pilier de l'esthétique, la politique et la science, mais sans le projet révolutionnaire. L'analyse bürgerienne avait bien mis en avant la dynamique contradictoire du projet avant-gardiste, selon lui par avance voué à l'échec. Le biais qui caractérise cette analyse invite néanmoins à explorer les conséquences de cet horizon d'impossibilité qui caractérise l'avant-garde, et la manière dont il est traité ou problématisé par nos acteurs. Cet horizon repose avant tout sur la logique de dépassement : l'avant-garde, dans sa fuite en avant, ne peut aboutir qu'à son autodissolution. Cela peut se produire de deux manières : soit elle contredit son projet initial en s'institutionnalisant, soit elle le mène jusqu'à son terme et, si l'institution ne finit pas par l'intégrer, son geste de provocation à l'égard de cette dernière disparaît. Toute l'ambiguïté de cette « institutionnalisation » est cependant manifeste dans le cas des revues qui créent un court-circuit institutionnel, favorisé par la fusion avant-gardiste des champs. Les analyses faites par les sociologues (Kauppi 1990, Broady & Palme 2012, Hourmant 1997) et historiens (Dosse 2012b) ont bien observé que les membres ont pour la plupart bel et bien fini par intégrer certaines des institutions de l'écriture littéraire, de la critique, de l'université, de l'édition et/ou de la presse médiatique. Le rejet par l'un n'empêche pas le

succès dans un autre – ou le succès dans l'un entraîne souvent le rejet par l'autre, selon les pôles d'opposition entre artistique ou scientifique, public restreint ou grand public, profit symbolique ou profit économique, spécialisation ou vulgarisation. Le discours avant-gardiste (ou post-avant-gardiste) ne livre pas ce regard analytique sur lui-même, mais il reproduit la logique de dépassement de son propre passé : de la même manière que la nouvelle avant-garde prenait position sur l'impasse de ses aïeux, la post-avant-garde prend position sur l'impasse de la nouvelle avant-garde. Il importe ainsi d'observer le discours des revues elles-mêmes sur le bilan d'avant-gardisme des années 1960-1970.

La question du « post-modernisme » intervient également dans cette question, au même titre que se posait le problème du rapport entre avant-garde et modernisme. Les analyses de Fredric Jameson sur le sujet, paraissant dès 1984 dans la *New Left Review* (« Postmodernism or the cultural logic of late capitalism », titre repris pour l'ouvrage de 1991), faisaient déjà une lecture du phénomène en termes d'intégration du « modernisme » dans les institutions économiques et culturelles, passant d'une attitude de refus à l'adhésion. La difficulté tient cependant à l'extension des termes : de même que le « post-structuralisme » est un positionnement qui ne va pas de soi pour une partie du champ théorique français, et aura été largement apposé par la réception à l'étranger, de même les termes de « théorie postmoderne » ou « postmodernisme » ne correspondent pas nécessairement à une auto-perception ou une revendication. Malm (2020) insiste à ce titre sur la distinction entre « postmoderne » et « postmodernisme », et le jeu qui s'installe entre ces deux termes : d'un côté l'appartenance à une certaine période, un moment de l'histoire culturelle globale (et dont les limites sont également sujettes à discussion), et une attitude plus proprement discursive, liée à une pratique esthétique revendiquant cette appartenance. Ainsi, l'amplitude varie en fonction des champs (artistiques, philosophiques, intellectuels) et des orientations idéologiques des intervenants dans ce débat. Ainsi que nous l'avons vu à travers les médiations de *Kultur og klasse*, les analyses fortement attachées à la tradition marxiste, que ce soit Jameson ou Habermas, ont joué un grand rôle dans l'apposition critique de ce terme. Le cas de *Profil* illustre bien la concomitance de la post-avant-garde et du post-modernisme ; en revanche, le terme et le positionnement sont quasiment absents des pages de *Tel Quel*, tout comme pour la première génération de *Kris*.

En miroir vis-à-vis de la première partie de notre examen, nous revenons ainsi, dans un premier temps, sur ces positionnements paradoxaux liés au dépassement de l'avant-garde qui reproduisent la rhétorique observée dix ans plus tôt en l'infléchissant vers de nouvelles stratégies. Il s'agira ensuite d'interroger les pratiques esthétiques des groupes liés à nos revues à la lumière de cette « post-avant-garde ». Enfin, nous retournerons à l'utopie de la théorie qui soutient la nouvelle configuration entre politique, art et science, en focalisant sur les variantes spécifiques de l'atopie comme posture intellectuelle.

Les problèmes d'un positionnement (post-)avant-gardiste

La question posée à la fin des années 1970 est celle du destin de l'avant-garde sans la portée politique. Il va s'agir de la délivrer de ce passé en faisant la critique du marxisme. Cette stratégie aboutit néanmoins à des prises de positions contradictoires sur « l'après », en partie liées aux paradoxes de l'avant-garde elle-même.

L'avant-garde sans la révolution

Au tout début de 1975, la jeune revue *Kod* se place encore sous le signe de la fusion avant-gardiste entre art, science et politique. Si le court essai « Klar-text » faisait la critique de l'art gauchiste ignorant les questions de code filmique ou de langage pictural sous le prétexte de rejeter le « formalisme », il ne présentait pas moins un plan d'action pour le cinéma révolutionnaire, où les jeunes réalisateurs collaboreraient et dialogueraient avec la classe ouvrière. Il s'agit bel et bien d'un idéal avant-gardiste qui ferait tomber les barrières institutionnelles et sociales séparant la théorie esthétique, la production artistique et l'expérience concrète de la lutte politique :

Comment les films doivent-ils être structurés ? Ils doivent être élaborés en collaboration avec les personnes directement concernées. [...] Les films ne doivent pas ignorer les questions et les solutions qui existent concernant la structure formelle du film. Le choix des angles de caméra, le remplissage du cadre, sont autant de choix idéologiques. La connaissance de la syntaxe de sa langue combinée à l'idéologie marxiste-léniniste sont des compétences que nous utilisons lors du tournage. Les films doivent être directs et percutants. Tout moyen de refléter un problème doit être utilisé. Éléments documentaires, croquis, textes, discours, musique, photos, cartes, tout. [...] Les films doivent éviter toute forme d'individualisme et de mystification. Ils manquent tous de réalisateur et d'auteur. Derrière l'œuvre se cache l'avant-garde.

Hur ska då filmerna vara uppbyggda? De bör utarbetas tillsammans med de som direkt berörs av dem. [...] Filmerna får inte ignorera de frågeställningar och lösningar som finns angående filmens formala uppbyggnad. Val av kameravinklar, utfyllnad av bildrutan, allt är ideologiska val. Medvetenhet om sitt språks syntax kombinerad med den marxist-leninistiska ideologin är kunskaper vi använder när vi filmar. Filmerna måste vara direkta och slagkraftiga. Alla sätt att spegla ett problem måste användas. Dokumentära inslag, sketcher, texter, tal, musik, bilder, kartor, allt. [...] Filmerna måste undvika alla former av individualism och mystifikation. Alla saknar de regissör och upphovsman. Bakom verket står avantgardet. (Larsson, K1/75a : 11)

Ce texte est daté de décembre 1974 ; or, le grand point d'interrogation sur les possibilités de l'avant-garde est bien sensible dès ce premier numéro. Dans « Icke-representrande meddelanden », à la datation large (« juni 1974 – mars

75 »), Larsson et Näsholm revisitent, sous la forme d'un dialogue familier entre deux personnes, eux-mêmes peut-être, l'histoire de l'art jusqu'au XX^e siècle. Là, ils font le bilan du dadaïsme et du surréalisme de l'entre-deux guerres et leurs tentatives de « détruire l'art » et, surtout, de l'histoire qui continue après eux : l'expressionnisme abstrait, les « nouveaux » mouvements de l'après-guerre (nouvelle vague, nouveau roman, nouveau réalisme), le pop art, l'art minimal, conceptuel... Au terme de ce parcours, le dialogue ne semble pas avoir établi une évolution de la fonction artistique par-delà le jeu des formes :

- L'artiste conceptuel expose une idée, une esquisse ou un événement.
- Est-ce qu'on tourne en rond ou on revient au stade préalable de l'oeuvre, la pensée ?
- Après des années de développement, nous nous retrouvons avec un art qui ne semble jamais avoir matérialisé le geste rituel de l'homme de l'âge de pierre.

- Konceptkonstnären ställer ut en idé, en skiss eller en händelse.
- Är detta en simpel cirkelgång eller en återgång till verkets förstadium, tanken ?
- Efter flera års utveckling står vi där med en konst som aldrig tycks hunnit materialisera stenåldersmannens rituella åtbörd. (Larsson & Näsholm, K1/75a : 24)

Le dialogue est suivi d'une mini-chronologie en deux colonnes, où les ruptures individuelles de la représentation font face à la « réponse » esthétique de leurs modes de production respectifs³⁵⁷. Dans le paragraphe intitulé « Idag », qui revient à une forme monologique, Larsson et Näsholm constatent que la logique de rupture n'est qu'une propriété inhérente de l'histoire : leur lecture postule l'homologie des crises de la représentation avec les crises idéologiques, en quoi la permanence de formes esthétiques est un indice trahissant la permanence de rapports socio-économiques³⁵⁸. La crise permanente du XX^e siècle et la multiplication des modes et courants culmine, selon eux, dans le retour ironique de l'art sur lui-même de la nouvelle avant-garde et dans le désespoir des artistes bourgeois qui se jettent, durant la décennie 1970, dans les bras du communisme et du maoïsme :

Dans cette situation, le prolétariat devient la planche de salut pour l'artiste bourgeois, il devient communiste, et la pensée de Mao Zedong devient la catharsis qu'il recherche. Lorsqu'il voit la saleté sur son visage et découvre que le

³⁵⁷ Cette chronologie met Akhenaton face le retour à la statuaire égyptienne de la société esclavagiste, Giotto face au style gothique international du féodalisme, et David, Paul Cézanne et Daniel Buren enfin tous trois face à différents visages de l'art capitaliste.

³⁵⁸ « Les racines du réalisme social dans le romantisme national sont intimement liées à la restauration, sous une autre forme, d'une classe condamnée » (« Socialrealismens rötter hos nationalromantiken har ett intimt samband med en dömd klass restoration i annan skepnad », K1/75a : 25).

prolétariat qu'il a vu en photo est absent, cet -isme cesse également d'exister. Alors nous, pas vraiment innocents, nous venons jeter un coup d'oeil. Nous adoptons une approche prudente, mais pas pour trouver un degré zéro idéaliste.

I denna situation blir proletariatet den räddande planken för den borgerliga konstnären, han blir kommunist och maotsetung-tänkandet blir den katharsis han söker. När han ser skiten i fejset och upptäcker att det proletariat han sett på bilder saknas upphör även denna ism. Då kommer vi, knappast oskulder, och tittar oss omkring. Vi väljer en försiktig metod, men inte för att hitta någon idealistisk nollpunkt. (K1/75a : 25)

Ce « nous » collectif propose de chercher des issues qui ne soient ni la nostalgie de l'esthétique bourgeoise ni le leurre de l'esthétique staliniste ou maoïste. Ces solutions sont en effet statiques, correspondant à une compréhension statique de la société et de l'histoire, elles sont ainsi incompatibles avec une esthétique de la lutte des classes :

Une société statique a un art statique. Les conflits de classe créent des conflits dans l'image.

Ett statiskt samhälle har en statisk konst. Klasskonflikter skapar konflikter i bilden. (K1/75a : 25)

La prudence invoquée interdit cependant de trop anticiper sur l'avenir :

La société communiste est sans classe. /On essaie ici de reconstruire le match comme s'il était déjà terminé. Si nous ne le faisons pas, quelqu'un marque soudainement un but, et nous nous retrouvons là, avec notre compte rendu prématuré.

Det kommunistiska samhället är klasslöst. /Här försöker vi alltså rekonstruera matchen som om den redan var slut. Aktar vi oss inte gör någon plötsligt ett mål, och vi står där med vårt förhastade referat. (K1/75a : 25)

La métaphore du match de football est une mise en garde contre les dogmatismes faisant l'erreur de considérer que l'histoire est écrite à l'avance. L'ambition ici est de repartir pour ainsi dire de zéro, à la recherche d'une nouvelle langue formelle, du signifiant ou même du geste producteur lui-même en dépit de toutes les idéologies qui peuvent être attachées à la représentation. La croyance dans la rupture radicale qui marque les avant-gardes du XX^e siècle n'est plus de mise pour les signataires de l'article : elle n'est qu'une autre expression de l'histoire idéaliste de l'art et de son discours de l'unique, du nouveau. Le regard sémiotique semble précisément être la voie pour échapper à la lecture idéaliste : en considérant l'art comme une communication saturée, il déchiffre les différentes modalités du rapport entre l'artiste et le monde – communication de l'absolu divin, de l'idéal révolutionnaire ou monologue individualiste de l'art contemporain. Puisque ce dernier est lui aussi devenu une

forme d'absolu à valeur marchande, Larsson et Näsholm réitérent la nécessité de la refonte :

Nous ne nous considérons pas comme des héros, utilisant des idées toutes nouvelles pour créer des images, comme le dernier bastion de l'art. Nous ne croyons tout simplement plus à cet acte de communication où un simple idiolecte éclipse le flux massif de stimuli. Jour après jour, nous nous éloignons de ces régions privées et intimes propres à l'artiste pour nous retrouver dans des zones plus générales. Un changement dans les rapports de production ne retournera pas l'histoire comme un boomerang vers le romantisme. Au contraire.

Vi ser oss inte som några hjältar som med splitternya idéer ska skapa bilder som konstens sista bastion. Vi tror helt enkelt inte längre på denna kommunikationsakt där ett enkelt [sic] idiolekt överskuggar det massiva flödet av stimuli. Vi lämnar oss dag för dag längre bort från dessa privata och intima regioner som utgör konstnärens och befinner oss i mer allmänna zoner. En förändring av produktionsförhållandena kommer inte att vända historien som en bumerang emot romantiken. Snarare tvärtom. (K1/75a : 26)

L'homologie entre la transformation des rapports de production, les nouvelles formes esthétiques et une nouvelle idéologie de l'art est pleinement à l'œuvre ici. Cependant, cette nouveauté véritable, structurale, n'a pas encore de visage ici : rien ne sert d'y réfléchir à l'avance, il s'agit de la produire. Le texte se termine sur une invitation à participer à ce processus :

Nous ne considérons pas ce texte comme une théorie mais comme une partie intégrante de la pratique que constituent en fait les illustrations, les esquisses rapides d'une rupture ou d'une tentative de rupture imaginée avec l'histoire de l'art et avec notre fascination pour ses convulsions, pour notre propre histoire. Relisez le texte, comme une histoire, comme une instruction pour agir, comme un texte.

Vi ser inte denna text som en teori utan som en integrerad del av den praktik som egentligen utgör illustrationer, snabba skisser till ett brott eller ett försök till ett inbillat brott med konsthistorien, men [sic] vår fascination inför dess konvulsioner, med vår egen historia. Läs texten om igen, som en saga, som en instruktion till handling, som en text. (K1/75a : 25)

La problématisation critique de l'avant-garde comme partie intégrante de l'histoire se fait ici encore du point de vue de la critique marxiste. La pratique théorique et esthétique à laquelle invitent Larsson et Näsholm en porte cependant toujours les marques : geste collectif et expérimental mu par l'utopisme d'une transformation sociale que garantirait la validité scientifique. C'est là également le sens de l'utopie comme « possibilité » mais non réalité, fruit d'un travail concret, que l'on retrouve à la fin du texte « Talar revolutionen ? » qui conclut le numéro. Nous avons vu l'opposition de la revue à la ligne militante réductrice. Cela se traduit également par un refus du renoncement à la position d'artiste, quand bien même cela serait l'horizon de la dynamique avant-

gardiste portée à son comble. Dans « Kritik och självkritik », Larsson critique le nouveau rôle de « travailleur culturel » qui a remplacé le terme d'artiste et qui, selon lui, procède de l'incompétence théorique (K1/76b : 29).

Si la stratégie telquelienne des années 1960 était de produire une nouvelle configuration de l'avant-garde et de la révolution politique, le travail théorique de la fin des années 1970 se doit de la découpler du marxisme. En décembre 1977, Sollers pose à Beaubourg la question de la « Crise de l'avant-garde ? » où il constate que cette dernière a toujours intrinsèquement liée aux champs politiques et scientifiques du marxisme et de la psychanalytise. Or, son hypothèse est que l'avant-garde arrive à son point d'épuisement, signe que ce champ est en voie de dépassement :

Ma thèse est la suivante : il n'y a « avant-garde » que tant que l'espace d'interprétation marxo-psychanalytique constitue l'horizon rationnel de la pensée, et *en réaction* contre cet horizon (comme manifestation d'un « reste irrationnel inassimilable). La *saturation* actuelle de l'espace « avant-gardiste » - qui est transformé très rapidement en académisme stéréotypé limité *signifie* du coup la *fin* de cet horizon rationaliste. [...]

Cette thèse n'implique nullement un « retour » *en-deçà* du marxisme ou de la psychanalyse – voire *en-deça* de l'expérimentation d'avant-garde, mais bien un *dépassement* simultané de ce *nœud*.

- 1) Dépassement du marxisme, par surgissement de l'évidence de ses limites négatives ;
- 2) Dépassement de la psychanalyse comme prise dans un espace de langage désormais débordé ;
- 3) Dépassement de la notion d'avant-garde elle-même comme forme de *transition* freinant de plus en plus aujourd'hui l'avènement d'un art ou d'une littérature *d'après* la limite rationnelle [...] (Sollers 1977 : 6)

Ce discours historique dialectique laisse donc envisager une nouvelle étape dans l'histoire de l'art où la pratique serait libérée de ces limitations imposées par le marxisme et la psychanalyse. Du point de vue idéologique, la revue participe activement à dégager la pratique artistique du marxisme. À bien des égards, il s'agit même de montrer comment ce dernier lui aura été foncièrement hostile. C'est notamment le cas de J.-L. Houdebine dans « Jdanov ou Joyce ? » (TQ69/77), qui se penche sur le Congrès des écrivains de Moscou en 1934 et la ligne, représentée par Karl Radek dans son rapport, du social-réalisme doctrinaire hostile aux expérimentations comme celles de Joyce, qui fait figure d'exemple repoussoir de l'art bourgeois « décadent ». Houdebine se penche également sur les arguments de la défense de Joyce avancés par Wieland Herzfelde, le frère de John Heartfield, en réponse à Radek. Le cas de Joyce est ainsi hautement révélateur de l'aveuglement soviétique sur l'art – et la complicité des intellectuels et artistes occidentaux qui n'ont pas réagi ou qui se sont ralliés à la ligne officielle.

Fin 1979 pointe l'autocritique de *Tel Quel* qui vise à remettre en cause toute idée d'avant-garde dans le sens spécifique accordé par le pilier politique. Il

s'agit bien de liquider cet héritage, lequel est rattaché à la vieille cible du surréalisme. La répétition est analysée par Sollers dans « Jazz » :

[...] l'autocritique à faire est simple : c'est qu'on a suivi, TROP, le modèle surréaliste, en un sens. Voilà. Modèle surréaliste qui consiste à penser qu'une avant-garde formelle, continentale, détient la vérité, et qu'elle doit rentrer en corrélation avec la Révolution sociale, etc. Au fond, c'est une expérience qui a déjà été vécue. Elle a été revécue par nous une seconde fois, avec des hauts et des bas, mais le principe est faux. Le principe est faux en ceci que les sujets, notamment moi, sont amenés à faire l'impasse ou à RESERVER un certain nombre de leurs déclarations possibles, ou de leurs intérêts, pour se dire que l'essentiel n'est pas là au moment où l'on est en train de faire quelque chose. (Sollers TQ80/79 : 18-19)

Il n'y a plus de sens spécifique, bien au contraire : l'après avant-garde serait peut-être un principe de liberté totale, d'exploration de toutes les potentialités, que la politique ne permettait pas de concrétiser. Privé de spécificité, l'emploi du terme ne semble cependant plus particulièrement légitime. Le principe de révolte, de rupture esthétique, prime, indifférent vis-à-vis du contenu idéologique. Il ne devient plus tant critère de l'avant-garde que de celui de la « bonne » pratique artistique :

Écrire devrait n'exister que comme un acte de révolte fondamental. (TQ80/79 : 22)

La croyance dans la responsabilité sociale et politique de l'art n'a plus lieu ; reste l'espace de libération purement subjective et un public qui puisse éventuellement apprécier la démarche. Ce public s'offre à lire comme un public restreint d'initiés : autrement, Sollers ne manque pas de souligner sa position hétérodoxe face au marché « grand public » qui ne s'intéresse guère à l'expérimentation.

Dans « On n'a encore rien vu », Sollers réserve l'avant-garde à son sens spécifiquement marxiste. Face à son interlocuteur libanais Chowki Abdelamir (de la revue *Mawakif*), il déclare que l'avant-garde ne saurait émerger du Tiers-Monde, où le marxisme est encore trop présent (fût-il encore authentiquement contestataire), et que, somme toute, il s'agit d'une aventure spécifiquement européenne :

Donc je crois qu'en effet cette histoire des avant-gardes européennes est terminée elle aussi parce qu'elle est liée à une époque très précise. En effet, ça fait un peu scandale quand j'ai remué ça, parce que je trouvais que ça ne pouvait plus continuer, le ronron sur l'avant-garde, les avant-gardes... patati... patata..., tout le monde répétait finalement... rien. Si on prend par exemple le problème du surréalisme, c'est très simple ; en effet, l'horizon était la révolution marxiste, mais l'horizon était aussi une libération de l'esprit et de l'irrationnel. Et il y a eu contradiction très rapidement [...]. (Sollers, TQ85/80 : 20)

Nous retrouvons ici de manière saillante l'opposition entre l'émancipation politique et l'émancipation totale, anarchique. Pour Sollers, le projet ne saurait qu'échouer tant qu'il est lié à un intérêt politique qui réduit la perspective libératoire à une instrumentalisation tactique :

Eh bien, l'avant-garde, c'est une idée qui est née autour de la Révolution russe pour l'Occident. Et, finalement, quand on parle de l'avant-garde, on reparle toujours en peinture, architecture, de ce moment très bref, étincelant, des années 20, des formalistes, et futuristes russes. Cette expérience est admirable ; nous l'avons, nous, à Tel Quel, fait connaître autant que possible en France, nous qui avons traduit, les premiers, les formalistes russes en essayant de bien les mettre dans leur contexte. Mais, aujourd'hui, dire que cette expérience d'avant-garde se poursuit, c'est fallacieux. (TQ85/80 : 20)

Il est ici intéressant de noter que le caractère dépassé de l'expérience du point de vue révolutionnaire et politique se double de l'expérience théorique : ce deuxième aspect est inscrit dans le bilan positif de la revue, plutôt que de revenir sur l'impasse de la répétition (autocritique déjà livrée). Néanmoins, cette expérience théorique a elle-même été dépassée de longue date en même temps que le structuralisme linguistique. Surtout que la pratique artistique elle-même n'est pas égratignée par l'usure du temps : le dépassement ne s'applique réellement qu'aux piliers périssables que sont le politique et le scientifique.

Sollers procède donc à un découplage de l'avant-garde, entendue dans ce lien indissoluble avec la politique, et du principe de subversion, en fonction duquel la position telquelienne peut se maintenir de manière réactive, en fonction des nouveautés sur le champ culturel et des changements de climat idéologique. Ainsi, l'avant-garde n'aura été qu'une forme de circonstance de la subversion, portée par 1968. Cet éclairage rétrospectif est concomitant des déclarations sur le maoïsme assumé comme posture outrancière mais différent d'une véritable position marxiste (TQ85/80 : 20 : 25). Bien plus, ce moment avant-gardiste aura été son chant du cygne ou son suicide :

Nous avons pris parti d'une façon *outrée* pour le maoïsme dans sa forme insurrectionnelle. Mais nous n'avons jamais appliqué une vision de l'art ou de la littérature marxifiée, si je peux dire. C'est-à-dire que nous avons revécu une vieille aventure à laquelle sans doute nous avons-nous-mêmes mis fin, qui est l'aventure de toutes les avant-gardes occidentales du XXe siècle : la contradiction entre l'art et l'engagement politique. Voyez le *Voyage en Chine*, de Marcelin Pleynet, qui en dit plus long sur cette question. Je pense que nous avons mis fin à cette position de contradiction. (TQ85/80 : 25)

Cette réinterprétation rétrospective du sens de l'expérience avant-gardiste en infléchit certes la portée, mais il ne fait aucun doute que la structure même de cette négociation entre art et engagement, que nous avons pu observer dans nos analyses, est conforme à ce bilan. Après Mao donc, le projet de la revue a une nouvelle perspective :

Alors maintenant, l'histoire de *Tel Quel* va se confondre, je crois, de plus en plus, avec la défense systématique que la littérature est subversive en tant que telle. Non pas comme un art pour l'art, mais que justement c'est *depuis* la littérature que la vérité peut se dire sur le réel, qu'il soit politique, économique, sexuel. (TQ85/80 : 25)

Ce nouveau lien entre la littérature et la subversion en général est ambigu, ainsi que nous allons le voir, l'une servant souvent à définir l'autre : si c'est de la « littérature », c'est subversif et inversement.

Dans un entretien avec Jacqueline Risset de 1980, intitulé « Le G. S. I. », Sollers met en scène son entreprise, celle de *Tel Quel* en général et l'écriture de *Paradis* plus spécifiquement, dans son rôle subversif. L'acronyme de « G. S. I. » vise à désigner, sur le mode d'une fiction d'espionnage cybernétique-informatique, non sans composante humoristique, l'institution sociale du discours :

C'est l'organe central de la Gestion des Surfaces Imprimées. Le G. S. I. c'est aussi le bureau multilatéral de la Gestion des Surfaces Imagées ou Imaginaires, dites aussi : courbes d'inhibitions. G.S.I signifie enfin : Giration du Semblant Illimité. L'expérience de *Tel Quel* va là à contre-courant de toute la mécanique habituelle de la production du discours. [...] Pourquoi *Tel Quel* fait-il événement ? Parce que tout simplement personne ne peut savoir à l'avance ce qui va s'y écrire, ce qui entraîne que l'expérience est telle qu'elle désoriente toute assignation de place, de la part justement de la Gestion des Surfaces Imprimées, laquelle opère grâce aux ordinateurs qui crépitent dans ce centre, que j'ai eu la chance de visiter. (Sollers, TQ86/80 : 10)

Sollers se stylise donc en électron libre par rapport à cette machine à produire de la fiction, à programmer les discours et, par là, les individus qui les reprennent³⁵⁹. Il s'amuse cependant à préciser que le G. S. I. a bien compris la dynamique d'autodissolution et d'imprévisibilité permanente et lui a ménagé une place dans le système : la provocation ne se situe pas là, mais au niveau des groupes sociaux dont la place est également située, mais fixe :

C'est parce que justement *Tel Quel* suit une évolution parallèle à celle de la constitution de la mémoire G. S. I. C'est une petite revue de rien du tout qui fait cent quatre pages tous les trois mois et qui, pourtant, énerve non pas le G.S. I. lui-même mais ceux qui sont programmés par le G. S. I. Ceux qui sont programmés par le G. S. I. n'ont bien entendu qu'une connaissance fragmentaire de l'ordinateur qui les programme, ils pensent donc être à leur place et défendre leur place. Le G. S. I. est évidemment l'avènement post-marxiste de la lutte des places [...], à savoir qu'un discours est de toute façon à sa place et qu'il faut que le sujet qui le tient se croie à cette place. (TQ86/80 : 11)

³⁵⁹ Il attribue une place similaire à Lacan, qui peu avant cet entretien avaient dissolu l'École freudienne (TQ86/80 : 11-12).

Cette mise en scène de soi comme interlocuteur, adversaire et partenaire à la fois, reconnu du système fait de *Paradis* une entreprise de « révélation du G. S. I. lui-même » (TQ86/80 : 12) : le texte, en révélant le fonctionnement, fait concurrence à cette machine institutionnelle à traiter la totalité des flux d'information. Le G. S. I. s'impose finalement comme une allégorie amusante, figurant sous les traits d'un grand centre informatique peuplé d'ingénieurs, des déterminations sociales de la totalité discursive ; nombreux sont les renvois à la théorie sémiotique et psychanalytique qui sous-tend la fiction narrative. Ce texte n'en est pas moins intéressant du point de vue de la question de l'avant-garde : en se présentant comme « conseiller pour les questions disons qui ne sont pas encore tout à fait programmables », Sollers perpétue les tropes avant-gardistes de la nouveauté, d'être à la pointe du contemporain ou aux portes du futur. Ce rôle est cependant assumé comme une partie de l'institution : ainsi, *Paradis* devient un sismographe, exploitable par le G. S. I., permettant d'anticiper sur l'inattendu qui se produit dans le monde (TQ86/80 : 13).

Profil tente également, dans ses derniers numéros, de libérer la pratique artistique de l'orthodoxie marxiste. Cela aboutit, en dernier lieu, à un retour de la question avant-gardiste, mais pas encore à son dépassement. Le premier numéro de 1981 se penche lui aussi sur le Congrès des Écrivains de 1934 dans le but de montrer la liquidation de l'expérimentation artistique par la ligne soviétique. Thon (« Den nye kunsten i Sovjet på 20-tallet », P1-2/81) entend ainsi soulever ce moment de l'histoire de l'art marxiste où l'avant-garde a été, symboliquement et littéralement, mise à mort (Arvatov, Tretjakov, suicide de Maïakowski). Le terme est ici directement employé, tout comme sa traduction norvégienne (*fortroppkunsten*), et les éléments essentiels du projet sont explicités, dont la suppression des barrières entre l'art et la vie. Thon lui-même ne tranche pas entre réalisme socialiste et avant-garde mais appelle à prendre position dans ce débat du congrès où la contradiction entre critères artistiques et idéologiques est arrivée à son paroxysme. Knut Johansen poursuit la discussion en constatant que le concept de « réalisme socialiste » adopté à la suite du Congrès n'en aura pas pour autant été clarifié (« Den sovjetiske forfatterkongressen 1934 », P1-2/81). Il se penche ainsi sur les thèses de Gorki et Jdanov avant de revenir sur les rapports tendus entre le pouvoir soviétique et les écrivains durant les années 1920 et la liquidation idéologique de la fin des années 1930 – le congrès lui-même n'étant pas directement lié aux persécutions politiques. Johansen conclut par une condamnation de cette « mauvaise ligne » stalinienne : non-dialectique, elle a reposé sur un rejet en bloc de la littérature bourgeoise, qui n'a pas été considérée pour sa place historique dans l'évolution des formes artistiques, et une conception monolithique de la société soviétique comme dépourvue de contradictions. Johansen reste fidèle à la critique maoïste à l'égard de la théorie stalinienne, et la met en lien avec les errements similaires de la ligne de la Bande des quatre. Ici aussi, l'ambition

de l'essai est d'exposer au grand jour les contradictions du marxisme en matière d'art :

Dans les années 1970, les marxistes de l'AKP(m-l) étaient d'avis qu'il existait un édifice de théorie littéraire cohérent au sein de la tradition marxiste – de Marx et Engels à Mao en passant par Lénine et Staline. C'est faux.

På syttitallet rådde det en oppfatning blant marxister rundt AKP(m-l) om at det fantes ett sammenhengende litteraturteoretisk byggverk innafor den marxistiske tradisjonen – fra Marx og Engels gjennom Lenin og Stalin og deretter til Mao. Det stemmer ikke. (Johansen, P1-2/81 : 11)

Malgré son échec, le congrès doit être selon lui considéré comme une tentative de résoudre ces contradictions internes, et comme étape d'une discussion à renouveler sans cesse.

À la suite de ces interventions, le Danois Tage Hind propose un texte en quinze points, intitulé « Æstetikk er politikk », qui esquisse un panorama théorique sous la forme de notes consacrées aux étapes de la confrontation entre ces deux notions d'esthétique et de politique. Le raisonnement suit un principe de concaténation, la conclusion de chaque point menant au début du suivant. Un premier point de rencontre entre esthétique est représenté par Maïakowski qui, dans sa démarche avant-gardiste, s'élève contre l'esthétique idéaliste du « beau » qui se détourne du monde ; le retour à la vie que Maïakowski préconise prend ainsi la forme d'un « réalisme » historicisé à l'opposé du réalisme socialiste statique d'un Gorki. La fusion de la politique et de l'esthétique proposée par un Maïakovski a donc été abandonnée à l'Est aussi bien qu'à l'Ouest, où les manifestations artistiques se sont épanouies au détriment du politique. Hind procède néanmoins à une stricte distinction entre la politique artistique soviétique et l'hétérogénéité de la théorie de l'art marxiste/matérialiste, nourrie par sa diversité et les échanges critiques entre les différents courants ; il subsume cependant cette variété sous une dualité entre théorie du reflet, volontiers positiviste et naturaliste, et une théorie opérative, qui focalise sur la fonction de la pratique artistique dans l'histoire. Brecht se fait ici représentant de la deuxième tendance ; son concept de distanciation amène le raisonnement de Hind sur le point suivant, celui du problème de l'aliénation comme problème politique, esthétique et philosophique. À partir de là, l'analyse rejoint très nettement, quoique sans l'expliciter, les questions abordées par la critique dialectique ouest-allemande : réification du monde et des sujets, réduction de la connaissance à la méthode, réduction de l'art aux systèmes théoriques. Hind introduit également les principes herméneutiques permettant de penser l'interaction entre le sujet et son objet et le repli du regard de l'analyste sur sa propre position. L'article se termine ainsi, sur la base de ces nouveaux principes théoriques et philosophiques, par les perspectives d'une analyse matérialiste-dialectique renouvelée de l'art, et en particulier des pratiques modernes d'écriture. Il s'agit là d'une intervention complexe, riche en

concepts, qui tranche radicalement avec la pédagogie parfois trop simplificatrice de la revue.

Les attitudes de la critique profiliste vis-à-vis des auteurs abordés se font plus diverses, les discussions n'étant plus autant réduites aux anathèmes. Les écrivains idéologiquement sulfureux comme Pound et Hamsun sont ainsi traités avec plus de nuances, sans être réduits à leur politique. Arne Kjell Haugen³⁶⁰ tente lui aussi de reconstruire un pont entre marxisme et modernisme dans le numéro 3 de 1981. Pour dégager les caractéristiques du modernisme, il se propose de revenir aux sources de l'expérimentation poétique à partir des exemples de Mallarmé et Rimbaud : il met notamment en relief le travail de l'écrivain sur la matérialité de la langue (et le rejet de la simple opposition entre forme et contenu), la non-figurativité et le jeu avec le sens. L'essai se donne pour but de faire une analyse historique et marxiste du phénomène, non pas de produire des recommandations d'écriture à l'égard des artistes socialistes. Haugen présente ainsi trois manières de concevoir l'entreprise de ces écrivains sur la base marxiste : comme refus (illusoire) de la participation au jeu économique et social, comme refus de l'idéologie bourgeoise de l'œuvre et enfin, à partir de l'analyse de Bourdieu, comme production d'une fraction dominée de la classe dominante. Haugen introduit ici, en substance, aux courants les plus en vogue dans le milieu universitaire – logique du capital, critique idéologique ou sémiotique, et sociologie de la culture. Signe du changement d'époque, les théories associées à la modernité littéraire ne sont plus mises au ban : les contributeurs piochent bien plus fréquemment dans les analyses de l'école de Francfort. Le corpus issu du structuralisme ne convainc cependant toujours pas les profilistes. Ainsi, lorsque Thon fait le compte rendu de l'ouvrage sur la théorie féministe d'Irene Engelstad et Janneke Øverland, *Frihet til å skrive* (Pax 1981), il maintient les réserves formulées de longue date à l'égard de ce filon des théories universitaires parvenue jusque dans les murs des institutions nordiques :

Pour faire simple, les chefs méthodologiques sont en grande partie des analystes structuralisés orientés vers la psychologie et les théories textuelles de production danoise (Freud, Laing, Foucault, Lundbo Lévy, Dahlstrup, Madsen). Il n'y a rien de mal à s'inspirer d'autres chercheurs, mais lorsqu'une grande partie de ces théories sont acceptées et adoptées sans critique, aucune approche méthodologique nouvelle et intéressante n'émerge.

Enkelt sagt er metode-lederne stort sett strukturalisert psykologisk-orienterte analytikere og dansk-produsert tekst-teorier (Freud, Laing, Foucault, Lundbo Lévy, Dahlstrup, Madsen). Ikke noe galt i å la seg inspirere av andre forskere, men når mye av disse teoriene blir annehånds og overtatt ukritisk, framkommer det ikke noen nye og spennende metodiske infallsvinkler. (Thon, P4-5/81 : 29)

³⁶⁰ Chercheur de l'Université d'Oslo, auteur d'ouvrages sur les poètes français de la fin du XIXe siècle, il est aussi traducteur dans la décennie 1980 de Rimbaud, Mallarmé, Baudelaire et, plus tard, de Barthes (*Le plaisir du texte* ou *Lysten ved teksten* en 1990).

Dans son désir de rattrapage, la revue revient bel et bien à la problématisation de l'avant-garde ou du « modernisme ». L'autonomie relative de la pratique artistique vis-à-vis du projet politique est rétablie, bien que le lien soit encore fait par la théorie : elle ne défend pas encore l'émancipation subversive et individuelle de toutes les idéologies et structures sociales, qui est désormais un des critères définitoires couramment retenus par l'historiographie et la critique (voir notamment la critique de B. Buchloh à l'encontre de Bürger et plus généralement des théoriciens de gauche)³⁶¹.

Nouveaux paradoxes de l'héritage de la rupture

Dans la prise de distance de l'avant-garde révolutionnaire, nous avons pu apercevoir des positionnements contradictoires, combinant l'appropriation et le dépassement d'une tradition, qui rappelle celui de l'avant-garde elle-même. Cette répétition rhétorique est bien entendu visible au mieux dans *Tel Quel* et le Nouveau *Profil*, car toutes deux adoptent en effet sur la même logique du dépassement retourné contre elle-même. La post-avant-garde se laisserait donc saisir comme la pointe de ce mouvement d'autodissolution : le principe de destruction des barrières institutionnelles entre l'art et la vie cèderait la place à un retour à la normale. Toute la question est cependant de savoir si ce dépassement implique l'acceptation de l'expérimentation dans l'institution, ou l'arrêt de l'expérimentation tout court – il y a en effet une tension entre les deux horizons de la banalisation de l'expérimentation et du retour aux formes traditionnelles.

En tournant son regard vers le continent nord-américain, *Tel Quel* ravive en vérité son intérêt, antérieur à la phase politique, pour l'art contemporain des États-Unis (Buse 2005). Les dynamiques historiques de l'art sont ici mises en valeur. Ainsi, lorsque Pleynet fait paraître une intervention à un colloque sur l'art (Saint Étienne, novembre 76), il fait ressortir le déplacement, la « greffe », de la production européenne vers les États-Unis sous la pression de la montée des fascismes de l'entre-deux guerres. Des lignes de démarcation sont tracées ici entre la vieille génération d'artistes, qu'elle soit restée ou retournée sur le Vieux Continent (comme Breton, pris en exemple ici) et l'art moderne qui a grandi sur ce nouveau terrain. Pleynet parle d'art moderne et non d'avant-garde ici, mais la fluctuation des termes produit un recouplement partiel des catégories. On l'observe notamment dans le grand numéro triple consacré aux États-Unis (TQ71-73/77), en particulier dans l'entretien

³⁶¹ « The second and equally fatal delusion, shared by Bürger and this author to some extent (at least throughout the earlier essays of this book), was the assumption that the criteria for aesthetic judgment would have to be linked at all times if not to models of an outright instrumentalized political efficacy, then at least to a compulsory mode of critical negativity. Still, then and now, I would argue that one among the infinite multiplicity of functions intrinsic to aesthetic structure is in fact to provide at least an immediate and concrete illusion, if not an actual instantiation, of a universally accessible suspension of power » (Buchloh 2000 : XXIV).

inaugural croisé entre Kristeva, Pleynet et Sollers sous le titre de « Pourquoi les États-Unis ? ». Kristeva emploie en effet le terme de « discours plus ou moins avant-gardistes ou modernistes » pour désigner les tendances artistiques aussi bien que théoriques issues du Vieux continent, mais elle s'intéresse plus proprement aux pratiques contemporaines des États-Unis. Or, elle estime que l'avant-garde trouve un écho quasiment naturel aux États-Unis : aussi bien dans les pratiques artistiques que dans le public intellectuel, un rapport aux limites du langage semble aller de soi sur le sol américain (TQ71-73/77 : 4-5). L'avant-garde retourne ici à son acception générale d'expérimentations artistiques qui n'est plus l'orientation bien spécifique, activée par l'articulation à un projet politique révolutionnaire. La désactivation du caractère révolutionnaire s'observe dans la distinction proprement sociologique ou institutionnelle, faite par Kristeva dans son échange avec Pleynet et Sollers « Pourquoi les États-Unis ? », entre l'avant-garde reconnue et l'underground (Kristeva, Pleynet & Sollers, TQ71-73/77 : 4). Sollers a quant à lui recours au motif de la « greffe » portée par le surréalisme ; or, cette avant-garde est fondamentalement caractérisée par sa variété de manifestations de « libérations subjectives » (TQ71-73/77 : 8-9). Elle est également assimilée à l'art moderne en général, les États-Unis étant le territoire de la modernité par excellence, modernité à laquelle les fascismes ou, plus généralement, l'insistance européenne sur la tradition se sont opposées dans l'entre-deux guerres (TQ71-73/77 : 11). La valeur négative, subversive, de l'art apparaît tantôt dans sa portée politique-idéologique, comme résistance persécutée par le fascisme, tantôt dans sa portée esthétique en général, comme pratique qui s'intéresse aux limites du langage ou de tous les codes sémiotiques institutionnalisés.

Dans ce numéro américain est également présenté, sous la plume de Harry Blake, le « post-modernisme » américain : c'est là une des seules occurrences du terme dans la revue, qui se fait donc par une médiation du contexte Outre-Atlantique. Blake définit la tendance comme une pratique littéraire née à la toute fin des années 1950 (notamment *The Naked Lunch* de Burroughs) en réaction au modernisme, lequel est resté focalisé sur le langage et la forme. Pour lui, le post-modernisme est au contraire un ensemble non structuré en écoles ou théories de pratiques de « mise en cause de l'Histoire et du Sujet » par le travail linguistique (Blake, TQ71-73/77 : 172) – pratiques de l'absurde ou de la déperdition de sens, puis pratiques du jeu textuel dans les années 1960. La proximité avec le projet telquelien est certaine, mais reste vague. Le numéro s'accompagne encore de riches interventions sur le paysage artistique étatsunien : la peinture avec Pleynet (sur Robert Motherwell), le théâtre avec Tom Bishop ou la danse dans un entretien avec Merce Cunningham. Scarpetta réassène encore le privilège de la greffe américaine du point de vue du théâtre contemporain dans « Le corps américain (notes sur le nouveau théâtre expérimental) » : pour lui aussi, la véritable expérimentation a lieu aux États-Unis alors qu'en Europe les ruptures marquées par Brecht et Artaud sont récupérées dans l'académisme (Scarpetta, TQ71-73/77 : 249). Le théâtre américain

témoigne, lui, d'une véritable explosion sémiotique, d'une mobilisation de tous les codes, a fortiori non-verbaux, dans la construction du sens – c'est bien également ce que Kristeva déclare avoir vu pendant son séjour.

Souvent en lien avec l'actualité muséographique, Pleynet accorde toute son attention à la peinture américaine, notamment à travers J. Pollock qui représente une autre figure de la marginalité artiste liant pratique expérimentale, biographie tourmentée et intérêt pour la psychanalyse (Pleynet fait paraître deux articles sur lui dans TQ84/80, dont l'un est la reproduction d'une contribution au Musée d'art moderne de Paris à l'occasion d'une exposition consacrée au peintre ; l'artiste figure en quatrième de couverture du numéro). L'art moderne européen et ses pionniers n'en sont pas moins revisités, en 1981 avec Matisse et surtout Picasso, dont l'œuvre est au cœur du numéro 90. Dans un essai de 1982 consacré à Giacometti, Pleynet ne manque pas de rendre un hommage très ambigu aux surréalistes, reprenant le trope de la position cruciale du mouvement dans l'histoire de l'art du XX^e siècle malgré les méprises et errements de ses théoriciens (Pleynet, TQ93/82 : 32).

Les chercheurs et commentateurs ont bien noté que la fin de la parenthèse gauchiste a permis d'accepter des invitations offertes par les universités américaines auparavant difficiles à justifier (Kauppi 1990, Forest 1995, Buse 1995, Hourmant 1997)³⁶². Le tissage de ces liens outre-Atlantique permet ainsi d'ancrer la rhétorique avant-gardiste dans un réseau concret : la position anti-institutionnelle maintenue à l'égard des établissements universitaires ou culturels français trouve un appui dans l'internationalisation. La popularité aux États-Unis est un pied-de-nez au paysage français présenté comme fermé voire provincial ; les écrits théoriques déracinés de leur contexte d'origine et transplantés dans un nouveau terreau, se trouvent en outre dans une certaine mesure débarrassés des querelles polémiques et controverses passionnées qui leur sont associées en France. Kristeva est ainsi chercheuse invitée à l'université de Columbia dès 1973 ; Sollers prend lui aussi le titre de *visiting professor* à New York en 1978 (Forest 1995 : 526), à l'opposé de sa posture provocatrice et des barrières universitaires, en France, du fait de son manque de titres adéquats. Si bien des interventions dans les campus américains sont reproduites dans les pages de la revue, les séjours ne sont cependant pas assumés comme des accomplissements, loin s'en faut : il s'agit plutôt de voyages d'observation qui seraient analogues à ceux entrepris en Chine³⁶³. L'intérêt manifesté par les

³⁶² Kristeva le dit-elle-même dans « Pourquoi... ? » : « Il semble toujours difficile d'être de gauche et de s'intéresser à la culture américaine, on est mal vu » (Kristeva, Pleynet & Sollers, TQ71-3/77 : 13).

³⁶³ Sic Kristeva : « C'était donc un voyage mais pas forcément "au bout de la nuit", c'est-à-dire pas forcément avec une vision apocalyptique ou désespérée, c'était un voyage plutôt avec une tentative de connaissance et en ceci, peut-être aussi, avec un regard particulier et subjectif » (TQ71-3/77 : 3). Elle fait même la comparaison avec le regard de l'ethnologue sur un autre continent (TQ71-3/77 : 5).

universités américaines pour l'avant-gardisme théorique est lui-même relativisé comme effet de mode :

[Les Américains] s'enlisent peut-être maintenant quand ils prennent tout et n'importe quoi de la cuisine intellectuelle parisienne, mais en fait il n'y a pas de courant dominant dans leur choix. Évidemment dans la mesure où il y a des institutions, ils sont tentés de choisir ce qui est prisé dans les institutions françaises, et cela devient démodé dans l'institution américaine analogue ; tel philosophe à la mode à la rue d'Ulm sera à la mode à Yale pendant deux ans et cela inquiétera les autres collègues ; mais ces phénomènes se perdent dans une multivalence telle que finalement ils ne prennent pas le même sens de diktat des modes qu'à Paris. (Kristeva, Pleyne & Sollers, TQ71-3/77 : 10)

Amusant constat qui ignore, délibérément ou non, les effets de modes tout à fait similaires du champ français, constat sans doute effacé par l'expérience *in situ*, vécue de l'intérieur, de l'évolution sur le long terme des tendances intellectuelles hexagonales ou parisiennes.

Dans le discours lui-même, la « greffe » américaine procède de la temporalité brisée, non-linéaire du filon de l'avant-garde. Les éléments du canon de *Tel Quel* sont tous autant de contributions qui mettent en œuvre le jeu du sens et du non-sens, du savoir et de son autre. Pilier du canon et modèle sur le long terme, Joyce reste régulièrement remis à l'honneur et réactualisé selon les thématiques de recherches en cours (Houdebine : « obscénité et théologie »). Son portrait apparaît en couverture du numéro 83 de 1980 qui lui est tout entier consacré ; la revue est désormais toujours ornée de photographies et illustrations en lien avec les thèmes des numéros. L'identification des telqueliens à Joyce est à son paroxysme dans l'essai de J.-L. Houdebine, paru dans TQ94/82 et intitulé « Joyce Tel Quel » ; il s'agit de la présentation d'une compilation, éditée par D. Hayman à destination du public américain, des travaux sur l'auteur publiés par la revue³⁶⁴. L'article s'ouvre en effet sur une lecture rétrospective nouant de manière déterministe un lien indissoluble qui défie toute chronologie factuelle :

Paradoxalement, le nom de Joyce est inscrit dès le départ dans l'histoire de *Tel Quel*. Paradoxalement, car manifestement les jeunes écrivains qui fondent la revue, au printemps de l'années 1960, ne connaissent alors pas grand-chose à [cette] œuvre... (Houdebine, TQ94/82 : 55).

Ce lien se trouve néanmoins expliqué par les rapports de force au sein du champ littéraire, et du front commun pour le renouveau de la littérature, quand bien même le texte joycien est encore mal connu ou ne sert que de référence semi-mythique dans les débats. Houdebine prend ensuite soin de retracer

³⁶⁴ Nous n'avons trouvé aucune trace de cette compilation, censée paraître sous le titre de *Joyce Tel Quel*.

l'histoire commune de la revue et de l'auteur irlandais au fil des multiples points de contacts entre les deux dans le champ de l'avant-garde théorique.

Dans l'entretien de 1978 « Poésie oui », Pleynet met lui aussi en valeur la notion de « contemporain », dans un sens non pas chronologique, car aussi bien la peinture de Matisse que les écrits de Sollers entrent dans cette catégorie, mais plutôt lié au critère de l'originalité : c'est la singularité des expériences suscitées qui l'intéresse en premier lieu. Or, ce n'est pas exactement la rhétorique du filon avant-gardiste ou « moderniste », où il s'agissait de tracer une ligne à travers l'histoire. Pleynet insiste ici sur la création unique, et l'originalité apparaît en fin de compte plus comme une réactivité, un principe qui tend même plus à la rhétorique qu'à la production :

Il faut comprendre qu'un artiste, et surtout un artiste d'avant-garde, un artiste engagé dans un procès qui n'est pas académique, souhaite se défendre, et souhaite montrer ce qu'il peut y avoir de positif dans son œuvre ; il est toujours un peu amené à se justifier par rapport à l'académie. (TQ75/78 : 81)

Ce qui lui importe, c'est la singularité, la « structure particulière » du procès créateur propre à chaque artiste, et non pas les codes définis de chaque pratique artistique prise comme structure générale (TQ75/78 : 86). L'avant-garde prend un sens banalisé, opposé simplement à l'académisme.

La trajectoire de l'avant-garde semble être arrivée à son terme : le mouvement a mené dans son contraire institutionnalisé, routinisé. Est-ce que la subversion est ailleurs, ou est-ce que la subversion elle-même n'a plus cours ? Le dépassement aboutit à un apparent retour au traditionnel qui se laisse interpréter sous une nouvelle lumière. Dans « On n'a encore rien vu » (TQ85/80), Sollers ne fait pas de renversement par lequel l'académisme deviendrait le nouveau subversif ; il a en revanche recours à des termes généraux comme celui d' « art » puis de « romancier » et « réaliste », auxquels il lui confère un sens nouveau, de préférence paradoxal. Le terme de « roman » se voit ainsi revêtu d'une extension maximale (« terme englobant tous les types de langage », Sollers. TQ85/80 : 14) et des propriétés autrefois typiquement réservées à l'avant-garde :

Raconter ce qui se passe, voilà la question. [...] Seulement voilà, il s'est passé bien des choses depuis Balzac, et pourtant le terme de roman me paraît devoir être maintenu. Il n'est pas dépassé parce que c'est la forme qui peut englober toutes les autres formes : poésie, épopée, lyrisme, comme sous-ensembles, comme des plaques qui fonctionnent en lui. Le principe, c'est le récit, c'est : au commencement était... quoi ? le chaos, le Verbe et puis après ça on raconte ce qui se passe. [...] (TQ85/80 : 14)

La forme contemporaine que le roman doit avoir se doit d'être une mise à jour, elle doit répondre aux techniques, à la science, à la circulation tous azimuts de l'information :

Le roman est par définition critique, négatif, dissolvant, subversif, éminemment révolutionnaire au sens que je lui attribue, c'est-à-dire typiquement occidental, c'est-à-dire la reprise de tous ces lambeaux de sacré et leur dissolution explicative. [...] Le Roman, c'est la forme extrême et positive de la négativité créatrice, sous la forme de l'intégration à la fois des informations et des modes d'énonciation rythmiques et poétiques. Par conséquent, un roman aujourd'hui qui serait en état de pouvoir dissoudre toutes les socialisations du langage jouerait, à mon avis, un rôle de civilisation extrême. [...] Voilà ce que c'est un romancier aujourd'hui. Le romancier aujourd'hui est réaliste. Je me sens être un réaliste typique. (TQ85/80 : 14-15).

De même, ce « réalisme » est présenté comme une exploration, qu'il appelle « métaphysique », des rapports de force qui déterminent le réel, et dont la politique n'est qu'un symptôme :

[...] je fais mon travail qui est, si vous voulez, aussi d'un ordre théâtral [...] et ça veut dire simplement que c'est le point de vue possible sur le réel, le meilleur point de vue réaliste possible sur la société de mon temps. C'est-à-dire qu'il faut que je la prenne d'un point qui la traverse, cette société. (TQ85/80 : 22)

Nous sommes près de retrouver ce que Sollers déclarait déjà en 1966 dans « Le roman et l'expérience des limites », non pas entendu comme un genre établi mais dans le sens déjà élargi de pratique individuelle de production fictionnelle, d'écriture à la limite (« discours incessant, inconscient, mythique des individus », Sollers, TQ25/66 : 24). Est-ce à dire que toute écriture, tout art a un potentiel subversif ? C'est ce qu'il semblerait, à condition que la pratique remplisse le critère d'originalité ou d'individualité :

C'est devenu académique, l'avant-garde, vous comprenez. Le poète d'avant-garde est parfaitement prévu sur l'échiquier, il n'a plus aucune fonction subversive, on lui demande de faire son petit truc et de ne pas poser de questions, d'être un tout petit peu hermétique, érotique, ésotérique, formaliste, mais de ne pas poser de questions gênantes. C'est pour ça que je ne suis plus d'accord avec ce concept d'avant-garde. C'est une révolte morale en même temps qu'esthétique, car je pense que ça fait des œuvres très limitées qui se contentent de cette limite, de cette marginalité. L'art est toujours contestataire ; il l'était en 1920-21 sous la forme de l'avant-garde ; il ne l'est plus aujourd'hui sous cette forme. Certes, je ne demande surtout pas un retour à l'académisme, au contraire. (TQ85/80 : 20-21)

Le geste reste ambigu : cette généralisation n'aboutit malgré tout qu'à une certaine pratique expérimentale, toujours dans la définition négative par rapport à un concept indéterminé d'« académisme », si ce n'est spécifiquement telquelienne, comme *Paradis*, ou qui entre dans les centres d'intérêt de la revue (ainsi, les quatre Évangiles sont ici présentés comme autant de romans) – une écriture qui ne suit pas ces principes tomberait en dehors du « roman » véritable, ou ne serait même pas considérée comme « art » véritable. Loin de considérer le principe à la base de n'importe quelle pratique, le discours

théorique est mobilisé pour servir les préférences évaluatives. Dans ce processus de sélection, à la fin de la décennie 1970, le roman « traditionnel » fait l'objet d'un regain d'intérêt dans les pages de la revue – en directe ligne avec les déclarations de Sollers. Ainsi, les textes canonisés font eux aussi l'objet d'analyses, éclairés par le modèle théorique développé à partir de l'avant-garde expérimentale. Les essais critiques publiés par Philippe Muray sont un exemple de ce retour renouvelé au roman moderne : non seulement Céline (TQ85/80) mais aussi Balzac (TQ89/91), Hugo (TQ94/82)³⁶⁵ ou encore un compte rendu critique de la biographie de Chateaubriand par G. D. Painter (TQ84/80). Ces lectures, qui nourrissent toujours une réflexion critique sur l'histoire et la modernité, sont aussi clairement marquées par l'examen du religieux en vogue dans le champ intellectuel de la fin de la décennie ; le parti pris conservateur et l'imprégnation théologique des textes de Muray en font un pendant sérieux aux affirmations provocatrices de Sollers et *Tel Quel* en faveur de la religion catholique. Le discours avant-gardiste telquelien tend effectivement à s'user, après la position atlantiste exaltant les expérimentations du « nouveau continent » contre la routine française, dans la rhétorique anti-institutionnelle ajustée selon les tendances. Avec la fin de l'aventure chez le Seuil, Sollers et sa nouvelle revue de *l'Infini* trouvent un nouvel hébergement chez Denoël puis, directement, chez Gallimard : la trajectoire débouche dans une position éditoriale consacrée (Hourmant 1997 : 227).

À l'aube de la décennie 1980, *Profil* fait le bilan de son activité avant-gardiste et tente de le valoriser. L'auto-interprétation de sa carrière comme dépassement du modernisme dans l'activisme se maintient à cette occasion. Le dernier numéro de 1979 est ainsi consacré à ce bilan tout en invitant à se tourner vers l'avenir, affichant en gros titre sur la couverture : « Ut av 60-åra, inn i 80-åra » (« Des années 1960 vers les années 1980 »). Il s'ouvre sur un essai de Willy Dahl qui, en comparant les catalogues des parutions 1959, 1969 et 1979, fait le récapitulatif de cette évolution qui passe, en vingt ans, du réalisme psychologique petit-bourgeois à la prose moderniste angoissée des jeunes écrivains et, enfin, au nouveau réalisme matérialiste et combattif (« På vei mot realismen », P5/79 : 2-3). Le dépassement du pessimisme des années 1960 est encore au cœur de l'analyse que Thon fait des œuvres de Børneboe, Solstad et Lunde (« Noko nytt må bli skapt », P5/79 : 11-17 et 1/80 : 11-19) : ces trois auteurs se considèrent comme représentatifs de trois résolutions différentes du malaise qui caractérisait les « modernistes », le premier surmontant son pessimisme métaphysique par une révolte individuelle, le second par l'engagement marxiste (et l'autoanalyse de la crise elle-même), tandis que le troisième

³⁶⁵ Ce texte est un extrait du recueil qui paraît en 1984, *Le XIXe siècle à travers les âges*, chez Denoël. Le retour du religieux comme refoulé des idéologies du XIXe siècle – le socialisme avant tout – y apparaît fortement à travers l'exemple de l'occultisme de Hugo – auteur « nécromantique », « le plus grand poète de l'époque [et] aussi le plus éloquemment verbeux, le plus ronronnant à vide » (Muray, TQ94/82 : 10) !

s'est laissé enfermer dans l'impasse du modernisme et le jeu ironique dépourvu de conscience historique. Cette stabilité de l'autobiographie de la revue n'a cependant plus exactement le même sens : face à la perte de vitesse de la revue sur le champ littéraire, le *Profil* des dernières années est contraint de s'étoffer à nouveau et de se repencher plus proprement sur ce modernisme qui la caractérisait dix ans auparavant. Le dépassement du modernisme n'est plus un simple rejet d'une tendance petite-bourgeoise : il s'agit plutôt d'insister sur le fait que ce mouvement aura été dialectique et de mettre en valeur ce qui, du renouvellement formel des années soixante, a été conservé lors du passage à la politique. Cette refonte de la stratégie est lisible dans le premier éditorial de 1980 :

[...] il est temps de passer à autre chose. Le mot réalisme ne fait plus autant époque. Au lieu de demander « Est-ce du réalisme ? » nous devons nous demander de quel type de représentation de la réalité nous avons besoin, et comment la représentation de la réalité doit fonctionner [...]. Une erreur similaire consistait à qualifier de formalisme toute l'activité littéraire des années 1960.

[...] det er tid for å komme videre. Ordet realisme er ikke lenger like epokegjørende. I stedet for å spørre : « er dette realisme ? » må vi spørre hva slags virkelighetsskildring trenger vi, og hvordan skal virkelighetsskildringen fungere ? [...] En slik feil var å stemple hele den litterære aktiviteten på 60-tallet som formalisme. (P1/80 : 1)

Autre signe de ce changement de paradigme : le concept de « flertydighet » (polysémie ou équivoque) comme nouveau pilier de la production, à l'opposé du désir social-réaliste de clarté et d'exemplarité. L'éditorial conclut avec un optimisme timide : il s'agit de faire en sorte que la littérature retourne au monde et en affronte les enjeux au lieu de se jeter dans l'escapisme. Ce changement suscite toujours les réactions virulentes des plus militants : on trouve encore des interventions à caractère anti-intellectuel qui rejettent le « formalisme »³⁶⁶ – celles-ci sont néanmoins en passe de devenir minoritaires.

Fin 1979, l'écrivain Sigurd Helseth, dans « Baktanker om lyriken », invite à une réflexion sur cette conjonction de la fibre prolétaire et de la fibre moderniste en poésie – quoique ni l'une ni l'autre n'ait au final été si fortement représentée dans l'histoire littéraire norvégienne. Il considère surtout que la tradition moderniste, qu'il considère comme « morte mais non enterrée » (« død men ikke begravet ») doit être affranchie de tendances idéologiques

³⁶⁶ Voir ainsi l'attaque de Rudolf Børø contre le bilan de la conversation entre Johansen et Rønning : « La conversation s'é moussé avec le jargon snob et superintellectuel de Rønning. Vous ne pensez pas que Knut Johansen cherche à se faire bien voir ? » (« Samtalen er prega med dulling med det superintellektuelle ordsnobberiet til Rønning. Trur du ikkje Knut Johansen og er ute og pynter seg », P1/80 : 52). Morten Falck reste également toujours l'une des voix militantes les plus dures, on le voit encore dans ses attaques régulières contre les écrivains K. Fløgstad et G. Johannesen (notamment dans P3/81).

historiques incompatibles avec le matérialisme. Ces déclarations simplificatrices font réagir Helge Rykkja qui, dans le numéro suivant (P1/80 : 54-55), met en avant la très grande variété des positions idéologiques prises par les écrivains modernistes depuis l'entre-deux guerres, y compris du côté progressiste. En outre, il refuse cet avis de décès du modernisme, qui tend à le réduire à l'expérimentation formaliste ou hermétique (« symboliste »), au lieu d'en considérer les apports fondamentaux encore pertinents pour la production actuelle : une ouverture sur le monde contemporain, sur le matériau littéraire, ses possibilités et ambiguïtés, ou encore sur l'inconscient. Olav Dalgard, dans « Kultur og klassekamp » (P2/80)³⁶⁷ tente de penser un moyen de surmonter le clivage entre les classes populaires et l'art moderne, clivage résultant de la constitution historique de barrières institutionnelles entre culture du peuple et culture des élites. Face aux insuffisances de l'éducation à l'art proposée notamment par l'école, il arrive à la conclusion que la société sans classes est plus que jamais un horizon à maintenir pour que tous aient accès à la richesse des productions culturelles. A. Eggen propose quant à lui de lire l'écriture poétique de Kristofer Uppdal, référence prolétaire par excellence, sur l'arrière-fond du modernisme naissant, au même titre que les pionniers finlandais Edith Södergran et Elmer Diktonius (« Kristofer Uppdal som nyskapar i nordisk lyrikk », P3-4/80). La démarche est relativement spéculative, Eggen étant dans l'impossibilité d'attester de contacts entre Uppdal et les expressionnistes allemands ou les collègues nordiques : elle intéresse véritablement par sa volonté de se réapproprier la revendication moderniste.

Le retour progressif au « modernisme » au sens large s'interrompt avec la radicalité du nouveau « trendsskrift » *Profil*. La volonté de rupture s'exprime également vis-à-vis de l'avant-garde au sens où elle est ramenée à sa banalité. La revendication de la position « postmoderne » n'échappe elle-même pas à la tendance et ne saurait être véritablement neuve :

[...] d'autant plus que plus le néologisme « postmoderne » était en usage à l'époque de nos arrière-grand-mères, il s'appliquait à tout, du pop art à la performance aux États-Unis dans les années soixante.

[...] desto mer som nyordet « postmoderne » var i bruk alt på oldemors tid, det var gangbart på alt fra popart til performance i USA i sekstiåra. (P2-3-4/84 : 4)

Elle ne fait qu'entrer dans le jeu libre où toutes les étiquettes, où toute la tradition culturelle est à la libre disposition de la nouvelle génération. Cet aspect générationnel est d'autant plus marqué qu'une grande partie de la théorie sur la culture et les médias que nous trouvons dans ce premier numéro a partie

³⁶⁷ Il s'appuie sur une lecture de l'anthologie du philologue et ancien ministre de l'enseignement social-démocrate danois Hartvig Frisch *Europas kulturhistorie* (1928, rééd. 1973-74).

liée avec la psychologie et pédagogie – les spécialités de Stav³⁶⁸ et Søyby. C'est ce qui ressort de l'entretien avec le sociologue et pédagogue allemand Thomas Ziehe (présenté comme « sosialpsykolog », psychologue social), spécialiste de la culture de la jeunesse, « Livet som post-avantgardisme » : l'idée de « post » ou de dépassement de l'avant-garde ne correspond ici pas tant une remise en cause qu'à la normalisation, devant le constat que les attitudes culturelles des nouvelles générations est une pratique concrète de ce que revendiquaient les avant-gardes artistiques au titre de la modernité. Pour Ziehe en effet, le geste des pionniers dadaïstes ou surréalistes était une protestation contre le traditionalisme ou les cadres restrictifs à l'œuvre dans leurs milieux socio-culturels. Il désigne par le concept d' « émancipation culturelle » (« kulturell frisetting » en norvégien), le processus ambivalent qui est à la fois augmentation des possibilités individuelles et perte de repères ou de cadres de sens : la modernité, caractérisée par cette émancipation, a ainsi des traits libérateurs autant qu'aliénants, médaille et son revers. Or, cette émancipation serait désormais, dans les années 1980, devenue monnaie courante car la plupart des carcans traditionnels ont été largement brisés :

L'avant-gardisme a en quelque sorte lieu dans la vie quotidienne moderne. Cela crée un problème pour les artistes d'avant-garde, car ils sont en conflit avec les jeunes qui ne sont plus intéressés par la transgression des tabous et les scandales.

Avantgardismen foregår på en måte i det moderne hverdagsliv. Dette skaper et problem for avantgardistiske kunstnere, fordi de får konflikter med unge som ikke lenger er opptatt av tabubrudd og skandaler. (P2-3-4/84 : 13)

En s'intéressant aux pratiques culturelles au sens très large, touchant aux comportements et au style de vie, cette analyse entérine en fin de compte le succès du geste avant-gardiste, mené au terme de la dialectique : il est devenu partie intégrante de la vie quotidienne, mais le champ spécifiquement artistique a perdu toute prérogative sur lui. Le reste du numéro de *Profil* s'intéresse ainsi à certains aspects du nouveau mode de vie post-avant-gardiste, notamment dans sa reprise de ce qui avait été le privilège de la vie d'artiste – les paradis artificiels et la sexualité. L'article de Baudrillard sur l'obscénité est publié à cet effet –demandant si les corps, le sexe, la violence, si tout cela apparaît désormais véritablement dans sa nudité, définitivement dépourvu de signification, ou s'il n'y a pas toujours un point de renversement, de réversibilité (« What are you doing after the orgy ? », P2-3-4/84, trad. Arnstein Bjørkly).

³⁶⁸ Voir aussi la recension par ce dernier, intitulée « Det store barnerovet », sur l'ouvrage de Neil Postman, *The Disappearance of Childhood* (1982). Stav confronte notamment le pessimisme de Postman quant au déclin des compétences scientifiques à la mise en avant d'autres formes de savoir, notamment narratives, que décrit Lyotard ; il se réfère également sur la théorie de la socialisation de N. Elias, que l'on avait aussi retrouvée abordée dans la NSU à la fin de la décennie 1970.

La provocation est cependant apparente à l'égard du puritanisme qui caractérisait les milieux militants marxistes-léninistes.

En effet, en prenant ce style cru, la rupture hédoniste se présente comme une inversion point par point du *Profil* d'avant. Néanmoins, l'évolution de la revue avait déjà bel et bien commencé au tournant de la décennie. Si nous prenons le dernier numéro de 1981 consacré aux romans d'Agnar Mykle, écrivain pionnier de la libération sexuelle dans les années 1950³⁶⁹, force est de constater la distance prise avec le puritanisme. Les contributions à ce numéro (à côté des membres de la rédaction Jahn Thon, Tron Jensen et Kirsti Grotmol sont invitées des paroles d'artistes et d'universitaires, comme Inger Elisabeth Hansen et Barbara Gentikow) célèbrent cet œuvre aussi bien pour ses qualités littéraires que pour l'élan émancipateur ; Thon (« Framover mot Agnar Mykle ») comme Jensen (« Komponisten Ask Burlefot, eller Doctor Faustus på natt-tog ») soulignent l'utopisme des textes dans des coordonnées opposées mais familières : l'utopisme est réhabilité comme une source d'inspiration positive pour le socialisme chez le premier, alors qu'il est analysé dans sa négativité vis-à-vis de la rationalité sociale chez le second. Les articles sur l'auteur, pour ne pas le réduire à un simple écrivain de l'érotisme, s'insèrent dans un dossier plus vaste sur le « privatisme » ou l'intersection entre les problématiques de classe et celles de genre, ouvrant notamment les perspectives sur la critique féministe. Le nouveau *Profil* coupe néanmoins les ponts avec tout engagement. La recension par Carsten Juhl du dernier roman de l'écrivaine danoise Suzanne Brøgger, *Ja*, prend ainsi soin de l'opposer aux productions des féministes. Quand il focalise sur la singularité de l'écriture et l'anti-utopisme d'une œuvre qui embrasse le présent (c'est ainsi qu'il lit ce « ja » contre le « nei » de la critique, Juhl P2-3-4/84 : 58), il inverse la position idéologique et tente de forcer la rupture. Il en va de même dans le geste de radicalisation que le *Profil* postmoderne fait en direction du magazine et de la déhiérarchisation des productions culturelles : la réflexion a été entamée depuis longtemps dans le *Profil* militant et est reprise à la fin de la décennie. Le numéro 5 de 1980 repose en effet la question de la culture de masse et du dilemme des écrivains progressistes ; il retente cependant de dépasser l'impasse de la gauche intellectuelle idolâtre de la culture « noble » en remettant en cause la hiérarchie des genres et médias. Les attitudes ne sont plus à la condamnation univoque, même si la méfiance prédomine encore chez les intervenants : le regard se veut surtout tactique, la recherche étant encore complémentaire d'une pratique de lutte idéologique³⁷⁰. Privé de l'utopie politique directrice, les postmodernes ont, eux, le champ libre pour jouer avec les supports, genres et registres.

³⁶⁹ Le roman *Sangen om den røde rubin* a conduit à une interdiction pour outrage aux mœurs en 1957 et un procès en 1958 – gagné par l'auteur.

³⁷⁰ Voir notamment dans le numéro sur la « littérature de masse » (P5/80) E. Haavardsholm, « Kan spenningsromanen brukes ? » et T. Jensen « Mål og metoder i litteraturforskningen ».

Kris réaffirme bien évidemment la ligne moderniste. Le concept d'avant-garde a-t-il pour autant une place ? L'inactualité de la révolution globale joue en défaveur de l'usage du terme, et en faveur de la position « critique ». L'égide de la philosophie d'Adorno contribue également à cette prise de distance avec le concept d'avant-garde puisqu'il s'agit bien de repenser l'autonomie de l'art dans son rapport dialectique ou contradictoire à la société ou la sphère productive. Dans « Vitt på vitt » (K13-14/79), Larsson reprend l'exemple de la peinture de Malévitch qu'il évoquait déjà dans « Icke-representerande meddelanden » et la discussion sur l'art moderne – mais sans l'utopisme révolutionnaire qui animait encore les positions quatre ans auparavant. Au contraire « l'absolu » de l'art représenté quatre ans plus tôt a cédé la place à la monade fermée de l'œuvre telle qu'Adorno la lit. Larsson reprend toutefois une vision discontinue de l'historiographie, quand bien même la rupture permanente est devenue le principe contemporain de la création, la constante derrière la discontinuité ; ce qui lui importe avant tout, c'est de contester la vision téléologique ou évolutionniste de l'histoire de l'art. En ce sens, l'histoire n'est plus, selon Larsson, que le dépôt (ou le « déchet », *avfall*) de ces expérimentations, dépôt qui se manifeste dans les œuvres d'art : *Blanc sur blanc* de Malévitch n'a ainsi plus de valeur que pour une histoire des idées (Larsson, K13-14/79 : 36). Larsson propose plutôt de déplacer le regard sur l'artiste plutôt que sur le jeu incessant de ruptures des formes artistiques entre elles – ce qui semble être à l'opposé de ce qu'il déclarait, avec Näsholm, en 1975, en rejetant le point de vue individuel, intimiste, privé. Il ne s'agit cependant pas de réintroduire le romantisme du génie créateur en 1979, ni de ramener l'œuvre à la biographie de l'artiste – au contraire, la « vie » de l'artiste est le modèle même de la contingence, à l'opposé de la téléologie :

Nos propres vies n'ont pas de thèmes ou de téléologies. Nos fins ne sont pas les résultats inhérents d'une maturité achevée.

Våra egna liv har ju inga teman och teleologier. Våra slut är inga inneboende resultat av en fullbordad mognad. (K13-14/79 : 36)

Ce qui l'intéresse, c'est comment cette singularité de la création se rapporte à cette histoire des ruptures. Ce rapport, il le formule sur le mode polémique, car il entend bien critiquer le champ artistique suédois pour son manque total de réflexion sur ces questions et son idéologie de représentation militante :

Ici, la peur névrotique de l'obscurité conceptuelle, le sentiment d'être quelqu'un d'autre que la masse, a réduit la plupart des artistes à des sortes de moulins à paroles en images, où le « grand engagement » étouffait toutes les questions qui ne pouvaient être directement liées à la « lutte ». Depuis la fermeture de Konstrevy en 1970, nous avons connu un provincialisme remarquable qui n'a probablement pas d'équivalent en Europe. Presque personne n'a su ce qui s'est passé en dehors des frontières du pays. Il y a une dizaine d'artistes

qui font exception – Billgren, Håfström, Lindblom, Samuelsson etc. Mais sinon : le vide obstiné.

C'est également ici que la haine du modernisme se formule.

Här har den neurotiska skräcken för obegriplighet, känslan av att vara någon annan än de stora massorna, gjort de flesta konstnärerna reducerades till en sorts pratmakare i bilder, där det « stora engagemanget » kvävde alla frågeställningar som inte direkt kunde kopplas till « kampen ». Sedan Konstrevy las ner 1970 har vi upplevt en märklig provinsialism som antagligen saknar motsvarigheten i Europa. Nästan ingen har känt till någonting om vad som har hänt utanför landets gränser. Det finns ett tiotal konstnärer som utgör ett undantag – Billgren, Håfström, Lindblom, Samuelsson etc. Men annars : rabiat tomhet.

Det är också här som hatet mot modernismen formuleras. (K13-14/79 : 36)

Notons d'emblée que certains des noms cités ici à titre d'exceptions font partie du groupe des contributeurs de *Kris*. La mise en valeur de l'art moderne ici se fait selon les coordonnées posées par Adorno : il fait résistance, troue toute harmonie, toute conceptualité, toute forme d'idéologie³⁷¹. Il fait ainsi une distinction entre l'historicité de l'art moderne, inévitable, et le fait que l'art moderne n'a pas d'histoire propre :

[...] il n'y a pas de mouvement cohérent, pas d'unité organique. Le type d'historiographie qui existe aujourd'hui est une idéologie qui suggère une forme immortelle et cumulative dans l'autoréflexion de l'intellectuel bourgeois.

[...] det finns ingen sammanhängande rörelse, ingen organisk enhet. Den sorts historieskrivning som finns idag är en ideologi som suggererar en odödlig och kumulativ form hos den borgerligt intellektuelles självreflektion. (K13-14 : 36)

L'écriture de cette histoire ne peut être qu'une construction ou une fiction qui s'assume comme telle : ce faisant, elle gagne en productivité car elle contribue à donner un sens, mais elle n'est pas un gain de vérité, un gage de détenir « le » sens. Pour illustrer son propos, Larsson fait ainsi la lecture de trois œuvres d'artistes (Gerhard Richter, Joseph Beuys, Nam June Paik) sans critère commun préétabli, si ce n'est l'arbitraire d'une périodisation (1964-1978), pour faire travailler cette « fiction » d'histoire et dégager une connaissance, localisée ou particulière, sur l'art moderne. Il insiste, en guise de conclusion de ce rapprochement, sur le fait que l'œuvre se replie sur sa matérialité et, ce faisant, produit son utopie comme « revers » du monde extérieur.

Les œuvres présentées sont ce qui reste de la nouvelle avant-garde quand elle a retrouvé le chemin du musée, soit que la création est devenue histoire, soit que l'institution a repris en son sein la création contemporaine. Les artistes

³⁷¹ « une autre utopie : non pas d'un état de complétude qui aurait jamais existé, mais de celui qui pourrait toujours exister, même dans une réalité fragmentée » (« en annan utopi : inte om en fulländning som en gång funnits, utan om den som alltid kan finnas, även i en sönderskuren verklighet », Larsson, K13-14 : 36).

de la décennie précédente menacent autrement de tomber dans l'automatisme, où la singularité de fige ou devient sa parodie – ainsi des rayures de D. Buren, autre exemple repris de « Icke-representierende meddelanden », désormais une figure du passé³⁷². Il semble que la parenthèse avant-gardiste soit bel et bien refermée. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il n'y a pas un héritage à conserver. Nous pouvons le lire, non pas dans *Kris*, mais dans un article d'Engdahl pour *Ord och Bild* (2-3/79), intitulé « Bortom Ithaka », qui se penche sur le rapport entre la littérature et la pensée utopique (« Litteraturen och det utopiska tänkandet »). Sa présentation, historique en premier lieu, présente ce rapport sous trois aspects : l'utopie comme représentée ou thématifiée (contenu), l'utopie de la forme, ou fonction de l'expérience esthétique, telle que véhiculée aussi bien dans l'idéal bourgeois que dans la critique marxiste moderne, et enfin l'utopie de la création elle-même. L'avant-garde apparaît ici aussi bien dans les catégories deux et trois, qui à bien des égards sont essentielles pour le projet de *Kris*. Ainsi, il réfère aussi bien à l'avant-gardisme comme forme éclatée et disharmonique, foyer de l'utopie négative d'Adorno, qu'à l'avant-garde des années 1960, en ayant conscience du déplacement qui s'effectue en passant des considérations sur le produit fini aux considérations sur la production : Engdahl prend bien soin de discuter ce saut qui se fait dans la nouvelle avant-garde et la recherche d'un geste émancipateur – nourri par la théorie psychanalytique. Il s'appuie principalement sur les travaux de Gisela Dischner, qui met en avant l'ambition de transformer les sujets et la collectivité par la création artistique ; Engdahl lui oppose cependant les conclusions de Bürger sur l'impossible dépassement des institutions sans une transformation en profondeur des déterminations sociales de l'art :

Sans certaines interventions concrètes dans les relations matérielles, l'utopie de la création esthétique ne fera que souligner une fois de plus l'impuissance sociale des révolutions esthétiques.

Utän vissa konkreta ingrepp i de materiella förhållandena kommer det estetiska skapandets utopi bara än en gång att belysa de estetiska revolutionernas sociala maktlöshet. (Engdahl 1979 : 26)

Plus que jamais, l'avant-garde reste liée à son utopisme. Il s'agit pour Engdahl de sortir de ce schéma de réflexion, quand bien même le potentiel

³⁷² « D'une certaine manière, je pense que [Palerme] a fait mieux que le Daniel Buren plus extrême – qui m'a fortement influencé au début des années 1970. Cela fait maintenant plus de douze ans que Buren ne peint que des traits de 8,7 cm de large. Et il a en quelque sorte atteint le degré zéro de la peinture. Au prix du fait qu'à long terme, il doit s'agir d'un maniérisme » (« På något sätt tycker jag att [Palermo] har lyckats bättre än den mer extreme Daniel Buren – som starkt influerade mig i början av sjuttitalet. Buren har nu i över tolv år bara målat 8,7 cm breda streck. Och han har på något sätt nått måleriets nollpunkt. Till priset av att det i längden måste bli ett manér », K13-14 : 36).

émancipateur de la création n'est pas à abandonner totalement – ses ambitions doivent néanmoins être recadrées.

La rhétorique avant-gardise semble donc avoir été transposée et redoublée dans un nouveau contexte. Cette banalisation fait signe vers son institutionnalisation. Comment cela se manifeste-t-il dans la production artistique ?

Quelle pratique (post-)avant-gardiste ?

Interroger les revues à la lumière de cet héritage de l'avant-garde ou du modernisme – voire son expression post-avant-gardiste ou post-moderniste – implique de rendre compte de la production proprement littéraire aussi bien que de considérer la revue comme médium aux possibilités proprement expérimentales.

De même que la théorie telquelienne témoigne d'une grande stabilité, ses recherches esthétiques font preuve d'une forte continuité. L'élément le plus central de toute la décennie 1970, et qui se poursuit encore au-delà, reste l'écriture de *Paradis* par Sollers, étape suivante après la publication de *H* : des séquences d'une dizaine de pages de cet écrit-fleuve, sans ponctuation autre que rythmique, sont publiées dans peu ou prou chaque numéro dès 1974. Si la revue sert d'espace premier de parution, un premier volume finit par paraître comme livre relié en 1981 : l'avant-garde n'est définitivement plus incompatible avec le marché. Selon ce même procédé par lequel la théorie donne sens au geste, y compris un sens politique ou économique, la commercialisation est elle-aussi expliquée par le paratexte – de manière parfois fluctuante. Ainsi dans l'entretien « Pourquoi je suis peu religieux » (TQ81/79), où le feuilleton est présenté comme une provocation dans le monde de l'édition et, à partir des coordonnées théoriques de la psychanalyse (notamment dans les questions liées à la signature), le sens de la publication se voit infléchit favorablement : l'œuvre comme « déchet », restes du processus autrement en soi infini qu'est l'écriture. Ce dernier se poursuit encore dans la décennie 1980, processus jamais achevé par la parution du premier volume. *Paradis* n'est cependant pas un simple texte imprimé mais bien une expérience multimédiale : l'œuvre fait l'objet de lectures publiques par l'auteur, notamment à Beaubourg dès 1978, puis en tournée en France de 1981 à 1983, avec encore quelques représentations à l'étranger ; les performances sont même enregistrées, radiodiffusées (lecture de douze heures en une traite sur la radio libre belge Micro Climat !) et mises en vente au format cassette audio. Avec J.-P. Fargier, *Paradis* est transformé en projet filmique, lui aussi commercialisé (*Sollers au Paradis*, voir Forest 1995 : 581-2). Fargier s'exprime sur ce travail dans « Paradis Vidéo », texte paraissant dans le hors-série d'Art press de 1982 consacré à l'audiovisuel : avec Sollers et *Paradis*, la pratique de l'écrivain passe aussi par la voix et peut donc se mettre en scène plus aisément, dans une performance plus

complète que le seul remplissage de papier ; elle se combine également avec le montage d'images choisies par le cinéaste et qui viennent rencontrer le flux parlé pour redoubler les associations signifiantes. Surtout, Fargier pense *Paradis Vidéo* comme la seule expérience artistique qui prenne à bras-le-corps le médium de prédilection de l'époque contemporaine : la télévision.

La poursuite de ce travail d'expérimentation se veut subversive en restant sous le signe de « l'illisible » comme modalité assumée d'interférence, par la production, avec le fonctionnement social des significations. Elle se situe résolument dans la continuité de l'avant-garde. C'est ce principe d'« illisible » que revendique Sollers déclare dans son discours de visite au spécialiste de Joyce David Hayman à l'Université de Madison en novembre 1976, où il démarque l'écriture de *Paradis* des autres pratiques qui seraient analogues :

Les écrits vraiment illisibles (illisibles au sens très particulier de Lacan) sont de plus en plus exceptionnels, parce que le semblant d'illisible se multiplie. [...] Les grimaces d'illisibilité, aujourd'hui, courent les rues, comme les maquillages de philosophie. (Sollers, TQ67/77 : 6)

Cet illisible spécifique est la pratique d'écriture qui touche au Réel, à savoir ce qui, dans la typologie lacanienne de trois ordres, échappe aussi bien aux représentations imaginaires qu'à la symbolisation. Lacan propose à cet égard le terme de « lituraterre » par opposition à celui de « littérature », reprenant l'opposition joycienne entre letter et litter tout en faisant jouer la sonorité du terme français (litté-rature), comme cette pratique, analogue à l'analyse, au terme de laquelle l'écrit n'est plus qu'un reste, le sujet écrivant ayant pris conscience de l'infinité potentielle de sa quête de sens dans la chaîne signifiante (Gutermann-Jacquet 2015 : 45). Sollers explique encore la portée de *Paradis* à Hayman dans le numéro triple américain. Le texte comme déchet ou reste du processus induit une modalité de lecture particulière où le sens est transitoire, plus que suspendu, dans le processus :

C'est comme le tonneau des Danaïdes ; il ne vous reste rien dans les mains [...] Je mise sur cette impossibilité de se rappeler ce qui a été lu, sur le résultat de l'intensité de l'effet d'effacement ou passage à vide. Je ne parle pas seulement d'un « vide » dû à des contradictions de la signification, à l'annulation d'un sens. Mais d'un vide plus essentiel dans lequel résonnerait le langage. (Hayman, TQ71-73/77)

Sollers se réfère à Duchamp opposant le voyable au visible et propose, lui, le « lisible » qui n'est pas le « lisible » :

On n'est pas en mesure de déchiffrer, d'exercer des opérations logiques. On vit un autre rapport avec le langage. Le langage du texte est une base sur quoi glisse quelque chose. (id 25).

C'est en ce sens que cette lecture se fait plus par l'oreille que par l'œil, le souffle de la voix déterminant la ponctuation. C'est également ainsi que nous pouvons comprendre, dans « Vers la notion de "Paradis" » (TQ75/78), la déclaration de Sollers à Pleynet selon laquelle

Tout ce qui se donne comme littérature dite moderne, avant-garde, expérimentation, etc., n'est absolument pas lu et d'ailleurs n'est pas fait pour être lu, tout le monde en est conscient. Ce qui reste énigmatique est de savoir pourquoi elle est publiée, quand même. (Sollers, TQ75/78b : 93)

Il expose également, dans cet entretien initialement radiophonique de 1976, sa méthode d'écriture qui se distingue fermement des pratiques associationnistes aléatoires des surréalistes ou des montages avant-gardistes, mais qui procède bel et bien d'un travail de composition (TQ75/78b : 94).

L'illisible est encore à l'œuvre dans les interventions ou performances théoriques de Sollers aux sessions du Congrès psychanalytique d'Armando Verdiglione à Milan. Ces textes sont très difficiles pour les non-initiés : denses, fondés sur un rapport de connivence théorique, ils sont riches en allusions, références voire en sauts du coq à l'âne, et participent de l'entre-soi des experts en psychanalyse communicant dans une langue hermétique. À la difficulté des concepts s'ajoute l'exploration, dans l'enseignement de Lacan lui-même, des jeux de langage. Forest (1995 : 522-523) et Hourmant (1997 : 154-155) à sa suite soulignent le caractère de spectacle et de happening des événements fastueux organisés par Verdiglione et auxquels participe une grande part de l'élite culturelle parisienne. Cela ne tient cependant peut-être pas spécifiquement à Sollers, quoique celui-ci jouisse en plus de la latitude accordée à la figure de l'écrivain, mais bien à la position et au style que veut se donner la psychanalyse dans le champ théorique et intellectuel à cette époque.

Les parutions des autres membres sont également mises en avant dans les pages de *Tel Quel*, quoiqu'à une moindre échelle. C'est notamment le cas pour *Stanze* de Pleynet ; le texte paraît pour la première fois au format livre en 1973 dans la collection de la revue mais l'ouvrage livresque ne contient que quatre des neufs chants envisagés. Cette fresque poétique est ainsi toujours « en cours » dans la décennie 1970 constitue un autre des points de référence de la production telquelienne. À côté des collaborateurs de longue date comme Maurice Roche, de nouvelles plumes se joignent au cercle des artistes liés à *Tel Quel*. C'est notamment le cas de Viviane Forrester qui publie un extrait de *Vestiges* dans la revue en 1976, texte translingue entremêlant le français et l'anglais, deux ans avant la parution livre ; elle collabore également par des essais théoriques à la fin de la décennie. Jacqueline Risset se prête également au croisement des langues, entre français et italien cette fois-ci, dans « En voyage » (TQ90/81). Ce type d'expérimentation décloisonnant les langues nationales est déjà à l'œuvre au début de la décennie lorsque Sollers insère des caractères chinois dans l'écriture de *Lois* (TQ46/71) ou quand il traduit les

poèmes de Mao avec le désir de faire sentir l'étrangeté du chinois dans la langue française (TQ40/70)³⁷³. Bien sûr, ces pratiques sont dans la continuité de la référence joycienne ; c'est à partir de cette dernière que Sollers a proposé le concept d'« élangues », comme correctif de celui, forgé par Lacan, de « la-langue » pour décrire l'écriture dissolvant les barrières des codes linguistiques spécifiques pour en mobiliser toutes les ressources dans l'élan créateur – telle celle de Joyce qui s'amuse à détruire la langue anglaise (« Joyce et cie »). On l'observe également dans la glossolalie des textes d'Artaud où les syllabes et les sonorités des langues différentes s'entrechoquent de manière incantatoire (voir par ex. la *Lettre aux Balinais*). Le cas Artaud est toujours une prise de position contre la réduction de la littérature à un symptôme ou un substitut d'analyse. Les telqueliers poursuivent néanmoins l'exploration des textes qui viennent éclairer la parenté entre l'écriture des limites et les états-limites de la psyché, les lisant dans leur écriture et non pour les soumettre au diagnostic psychiatrique. La revue fait ainsi paraître des textes de la Belge Sophie Podolski en 1973 et 1977 ; atteinte de schizophrénie, la jeune écrivaine et graphiste se suicide en 1974. La publication des fac-similés de ces lettres manuscrites fait apparaître le caractère visuel de cette écriture et la symbolisation par l'image qui se mêle au texte.

Un grand coup est porté à la logique de l'expérimentation avec la publication par Sollers de *Femmes* en 1983. Certes, cette parution a lieu après la « résurrection » de *Tel Quel* en *L'Infini* ; elle se fait en outre en parallèle de la poursuite de *Paradis*. Elle n'en marque cependant pas moins un retour à une prose romanesque accessible au grand public. Forest tend à faire, avec le regard sympathique qui caractérise son historiographie, de l'écriture de l'ouvrage le produit de la dialectique entre l'aventure de *Paradis* et les formes traditionnelles, mitigeant ainsi l'idée d'un renoncement fondamental à l'avant-garde derrière la façade du scandale que constituerait le retour au réalisme (1995 : 591-592). Nous avons de l'autre côté mentionné comment F. Hourmant y voit l'effet du jeu des positions sociologiques : après le désaccord entre Wahl et Sollers quant à la publication de ce roman à clés et le départ du Seuil, la parution du livre chez Gallimard, institution consacrée, est conforme à la logique du champ (1997 : 227-228). La stratégie n'en est pas moins en accord avec les déclarations de Sollers sur le « roman » au sens où le roman traditionnel, « revisité » après des années d'expérimentation, peut lui aussi en dernier lieu trouver sa légitimité sous l'égide de la théorie – tout en rencontrant un bien plus grand succès commercial.

En faisant le saut postmoderniste, *Profil* redevient une revue théorique plus qu'une revue d'écrivains. Conformément à sa prétention post-avant-gardiste, elle s'intéresse cependant à l'esthétisation et l'insertion du jeu dans les

³⁷³ Voir aussi la publication de « Poèmes français » de John Ashbery dans TQ27/66 déjà, expérimentation où la langue maternelle (l'anglais) devient la langue cible d'une pratique d'autotraduction de textes rédigés dans une langue étrangère.

pratiques de la vie quotidienne. Cela est également valable pour le « trendsskrift » qui se fait plateforme ludique d'expérimentation où le théorique rejoint le magazine : dans le premier numéro de la nouvelle formule, le layout moderne assortit les textes de photographies des artistes Sverre Aurstad et Guri Dahl, qui explorent les genres du cliché de mode et du film pornographique. Le paroxysme du jeu sur la forme est sans nul doute le numéro TRASH, qui paraît sous la forme d'un vinyle. Initialement conçu pour suivre directement TRENDS, sa production est retardée faute de moyens. L'éditorial du numéro explique que l'allocation du Conseil culturel a été suspendue pour évaluer non seulement la qualité mais aussi la décence de la nouvelle ligne rédactionnelle :

Après nous avoir caché que l'incertitude au sein du Conseil régnait quant à la possibilité pour Profil de conserver le style du numéro Trends (comme si le fait d'avoir parié, d'être dans le coup, devait être une base de condamnation sous la forme d'une note d'échec avant le déclassement), il s'est finalement un jour avéré que le numéro Trends n'était pas assez bien comme il faut.

Etter å ha blit foreholdt at det rådde usikkerhet i rådet om hvorvidt Profil ville makte å holde stilen fra Trends-nummeret (som om det å ha satset, være i svesvet, bør gi grunnlag for bortdømming i form av fallkarakter før nedslaget), kom det omsider for en dag at Trends-nummeret ikke var stuereint nok. (« Fra tracks til trash », P1/85 : 3)

La revue continue bel et bien ses attaques frontales contre le Conseil sur les questions de financement et de qualité en dépit de son changement de formule et d'idéologie : elle maintient ainsi sa position ambiguë entre la critique des politiques culturelles publiques et sa dépendance matérielle à l'égard de ces dernières. Le thème « TRACKS » lui-même reposait sur tout un jeu autour de la traduction nordique du concept derridien de « trace » (*spor*), qui désigne à la fois la trace, la piste d'un disque et le rail. Ainsi, c'est la question de la trace dans la circulation du sens qui est le point de départ de la réflexion :

Après avoir diffusé dans le numéro précédent un éventail d'expressions contemporaines, par l'écrit et par l'image, nous avons voulu avec ce numéro focaliser l'attention sur la condition de possibilité même de la communication et du flux d'impressions, la PISTE qui trace des sillons.

Etter i forrige nummer å ha spredt en vifte av tidas uttrykk, i skrift og bilde, ønsket vi med dette nummer å samle oppmerksomheten om selve mulighetsbetingelsen for kommunikasjon og inntrykksflom, det (for)skjellssettende SPORET. (P1/85 : 3)

L'éditorial s'amuse ainsi à croiser les significations : trace et sens, supports audio... et train qui déraile, à l'image de ce projet qui a rencontré des obstacles et dont il faut remplacer les wagons abîmés !

Le mélange des registres se maintient même si la forme se stabilise. L'artiste Anne-Lise Stenseth prend en charge le layout et le graphisme de la revue dès 1986. Il y a un effort véritable d'esthétisation du format théorique. L'intellectualisme philosophique est non seulement placé en vis-à-vis de l'art moderne, tous deux sont encore resitués dans un ensemble sémiotique qui, par le biais du contraste et du collage, déjoue les catégories traditionnelles du sérieux et de l'homogénéité : si postmodernisme il y a, il apparaît comme la veine moderniste mise en relation de contiguïté ou de synchronie indifférenciée avec des signes et images du passé et du présent. La couverture du numéro FOLD (P1-2/87), consacré à la philosophie « moderne et post-moderne », est ornée de la reproduction du nu « Pose 2 » de Marilyn Monroe sur velours rouge par Tom Kelley. Dans FOLD cohabitent ou fusionnent ainsi des fragments de cartes maritimes médiévales, statuare grecque, croquis, photographies, publicités... autour des textes. L'essai « Hvad De altid gerne har villet vide om fransk filosofi og ikke har turdet spørge om » de Søren Gosvig Olesen se présente au tout début comme un texte classique avant de tourner au calligramme géométrique. L'impertinence formelle nous semble néanmoins s'assagir lorsque que la revue resserre encore ses liens avec les chercheurs dans le réseau de la NSU, avec le triptyque sur le temps. Brandt propose quelques poèmes en vers libre, parfois en calligrammes, sur le sujet dans le deuxième volet, « Kulturens tid » (P2/88) : l'éditorial les introduit comme des clichés de l'époque (« tidsbilder ») informés par la langue d'Heidegger et le débat culturel autour de ce dernier. Le premier numéro de 1989, consacré à « L'espace de l'art » (« Kunstens rom »), est richement illustré par des œuvres d'artistes contemporains en reproduction couleur (séries de Stig Brøgger et Anette Abrahamsson, sculptures de Morten Stræde). Sous sa toute dernière mouture, « universitaire », *Profil* a largement perdu de son mordant et de sa richesse visuelle, quoiqu'elle porte encore des traces de ce geste d'hétérogénéisation du format de la revue théorique (ainsi la couverture du numéro 3-4 de 1991 sur « Le rêve » reprend l'affiche du film « Pretty Woman » où posent les stars Richard Gere et Julia Roberts).

Il nous semble nécessaire de mentionner la pratique des écrivains associés à la mouvance AKP, bien qu'ils ne soient plus liés au nouveau *Profil*. Il est caractéristique pour le champ littéraire norvégien que les « modernistes » des années 1960, malgré leur engagement dans la décennie suivante et l'échec de la politique révolutionnaire, ont pour beaucoup été consacrés par les institutions culturelles. La maison d'édition Oktober, forte des noms qui lui sont associés puis d'une stratégie de recrutement des nouveaux talents, est devenue aujourd'hui un pôle prestigieux de publication. Le cas de Solstad reste le plus emblématique de cette consécration. Sa production littéraire de la première moitié des années 1980, dans l'après engagement, fournit un exemple intéressant de littérature « post-avant-gardiste ». En publiant *Gymnaslaerer Peder-sens beretning om den store politiske vekkelsen som har hjemsoekt vår land* [Le récit fait par le professeur des lycées Pedersen du grand mouvement d'éveil

politique qui hante notre pays] en 1982, Solstad propose un traitement romanesque de l'engagement maoïste ; à bien des égards, le protagoniste éponyme est une nouvelle version d'Arild Asnes, victime du même syndrome de perte de sens à la fin de la décennie 1960. Son engagement répond aux mêmes aspirations utopiques, quoique la noblesse en soit décisivement court-circuitée par son désir pour une militante, Nina. A la fois personnage individualisé et allégorie de la ferveur politique vue à travers les yeux de Knut Pedersen, Nina se suicide à la fin du roman, ses efforts pour toucher la classe populaire ayant été mis en échec. Le récit de l'engagement au sein d'AKP se fait donc par la fiction à la première personne et non par le témoignage autobiographique. En 1984, Solstad publie *Forsøk på å beskrive det ugjennomtrengelige* [*Tentative de décrire l'impénétrable*], où il met en place un jeu métafictionnel intégrant son nom d'auteur et la réception de son ouvrage précédent : le narrateur, « Dag », auteur d'un roman à succès intitulé *Gymnaslærer Pedersen...*, règle ses comptes avec la critique qui a interprété le roman comme un règlement de comptes satirique avec le passé maoïste. Celle-ci est incarnée sous les traits d'un ami social-démocrate, au demeurant fort arrogant, qui le félicite d'être revenu de son engagement révolutionnaire. Le texte multiplie les paradoxes énonciatifs entre diégèse et métadiégèse, produisant des déclarations humoristiques sur son absence d'humour et des affirmations fictionnelles sur le caractère fictionnel des textes. Le personnage principal de l'ami social-démocrate n'est pas non plus le prétexte à une critique politique frontale ou évidente de la démocratie sociale : quoique l'« impénétrable » dont il s'agit soit la vie des classes populaires, le récit aboutit dans une forme de roman noir. En 1987, Solstad fait encore paraître *Roman 1987*, qui remporte le prix littéraire du Conseil Nordique en 1989, où l'engagement maoïste est encore traité comme un épisode dans le cadre d'une grande quête de sens individuelle – laquelle ne s'achève guère sur une conclusion satisfaisante. Ces stratégies « post-avant-gardistes » sont à la fois une rupture avec le modèle militant social-réaliste des années 1970 et une poursuite de la réflexion « moderniste » des profilstes des années 1960, renouant avec le doute sur la place de l'individu – et de l'écrivain – dans le jeu social. Les stratégies littéraires qu'il emploie durant la décennie entretiennent l'ambiguïté sur le passé, entre fiction du politique, autobiographies fictionnelles et jeu sur les attentes et la réception du public³⁷⁴.

³⁷⁴ En 1985, le Danois Morten Kyndrup propose de considérer la nouvelle prose de Solstad comme un exemple de narration postmoderne – essentiellement sur la base des variations narratives, du social-réalisme objectiviste vers le choix d'un nouveau « réalisme » rétrospectif à la première personne (Kyndrup 1985 : 60-67). La partie théorique de l'ouvrage de Kyndrup insiste cependant, dans une perspective similaire à l'historiographie bürgerienne, sur les traits généraux de l'esthétique postmoderniste comme dépassement de l'avant-garde – refus de la mimesis traditionnelle et de la dichotomie forme / contenu, métaperspective, jeu (1985 : 23ss). Sur Solstad, voir aussi un certain nombre de travaux universitaires sur la question du politique et du jeu autofictionnel dans cet œuvre (notamment Žagar 2002, Østenstad 2009 et Hjorthol 2011). Notons enfin que S. Schou fait pour *Kultur og Klasse* une recension de l'ouvrage de Kyndrup, et

Le numéro 1/89 de *Profil* comprend un article, signé par le contact de rédaction suédois Jan Inge Jönhill, intitulé « Kris och HYPE – gediget och hip från Stockholm ». Les caractères employés pour le premier mot du titre ne mentent pas : c'est bien de la revue suédoise dont il s'agit³⁷⁵. L'éditorial du numéro établit un lien de fraternité entre les deux revues :

Une revue peut dépasser l'humanisme de bien des façons ; par exemple par la facilité – comme celle-ci est proche du PROFIL soigneusement superficiel, n'est-ce pas ? – qui renonce à toutes les vertus sans les remplacer par un autre moteur de connaissance. Le lecteur attentif comprendra immédiatement qu'il ne s'agit pas d'une plainte que nous pensons pouvoir être adressée à PROFIL... ou à nos frères analystes littéraires (« parva sentimentalialia ») de la revue KRIS de Stockholm. Ce dernier point est clair pour tous ceux qui ont lu l'article de synthèse de Jan Inge Jönhill dans les dernières pages de ce numéro. Avec cet article perspicace et sobre, nous inaugurons un nouveau genre, que l'on pourrait appeler l'autosuffisance journalistique.

Det er mange måter et tidsskrift kan befinne seg hinsides humanismen på ; en har bl.a. den lettjøpte – hvor fjern er ikke denne fra PROFILs grundige overfladiskhet ! – som gir avkall på alle verdier uten å erstatte disse med noen annen erkjennelsesmotor. Den oppvakte leser forstår da straks at dette ikke er et ankepunkt vi mener kan fremføres overfor PROFIL... eller overfor våre litteraturanalyserende brødre (« parva sentimentalialia ») i Stockholm-tidsskriftet KRIS. Det siste vil vedkommende kunne innse etter å ha lest Jan Inge Jönhills oversiktsartikkel på dette nummerets siste sider. Med denne innsiktsfulle og sobre artikkel innvier vi en ny genre, som kunne kalles den tidsskriftsmessige selvopptatthet. (Eriksen & Juhl, P1/89 : 8)

Cette parenté est double, à la fois intellectuelle et éditoriale : intellectuelle, car il s'agit ici de reconnaître, sur un mode ironique, un positionnement analogue autour de cette question même du « postmodernisme », lorsque la critique de l'humanisme traditionnel est caricaturalement assimilée à un nihilisme (les deux revues se tiennent également, à ce moment, sur le même front de travail de la philosophie heideggerienne) ; éditoriale, car les revues théoriques doivent marquer cette solidarité « nombriliste » et rendre compte les unes des autres, faute d'avoir l'attention des pages culturelles de la presse à grand tirage.

Jönhill livre ainsi une présentation de *Kris* expliquant la place à part de la revue dans le champ suédois, trop hermétique pour les journalistes culturels, et généralement trop peu politique³⁷⁶ ; il ne manque pas non plus de souligner les conflits liés à la soutenance d'Engdahl, prix à payer pour son influence considérable dans le champ de la critique de presse. Il prend égakement acte

adopte un ton narquois à l'égard de cette lecture de Solstad comme postmoderne – car Solstad ne tire pas de plaisir, selon lui, de la déception politique ! (Schou, KK53/86 : 104).

³⁷⁵ Le logo de la revue change de typographie avec le numéro 29-30 de 1984.

³⁷⁶ Quitte à minimiser, selon nous, l'apport de la philosophie et de la critique marxiste dans les premières années.

du changement d'équipe rédactionnelle après le numéro 1/87 (« Ögonblicket »). Or, parmi les membres de la deuxième génération, Erik van der Heeg et Sven-Olof Wallenstein sont plus particulièrement mis en avant pour leur travail parallèle dans le lancement de HYPE magazine, « tidskrift för Konst, Teori, Mode och Film » piloté par Jan Åman. Or, le compte-rendu rapide que Jönhill fait du milieu intellectuel et culturel suédois s'intéresse davantage à HYPE plutôt qu'à *Kris*. L'hétérogénéité de la ligne de la nouvelle revue (« tidskrift för Konst, Teori, Mode och Film »), son format luxueux (imprimé sur papier glacé) et son financement partiellement assuré par les revenus publicitaires, est une interprétation intellectuelle chic de ce qu'aurait pu être un « trendskrift », ambition jamais véritablement réalisée par le nouveau Profil malgré la façade provocante des débuts. En guise de conclusion, Jönhill espère que la nouvelle publication ne deviendra pas une version digeste de l'exigeante *Kris* où la teneur théorique sera reléguée à des inserts ou suppléments³⁷⁷.

Kris est ainsi considérée comme parente du *Profil* tardif revenu au sérieux intellectuel et philosophique. La revue suédoise n'aura guère goûté à la provocation par le mélange des styles entre le vulgaire et l'intellectuel. En revanche, *Kod* a dès le début témoigné de cette volonté de faire cohabiter la production théorique et artistique et de faire jouer les frontières entre les deux : les premiers pas sont encore ceux d'une avant-garde jouant sur le triple front artistique, théorique et politique, placé sous le signe d'un amateurisme impertinent. Outre l'activité cinématographique du groupe Komfilm dont la revue se fait la plateforme, l'écriture est bel et bien présente, sous des formes hétérogènes, dès le premier numéro. « Blasé », courte page de « Th » Näsholm, se présente comme un court essai critique, voire satirique, sur le malaise de l'individu pris dans la torpeur passive de la décennie 1970 ; la force des images et du style prend le pas sur l'argumentation ; Larsson et Magnus Florin publient respectivement « Två nätter » et « Kvalprånget », poèmes en vers libre teintés d'érotisme. Le texte en prose « Vit eklips » de Larsson à la fin du dernier numéro n'est pas sans faire penser à l'écriture de *Autisterna*, qui paraît en 1979 : fiction construite autour de sujets aux contours et attributs flous (« han », « hon ») qui ne font que passer entre les scènes de l'histoire mondiale contemporaine (les soulèvements étudiants de Berkeley, Berlin et le Boulevard Saint-Michel) et où le récit est moins une narration continue qu'une superposition d'images décrites avec une méthode proche de l'objectivité froide de la caméra (Ohlsson 1998), de l'apparente évidence du rêve. L'une de ces images est une image d'image, réminiscence fugace de la vieille avant-garde :

Il passe devant un café où un vieux mulâtre joue du piano, comme sous le contact des doigts agiles avec la mélodie triste, et voit les moments de folie avec

³⁷⁷ Hype ne survit cependant pas au tournant de la décennie et disparaît après quatre numéros (dont un double et un numéro spécial), en 1990.

Hugo Ball prendre forme et disparaître, fondu enchaîné avec le Vian tatoué sur la table du « Tabou » puis fondu enchaîné où ils s'effacent dans leurs propres mouvements et dans la réalité.

Han passerar ett café där en gammal mulatt spelar piano, som under rinnande fingrarnas beröring med den sorgsna melodin, ser de vansinniga ögonblicken med Hugo Ball ta form och försvinna, fada in med den taterade Vian på « Le tabous » bord och fada ut i sina egna rörelser och verkligheten. (« Vit eklips », K3/76d : 34)

Si elle n'a rien de spécifiquement biographique, cette fiction est clairement marquée par le discours théorique qu'elle complémente dans les pages de la revue.

Kris ne pratique pas autant le brouillage : elle reste essentiellement une publication théorique et critique. Les productions littéraires des membres, non seulement Larsson mais aussi Melberg (*Ett två tre. En resonemangsroman om kärlek och politik*, Rabén & Sjögren 1979) et plus tard Engdahl n'y apparaissent pas. La plume de Larsson reste au service d'éditoriaux et d'essais critiques au style libre qui complètent les contributions plus spécifiquement universitaires ; nous l'avons vu pour « Vitt på vitt », discussion sur l'art moderne encore reprise dans « Konsten/Ingenting », et « Den särskilda stilen » (K29-30/84) ; il livre également, dans le numéro spécial sur la danse, l'essai « Det belysta diskoteket », une analyse du microcosme social qu'est la boîte de nuit (KS/79 : 18-21). À défaut d'héberger la production littéraire de ses membres, *Kris* publie néanmoins un grand nombre de textes en tous genres. On trouve ainsi une sélection de poètes modernes ou contemporains internationaux, en traduction de Pierre Zekeli (Octavio Paz K22/82, Wallace Stevens K27/83, Nichita Stanesco K28/84) et consacre un numéro spécial à Gunnar Björling en 1987 ; occasionnellement aussi des textes en prose, parfois en extraits (par exemple Blanchot ou Proust) ou encore des mises en scène – ainsi dans le numéro K17-18/81 sur les « Scènes », deux créations de S. Beckett, *Pas et Trio du fantôme* (créé pour la télévision). Dans le même numéro, l'entretien avec M. Åsberg est accompagné de photographies de ses notes chorégraphiques, mettant en valeur la visualité de cette écriture.

La revue accorde dès ses débuts une très grande place aux productions contemporaines en arts visuels et plastiques. De nombreuses photographies assurant les pages de la *Kod*, pour beaucoup soit faites par les membres de la rédaction eux-mêmes, soit tirées de films. Larsson explicite également le choix des couvertures des trois premiers numéros, leur caractère programmatique, et en livre lui-même une interprétation : la première, photo en noir et blanc tirée de « Trois chants sur Lénine » de D. Vertov (1934) représentant un défilé du premier mai, pour indiquer la « base marxiste » de la revue qui veut « non seulement interpréter mais aussi transformer la réalité » ; la seconde, image d'un public devant un film en trois dimensions, illustrant la contradiction ou « paradoxe tragique » entre communication et expérience,

interprétation et transformation ; la troisième enfin, face-à-face entre Liv Ullman et Erland Josephson jouant pour Bergman, « synthèse » de cette tragédie de l'incommunicable expérience, et point de départ du désir de créer une entente avec le lecteur (Larsson, K3/76c : 35). La première couverture de *Kris* n'en est pas moins programmatique : le choix de l'« Accident » (Unfall / Olycka) de Paul Klee est, en deuxième de couverture, élucidé par un commentaire d'Adorno sur l'artiste – exemple d'une modernité parlant la langue, silencieuse, de la chose elle-même (K5/77 : 2). C'est cependant William Blake qui figure en couverture du second numéro : la revue pioche bien souvent dans toutes les époques et toutes les disciplines artistiques pour illustrer ses pages.

La rédaction invite régulièrement en son sein des artistes comme Jan Håfström et Håkan Rehnberg, qui deviennent des membres permanents en 1983-1984 ; on trouve également de manière récurrente les œuvres de Sivert Lindblom, Alf Linder ou les dessins d'Erland Cullberg. Le numéro 25/26 (« Platsen / Gränser ») est réalisé en collaboration étroite avec le projet artistique « Ibid. » (1982-1983) où les quatre premiers participent : entre les textes sont disséminées des photographies documentant l'installation du collectif dans une ancienne usine désaffectée de Danviken. La rédaction informe en deuxième de couverture que l'expérience s'est terminée en mars 1983 par l'effraction de vandales dans les locaux, menant à la destruction de certaines installations. Un certain nombre de numéros sont également rythmés par des séries : les pyramides inversées de Jan Håfström (1978-1979) « Ikonoklasmos » de Rune Hagberg (K16/80) ou les « Suicide notes » de Brice Marden tout au long du numéro « Blankhet » – lequel se distingue par sa couverture, dépourvue de titre et ornée seulement d'une des « notes » de Marden (K27/83).

Plus que sur la cohabitation du théorique et de l'œuvre d'art, c'est sur la pratique du texte théorique dans la revue qu'il convient de se pencher. Nous avons vu comment un essai comme « Icke-representera meddelanden » relève d'un genre théorique intermédiaire faisant ressortir le caractère dialogique, intersubjectif de la pensée en action. Ce genre de production est à rattacher au geste amateuriste, invitant à la réflexion par la publication de premiers jets et morceaux fragmentaires de pensées naissantes à affiner. L'essai est notamment précédé d'un court texte sans-titre de « st » ; la datation vague (« 1973-75 ») ne permet pas de trancher sur la question de savoir s'il s'agit d'une introduction à « Icke-representera meddelanden » ou d'un fragment à part entière, mais le geste est similaire :

Ce texte n'est pas le résultat de connaissances exactes d'un problème, mais plutôt de la conscience de son existence. Il ne s'agit pas d'une théorie dérivée de la pratique, mais d'un complément à une pratique.

Den här texten är inte ett resultat av exakta kunskaper om ett problem, snarare vetskapen om dess existens. Det är inte en teori härledd ur praxis, utan ett komplement till en praktik. (Larsson, K1/75 : 22)

Larsson esquisse ici une réflexion sémiotique sur la fonction (ou cause finale) du signe et la complémentarité entre le récit explicatif et l'image qui compense les lacunes du savoir comme modalité propre de communication :

La cause d'un signe est la dénotation. Ou la cause d'un signe est d'expliquer. Comme nous ne savons pas tout, nous devons expliquer. C'est ainsi que le récit naît. L'image est l'outil du handicap, pour le réconfort ou la guérison. Nier l'image comme vecteur d'information, c'est nier la volonté d'en savoir plus, la racine de la connaissance. Ce que nous ne faisons pas.

Ett teckens orsak är betecknandet. Eller ett teckens orsak är att förklara. P.g.a att vi inte vet allt måste vi förklara. Så uppkommer berättelsen. Bilden är handikappets redskap, till tröst eller läkande. Att förneka bilden som bärare av information är att förneka viljan att veta mera, kunskapens rot. Det gör vi inte. (K1/75 : 22)

Il ne s'agit pas simplement de l'image visuelle, celle du film ou des nouveaux médias de masse, mais bien de l'art. Larsson revient en effet à la première avant-garde qui a utilisé l'image pour faire jouer les limites du récit ou du savoir « objectif ». Pour lui, c'est d'idéologie dont il est question dans ces recherches qui réagissent par la négative et explorent les lacunes :

Entre la coupure concrète qu'est le mouvement dada et la contradiction de Van der Velde, il y a un océan de pensées qui peuvent toutes se résumer en : $S \neq s$. Je ne suis pas celui que je semble être. Toujours esclave, toujours représentant d'une idéologie qui ne me reconnaît même pas en tant que tel, mais qui parle du décalage entre moi et le monde, où je suis le méchant et le monde le héros. Je suis un anti-signe.

Mellan dadarörelsens konkreta snitt och van der Veldes motsägelse finns en ocean av tankegångar som alla kan sammanfattas i : $S \neq s$. Jag är inte den jag tycks vara. Alltid slav, alltid representant för en ideologi som inte erkänner mig ens som detta utan som talar om diskrepans mellan mig och världen, där jag är bov och världen hjälte. Jag är ett antitecken. (K1/75 : 22)

La pratique de *Kod* est à la fin de ce texte décrite précisément comme « illustration » : une image qui compense le caractère encore imparfait d'un travail théorique à peine entamé par de jeunes têtes bourgeoises :

Parlons d'une image test, parce que l'impact est minime, parce que notre pratique est illustration plutôt que définitive, parce que nous (et notre travail) portons encore la graine de l'égo(ethno)centrisme bourgeois, parce que tout est à l'épreuve. OK, on s'est débarrassés du message prophétique, nous pouvons commencer.

Låt oss tala om en testbild, eftersom genomslagskraften är minimal, eftersom vår praktik är snarare illustration än definitiv, eftersom vi (vårt arbete) fortfarande bär frö av den borgerliga ego(etno)centrismen, eftersom allt är

under prövning. Okay, vi har gjort oss av med det profetiska anslaget, vi kan börja. (K1/75 : 22)

La toute dernière phrase ci-dessus peut ainsi tout aussi bien être interprétée comme conclusion de ce morceau pris comme unité à part entière, ou comme introduction au dialogue fictif entre Larsson et Näsholm qui suit.

En quittant la posture amateuriste, *Kris* perd une partie de cette spontanéité du format théorique et les interférences de l'esthétique dans le texte théorique sont peu marquées. Néanmoins, la revue se ménage un certain espace de liberté, nourrie souvent par les philosophies qu'elle véhicule : par là, une certaine pratique d'écriture littéraire se sédimente malgré tout dans l'approche de la théorie contre la norme scientifique. Le fragment est notamment mis au premier plan dès le dossier consacré à Adorno. On pourrait croire que l'essai d'Olsson la met en pratique (K5/77 : 20-22) : placé sous le signe, en introduction, des *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes éclairant un type de structuration textuelle « sans début, ni fin » (« Ingen början, inget slut »), l'article s'intéresse aux enjeux que le fragment prend dans la philosophie d'Adorno – la préservation de l'hétérogène et du non-identique, « dialectique négative dialectique en action » (K5/77 : 22). Si le texte d'Olsson semble adopter une forme barthésienne, structuré à partir de rubriques, ce n'est toutefois qu'une impression de surface : la linéarité du raisonnement n'est pas réellement affectée. Le cadre théorique est placé mais pas encore mis en œuvre, si ce n'est dans la reproduction d'extraits de la *Théorie esthétique* directement. Dans la perspective adornienne, l'écriture philosophique ou théorique, en adoptant une forme fragmentaire, accueille des propriétés de l'art. A. Bartonek analyse plus particulièrement cette pratique, chez Adorno, de la « constellation » fragmentaire et de l'essai comme ces deux manières par excellence de préserver la non-identité dans la pensée conceptuelle (Bartonek 2011 : 155-168). Non seulement le caractère utopique de la philosophie et l'art reposent selon lui tous deux sur le non-identique, mais les deux pratiques entrent dans cette relation dialectique de dépendance réciproque où l'art est philosophiquement travaillé et la philosophie représentée esthétiquement (2011 : 141). C'est ainsi que la conceptualité, en prenant forme esthétique (dans la langue), permet un repli autocritique luttant contre la systématisme catégoriale ou totalisante, ramenant le non-identique à l'identique, qui lui est inhérente. L'écriture d'une théorie esthétique par le fragment, rappelle-t-il encore, appartient à une tradition, notamment en langue allemande depuis le romantisme, F. Schlegel en première ligne. Le romantisme, aussi bien allemand que suédois, est bien remis à l'ordre du jour par *Kris*, du numéro 23-24 de 1982 à l'essai d'Engdahl qui suscite la controverse en étant présenté comme thèse de doctorat³⁷⁸.

³⁷⁸ La pratique du fragment, ou plus précisément de l'aphorisme, est également investie par ce dernier bien plus tard (*Meteoror* en 1999 et *Cigaretten efteråt* en 2011).

Forte de cette longue histoire, l'écriture fragmentaire n'est certainement pas avant-gardiste : elle se retrouve cependant actualisée ici, après l'avant-garde.

Les pages tirées des essais de Norman O. Brown sont aussi remarquables dans l'écart qu'elles marquent avec le discours argumentatif traditionnel. Les membres de la revue ne prennent que peu la plume dans ce numéro : ils laissent toute la place au texte de N. O. Brown, ce « prophète de l'inconscient » (Olsson & Wennström, K9-10/78 : 4). L'évolution formelle des extraits de Brown est frappante, s'éloignant de plus en plus de l'essai universitaire. Les derniers textes, « Frihet » et surtout « Ingenting », pages tirées de *Love's Body* (1966), sont plus fortement marqués par un langage métaphorique riche, empruntant au lexique religieux ou mystique, par des phrases courtes et assertives, ainsi qu'une énonciation balançant entre l'adresse directe (notamment un usage de la deuxième personne du singulier ou parfois de la première du pluriel) et l'infinitif. La forme n'est pas véritablement fragmentaire mais la progression du texte est scandée de citations et références empruntées à la philosophie, la théorie et à la littérature, ainsi que de blancs dont le sens semble d'autant plus crucial dans le dernier chapitre consacré au vide, au silence entre les mots. La médiation de Derrida permet aussi d'inviter à d'autres formes d'expérimentation textuelle. Des clichés des pages de l'édition française de *Glas* sont reproduits afin de montrer le jeu de disposition visuelle qui se déploie dans cette lecture de Hegel entrelacée avec le texte de Genet ; l'extrait traduit par Engdahl et Malmberg tente de rester fidèle à ce travail visuel (Derrida, K20-21/81).

Dans l'ensemble cependant, la transgression est assez modérée quand il s'agit des textes écrits par les membres de la revue elle-même. Il est néanmoins quelques exceptions notables qui témoignent d'un jeu expérimental de la part de la rédaction. Le numéro 17/18 de 1981 propose un éditorial collectif, composé d'une succession de textes signés et clairement identifiables. Dans sa contribution, Engdahl livre un schéma de la crise comme processus de connaissance et notait une incompatibilité entre l'identité et l'idée de retour :

L'identité est une prise de conscience de l'impossibilité du retour. La crise est le chemin qui mène à un tel tournant.

Identitet är en insikt i återkomstens omöjlighet. Krisen är vägen till en sådan vändpunkt. (Engdahl, Florin, Larsson & Malmberg, "Ledare", K17/18 : 5)

Par là, il signifie que le sujet qui a traversé la crise s'est formé dans le processus et ne saurait revenir à un avant. Le numéro suivant (19/1981) semble contredire cette idée : l'exergue en première page (tirée d'une étude de Harold Bloom sur Wallace Stevens) installe une tension au sein de ce numéro en réaffirmant le concept de crise comme « tournant » (vändpunkt) par un retour sur l'étymologie du mot – jugement, distinction et, de là, critique – ainsi que sur la racine indo-européenne ramenant à l'écriture. Or, *Kris* 19 se démarque

des autres numéros par son aspect en apparence disparate, par son refus de l'organisation en articles clairement circonscrits par la mise en page, le titre ou la signature individuelle, et sa progression n'est pas celle de la logique argumentative. Selon nous, ce numéro ravive véritablement la pratique de la production collective, de l'hybridité et/ou du montage textuel. La première de couverture n'est pas ornée d'une œuvre d'art ou d'une photographie comme d'ordinaire : à la place commence directement le texte, sous le logo, une citation de Saint Pierre Damien (en suédois Petrus Damiani) sur la puissance divine qui transcende la linéarité temporelle où sont prises les vies humaines. Seules les informations rédactionnelles sont maintenues en première page et viennent interrompre cette citation. Les textes écrits par les membres de la rédaction, rythmant le parcours entre les extraits philosophiques et littéraires, sont par la suite simplement signalés par des caractères bleus. En l'absence de sommaire et de titre donnant le thème du numéro, l'interprétation est ouverte mais il s'agit précisément, selon nous, d'une exploration textuelle de l'idée de « retour » (*återkomst*), retour chez soi (*hemkomst*), retour du passé, réminiscence, répétition ou encore traces – suggérant également un questionnement derridien sur l'écriture³⁷⁹.

La suite de textes de permet d'éclairer l'apparente contradiction entre la crise et le retour : ce n'est pas tant le retour lui-même qui est rendu impossible par le processus de transformation de la crise que le retour à l'identique. Le mouvement de la fugue, fondé lui-même sur le retour et la différence, semblerait mieux caractériser l'agencement ouvert de ce numéro. Les textes convoqués tournent non seulement autour de ce faisceau de questions ouvertes par le « retour », le passé, la mémoire, la répétition, l'origine – nous y retrouvons également des traces de l'utopie. Avec Nietzsche, dans un commentaire de son *Zarathoustra*, est discutée la notion « d'éternel retour » en opposition à la pure répétition et à l'éternité de la métaphysique, de la religion et de la littérature utopique (« där evigheten är det som *följer efter* historiens upplösning », en it. dans le texte, K19/81 : [12])³⁸⁰ : ici, l'éternité est interprétée comme celle de l'instant présent, le retour est un début toujours nouveau et différent, un moment de (re-)création de soi et du monde et de différence. Nous sommes ici dans la continuité des positions de *Kris* sur l'histoire et la dialectique. Quotidien et utopie ressortent également d'un commentaire croisé de fragments (Handke, Büchner, Montaigne, Sénèque). L'opposition entre les deux n'est jamais stricte, tous deux sont deux mouvements d'une existence « nomadique » clivée (« den nomadiska klyvnaden ») : si le quotidien est le temps de la répétition et l'utopie le départ, le voyage vers un nouveau lieu (une île), elle finit par retomber dans l'habitude du quotidien ; inversement, le quotidien fétichisé peut lui-même devenir utopie. Dans les deux cas, la vie est autre part,

³⁷⁹ Pour Broady et Palme (2012), la clé de ce numéro sur « Les retours » au pluriel (*återkomster*) est l'intertextualité.

³⁸⁰ Nous indiquons les pages entre crochets faute de pagination du numéro lui-même.

elle nous échappe. Il s'agirait alors de dépasser ce dualisme et non simplement de le renverser. Deux postures archétypiques sont présentées : d'une part, le Danton de Büchner, figure du révolutionnaire rendu malade par la répétition, assoiffé d'une autre vie mais pourtant conscient de son impossibilité, si ce n'est dans la mort ; de l'autre le stoïcien jugeant, comme Sénèque, la vanité de ceux qui méprisent la vie pour aspirer à un « autre chose » (K19/81 : [24]). Si le commentaire semble plus favorable à la deuxième posture, lui laissant même le dernier mot, il entend néanmoins ne conserver du stoïcisme que la part qui en accepte la vie et non pas la part ascétique qui tend à la mépriser, et à laquelle même Sénèque n'échappe pas. Ces discours éthiques manquent proprement l'aspect créateur défendu dans l'interprétation de Nietzsche ; or, ce dernier est plus proprement abordé dans les pages suivantes via la question de l'écriture.

En effet, le parcours textuel recroise la piste de l'analyse derridienne et sa critique de la linguistique, de la métaphysique de la présence et de l'origine : dans l'écriture se joue le processus de transformation et non de répétition. Plus précisément, c'est ce qui différencie la pensée mythique de la littérature (K19/81 : [27]) : la première entend sans cesse par le rite revenir à une origine divine, au moment premier de la création divine, la seconde en revanche se déploie sur l'impossibilité du retour. Des restes de pensée mythique se retrouvent chez les millénaristes :

Comme un vague reste de l'âge du mythe, les gens sont encore hantés par l'idée que les époques sont prises dans un rythme cyclique de renouvellement qui, lorsque le moment est venu, répandra un nouvel âge d'or sur le peuple errant, dramatiquement précédé par une ère de catastrophe et de décadence morale dans laquelle l'orateur croit, plein d'espoir, vivre (Hermès Trismégiste, Lactance, Joachim de Fiore, Thomas Münster, évitons avec tact de poursuivre la liste jusqu'aux temps modernes).

Som en diffus rest av mytens tid hemsöks människorna länge än av en föreställning om att tidsåldrarna är fångna i en cyklisk förnyelserytm, som när ögonblicket är moget skall breda ut en ny guldålder över det hemlösa släktet, dramatisk föregånget av en era av katastrofer och moraliskt förfall i vilken den talande förhoppningsfullt tror sig leva (Hermes Trismegistus, Lactantius, Joachim av Fiore, Thomas Münster, låt oss taktfullt avstå från att föra listan fram till modern tid). (K19/81 : [27])

Cette attitude semble en outre toujours avoir pour corrélat la sujétion à un prince, un pouvoir, une autorité messianique. Cette pensée est homologue au fétichisme du sens dans la langue et la pensée « étymologique » par opposition à la pratique de la traduction ou de la poésie (à l'image ici de Mallarmé) : la langue des humains se déploie après la chute hors du paradis, une fois perdue l'immédiateté des choses (K19/81 : [28]). Cette critique de l'origine par la littérature est déployée avec plusieurs facettes. Le mouvement de la fugue ramène ensuite à Nietzsche à travers la lecture que fait Derrida, dans *Éperons*,

du « colombarium »³⁸¹. Tout comme dans *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, qui fait l'objet de l'analyse derridienne, la métaphore devient le signe de la liberté, de la pensée en action, de la création dans l'écriture. Un commentaire du caractère chinois Fu (« le retour »), extrait du Yi King, révèle quant à lui comment le signe est le fruit de la transformation d'autres caractères – en quoi son sens lui-même se contredit si le retour est pensé comme origine et non comme processus, produit de différences. Le retour dans l'écrit se fait enfin anaphore comme dans le triptyque « Une scène primitive ? » tiré de *L'Écriture du désastre* de Blanchot. Le mythe même de la scène primitive y est battu en brèche comme origine : la scène est seulement le lieu absent qui rend possible le discours, à partir duquel se déploie l'écriture dans ses répétitions. C'est en même temps une lecture critique du concept freudien, le refus de la fiction originaire pour le commentaire ou la réécriture permanente. Le commentaire qui accompagne l'extrait remet en cause, par la même occasion, tout concept même de titre, de texte et de commentaire, et même de je-auteur, tous dissous dans le mouvement d'écriture. C'est là bien évidemment une clé de lecture du mode de fonctionnement de ce numéro. Le dernier fragment textuel, discutant de la Répétition et de l'écriture chez Kierkegaard, ne le rend que plus explicite :

Celui qui écrit se souvient, dit Kierkegaard. Il retourne au passé et le laisse refluer de son état éternel vers le présent. L'écriture et la mémoire sont toutes deux des fragments, mais dans l'ensemble, l'écriture est absente et la mémoire ne peut être actualisée. Par conséquent, l'écriture ne répète jamais la mémoire, mais l'entaille, la tue, et devient elle-même le point de départ de ré-écritures au-delà du rêve que fait la conscience sur ses propres origines.

Den som skriver minns, säger Kierkegaard. Han återvänder till det förflutna och låter det strömma tillbaka från dess evighetstillstånd till nuet. Skriften och minnet är bägge fragment, men om helheterna gäller att skriften saknas och minnets inte kan aktualiseras. Därför upprepar skriften aldrig minnet utan skär av, dödar det och blir själv utgångspunkten för om-skrivningar bortom medvetandets dröm om egna ursprung. (K19/81 : [58])

La dernière page invite à revenir au début du numéro pour une nouvelle lecture. Ainsi, il est tentant de retourner à l'interprétation de la citation de H. Bloom comme elle-même un retour – le retour à l'étymologie du mot « crise » à partir duquel se déploie ensuite une autre écriture, un nouveau texte. Ce numéro est sans doute le moment le plus créatif : reprise d'un certain héritage avant-gardiste où la théorie et la littérature, le savoir et l'expérience esthétique se rencontrent dans un milieu intermédiaire, un espace textuel ouvert où résonnent l'histoire et les cultures.

³⁸¹ Le motif de la colombe était lui-même introduit quelques pages plus tôt ([28]) dans un vers issu du poème « Une colombe » d'Ungaretti.

Si la production littéraire est publiée hors de la revue, le caractère postmoderne de cette dernière a été posé par la réception suédoise. Larsson a délibérément joué avec les notions d'anti-art (Malm 2020). La méthode d'écriture d'*Autisterna* a été décrite par l'auteur lui-même, à plusieurs occasions, comme une sorte d'écriture automatique ou à flux tendu, la rédaction s'étant étalée sur quelques mois à peine³⁸². Le texte se tient ainsi dans une tension entre la parole d'un sujet-limite et le jeu d'une écriture qui s'affirme ou se démystifie elle-même comme un procédé. Quelques-unes des études sur le roman (notamment Kristerson 1994 et Ohlsson 1998) ont remarqué l'aspect filmique du récit, le « je » soi-disant autiste étant également spectateur ou observateur distancié. La piste du regard neutre dans *Autisterna* est également privilégiée par un des critiques dans *Bonniers Litterära Magasin* en 1980, et qui n'est autre que... Anders Olsson lui-même (« Den neutrala fantasin »). Les enjeux métacritiques de l'ouvrage de Larsson apparaissent au mieux ici. Olsson y déplore, en guise d'introduction, la lenteur de la critique grande presse qui n'a réagi que six mois plus tard à la parution et qui, en outre, s'avère incapable d'apprécier un texte en dehors de ses routines esthétiques et idéologiques³⁸³. Contre les tenants du réalisme étriqué de témoignage³⁸⁴ ou documentaire, il avance que le texte est un roman bien plus réaliste par sa mise en scène d'une « sorte de conscience morcelée et "neutre" ». Il célèbre ainsi l'esthétique de la perception d'un « roman impersonnel à la première personne » (« jagroman utan jag »). Il s'appuie plus précisément sur deux passages du texte dont l'un nous interpelle. Dans le premier extrait en effet, tiré du chapitre XIV (« Fjorton »), le « je » narrateur déclare avoir été à la recherche d'un « lieu de vide complet » où tous les sens sont suspendus en équilibre et où la perception s'affranchit de la pesanteur des significations :

³⁸² Voir notamment l'entretien avec Carina Waern, « Läs mig inte på tunnelbanan », dans le quotidien *Dagens Nyheter* du 26 avril 1981.

³⁸³ « Il est vrai que cette critique minable s'est longtemps avérée être désintéressée de l'art et des problèmes esthétiques et ne s'est jamais sentie appelée à lancer une discussion théorique ou généralement culturelle. Mais maintenant, elle semble incapable de reconnaître un texte extraordinaire lorsqu'il se présente... » (« Det är sant att denna usla kritik sedan länge visat sig vara ointresserad av konst och estetiska problem och att den aldrig känt sig manad att initiera en teoretisk eller allmänkulturell diskussion. Men nu tycks den inte ens vara i stånd att känna igen en utomordentlig text, när den kommer fram », Olsson 1980 : 190).

³⁸⁴ La topographie européenne, particulièrement le Nord de la Suède d'où vient Larsson ou l'Islande, pays d'accueil de la NSU en 1978, invite également à considérer que les éléments biographiques sont repris mais dissous, transformés dans le processus de l'écriture, et non transformés en gages de véracité. De même, des signaux comme Moscou ou Brejnev comme signaux d'une actualité politique ou de débats idéologiques finalement déjoués par l'écriture (voir aussi l'éditorial du numéro spécial de Kris, écrit en juillet 1979, évoquant le malaise de Brejnev devant un opéra de Mozart durant les négociations des accords SALT à Vienne).

Ce que je recherchais, c'était leur expérience d'un demi-monde tiède, d'une existence pétrifiée où pas même une paupière ne pouvait masquer la vue d'un néant ininterrompu, une sorte d'apnée, l'arrêt conscient du cœur.

Vad jag sökte var deras erfarenheter av en ljum halv värld, en förstenad tillvaro där inte ens ett ögonlock kunde förvränga synen av ett oavbrutet ingenting, en sorts apné, det medvetna hjärtstilleståndet. (Larsson in Olsson 1980 : 190)

Cette citation en particulier, assortie du commentaire d'Olsson selon lequel cette perception sans sujet contient une forme de « bonheur dans le retrait » (« en lycka, i möjligheten att avstå », Olsson 1980 : 190), n'est pas sans rappeler l'utopie du rien ou du zen de Brown ; elle rappelle aussi la position « gnostique » de Sollers. Surtout, c'est la critique d'Olsson qui nous invite à intégrer le roman à la posture que se donne la revue et aux motifs utopiques qui la marquent – d'un côté, utopie du texte qui résiste aux réductions idéologiques ou mimétiques, utopie d'une expérience de lecture radicalement différente, utopie d'une création littéraire expérimentale et d'une plongée dans la matérialité de la langue ; de l'autre côté, atopie d'un sujet de l'écriture, plongé dans le texte, qui joue avec et déjoue les codes littéraires en vigueur, les idéologies politiques et esthétiques, les limites de la fiction et de la représentation).

L'utopie déchue – l'atopie critique

Après que la Chine a fonctionné comme une des surfaces principales de projection utopique, l'utopisme doit trouver un nouvel horizon – ou bien s'échapper dans un mouvement de fuite. Dans ce dernier moment, nous proposons de nous pencher sur cette utopie qui prend la forme d'une atopie lorsque le discours théorique mène à des prises de position idéologiques : forme d'une utopie creuse ou du mouvement centrifuge sans repos, l'atopie maintient l'ambiguïté du positionnement politique entre escapisme et critique.

Le soleil se couche à l'Est et se lève à l'Ouest

Le coup d'envoi d'une très vive discussion sur ce séjour telquelien en Chine est lancé par les doutes de leur compagnon de voyage F. Wahl, publiés dans les colonnes du « Monde » sous le titre de « La Chine sans utopie » (15-19 juin 1974). Wahl y exprime en effet ses réserves sur la Chine après avoir constaté sur place que la République populaire suivait le « modèle » de développement soviétique aussi bien sur le plan économique que culturel. Il condamne également le manque de critique chinoise à l'égard de la dictature stalinienne. Cette série d'articles suscite une première réponse des telquelien qui tentent encore de maintenir l'image de ce pays comme horizon de la révolution, tout d'abord sous la forme d'un commentaire virulent dans le numéro 59/1974. La

rédaction de *Tel Quel* attaque les observations de Wahl en reprenant le concept polémique d'utopie et celui de « modèle » pour retourner les remarques critiques de son interlocuteur contre lui-même : de témoin voulant dissiper les utopies sinophiles, Wahl devient lui-même un utopiste, cédant aux projections idéalistes et aux représentations culturalistes orientalisantes, en lieu et place d'une analyse matérialiste des conditions du développement chinois. Ainsi, il n'y a de « modèle » que pour qui calque sur la Chine le problème de l'échec de l'URSS selon des termes spécifiquement européens au lieu de se fonder sur les prémisses chinoises :

Cette *particularité* de la révolution chinoise est le fond du problème : ou bien on l'étudie *dans son histoire*, ou bien on projette sur la Chine l'utopie négative ou positive d'une imitation stérile de l'URSS ou de sa version améliorée [...]. La critique à faire de Staline reste ouverte : personne ne l'a encore faite complètement d'un point de vue révolutionnaire. Mais c'est surtout à *nous* de la faire, à nous, pas aux Chinois qui, eux, se sont montrés capables non seulement de faire la révolution, mais de la faire *autrement*. [...] Lorsqu'on est en Chine, on sent très bien le moment où les Chinois ne peuvent plus répondre à *nos* questions. En effet : ce sont les nôtres. (TQ59/74 : 6-7)

Cette réponse fait apparaître le problème du fossé insurmontable de langage auquel tout voyageur occidental est confronté : Wahl se voit ramené à sa connaissance imparfaite de la société chinoise. L'argument est à double tranchant car la rédaction avoue faire elle aussi face au même obstacle : elle se tient elle-même du mauvais côté du mur qu'elle dresse pour défendre la réalité chinoise des visiteurs occidentaux critiques.

C'est bien autour de cette clôture que se joue le problème de l'espace rêvé et de la vérité présumée de la Chine, comme le montrent les deux textes de Marcelin Pleynet, « Pourquoi la Chine populaire ? » (TQ59/74) et « Du discours sur la Chine » (TQ60/74). Ces deux articles sont les seuls, outre un court texte intitulé « Les Chinoises à contre-courant » (TQ59/74), extrait du futur livre *Des chinoises* de Kristeva (paraissant en 1975), à relater l'expérience du voyage dans les pages de la revue elle-même – et même dans ces cas-là, les impressions subjectives et l'altitude théorique priment sur les données concrètes. Quelques photographies émaillent néanmoins le numéro 59, intitulé « En Chine », une première dans l'histoire de la revue ; il convient néanmoins de se demander dans quelle mesure elles ne contribuent pas justement à produire une image « orientale » ou « chinoise », entre détails d'architecture classique et scènes de rue, plus qu'à satisfaire les sollicitations du lectorat. Le texte de « Pourquoi la Chine populaire » s'ouvre de son côté sur un refus de communiquer :

Si je ne me sens pas de goût à énoncer mon savoir sur la Chine, c'est qu'il me semble que ce savoir relève d'abord d'une pratique et d'une expérience sans laquelle il me ferait absolument défaut, et que, sans cette traversée d'abord subjective, les concepts ne sont que des dogmes religieux. Or, au départ, ce qui me

pousse à cette traversée c'est la nécessité de lutter contre les dogmes. (Pleynet, TQ59/74 : 31)

L'interrogation première de Pleynet porte sur ce qui l'a poussé à accomplir ce voyage, à savoir une contradiction entre ses « dispositions subjectives » et la « réalité objective », la même qui l'a amené à l'écriture poétique, et le désir de transformer ce conflit négatif et cette écriture poétique en pratique positive, politique (TQ59/74 : 32). Or, la réponse à cette interrogation passe justement par le problème du lien entre théorie et pratique, entre discours et réalité – et ce qui est formulé comme utopie et topique :

Il aura fallu l'expérience sensible de ce voyage de trois semaines pour que les concepts devenus réalité concrète trouvent leur véritable dimension. Qui parle d'utopie ou de lyrisme ? Qui, quelle politique assure son discours de l'effroi de cette dimension subjective du lieu qu'est le non-lieu (*outopos*) et de l'accompagnement musical lyrique de la « poésie » ? Cette utopie (cette non-topie), ce lyrisme, trois semaines de séjour en Chine m'ont appris à en comprendre la dimension effectivement politique, celle d'une langue, d'une pensée capable dans un mouvement dialectique de se déplacer par bond de son « utopie » à sa topique qu'il s'agit bien avant toute chose n'est-ce pas de se donner les moyens de faire progresser ? (TQ59/74 : 33)

Pleynet introduit ici une distinction intéressante, ramenant l'utopie et la poésie à la dimension subjective et la coupant de la structure objective, politique et sociale, qui, elle, se fonde sur des positions fixes ; non seulement la distinction lui permet de suggérer une critique des topiques qui refoulent la subjectivité (avec « effroi ») mais il interroge également sur cette base le statut du communisme entre ces deux pôles dialectiques :

Le communisme est-il une utopie ? Voilà au fond la seule question que de toute part, plus ou moins consciemment, on adresse à la Chine. Voilà ce dont traitent sans exception toutes les relations de voyage en Chine et que l'humanisme occidental, c'est-à-dire chrétien, traduit dans une approche de la Chine... Sans quoi ? Et bien d'abord sans la direction du Parti communiste chinois avec à sa tête Mao Tsé-toung et surtout sans son objectif d'une organisation sociale communiste, autrement dit sans théorie révolutionnaire. (TQ59/74 : 33)

La transformation de l'utopie subjective-poétique en politique pour Pleynet passe par la compréhension de la Chine non pas seulement, comme utopie discursive, mais dans sa réalité politique – c'est-à-dire comme une République marxiste-léniniste. Conformément au discours marxiste de la science, cette réalité se mesure à l'aune de la théorie révolutionnaire qui, dialectiquement, trouve sa pratique dans la lutte des contraires :

[...] ce « non-lieu », cette « utopie » « l'avenir » se fonde, se conditionne, se réalise et se développe dans sa déclinaison ponctuelle (dont les temporalités se diversifient selon les conjonctures) la lutte des classes ». Le « lyrisme » ici étant

conditionné par les possibilités, de transformation du monde objectif comme du monde subjectif, de chacun dans la pratique (la révolution) qu'est la libération des forces productives dans les masses (dans l'histoire), dans la langue, dans la pensée. (TQ59/74 : 33-34)

Pleynet ménage ainsi une justification à l'utopisme à condition qu'il ne fasse pas l'impasse sur la théorie révolutionnaire comme le discours idéaliste. Il critique également les récits ne tenant pas compte de la « richesse des phénomènes » ni de leur « réalité sensible », visant aussi bien les dossiers critiques parus dans *Esprit* (Hourmant 1997 : 38-39) que le compte rendu de Wahl. Il invoque le « procès de connaissance » mis en place par les hôtes chinois pour les telqueliens, procès en trois temps : exposé, visite et discussion. Ce passage, le seul à se rapprocher véritablement du compte rendu du séjour dans les colonnes de *Tel Quel*, frappe par une description protocolaire qui ne livre qu'une recette méthodique, abstraite, de dialectique au lieu de s'arrêter précisément à la richesse des phénomènes sensibles. Ce « procès » est supposé déjouer la barrière de la langue :

J'ai choisi délibérément de mettre en évidence les ponctuations formelles proposées à notre dialogue par nos hôtes chinois, d'abord parce qu'elles me paraissent le reflet juste du procès marxiste de la connaissance, ensuite parce que je ne parle pas la langue chinoise et qu'elles définissent bien un possible modèle de vérification pour la traduction de mon expérience concrète. (TQ59/74 : 35)

Cependant, Pleynet ne donne cependant à voir que du discours – renseignements, explications, discussions théoriques sont complétées par une parodie de mise en pratique, qui ne relève que du symbole :

[...] proposition en un geste, symbolique bien sûr, de vérification pratique. [...] Le visiteur étant ainsi encouragé à vérifier la connaissance abstraite des informations données en ouverture et leurs réalisations pratiques. (TQ59/74 : 34)

La visite devient ainsi elle-même une étape du discours :

[...] trois moments (exposé, visite, discussion) du discours qui formalise chaque étape de notre voyage. Il va de soi que l'appréciation des inégalités de développement (politique, idéologique, économique) est laissée à chacun, pourtant requis de le faire dans le cadre (dans l'organisation, dans la ponctuation formelle) du discours qui lui est tenu, dans la mesure où justement c'est à quatre-vingt-dix pour cent, la seule langue qu'il peut partager avec ses hôtes. (TQ59/74 : 36-37)

La seule langue commune entre les telqueliens et les Chinois est celle du marxisme-léninisme, et plus précisément celle que les Chinois ont offerte. Le rôle du visiteur n'est alors que celui de témoin bienveillant :

Tout se passe là, toute la « sympathie », et c'est bien la moindre des choses que l'on peut éprouver pour « l'expérience chinoise actuelle », consiste d'abord à se trouver une langue commune et, faute de partager la langue chinoise, à accepter *comme langue commune* les formes du procès, économique, politique, idéologique dans lequel est engagée la Chine nouvelle. Bref à vérifier sur la base d'un minimum de langage commun partagé, le discours que la Chine tient sur elle-même en le confrontant à l'expérience sensible des réalisations concrètes. (TQ59/74 : 37)

Pleynet ajoute certes une précaution rhétorique, s'abstenant de résoudre le problème qu'il soulève :

On aura peut-être compris que la question qui me retient ici est [...] de comprendre si, comment et en quoi, le langage qu'elle tient est vivant. (TQ59/74 : 37)

Faute de pouvoir donner la réponse à cette énigme, il ne peut qu'encourager l'analyse idéologique des discours produits par l'Occident et des pulsions impérialistes-colonialistes qui les animent : ceux des idéalistes, ceux des révisionnistes – ou les siens propres. Le récit sur la Chine tend ainsi à être un discours impossible, un discours échouant à rendre compte du voyage et de la « mouvance de pensée » qui s'y joue, retombant ainsi dans le « pittoresque » orientaliste, la construction d'un autre (Saïd 1978) :

On pourra même par exemple pour commencer se poser la question de savoir dans quelle mesure les déterminations subjectives de tel ou tel langage, de tel ou tel type d'écriture permettent tout simplement de répondre de la mouvance d'un voyage et des qualités étranges (étrangères, *autres*) qu'il amène à rencontrer. Or cette « mouvance », qui ne produit plus hélas le plus souvent d'elle-même d'autre intelligibilité que celle du pittoresque, celle de l'excentricité phénoménologique de la différence, la Chine la propose sur la base de la dialectique matérialiste comme la forme même de l'intelligible (c'est-à-dire aussi comme surdétermination du rapport de la différence au même par le rapport à l'*autre*). (TQ59/74 : 37)

L'essai de Pleynet prend à bien des égards l'apparence d'une tentative de contourner le témoignage en problématisant la possibilité même de ce dernier. Les visiteurs occidentaux se voient renvoyés à leur propre impuissance à s'extraire des systèmes discursifs dogmatiques ou révisionnistes. En revanche, Pleynet leur oppose une pratique poétique, seule capable de proposer une « mouvance » analogue à celle du voyage en Chine, en terminant sur un doute :

Ce voyage s'est effectué pour moi sur la base d'une expérience et d'une pratique de la langue poétique moderne, et des conséquences que doit entraîner ce type de pratique. *Je considère logiquement (biographiquement) ce voyage comme une conséquence d'un certain type de pratique de l'écriture d'avant-garde, dont je dois dire qu'elle n'a jamais été arrêtée mais qu'elle a été tout au*

contraire entraînée dans le déploiement massif des luttes qui mènent, pour son indépendance et pour sa liberté, le peuple chinois à l'assaut du ciel. Je pense que ce discours sur la Chine est aussi à tenir, et même qu'il fait jusqu'à présent défaut. Mais saura-t-il répondre de ce qui unit ce travail sur la langue à l'économie, à la politique, à l'idéologie, à la révolution socialistes ? (nous soulignons, TQ59/74 : 39)

Puisqu'il est impossible de franchir le mur et tenir un discours sur la Chine réelle, Pleynet ne peut que revenir à l'utopie subjective du voyageur et à sa pratique langagière. Ce retour à l'homologie avant-gardiste qui remet toujours à plus tard le dépassement du fossé entre la pratique transformatrice-émancipatrice de l'art ou du langage et la transformation des topiques socio-économiques, est également son chant du cygne. Une note en bas de page termine l'article en le présentant comme des « extraits d'un livre à paraître » chez 10/18 sous le titre de *Pourquoi la Chine ?* – ouvrage qui n'a jamais paru. Pleynet fait à la place publier *Le Voyage en Chine*, à la fois chronique du voyage et recueil des poèmes écrits à l'occasion, pages assorties d'une préface entérinant le passage du temps et la prise de distance idéologique.

L'essai « Du discours sur la Chine », publié dans le numéro suivant de TQ, aurait également dû faire partie du recueil. Ce texte reprend et élabore le problème du témoignage sur la Chine, devenu un genre à part entière (« le livre sur la Chine ») et livre une première analyse critique des discours produits dans la clôture du sujet occidental. Interrogeant l'intérêt sous-jacent aux discours, Pleynet distingue introjection maoïste et projection orientalisante :

Introjection : ce que seule une convention peut nommer le « maoïsme occidental », projection : l'exotisme coloré et les anathèmes de toutes sortes aussi bien ceux de la vieille droite que ceux aujourd'hui plus actuels et plus explicites des divers partis révisionnistes. Chacun de ces discours est à mon avis à lire comme le symptôme d'une maladie qui ne dirait jamais son nom. (Pleynet, TQ60/74 : 12)

L'homologie avant-gardiste est en théorie une manière de déjouer cette alternative, tout du moins dans le discours de positionnement – quand bien même certaines des représentations véhiculées par *Tel Quel* n'ont pas échappé à la projection – ainsi que le note par exemple Hayot, qui y retrouve le même processus d'attribution de qualités propres à un objet extérieur (Hayot 2004 : 129). La mise à distance du « maoïsme » ne coûte pas grand-chose à TQ puisque la revue n'a jamais véritablement revendiqué cette appellation, si ce n'est dans l'étiquette du « marxisme léninisme pensée maotsetung ».

En se repliant sur les discours occidentaux, Pleynet propose donc de dépasser la double impasse de l'introjection et de la projection par l'analyse de nos propres données culturelles et politiques, et la Chine n'est plus qu'un symptôme de ce fonctionnement ici-bas :

Un événement historique est évidemment d'abord un événement pour notre histoire et pour ses institutions. [...] Je veux dire que face à une telle situation ce sont d'abord les institutions qui parlent dans le discours du sujet et qui établissent à leur mesure la réalité et la fonction de tout événement historique. (TQ60/74 : 14)

[...] si l'on veut se donner les moyens d'apprécier les capacités de transformation du réel social, de tel ou tel discours plus ou moins explicitement et déclarativement révolutionnaire, c'est par là qu'il faut en passer : j'entends comprendre la place possible de tels discours par rapport à l'ordre social qui les accueille. (TQ60/74 : 16)

L'analyse de cet ordre social rejoint celle de l'État bourgeois par Kristeva, structure institutionnelle archaïque entrant en contradiction avec les impératifs du capitalisme contemporain. Cette contradiction produit une « schize » chez les sujets

[...] tout à fait incapables de penser leur rapport réciproque, autrement que dans les formes dépassées de lois qui ne répondent plus en rien de leur pratique sociale, des nouveaux rapports sociaux de production. Et qu'il y a dès lors non pas crise mais « schize » entre la pratique sociale réelle objective des hommes et les formes sociales qu'ils empruntent pour en répondre. (TQ60/74 : 19)

Le discours fantasmatique sur la Chine parle cette schize mais reste, pris dans le rapport aux institutions archaïques, impuissant à transformer ces dernières – y compris le marxisme occidental, qui en fait partie et sur quoi se termine le texte.

La fascination exercée par les États-Unis quelques années après est bel et bien une continuation de la position « utopique » (ou proprement « atopique » derrière les écrans de projection) telquelienne, quoique le terme ne soit pas mobilisé à cet effet : elle réactive le raisonnement sur la Chine, avec une variation spécifique selon les propriétés identifiées dans la société américaine – par exemple cette proximité en apparence naturelle avec le procès qui se manifeste dans l'avant-garde, proximité observée par Kristeva. Cette dernière considère que les États-Unis sont « une autre solution de l'impasse occidentale » après la déception de la Chine qui s'est avérée une reprise du modèle stalinien. Or précisément, sur le nouveau continent où le capitalisme est parvenu à un stade plus avancé de développement qu'en Europe, c'est bien la « polyvalence » de l'organisation symbolique, politique et économique, par rapport au monolithisme européen qui produit cette schize entre État et économie :

On peut dire que cette polyvalence – c'est-à-dire la multiplicité des groupes sociaux, ethniques, culturels, sexuels, des discours, bref des ensembles économiques, culturels, politiques, artistiques, etc. – [...] a aussi un aspect positif qui est précisément l'évitement de la paranoïsation du système, l'évitement du face à face de deux lois, chacune aussi sûre d'elle-même que fascinée de l'autre, et l'intériorisant par la même occasion. (« Pourquoi... », TQ71-3/77 : 4)

C'est cette même polyvalence qui caractérise les productions artistiques en marge de la société, et ce d'autant plus, nous l'avons vu, qu'elles sont fondées sur le non-verbal, sur ce qui échappe au discours. Cette économie symbolique est bien l'opposé du « sac de pommes de terre » repris de Marx dans la *Révolution du langage poétique*. On lit également dans les déclarations de Sollers, à travers le motif de la greffe, le même mécanisme de retour analytique sur notre propre culture en passant par le détour de l'étranger que celui décrit par Pleynet au terme de l'aventure chinoise :

Alors maintenant, tout le problème est de savoir si ce que le fascisme et le stalinisme ont expédié aux États-Unis comme une sorte de délégation, de pépinière extensive, peut être réinterrogé à partir de ce qui pourrait surgir en Europe comme archéologie de notre Histoire au XX^e siècle. (TQ71-3/77 : 9)

Les observations qui font l'objet de la discussion balancent dans cette tension entre l'autoréflexion et la projection. Certaines prises de positions étonnent en effet par un réductionnisme à tendance essentialiste, venant contredire ce qui, inversement, insiste sur la libération subjective dans les pratiques européennes ou sur la polyvalence culturelle des États-Unis :

A propos de la greffe, elle a incontestablement eu lieu, mais elle a donné tout autre chose que ce que laissait prévoir le greffé. Ils ont pris Artaud et Duchamp mais cela a fait Pollock, ce qui n'a pu se faire ni en France, ni à Moscou. Il y a donc une spécificité américaine intéressante. (TQ71-3/77 : 10)

Nous voyons ici soit une tautologie à caractère polémique (pour marquer l'opposition à « l'européen »), soit une telle réduction essentialiste, quand bien même justifiable par l'analyse théorique, anthropologique-psychanalytique, de la société américaine, Pollock se faisant représentant de cette culture, ou plus précisément *ne pouvant être qu'américain*. Le mécanisme est du reste similaire à celui que l'on pouvait lire dans le discours sur la Chine. Ainsi, Hayot (2004 : 165-168) remarque chez Sollers que la dualité entre Chine classique, taoïste avant tout, et Chine maoïste est plus particulièrement sensible mais aussi ambiguë dans le discours rétrospectif, par exemple dans l'entretien « Pourquoi j'ai été chinois » avec Sollers (TQ88/81). Une certaine « chinéité » y est perceptible, ancrée dans l'histoire culturelle et les arts, très distincte du système politique – par exemple lorsque Sollers déclare que « Mao Zedong était trop purement chinois », trop ancré dans une identité fixe et stable, quoi qu'en soi très vaguement déterminée, tandis que la composante marxiste de la réalité chinoise n'en ressort que comme la strate historique la plus récente, voire la plus superficielle.

C'est une réduction similaire que l'on peut lire de la part de Kristeva, dont l'auditoire universitaire lui semble trouver un intérêt spontané dans ses recherches. Elle semble encore pouvoir y faire parler l'inconscient :

Ainsi, malgré la naïveté de l'écoute, l'auditoire américain donne à l'intellectuel européen l'impression qu'il peut avoir quelque chose à faire de l'autre côté de l'Atlantique, à savoir de parler, là où ça ne parle pas. (Kristeva, Pleynet, Sollers, TQ71-73/77 : 4-5)

En revanche, lorsque Sollers relance quelques pages plus loin Kristeva sur la question du non-verbal, voulant connaître la raison de cette lacune spécifique aux États-Unis, elle préfère répondre en demandant pourquoi les Européens, eux, se sentent appelés par cette spécificité : impasse et contournement par une réponse qui, ici, assume cette projection utopique qui sert de force motrice à leurs recherches, la même que celle qui avait mené en Chine. Pleynet l'explique également :

Ma perception de l'Amérique et aussi bien pour revenir sur ce que Julia disait tout à l'heure, ma perception de la Chine, au fond ; je crois que c'est une perception qui existe sur la base d'un certain type de rapport que j'entretiens avec le langage et que je définirai comme déterminé par ce qu'on pourrait appeler plus généralement l'art ; c'est-à-dire que lorsqu'on a fait ce voyage en Chine, il y a eu constamment pour moi deux choses qui étaient vécues, ce que j'aurais pu appeler le discours sur la Chine, à l'intérieur de la Chine aussi bien, et ce que en tant que poète, écrivain, je pouvais percevoir des éclats et des vestiges de la vie d'une autre culture, d'une autre langue. (TQ71-3/77 : 13)

Le rapport au langage déterminé par « l'art », c'est aussi cette utopie du non-lieu de la subjectivité, l'appel d'un autre lieu et d'une « autre langue » qui échappe aux discours sociaux.

La projection est d'autant plus évidente que lorsque États-Unis ne sont pas considérés comme espace national spécifique mais comme lieu « autre », lieu qui laisse deviner « l'autre scène », le nulle part en amont. Ainsi du discours de Pleynet sur la « greffe » :

La question de l'après-guerre, on aura compris, ce n'est pas pour moi la question des retrouvailles avec un déjà-là d'avant et de pendant la guerre, c'est essentiellement la question des possibilités d'appréhension de ce qui est allé se passer ailleurs, en Amérique, *c'est-à-dire nulle part*. Parce qu'il semble bien que révélé par la négative fasciste à sa vocation extra-nationale, *quelque chose de l'art moderne se soit passé et se passe nulle part*. (nous soulignons, Pleynet, TQ69/77 : 24)

Il ne s'agit dans tous les cas pas d'adopter une position américaine, bien au contraire : outre la distance requise par la casquette de l'ethnologue, la dimension cosmopolite de l'avant-garde est clairement revendiquée, ainsi que le souligne l'image de la « greffe ». En ce sens, le chemin de l'avant-garde théorique suit le parcours qu'a effectué l'avant-garde historique avant elle. Ainsi dans « Pourquoi les États-Unis ? », Sollers et Pleynet échangent sur le caractère transnational de leurs observations :

je dirai que ca ne va pas être une vision française et que ce ne sera pas une vision américaine sans doute non plus parce que ce ne sera pas une vision nationale. (TQ71-3/77 : 10)

Pleynet développe encore : ce qui a fait l'objet de la greffe, exilé d'Europe aux États-Unis, est quelque chose de commun, en-deçà de ces frontières nationales, quoiqu'il semble avoir pu naturellement s'implanter sur le Nouveau continent – car les États-Unis seraient précisément cet espace polyvalent, éclaté et multiple, patchwork linguistique et ethnique, qui se démarque du monolithisme culturel et politique des pays européens. Scarpetta publie encore, en 1981, un *Éloge du cosmopolitisme* chez Grasset, et dont un extrait, « Déracinements », paraît dans *Tel Quel* 89 la même année. Là, il modèle l'expérience cosmopolite sur celui de la littérature moderne – citant Joyce, encore (« *from language to language* ») – qui part d'une langue pour s'en émanciper et tracer son parcours à la rencontre d'autres langues, qui part d'une identité maintenue pour la faire jouer ; ou encore :

La littérature, elle (la vraie), fait voler en éclats cette articulation fantasmatique. Ou plutôt : dans ce champ contradictoire que les institutions rassemblent sous le mot de « littérature » ; on pourrait repérer deux axes : l'un qui « coagule » le sujet à sa langue (rhétorique), cette langue à une « communauté » ou à un « sol » (thématique), l'autre qui détache tout cela, en un geste d'insubordination radicale. (TQ89/81 : 81)

La théorie se prend ainsi elle-même au jeu en traversant les frontières, sur la piste de son objet de prédilection. Scarpetta n'évoque pas explicitement l'avant-garde mais répète ici le geste ambigu de l'évaluation de « l'art » dans sa distinction, certes nuancée immédiatement, entre ce qui serait la « vraie » littérature, expérimentale et transgressive, et celle qui ne le serait pas véritablement – définie à grands traits par l'enracinement dans l'institution, c'est-à-dire la convention sociale-politique ou le code linguistique.

L'autre part se retrouve également dans la position « gnostique » de Sollers et du roman authentiquement « réaliste » dans « On n'a encore rien vu ». Cette position ne saurait être politique – Sollers rappelle bien que Balzac le réactionnaire était apprécié par Marx – c'est un point « hors du monde », en quoi elle réaliste et critique à la fois. Ce point utopique centrifuge s'appuie sur le constat que le monde est le règne de l'horreur et de la mort. S'ensuit alors une nouvelle opposition :

Si l'avant-garde c'est une façon de croire galoper dans la dénégation de la mort, ce n'est pas la peine, ça ne fait pas du grand art. Le grand art, autrement dit la grande vérité, ça parle, ça se mesure à la mort. (Sollers, TQ85/80 : 23)

Ici, l'avant-garde est décrite comme la plongée dans l'action, tournée vers le monde, mais cette description suggère également, dans ce contexte, la compromission avec le militantisme violent ou dans les régimes totalitaires.

L'intellectuel dissident

Nous observons la mise en scène d'un espace tiers, d'un « ni l'un, ni l'autre » qui se joue dans ces échanges ou prises de position. Dans l'échange de 1977 demandant « Pourquoi... ? », Kristeva introduit son expérience en déclarant que sa vision n'est « pas tout à fait française », revenant à son propre départ de Bulgarie pour Paris en 1966 ; ici, comme en d'autres textes, elle met en avant ce statut d'« étrangère » qui lui avait notamment été amicalement conféré par Barthes en mai 1970 dans la *Quinzaine littéraire*³⁸⁵ (Barthes 2012f). Pleynet la rejoint sur la question de la position intellectuelle. Tous trois ont constaté la prévalence de la figure de l'intellectuel américain comme spécialiste universitaire (« hormis les marxistes ») positiviste, fonction restreinte et jugée insatisfaisante, quoique débarrassée du prophétisme européen (TQ71-3/77 : 7). Ils tentent donc de dégager une figure tierce :

M. P. : Ne pensez-vous pas que le problème autour duquel on tourne, un peu, là, en ce moment, ce serait en quelque sorte d'avoir à redéfinir la place, si tant est qu'il s'agisse de place, de l'artiste et de l'intellectuel de telle façon qu'il ne serait pas tel qu'on veut l'instituer en France et qu'il ne serait pas non plus, tel qu'il peut se percevoir aux États-Unis. (TQ71-3/77 : 15)

Ce dépassement des frontières nationales est vécu comme une forme de cosmopolitisme, correspondant à la situation de ces intellectuels ou artistes dont le réseau s'est internationalisé, comme nous l'avons vu précédemment dans notre questionnement sur la post-avant-garde.

Dans le contexte du champ intellectuel et médiatique français de la fin de la décennie 1970 cependant, cette conception spécifique, géographiquement insituée ou insituable, de l'intellectuel est rattachée à celle de la « dissidence ». F. Hourmant rend compte avec détails de ces transformations du champ : il montre que c'est avec l'affaire Soljenitsyne que la sphère d'influence culturelle communiste perd décisivement prise sur l'intelligentsia parisienne. Or, cette dernière embrasse la cause de la dissidence à la fois sur le mode de la solidarité et sur celui de l'identification (Hourmant 1997 : 144), quitte à dramatiser sa propre position en la rapprochant de la persécution politique à l'œuvre dans le bloc soviétique. De plus, l'écrivain russe est

³⁸⁵ Dans cet hommage à Kristeva, Barthes fait jouer le concept d'« étranger » entre l'origine bulgare de la chercheuse, lui donnant un regard nouveau par rapport aux positions intellectuelles établies du champ français, et l'apport épistémologique de l'approche kristévienne dans la sémiotique, apport qui refond le rapport à la langue : « ce sont toutes ces belles antithèses, confortables, conformistes, obstinées et suffisantes, que le travail de Julia Kristeva prend en écharpe, balafrant notre jeune science sémiotique d'un trait *étranger* [...], conformément à la première phrase de *Séméiotikè* : "Faire de la langue un travail, œuvrer dans la matérialité de ce qui, pour la société, est un moyen de contact et de compréhension, n'est-ce pas se faire d'emblée, étranger à la langue ?" » (Barthes 2002f : 477-8)

l'occasion de mettre à jour la figure classique de l'intellectuel comme artiste intervenant dans le débat en vertu de valeurs morales plus que politiques.

Le phénomène est particulièrement lisible dans les pages de TQ à partir de 1978. Dans le numéro 74 de 1977, Kristeva fait paraître « Un nouveau type d'intellectuel : le dissident » où elle analyse l'émergence d'un nouveau rapport entre l'individu et les masses, non plus motivé par des idéaux maîtres et la consolidation de l'ensemble social mais appelé par les expériences de l'avant-garde qui causent la « mise-en-dérive des discours maîtrisés » et, ce faisant, « dégagent un nouveau statut de la *communauté moderne* » (Kristeva, TQ74/77 : 4). C'est donc sur la base de l'expérience avant-gardiste, ou plus précisément sur l'héritage de cette dernière, que se fonde ce nouveau rôle intellectuel :

C'est aux intellectuels – héritiers de ces secteurs « improductifs » dans les hiérarchies de la technocratie moderne que sont les anciennes « humanités » - non seulement de produire dans la culture mais d'affirmer comme *valeur politique* ce droit à la singularité, au dire spécifique. (TQ74/77 : 4)

Le dissident est cet élément qui vise à maintenir en vie la résistance à la raison totalisante qu'exercent les institutions sociales et politiques ; Kristeva en dégage plusieurs figures : le rebelle, tourné contre le pouvoir politique, le psychanalyste, qui se place sur le terrain de la religion, et l'écrivain, dont l'activité joue contre la loi dans la langue. Elle suggère encore la possibilité d'une position dissidente féminine parce qu'exclue, ou en porte-à-faux vis-à-vis des groupes sociaux, du pouvoir politique ou encore du langage ; position d'autant plus cruciale à penser que les femmes sont en même temps support de la reproduction de l'espèce, enjeu de pouvoir³⁸⁶. Pour Kristeva, « une » (et non « la ») femme est toujours en exil de la totalité et peut donc rejoindre les autres formes d'exil auxquelles elle s'identifie elle-même :

Vous l'avez entendu, je parle une langue d'exil. Une langue d'exil, cela étouffe un cri, c'est une langue qui ne crie pas. [...]

L'exil est déjà, en soi-même, une dissidence – puisqu'il s'agit de changer de lieu (de famille, de pays, de langue). [...] L'exil coupe les liens, et jusqu'aux plus profonds, ceux du Sens, ceux qui nous attachent à la croyance que ca – la vie a Un Sens garanti par un père mort. Car dans l'exil, si du sens existe, rien ne l'incarne, et il ne fait que se produire et se détruire dans le changement d'espaces (géographiques ou de discours). (TQ74/77 : 7)

Cet exil est fondé biographiquement pour elle, qui se considère comme une « exilée du socialisme et d'une rationalité marxiste » qu'il s'agit d'interroger et d'analyser :

³⁸⁶ Cette revendication féministe bien particulière est antérieure au positionnement explicitement « dissident » : on peut le lire dans « Lutttes de femmes » (TQ58/74) ou encore « Des Chinoises à Manhattan » (où le basculement d'Est en Ouest se lit dès le titre, TQ69/77).

Travail donc de dissidence – de démontage impie et impitoyable des mécanismes de discours, de pensée, d'existence. (TQ74/77 : 7)

Ce positionnement discursif est nettement le pendant théorique, fondé sur ce croisement entre anthropologie, sémiotique et psychanalytique, de celui de Sollers qui, dans ses fictions provocatrices comme le « G. S. I », se stylise en électron libre ou en imposteur assumé. Néanmoins, Kristeva assigne toujours une certaine positivité à ce travail analytique : elle effectue une distinction, plus polémique que conceptuellement fondée selon nous, entre la « pensée », cette activité fondée sur la position analytique, « affirmation de dissolution », et la philosophie, qui n'en adopte toujours qu'une des deux facettes, la position ou la dissolution (TQ74/77 : 8). En se présentant comme dissolution toujours relevée, transformation qui échappe au nihilisme, cette posture « dissidente » se ménage donc un rôle social et politique.

Le numéro 76 de 1978 est tout entier consacré à cette nouvelle posture. Pleynet définit ce nouveau rôle politique dans la négative :

C'est dans la mesure où la dissidence se marque par un rapport à un ou à des pouvoirs qu'elle est politique et c'est en cela qu'elle pose la question de la communauté. (Pleynet, TQ76/78 : 18)

Elle ne forme théoriquement pas non plus de communauté stable elle-même puisqu'elle se fonde sur l'irréductibilité des subjectivités qui se manifeste dans la création artistique, l'énonciation toujours singulière dans une langue (« Poètes, écrivains, artistes font chacun à leur manière dissidence et en conséquence provisoirement, symptôme », TQ76/78 : 19). Macciocchi rend quant à elle hommage à Pasolini, érigé en martyr des dissidents occidentaux après son assassinat en novembre 1974. Dans « La littérature dissidente comme réfutation du discours de gauche », Kristeva en fait l'héritière de Mai 68 en même temps que l'homologue des dissidents d'Europe de l'Est, rapprochement fondé par l'opposition au monolithisme idéologique de la gauche – par une « contre-culture a-sociale » commune (Kristeva, TQ76/78 : 43). Elle s'appuie plus particulièrement sur l'*Archipel du Goulag* de Soljénitsyne pour dégager les caractéristiques de la dissidence de l'Est par rapport à celle de l'avant-garde occidentale ; si formellement cette littérature n'a pas les prétentions de cette dernière, Kristeva déporte le regard sur l'énonciation du sujet en amont de la forme, retrouvant la polyphonie carnavalesque. Avec Soljénitsyne, les propriétés de toute littérature comme résistance sont mises en avant – ainsi que la culture religieuse qu'il porte, tradition dont nous avons vu comment elle est réactualisée en discours subversif parce que refoulé aussi bien en URSS qu'en Occident. La conclusion de l'article exemplifie la logique d'homologie projective toujours à l'œuvre :

[...] la littérature dissidente, cette « investigation esthétique » de l'homme et de la société, rencontre les préoccupations les plus intimes de la culture occidentale

[...]. Sans patrie, depuis toujours intrinsèquement exilée, la dissidence trouve sa raison d'être en accélérant le changement des langages, des idéologies, des pouvoirs à Paris, à Rome, à New York. Seuls les gardiens du *statu quo* occidental, les conservateurs de la droite ou de la gauche, la prendront pour un phénomène « oriental ». (TQ76/78 : 44)

La dissidence appelle les intellectuels occidentaux de la même manière que la Chine ou que les États-Unis avant elle ; cependant, elle témoigne bien du fait que l'utopie n'est plus projetée sur une société particulière mais dans le mouvement (« l'exil » ou « l'accélération ») contre ou entre les ensembles institutionnalisés (ici linguistiques, culturels et politiques). Bien d'autres interventions, comme celle de Scarpetta, viennent compléter ce numéro qui met en relief cette résistance a-sociale de la littérature et étayent cette identification intellectuelle. Susan Sontag, dans un entretien avec le même Scarpetta, ajoute également sa voix, bien qu'elle prenne une certaine distance avec les prétentions de ses homologues français, rappelant la nécessité de mener des luttes concrètes dans une société capitaliste libérale³⁸⁷.

Ljunggren établit que cette identification française à la dissidence n'a guère rencontré d'écho dans les paysages intellectuels scandinaves. Cela tient en partie à la plus grande force du marxisme, ou de la « gauche » en général, sur les champs à la fin de la décennie 1970. Le tout premier numéro de *Kultur og klasse* en 1977 est précisément consacré à une discussion sur « Soljénitsyne et l'opposition en Union soviétique » ; l'éditorial prend une position très fermement négative, non pas à l'égard des opposants eux-mêmes mais à l'égard de leur instrumentalisation occidentale polarisée, soit par les campagnes médiatiques antisocialistes, soit par les représentants des partis communistes faisant l'apologie de la répression. Les problèmes posés par l'affaire Soljénitsyne doivent ainsi toujours être pensés dans la perspective d'une politique socialiste démocratique :

En tant que défi pour le développement d'une politique culturelle socialiste, le cas de Soljenitsyne est particulièrement approprié, car il soulève des problèmes politiques (culturels) fondamentaux que la gauche socialiste a presque eu une tradition de refouler : le socialisme et la liberté d'expression, la relation entre un espace public prolétarien et la possibilité d'autres classes pour le débat public et la diffusion de l'expérience, la position des classes moyennes intellectuelles après un bouleversement socialiste, etc.

³⁸⁷ « Mais je ne pense pas qu'on puisse se reconforter en disant simplement que si on est indépendant au niveau du langage, c'est un acte politique [...]. Mener la vie d'un intellectuel bourgeois, c'est une sorte de conformisme, peut-être positif, mais ça n'est pas un acte de dissidence. Notre "dissidence", si vous voulez, ça serait de mener des luttes très précises, très concrètes, sur les vrais problèmes de notre société, c'est-à-dire en acceptant les privilèges et les libertés authentiques qui nous sont donnés ici pour lutter contre les injustices qui existent... » (Sontag, TQ76/78 : 74).

Som en udfordring for udviklingen af en socialistisk kulturpolitik er Solsjenitsyn-sagen særdeles velegnet, da den rejser fundamentale (kultur)politiske problemer, som den socialistiske venstrefløj næsten har haft en tradition for at fortrænge : socialisme og ytringsfrihed, hvordan en proletarisk offentlighed forholder sig til andre klassers mulighed for offentlig debat og erfaringsformidling, de intellektuelle mellemlags stilling efter en socialistisk omvæltning m.v. (KK29/77 : 10).

Le numéro veut garder un œil scientifique et non pas céder à la médiatisation du débat : à cet effet, il s'ouvre par une analyse sociologique et historique aussi bien de la structure du parti que de l'opposition intellectuelle en URSS faite par Gunhild Agger (« Det sovjetiske samfund og oppositionen ») ; en outre, à l'opposé du positionnement identificatoire, il ne développe pas de discours propre sur la dissidence mais laisse parler diverses voix de spécialistes ou d'intellectuels socialistes, aussi bien de l'Est (Jiri Pelikan, qui a fui la République tchèque après 1968 et l'historien géorgien Roy Medvedev) que de l'Ouest (Ernest Mandel et Jean-Marie Chauvier). Le numéro se clôt par la reproduction du commentaire rédactionnel de l'hebdomadaire *Politisk Revy* daté du 15 janvier 1974. Ce texte interroge le phénomène de ralliement général à la cause d'un écrivain réactionnaire, y compris de la part de socialistes ou communistes (comme J. Myrdal intervenant dans *Dagens Nyheter* en septembre 1976), et propose de déplacer la réflexion sur la privation de liberté qui frappe tous les citoyens soviétiques, non seulement les intellectuels et artistes mais aussi, et surtout, la classe ouvrière privée de moyens de s'organiser et de constituer son propre espace public. De même, la rédaction préconise d'approcher l'œuvre de Soljénitsyne par les expériences de la classe ouvrière qu'elle véhicule (« Soljenitsyns sag og arbejderklassens », KK29/77 : 130-1).

Le cas de *K&K* montre que nous pouvons bel et bien observer une sensibilité à la question dissidente en Scandinavie, y compris à gauche. La figure de Michel Foucault intéresse à ce moment-là. Le second numéro de *Kultur og klasse* ambitionne à la fois de poursuivre la discussion sur la dissidence et de rendre compte des travaux du philosophe : à l'occasion de la traduction danoise de *Surveiller et punir*, la revue fait paraître un entretien réalisé par K. S. Karol pour le *Nouvel Obs* en 1976, où Foucault aborde en vis-à-vis la constitution des institutions et de l'idéologie pénitentiaires modernes dans l'Europe capitaliste du XIX^e siècle et les contradictions du système répressif soviétique contemporain qui se fonde sur ces mêmes bases (« Interview med Michel Foucault », KK30/77). Cette problématique rejoint également un questionnement sur le sort des intellectuels à la fin de la décennie 1970, Foucault étant interprété comme emblématique de la mutation qui se joue vers la figure de l'intellectuel spécialisé, intervenant dans des causes ciblées. *K&K* ne fait pas cette analyse du philosophe français spécifiquement mais entend bien contribuer au débat sur cette mutation dans le numéro 34 (1979) consacré au « Rôle politique des intellectuels ». Madsen, dans l'introduction, pose le cadre d'une analyse de cette figure entre tendances internationales et traditions locales,

insistant sur le fait que sa position et son auto-perception sont solidement ancrées dans l'histoire nationale ; il considère ici la RFA, et l'affaire du « Berufsverbot » à l'égard de l'opposition critique, le dilemme sartrien entre la critique du stalinisme et la proximité avec le parti communiste dans le champ français, et enfin la tradition spécifiquement danoise. Malgré les divergences de contenu et de configurations du champ, il remarque néanmoins que l'intellectuel classique, « commentateur » extérieur ou représentant des idées, figure aristocratique coupée de la masse, fait face à l'émergence de l'intellectuel engagé dans les mouvements sociaux. Il appelle néanmoins à ne pas abandonner la fonction de support des idées, à laquelle il convient de donner l'assise politique et sociale :

Démanteler la trop haute estime de soi des intellectuels ne devrait pas conduire à la négation de leurs possibilités particulières. Ce qui est essentiel, c'est le lien avec les véritables mouvements sociaux, le démantèlement du mandat donné uniquement par principe.

Afviklingen af de intellektuelles selvovervurdering skulle nødvendig føre til en fornægtelse af deres særlige muligheder. Det væsentlige er tilknytningen til virkelige sociale bevægelser, afvikling af det blot principielt givne mandat. (Madsen, KK34/79 : 6-7)

Une grande part du numéro focalise sur le champ danois, notamment à travers les portraits analytiques de Poul Henningsen et de Villy Sørensen, pris comme exemplaires de deux générations d'intellectuels ; ils sont mesurés tous deux à l'aune des deux piliers fondamentaux, selon Madsen, de l'idéologie danoise, l'humanisme et la démocratie, et leur rapport à la question sociale.

Ljunggren note bien que, dans le cas suédois, la réception des « Nouveaux philosophes » a été faite dans les pages intellectuelles d'*Ord och Bild* et *BLM* à défaut d'avoir atteint le grand public (2009 : 225-226). Kris aborde également la question des intellectuels la même année, mais ici plus spécifiquement par l'intermédiaire de Foucault lui-même, dans le numéro 11-12 sur la sexualité. Ce dernier se distingue justement par son thème car, en marquant un léger écart vis-à-vis des questions spécifiquement esthétiques, il touche plus directement aux débats de société. Sandgren et Larsson conduisent ainsi un entretien avec le philosophe, qui commente l'évolution du rapport entre les intellectuels et les utopies. Ainsi, Foucault caractérise la période d'avant 1975 comme une période « heureuse et relativement simple » où les impératifs politiques et moraux s'imposaient avec évidence, immédiateté, et sans contradiction entre eux ; à l'inverse, la période d'après 1975 est marquée par l'éloignement des objectifs de la lutte (K11-12/79 : 8). Il établit la fin d'un triple cycle : sur un temps plus court, le cycle ouvert avec les mouvements de 1968, sur le temps moyen celui ouvert avec 1956 et une première véritable crise des intellectuels marxistes, et enfin sur un temps plus long la fermeture d'un cycle marqué par les problématiques de l'après-guerre. Or, Larsson et Sandgren

l'interrogent spécifiquement sur le rapport de Foucault aux Nouveaux philosophes et, en particulier, la condamnation des utopies marxistes comme celle qu'a livrée A. Glucksmann³⁸⁸. Devant ces sollicitations, Foucault ne souhaite ni établir de lien avec la Nouvelle philosophie, ni trancher lui-même, en tant que non-marxiste, sur cette question de la société sans classe. Cependant, face au constat que tous les modèles réels de socialisme ont échoué en tant que démocraties, il invite les intellectuels de gauche à devoir en repenser la nécessité :

Je pense que l'essentiel est de se demander quelle valeur on doit attribuer à l'idée autonome d'un socialisme qui n'existera pas dans le monde, mais dont on peut toujours rêver comme d'une utopie nécessaire. Cette utopie est-elle nécessaire ? A vrai dire, je ne pose pas le problème de cette manière de mon propre chef.

Jag tror att det väsentliga är att ställa frågan om vilket värde man skall tillskriva den autonoma idén om en socialism, som inte kommer att finnas till i världen, men som man ännu kan drömma om som nödvändig utopi. Är denna utopi nödvändig ? Sanningen att säga är det inte på eget bevåg jag ställer problemet på detta sätt. (K11-12/79 : 8)

Il renvoie à la question de la « souhaitabilité » (*Wünschbarkeit*) de la révolution, posée par les socialistes allemands de l'entre-deux guerres et par l'école de Francfort, qui mérite selon lui plus grande attention.

Les questions posées par Larsson et Sandgren montrent bien que c'est l'aspect spécifique de la discussion utopique qui les intéresse du côté de la « Nouvelle philosophie » – autrement, la revue ne se lance pas du tout dans une prise de position médiatique analogue au champ français. Si elle reprend la posture atopique contre le dogmatisme marxiste, elle ne la combine pas à la défense de valeurs morales. Ainsi, nous retrouvons la même profilisation rhétorique de l'intellectuel en exil, à contre-courant ou irréductible au groupe, mais sans l'identification émotionnelle avec la dissidence de l'Est et la prétention morale et politique qui l'accompagne. On trouve dans le magazine *Information fra NSU* une contribution d'Horace Engdahl intitulée « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? », faite au pied levé en l'absence de Torben Hviid Nielsen³⁸⁹, le

³⁸⁸ Engdahl rend également compte de cette analyse de Glucksmann dans son allocution de 1982 pour Nordplan.

³⁸⁹ « Pour que les choses soient bien claires, nous voulons attirer l'attention sur le fait que les contributions ont été écrites sans que leurs auteurs aient beaucoup de temps pour se préparer. La personne censée faire la conférence principale avait de fait été empêchée et Mika et Horace ont dû la remplacer au dernier moment. / Nous publions ces contributions malgré tout car le sujet est si important que la discussion ne devrait pas se restreindre à un après-midi de la session d'été. / Elle devrait se poursuivre dans les prochains numéros. » (« For en ordens skyld skal vi gøre opmærksom på, at indlæggene er nedskrevet uden [sic] forfatterne fik tid til mange forberedelser. Den som egentlig skulle holde hovedindlægget blev nemlig forhindret og Mika [Böök] og Horace måtte træde ind i sidste øjeblik. / Vi bringer indlæggene alligevel, for emnet er så

coordinateur principal du cercle sur les utopies à la session d'été de Kiljava ; elle est republiée dans l'intention de laisser une trace de ce qui semble avoir été un âpre débat (« Vad är en intellektuell ? (del 2) », *Information fra NSU* 3/1980). Ce court texte mesure l'écart entre sa position et celle des marxistes de l'Université d'été. En effet, dans cette allocution, Engdahl affirme que les intellectuels ne détiennent pas la vérité et qu'ils ne doivent pas représenter d'absolus ou appartenir à des communautés : au contraire, il leur importe de remettre en question les évidences, de dissoudre le sens commun et les conventions. Il récuse ainsi un statut oppositionnel à l'intellectuel, préférant qualifier l'activité de « négation au sens dialectique » (« negation, i dialektisk mening », Engdahl 1980 : 8) au sens où il empêche toute prétention à l'absolu. Cette conception, clairement opposée à l'idéal marxiste, est bien la posture intellectuelle qui va de pair avec le projet théorique de *Kris* de dépassement de la dialectique, et qui s'exprime dans les mises en scènes éditoriales. Nous retrouvons enfin la figure de la dissidence dans *Stabat Mater*, où Witt-Brattström entérine le positionnement intellectuel de Kristeva comme une position critique et une éthique fondée sur la psychanalyse (Witt-Brattström 1990 : 7). L'introduction à l'anthologie s'ouvre à cet égard sur cette nouvelle figure de l'intellectuel, et met bien plus en avant la manière dont Kristeva y rattache la position spécifiquement féminine dans l'ordre symbolique ; l'article paru dans *Tel Quel* en 1977 est traduit dans son entièreté. Or, revenant sur son propre parcours, Witt-Brattström rejoint également le front anti-dogmatique contre les simplifications militantes (1990 : 9). Si le compte-rendu de l'analyse du religieux chez Kristeva fait sobrement abstraction des prises de position du champ français, nous voyons ici comment la « dissidence » est réinvestie dans la position intellectualiste de résistance, voire d'*outsider*, qu'a dégalée Ljunggren et qui caractérise aussi celle de *Kris*.

L'atopie textuelle

Nous avons déjà ci-dessus observé différents positionnements qui participent de la mort de l'utopie, et qui s'expriment comme subversion, marginalité, nulle part, ailleurs. Or, si nous revenons à l'« atopie », elle est une figure du mouvement. Les deux ne sont pas contradictoires : ce mouvement, il se réalise par rapport aux groupes sociaux, institutions et idéologies ; il apparaît dans le temps, dans la succession des points d'appuis momentanés. Par-delà les différentes variations, nous pouvons concevoir l'atopie comme la figure produite par la mise en scène de la prétention de la littérature, ou de ceux qui la pratiquent, à s'adresser aux autres pratiques signifiantes depuis sa position autonome rétablie.

vigtigt at diskussionen ikke bør indskrænkes til en eftermiddag på sommersessionen. / Diskussionen bør fortsætte i Informations næste numre », *Information fra NSU* 3/1980 : 4)

Nous nous sommes appuyé sur Barthes qui a travaillé le terme ; il n'en a formulé explicitement qu'une option sous l'acception de la « dérive ». Cela peut entrer en contradiction avec d'autres interprétations – comme celle de Scarpetta qui déclare, dans son éloge du cosmopolitisme (calqué sur la traversée du sens par l'écriture) que ce dernier n'est pas une pure dérive dans le non-sens ou l'avant du sens. Tous deux produisent la même figure malgré des terminologies différentes : la même mise en scène spatiale, fondée sur la même conception théorique. Chez Sollers, elle prend différents noms, de la position gnostique à la position « jésuitique » qu'il décrit dans « À propos de Lichtenberg » :

[...] je suis nulle part et partout, être à un endroit déterminé serait se rendre très vulnérable. La conception jésuitique implique qu'on se tienne au—dessus du tumulte, qu'on ne se laisse pas aller à occuper des places. Mon pouvoir c'est l'absence de pouvoir, c'est mon verbe. [...] Je suis suspendu entre le vide et l'infini, et je parle de là. (Jaufret, TQ90/81 : 101)

Cette posture reste bien entendu provocante à l'égard de toute autre analyse sociologique, morale et idéologique puisqu'elle s'en affranchit en même temps qu'elle s'arroge le droit de s'adresser à elles. Le terme d'atopie reste relativement rare dans les pages de *Tel Quel*. Nous avons pu l'observer dans l'essai de Sichère sur Foucault, où la « dimension atopique » du discours repose sur la parole singulière du sujet en amont des « thèses » (au sens kristévien défini dans le rapport du sémiotique au symbolique), parole dont l'artiste est l'incarnation par excellence. Pour Sichère, le philosophe peut aussi l'incarner :

En lui un sujet parle qui se déplace, un désir singulier se dit contre les semblants du saoir et les idoles de la maîtrise. [...] différence qui parle contre toute identité constituée [...] Qui parle, par exemple, tout au long de notre histoire et aujourd'hui encore, aujourd'hui *singulièrement*, face à la puissance généralisée des discours politiques, des discours de pouvoir, dans l'*atopie* de ces deux paroles que sont la parole du poète et celle du philosophe. (Sichère, TQ86/80 : 93)

Par-delà les variations, l'atopie reste la caractéristique du lieu autre auquel donne accès la pratique textuelle, et sa mobilisation dans une prise de position polémique qui se veut subversive.

Si nous accordons notre préférence à l'acception de Barthes, c'est non seulement pour sa place cruciale dans le milieu telquelien, mais aussi pour le voyage du terme d'« atopie » à ses côtés. Dans son compte rendu de l'évolution intellectuelle de Barthes, Karin Gundersen fait aboutir ce parcours dans l'atopie, en constatant la difficulté de pouvoir faire entrer les derniers ouvrages dans des catégories évidentes (1989 : 71ss). Tout comme Rabaté (2002), elle s'interroge devant la question de Barthes formulée sur l'« après » de la théorie du Texte dans le fragment « Doxa / Paradoxa » du *Roland Barthes par Roland*

Barthes. Elle propose néanmoins de considérer l'atopie sur un plan double, qui est celui que nous avons proposé pour l'utopie en général :

Le lieu atopique (terme contradictoire, mais ici il faut forcer la langue) est à la fois existentiel et sémiotique ; il est familier et en même temps neuf, comme dans un mouvement en spirale (la boucle est bouclée mais à un niveau supérieur). Il est « nulle part » et en même temps sur une sorte de ligne de démarcation vers quelque chose « au-delà » (dans un sens sémiologique et non métaphysique).

Det atopiske sted (en kontradiktorisk betegnelse, men her må språket betvinges) er på samme tid eksistensielt og semiotisk ; det er velkjent og samtidig nytt, som i en spiralbevegelse (ringen er sluttet men på et høyere nivå). Det er « ingensteds » og samtidig på en slags demarkasjonslinje til noe « hinsides » (i semiologisk, ikke i metafysisk forstand). (Gundersen 1989 : 72)

Barthes poursuit son exploration des signes et de la langue, mais en passant par le rapport que le sujet noue avec eux dans ses expériences les plus intimes et fondamentales – la vie, l'amour et la mort. Gundersen note bien également qu'il adopte la pratique du fragment comme méthode de composition rompant avec la norme scientifique (1989 : 75).

L'ouvrage se clot avec la traduction du discours d'investiture de Barthes au Collège de France. Il est évident pour nous que le positionnement atopique est une prise de parole qui dénie son institutionnalisation pour négocier une possibilité de parole critique. B. M. Aagard Hansen fait en 1994 une lecture de l'œuvre de Barthes sous le signe de l'utopie (*Utopiens proces*), où cette dernière est à la fois décrite comme théorie et méthode de travail. Tout comme Gundersen, elle s'intéresse notamment au discours de la Leçon inaugurale au Collège de France dans la mesure où ce moment de consécration institutionnelle pousse les enjeux de l'utopie à son paroxysme : l'intellectuel critique est entré dans un des temples de la science. Or, c'est bien par la langue que peut se maintenir l'utopie d'une « place au dehors » ou d'un « mouvement dans le déploiement du discours » (« utopien [...] som en form, en placeren sig udenfor eller flytten sig i den sproglige og diskursive udfoldelse », Aagard Hansen 1994 : 19). L'utopie n'en est pas moins selon Aagard Hansen un motif fondamental qui parcourt les écrits de Barthes dès le début selon diverses modalités et dans diverses variations, de l'utopie de la science à l'utopie orientale puis, surtout, le « troisième lieu » : après *L'Empire de signes* et le voyage au Japon, elle observe un changement de stratégie où l'analyse critique ne suffit plus et où la méthode utopique se retrouve déplacée dans l'esthétique (1994 : 72ss). La *Leçon* entérine ainsi le parcours au terme duquel la « littérature » instaure le jeu avec la langue doxique de la science. Selon Aagard Hansen, l'atopie est une des trois propriétés de l'utopie tout au long de l'œuvre, avec son caractère achronologique et apophasique (i.e. sa négativité) (1994 : 20). Nous proposons, quant à nous, d'insister sur le fait que, si la littérature est utopique, c'est

la position du sujet dans cet entre-deux qui se veut atopique – et que ce motif, qui sous-tend aussi bien l’achronologie que l’apophasie du fait de ce que nous estimons être la primauté de l’espace, se révèle plus spécifiquement avec ce tournant stratégique.

Le cours sur le Neutre de 1977-1978 ferait ainsi l’actualisation des figures antérieures – notamment le « degré zéro » – dans cette configuration atopique : recherche de ce qui « déjoue le paradigme » (Barthes 2002 : 31) et se décline sous maintes formes discursives. Reste que c’est bien par la pratique esthétique, de l’écriture, et non simplement dans l’analyse, que l’atopie se déploie – c’est notamment ce que soutient Oster qui l’interroge comme concept poétologique (2006 : 10) et en souligne l’aspect quinessentiellement énonciatif ou performatif. Elle renvoie notamment à une réaction de Barthes, pendant le colloque *Prétexte* de 1977, à l’intervention d’A. Compagnon qui veut créer une polysémie autour de l’« imposture » et « l’absence de posture » énonciative. Pour Barthes, la différence entre « l’imposture » et « l’atopie », entre Socrate et Montaigne, définie précisément par l’écriture :

Peut-on être atopique en parole ? Comme vous l’avez dit, je pense que c’est impossible. Mais en écriture ? Peut-être que la définition de l’écriture c’est d’ouvrir le champ de l’atopie précisément. (Barthes in Compagnon 1978 : 60)

Or Barthes précise bien que le motif de l’imposture le touche à titre personnel, après les attaques polémiques dont il a pu faire l’objet. La stratégie atopique comme traitement, dans l’écriture, de la figure personnelle doit selon nous toujours être rapportée aux positionnements intellectuels car elle réfracte particulièrement, de tous les discours sociaux, les attentes idéologiques ou morales.

Barthes présente, dans un court passage de son cours au Collège de France sur le neutre (6 mai 1978) et recueilli sous le titre de « L’oscillation » dans l’anthologie *Sollers écrivain* (Barthes 2002g), une formulation que nous considérons comme typiquement atopique de l’écrivain. De fait, il contribue dans ce court texte à créer l’image d’un individu insaisissable qui perturbe le jeu des positions fixes et crée des brouillages autour de sa personne qui remettent en cause le statut traditionnel de l’intellectuel :

[Sollers] nous suggère que nous entrons dans une phase de déconstruction, non de l’action de l’intellectuel, mais de sa « mission ». Cette déconstruction peut prendre la forme d’un retrait, mais aussi d’un brouillage, d’une série d’affirmations décentrées. (Barthes 2002g : 619)

Ce phénomène passe essentiellement par l’écriture (une « écriture de vie » qu’il appelle « carnavalesque » au sens bakhtinien) qui déjoue la binarité de l’art pour l’art et de l’engagement pour n’être ni l’un ni l’autre et les deux à la fois en même temps. Le but est avant tout de se placer sur le terrain des images en circulation dans l’espace social. Barthes appelle ce mouvement

« l'oscillation » par opposition à l'hésitation : cette dernière n'a lieu qu'à partir d'une position fixe (c'est une « image stable du mouvant ») au lieu d'être un déplacement constant de la position. Plus encore, ce mouvement est ouvert, contrairement au cheminement initiatique qui trouve une issue : il ne s'agit pas pour Sollers, selon Barthes, de décrire un cheminement fait de tâtonnements avant d'atteindre une destination finale (image de « celui-qui-essaie-des-directions-différentes-avant-de-trouver-sa-voie-définitive ») que de dissoudre cet horizon de finalité dans une perpétuelle remise en cause des stations précédentes. Barthes crée lui-même une image fixe en décrivant le mouvement sollersien (une image que l'on pourrait appeler « celui-qui-déjoue-toutes-les-images »). Il est possible de nuancer cette objection : d'une part, c'est bien l'émergence d'une nouvelle figure en contradiction avec l'image traditionnelle de l'intellectuel défini positivement qu'il veut marquer, figure qui se dessine par le balancement perpétuel entre la multiplicité des images possibles qui entrent en conflit les unes avec les autres, et qui veut aboutir à la création d'une indécidabilité ou d'une imprévisibilité. D'autre part, et surtout, il faut remarquer que ce commentaire se construit lui-même une position ambiguë, en marge d'un cours mais aussi en marge des conventions d'une critique objective : Barthes déclare rechigner à parler de Sollers en raison de l'amitié qui les lie mais prend malgré tout le parti de le faire pour réclamer une analyse non passionnelle de ce « cas » (il utilise lui-même les guillemets).

De même que dans *Tel Quel*, le terme d'atopie se fait rare dans *Kris*. Pourtant, on trouve très nettement le fil barthésien. Moins directement tout d'abord, dans le numéro sur les « Inscriptions » et le bilan fait par S. Nordahl Lund de la théorie du texte. En revenant à la conception sémiotique du texte comme lieu ou milieu de la production et de la transformation du sens, le spécialiste de Barthes en tire les conséquences sur la philosophie du langage. Le texte détruit l'apparence de naturel de tout sens immanent et de la représentation en jeu dans la langue, non pas en produisant des discours qui s'opposent au sens mais en suspendant ce dernier :

À partir de quel refuge pourrait-on ainsi échapper au langage et aux conventions linguistiques ? [...] La fonction du texte (le texte comme fonction) consiste, en dehors de la rédemption dialectique de la négation, à faire taire le langage, à desserrer la compacité de ces significations déjà sédimentées. Le langage est redistribué, dévoyé dans la signification, produit en tant qu'écriture. [...] La confrontation est évitée : le cliché est conservé, mais suspendu, scandalisé, c'est-à-dire excentré (c'est le sens étymologique du mot « scandale ») et perd son assise en tant que catégorie discursive.

Fra hvilket helle skulle man således kunne undsige sproget og sprogkonventioner ? [...] Tekstens funktion (teksten som funktion) består i, uden for negationens dialektiske forløsning, at bringe sproget til tavshed, at løse disse altid allerede aflejrede betydningers kompakticitet. Sproget omfordeles, forføres ind i tegngivningen, produceres som skrift. [...] Konfrontationen undgås : klicheen bevares, men suspenderes, skandaliseres, dvs. excentrerer (det er den

etymologiske betydning af « skandale ») og mister sit fæste som diskursiv kategori. (K22/82 : 54)

Dans le texte, il n'y a pas de « refuge » (*helle*), de position fixe, il ne se contente pas d'être un lieu de négation qui menace de s'arrêter dans un sens opposé. Le texte ne donne à voir que le codage, le mouvement infini d'enchaînement des signifiants autour de l'origine vide : chaque énoncé ne montre que la signifiante alors que la signification, elle, est toujours déterminée par un autre énoncé qui la fixe. Le texte est ainsi lieu du « non-sens », non pas parce que le sens n'existe pas, mais parce qu'il est le lieu du processus de production du sens. C'est ici qu'est employé l'adjectif « atopique », pour désigner le texte comme espace « à la dérive » :

Le texte est non-sens, il désigne son sens comme non-sens ; autrement dit, le texte ne contient pas de sens donné, mais à l'inverse, il est espace donneur de sens. Et un sens *atopique*, en fonctionnement, sans limites. Le texte n'a pas de place, ne peut être fixé, délimité, cartographié, structuré, normé, objectivé, défini.

Teksten er *non-sens*, betegner sin betydning som ikke-betydning ; sagt på en anden måde : teksten rummer ikke nogen given betydning, men omvendt, er betydningsgivende rum. Og et *atopisk* sådant, i drift, uden grænser. Teksten har ikke noget sted, kan ikke fæstnes, afgrænses, kortlægges, struktureres, normes, objektiveres, defineres. (K22/82 : 54, nous soulignons)

Le texte est le milieu labile à partir duquel sont produits les significations ou les positions. C'est précisément sur Barthes que se termine l'article, aux côtés de Blanchot, Bataille, Artaud, Sollers et Mallarmé : autant de figures, selon Lund, du sujet écrivain (*scripteur/skribent*), par-delà les positions sociales de l'écrivain, du critique, du théoricien, qui se rencontrent dans la langue (« i sproget ») mais que la pratique d'écriture, d'inscription du texte (« tekstens indskrift ») elle-même dissout. Ce texte fait abstraction du contexte révolutionnaire de la théorie française et met, au contraire, bien en évidence le positionnement post-utopique des intellectuels à partir de la théorie de l'écriture³⁹⁰.

Dans « Vidare » (K25-26/83 : 88-91), Engdahl se prête à un exercice sur les rapports entre le texte et l'espace, les différents espaces possibles du texte, le texte comme spatialité(s). L'essai ne se veut pas lourdement théorique, préférant esquisser ces différentes représentations et leurs implications. Il part des *topoi* ou *loci* antiques en s'interrogeant sur cet espace suggéré par la métaphore – et qu'il identifie en l'occurrence à la fois comme la mémoire et le répertoire rhétorique, puis encore, quand il s'agit des *loci communes* (lieux

³⁹⁰ Notons une autre utilisation directe du terme « atopique » dans le numéro 25/26 de mars 1983 sur les « lieux et frontières » (Platser / Gränser). Il s'agit ici de la traduction du texte de Derrida « Devant la loi », intervention prononcée au colloque de Cerisy de 1982 et dédiée à Lyotard (« Framför lagen », K25-26/83, trad. Engdahl, Janzon & Malmberg)

communs), comme un corpus ou une archive textuelle. Il en vient ensuite à explorer l'idée d'une « géométrie » ou d'une architecture textuelle que construit la rhétorique – en quoi il s'intéresse désormais aux propriétés génératrices des règles et *loci*, à la dynamique de l'espace textuel : il passe d'un lieu statique à un mouvement du texte fait de flux, arborescences, plis et de sédimentations. Ce qui intéresse Engdahl surtout, c'est de présenter ici une géographie inégale, complexe, accidentée contre l'idée du texte dont la régularité reposerait sur l'homogénéité du sens (K25-26/83 : 89). En passant au texte moderne enchaînant les éléments non plus par la logique mais par les associations de signifiants, Engdahl en vient à une géométrie à plusieurs dimensions, ou même « non-euclidienne », et adopte le vocabulaire derridien – le texte est « spatialisation » et absence par opposition à la parole, il est « étalement de différences et de points sur plusieurs dimensions » (« utbredning av differenser och punkter i flera dimensioner », K25-26/83 : 90). Ces descriptions reprennent les différents lieux communs et représentations de la théorie textuelle dégagés – bien qu'il s'agisse ici, au départ, du texte comme exemplaire concret et délimité plus que du concept élargi. Engdahl en est très proche cependant en effectuant une distinction entre le texte ou la textualité comme espace des possibilités et le texte comme sa concrétisation, à la fois espace réservoir et parcours, chemin sans terminus, transformation continue (K25-26/83 : 90). Il aborde en outre le concept très spécifique de *chôra* pour désigner cette textualité matricielle. Le terme fait office de lien entre l'article « Noms de lieux » de Kristeva (trad. L. Janson) et la note de travail d'Håkan Rehnberg qui, dans un court texte intitulé « Om χώρα » (K25-26/83 : 94), pense la spatialité de la toile à partir de sa lecture du *Timée* (et dont l'extrait où intervient le terme de *chôra*, 48E – 52D, est reproduit).

C'est cependant en dehors de *Kris* que l'on peut lire le texte le plus important sur l'atopie et la position de l'intellectuel. En 1983 en effet, Engdahl retrouve l'utopie dans les colonnes de *BLM*, trois ans après « Bortom Ithaka ». Il s'agit ici d'un compte rendu détaillé de l'œuvre et de la pensée de Barthes, intitulé « Tecknets utopi – Roland Barthes och paralitteraturen ». Derrière le terme d'utopie se trouve cependant, de manière explicite, la position atopique. Un des angles les plus saillants de la présentation est celui de l'opposition de l'écriture à la science et à la littérature au sens traditionnel. En effet, Engdahl réaffirme d'entrée de jeu que, pour Barthes, la littérature comme pratique du texte est sa propre théorie. A l'opposé, la manie du concept qui caractérise le discours scientifique est une réduction appauvrissante, un carcan : contre le fétiche du concept fixe, de la catégorie, l'appareil conceptuel employé par Barthes est toujours en mouvement – plus précisément, en « dérive », mis en travail par le jeu du texte :

Le terme le plus faible des dichotomies de Barthes (le systématique, l'écriture, la structuration, le romanesque, etc.) est toujours à la dérive du système de signification qui régit la culture occidentale.

Den mjukare termen i Barthes motsatspar (det systematiska, skrift, strukturerad, det romaneska osv.) befinner sig alltid *på drift*³⁹¹ ifrån det system av mening som härskar över den västerländska kulturen. (Engdahl 1983 : 5, nous soulignons)

La pratique de la dérive permet la sape du sens et s'oppose, en cela, au rêve illusoire du degré zéro absolu. Faisant écho à sa discussion, à peu près contemporaine, sur les topiques rhétoriques dans « Vidare », Engdahl identifie le *locus* fondamental du texte barthésien comme celui de la polémique – ce qui est quelque peu surprenant car il précise immédiatement que cette position ne veut pas seulement s'opposer à la Doxa mais détruire à la fois la base de la Doxa et de son opposé :

Mais le but de l'écriture est [...] l'annihilation de la base sur laquelle la Doxa et la contradiction pourraient même être formulées.

Men målet för skrivandet är [...] förintandet av den grund på vilken Doxan och motsägelsen över huvud taget kan formuleras. (Engdahl 1983 : 6)

La dérive permet la suspension des contraires. Elle refuse également la prétention au savoir et au pouvoir de la métalangue scientifique (Engdahl 1983 : 9). Sur l'autre front, contre la littérature ou les « belles lettres » soumises à la représentation mimétique, le texte barthésien repose sur la figuration, geste d'articulation du disparate, composition hétérogène qui produit le sens sans le fermer dans l'unité – notamment dans la forme fragmentaire (Engdahl 1983 : 8). Ni discours scientifique, ni littérature mimétique traditionnelle, la pratique d'écriture de Barthes est appelée « paralittérature » par Engdahl, comme troisième terme exclu :

La rupture de l'écriture par rapport à la Littérature et à la Science est tournée vers un horizon utopique : celui qui engloberait un monde sans langue dominante (c'est-à-dire un monde sans pouvoir du tout).

Skriftens uppbrott från Litteraturen och Vetenskapen sker mot en utopisk horisont : den som skulle omsluta en värld utan härskande språk (vilket vill säga en värld utan makt över huvud taget). (Engdahl 1983 : 10)

La relocalisation de l'utopie dans le texte, la langue, l'écriture est déjà observable au début de l'article, lorsque Engdahl revient sur Sade, Fourier, et Loyola que Barthes rapproche et étudie non pas pour le contenu idéologique

³⁹¹ Le terme *drift* en suédois permet un jeu entre la « dérive » et le « fonctionnement », la « mise en œuvre ». Parfois, les traductions d'Engdahl renforcent le premier sens, ainsi dans une citation extraite de *Roland Barthes par Roland Barthes* (fragment « Forgeries ») où il choisit de rendre « dériver » (un sens) par « sätta på drift » (1983 : 6). La connotation grammaticale du terme « dériver » en français disparaît pour s'enrichir de l'idée de mise en marche (« sätta i drift »).

de leur utopie que pour la systématique de leur écriture, pour la langue qu'ils mettent en œuvre, le texte qu'ils écrivent (Engdahl 1983 : 4). Cette utopie prend encore l'apparence du Japon dans *L'Empire des signes* – non pas tant le Japon réel que celui de l'écriture, du signe sans l'emprise du sens. Cet « empire » est encore décrit comme la « face utopique » du neutre : renvoyant au cours de Barthes au Collège de France, cette position est décrite comme une éthique, une recherche de la suspension des conflits, un désir de vivre hors des relations de pouvoir – et qui trouve son lieu dans le texte :

Le texte aimé était pour Barthes l'aire neutre par préférence, un lieu asocial, atopique, scandaleux, immunisé contre les idéologies grâce à son plaisir et sa diversité.

Son Écriture a tracé son chemin à travers les contradictions insolubles qui s'attachent à toute expérience utopique dans le voisinage immédiat de puissances hostiles.

Den älskade texten var för Barthes det neutralas område par préférence, en asocial, atopisk, skandalös plats, immuniserad mot ideologier genom sin njutning och mångfald. (Engdahl 1983 : 12)

Hans Skrift har dragit sina spår tvärs över de olösliga motsägelser som vidhäftar varje utopiskt experiment i fientliga maktens omedelbara närhet. (Engdahl 1983 : 13)

Non seulement Engdahl emploie explicitement le terme d'« atopique » pour décrire la position du texte par rapport à l'idéologie (ou la doxa), mais il la présente en outre comme un dépassement de l'utopie stricto sensu qui, elle, reste prise dans le rapport de contradiction et le jeu de pouvoir.

L'utopie du signe, la position du neutre, l'atopie du texte est en même temps le lieu d'où l'artiste et l'intellectuel, ou tout sujet qui pratique le texte, écrit. Ce sujet de l'écriture est évidemment opposé au sujet unitaire et solide de la personnalité, il est présent comme corps inscrit dans le texte, dans ses mouvements et dans sa matérialité. Ce n'est pas non plus le sujet de la maîtrise individuelle : le sujet est au contraire pris dans l'intertextualité, dans le jeu des langues qui s'entremêlent, des éléments, formules, expressions qui se croisent. Dans les mots (traduits) de Barthes :

[...] l'intertexte est un champ général de formules anonymes, dont l'origine est rarement repérable [...]

[...] intertexten är ett allmänt fält av anonyma formler vars ursprung nästan aldrig kan lokaliseras.³⁹² (Engdahl 1983 : 9)

³⁹² Il s'agit d'une traduction d'un extrait de l'entrée « Texte, théorie du » écrite par Barthes pour l'*Encyclopedia Universalis*.

Nous retombons ici dans l'idée du champ, de l'espace à la profondeur infinie de la langue ; c'est dans cet espace que se place l'écrivain, dans le jeu de la dérive :

L'écrivain se trouve continuellement à la dérive par rapport à la présence du sens qu'il recherchait.

Den skrivande befinner sig oupphörligt på avdrift från den meningens närvaro han sökte. (Engdahl 1983 : 10)

Ce jeu est également celui de la perversion du point de vue moral et social, l'écrivain succombant au plaisir de la matérialité au détriment du sens – au « plaisir du texte ». Or, à la fin de son article, Engdahl assume précisément cette même position :

Peut-on « utiliser » la théorie de Roland Barthes ? Peut-on « appliquer » le concept d'écriture ? Peut-on « instaurer » une paralittérature ? Il me semble que son œuvre doit surtout être utilisée en éclats, sous forme de citations tranchantes qui coupent la chair morte de nos représentations sur l'art de *l'écriture*. C'est pourquoi je n'ai pas souhaité proposer une quelconque doctrine barthésienne mais tourner (parfois en rond de façon sauvage) autour du topos qui a animé ce texte (cette écriture) : la paralittérature. Un concept ? Certainement pas.

Kan man « använda » Roland Barthes' teori ? Kan man « tillämpa » skriftbegreppet ? Kan man « inrätta » en paralitteratur? Det tycks mig att hans verk framför allt borde brukas i skärvor, i form av citat med vassa kanter, som skär bort dödköttet i våra föreställningar om skriv-konsten. Därför har jag inte velat erbjuda någon barthiansk lära utan cirklat (ibland i vilda cirklar) kring den topos som drivit denna text (detta skriveri) : paralitteraturen. Ett begrepp ? Knappast. (Engdahl 1983 : 13)

En reprenant le motif du mouvement (ici en cercle autour du « topos », du lieu central du texte), en proposant des concepts « faibles », tangents (la « paralittérature » ou la « skriveri »), Engdahl reproduit le geste de l'atopie.

Ainsi, autour de 1982-1983, nous observons dans *Kris*, et dans le cas d'Engdahl, l'ancrage d'une position intellectuelle et critique placée sous le signe de ce que nous appelons « atopie », au terme d'un parcours qui a visé à remettre en question les utopies politiques pour réaffirmer la singularité de l'art comme point d'ancrage d'une autre forme d'utopie, espace à part, lieu de liberté ou de libération. Cette figure particulière peut certes s'inscrire dans le vaste paysage « postmoderne » mais seulement au sens où elle garde une certaine haute conception de la littérature et de l'écriture héritée de l'avant-garde mais désormais institutionnalisée.

Conclusion

Suivant notre hypothèse fondamentale d'un déploiement théorique revitalisé par l'utopie puis par son reflux, nous avons ainsi tenté de montrer comment la production et la circulation théorique ont été marquées par les mouvements socio-politiques de la fin des années 1960 à partir de quatre revues choisies. Ces mouvements ont été massivement portés par de nouvelles générations d'étudiants et chercheurs tentant de mener l'assaut contre les positions établies dans les murs des institutions universitaires, au carrefour d'une contestation scientifique et politique. Nous avons tenté de dégager l'hétérogénéité, sinon l'ambiguïté, de cette double contestation qui s'est formulée contre le « positivisme » : malgré l'impulsion vers une fusion utopique révolutionnaire de 1968, les différents éléments de cette critique ont circulé à des vitesses inégales. Les revues de notre corpus ont chacune représenté des combinaisons différentes de théories politiques et théories littéraires, contribuant à cette circulation différenciée des idées dans les milieux intellectuels et universitaires où elles sont insérées. Il en va du poids des traditions locales sur les champs aussi bien que des positions idéologiques, philosophiques voire esthétiques singulières. La « théorie » a ainsi pris des visages et fonctions différentes, et nous avons tenté de marquer la distinction entre la théorie scientifique, aussi bien structuraliste-scientiste que marxiste, et celle qui s'est ensuite le plus fait connaître comme la « French theory » élaborée dans les universités américaines – marquée par l'insistance sur ce qui est spécifiquement philosophique et littéraire.

Notre approche, qui se concentre essentiellement sur des cas particuliers, a mis en avant une caractéristique propre aux revues : faisant office de plateformes de rencontres et d'échanges aussi bien matériels qu'intellectuels, elles se positionnent à l'intersection de différents champs et tendent à court-circuiter les jeux qui s'exercent dans ces derniers. Du point de vue interne aux disciplines de savoir, les courts-circuits ont été d'autant plus facilités que les champs théoriques se sont rapprochés sous l'effet de l'explosion universitaire : les passerelles théoriques et les collaborations concrètes se sont multipliées entre les études littéraires, la philosophie, la linguistique, l'histoire ou encore la sociologie sur la base des positions hétérodoxes de jeunes universitaires face aux institutions – en France, dans les établissements du supérieur autres que l'université traditionnelle, en Scandinavie dans les murs de l'Université d'Été Nordique, cœur de l'expérimentation théorique et de l'interdisciplinarité. Nous avons pu observer les ambiguïtés liées aux étiquettes telles

que le « structuralisme » et, surtout, la « sémiotique » à l'amplitude variable. Alors que les prises de positions théoriques et polémiques sur les champs locaux accentuent les lignes de démarcation, les effets de « dépassement » et la multiplication des microdisciplines, les processus de transmission tendent au contraire à renforcer de grands effets d'« écoles » et de fronts. Ainsi, *Tel Quel* se démarque très fortement du « structuralisme », qu'elle considère dépassé dans la deuxième moitié de la décennie, alors que les efforts théoriques des années précédentes arrivent dans *Poetik* – notamment ceux de Greimas, dont les principes d'analyse des récits intègrent le pilier de la méthode de la revue danoise. Le vaste champ de la « sémiotique » nordique se lance dans des directions variées au gré des combinaisons de philosophie et de théories marxistes, littéraires et psychanalytiques, ce qui produit un effet d'homogénéisation ou d'aplanissement des démarcations opérant sur les champs d'emprunt. Ce phénomène, nous avons également essayé de le dégager au moment de la « deuxième » vague de médiation autour de la question de la théorie « postmoderne ». Cette étiquette à amplitude variable, essentiellement empruntée aux États-Unis, s'applique à des filons théoriques déjà présents dans ce grand creuset de la « sémiotique » philosophique, notamment la déconstruction derridienne, aussi bien qu'à des textes ultérieurs. S'il est indéniable que c'est de ce même milieu philosophique que la théorie postmoderne émerge, aussi bien dans la production que dans sa transmission, les valeurs, prises de positionnement et investissements idéologiques ou politiques sont néanmoins très divers, surtout dans le temps – notamment avant et après la chute de l'utopie : de la révolution à la critique, à la résignation ou encore au « cynisme » de la théorie. Il nous semble ainsi que l'appellation de « postmoderne » a été d'autant plus facile à employer qu'une partie du corpus théorique a été freinée, puis réinvestie dans le contexte des années 1980 – l'écart étant plus particulièrement marquant en Suède et en Norvège.

Il nous semble qu'un principe d'asymétrie dans la circulation peut être maintenu avec profit : l'observation de combinaisons théoriques originales, toujours effectuées sur la base d'un travail de réception critique, et la multiplicité des importations n'empêchent pas de souligner des tendances générales des mouvements. En outre, s'il s'agit de ne pas essentialiser une « origine » au corpus théorique, l'étude est bien contrainte de fixer des délimitations pratiques. La rhétorique du provincialisme est particulièrement forte dans le cas scandinave, en quoi la dissymétrie est une partie intégrante des stratégies de transmission et d'appropriation ou réappropriation ; elle a cependant pu être observée dans notre cas français aussi, bien que moins fortement (et moins pour la production intellectuelle que pour la vie artistique). Cela tient à la nature de notre corpus : nos revues se sont essentiellement tournées vers leur contexte d'arrivée. Toutefois, au terme de notre étude, il nous semble très clair que les concepts de « centre » et « périphérie » sont insatisfaisants dans la mesure où les circulations des personnes, les collaborations et les échanges théoriques permettent de complexifier de grandes tendances qui ne sont pas

toujours aisément objectivables en dehors des positions discursives ou de certaines données brutes (taille des champs universitaires, rayonnement linguistique). La Scandinavie se prête en outre bien à la variation des échelles, le Danemark ayant servi d'avant-poste par rapport aux deux autres pays – et ce sans compter les pays que nous n'avons pas intégrés à notre travail, la Finlande et l'Islande, pour des raisons linguistiques aussi bien que pratiques ; la position clé de la NSU invite également à ce jeu de variations, imposant de considérer un tout autre niveau que la logique des espaces politiques ou linguistiques.

En dehors des sous-champs disciplinaires, nous avons également insisté sur la position intermédiaire, ou de court-circuit, que les revues occupent en liant le champ universitaire avec les champs de l'édition, des médias et des arts. Malgré les positions institutionnelles diverses, les quatre revues de notre corpus ont ainsi fonctionné comme espace de production et de diffusion de biens théoriques hétérodoxes par rapport à la norme universitaire – bien que *Poetik* soit restée, parmi elles, la plus proche du giron institutionnel. *Tel Quel*, *Profil* et *Kris* se sont en revanche tournées délibérément vers un public plus large que le public universitaire stricto sensu, visant l'audience intellectuelle et culturelle. Certes, *Profil* s'est distinguée par son rejet de toute position élitiste, sacrifiant le travail intellectuel tout autant qu'universitaire pour une stratégie « populaire » durant la décennie militante 1970 ; elle n'en a pas moins réalisé ce court-circuit tout au long de sa carrière, d'un extrême à l'autre. Cette position a selon nous été cruciale dans les processus de médiation théorique : moins les revues se sont restreintes au pôle universitaire et plus elles ont tissé des liens avec les pôles artistique, critique et médiatique, plus elles ont accepté des théories s'écartant de la norme « scientifique ». Ainsi, la médiation poéticienne montre le cas d'une première réception théorique selon une ligne universitaire scientifique (sur la base formaliste puis, surtout, marxiste), entraînant à terme des tensions avec la frange jugée trop expérimentale des « théoriciens du texte » ; ainsi, ces mêmes biens théoriques qui ont été recueillis par le milieu alternatif de l'Université d'Été Nordique ont mis plus de temps à être transmis dans les champs universitaires norvégiens et suédois non seulement pour des raisons idéologiques, mais aussi pour cette hétérodoxie philosophique et épistémologique. Leur médiation a ainsi été favorisée par ces positionnements en direction de ces champs critiques et artistiques, voire médiatiques, dépassant le milieu des spécialistes universitaires et ses pratiques habituelles de recherche. Le cas de Bataille a illustré un décalage double : un freinage et, surtout, un décentrement par lequel ces apports théoriques centraux dans le milieu philosophique parisien, et particulièrement pour *Tel Quel*, se sont retrouvés marginalisés dans la réception scandinave – textes trop littéraires, amateurs philosophiquement, ou trop « mystiques ».

Ces relais avec le monde artistique nous ont également invités à considérer l'insertion des revues dans les projets d'avant-garde, que nous avons proposés de définir sous le triple aspect d'une révolution politique, esthétique et

scientifique. Au plus fort du mouvement de fusion des champs, les revues ont tenté d'opérer sur ces trois tableaux, avec des tentatives différentes de résolution selon leurs positionnements. Ces solutions individuelles ont également conduit à différentes stratégies à l'heure où l'avant-garde a été mise en échec politiquement et en voie d'institutionnalisation artistique. *Tel Quel* aura tenté de pousser au plus loin l'homologie des trois champs en misant sur la primauté du pôle théorique, faisant le lien entre la pratique artistique et le changement politique – en dernier lieu au détriment des formes concrètes d'organisation de la lutte. Le cap théorique aura été maintenu avec stabilité malgré le changement de conjoncture politique, par quoi l'émancipation subjective par la pratique artistique est passée de la révolution à une résistance individuelle contre une socialité oppressante. *Kod* effectue une trajectoire similaire, naissant sous le signe de l'avant-garde sur les trois plans, quoique bien plus tardivement ; elle se concentre cependant sur la théorie contre l'anti-intellectualisme militant sur le champ culturel. Elle mute après les premiers numéros en *Kris* : une fois l'utopie politique mise en défaut, l'ambition théorique se consacre à la sauvegarde des possibilités de résistance par la pratique artistique. *Profil* a au contraire accentué le pôle de l'organisation politique, quitte à négliger la production théorique et, en dernier lieu, à véhiculer des normes esthétiques rigides. Elle a ainsi rectifié brutalement le cap au milieu de la décennie 1980 en inversant complètement son positionnement : elle devient virulemment anti-marxiste, hautement intellectuelle et libère l'art de toutes les obligations morales et idéologiques antérieures – au risque de verser, pendant un temps, dans la provocation et la trivialisaiton de la culture. *Poetik* et *Kultur og klasse* seront restées les plus attachées à une transformation politique-idéologique par la théorie : sans renoncer à la liberté intellectuelle comme *Profil*, elles auront maintenu l'impulsion utopique dans un cadre marxiste mais ne l'auront pas laissé être débordé par l'utopie artistique. Le projet a lui aussi maintenu un cap stable, sans rupture idéologique : les perspectives politiques se sont affaiblies au fur et à mesure des changements de conjoncture et de l'institutionnalisation des acteurs.

C'est dire que l'utopie a bien des visages. Nous avons tenté de l'approcher dans un sens large en retenant à la fois la dimension existentielle de l'utopisme, de l'impulsion ou de l'aspiration vers un ailleurs, et la dimension sémiotique de cet ailleurs comme espace matérialisé dans une pratique discursive, et plus précisément textuelle. Ainsi, il a été question de l'utopie de la théorie dans différentes acceptions recoupant différemment les catégories de contenu, fonction et forme : utopie soutenant une théorie critique ou politique, utopie de la pratique artistique mais aussi utopie comme espace produit par l'écriture, par la textualité théorique même – spatialité la plus visible dans le structuralisme et, surtout, les théories qui en ont fait la critique (notamment chez Derrida ou Kristeva). Si elle a été un repoussoir pour la théorie politique et la science, jusque dans notre corpus, nous avons tenu à la réintroduire, malgré les condamnations discursives, en fonction de ce double caractère

existentiel et textuel. Notre parcours a ainsi tenté de suivre l'évolution de la théorie à l'aune de son utopie telle qu'elle a été produite dans la deuxième moitié de la décennie 1960, et plus particulièrement avec le bouleversement de 1968. Or, il est apparu que la théorie a pu survivre aux aléas de la conjoncture idéologique dans la mesure où son utopie n'aura pas été tant l'utopie politique qu'une utopie propre sur laquelle a été projetée la politique. Quelle aura été cette utopie propre ? Il nous semble qu'elle n'a pas non plus été directement une utopie scientifique, bien qu'elle ait rencontré cette dernière en raison d'un désir commun de savoir, de comprendre les structures profondes du monde des significations, mais bien l'utopie d'une subjectivité insérée dans une pratique d'écriture, en amont des structures rigides voire réifiées par les institutions sociales et leurs langues. C'est une utopie artistique au sens où elle a été dégagée par l'analyse des pratiques littéraires ou esthétiques en général ; mais elle a été introduite en retour dans les autres domaines signifiants, et notamment la philosophie et les « sciences » de la culture.

Si nous tenons à parler d'utopie, c'est aussi que ces modélisations théoriques ont toujours été sujettes à des investissements idéologiques liés à cette dimension existentielle : elles ont répondu à une demande de sens. Le débat sur le positivisme a tendu à montrer que la science elle-même n'est que difficilement exempte de toute dimension subjective et idéologique – en d'autres termes, que l'utopie revient toujours par la porte de derrière. Cependant, dans le cas des prises de paroles intellectuelles dans le débat public, sur la scène culturelle ou politique, ainsi que dans des publications d'écrivains, la modélisation spatiale a été activement mobilisée dans des positionnements et des mises en scènes de soi. Ce n'est plus tant que la recherche des structures a trouvé un objet grâce à elle : la pratique textuelle, théorique et surtout littéraire, elle-même a produit, a fait la performance de cette position utopique-subjective. Ainsi, la distinction entre utopie et atopie que nous avons proposée n'a pas tant voulu montrer une rupture que marquer une transition entre deux types d'investissements utopiques d'un même corpus théorique interrogeant le rapport entre les sujets et les systèmes signifiants : d'abord une utopie où l'émancipation individuelle serait compatible avec un rêve de transformation politique vers une société meilleure puis une utopie qui lui est contraire, mouvement centrifuge mais immanent, sans issue. Dans les années 1960, nous avons pu observer ce sentiment commun d'une frustration, d'une perte de sens et d'un désir d'autre chose – qui a semblé pouvoir se matérialiser avec les événements de 1968. Pour *Tel Quel*, ce mouvement aura été constant derrière les écrans de la Chine, des États-Unis et de la dissidence, et toujours plus sensible au fur et à mesure. *Poetik* et *Kultur og klasse* n'auront eu de cesse de lutter contre ce mouvement centrifuge, tentant de le contenir, dans le cadre d'une politique matérialiste et sociale, et de le subordonner à l'utopie marxiste. *Profil* a verrouillé cette atopie sous l'impératif de la Révolution et d'une utopie où, derrière l'écran chinois, une Norvège authentique serait retrouvée, avant de basculer dans l'autre extrême d'une célébration hédoniste de la mort

de l'utopie. *Kris*, quant à elle, a lutté contre les écrans politiques : elle a soigneusement construit son utopie contre ces derniers, comme une utopie négative de la pensée critique et de la pratique écrivaine. Nous avons repris à Barthes le terme de « l'atopie » pour l'élargir à ces diverses formes d'investissements dans des prises de positions idéologiques – quoique nous l'ayons également retrouvé, dans son sens spécifique, médié par Engdahl. Derrière les variations formelles de ces mises en scènes et postures se trouve toujours une théorie ou une philosophie examinant la tension entre le singulier et le collectif, où l'émancipation individuelle négocie son rapport aux ensembles sociaux.

Les formes de mise en scène et d'intervention dans le débat public ont également été rattachées à la question des traditions nationales d'intervention intellectuelles dans le débat public. Des secousses ont été enregistrées localement mais les paradigmes ont-ils été vraiment transformés ? En France, la position de l'intellectuel expert contre l'intellectuel classique et contre la figure totalisante de Sartre a certes été un élément remarquable ; néanmoins, la composante littéraire, philosophique associée à une position moraliste a réémergé à la fin de la décennie 1970, marquant le retour de la défense de l'individu contre la machine sociale. En Scandinavie, nous avons proposé d'élargir les remarques des travaux suédois sur « l'émotionnalisation » du débat public et la réintroduction de la radicalité intellectuelle aux autres pays – quoique *Poetik*, restant dans une position d'expertise, n'a guère permis de tirer des conclusions sur le paysage danois. Le clivage entre populisme et intellectua-lisme semble cependant avoir été effectif, notamment à l'appui de *Profil* et de *Kris*. Toutes deux ont également mis en avant des postures intellectuelles en rupture avec le consensus social, qu'il s'agisse des provocations « postmodernes » ou d'une résistance critique ; elles semblent néanmoins être restées plus proches des questions spécifiquement culturelles. L'émergence des « intellectuels médiatiques » enfin aura été bien plus nette en France qu'en Scandinavie, là aussi en fonction de l'histoire plus ou moins longue de ce mode d'intervention. N'en est-elle cependant pas une « mise à jour » en fonction des nouvelles plateformes médiatiques ?

Notre focalisation sur le discours de revues singulières a bien entendu impliqué un grand nombre de limitations, laissant ouvertes bien des perspectives d'élargissement. Les études des champs intellectuels transversales aux pays nordiques sont encore relativement peu courantes, quoique des travaux comme ceux d'Heidegren (2021) invitent à poursuivre ces efforts. Inversement, une histoire de *Kris* et de *Poetik/Kultur og klasse* se penchant sur les archives et faisant droit à la parole des acteurs reste à faire (à la différence de *Tel Quel* et *Profil*) ; de même, l'histoire de la NSU semble être un champ de recherche vaste et encore à explorer. Quoique difficile à manier en raison de la grande quantité de données, la perspective traversant les frontières nationales a aussi le mérite de décentrer le regard et de prendre du recul par rapport aux mécanismes des champs culturels locaux – a fortiori dans les luttes qui s'y déploient. Ici aussi, c'est bien la position des revues entre le travail

philosophique et théorique et la manière dont il est investi idéologiquement qui est en jeu : la mémoire de *Tel Quel*, de *Kris* et des profilistes est encore associée aux querelles et controverses auxquelles les revues ont pris part sur la scène publique. Les théories de la culture qui ont émergé de cette époque s'exposent encore à de telles tempêtes et bien des données des débats des années 1960 et 1970 font leur retour, comme autant de répliques de ce séisme. L'affaire Sokal avait déjà été l'occasion de ramener à la mémoire hexagonale un corpus théorique supposément purgé du champ local. En 2021, la ministre de l'enseignement supérieur F. Vidal a également rallumé, par ses déclarations sur « l'islamo-gauchisme » universitaire, une controverse sur l'idéologie dans les sciences humaines, cette fois-ci incarnée par la menace des « théories woke » produites dans les campus américains – sur la base de cette même « French Theory » importée dans les années 1970. Il en va de même pour les attaques contre le « postmodernisme » et sa philosophie supposément nihiliste, relativiste, narcissiste, parfois identique à cette « théorie » - cette fois-ci plus souvent en contexte scandinave. Les passerelles entre les champs universitaire, médiatique et politique sont toujours bien ouvertes et les investissements idéologiques bien réels, de part et d'autre : les universités, encore ouvertes aux grandes masses étudiantes, enregistrent toujours les conflits générationnels et idéologiques de la société dans son ensemble tout en étant elles-mêmes un terrain de compétition symbolique et économique.

Les visages possibles de l'utopie derrière les investissements idéologiques de la théorie ont bien entendu évolué. Nous y retrouvons, bien sûr, les nombreuses interprétations politiques et idéologiques de la tension entre l'individuel et le collectif. Mais de même que la « mort des idéologies » n'a pas eu lieu après la chute de l'URSS, les anciennes utopies des théories politiques, et peut-être plus généralement les grands « méta-récits » et eschatologies sociales, bien qu'affaiblies ou déçues, semblent avoir mieux survécu que ce que ne l'annonçaient les prédictions grandiloquentes de la décennie 1980. Les demandes de sens et les attentes sociales et politiques de justice ou d'une vie meilleure ont évolué avec l'apparition de nouveaux enjeux et de nouvelles luttes. L'absence d'utopies concrètes, à la hauteur de ce qu'a pu être la Chine des années 1960, illusion ou non, semble néanmoins caractéristique de notre époque où le monde semble définitivement clos et sans ailleurs possible (sauf à coloniser l'espace) ; au contraire, de nouvelles dystopies se font de plus en plus présentes dans les représentations collectives, et de plus en plus concrètes, avec en premier lieu l'anticipation d'un changement climatique. Autant d'utopies, positives ou négatives, qui entrent en collision dans le champ des savoirs et qui entrent dans la danse théorique. Cependant, l'exemple des théories des années 1960 et 1970 a montré que les processus de transmission et de réception critique sont toujours des moments à la fois d'expérimentation et d'affinage théorique et que seuls les éléments qui dépassent les conjonctures politiques locales ou restreintes survivent : le travail universitaire, quoique

réceptif aux modes et aux tendances idéologiques globales, garde une logique et une temporalité propre.

Index des acteurs

- Aarseth, Asbjørn, 172, 250, 282
- Adorno, Theodor W., 77, 87, 96,
132, 137, 192, 223, 234, 276,
293, 304, 305, 306, 307, 308,
309, 310, 311, 312, 313, 321,
323, 325, 366, 394, 395, 396,
407, 409
- Agger, Gunhild, 429
- Algulin, Ingemar, 269, 270
- Althusser, Louis, 44, 45, 53, 55,
68, 117, 118, 119, 122, 123,
134, 137, 139, 142, 143, 144,
145, 146, 147, 148, 149, 150,
152, 153, 154, 155, 156, 157,
165, 169, 170, 182, 184, 193,
195, 204, 205, 211, 216, 217,
219, 225, 261, 263, 366
- Andersen, Hans-Jørgen, 123, 172
- Andkjær Olsen, Ole, 153, 169,
184, 260, 299, 301, 327, 329
- Apel, Harmut, 318, 320, 321, 322,
323
- Askildsen, Kjell, 97
- Aspelin, Kurt, 56, 125, 126, 127,
128, 133, 154, 169, 170, 172,
196, 197, 279, 281, 309, 329
- Aurstad, Sverre, 401
- Avlund Frandsen, Hans Erik, 208
- Badiou, Alain, 44, 55, 264
- Balestrini, Nanni, 87, 104
- Bang, Jørgen, 242, 244, 246, 251,
253
- Barthes, Roland, 8, 31, 32, 33, 35,
41, 55, 62, 72, 74, 104, 123,
124, 139, 171, 172, 179, 185,
217, 218, 245, 252, 253, 275,
283, 284, 285, 286, 287, 293,
299, 329, 356, 359, 409, 425,
433, 434, 435, 436, 437, 438,
439, 440, 447
- Bataille, Georges, 58, 93, 101,
153, 193, 211, 293, 294, 295,
296, 297, 299, 300, 301, 302,
303, 304, 308, 313, 343, 349,
350, 437, 444
- Baudrillard, Jean, 360, 362, 392
- Baudry, Jean-Louis, 100, 101,
104, 115, 116, 151, 162, 217
- Benoist, Jean-Marie, 219, 347,
348, 349, 353
- Berg, Arnegeir, 203, 204
- Bergom-Larsson, Maria, 56, 328
- Billing, Greta, 127
- Blake, Harry, 384
- Blomberg, Wenche, 106, 242
- Bondebjerg, Ib, 315, 316, 317
- Boons, Marie-Claire, 53, 54
- Brandt, Per Aage, 11, 13, 14, 21,
42, 102, 116, 117, 118, 124,
135, 146, 153, 167, 168, 169,
170, 176, 177, 178, 179, 182,
183, 184, 186, 189, 193, 194,
195, 206, 246, 251, 252, 253,
263, 260, 265, 272, 273, 274,
286, 288, 290, 299, 301, 302,
303, 327, 363, 365, 366, 402
- Briseid, Audun, 108
- Broady, Donald, 374

Brown, Norman O., 325, 335, 336,
 337, 338, 339, 340, 341, 351,
 352, 410, 415
 Bugge Høverstad, Torstein, 94
 Busk-Jensen, Lise, 11
 Carlsen, Jan, 9, 89, 94, 107, 108,
 172
 Cixous, Hélène, 55
 Compagnon, Antoine, 435
 Dahl, Guri, 401
 Dahl, Willy, 200, 249, 389
 Dalgard, Olav, 391
 Deleuze, Gilles, 55, 299, 341
 Derrida, Jacques, 9, 55, 66, 139,
 153, 169, 178, 180, 182, 183,
 184, 185, 205, 206, 211, 216,
 217, 218, 279, 284, 286, 288,
 289, 290, 299, 300, 301, 303,
 341, 355, 366, 367, 410, 413
 Desanti, Jean-Toussaint, 263
 Devade, Marc, 345
 Eco, Umberto, 87
 Egebak, Jørgen, 51, 124, 151, 152,
 265, 274, 275
 Egebak, Niels, 168, 169, 182, 183,
 184, 185, 288, 303, 360
 Eggen, Arnljot, 391
 Eggen, Einar, 204
 Engdahl, Horace, 11, 13, 14, 58,
 128, 226, 229, 230, 231, 232,
 233, 234, 243, 255, 270, 279,
 282, 288, 289, 291, 309, 311,
 318, 322, 323, 324, 368, 396,
 404, 406, 409, 410, 431, 432,
 438, 439, 440, 441, 447
 Eriksen, Are, 361, 363, 364
 Falck, Morten, 108, 158, 188, 202,
 249
 Fargier, Jean-Pierre, 397, 398
 Faye, Jean-Pierre, 12, 55, 93, 217
 Felman, Shoshana, 328, 355
 Fjord Jensen, Johan, 126, 152,
 226, 251
 Florin, Magnus, 255, 405
 Fløgstad, Kjartan, 186
 Forrester, Viviane, 399
 Forser, Thomas, 56, 128, 129, 136
 Foucault, Michel, 9, 55, 72, 104,
 139, 153, 217, 218, 220, 304,
 334, 341, 342, 366, 429, 430,
 431, 433
 Gadamer, Hans-Georg, 226, 227,
 281, 282, 312, 323
 Gemzøe, Anker, 11, 189, 190, 191,
 198, 317
 Genette, Gérard, 55, 65, 139, 252,
 253, 275, 283, 284, 286
 Gentikow, Barbara, 204, 400
 Girard, René, 350, 351
 Goldmann, Lucien, 139, 143, 151,
 152
 Gosvig Olesen, Søren, 402
 Goux, Jean-Joseph, 162, 299
 Greimas, Algirdas Julien, 21, 118,
 139, 166, 167, 170, 175, 177,
 178, 179, 180, 181, 257, 260,
 275, 290, 363, 443
 Grotmol, Kirsti, 203, 393
 Guattari, Félix, 55, 341
 Gulliksen, Rolf Behn, 203, 238
 Gundersen, Karin, 172, 287, 441,
 442
 Haavardsholm, Espen, 9, 13, 73,
 84, 98, 186, 188, 203, 243, 249
 Habermas, Jürgen, 121, 133, 152,
 223, 227, 235, 261, 263, 276,
 281, 282, 313, 315, 325, 365,
 366, 367, 371
 Hagerup, Klaus, 96
 Hallberg, Peter, 126, 127, 128,
 129, 269, 270, 279, 280
 Haugen, Arne Kjell, 382
 Haugen, Paal-Helge, 89
 Hayman, David, 345, 386, 396
 Heeg (van der), Erik, 342, 405
 Heidorn, 318, 320, 321, 322, 323
 Helseth, Sigurd, 390,
 Henric, Jacques, 89, 91, 108, 350

Henriksen, Aage, 152
 Henriksen, Egil, 98, 202
 Hind, Tage, 381
 Hoem, Edvard, 74, 235, 236, 237, 238, 251
 Hollier, Denis, 296
 Holm, Birgitta, 56, 196, 280, 281, 282, 328
 Holmgaard, Jørgen, 11, 14, 131, 153, 162, 163, 168, 196, 260, 299, 360, 367
 Holmgren, Ola, 56, 196, 230, 280, 281, 282, 317, 318, 320
 Houdebine, Jean-Louis, 89, 93, 182, 213, 218, 297, 354, 357, 376, 386
 Hviid Nielsen, Torben, 230, 431
 Håfström, Jan, 414
 Isdahl, Bård, 73, 74
 Iversen, Irene, 135, 151, 152, 188
 Jansen, Steen, 51, 274
 Jensen, Tron, 203, 393
 Johannesen, Kjell, 168, 172, 185
 Johansen, Knut, 10, 143, 187, 188, 200, 249, 250, 380
 Johansen, Svend, 153, 167, 194, 195
 Juhl Jensen, Jens, 259
 Juhl, Carsten, 361, 362, 363, 365, 367, 393
 Jönhill, Jan Inge, 366, 404, 405
 Kaarsholm, Preben, 221, 222, 224
 Kittang, Atle, 124, 156, 157, 168, 172, 187, 188, 250, 282, 288
 Kjørup, Søren, 169
 Kluge, Alexander, 293, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 323, 324
 Kragh Grodal, Torben, 11, 169, 224, 273, 327
 Krause-Jensen, Esbern, 153
 Kristeva, Julia, 9, 14, 55, 66, 71, 102, 103, 117, 118, 119, 120, 144, 148, 149, 153, 155, 160, 161, 175, 176, 185, 189, 190, 192, 193, 195, 196, 204, 206, 211, 56, 67, 73, 104, 105, 121, 122, 123, 154, 161, 166, 167, 181, 182, 196, 197, 199, 211, 212, 216, 218, 219, 254, 257, 256, 262, 263, 264, 269, 275, 277, 279, 284, 285, 287, 297, 296, 299, 302, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 337, 338, 341, 342, 343, 353, 355, 356, 359, 384, 385, 416, 421, 422, 423, 425, 426, 427, 432, 438, 445
 Krohg, Morten, 97
 Kyhn, Carsten, 314
 Lacan, Jacques, 9, 53, 55, 123, 153, 169, 205, 213, 220, 258, 264, 293, 303, 325, 326, 327, 328, 329, 334, 341, 344, 345, 347, 353, 354, 355, 398, 399, 400
 Lagerroth, Erland, 126, 128
 Larsson, Stig, 10, 12, 13, 14, 46, 58, 127, 156, 171, 209, 210, 213, 214, 243, 266, 267, 291, 317, 318, 373, 375, 376, 394, 395, 405, 406, 408, 409, 414, 430, 431
 Leclair, Serge, 55
 Lévi-Strauss, Claude, 68, 123, 139, 153, 175, 194, 257, 260, 269, 353
 Loi, Michelle, 69
 Lund, Steffen Nordahl, 290, 364, 436, 437
 Lunde, Gunnar, 173, 369
 Lykke Knudsen, Nils, 153, 169, 303
 Lyotard, Jean-François, 360, 364, 365, 366
 Lysell, Roland, 255, 270, 279, 282, 279, 289, 304
 Lönnroth, Lars, 126, 127, 128, 166, 197

Løveid, Cecilie, 10, 106, 108
 Macciocchi, Maria Antonietta, 69, 427
 Madsen, Peter, 11, 14, 22, 26, 51, 56, 86, 132, 134, 135, 139, 146, 151, 153, 164, 165, 168, 169, 170, 179, 183, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 206, 207, 222, 223, 224, 273, 274, 275, 278, 302, 303, 304, 327, 429, 430
 Mai Rasmussen, Viggo, 315
 Malmberg, Carl-Johan, 288, 289, 327, 328, 410
 Mathistad, Reidar, 72, 106
 Melberg, Arne, 13, 14, 56, 58, 128, 196, 197, 211, 227, 228, 229, 269, 271, 280, 281, 282, 288, 308, 309, 318, 328, 341, 406
 Melberg, Enel, 328
 Mjøset, Lars, 96, 308, 309, 312, 316
 Moi, Toril, 288, 329
 Mugaas, Brynjulf, 89
 Muray, Philippe, 347, 350, 389
 Myhre, Bjørn, 94
 Mønster Pedersen, Jørgen, 153, 177, 287
 Negt, Oskar, 223, 293, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324
 Nielsen, Elo, 195
 Nilsen, Bjørn, 53
 Norén, Kjerstin, 135
 Näsholm, Thomas, 13, 171, 209, 266, 373, 375, 394, 405, 409
 Obrestad, Tor, 9, 13, 89, 98, 249
 Olsson, Anders, 11, 14, 128, 226, 243, 255, 270, 279, 282, 288, 289, 309, 310, 311, 328, 335, 341, 351, 409, 414, 415
 Pedersen, Ebbe, 195
 Pittelkow, Ralf, 14, 132, 146, 152, 169, 179, 193, 194, 206, 211, 221, 222, 308
 Pleynet, Marcelin, 9, 14, 83, 84, 93, 103, 105, 219, 253, 334, 344, 354, 356, 357, 383, 384, 385, 387, 399, 416, 417, 418, 419, 420, 422, 423, 424, 425, 427
 Podolski, Sophie, 400
 Rehnberg, Håkan, 407, 438
 Reitan, Rolf, 169, 314, 316
 Risset, Jacqueline, 90, 104, 379, 399
 Roche, Denis, 71, 104, 108
 Roche, Maurice, 104, 399
 Rodwell, Hugh, 127
 Rottenberg, Pierre, 90, 103, 104
 Rykkja, Helge, 9, 88, 89, 94, 105, 108, 130, 172, 391
 Røder, Viggo, 327
 Rønning, Helge, 56, 105, 135, 143, 187, 188, 195, 200, 249, 250
 Sandgren, Åke, 255, 318, 430, 431
 Sanguineti, Edoardo, 87
 Scarpetta, Guy, 89, 93, 144, 182, 218, 384, 424, 428, 433
 Schanz, Hans-Jørgen, 196, 225, 364
 Schou, Søren, 153, 360,
 Schwarz, Johanna, 131,
 Secher, Claus, 87, 137, 305, 306, 307, 312
 Sibony, Daniel, 134, 264, 334
 Sichère, Bernard, 53, 54, 134, 155, 220, 303, 304, 433
 Sollers, Philippe, 9, 12, 14, 22, 43, 55, 70, 71, 85, 90, 91, 93, 101, 103, 104, 105, 108, 116, 119, 123, 130, 134, 149, 150, 155, 204, 205, 211, 213, 217, 218, 219, 254, 262, 264, 284, 286, 287, 296, 327, 334, 343, 344, 345, 346, 347, 349, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 376, 377, 378, 379, 380, 384, 385, 387, 388, 389, 397, 398,

399, 400, 415, 422, 423, 424,
 427, 433, 435, 436, 437
 Solstad, Dag, 9, 13, 27, 40, 43, 59,
 67, 86, 88, 89, 98, 99, 186, 187,
 188, 235, 243, 389, 402, 403
 Sommardal, Göran, 227
 Stav, Arne, 361, 362, 364, 392
 Stenseth, Anne-Lise, 402
 Svane, Marie-Louise, 11
 Svejgaard, Erik, 327
 Søyby, Morten, 361, 364, 392
 Söderlind, Jerker, 171
 Thau, Carsten, 11, 136, 207, 221
 Therborn, Göran, 154, 281, 306,
 308
 Thévenin, Paule, 71
 Thibaudeau, Jean, 87, 104
 Thobo-Carlson, John, 199
 Thollander, Leif, 135
 Thon, Jahn, 143, 203, 243, 249,
 250, 315, 363, 380, 382, 389,
 393
 Todorov, Tzvetan, 55, 139, 275,
 290
 Toft, Jens, 153, 168, 169, 170
 Tort, Michel, 264
 Utaker, Arild, 169, 172, 185, 327
 Vercoe, Eli, 96
 Vold, Jan Erik, 9, 67, 172, 250
 Wahl, François, 9, 400, 415, 416,
 418
 Wallenstein, Sven-Olof, 342, 405
 Wennström, Erik, 335, 341
 Westring Christensen, Bjarne, 274
 Wiggen, Carlos, 96
 Wille, Niels Erik, 246, 251, 259,
 260, 265, 271, 272, 273, 274
 Witt-Brattström, Ebba, 328, 329,
 432
 Ystgaard, Hansmagnus, 9, 88, 89,
 94, 107, 108, 130, 172
 Zekeli, Pierre, 406
 Zerlang, Martin, 11
 Ziehe, Thomas, 365, 392
 Øgrim, Tron, 235
 Økland, Einar, 84, 89
 Øra, Truls, 237

Références bibliographiques

- (coll.). 1968. « Division de l'ensemble », in *Théorie d'ensemble*. (Paris : Seuil)
- (coll.). 1972. *Klartext : marxistisk litteraturkritik*. éd. Kritiska seminariet vid Litteraturvetenskapliga institutionen i Göteborg. (Göteborg : Författarförlaget)
- Aagaard Hansen, Birgitte Maj. 1994. *Utopiens proces : om Roland Barthes*. 1e édition. (Århus : Litteraturhistorisk Forlag)
- Algulin, Ingemar. 1976. « Vetenskaplig kris eller vetenskaplig kreativitet ? », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 4/76 : 296-307.
- Althusser, Louis. 1973. *Réponse à John Lewis*. (Paris : Maspero)
- Althusser, Louis. 1996. *Psychoanalyse et sciences humaines*. (Paris : Livre de poche)
- Althusser, Louis. 1998. *Solitude de Machiavel*. (Paris : PUF)
- 1998a. « Philosophie et sciences humaines » (1963), p. 43-58
- 1988b. « Lénine et la philosophie » (1968), p. 130-137
- 1988c. « Éléments d'autocritique » (1972), p. 159-175
- Althusser, Louis. 2005. *Pour Marx*. (Paris : La Découverte)
- Althusser, Louis (éd.). 2014. *Lire le Capital*. (Paris : Quadrige philosophie)
- Andersen, Morten B. et N. Olsen. 2004. « Arven fra 68 », in *1968 Dengang og nu*, éd. M. B. Andersen et N. Olsen (Copenhague : Museum Tusulanums Forlag), p. 9-25.
- Artières, P. et M. Zancarini-Fournel (éd.). 2015. *68 : une histoire collective, 1962-1981*. (Paris : La découverte)
- Aspelin, Kurt. 1975. *Textens dimensioner*. (Stockholm : Nordstedt)
- Aspelin, Kurt. 1976. « Kring tre kritiska svar », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 1/1976 : 65-72.
- Auchet, Marc. 1997. « Les intellectuels et la société dans les pays scandinaves », in *Histoire comparée des intellectuels*, éd. M.-C. Granjon, N. Racine et M. Trebitsch (Paris : IHTP, CNRS), p. 97-108.
- Barthes, Roland. 1975. *Roland Barthes / par Roland Barthes*. (Paris : Seuil)
- Barthes, Roland. 2002. *Essais critiques* in *Œuvres complètes*, vol. II. (Paris : Seuil)
- 2002a. « Écrivains et écrivants » (1960), p. 403-410.
- 2002b. « L'activité structuraliste » (1963), p. 466-487.
- 2002c. « Les deux critiques » (1963), p. 496-501.
- 2002d. « Qu'est-ce que la critique ? » (1963), p. 502-507.
- Barthes, Roland. 2002e. *Critique et vérité* (1966), in *Œuvres complètes*, vol. II (Paris : Seuil), p. 757-801.
- Barthes, Roland. 2002f. « L'étrangère » (1970), in *Œuvres complètes*, vol. III (Paris : Seuil), p. 477-480.
- Barthes, Roland. 2002g. *Sollers écrivain* (1979), in *Œuvres complètes*, vol. V (Paris : Seuil), p. 581-616.
- Barthes, Roland. 2002h. *Le neutre, cours au Collège de France (1977-1978)*, éd. Thomas Clerc. (Paris : Seuil/IMEC)

- Bartonek, Anders. 2011. *Philosophie im Konjunktiv : Nichtidentität als Ort der Möglichkeit des Utopischen in der negativen Dialektik Theodor W. Adornos*. (Huddinge : Södertörns högskola, Würzburg)
- Bataille, Georges. 2014. *La Part maudite (1949)*. (Paris : Minuit)
- Bay, Carl Erik. 1993. « Kulturradikalismen i nordisk perspektiv : definition og problemorientering » in *Kulturradikalismen*, éd. Bertil Nolin. (Stockholm : B. Östlings bokförlag), p. 13-22.
- Beetham, Margareth. 1990. « Towards a Theory of the Periodical as a Publishing Genre » in *Investigating Victorian Journalism*, éd. L. Brake, A. Jones, L. Madden (Basingstoke : Macmillan Press), p. 19-31
- Van den Berg, Hubert. 2005. « Kortlægning af det nyes gamle spor. Bidrag til en historisk topografi over det 20. århundredes avantgarde(r) i europæisk kultur », in *En tradition af opbrud : avantgardernes tradition og politik*, éd. T. Ørum, M. Ping Huang et C. Engberg (Hallerup : Spring), p. 19-43.
- Van den Berg, Hubert. 2016. « The Early Twentieth Century Avant-garde and the Nordic Countries. An introductory Tour d'Horizon », in *A Cultural History of the Avant-Garde in the Nordic Countries 1900-1925*, éd. H. van den Berg, I. Hautamäki, B. Hjartarson, T. Jelsbak, R. Schönström, T. Ørum et D. Aagesen. (Leiden : Brill), p. 19-63.
- Bjerck Hagen, Erik. 2012. *Kampen om litteraturen : hovedlinjer i norsk litteraturforskning og -kritikk 1920-2011*. (Oslo : Universitetsforlaget)
- Bloch, Ernst. 1991. *Le principe espérance*, trad. F. Wuilmart (trois volumes). (Paris : Gallimard)
- Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1966. *Les héritiers : les étudiants et la culture*. (Paris : Le sens commun).
- Bourdieu, Pierre. 1984. *Homo academicus*. (Paris : Minuit)
- Bourdieu, Pierre. 1991. « Le champ littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 89/1991 : 3-46.
- Bourdieu, Pierre. 1998. *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, nouvelle éd. (Paris : Seuil)
- Bourg, Julian. 2014. « Principally contradiction : the flourishing of French Maoism », in *Mao's Little red book : a global history*, éd. Alexander C. Cook (Cambridge : Cambridge University Press), p. 225-244
- Bourseiller, Christophe. *Les Maoïstes : la folle histoire des gardes rouges français*. (Paris : Plon)
- Brandt, Per Aage. 1971. « Historien, friheden, teksten. Noter om praksis », *Häften för Kritiska Studier* 1-2/1971, p. 75-83.
- Brandt, Per Aage. 1972a. « La revue "Tel Quel". Une présentation », *Orbis litterarum* XXVII, p. 296-310. (Copenhague : Munksgaard)
- Brandt, Per Aage. 1972b. « *Tel Quel*. Bidrag til en introduktion », in *Tegn tekst betydning : introduktioner til nyere fransk filosofi. Fest-skrift til Svend Johansen*, éd. T. Ditlevsen, J. M. Pedersen & B. Svindborg (Copenhague : Borgen), p. 290-310.
- Brantzæg, Kari. 2016. « Morten Krohg and Art's Oppositional Role », in *A Cultural History of the Avant-Garde in the Nordic Countries 1950-1975*, éd. T. Ørum et J. Olsson (Leiden : Brill), p. 153-163.
- Bruce, Susan (éd.). 2008. *Three early modern Utopias : Utopia, New Atlantis, The Isle of Pines*. Nouvelle éd. (Oxford : Oxford University Press)
- Broadly, Donald. 2012. « Om avant-gardes » in *Hunting high and low. Skriftfest til Jostein Gripsrud på 60-årsdagen*, éd. J. F. Hovden & K. Knapskog, Spartacus Forlag/Scandinavian Academic Press (Oslo : 2012), p. 37-46.

- Broady, D. et M. Palme. 2012. « Inträdet » [1992], in *Litteratursociologi. Texter om litteratur och samhälle* (deuxième édition), éd. Johan Svedjedal (Stockholm : Studentlitteratur), p. 405-424.
- Buchloh, Benjamin H. D. 2000. *Neo-avantgarde and culture industry : essays on European and American art from 1955 to 1975*. (Cambridge, Mass. : MIT Press)
- Bürger, Peter. 1985. *Theory of the Avant-garde*, trad. M. Shaw. (Minneapolis : University of Minnesota Press)
- Buse, Peter. 2005. « Tel Quel in Manhattan : America and the French avant-garde 1960-82 », *Nottingham French Studies* 44 (3), p. 69-82.
- Buvik, Per. 2010. « Litteratur, politikk, negativitet – Atle Kittang i samtale med Per Buvik », *Norsk Litteraturvitenskapelig Tidsskrift*, vol. 13, n°2, p. 3.19.
- Charle, Christophe. 1996. *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*. (Paris : Seuil)
- Chollet, Laurent. 2015. « Guy Debord et les situationnistes », in *68, une histoire collective*, éd. P. Artieres & M. Zancarini-Fournel (Paris : La Découverte), p. 180-188.
- Cluny, Claude-Michel. (1965). « L'avant-garde notion confuse ou congrès confus ? », *Le Monde* (16/10/1965).
- Compagnon, Antoine. 1978. « L'imposture », in *Prétexte : Roland Barthes. Colloque de Cerisy*, éd. A. Compagnon (Paris : Union Générale d'Édition), p. 40-64.
- Compagnon, Antoine. 1998. *Le démon de la théorie*. (Paris : Seuil)
- Cusset, François. 2003. *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. (Paris : La découverte)
- Delacroix, Christian. 2015. « L'engagement radical de la rue d'Ulm », in *68, une histoire collective*, éd. P. Artieres & M. Zancarini-Fournel (Paris : La Découverte), p. 125-131.
- Deleuze, G. et F. Guattari. 1973. *Capitalisme et schizophrénie 1. L'Anti-Œdipe*. Nouv. éd. augm. (Paris : Minuit)
- Derrida, Jacques. 1972. *Positions*. (Paris : Minuit)
- Derrida, Jacques. 1967. « De l'économie restreinte à l'économie générale », in *L'écriture et la différence* (Paris : Seuil), p. 369-408.
- Denis, Benoît. 2000. *Littérature et engagement*. (Paris : Seuil).
- Descombes, Vincent. 1979. *Le même et l'autre: quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*. (Paris : Minuit)
- Dosse, François. 2012. *Histoire du structuralisme*, 2^e édition. (Paris : La découverte)
- 2012a. Tome I : Le champ du signe, 1945-1966.
- 2012b. Tome II : Le chant du cygne. 1967 à nos jours.
- Dormoy-Rajramanan, Christelle. 2012a. « La division du travail d'institution », in *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre Universitaire expérimental de Vincennes*, éd. C. Soulié (Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes), p. 85-122.
- Dormoy-Rajramanan, Christelle. 2012b. « Le recrutement des premiers enseignants de Vincennes », in *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre Universitaire expérimental de Vincennes*, éd. C. Soulié (Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes), p. 123-160.
- Döring, J. et T. Thielmann. 2009. « Einleitung : Was lesen wir im Raume? Der Spatial Turn und das geheime Wissen der Geographen », in *Spatial Turn*, éd. J. Döring et T. Thielmann (Bielefeld : Transcript), p. 7-45.
- Eagleton, Terry. 2007. *Ideology: an introduction*. Nouv. éd. (Londres : Verso)
- Ekelund, Alexander. 2017. *Kampen om vetenskapen*. (Göteborg : Daidalos).
- Engdahl, Horace. 1979. « Bortom Ithaka. Litteratur och det utopiska tänkandet ». *Ord och Bild* 2-3/1979, p. 14-30.

- Engdahl, Horace. 1980. « Vad är en intellektuell? (del 2) », *Information fra NSU* 3/1980, p. 7-8.
- Engdahl, Horace. 1982. *Om det utopiska tänkesättet : föreläsning i Stockholm.* (Stockholm : Nordiska inst. för samhällsplanering)
- Engdahl, Horace. 1983. « Tecknets utopi. Roland Barthes och paralitteraturen », *Bonniers Litterära Magasin* 1/1983, p. 4-13.
- Engdahl, H., A. Olsson et R. Lysell. 1976. « Den okända verkligheten – Anteckningar till Peter Hallbergs vetenskapssyn », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 4/1976, p. 313-319.
- Engdahl, H., O. Holmgren, R. Lysell et A. Olsson. 1977. *Hermeneutik : en antologi.* (Stockholm : Rabén & Sjögren)
- Engdahl, H. et O. Holmgren. 1979. « Arbetet och utopin », in *Arbejdsrapporter fra NSU* 3 (Aalborg : Nordisk Sommeruniversitet), p. 64-86.
- Engdahl, H. et S. Larsson. 1980. « Till Nordiska Sommaruniversitetets 60-årsjubileum ». *Nordiskt forum, Nordiska sommaruniversitetets tidskrift för universitets- och forskningspolitik* 27/1980, p. 77-87.
- Engels, F., K. Marx et F. Weydermeyer. 2014. *L'Idéologie allemande (1er et 2e chapitres)*, édition bilingue (trad. J. Quétier et G. Fondu). (Paris : Éditions sociales)
- Eriksson, Ulf I. 1990. *Fria andar : essäer om det antända livet.* (Stockholm : Symposition)
- Espagne, Michel. 1994. « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses. Sciences sociales et histoires* 17/1994, p. 112-121.
- Espagne, Michel. 1999. *Les transferts culturels franco-allemands.* (Paris : Presses Universitaires de France)
- Fairbank, J. K. et M. Goldman. 2013. *Histoire de la Chine. Des origines à nous jours*, trad. S. Duran. (Paris : Tallandier)
- Fargier, Jean-Paul. 1982. « Paradis vidéo », *art press* été 1982, p. 46-47.
- Ffrench, Patrick. 1995. *The time of theory : a history of Tel Quel (1960-1983).* (Oxford : Clarendon Press)
- Fjord Jensen, Johan. 1970. « Signalement af ny-radikalismen », in *Virkeligheden der vokesede. Litterær kulturdebat i tresserne*, éd. Jens Schoustrup Thomsen (Copenhague : Gyldendal), p. 19-25.
- Fjällström, Roger. 1969. « Anteckningar om positivismen », *Häftan för Kritiska Studier* 2-3/69, p. 26-38.
- Fløgstad, Kjartan. 1988. *Tyrannosaurus text* (Oslo : Det norske samlaget)
- Forest, Philippe. 1992. « L'éternel réflexe de réduction », *L'Infini* 39/1992, p. 56-73.
- Forest, Philippe. 1995. *Histoire de Tel Quel, 1960-1982.* (Paris : Seuil)
- Forser, Thomas. 1976. « Till frågan om den metodiska trätan », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 1/1976, p. 5-34.
- Forser, Thomas. 1993. « Oavhängiga kulturradikaler och reformradikala socialdemokrater : utopi och besinning i folkhemmet », in *Kulturradikalismen*, éd. Bertil Nolin (Stockholm : B. Östlings bokförlag), p. 135-156.
- Foucault, Michel. 1994. « Des espaces autres » [1967], in *Dits et écrits, vol. 4 (1980-1988)* (Paris : Gallimard), p. 752-762.
- Furet, François. 1984. « French Intellectuals : From Marxism to Structuralism », in *In the Workshop of History*, trad. J. Mandelbaum (Chicago and London : University of Chicago Press), p. 27-29.
- Furuseth, S., J. H. Thon et E. Vassenden (éd.). 2010. *Kritiske portretter. Litterære tidsskrifter etter 1880.* (Trondheim : Tapir akademisk forlag)
- Geertz, Clifford. 1973. « Ideology as a cultural system », in *The Interpretation of cultures : selected essays* (New York : Basic Books), p. 193-233.
- Genette, Gérard. 1966. *Figures I.* (Paris : Seuil)

- 1966a. « Espace et langage », p. 101-108.
- 1966b. « Structuralisme et critique littéraire », p. 145-170.
- Goldberg, RoseLee. 2011. *Performance Art – from Futurism to the Present*. 3e édition. (London : Thames & Hudson)
- Goldmann, Lucien. 1979. « A propos d' "Histoire et conscience de classe" », *L'homme et la société* 43-44/1977, p 57-75.
- Grange, Juliette. 1997. « L'utopie positive », *Raison présente* 121 (1997), p.69-93.
- Greimas, Algirdas Julien. 1966. *Sémantique structurale : recherche de méthode*. (Paris : Langue et langage)
- Greve, Anni. 1987. *Den intellektuelle fra oprører til embedsmand*. (Copenhague : Institutionen Sociologi, Københavns Universitet)
- Grøtta, Vidar. 2019. *The Transformation of Humanities Education : The Case of Norway 1960-2000 from a Systems-Theoretical Perspective*. (Bielefeld : Transcript Verlag)
- Gundersen, Karin. 1989. *Roland Barthes. Etapper i fransk avantgardeteori 1950-1980*. (Oslo : Universitetsforlaget).
- Habermas, Jürgen. 1976. *Connaissance et intérêt*, trad. J.-R. Ladmiral. (Paris : Gallimard)
- Hage, Julien. 2015. « L'autre temps des revues », in 68, *une histoire collective*, éd. P. Artieres & M. Zancarini-Fournel (Paris : La Découverte), p. 75-79.
- Hallberg, Peter. 1976a. « Det vetenskapliga språkets kris », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 2-3/1976, p. 156-161.
- Hallberg, Peter. 1976b. « Vem är "positivist"? », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 2-3/1976, p. 162- 172.
- Hallberg, Peter. 1976c. « Vetenskap i sak », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 4/1976, p.308-312.
- Hallberg, Peter. 1976d. « Tre män i en båt », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 4/1976, p. 320-327.
- Hauge, Hans. 2004. « Af en endnu overlevende 68'ers erindringer », in *1968 Dengang og nu*, éd. M. B. Andersen et N. Olsen (Copenhague : Museum Tusulanums Forlag), p. 321-336.
- Hauge, Hans. 2007. « The Reception and Rejection of French Theory in Scandinavia », *Edda* 2/2007, p. 181-194.
- Hayot, Eric. 2004. *Chinese dreams : Pound, Brecht, « Tel Quel »*. (Ann Arbor Mich. : University of Michigan Press)
- Heidegren, Carl-Göran. 2021. *Kamrater, anti-auktoritära, människor : den nordiska filosofins « 1968 »*. (Göteborg : Daidalos)
- Hjartarson, Benedikt. 2005. « At historisere den historiske avantgarde », in *En tradition af opbrud : avantgardernes tradition og politik*, éd. T. Ørum, M. Ping Huang et C. Engberg (Hallerup : Spring), p. 44-60.
- Hjartarson, Benedikt. 2019. « Introduction », in *A Cultural History of the Avant-Garde in the Nordic Countries 1925-1950*, éd. B. Hjartarson, A. Kollnitz, P. Stounbjerg et T. Ørum (Leiden : Brill), p. 1-74.
- Hjorthol, Geir. 2011. *Tilbaketrekninga : litteraturens politikk i Dag Solstads forfatterskap*. (Trondheim : NTNU, Det humanistiske fakultet, Institutt for nordistikk og litteraturvitenskap)
- Höhn, G. & G. Raullet. 1978. « L'École de Francfort en France, bibliographie critique », *Esprit* mai 1978, p. 135-147.
- Holland, Eugene W. 1999. « Introduction », in *Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus : Introduction to Schizoanalysis*. (Londres : Routledge)
- Holm, B., O. Holmgren et A. Melberg. 1976. « Hermeneutik på svenska », *Tidskrift för Litteraturvetenskap* 4/1976, p. 277-295.

- Holmberg, Claes-Göran. 1975. *Litterära tidskrifter i Sverige 1900-1970 : en kommenterad bibliografi*. (Lund : Ljungberg)
- Holt-Nielsen, Knud. 2015. *Elevoprør og studentoprør i Danmark. Protestaktiviteter blandt lærlinge, elever og studerende 1960-2014*. (Aarhus : DPU Aarhus Universitet)
- Hourmant, François. 1997. *Le désenchantement des clercs. Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai* 68. (Rennes : Presses Universitaires de Rennes)
- Jameson, Fredric. 1991. *Postmodernism or The Cultural Logic of Late Capitalism*. (Durham : Duke University Press)
- Jensen, S. L. B. et T. E. Jørgensen. 2001. « Studentoprøret i Danmark ». *Historisk Tidsskrift* vol. 101, cahier 2 (Den danske historiske Forening), p. 435-469.
- Johansen, Jørgen Dines . 1986. « Semiotics in Danmark » in *The Semiotic sphere*, éd. Thomas A. Sebeok et Jean Umiker-Sebeok (New York : Plenum Press), p. 115-144.
- Kauppi, Niilo. 1990. *Tel Quel : la constitution sociale d'une avant-garde*. (Helsinki : Finnish Society of Science and Letters)
- Kosík, Karel. 1979. *Det konkretas dialektik*, trad. H. Engdahl. (Göteborg : Röda Bokförlaget)
- Kristerson, Benedikt. 1994. *Stig Larssons idé- och romanvärld*. (Uppsala : Univ.. Uppsala.)
- Kristeva, Julia. 1969. *Sémiotikè : recherches pour une sémanalyse*. (Paris : Seuil).
- Kristeva, Julia. 1974. *La révolution du langage poétique : l'avant-garde à la fin du XIXe siècle : Lautréamont et Mallarmé*. (Paris : Seuil)
- Kristeva, Julia. 1980. *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*. (Paris: Seuil)
- Kittang, Atle. 1975. *Litteraturkritiske problem . teori og analyse*. (Bergen : Universitetsforlaget)
- Jognlien, R et N. Brandal (Kaderprosjektet). 2009. *Den store ML-boka : norsk maoisme sett nedenfra*. (Oslo : Kagge)
- Kolstad, Arnulf. 1980. « Det tverrvitenskapelige, kritiske studiested i Norden », *Nordiskt forum, Nordiska sommaruniversitetets tidskrift för universitets- och forskningspolitik* 27, p. 5-24.
- Kristerson, Bertil. 1994. *Stig Larssons idé- och romanvärld*. (Uppsala : Uppsalas universitet)
- Lagerroth, Erland. 1980. *Litteraturvetenskapen vid en korsväg : traditionell forskning, marxism, strukturalism, hermeneutik, humanism, finalism*. (Stockholm : Raben & Sjögren.)
- Lacan, Jacques. 2016. *The sinthome: the seminar of Jacques Lacan, book XXIII*. (Cambridge, UK : Polity Press)
- Levitas, Ruth. 1990. *The Concept of Utopia*. (Syracuse : N. Y. Syracuse Univ. Press)
- Ljunggren, Jens. 2009. *Inget land för de intellektuella. 68-rörelsen och svenska vänsterintellektuella*. (Lund : Nordic Academic Press)
- Longum, Leif. 1986. *Drømmen om det frie menneske : norsk kulturradikalisme og mellomkrigstidens radikale trekløver : Hoel-Krog-Øverland*. (Oslo : Universitetsforlaget)
- Loty, Laurent. 2002. « Science et politique en fiction », in *Dictionnaire des utopies*, éd. M. Riot-Sarcey, T. Bouchet et A. Picon (Paris : Larousse), p. 200-201.
- Lytard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne*. (Paris : Minuit)
- Lönnroth, Lars. 1976. « Från nykritik till kapitallogik. Ett föredrag om modern dansk litteraturforskning », *Tidskrift för Litteraturvetenskap*, 2-3/1976, p. 113-133.
- Madsen, Peter. 1970. « Forord », in *Strukturalisme – en antologi*, éd. Peter Madsen (Copenhagen : Rhodos), p. 9-10.

- Madsen, Peter. 1971. *Semiotik og Dialektik – Bidrag til litteraturens, betydningens, bevidsthedens sociologi*. (Copenhagen : Munksgaard)
- Madsen, Peter. 1972. « Om "fremmedgørelse" », in *Tegn tekst betydning : introduktioner til nyere fransk filosofi. Fest-skrift til Svend Johansen*, éd. T. Ditlevsen, J. M. Pedersen & B. Svindborg (Copenhagen : Borgen), p. 101-116.
- Madsen, Peter. 1997. « Intelligenz und Kalter Krieg – am Beispiel Danmark » in *Histoire comparée des intellectuels*, éd. M.-C. Granjon, N. Racine et M. Trebitsch (Paris : IHTP, CNRS), p. 109-122.
- Mai, Anne-Marie. 2004. « "Come writers and critics who prophesize with your pen". 1968 i dansk litteratur og litteraturhistorieskrivning », in *1968 Dengang og nu*, éd. M. B. Andersen et N. Olsen (Copenhagen : Museum Tusulanums Forlag), p. 139-164.
- Malm, Victor. 2019. *Är det detta som kallas postmodernism?: en studie i Katarina Frostensons och Stig Larssons diktning*. (Lund : Lunds universitet)
- Mannheim, Karl. 2006. *Idéologie et utopie*, trad. J.-L. Evard. (Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme)
- Marin, Louis. 1973. *Utopiques : jeux d'espaces*. (Paris : Minuit)
- McQuillan, M., G. MacDonald, R. Purves et S. Thomson (éd.). 1999. *Post-theory : new directions in criticism*. (Edinburgh : Edinburgh University Press)
- Melberg, Arne. 1980. « NSU: tre bilder och ett kort resonemang », *Nordiskt forum, Nordiska sommaruniversitetets tidskrift för universitets- och forskningspolitik* 27, p. 48-50.
- Miller, J.-A. 1968. « Action de la structure », *Cahiers pour l'Analyse* 9/1968, p. 93-105.
- More, Thomas. 2009. *Utopia*, trad. P. Turner (London : Penguin Books)
- Nasio, Juan-David. 2001. *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. (Paris : Payot)
- Nielsen, E., E. Pedersen et J. Thobo-Carlsen. 1972. « Tekstens dialogiske rum. En redogørelse for nogle af begreberne omkring to tekster af Julia Kristeva », in *Tegn tekst betydning : introduktioner til nyere fransk filosofi. Fest-skrift til Svend Johansen*, éd. T. Ditlevsen, J. M. Pedersen & B. Svindborg (Copenhagen : Borgen), p. 266-289.
- Nielsen, E., E. Pedersen et J. Thobo-Carlsen. 1974. « Semiotikken som fiks idé – Kristeva, et eksempel på misbrug af Marx », in *Subjekt og tekst : bidrag til semiotikkens teori*, éd. O. Andkjær Olsen, N. Lykke Knudsen et E. Svejgaard. Nordisk Sommeruniversitetets skriftserie (Kongerslev: GMT), p. 289-314.
- Nylander, Lars (éd.). 1986. *Litteratur och psykoanalys – en antologi om modern psykoanalytisk litteraturlitning*. (Stockholm : Norstedts)
- Ohlsson, Anders. 1998. *Läst genom kameralinsen : studier i filmiserad svensk roman*. (Nora : Nya Doxa)
- Ohlsson, Anders. 1980. « Den neutrala fantasin », *Bonniers Litterära Magasin*, p. 190.
- Oster, Angela. 2006. *Ästhetik der Atopie. Roland Barthes und Pier Paolo Pasolini*. (Heidelberg : Universitätsverlag Winter GmbH)
- Peeters, Benoît. 2010. *Derrida*. (Paris : Flammarion)
- Pinto, Louis. 1991. « Tel Quel – Au sujet des intellectuels de parodie », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 89/1991, p. 66-77.
- Pollard, Malcolm Charles. 1994. *The novels of Philippe Sollers : narrative and the visuals*. (Amsterdam : Rodopi)
- Pedersen, Mogens. 1977 . « The Danish university between the Millstones », *Minerva* 3-4/1977, p. 334-376.
- Pedersen, Mogens. 1980. « Den svenske højskolereforme i nordisk perspektiv – et universitetssystem i krise ? », *Rapporter og dokumentation* 10. (Odense : Inst. For Samfundsvidenskab Odense Universitet)

- Pedersen, Mogens. 1981. « Universities and Other Institutions of Higher Education », in *Nordic Democracy : ideas, issues and institutions in politics, economy, education, social and cultural affairs of Denmark, Finland, Iceland, Norway, and Sweden*, éd. E. Allardt, N. André, E. Friis et al. (Copenhagen : Det Danske selskab), p. 444-464.
- Picon, Antoine. 2002. « Science », in *Dictionnaire des utopies*, éd. M. Riot-Sarcey, T. Bouchet et A. Picon (Paris : Larousse), p. 197-200
- Roszak, Theodore. 1995. *The making of a counter culture: reflections on the technocratic society and its youthful opposition*. [1969] (Berkeley : University of California)
- Rabaté, Jean-Michel. 2002. *The future of theory*. (Oxford : Blackwell)
- Rabaté, Jean-Michel. 2012. « Psychoanalysis applicable and inapplicable : The case of Literature », in *The literary Lacan: from literature to lituraterre and beyond*, éd. S. Biswas (London : Seagull Books), p. 51-85.
- Ricœur, Paul. 1997. *L'idéologie et l'utopie*. (Paris : Seuil)
- Robcis, Camille. 2012. « "China in our heads". Althusser, Maoism, and Structuralism », *Social Text* 110, vol. 30 n°1, Spring 2012, p. 51-69.
- Ruyer, Raymond. 1950. *L'utopie et les utopies*. (Paris : Presses Universitaires de France)
- Roudinesco, Elisabeth. 2009. *Histoire de la psychanalyse en France – Jacques Lacan*. (Paris : La Pochothèque)
- Røssaak, Eivind. 1988. *Det postmoderne og de intellektuelle*. Spartacus Forlag, 1998
- Said, Edward W. 1978. *Orientalism*. (New York: Pantheon Books)
- Schnack, Arne. 1983. « Positivism et structuralisme », *Orbis Litterarum* 38/1983, p. 1-12.
- Slagstad, Rune. 1976. *Positivism, dialektikk, materialisme : den norske debatten om samfunnsvitenskapenes teori*. (Oslo : Universitetsforlaget)
- Slobodian, Quinn. 2014. « Badge books and brand books : the Mao Bible in East and West Germany » in *Mao's Little red book : a global history*, éd. Alexander C. Cook (Cambridge : Cambridge University Press), p. 206-224
- Sollers, Philippe. 1968. « Programme » (1967), in *L'écriture et l'expérience des limites*. (Paris : Seuil), p. 8-13.
- Sollers, Philippe. 1978. « Crise de l'avant-garde », *art press* mars 1978, p. 5.
- Solstad, Dag. 1968. « Spilleren », in *Moderne Prosa, arbeidsbok frå eit litteraturseminar*, éd. P.-H. Haugen, T. Obrestad et E. Økland (Oslo : Det norske samlaget), p.17-34.
- Solstad, Dag. 1981. *Artikler om litteratur 1966-1981*. (Oslo : Oktober)
- 1981a. « Foredrag på Forfatterforeningens seminar på Voksenåsen » (1970), p. 124-147.
- 1981b. « Foredrag på AKP (m-l)s kulturseminar på Dokka » (1980), p. 290-296.
- Soulié, Charles. 2012a. « La recomposition des facultés et disciplines dans l'université française des années soixante », in *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre Universitaire expérimental de Vincennes*, éd. C. Soulié (Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes), p. 31-60.
- Soulié, Charles. 2012b. « L'irruption de la dynamique étudiante », in *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre Universitaire expérimental de Vincennes*, éd. C. Soulié (Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes), p. 161-206.
- Storelv, Sven. 1986. « Semiotics in Norway », in *The Semiotic sphere*, éd. T. A. Sebeok et J. Umiker-Sebeok (New York : Plenum Press), p. 369-386.
- Svensson, Ragni. 2018. *Cavefors : förlagsprofil och mediala mytbilder i det svenska litteratursamhället 1959-1982*. (Lund : Lunds universitet)

- Thon, Jahn. 1995. *Tidsskriftet forståelsesformer. Profil og profilister 1959-89*. (Oslo : Cappelen)
- Trebitsch, M. et M.-C. Granjon (éd.). 1998. *Pour une histoire comparée des intellectuels*. (Bruxelles : Complexe)
- Thue, Fredrik W. 2011. « Studentopprøret ved Universitetet i Oslo : en akademisk kulturrevolusjon ? », *Fortid* 1/2011, p. 49-53.
- Utaker, Arild. 1973. « Ferdinand de Saussure », in *Strukturalisme og semiologi : muligheter og begrensninger i en semiologisk forskningspraksis*, éd. A. Utaker et K. Johannesen, NSU Skriftserie 2 (Grenå : GMT) NSU Skriftserie 2), p. 7-19.
- Waern, Carina. 1981. « Läs mig inte på tunnelbanan », *Dagens Nyheter* 26/04/1981.
- Werner, M. et B. Zimmermann. 2004. « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », in *De la comparaison à l'histoire croisée*, éd. M. Werner et B. Zimmermann (Paris : Seuil), p. 15-49.
- Winock, Michel. 1997. *Le siècle des intellectuels*. (Paris : Seuil)
- Witt-Brattström, Ebba. 1990. *Julia Kristeva. Stabat Mater och andra texter i urval*. Trad. Ann Runnqvist-Vinde. (Stockholm : Natur och kultur)
- Westphal, Bertrand. 2007. *La géocritique : réel, fiction, espace*. (Paris : Minuit)
- Žagar, Monika. 2002. *Ideological Clowns : Dag Solstad, from modernism to politics*. (Wien : Edition Praesens)
- Øgrim, Tron. 1979. *Marxismen – vitenskap eller åpenbaringsreligion ?* (Oslo : Oktober)
- Ørum, Tanja. 2004. « Avantgardekunsten : radikaliserings fortrop i 1960'erne », in *1968 Dengang og nu*, éd. M. B. Andersen et N. Olsen (Copenhague : Museum Tusulanums Forlag), p. 165-180.
- Ørum, Tanja. 2016. « The Post-War Avant-Garde in the Nordic Countries », in *A Cultural History of the Avant-Garde in the Nordic Countries 1950-1975*, éd. T. Ørum et J. Olsson. (Leiden : Brill), p. 1-46
- Östberg, Kjell. 2002. *1968 när allt var i rörelse, Sextiotalsradikaliseringen och de sociala rörelserna*. (Stockholm : Prisma)
- Østenstad, Inger. 2009. *Hvorfor så stor? : en litterær diskursanalyse av Dag Solstads forfatterskap*. (Oslo : Det humanistiske fakultet, Universitetet i Oslo Unipub)

Références en ligne

- Althusser, Louis. 1967. « Sur le "Contrat social" », *Cahiers pour l'Analyse* [en ligne] vol. 8 (1967), p. 5-42. URL : <http://cahiers.kingston.ac.uk/vol08/>
- Aron, Paul. 2008. « Les revues littéraires : histoire et problématique », *CONTEXTES* [En ligne], 4/2008, consulté le 23 septembre 2021. DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.3813>.
- Aumètre, J. (1988). « Habermas et Althusser : critique de l'idéologie scientiste et critique de l'humanisme idéologique », *Philosophiques* 15(1), p. 141-167. DOI : <https://doi.org/10.7202/027040ar>.
- Cedergren, M. et S. Briens. 2015. « Introduction », in *Médiations interculturelles entre la France et la Suède. Trajectoires et circulations de 1945 à nos jours*, éd. S. Briens et M. Cedergren (Stockholm : Stockholm University Press), chap. 1. DOI : <https://doi.org/10.16993/bad>.
- Brolsma, Marjet. 2008. « Cultuurtransfer en het tijdschiftenonderzoek », *CONTEXTES* [en ligne] 4, 2008. DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.3823>.
- Comte, Auguste. 1967. *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la Religion de l'Humanité*. (Osnabrück : Otto Zeller). Consulté le 28

- septembre 2021, Bibliothèque nationale de France (Gallica). URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5449v>.
- Engels, Friedrich. 1950. *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880). (Paris : Éditions sociales). Consulté le 27 septembre 2021. URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/80-utopi/utopie.pdf>.
- Espagne, Michel. 2013. « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne] 1/2013, consulté le 23 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/219>.
- Eurich, Nell. 1967. *Science in Utopia. A Mighty Design*. (Cambridge, Mass. : Harvard University Press). DOI : <https://doi.org/10.4159/harvard.9780674189140>.
- Genel, Katia. 2016. « École de Francfort et freudo-marxisme : sur la pluralité des articulations entre psychanalyse et théorie de la société », *Actuel Marx* 59, p. 10-25. URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2016-1-page-10.htm>.
- Gobille, Boris. 2005a. « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *Actes de la recherche en sciences sociales* 3/2005 (n°158), p. 30-61. DOI : 10.3917/arss.158.0030.
- Gobille, Boris. 2005b. « La guerre de *Change* contre la "dictature structuraliste" de *Tel Quel*. Le "théoricisme" des avant-gardes littéraires à l'épreuve de la crise politique de Mai 68 », *Raisons politiques* 2/2005 (18), p. 73-96. DOI : 10.3917/rai.018.0073.
- Gustavsson, Michael. 2008. « Teorins pionjärer. Om introduktionen och receptionen av den moderna litteraturteorin i Sverige », *Lychnos. Årsbok för idé- och lärdomshistoria* 2008. Consulté le 23 septembre 2021. URL : <https://tidskriftenlychnos.se/article/view/21452>.
- Gutermann-Jacquet, Deborah. 2015. « The impossible-to-write and the unreadable. On the relationships between Literature and the Lacanian Real », *Recherches en Psychanalyse* 1/2015 (19), p. 43-49. URL : <https://www.cairn-int.info/journal-research-in-psychoanalysis2-2015-1-page-43.htm>.
- Heidegren, Carl-Göran. 2010. « Positivism before Logical Positivism in Nordic Philosophy » in *The Vienna Circle in the Nordic Countries*, ed. J. Manninen et F. Stadler. Vienna Circle Institute Yearbook, vol 14. (Springer : Dordrecht). DOI : https://doi.org/10.1007/978-90-481-3683-4_5.
- Jamet, Raphaël. 2021. *Pourquoi faire groupe ? : stratégies, créations et réflexions dans l'œuvre réticulaire d'Asger Jorn*. Paris : Sorbonne Université. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03269980>.
- Kristeva, Julia. « SÉMIOLOGIE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 juillet 2020. URL : <http://www.universalis-edu.com/accesdistant.sorbonne-universite.fr/encyclopedie/semiologie/>.
- Lacan, Jacques. 1966. « La science et la vérité », *Cahiers pour l'Analyse* [en ligne] vol. 1 (1966), p. 6-28. URL : <http://cahiers.kingston.ac.uk/vol01/>.
- Lelièvre, Claude. 2008. « La loi Edgar Faure : 40 ans déjà ». Note de Blog Médiapart, consulté le 23 septembre 2021. URL : <https://blogs.mediapart.fr/claude-lelievre/blog/091108/la-loi-edgar-faure-40-ans-deja>.
- Lénine, Vladimir I. 1902. *Que faire ?* Consulté le 27 septembre 2021. URL <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1902/02/19020200.htm>.
- Lukacs, Georg. 1922. *Histoire et conscience de classe. Essai de dialectique marxiste*, trad. K. Axelos et J. Bois. (Chicoutimi, Québec : Les classiques des sciences sociales). Consulté le 27 septembre 2021. URL http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy_bis/histoire_conscience_de_classe/histoire_conscience_de_classe.html.

- Macherey, Pierre. 2009. « Lacan et le "discours universitaire" », séminaires du 18 et du 25 novembre 2009. Blog hypothèses, « La philosophie au sens large ». Consulté le 27 septembre 2021. URL <https://philolarge.hypotheses.org/programme-2009-2010>.
- Malm, Victor. 2018. « Myten om Kris är frestande men banal », Expressen (4/12/2017). Consulté le 7 mai 2022. URL : <https://www.expressen.se/kultur/myten-om-krisgruppen-ar-tendentios-och-banal/>.
- Matthys, Jean. 2015. « Dans le principe, les idées vraies servent toujours le peuple. » Science et émancipation chez Althusser », *Cahiers du GRM* [en ligne] 7/2015, consulté le 22 juillet 2020. DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.585>.
- Melberg, Arne. 2020. « Myten om Kris – tidskriftens första år och vad som hände sedan ». Note de Ord&Blogg, publiée le 24 février 2020, consultée le 23 septembre 2021. URL : <http://www.tidskriftenordobild.se/ordoblogg/category/myten-om-kris-tidskriftens-frsta-r-och-vad-som-hnde-sedan>.
- Ricard, Marie-Andrée. 1996. « Mimésis et vérité dans l'esthétique d'Adorno », *Laval théologique et philosophique* 52, p. 445–455. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/401003ar>.
- Swoboda, Thomasz. 2006. « Le non-savoir de Georges Bataille et les arts », in S. Bonnefille & S. Salbayre (éd.), *La Négation – formes, figures, conceptualisation*. (Tours : Presses universitaires François Rabelais). Publ. OpenEdition books 2017, URL <https://books.openedition.org/pufr/4804>.
- Tertulian, Nicolas. 2008. « Le concept d'idéologie dans l'ontologie », *Actuel Marx* 44 (2008/2), PUF, 118-128. DOI : <https://doi.org/10.3917/amx.044.0118>.
- Thue, Fredrik W. 2010. « Empiricism, Pragmatism, Behaviorism : Arne Næss and the Growth of American-styled Social Research in Norway after World War II » in. *The Vienna Circle in the Nordic Countries*, éd. J. Manninen et F. Stadler. Vienna Circle Institute Yearbook, vol 14. (Springer : Dordrecht). DOI https://doi.org/10.1007/978-90-481-3683-4_13
- Vaisman, Ester. 2009. « Lukács et la question de l'idéologie », *Cahiers philosophiques* 119 (2009/3), p. 79-96. DOI : <https://doi.org/10.3917/caph.119.0079>.
- Vuarnet, Jean-Noël. 1976. « Utopie et atopie », *Littérature* 21/1976, p. 3-9. URL : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1976_num_21_1_2031
- Weber, Max. 1904. *Essais sur la théorie de la science. Premier essai : L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales*, trad. J. Freund. (Chicoutimi, Québec : Les classiques des sciences sociales). Consult. le 27 septembre 2021. URL http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/essais_theorie_science/essais_theorie_science.html

Articles des quatre revues du corpus

Tel Quel. (Paris : Seuil)

- (coll.) TQ28/67. « Choix critique », p. 84
- (coll.) TQ41/70. « Tel Quel : Le réformisme psychanalytique à Vincennes », p. 103-4.
- (coll.) TQ44/71. « Tel Quel : L'art de boucher les trous », p. 100-103.
- (coll.) TQ47/71. « Tel Quel : Positions du mouvement de juin 71 », p. 135-141.
- (coll.) TQ48-9/72. « Tel Quel : Mouvement de juin 1971, Le dogmatisme à la rescousse du révisionnisme », p. 175-190.
- (coll.) TQ59/74. « À propos de "La Chine sans utopie" ». p. 5-9.

- (coll.) TQ65/76. « (Critiques) Crise du rationalisme », p. 80-84.
- (coll.) TQ68/76 « À propos du maoïsme », p. 104.
- Ashberry, John. TQ27/66. « Poèmes français », p. 29-34.
- Bataille, Georges. TQ34/68. « La vieille taupe et le préfixe *sur-* dans les mots *sur-homme* et *surréaliste* », p. 5-17.
- Bataille, Georges. TQ40/70. « Le berceau de l'humanité – La vallée de la Vézère », p. 18-37.
- Baudry, Jean-Louis. TQ44/71. « Pour une matériologie, notes d'introduction », p. 48-66.
- Baudry, Jean-Louis. TQ45/71. « Pour une matériologie (fin) », p. 58-81.
- Benoist, Jean-Marie. TQ84/80. « La normalisation », p. 48-60.
- Benoist, Jean-Marie. TQ85/80. « Une nouvelle critique de la raison pratique ? », p. 62-70.
- Blake, Harry. TQ71-73/77. « Le postmodernisme américain », p. 171-182.
- Boons, Marie-Claire. TQ50/72. « Réponses à Bernard Sichère », p. 117-123.
- Compagnon, A. et P. Roger. TQ67/76. « Un ange passe », p. 76-79.
- Daubier, Jean. TQ50/72. « La Chine aujourd'hui », p. 44-53.
- Desanti, Jean-Toussaint. TQ58/74. « Matérialisme / épistémologie », p. 28-41.
- Felman, Shoshana. TQ81/79. « La chose littéraire, sa folie, son pouvoir », p. 73-83.
- Girard, René. TQ78/78. « Quand ces choses commenceront... », p. 37-57.
- Girard, René. TQ79/79. « Quand ces choses commenceront... (suite) », p. 32-39.
- Goux, Jean-Joseph. TQ35/68. « Numismatiques I », p. 64-89.
- Goux, Jean-Joseph. TQ36/69. « Numismatiques II », p. 54-74.
- Hayman, David. TQ71-73/77. « Entretien avec Philippe Sollers », p. 20-35.
- Henric, Jacques. TQ40/70. « Pour une avant-garde révolutionnaire », p. 58-66.
- Hollier, Denis. TQ25/66. « Le matérialisme dualiste de Georges Bataille », p. 41-54.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ46/71. « Méconnaissance de la psychanalyse dans le discours surréaliste », p. 67-82.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ52/72. « L'ennemi du dedans (Bataille et le surréalisme : éléments, prises de parti) », p. 49-73.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ67/76. « Les vérités de La Palice ou les erreurs de la police ? », p. 87-97.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ68/76. « L'impasse du langage dans le marxisme », p. 81-96.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ69/77a. « Jdanov ou Joyce ? », p. 29-50.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ69/77b. « L'impasse du langage dans le marxisme (fin) », p. 74-96.
- Houdebine, Jean-Louis. TQ94/82. « Joyce Tel Quel », p. 34-44.
- Houdebine, J.-L. et P. Sollers. TQ83/80. « La Trinité de Joyce I et II », p. 36-88.
- Jauffret, Régis. TQ90/81. « À propos de Lichtenberg – entretien léger avec Philippe Sollers », p. 98-103.
- Kristeva, Julia. TQ29/67. « Pour une sémiologie des paragrammes », p. 53-75.
- Kristeva, Julia. TQ32/68. « Distance et anti-représentation », p. 49-53.
- Kristeva, Julia. TQ35/68. « Linguistique et sémiologie aujourd'hui en URSS », p. 3-8.
- Kristeva, Julia. TQ37/69. « Engendrement de la formule », p. 34-73.
- Kristeva, Julia. TQ38/69. « Engendrement de la formule (fin) », p. 55-81.
- Kristeva, Julia. TQ44/71. « Matière, sens, dialectique (préliminaires) », p. 17-34.
- Kristeva, Julia. TQ47/71. « Comment parler à la littérature », p. 27-49.
- Kristeva, Julia. TQ52/72. « Le sujet en procès », p. 12-30.
- Kristeva, Julia. TQ53/73. « Le sujet en procès (suite) », p. 17-38.
- Kristeva, Julia. TQ56/73. « La Révolution du langage poétique », p. 36-59.

- Kristeva, Julia. TQ57/74. « Polylogue », p. 19-56.
- Kristeva, Julia. TQ58/74. « Sujet dans le langage et pratique politique », p. 22-27.
- Kristeva, Julia. TQ59/74. « Les Chinoises à contre-courant », p. 26-29.
- Kristeva, Julia. TQ60/74. « Pratique signifiante et modes de production », p. 21-32.
- Kristeva, Julia. TQ62/75. « D'une identité l'autre (Le sujet du 'langage poétique') », p. 10-27.
- Kristeva, Julia. TQ71-73/77. « Actualité de Céline », p. 45-52.
- Kristeva, Julia. TQ74/77. « Un nouveau type d'intellectuel : le dissident », p. 3-8.
- Kristeva, Julia. TQ76/78. « La littérature dissidente comme réfutation du discours de gauche », p. 40-45.
- Kristeva, J., M. Pleyne et P. Sollers. TQ71-73/77. « Pourquoi les États-Unis ? », p. 3-19.
- Loi, Michelle. TQ48-9/72. « Aux membres de "Tel Quel" qui font partie du 'Mouvement' », p. 109-113.
- Macciocchi, Maria-Antonietta. TQ48-9/72. « Réponse à la *Nouvelle Critique* : De La *Nouvelle Critique* ou des racines de la sinophobie occidentale », p. 71-101.
- Macciocchi, Maria-Antonietta. TQ61/75. « Les patrons de Gramsci », p. 21-23.
- Muray, Philippe. TQ80/79. « Le corps glorieux de l'écriture », p. 59-72.
- Muray, Philippe. TQ85/80. « Céline et la religion révélée », p. 46-61.
- Muray, Philippe. TQ89/81. « La syncrétinisation. Balzac, le XIX^e siècle, l'occulte », p. 5-40.
- Muray, Philippe. TQ94/82. « Hugo nécromantique », p. 5-33.
- Peyraube, Alain. TQ66/76. « Boîter sur ses deux jambes : la révolution de l'enseignement en Chine », p. 6-26.
- Pleyne, Marcelin. TQ25/66. « Les problèmes de l'avant-garde », p. 77-86.
- Pleyne, Marcelin. TQ26/66. « Les chants de Maldoror et de Lautréamont », p. 42-59.
- Pleyne, Marcelin. TQ57/74. « Dé tambour », p. 57-84.
- Pleyne, Marcelin. TQ59/74. « Pourquoi la Chine populaire ? », p. 30-39.
- Pleyne, Marcelin. TQ60/74. « Du discours sur la Chine », p. 12-20.
- Pleyne, Marcelin. TQ65/76. « La "folie" théique », p. 22-31.
- Pleyne, Marcelin. TQ69/77. « Pour une politique culturelle préliminaire (plan Molotov ou plan Marshall) », p. 17-28.
- Pleyne, Marcelin. TQ75/78. « Poésie oui », p. 73-86.
- Pleyne, Marcelin. TQ76/78. « De l'inégalité sexuelle (1) – Lis mon livre », p. 18-26.
- Pleyne, Marcelin. TQ93/82. « Le sujet invisible d'Alberto Giacometti », p. 32-48.
- Risset, Jacqueline. TQ90/81. « En voyage », p. 69-73.
- Rottenberg, Pierre. TQ25/66. « Dialogue, fatigue et désœuvrement », p. 63-70.
- Sanguineti, Odoardo. TQ29/67. « Pour une avant-garde révolutionnaire », p. 76-95.
- Scarpetta, Guy. TQ46/71. « Limite-frontière du surréalisme », p. 59-66.
- Scarpetta, Guy. TQ63/75. « Problèmes du réalisme (Lukacs) », p. 50-51.
- Scarpetta, Guy. TQ65/76. « À propos des 'Problèmes du réalisme' », p. 102-103.
- Scarpetta, Guy. TQ71-73/77. « Le corps américain (notes sur le nouveau théâtre expérimental) », p. 247-270.
- Sibony, Daniel. TQ51/72. « Sur les mathématiques modernes », p. 87-103.
- Sibony, Daniel. TQ70/77. « Écriture et folie », p. 46-60.
- Sichère, Bernard. TQ50/72. « Discussion : enseignement, répression et révolution », p. 110-117.
- Sichère, Bernard. TQ52/72. « Sur la lutte idéologique », p. 91-104.
- Sichère, Bernard. TQ53/73. « Sur la lutte idéologique (suite) », p. 89-101.
- Sichère, Bernard. TQ86/80. « L'autre histoire : à partir de Michel Foucault », p. 71-95.
- Sollers, Philippe. TQ24/66. « Picard cheval de bataille », p. 92.

- Sollers, Philippe. TQ25/66. « Le roman et l'expérience des limites », p. 20-35.
- Sollers, Philippe. TQ26/66. « Littérature et totalité », p. 81-95.
- Sollers, Philippe. TQ29/67. « Le Toit – essai de lecture systématique », p. 25-46.
- Sollers, Philippe. TQ34/68. « La grande méthode – introduction », p. 21-27.
- Sollers, Philippe. TQ36/69. « Survol / rapports (blocs) / conflit », p. 3-17.
- Sollers, Philippe. TQ38/69. « De quelques contradictions », p. I-VIII.
- Sollers, Philippe. TQ43/70. « Lénine et le matérialisme dialectique », p. 3-17.
- Sollers, Philippe. TQ43/70. « Réponses », p. 71-76.
- Sollers, Philippe. TQ44/71. « Tel Quel : Thèses générales », p. 96-98.
- Sollers, Philippe. TQ45/71. « Sur la contradiction », p. 3-22.
- Sollers, Philippe. TQ47/71. « R. B. », p. 19-26.
- Sollers, Philippe. TQ57/74. « À propos de la dialectique (thèses) », p. 138-144.
- Sollers, Philippe. TQ57/74. « Critiques (exposés internes, 1973) », p. 127-137.
- Sollers, Philippe. TQ59/74. « Quelques thèses », p. 10-11.
- Sollers, Philippe. TQ65/76. « Introduction », p. 16-17.
- Sollers, Philippe. TQ65/76. « La renommée », p. 99-101.
- Sollers, Philippe. TQ69/77a. « Deux interventions aux États-Unis », p. 6-10.
- Sollers, Philippe. TQ69/77b. « "Folie", mère-écran », p. 97-102.
- Sollers, Philippe. TQ70/77. « La notion de mausolée dans le marxisme », p. 37-45.
- Sollers, Philippe. TQ75/78a. « Le marxisme sodomisé par la psychanalyse elle-même violée par on ne sait quoi », p. 56-60.
- Sollers, Philippe. TQ75/78b. « Vers la notion de "Paradis" (2) », p. 92-99.
- Sollers, Philippe. TQ80/79. « Jazz », p. 10-37.
- Sollers, Philippe. TQ81/79. « Pourquoi je suis peu religieux », p. 7-25.
- Sollers, Philippe. TQ83/80. « Socrate en passant », p. 12-22.
- Sollers, Philippe. TQ84/80. « Le pape », p. 14-16.
- Sollers, Philippe. TQ85/80. « On n'a encore rien vu », p. 9-31.
- Sollers, Philippe. TQ86/80. « Le G. S. I. », p. 10-17.
- Sollers, Philippe. TQ88/81. « Pourquoi j'ai été chinois », p. 11-30.
- Sollers, Philippe. TQ90/81. « Je sais pourquoi je jouis (I know why I shall not die) », p. 7-15.
- Sollers, Philippe. TQ91/82. « L'Assomption », p. 8-15.
- Sontag, Susan. TQ76/78. « La dissidence vue des USA (entretien avec Guy Scarpetta) », p. 71-77.

Poetik/Kultur og klasse

Poetik : Tidsskrift for æstetik og litteraturvidenskab. (København : Arena / Munksgaard / Medusa)

- (coll.) PoI.4/68a. « Mellem litteraturvidenskab og filosofi. Debat om Knut Hanneborg : "The Study of Literature" », p. 36-50.
- (coll.) PoI.4/68b. « Målsætningsdebat I og II », p. 51-61.
- (coll.) PoI.4/68c. « Debat », p. 62-75.
- (coll.) PoII.1/69. « Målsætningsdebat », p. 84-96.
- (coll.) PoIII.1/70. « Forord », non paginé.
- (coll.) PoIV.1/71a. « Litteraturvidenskab, semiotik, marxisme », p. 1-2.
- (coll.) PoIV.1/71b. « Debat – kritik af en ukritisk kritik », p. 91-99.
- (coll.) Po23/75. « Indledning », p. 6-7.
- Andersen, Hans-Jørgen. PoI.3/68. « Et ideologisk perspektiv i den franske ny-kritik », p. 11-25.

- Andkjær Olsen, Ole. PoIV.4/71. « Om økonomiens teori og teoriens økonomi », p. 72-85.
- Aspelin, Kurt. Po20/72-73. « Om konsten att bortse från motsättningar », p. 3-15.
- Avlund Frandsen, Hans Erik. Po26/75. « Historieproblemet hos Kierkegaard og den unge Marx », p. 2-90.
- Bang, Jørgen. PoII.2/69. « Litteraturkritikkens perspektiv », p. 39-43.
- Bondebjerg, Ib. Po25/75a. « Bertold Brecht. Ideologikritiker og proletarisk praktikanter », p. 38-115.
- Bondebjerg, Ib. Po25/75b. « Parti, klasse og revolution », p. 126-135.
- Brandt, Per Aage. PoI.1/67. « Strukturalisme på empirisk grundlag », p. 16-46.
- Brandt, Per Aage. PoI.3/68a. « Den ny kritik i Frankrig, en introduktion », p. 8-10.
- Brandt, Per Aage. PoI.3/68b. « En ren kritik ? », p. 56-71.
- Brandt, Per Aage. PoII.2/69. « Fiktivitet og semiologi », p. 44-59.
- Brandt, Per Aage. PoII.3/69. « Greimas og videnskabelighedens struktur », p. 91-93.
- Brandt, Per Aage. PoII.4/70. « Tekstens teori », p. 21-50.
- Brandt, Per Aage. PoIII.1/70. « Barthes og den semiologiske model », p. 87-95.
- Brandt, Per Aage. PoIII.4/70. « Om dannelse, uddannelsen og omdannelsen », p. 415-421.
- Brandt, Per Aage. PoIV.1/71. « Skriftens nulpunkt og den store blafren », p. 45-54.
- Brandt, P. A et J. Mønster Pedersen. Po.II/3/69. « Narratologiske noter », p. 22-37.
- Brandt, P. A et J. Mønster Pedersen. PoIII.3/70. « Flaubert i skriften », p. 251-276.
- Brask, Peter. Po17/72. « Semantiske beskrivelses-principper », p. 78-117.
- van Dijk, Teun A. PoIII.2/70. « Nogle aspekter af en generativ-transformationel tekstteori », p. 155-177.
- Egebak, Jørgen. PoII.4/69. « Debat - Historisme og strukturalisme », p. 55-70.
- Gemzøe, Anker. PoIV.1/71. « Dialogen og den tragiske farce – Michael Bachtins teoretiske arbejde », p. 3-44.
- Greimas, Algirdas J. PoII.3/69. « Grundtræk af en narrativ grammatik », p. 1-21.
- Holmgaard, Jørgen. PoIII.4/70. « Introduktion til numismatikken », p. 363-382.
- Holmgaard, Jørgen. PoIV.2-3/71. « Indledning », p. 5-20.
- Iversen, Irene. PoII.1/69. « Grunlaget for en litteratursosiologi », p. 5-18.
- Juhl Jensen, Jens. PoI.1/67. « Poesi og taleforhold. Tibuls elegier », p. 86-98.
- Kaarsholm, Preben. Po22/74. « Defoe's "Robinson Crusoe" og kapitalismens udvikling i England », p. 75-134.
- Madsen, Peter. Po17/72a. « Strukturalistisk litteraturvidenskab – kritisk videnskab eller Hvad bærer teksten? », p. 58-77.
- Madsen, Peter. Po17/72b. « Advarsel mod en institution », p. 118-126.
- Madsen, Peter. Po18/72a. « Modsigelsens poetik », p. 174-208.
- Madsen, Peter. Po18/72b. « Begrebsdannelsernes uomgængelige ødselhed », p. 236-248.
- Madsen, Peter. Po19/72. « Litteraturvidenskab og socialvidenskab », p. 111-132.
- Madsen, Peter. Po20/72. « Kritikken af den politiske økonomi og 'litteratursociologi' », p. 16-34.
- Madsen, P. et L. P. Rømhild. PoII.4/69. « Kommentar til Jørgen Egebak : "Historisme og strukturalisme" », p. 71-76.
- Mai Rasmussen, Viggo. Po25/75. « Den sekteriske abstraktion », p. 116-125.
- Melberg, Arne. Po24/75. « Introduktion til århundredskiftet og tierne », p. 43-55.
- Pittelkow, Ralf. PII.4/70. « Skitse til en handlingsmodel », p. 4-20.
- Pittelkow, Ralf. PIII.3/70. « Marxisme og strukturalisme », p. 297-312.
- Pittelkow, Ralf. Po19/72. « Samfundsteori og tekstteori », p. 5-73.
- Pittelkow, Ralf. Po22/74. « Nogle kommentarer », p. 135-145.

Reitan, Rolf. Po25/75. « Noter om arbejderlitteraturens politiske historie », p. 136-154.

Secher, Claus. P18/72. « Kunsten og den forvaltede verden », p. 133-173.

Thau, Carsten. Po19/72. « Med-verden eller om-verden », p. 74-110.

Wille, Niels E. Po1.1/67. « Kritik, pædagogik og videnskab », p. 5-15.

Wille, Niels E. Po1.2/67. « Formalisering af Romanteori », p. 36-54.

Kultur og klasse. (København : Medusa)

(coll.) KK29/77. « Forord », p. 5-10.

(coll.) KK35/79. « Litteratur og historie. Redaktionens forord », p. 8-10.

(coll.) KK47/83. « Forord », p. 5-6.

(coll.) KK52/86. « Forord », p. 5-7.

(coll.) KK65-66/89. « Forord », p. 5-6.

(coll., Politisk revy) KK29/77. « Soljenitsyns sag og arbejderklassen », p. 129-132.

Agger, Gunhild. KK29/77. « Det sovjetiske samfund og oppositionen », p. 11-33.

Andkjær Olsen, Ole. KK47/83. « Omkring Lacan/Laplanche-kontroversen », p. 7-32.

Bondebjerg, I. et Gemzøe, A. KK42/1982. « Arbejderlitteratur – proletarisk litteratur – socialistisk litteratur. Historisk-teoretisk indledning », p. 5-11.

Egebak, Niels. KK65-66/89. « To whom it may concern », p. 41-47.

Habermas, Jürgen. KK51/85. « Indmarchen i post-moderniteten », p. 105-117.

Hauge, Hans. KK65-6/89. « Litteraturvidenskaben efter det litterære studenteroprør », p. 58-63.

Holmgaard, Jørgen. KK65-66/89. « Pandora's box revisited », p. 122-151.

Holmgren, Ola. KK42/1982. « Proletärförfattaren och den litterära institutionen », p. 62-69.

Karol, K. S. (Kewes, Karol). KK30/77. « Interview med Michel Foucault », p. 23-35.

Kragh Grodal, Torben. KK32/78. « Efterskrift », p. 115-128.

Kaarsholm, Preben. KK43/82. « Engelske excentrikere », p. 5-41.

Madsen, Peter. KK31/77. « Historie og ideologi », p. 62-99.

Madsen, Peter. KK34/79. « De intellektuelles politiske rolle », p. 5-8.

Madsen, Peter. KK35/79. « Historie og bevidsthedshistorie », p. 38-53.

Mjøset, Lars. « Kultur-radikalisme ? », KK31/77

Schou, Søren. KK53/86. « Fra østmarxisme til postmodernitet. En mellemstor historie », p. 103-106.

Schou, Søren. KK65-66/89. « Riv paradigmerne ned ! », p. 48-57.

Svane, M.-L. & M. Zerlang. KK43/82. « Indledning », p. 3-4.

Profil (Oslo : Universitetet i Oslo / Profil Forlag AS)

Remarque : nous ne faisons pas ici de distinction formelle entre les textes collectifs relevant de l'information rédactionnelle et ceux, anonymisés, relevant de la pratique avant-gardiste.

(coll.) P3/68a. « Kritikk av de litterære massemediene pressen, skjønnlitteraturen, kringkastingen. Hva vi kan lære av indianerne », p. 38-40.

(coll.) P3/68b. « Følger et helhetssyn på språket », p. 42-43.

(coll.) P4/68a. « Patrysten, matrysten – og det totale menneske. Noen påminnelser », p. 12-16.

(coll.) P4/68b. « Tekstanalyse », p. 26-32.

(coll.) P5/68a. [sans-titre], p. 1-2.

(coll.) P5/68b. « Dagsrevyverden er jo ikke virkelig », p. 18-19.

(coll.) P1/69a. « Hva skal vi gjøre nå ? », p. 1.

- (coll.) P1/69b. « To svenske dokumentarbøker – Litt om hva en kan lære av dem », p. 6-15.
- (coll.) P3-4/69a. « Samferdsel », p. 2-6.
- (coll.) P3-4/69b. « skjønne kunster », p. 19-23.
- (coll.) P3-4/69c. « Læredikt for diktere », p. 28-31.
- (coll.) P5/69. « Dokumentarkunst », p. 2-5.
- (coll.) P3/70. « 1. Notat om våre oppgaver », p. 8.
- (coll.) P5/70. « Om Profil », p. 2-3.
- (coll.) P5/70. « Konfrontasjoner », p. 20-22.
- (coll.) P1-2/79. « Profil-intervju : Jan Myrdal », p. 1-5.
- (coll.) P2-3-4/84. « On the record », p. 3.
- (coll.) P1/85. « Fra tracks til trash », p. 3-5.
- (coll.) P1-2/87. « Den postmoderne fold », p. 6-9.
- Baudrillard, Jean. P2-3-4/84. « What are you doing after the orgy ? », p. 17-23.
- Berg, Arngeir. P5/78. « Leder – Hva slags Profil skal vi ha ? », non-paginé.
- Brecht, Bertold. P4-5/76. « Folkelighet og realisme » (trad inconnu ?), p. 31-33.
- Bing, Jon. P3-4/80. « Abrakadabra – bilder av moderne teknologi i nyere, norsk litteratur », p. 2-7.
- Brandt, Per Aage. P2-3-4/84. « Narratologi », p. 50-51.
- Brandt, Per Aage. P1-2/87. « Vitens vilkår i den postmoderne problematikk », p. 19-27.
- Brandt, Per Aage. P2/88. « Tid », p. 92-95.
- Brune, Ø. et V. Lind. P2/79. « To svar på anmeldelsen av høstutstillinga i nr 5/78 : Er det å lage progressiv kunst et formsspørsmål ? », p. 40-43.
- Børø, Rudolf. P1/80. « Litteraturdebatten i åttiåra : Ny framgang eller intellektuell ordkløyving ? », p. 52-53.
- Carlsen, Jan. P5/68. « Byen som medium », p. 26-29.
- Dalgard, Olav. P2/80. « Kultur og klassekamp », p. 51-53.
- Dahl, Willy. P5/79. « På vei mot realismen », p. 2-3.
- Eggen, Arnljot. P3-4/80. « Kristofer Uppdal som nyskapar i nordisk lyrikk », p.
- Eriksen, A. et C. Juhl. P1/89. « Kunstens rom for tiden », p. 4-9.
- Falck, Morten. P5/69. « Kunsten i proletariatets tjeneste », p. 6-10.
- Falck, Morten. P4-5/76. « Det dreier seg om revisjonismen », p. 48-58.
- Falck, Morten. P3/81. « En trist beretning – om sosialismens sørgelige tilstand og dystre utsikter », p. 22-28.
- Foynes, Halvald. P1/78. « Kildeområder for lyrikken », p. 46-47.
- Gentikow, Barbara. P4-5/76. « Debatt – Ja, tilbake til Pelle Erobreren – for å lære av dens feil og gå fram ! », p. 42-43.
- Gosvig Olesen, Søren. P1-2/87. « Hvad De altid gerne har villet vide om fransk filosofi og ikke har turdet spørge om », p. 154-161.
- Gulliksen, Rolf B. P1/79. « Leserbrev : Tilbake til Dag Solstad og stoltheten », p. 54.
- Gulliksen, Rolf B. P5/80. « I eit kapitalistisk samfunn eksisterer først og sist den borgarlege kulturen », p. 52-55.
- Haugan, L. et O. Hagen. P5/78. « Folkelig realisme eller livsfjern – Høstutstillinga 78 », p. 32-37.
- Haugan, L. et O. Hagen. P3/79. « Debatt : selvfølgelig er det å lage progressiv kunst et formsspørsmål. Men... », p. 72-73.
- Haugen, Arne Kjell. P3/81. « Marxismen og modernismen », p. 48-51.
- Henriksen, Egil. P4/74. « Det er klassekampen under kapitalismen som vel som under sosialismen – samtale med Tor Obrestad », p. 6-8.
- Henriksen, Egil. P4/74. « Grip dagen ! – samtale med Espen Haavardsholm », p. 10-13.

- Henriksen, Egil. P4/75. « Leder – Kva er den norske røyndommen », p. 3.
- Hoem, Edvard. P5/77. « På teaterbesøk i Kina », p. 14-16.
- Hoem, Edvard. P4/80. « Kunst, historie og marxismens menneskesyn (foredrag holdt på AKP(m-l)s kulturleir 1980 », p. 33-48.
- Holst, Jan E. P3/75. « Filmklubbene : fra positivisme til kritisk filmforståelse », p. 46-7.
- Haavardsholm, Espen. P1/66. « Modernismen – forsøk på en avgrensning i idéhistorisk lys », p. 4-6.
- Haavardsholm, Espen. P2/76. « To eller tre linjer i litteraturdebatten ? », p. 43.
- Haavardsholm, Espen. P4-5/76. « Ivar Lo : den sjølbevisste proletaren », p. 8-12.
- Haavardsholm, Espen. P5/80. « Kan spenningsromanen brukes ? Genreproblemer i Jon Michelets 'Hvit som snø' », p. 8-10.
- Helseth, Sigurd. P5/79. « Baktanker om lyrikken », p. 68-69.
- Hind, Tage. P1-2/81. « Æstetikk er politikk », p. 12-17.
- Isdahl, Bård. P4/74. « Pusterom (Albania) », p. 14-15.
- Jensen Tron. P5/80. « Mål og metoder i trivillitteraturforskning », p. 26-27.
- Jensen Tron, P4-5/81. « Komponisten Ask Burlefot, eller Doctor Faustus på nattog », p. 16-18.
- Juhl, Carsten. P2-3-4/84. « En fjær til Brøggers Borsalino. Om Suzannes "Ja" », p. 57-60.
- Juhl, Carsten. P1/85. « Ideologene burde vaere takknemlige » [pas de pagination].
- Juhl, Carsten. P1/85. « Skandalernes Profil » [pas de pagination].
- Juhl, Carsten. P1-2/87. « Tankens reisverk », p. 14-17.
- Juhl, Carsten. P3/87. « Forord », p. 17-26.
- Johansen, Knut. P5/72. « Litteraturen, marxismen og kjensgjerningene – To syn på litteratur og klasse », p. 22-23 & 26-27.
- Johansen, Knut. P1-2/81. « Den sovjetiske forfatterkongressen 1934 », p. 6-11.
- Jönhill, Jan Inge. P1-2/87. « Det samma och det andra », p. 28-37.
- Jönhill, Jan Inge. P1/89. « Kris och HYPE », p.110-113.
- Krohg, Morten. P5/72. « John Heartfield og bildet som våpen », p. 5 & 24.
- Lunde, Gunnar. P3/68. « En samtale om NATO i våre hjerter », p. 7-12.
- Mugaas, Brynjulf. P1/68. « Kampen mot den borgerliggjorte kulturen », p. 25.
- Mjøset, Lars. P1/74. « Om Brecht og Hålogaland Teater », p. 29-30.
- Mathisted, Reidar. P4-5-6/73. « Færøysteget, et politisk våpen », p. 44-45.
- Marcuse, Herbert. P3/68. « Kulturen og det endimensjonale samfunn » (trad. T. Krogh et H. P. Aastorp), p. 22-26.
- Nilsen, Bjørn. P2/68. « En annen klode ? Raskt tilbakeblikk på tungetaledebatten », p. 19-23.
- Rykkja, Helge. P1/68. « Tilføyelse til Mugaas », p. 25.
- Rykkja, Helge. P1/80. « 80-åra i norsk lyrikk », p. 54-55.
- Rykkja, H. et H. Ystgaard. P5/68. « Litteratur. Vitenskap. En samtale », p. 9-14.
- Rønning, Helge. P3/68. « Litt om Marcuses kunstanalyse », p. 21.
- Rønning, Helge. P5/72. « Marxismen, realismens seier og en modernistisk poet – et svar til Knut Johansen », p. 28-29.
- Schwarz, Johanna. P2/72. « Rim og rythme i politisk lyrikk », p. 13 & 20.
- Solstad, Dag. P1/66. « Norsk prosa – europeisk modernisme, antydning av et problem », p. 14-17.
- Solstad, Dag. P4/67. « Om forfatterens rolle i samfunnet », p. XXX.
- Solstad, Dag. P5/74. « *La hundre blomster blomstre* – anmeldt av Dag Solstad », p. 38-39.
- Solstad, Dag. P5/75. « Hvem er det som snakker ? (1) », p. 14-17 & 29.
- Solstad, Dag. P1/76. « Hvem er det som snakker ? (2) », p. 12-16.

- Solstad, Dag. P3/76. « Tilbake til Pelle Erobreren ? », p. 10-13 & 17.
- Søby, Morten. P2-3-4/84. « Livet som post-avantgardisme – backstage med Thomas Ziehe », p. 6-16.
- Sørensen, Bjørn. P1/77. « Debatt – Proletarisk offentlighet, den moderne revisjonistiske litteratur- og mediekritikkens nye sesam-sesam », p. 35-37.
- Thon, Jahn. P4-5/76. « Ledarskap eller elendighet : industriskildringer i litteraturen », p. 20-28.
- Thon, Jahn. P5/79a. « Ti års litteraturdebatt, en samtale med Knut Johansen og Helge Rønning », p. 4-10.
- Thon, Jahn. P5/79b. « Litteraturkritikk – moderne svartekunst, 6 påstander og spørsmål omkring den radikale litteraturkritikken », p. 52-53.
- Thon, Jahn. P5/79. « Noko nytt må bli skapt 1 : Historiesyn i noen av bøkene til Jens Bjørneboe, Dag Solstad og Gunnar Lunde », p. 11-17.
- Thon, Jahn. P1/80. « Noko nytt må bli skapt 2 », p. 11-19.
- Thon, Jahn. P2/80. « Vold mot lyrikken », p. 44-47.
- Thon, Jahn. P3-4/80. « Litteratur, arbeid, teknologi 1920 og 1970 », p. 8-17.
- Thon, Jahn. P1-2/81. « Den nye kunsten i Sovjet på 20-tallet », p. 2-4.
- Thon, Jahn. P4-5/81a. « Framover mot Agnar Mykle », p. 2-3.
- Thon, Jahn. P4-5/81b. « Om kvinnelitteratur i samlet form », p. 28-29.
- Vercoe, Eli. P4-5-6/73. « Spontane innsigelser – eller "kartet og terrenget" », p. 50.
- Wiggen, Carlos. P4-5-6/73 :4 9. « Hålogaland Teater – kritikk », p. 49.
- Ystgaard, Hansmagnus. P1/68. « Det muligens kunst, essay om tid og eksplosiver », p. 17-18.
- Økland, Einar. P1/66. « Stimuli-leverandøren – ein modernistisk poet (ein sitatlaus påstand », p. 18-21.
- Øgrim, Tron. P3-4/80. « Science fiction og Revolusjonen », p. 50-59.
- Øra, Truls. P5/80. « Edvard Hoem, kunsten, historia og det materialistiske menneskesynet », p. 50-52.

Kod (Umeå : Föreningen Kod) / Kris : kritik, estetikk, politik. (Umeå / Stockholm : Föreningen Kris)

- (coll.) K1/75. « Ledare », p. 3.
- (coll.) K13-14/79. « Ledare », p. 4-5.
- (coll.) K20-21/81. « Ledare », p. 4-8.
- Apel, H. & J. Heidorn. K7-8/78. « Subjektivitet och offentlighet – kritikk av O. Negts teoretiska positioner », p. 13-19.
- Brown, Norman O. K9-10/78a. « Döden, Tiden och Evigheten », p. 10-16.
- Brown, Norman O. K9-10/78b. « Protestantismen och djävulen. Studier i analitet », p. 17-23.
- Brown, Norman O. K9-10/78c. « Konsten och eros », p. 26-33.
- Brown, Norman O. K9-10/78d. « Gränser », p. 36-42.
- Brown, Norman O. K9-10/78e. « Frihet », p. 42-45.
- Brown, Norman O. K9-10/78f. « Ingenting », p. 46-49.
- Derrida, Jacques. K16/80. « Genres lag / La loi du genre » (trad. H. Engdahl, C.-J. Malmberg et A. Olsson), p. 4-42.
- Derrida, Jacques. K20-21/81. « Ur "Glas" » (trad. H. Engdahl et C.-J. Malmberg), p. 61-94.
- Derrida, Jacques. K25-26/83. « Framför lagen », p. 36-52.
- Engdahl, Horace. K16/80. « Derrida : spår », p. 46-49.
- Engdahl, Horace. K5/77. « Konsten som förnekelse och utopi – ett försök att läsa Adornos estetikk », p. 23-26.

- Engdahl, Horace. K7-8/78. « Erfarenhetens dialektik – en genomgång av erfarenhetsbegreppet hos Hegel, Adorno och Negt/Kluge », p. 20-27.
- Engdahl, Horace. K22/82. « I sydvästra Gallien ? », p. 35-40.
- Engdahl, Horace. K25-26/83. « Vidare », p. 88-91.
- Engdahl, H. et A. Olsson. K13-14/79. « Samtal med Hans-Georg Gadamer », p. 6-13.
- Engdahl, H. et A. Olsson. K17-18/81. « Samtal med Margaretha Åsberg », p. 65-71.
- Florin, Magnus. K1/75. « Kvalprånget », p. 21
- Florin, Magnus. K17-18/81. « Ingenmansland – om René Kalisky och Tadeusz Kantor », p. 48-54.
- Girard, René. K17-18/81. « En prekär balansakt – hypotes om det komiska », p. 37-37.
- Habermas, Jürgen. K20-21/81. « Filosofi som vikarie och interpret », p. 47-54.
- Holmgren, Ola. K7-8/78. « O. Negt / A. Kluges Offentlighet och erfaring », p. 6-8.
- Irigaray, Luce. K11-12/79. « Könet som inte är ett », p. 40-42.
- Larsson, Stig. K1/75a. « Klartext », p. 11.
- Larsson, Stig. K1/75b. « Två nätter », p. 20.
- Larsson, Stig. K1/76a. « Skisser till de filmiska kodernas semiotik », p. 3-12.
- Larsson, Stig. K1/76b. « Kritik och självkritik », p. 29-30.
- Larsson, Stig. K2/76b. « Filmforskningens teori », p. 21-23.
- Larsson, Stig. K3/76a. [sans titre, introduction de « Kommentar till det antagonistiska realismbegreppet av Alexander Kluge »], p. 6.
- Larsson, Stig. K3/76b. « Filmforskningens teori II », p. 17-21.
- Larsson, Stig. K3/76c. [sans titre, introduction de « Repertoar »], p. 29.
- Larsson, Stig. K3/76d. « Vit eklips », p. 34.
- Larsson, Stig. K5/77. « Ledare », p. 4.
- Larsson, Stig. K6/78. « Ledare », p. 4-6.
- Larsson, Stig. K13-14/79. « Vitt på vitt », p. 35-39.
- Larsson, Stig. K22/82. « Västliga talesätt ? », p. 32-34.
- Larsson, Stig. K22/82. « Konsonantens 'shin's fjäde stapel », p. 50.
- Larsson, Stig. K29-30/84. « Den särskilda stilen », p. 19-23.
- Larsson, Stig. KS/79. « Det belysta diskoteket », p. 18-21.
- Larsson, S. et T. Näsholm. K1/75a. « Icke-representande meddelanden », p. 24-26.
- Larsson, S. et T. Näsholm. K1/75b. « Talar revolutionen ? », p. 28.
- Larsson, S. et T. Näsholm. K2/76. « Att skriva KOD », p. 3-4.
- Larsson, S. et Å. Sandgren. K7-8/78. « Samtal med Alexander Kluge », p. 28-21.
- Lund, Steffen Nordahl. K22/82. « Tekstens indskrift », p. 49-53.
- Lysell, Roland. K16/80. « Maurice Blanchot », p. 60-65.
- Lysell, Roland. K17-18/81. « Botho Strauss' trilogi – återvändets diskurs och bländningens dramaturgi », p. 55-58.
- Malmberg, Carl-Johan. K11-12/79. « Något om Jacques Lacan », p. 17-25.
- Malmberg, Carl-Johan. K16/80. « Derrida : bland andra », p. 50-53.
- Marin, Louis. K22/82. « Tolkningens mål eller blickens genomlöpande i det sublimala hos en storm » (trad. L. Janzon), p. 58-66.
- Melberg, Arne. K5/77. « Exemples makt – reflexioner kring estetisk teori och kritisk konst », p. 5-15.
- Melberg, Arne. K7-8/78. « Ledare », p. 4-5.
- Melberg, Arne. K11-12/79. « Inledning till en total kybernetisk antropologi. Något om Anthony Wildens negationer », p. 26-29.
- Melberg, Arne. K13-14/79. « Om subjektiviteten i historien och historiematerialismen », p. 16-25.
- Melberg, Enel. K11-12/78. « Quand nos lèvres se parlent », p. 39.
- Näsholm, Thomas. K1/75. « Blasé », p. 15.

- Näsholm, Thomas. K1/75. « Metoder inom filmforskningen », p. 13-14.
 Näsholm, Thomas. K1/76. « Ser du bilen », p. 13-16.
 Negt, Oskar. K7-8/78. « Fantasiförbud från vänster ? Om motsättning mellan bild och begrepp » (trad L. Janzon), p. 9-12.
 Olsson, Anders. K5/77. « Medelpunkten är lika nära överallt – Om Adornos metod och estetik », p. 20-22.
 Olsson, A. et E. Wennström. K9-10/78. « Ledare », p. 4-6.
 Olsson, Anders. K11-12/78. « Till Luce Irigaray », p. 38.
 Olsson, Anders. K16/80. « Derrida : poetiken », p. 43-45.
 Olsson, Anders. K17-18/81. « Blindhet, begär och negativ utopi i Kung Lear », p. 16-31.
 Söderlind, Jerker. K1/76. « Hör du musiken ? », p. 17-24.
 Sandgren, Åke. K7-8/78. « Spelets regler – En analys av Ottokar Runzes ‘Verlorenes Leben’ », p. 32-35.
 Sommardal, Göran. K13-14/79. « Ricken går under men inte deras historia », p. 26-31.
 Wilden, Anthony. K11-12/79. « Kritik av fallocentrismen » (trad. A. Melberg), p. 30-37.
 Zern, Leif. K17-18/81. « Den sönderslagna spegeln », p. 38-41.

Oeuvres littéraires mentionnées

- Brandt, Per Aage. 1969. *Poesi*. (Copenhague : Arena)
 Forrester, Viviane. 1978. *Vestiges*. (Paris : Seuil)
 Haavardsholm, Espen. 1975. *Historiens Kraftlinjer*. (Oslo : Gyldendal)
 Larsson, Stig. 1979. *Autisterna* (Stockholm : Alba)
 Melberg, Arne. 1979. *Ett två tre. En resonemangsroman om kärlek och politik*. (Stockholm : Rabén & Sjögren)
 Pleynet, Marcelin. 1980. *Le Voyage en Chine : chroniques du journal ordinaire (11 avril – 3 mai 1974), extraits*. (Paris : Hachette)
 Pleynet, Marcelin. 1973. *Stanze : incantation dite au bandeau d’or I-IV*. (Paris : Seuil)
 Roche, Denis. 1972. *Le Mécrit*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1965. *Drame*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1968. *Nombres*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1972. *Lois*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1974. *H*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1981. *Paradis*. (Paris : Seuil)
 Sollers, Philippe. 1983. *Femmes*. (Paris : Gallimard)
 Solstad, Dag. 1971. *Arild Asnes, 1970 : roman*. (Oslo : Aschehoug)
 Solstad, Dag. 1974. *25. september-plassen*. (Oslo : Aschehoug)
 Solstad, Dag. 1982. *Gymnaslaerer Pedersens beretning om den store politiske vekelsen som har hjemsoekt vårt land*. (Oslo : Oktober)
 Solstad, Dag. 1984. *Forsøk på å beskrive det ugjennomtrengelige*. (Oslo : Oktober)
 Solstad, Dag. 1987. *Roman 1987*. (Oslo : Oktober)

Annexe

Ouvrages de traductions en langues nordiques 1965-1985

Althusser

Danemark

Althusser, Louis. 1969. *For Marx*, trad. J. Toft et S. Johansen, S. (Copenhague : Rhodos).

Althusser, L. et N. Poulantzas. 1972. *Om ideologiske statsapparater*. (Copenhague / Århus : Kurasje)

Althusser, Louis. 1975. *Filosofi, ideologi og videnskab : en introduktion*, trad. E. Krause-Jensen. (Copenhague : Rhodos)

Suède

Althusser, Louis. 1968. *För Marx*, trad. J. Stolpe. Steffenstorp: Cavefors

Althusser, Louis. 1969. *Lenin och filosofin*, trad. A. Ekman. (Steffenstorp : Cavefors)

Althusser, L. et É. Balibar. 1970. *Att läsa Kapitalet*, trad. J. Stolpe. (Steffenstorp : Cavefors).

Althusser, Louis. 1976. *Filosofi från proletär klasståndpunkt*, ed. G. Therborn, trad. E. Rappe et G. Sandin. (Lund : Cavefors)

Norvège

Althusser, Louis. 1969. *For Marx*, trad. F. Engelstad et D. Østerberg. (Oslo : Ny dag)

Barthes

Suède

Barthes, Roland. 1966. *Litteraturens nollpunkt*, trad. G. och N. Bengtsson. (Steffenstorp : Cavefors)

Barthes, Roland. 1969. *Mytologier*, trad. E. Clason. (Steffenstorp : Cavefors)

Barthes, Roland. 1967. *Kritiska essäer*, trad. M. Höjer. (Lund : Cavefors)

Barthes, Roland. 1975. *S/Z : essä*, trad. M. Höjer. (Steffenstorp : Cavefors)

Barthes, Roland. 1983. *Kärlekens samtal : fragment*, trad. L. Janzon. (Göteborg: Korpen)

Norvège

Barthes, Roland. 1970. *Litteraturens nullpunkt*, trad. L. Tuft (Oslo : Cappelen).

Barthes, Roland. 1975. *Mytologier*, trad E. Eggen. (Oslo : Gyldendal).

Danemark

Barthes, Roland. 1968. *Litteraturens nulpunkt*, trad. Hans-Jørgen Anderssen (Copenhague : Rhodos).

- Barthes, Roland. 1969. *Mytologier : Udvalgte essays om vor mytologiske hverdag*, trad. H.-J. Andersen et J. J. Jensen. (Copenhague : Rhodos)
- Barthes, Roland. 1983. *Det lyse kammer : bemærkninger om fotografiet*, trad. Karen Nikolajsen. (Copenhague : Politisk Revy)
- Barthes, Roland. 1985. *Kærlighedens forrykte tale*, trad. Karen Nikolajsen. (Copenhague : Politisk Revy)
- Barthes, Roland. 1985. *Om litteraturen : to lektioner*, trad. Karen Nikolajsen (Copenhague : Babette)

Greimas

Danemark

- Greimas, Algirdas Julien. 1974. *Strukturel semantik*, trad. Gudrun Hartvigson. (Copenhague : Borgen)

Derrida

Danemark

- Derrida, Jacques. 1970. *Om grammatologi*, trad. L. Bonnevie et P. A. Brandt. (Copenhague : Arena)
- Egebak, N. et S. E. Larsen, S. E. 1976. *Sprog, materialitet, bevidsthed : to essays om metafysikkens lukning*. (Copenhague : Vinten)

Bataille

Danemark

- Bataille, Georges. 1972. *Den indre erfaring*, trad. P. A. Brandt. (Copenhague : Rhodos)
- Schøllhammer, K. E., B. Højgård Jensen, B., R. K. Schmidt (éd.). 1984. *Den hovedløse : Batailles kosmologi : en antologi*. (Århus : Anis).

Lacan

Danemark

- Lacan, Jacques. 1973. *Det ubevidste sprog : psykoanalytiske skrifter*, trad. P. A. Brandt. (Copenhague : Rhodos)

Norvège

- Lacan, Jacques. 1985. *Det symbolske : skrifter i udvalg*, éd. K. R. Soleim. (Oslo : Gyldendal).

Anthologies d'extraits traduits

Il ne s'agit pas d'articles publiées dans des revues spécialisées mais bien d'ouvrages à plus grande diffusion.

Madsen, Peter. 1970. *Strukturalisme : en antologi*. (Copenhague : Rhodos)

Traductions de Greimas, Sebag, Genette, Metz, Todorov, Foucault, Althusser, Barthes, Goldmann, Derrida

Aspelin, K. et B. A. Lundberg (éd.). 1971. *Form och struktur. Texter till en metodologisk tradition inom litteraturvetenskapen*. (Stockholm : PAN/Nordstedts)

Traductions de Jakobson, Lévi-Strauss, Todorov, Barthes.

Aspelin, K. et B. A. Lundberg (éd.). 1976. *Tecken och tydning : till konsternas semiotik*. (Stockholm : PAN/Norstedts)

Traductions de Kristeva, Barthes, Marin, Metz, Brémont.

Johansen, Jørgen Dines. 1977. *Psykoanalyse, litteratur, teksteori*. (Copenhague : Borgen)

Vol. 1, « Tradition og perspektiver ». **Traductions de Benveniste, Todorov, Green, Derrida**

Vol. 2, « Psykoanalytiske begreber, kommentar, bibliografi »

Summary

More than fifty years have passed since Western countries were shaken by the massive waves of student protests that culminated in the now symbolic year of “1968”. This study analyses the impact of these movements on the fields of literary studies, as traditional methods and approaches faced the rise of new theoretical paradigms. With utopia as a starting point and analytical focus, it aims to follow the processes of production, transformation and circulation of theory and argues that they were motivated not only by the desire to change society through politics, science and arts – but also as by its failure. It focuses on the French and Scandinavian (Denmark, Sweden, Norway) fields as a relatively unexplored transnational area within the global network of researchers and academics. To that end, it builds upon the empirical case of four periodicals (quarterlies) that have been instrumental in the production and mediation processes: French *Tel Quel*, Danish *Poetik*, Norwegian *Profil* and Swedish *Kris*.

In the preliminary discussions, it is argued that periodicals such as literary magazines are privileged gateways to cultural life, situated at the crossroad of its various subfields – academic, mediatic, artistic. However, such a broad category as the “periodical” challenges traditional notions of comparison. After a general presentation of the four magazines, the introduction examines the possibilities and limitations of studying periodicals by combining their discursive curation of a critical profile (Furuseth and al. 2010) with the conceptual and methodological framework of new comparative approaches. It discusses in particular the epistemological debates between cultural transfers (Espagne 1994 & 2013) and “histoire croisée” (French for “crossed” or “shared history”, Werner & Zimmermann 2004) in their metacritical efforts to rethink, based on empirical material, cultural exchanges, material contacts across borders or beyond notions of national spaces, to emphasise the contextual nature of the meaning of cultural objects, and to decentre concepts rooted in specific academic traditions. Research on “the intellectuals” (Charle 1996, Trebitsch 1998) has been receptive to such attempts as this figure has been entrenched in French history and requires a critical discussion before being applied to a Scandinavian context. This study proposes to follow Ljunggren (2009) who contextualises this asymmetry in a wider European frame while insisting on chronological shifts in the circulation and reinterpretation of this concept of the “intellectual”, between classical, emotional or technical figures. From there, the theoretical and methodological discussion transitions into the

question of utopia that is intrinsiquely connected to the intellectuals as social groups and to the question of critical politics (Mannheim 1929). There, we suggest to combine Ricoeur's (1997) discussion on utopia as the functional locus of criticism with Marin's (1974) emphasis on the specifically textual aspect of utopian practice. In our study, utopia is not so much the specific representation of a "perfect society" than an imaginary – written – space aiming to mark a distance with the "world" or "the dominant ideology". This more formal and functional determination allows us to emphasise spatiality on which are projected different possible contents. Moreover, this suggestion is motivated by Mannheim and Ricoeur's discussion of the "death of the utopia", a process by which utopia draws increasingly closer to society and loses its transcendental status. Here, and with the help of Roland Barthes (1975), we introduce the term of "atopia" to describe the elusive movement between spaces inside the prison of immanence as a form of utopian discourse that appears when utopia has lost its proper content – in this case, when the dream of a new society beyond the capitalist mode of production vanishes. This transition from utopia and atopia provides the general narrative behind the mediation processes that this study analyses, showing different interpretations and ideological investments of theory in the wake of the 1968 revolt, the outbreak of revolutionary politics and their eventual failure during the 1970s and at the beginning of the 1980s.

The first chapter provides an account of the broader cultural and social contexts within which the periodicals were active. Firstly, it maps out the political movements that emerged during the 1960s, especially Maoism in its diverse manifestations – and the gap between its highly intellectual elaboration in the Parisian higher education institutions and the grassroot movements. Using the bourdieusian concepts of field and specific capital (Bourdieu 1998, Kauppi 1990, Broady & Palme 1992, Gobille 2005), we then proceed to establish the short-circuits between academic and political capital occurring as universities are overwhelmed by the massive influx of new generations of students, leading to a crisis of both means and meaning. The four periodicals are deeply connected to the alternative academic circles and networks that gain momentum as the result of this crisis, with notable institutional differences between the French "grandes écoles" and the Nordic critical seminars as well as the Sommer University. From there, the chapter addresses the traditional conflict of science and utopia, trying to question the dichotomy and to emphasise how scientific discourse can function as a form of utopian discourse – or even perform the utopia. This process is particularly evident during the second half of the 1960s, when the crisis of meaning among intellectuals and academics seemed to be resolved by a form of utopian projection (China). We use the revolutionary utopia as the defining feature of the avant-garde projets in our periodicals after tracing back to the concept of P. Bürger and new research on the avant-garde as a transnational network (van den Berg 2016, Hjartarson 2019, Ørum 2016). Here, we analyse how the periodicals attempted to

establish themselves as the avant-garde and how, in their discourse, science, politics and arts merge into a unified project dedicated to the goal of revolutionising society. *Tel Quel*, *Poetik* and *Profil* place theory at the core of this convergence. However, they configure these aspects in vastly different ways, as shown by the trajectories of *Profil* that, unlike *Tel Quel*, pushes the anti-institutional logic to its extreme, while *Poetik* restricts itself to the scientific agenda. *Profil* even invites us to regard the periodical not only as a platform for a theory of the avant-garde, but as a medium itself for avant-garde practice.

The second, and central chapter of this dissertation takes a closer look at the specifically academic mediation process, interrogating the notion of “science” in relation to politics and arts according to the utopian merging previously suggested. First, it examines the ambiguities of the concept of “positivism”, which is at the core of the epistemological debates from the second half of the 1960s onwards. We argue that, while the term was used with a variable extension to serve a polemic goal against different institutionalised traditions, we can bring together the different angles and threads of the critique of positivism following two axes: a more general, philosophical and epistemological one and a more specific, ideological one. While these two perspectives necessarily intersect due to the field homology between science and politics, we postulate that breaking down the two axes allows us to highlight the contradictions and shifts in the utopian triangular configuration. The critique on the first axis pertained to the general assault against established forms of both philosophy and literary criticism. The new generations of researchers questioned the established philosophical theories of knowledge, emphasising their lacks as well as the implications for the study of literature, restricted to various forms of narrow, empirical historicism. Despite very different local traditions (French neo-kantianism and phenomenology against various brands of predominantly analytical philosophy in the Nordic countries), a shared scientific ideal paved the way for a transmission of structuralism as both a methodological and philosophical break. However, with the political shift culminating in 1968, the second, ideological axis ultimately moved to the forefront, focusing on the political implications of the claims to objectivity and empirism in line with a rejection of the dominant postwar technocratic ideology.

The first part of the second chapter thus focuses on the vast field of a science of ideologies that emerged in the alternative research groups. It is first argued that an active reception of althusserian philosophy at the end of the 1960s in these circles helped, albeit in the short run only, the circulation of French literary theory in the North, responding to the desire to establish a Marxist science of literature or, more generally, of culture. We then proceed to examine the various brands of this new scientific field merging Marxist concepts and semiotics, with a focus on *Poetik* and the Nordic Summer University as a decisive vehicle in the process of reception and reelaboration. Crossing dialectics with semiotics aimed at both securing the political relevance of science (especially by reintroducing historical dynamics to the

structural approach) as well as giving Marxist theory stringent tools for the study of cultural products and representations. However, the Danish mediation also highlighted the tensions inside this field. The divergence between the “text theorists”, working on the basis of French texts, including *Tel Quel*, and the Marxist dialecticians, more heavily using German critical theory, resulted in a split inside *Poetik*. More generally, the political implications of French semiotics impeded further circulation among Marxists in the local Nordic fields, with the notable exception of a few heterodox or eclectic mediators and pioneers. Returning to the problem of utopia in science, the sub-chapter finally concludes with an examination of the dialectics at the core of the Marxist science. It highlights how this concept has been used as a critical tool inside Marxist tradition itself, either reworked and reformulated on a new theoretical basis or as part of a debate on the philosophy of history. Each of the four periodicals, depending on their respective combinations of science and politics, addressed the shortcomings and challenges of theory as the political and ideological climate undermined revolutionary ambitions in the second half of the 1970s. As the shifts in the French intellectual and political fields occurred earlier than in Scandinavia, *Tel Quel* was instrumental in this theoretical discussion on dialectics, reinjecting Hegelian concepts in the psychoanalytical framework. *Kris* played a similar part in the Swedish field a few years later, this time exploring Marxist dialectics themselves to free them from political dogmatism. While *Kultur og klasse* stayed true to a materialist and dialectical historicism, it also emphasised the need to challenge reductionisms and preserve scientific autonomy. Towards the very end of the decade, *Profil* was confronted with the consequences of its theoretical shortcomings, leading to the need to reestablish a properly intellectual line.

The second part of the second chapter explores the other thread, where the epistemological and philosophical criticism of positivism considers the problem of science in the face of the specific object of literary or artistic practice. While we need to return to the field homology, where politics temporarily neutralised the ambiguities and contradictions of the new science, we proceed to another analysis of the mediation processes, this time with a focus not so much on ideologies, but on the more constitutive philosophical determinations of this scientificity and of its limitations. The intermediary position of periodicals between fields is once again highlighted by their different positionings at the intersection of academic and cultural fields; however, the accent is here shifted to how the new generation of researchers adjusted or negotiated borders between science and “non science” – among others the various modalities of “critique.” The section thus begins with a brief overview of this uneasy distinction between “science” and “critique” in our periodicals, before attempting to examine the contradictions of “scientificity” and “positivism” in the wake of structuralism, with a focus on formalist procedures and technical vocabulary, and on how they have been received amongst Nordic researchers. While *Tel Quel* always confronted science with writing, objectivity with

subjective positions, it certainly partook in the scientist trend of the mid-1960s, even as it transitioned to Marxist science. The mediation process shows a very short-lived formalist period in *Poetik*, as the journal quickly advocated a philosophical and critical approach to conceptuality rather than rigid methodology in line with German critical theory. However, it is shown how the rejection of theories based on its Marxist grounding can be analysed from the perspective of scientificity. The Swedish case however exemplifies how the controversy against positivism in literature studies is replicated, in the middle of the 1970s, beyond ideological lines and in a convergence between eclectic Marxists and hermeneuts that characterised the beginnings of *Kris*, especially after its early issues (*Kod*) abandoned semiotics. Since the Danish Marxist reception operated as a sift, both political and scientific, the mediation process in Sweden and, to some extent, Norway, displayed the disjunction between the two aspects of the anti-positivistic front. Sociologically, the chronological gap is further explained by the earlier expansion of universities in Sweden and Norway, resulting in weaker institutionalisation of the new, oppositional researchers in the late 1960s and 1970s as in Denmark. The more radical, philosophical streak against institutionalised science and its norms thus only emerged later in the local academic and cultural fields, at the same time as the decline of Marxism. Several case studies are conducted to highlight the impact of this gap. First, the reception of Derrida displays the shift from the scientific ambitions of Danish semiotics and text theory to a more literary and critic-focused mediation with *Kris*. The case of Bataille illustrates the decentering effect of the mediation process, as these writings only occupy a very marginal space in the Nordic academic fields. In comparison, the cases of Adorno and Negt / Kluge show how German philosophy and theory was subjected to the same process: from an early Marxist reception – and firm critique – to a renewed interpretation, towards the end of the decade, that focuses on the limitations of science. Lastly, psychoanalysis is also briefly situated in these shifts, especially the Lacanian variety that acted as a pillar of telquelian theory at the intersection of science and literature. Here too, the resistance proved to be stronger in Swedish and Norwegian context than with the Danish mediation. The end of this chapter focuses on the polemics about science in the late 1970s and early 1980s, as periodicals that positioned themselves closer to broader cultural, mediatic and artistic fields, such as *Tel Quel* and the new “postmodern” *Profil*, took on increasingly provocative stances against science; *Kultur og klasse* maintained its scientific and critical *ethos*, even as the Marxist position waned out in the second half of the 1980s, while *Kris* sought to curate its intermediary, theoretical position between science and art critique.

The last chapter returns to the question of utopia after the failure of the avant-garde – discussing the very notion of failure, as eventual institutionalisation contradicts the very rhetoric of these movements. First, it discussed the “post-avant-garde” discourse as a repetition of the avant-garde turned on itself in a new context. Mirroring the first chapter, it then interrogates the ways in

which the different periodicals have served as platforms for the avant-garde and post-avant-garde practice – or even as post-avant-garde media themselves. Finally, it follows the traces of the “atopia” in the intellectual profilings as the utopia after the ambiguous failure, negotiating a critical position between political redefinitions and accession to cultural institutions. The atopian figure takes various shapes. We examine here *Tel Quel*’s new American projection and the emergent figure of the “dissident” intellectual as well as the reception of the latter in some of the four Nordic periodicals. While this reception was modest in these cultural fields that were still predominantly marked by Marxism at the beginning of the 1980s, a certain interest for this figure can be observed in *Kris*, reinterpreted as the figure of the outsider. Lastly, we relate the specific, barthesian atopic position to this reinterpretation, especially in Horace Engdahl’s accounts of the French thinker’s oeuvre.

Sammanfattning

Året 1968 har alltså ett starkt symbolvärde i många västerländska länder nu över 50 år senare, och de massiva studentprotesterna har kraftigt påverkat kultur och samhället. Syftet med denna avhandling är att analysera hur det litteraturteoretiska fältet förändrades efter att nya paradigmer utmanade etablerade, traditionella metoder i samband med den stora vågen av samhällsliga förändringar. Med utopi som röd tråd undersöker avhandlingen hur teori varit föremål för produktions-, transformations- och förmedlingsprocesser. Den visar att dessa motiverades inte bara av strävan efter att omvälvla hela samhället politiskt, vetenskapligt och konstnärligt – utan också av revolutionens misslyckande. Här fokuseras på förmedlingar i ett franskt-skandinaviskt (Danmark, Sverige, Norge) område som varit föga utforskat både i förhållande till nordamerikanska varianter (den så kallade "French theory") och i ett transnationellt perspektiv. Avhandlingen bygger på en empirisk studie av fyra litterära och teoretiska tidskrifter som fungerade som centrala aktörer för produktion och förmedling av teori: franska *Tel Quel*, danska *Poetik*, norska *Profil* och svenska *Kris*.

Inledningsvis hävdas att tidskrifterna är privilegierade ingångsporter till det kulturella livet tack vare deras position på tvärs mellan olika underordnade, specialiserade fält – universitet, medier och konst. Kategorin "tidskrifter" är dock bred och inkluderar många skiftande former, vilket försvårar komparativa tillvägagångssätt. Efter en kort presentation av de olika tidskrifterna redogörs de teoretiska och metodologiska utgångspunkterna. Här kombineras en analys av hur tidskrifterna diskursivt värnar om sin kritiska profil (Furusest and al. 2010) med de nyare komparativistiska forskningsinriktningarna, i synnerhet kulturöverföringar ("transfers culturels", Espagne 1994 & 2013) och "histoire croisée" ("entangled history", Werner & Zimmermann 2004). Trots djupa oenigheter söker båda inriktningarna utveckla nya komparativa metoder med fokus på kulturella utbyten och materiella kontakter över nationella gränser. Genom att framhäva forskarens, begreppens och objektens lokala bestämningar förespråkar de en metakritisk reflexivitet, där kategorierna ifrågasätts på empirisk grundlag. Inom forskningen kring "de intellektuella" har dessa verktyg visat sig vara tillämpliga. Även om begreppet har myntats i fransk kontext och sedan spridits till bl. a. nordiska länder måste hänsyn tas till lokala särdrag. Studien följer Ljunggren (2009) som betraktar en bredare europeisk ram, framhäver kronologiska skillnader samt visar hur "den intellektuelle" som figur har

tolkats och omvandlats utifrån olika modeller (klassisk, emotionell och teknisk intellektuell). De intellektuella som social grupp är vidare, enligt Mannheim (1929), typiska bärare av utopiskt tänkande. Med utgångspunkt i Ricoeurs hermeneutiska läsning (1997) fokuserar undersökningen på utopin i dess funktion som förankring för politisk kritik, medan Marins (1974) betoning av utopins semiotiska karaktär motiverar en undersökning av *texten*. Utopin utgör inte en avbildning av det "perfekta samhället", utan den imaginära (skrivna) plats som tar avstånd från "världen" eller "den rådande ideologin". Denna mera formella och funktionella bestämning understryker utopins rumslighet, på vilken olika innehåll kan projiceras. Mannheim och Ricoeurs reflexion kring "utopins död" hänvisar dessutom till utopins historiska rörelse ner mot den samhälleliga verkligheten. Under denna process förlorar utopin sin transcendentala status. Termen "atopi" introduceras här utifrån Barthes' texter. Den tolkas som en typ av utopisk diskurs som framställer en rörelse mellan rum, en immanent flykt efter att utopin har förlorat sitt innehåll – när revolutionens utopi försvinner. Övergången från utopi till atopi fungerar som en ram för analys av förmedlingsprocesser. Den visar hur teori tolkades och användes ideologiskt efter revolten 1968, i en kontext av revolution och dess misslyckande på 1970-talet och i början av 1980-talet.

Kapitel 1 ägnas de bredare kulturella och sociala kontexterna kring tidskrifterna. Det redogör kort för de olika politiska rörelserna som tog fart i 1960-talets studentmiljöer, med särskilt fokus på de stora skillnaderna mellan den parisiska akademiska elitens maoism och gräsrotmaoismen. Med begreppen fälthomologi och specifikt kapital (hämtade från bourdieutraditionens sociologi, Bourdieu 1998, Kauppi 1990, Broady & Palme 1992, Gobille 2005) skärskådas kortslutningen mellan akademiskt och politiskt kapital då den nya studentgenerationens massiva inträde på universiteten ledde till kris inom högre utbildning – på det materiella såväl som på det symboliska planet. Tidskrifterna var aktiva mitt i de alternativa forskarnätverk som utmanade den institutionaliserade forskningen; stora skillnader förelåg mellan det franska högre utbildningssystemet, med dess många högskolor ("grandes écoles") vid sidan om universiteten, och de nordiska kritiska seminarierna samt Nordiska sommaruniversitetet (NSU). Den klassiska motsättningen mellan vetenskap och utopi omtalas i detta sammanhang: i stället för dikotomin kan vetenskaplig diskurs förstås utifrån sitt utopiska element, d.v.s. den gestaltar själva utopin. Detta var speciellt synligt på det senare 1960-talet, när forskarnas och de intellektuellas upplevelse av en brist på mening verkade kunna lösas av utopisk projektion, bl.a. i drömmen om Kina. Den revolutionära utopin betraktas som kännetecknen för sådana avantgardistiska projekt som i tidskrifterna. Först diskuteras P. Bürgers *Theory of the Avant-Garde* som konfronteras med den nyare forskningen kring avantgarde som transnationellt nätverk. Därefter analyseras hur tidskrifterna försökte profilera sig som avantgarderörelser och

hur vetenskap, politik och konst diskursivt integreras i ett stort program för samhällsrevolution. *Tel Quel*, *Poetik* och *Profil* hade teorin som kärna för detta program, även om strategier formades och utvecklades på olika sätt. *Profil* valde att radikalt bryta mot vetenskapliga institutioner i motsats till *Tel Quel* och speciellt *Poetik*, som begränsade sig till det akademiska fältet. *Profil* försökte även göra tidskriftsformatet till en del av sin avantgardistiska produktion.

Kapitel 2 är avhandlingens centrala del. Här undersöks akademiska förmedlingsprocesser. "Vetenskap" omtalas i förhållande till både politik och konst utifrån vår förståelse av utopisk integration. Utgångspunkten är "positivism"-begreppet som kärnan i de vetenskapsteoretiska debatterna vid slutet av 1960-talet. Termen användes med varierande omfattning i polemik mot de etablerade forskningstraditionerna. Kritikens olika aspekter kan emellertid reduceras till två perspektiv: en djupare, allmänt filosofisk och epistemologisk kritik och en mer specifik, ideologisk kritik. Trots att dessa två perspektiv ständigt möter varandra på grund av fälthomologin mellan vetenskap och politik, delas kapitlet i två för att framhäva motsättningarna och förskjutningarna i denna utopiska konfiguration. Det epistemologiska angreppet syftade till att ifrågasätta traditionell filosofi och litteraturkritik: de nya forskargenerationerna kritiserade den rådande vetenskapsteorin genom att peka på dess brister och på konsekvenserna för litteraturstudiet, vilket enligt dem reducerades till snäv och empirisk historicism. Trots olika dominerande traditioner i Frankrike och i Norden (nykantianism och fenomenologi resp. i huvudsak analytisk filosofi) underlättade ett gemensamt vetenskapligt ideal förmedlingen av strukturalismen som ett nytt metodologiskt och filosofiskt paradig. Men 1968 års politiska radikaliserings ställde det ideologiska angreppet i förgrunden: debatten fokuserade på objektivitetens och empirismens politiska innebörd, med efterkrigstidens teknokratiska ideologi i sikte.

Kapitlets första del ägnas åt analysen av det fält som sökte utveckla en integrerad vetenskap om ideologierna. Först hävdas att receptionen av Althussers filosofi mot slutet av 1960-talet bidrog, på kort sikt, till att skapa goda villkor för en förmedling av franskspråkig litteraturteori i alternativa forskargrupper. Målet var att bilda en marxistisk litteratur- eller kulturvetenskap. Därefter undersöks de olika varianterna inom detta nya vetenskapliga fält som kombinerade marxistiska och semiotiska begrepp, med fokus på *Poetik* och Nordiska sommaruniversitetet som avgörande centra för teoretisk reception och vidareutveckling. Kombinationen skulle garantera vetenskapens politiska relevans (speciellt genom att återinföra det historiska perspektivet inom strukturalistiska metoder) samtidigt som den marxistiska teorin skulle få nya verktyg för att studera kulturella produkter och föreställningar. Den danska förmedlingen illustrerade dock fältets spänningar, i synnerhet mellan "textteorin", som väsentligt byggde på franskt material, inklusive *Tel Quel*, och de marxistiska dialektikerna, som föredrog tysk kritisk

teori. *Poetik*-gruppen splittrades till följd av dessa motsättningar. Den franska semiotikens politiska innebörd hämmade dess vidare förmedling inom nordiska marxistiska kretsar, med vissa undantag hos oortodoxa och eklektiska pionjärer. Detta visar tillbaka till vetenskapens utopi-problem, och slutet av del 1 analyserar dialektikens betydelse inom marxistisk vetenskapsuppfattning. Dialektiken användes och omformades av kritiska tendenser inom själva marxismen, antingen på ny en teoretisk bas eller i en historiefilosofisk debatt. Beroende på sina respektiva sätt att artikulera vetenskap och politik tog tidskrifterna aktivt del i diskussionerna kring teorins begränsningar och utmaningar, speciellt mot slutet av 1970-talet. I Frankrike förändrades de intellektuella och politiska fälten tidigare än i Skandinavien. *Tel Quel* satsade snabbt på en omformulering av den hegelianska dialektiken på psykoanalytisk begreppsram. *Kris* spelade en liknande roll några år senare, fast genom att försöka frigöra både Hegels och Marx' dialektik från politisk dogmatism. *Kultur og klasse* försvarade en materialistisk och dialektisk historicism samtidigt som den oavbrutet pekade på nödvändigheten av att bekämpa reduktionism och att värna vetenskaplig autonomi. I slutet av 1970-talet konfronterades *Profil* med konsekvenserna av sin brist på teori, vilket ledde till försök att återupprätta en intellektuel linje.

Kapitlets andra del behandlar ett annat perspektiv. Här handlar positivismkritiken om vetenskapens förhållande till sitt specifika objekt – litteratur, eller konst i allmänhet. Trots fälthomologin som gjorde att de politiska stridslinjerna suddade ut de nya vetenskapernas tvetydigheter och motsättningar på kortare sikt, analyseras förmedlingsprocesserna på nytt, denna gång inte med fokus på ideologiska frågor utan på vetenskaplighetens mer grundläggande bestämningar och begränsningar. Tidskrifternas position i mellanrummet mellan de akademiska och de övriga kulturella fälten framhävs återigen vad gäller frågan om hur den nya forskargenerationen drog gränser mellan vetenskap och "icke-vetenskap", bl.a. inom ramen för litteraturkritik. Problemen med gränsen mellan litteraturvetenskap och litteraturkritik redovisas preliminärt. Därefter studeras strukturalismens motsägelsefulla förhållande till "vetenskaplighet" och "positivismen", särskilt i deras formalistiska tendenser och tekniska ordförråd, samt hur nordiska forskare tog emot det. *Tel Quel* har alltid konfronterat vetenskap med skriften, objektivitet med den subjektiva positionen, men har också bidragit till 1960-talets rådande scientism, även senare när den övergick till en marxistisk vetenskapsuppfattning. *Poetiks* förmedling visar en kort formalistisk fas som tog slut med den filosofiska och kritiska vändningen i kölvattnet av Frankfurtskolan. Därefter handlade det mer om begreppsligt arbete än om metod. I Sverige följde en annan våg av positivismkritik inom litteraturvetenskap i mitten av 1970-talet. Den visar en allians mellan eklektiska marxister och hermeneuter som kännetecknar *Kris*' första år – speciellt efter att *Kod* tog avstånd från semiotiken. De danska marxisternas förmedling hade fungerat som filter, både på det politiska och det

vetenskapliga planet, medan en förskjutning mellan dessa två antipositivistiska aspekter kan observeras i Sverige och i viss mån i Norge. Förskjutningen låter sig förklara sociologiskt, då universitetens expansion i Sverige och i Norge inträffade tidigare, vilket ledde till en långsammare institutionalisering av de nya forskargenerationerna, än i Danmark. Den mera radikala filosofiska kritiken mot den etablerade litteraturvetenskapens normer fick därför senare genomslag och skedde i takt med marxismens avtagande. Några fallstudier illustrerar skillnaderna. Derrida-receptionen visar först på avståndet mellan den danska semiotikens och textteorins tidiga vetenskapliga ambitioner och den senare *Kris*-förmedlingen som fokuserade på litteratur och litteraturkritik. Fallet Bataille visar hur förmedlingar kan leda till decentrering, då en så pass central position i den filosofiska-teoretiska miljön kring *Tel Quel* blir marginell i nordiska akademiska fält. Adorno och duon Negt/Kluge vittnar om hur tysk filosofi eller kritisk teori genomgick samma process: från en tidig marxistisk (och mycket kritisk) reception till en ny tolkning mot slutet av 1970-talet som fokuserade på vetenskapens begränsningar. Till sist behandlas psykoanalysen överskådligt, i synnerhet Lacans teori, vilken var en central komponent av *Tel Quels* projekt och ställde frågor kring förhållandet mellan vetenskap och litteratur. De svenska och norska fälten kännetecknades av ett större motstånd. Kapitlet tar avslutningsvis upp polemikerna kring vetenskap i början av 1980-talet. De tidskrifter som hade positionerat sig nära de bredare kultur-, media- och konstfälten, speciellt *Tel Quel* och "nya, postmoderna" *Profil*, intog provokativa ställningstaganden mot vetenskapen. *Kultur og klasse* vårdade däremot sitt vetenskapliga och kritiska etos, trots att dess marxistiska position avtog mot mitten av 1980-talet. *Kris* förde den kritiska dialogen mellan vetenskap och konst vidare.

Det sista kapitlet behandlar återigen utopin, denna gång efter avantgardets tvetydiga misslyckande – eftersom institutionalisering motsäger själva begreppen "avant-garde" och "utopi". Först dryftas den "postavantgardistiska" diskursen som en repetition av avantgardet riktat sig mot sig själv. Sedan undersöks hur tidskrifterna inte bara fungerat som plattform för avantgardistisk eller postavantgardistisk produktion, utan också hur de själva har varit en del av en sådan produktion. Till sist spåras atopin i intellektuella positioneringar efter den revolutionära utopins försvinnande, som ett försök att upprätthålla en kritisk position trots politiska omdefinieringar samt kulturell institutionalisering. Den atopiska figuren intar många former. Undersökningen fokuserar på *Tel Quels* Amerika, som ny utopisk projektyta, samt på "dissidenten" som ny modell för en intellektuell. Trots att den nordiska receptionen av "dissidenten" var i stort sett svag eftersom marxismen alltjämt hade stor betydelse inom de lokala kulturella fälten, kan ett intresse för denna nya intellektuella modell observeras i *Kris*-kretsen med dess gestaltning av en outsider-figur. Barthes' specifika atopiska position aktualiseras också här, speciellt i Horace Engdahls reception av den franske tänkarens verk.

Utopie et atopie – les avant-gardes littéraires et théoriques dans le sillage de 1968

Résumé

La thèse étudie les médiations et circulations théoriques des nouvelles théories qui ont émergé à la fin des années 1960 et durant les années 1970 en France et en Scandinavie et qui ont profondément changé les champs de la littérature et de la philosophie. Elle se concentre sur le rôle central de quatre revues (*Tel Quel* en France, *Poetik* au Danemark, *Profil* en Norvège et *Kris* en Suède) dans ces processus de production, transmission et resémantisation de la théorie d'avant-garde aussi bien sur les champs culturels locaux qu'au sein de réseaux transnationaux de chercheurs. Situés à l'intersection des sous-champs de la vie culturelle (universitaire, intellectuelle, artistique, médiatique et politique), ces acteurs exemplifient les évolutions et changements dans la production et la circulation de la théorie.

La thèse utilise le concept d'utopie comme clé d'interprétation des projets d'avant-garde entre science, art et politique après 1968. Elle avance plus particulièrement le concept d'« atopie » comme forme spécifique d'utopisme des textes théoriques et de production artistique ; il ne s'agit plus tant d'un discours sur un espace autre ou un espace extérieur qu'un mouvement ou une dérive entre espaces.

La thèse montre que des formes concurrentes d'utopisme peuvent être comprises comme des filtres dans les processus de médiation. En tant que telles, elles ont eu des répercussions sur la signification et les usages de la théorie dans les contextes locaux. L'analyse de ces revues met en valeur les lignes de force qui ont contribué à façonner les paysages intellectuels et universitaires en France et en Scandinavie.

Mots-clés : utopie, atopie, théorie, revues, *Tel Quel*, *Poetik*, *Kris*, *Profil*, idéologie, avant-garde, transferts culturels, histoire croisée, littérature européenne

Utopia and atopia – the literary and theoretical avant-garde in the wake of 1968

Summary

The fields of literature and philosophy have undergone profound changes in the wake of the massive influx of new theories that occurred in the late 1960s and 1970s, with Paris as a major centre. This dissertation examines the mediation of these theories in a Nordic context, with particular emphasis on the transnational dimension. It focuses on the central role of four literary magazines – *Tel Quel* in France, *Poetik* in Denmark, *Profil* in Norway and *Kris* in Sweden – in the process of producing, transmitting, and reformulating avant-garde theory, both in their local cultural contexts and within international research networks. These key actors at the intersection of the different subfields of cultural life (academic, intellectual, artistic, mediatic and political) show the evolutions and shifts of theoretical production and circulation.

The concept of utopia is used as an interpretative key to understand these avant-garde projects at the intersection of science, arts, and politics after 1968. In particular, the study proposes the concept of “atopia” to pinpoint a specific form of critical utopianism that underlies theoretical as well as aesthetical works. It is understood not so much as the discourse of another space or space outside, but rather as a movement of drift between spaces.

The thesis shows that diverging forms of utopianism have acted as filters in the mediation processes and have thus impacted the significations and uses of theory in local contexts. An analysis of these periodicals contributes to a better understanding of the dividing lines that have shaped intellectual and academic fields both in France and in Scandinavia.

Keywords : utopia, atopia, theory, periodical studies, *Tel Quel*, *Poetik*, *Kris*, *Profil*, ideology, avant-garde, cultural transfers, shared history, European literature

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE :

ED 4 « Civilisations, cultures, littératures et sociétés »

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Études germaniques, Langues et littératures nordiques